



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Revue de philologie française et de littérature

Philob 464

Received
MAY 2 1908



Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

MRS. ANNE E. P. SEVER,

OF BOSTON,

WIDOW OF COL. JAMES WARREN SEVER,

'Class of 1817',

REVUE
DE
PHILOLOGIE FRANÇAISE
ET DE LITTÉRATURE

SYSTÈME ORTHOGRAPHIQUE DE LA REVUE DE PHILOLOGIE FRANÇAISE

1. — Remplacer par *s* l'*x* final valant *s*, sauf dans les noms propres et noms de lieux.

2. — Écrire par *s* ou *z* *deuxième*, *troisième*, *sisième*, *disième*, *disaine*, ou *deuxième*, etc.

3. — A l'indicatif présent des verbes en *re*, *oir* et *ir*, terminer toujours par un *t* la troisième personne du singulier, et supprimer toute consonne qui ne se prononce pas devant l'*s* des deux premières personnes et devant le *t* de la troisième : *je m'assiès*, *il s'assiet*; *je cous*, *il cout*; *je prens*, *il prent*; *je pers*, *il pert*; *je concains*, *il concaint*; *je permès*, *je combas*, *j'interrons*.

4. — Ne jamais redoubler l'*l* ni le *t* dans les verbes en *eler* et en *eter*.

5. — Ne jamais faire l'accord du participe quand le complément direct est le pronom *en*, et quand le participe est suivi d'un infinitif sans préposition ou d'un prédicat. Faire ou ne pas faire l'accord, sans y attacher aucune importance, pour les participes *coûté* et *calu*, qu'ils soient pris au propre ou au figuré.

Ce programme vise, non à simplifier l'orthographe, mais à la rendre plus correcte; il se trouve d'ailleurs qu'en devenant plus rationnelle, elle devient aussi plus facile; car notre réforme, bien que partielle, supprime déjà une vingtaine de règles, exceptions ou remarques des grammaires, qui ne peuvent se justifier par aucun argument sérieux. Les personnes qui concevraient des doutes sur la légitimité de telle ou telle modification sont priées de se reporter aux fascicules de la *Revue de Philologie française*, où chaque article du programme est proposé et discuté (tome III, page 270; tome IV, pages 85, 153, 161, 235; tome V, pages 81 et 308).

Les premiers adhérents ont été MM. Michel Bréal, Édouard Hervé, Francisque Sarcey, Paul Passy, Camille Chabaneau, Louis Havet, Charles Lobaigue, Ferdinand Brunot, Eugène Monseur, etc.

Nous recommandons particulièrement aux directeurs de Périodiques, favorables à la réforme, la mise en pratique de l'article 1, qui n'exige aucun effort d'attention de la part de MM. les Protes.

Dans sa *Grammaire historique* posthume, Arsène Darmesteter dit excellemment : « C'est à une succession d'erreurs qu'est due la fâcheuse habitude de l'orthographe moderne de noter par *x* presque toute *s* qui suit un *u*..... Il serait grand temps qu'une orthographe plus correcte et plus simple rétablît partout l'*s* finale à la place de cette *x* barbare. »

CHALON-SUR-SAÔNE, IMPRIMERIE DE E. BERTRAND

REVUE
DE
PHILOLOGIE FRANÇAISE
ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

LÉON CLÉDAT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LYON

Tome XV — 1901



PARIS
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

(Tous droits réservés)

50-33-

Philol 464

Seven June

TOME XV, FASCICULE 1

1^{er} TRIMESTRE 1901

REVUE
DE
PHILOLOGIE FRANÇAISE

ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

LÉON CLÉDAT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LYON

SOMMAIRE DU PRÉSENT NUMÉRO

	Pages
I. — L. VIGNON. — <i>Les Patois de la région lyonnaise : Le pronom neutre sujet</i>	1
II. — F. BALDENSBERGER. — <i>A propos de « l'aveu » de la Princesse de Clèves</i>	26
III. — LÉON-G. PÉLISSIER. — <i>Stendhalien Babillan</i> ..	32
IV. — M. BLANCHARDON. — <i>Le Patois de St-Haon-le- Châtel (Suite)</i>	35
V. — L. CLÉDAT. — <i>Sur le traitement des voyelles atones et semitoniques du latin. — Sur le changement anormal du v initial en f</i>	58
VI. — COMPTES RENDUS — E. KOSCHWITZ, <i>Mireio de Mistral</i> (L. Vignon). — G. HUTH, <i>J. Dubois</i> (J. Désormaux). — G. PARIS, <i>François Villon</i> (L. Clédat).....	65

PARIS (II^e)

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

(Tous droits réservés)

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Paris : 15 fr. — Départements et Union postale : 16 fr.

N. B. — Toute demande d'abonnement doit être accompagnée du montant en mandat-poste ou en chèque au nom de M^{me} V^e E. BOUILLON.

*Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à
M. CLÉDAT, professeur à l'Université de Lyon.*

*Tous les ouvrages adressés à la Direction de la Revue sont
mentionnés. Ceux qui sont envoyés en double exemplaire font
l'objet d'un compte rendu.*

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Le royaume de Provence sous les Carolingiens,
(855-933 ?) par R. POUPARDIN. Un vol. gr. in-8°. — Prix. 15 fr.

Les mots qui restent, supplément à la 3^e édit. du Musée de
la conversation, répertoire de cita-
tions françaises, expressions et formules proverbiales, avec une
indication précise des sources, par R. ALEXANDRE. Un vol.
in-8°. — Prix..... 4 fr.

Les personnages de l'épopée romane, par le vicomte
CH. DE LA
LANDE DE CALAN. Un vol. in-8°. — Prix..... 5 fr.

La question du participe passé, par L. CLÉDAT, doyen
de la Faculté des lettres
de Lyon. Brochure in-8°. — Prix..... 1 fr. 50

Le Roman de Flamenca, publié d'après le manuscrit unique
de la Bibliothèque de Carcassonne,
traduit et accompagné d'un vocabulaire. Deuxième édition entiè-
rement refondue, par P. MEYER, membre de l'Institut. Tome I,
contenant le texte et le vocabulaire. Un vol. petit in-8°, broché.—
Prix..... 9 fr.

Les plus anciens mots d'emprunt du français,
par G. PARIS, membre de l'Institut. Brochure in-4°. — Prix 2 fr.

Les Statuts d'Adalhard pour l'Abbaye de Corbie, IX^e à
X^e siècles, par A. LEVILLAIN. Gr.
in-8°. Prix..... 1 fr. 50

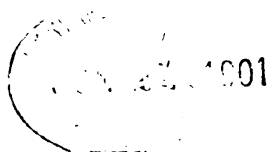
Histoire d'un chant populaire bourguignon,
par F. FERTIAULT. Seconde édition considérablement aug-
mentée. In-4°. Prix..... 4 fr.

Histoire et religion des Nosairis, par R. DUSSAUD.
Un vol. gr. in-8°. —
Prix..... 7 fr.

Textes religieux assyriens et babyloniens. Trans-
crip-
tion, traduction et commentaire, par l'abbé F. MARTIN. Un vol.
gr. in-8°, avec 1 pl. Prix..... 6 fr.

Manuel d'orthographe française simplifiée, par E. ER-
NAULT et
E. CHEVALDIN. Un vol. in-8°. Prix..... 4 fr.

**Annales de l'histoire de France à l'époque carol-
lingienne.** Le règne de Louis IV d'Outremer, par PH. LAUER.
Un vol. gr. in-8°. Prix..... 12 fr.



LES PATOIS DE LA RÉGION LYONNAISE

LE PRONOM NEUTRE SUJET

En 1883, dans le tome XII de la *Romania*, p. 346 sqq., M. Clédat établissait l'existence d'un pronom neutre, distinct du pronom masculin de la 3^e pers., dans le Forez, dans le Roannais, dans le Lyonnais, en Dauphiné, dans la Bresse et dans une partie de la Franche-Comté. Pour quelques localités seulement, il avait pu se procurer des renseignements directs; le plus souvent, il avait dû se contenter de dépouiller les textes patois imprimés¹. Mais en 1887, en commençant une enquête méthodique sur les patois du Sud-Est et de l'Est, il avait soin d'insérer dans le questionnaire, envoyé aux instituteurs de quinze départements de cette région, une série de phrases contenant les équivalents français du pronom neutre. Les nombreuses réponses reçues nous permettront d'étudier les différentes formes de ce pronom et de déterminer avec assez de précision l'aire de leur emploi. Nous nous occuperons d'abord du pronom sujet, avant le verbe².

1. Voir notre *Recue*, t. XII, p. 1, note 1, et p. 1-54; t. XIII, p. 1-41, 81-103, 161-212; t. XIV, p. 1-27, 113-145, 177-217.

2. [C'est par erreur que la chanson du 9 Thermidor est qualifiée de « lyonnaise ». C'est un texte stéphanois. Le lecteur aura fait lui-même la rectification, d'après le tableau final de l'article qui est ici rappelé. Les formes relevées dans cette chanson se rangent en effet avec celles du département de la Loire]. L. C.

3. Les phrases du questionnaire, utilisées dans cette étude, sont

Nous n'avons trouvé aucune trace du pronom neutre sujet au nord de notre région, dans les Vosges et sur le territoire de Belfort, où l'assimilation avec le masculin est complète, ni au sud, dans la Haute-Loire et dans l'Ardèche, où le pronom sujet est très rarement exprimé ; c'est à peine s'il en reste quelque chose dans la Haute-Saône et dans le Doubs, et il n'est employé dans la Drôme et dans les Hautes-Alpes qu'au nord de ces deux départements. Mais dans le Rhône, dans la Loire, dans l'Isère, dans les Savoies, dans l'Ain, dans le Jura et dans le dép. de Saône-et-Loire, le pronom neutre sujet est presque partout distinct du pronom masculin ; l'assimilation complète, très rare, ne nous est signalée dans le Rhône qu'à Saint-Bonnet-de-Bruyères (*i-il*), dans la Loire qu'à Chambles, dans l'Isère qu'à Champagnier (c. de Vizille, *i-il*), où d'ailleurs le pronom neutre sujet est le plus souvent supprimé, à Vizille (*è-él*), à Bresson (c. de Grenoble-S., *il*), à Noyarey (c. de Sassenage, *i-il*), et d'après M. Devaux au Grand-Lemps, dans la Savoie qu'à Séez (c. de Bourg-Saint-Maurice, *a-al*).

Dans les 12 départements où il se présente, le pronom neutre sujet revêt les formes suivantes¹ :

AIN : **é-éy** (i-l, i-ly, i-il, i-al), **é-y** (i-l, é-l, é-al, i-ly), **i-y** (i-il, o-ol, i-l, ou-our, ou-oul, u-ur, i-al), **é-éz** (i-ly, é-al), **é-ér** (o-or, ou-our, a-ar), **a-ay** (i-il, i-ly), **a-az** (i-ly), **o** (i-l).

ALPES (HAUTES-) : **la-l** (o-ol).

DOUBS : **i-y** (é-él, i-l), **é-éy** (é-él).

les suivantes : *il pleut, il faut prendre le temps comme il est, il ne faut parler que pour soi, il est crai que rous l'avez cru, il a plu, il arrice souent qu'on se trompe, il y en a beaucoup, ce s'rait affreus, ce n'est pas sûr, c'est lui.*

1. Les formes placées entre parenthèses sont les formes correspondantes du pronom masculin.

DRÔME : **a-al** (o-ol, ou-oul), **a-ay** (o-ol).

ISÈRE : **é-éy** (i-il, ou-oul, u-ul, o-ol), **i-y** (i-il, u-ul, ou-oul),
a (i-il, u-ul, é-él, o-ol, ou-oul), **la-l** ou **lal** (o-ol, ou-oul), **lan**,
nan-lanl, **nanl** (ou-oul).

JURA : **é-éz** (i-l, **i-y** (i il, é-él), **é-y** (i-l, i-il), **é-éy** (é-él),
a-ay (a-al).

LOIRE : **ou**, **vou** (o-ol, a-al, é-él), **i-y** (é-él, a-al), **o-oy**
(a-al), **ou-ouz** (é-él, o-ol), **o-ov** (a-al), **o-ol** (a-al).

RHÔNE : **i-y** (i-il, i-al, i-l, é-él, a-al, u-ul, o-ol), **o-oy** (a-al),
o-ov (a-al), **o-ol** (a-al).

SAÔNE-ET-LOIRE : **i-y** (o-ol, u-ul, u-al, a-al, é-él, i-il), **é-éy**
(i-il), **é-y** (i-il).

SAÔNE (HAUTE-) : **é-éy** (é-él), **é-y** (é-él), **i-y** (é-él).

SAVOIE : **i-y** (i-al, a-al, i-il), **é-y** (i-il, a-al), **é-éy** (a-al,
o-ol), **é-él** (a-al).

SAVOIE (HAUTE-) : **i-y** (a-al, é-al), **é-y** (é-al).

Le tableau ci-dessus montre que toute confusion avec le masc. est impossible pour les neutres en *o*, en *ou* et en *a*, qui correspondent toujours :

o à *a-al*;

ou à *a-al*, *o-ol*, *é-él*;

a à *i-il*, *u-ul*, *é-él*, *o-ol*, *ou-oul*, *i-ly*.

L'assimilation s'est produite pour *a* à Tavaux (c. de Chemin, Jura), où le masc. est *a-al*; mais la forme neutre *ay*, qu'on emploie dev. voy. concurremment avec *al*, est peut-être un reste d'un pronom neutre, distinct du pronom masc.

Les formes en *é* correspondent le plus souvent aussi à des masc. en *i*, en *ou*, en *o*, en *a* ou en *u*. Elles se confondent avec le masc. *é* devant consonne à l'est de l'Ain et dans une partie de la Haute-Savoie, tout en restant distinctes dev. voy. (neutre *y* ou *éz*, masc. *al* ou *l*); elles se sont assimilées complètement dev. voy. et dev. cons. aus formes masc. en *é-él* dans certaines

communes du Jura, dans le Doubs et dans la Haute-Saône, où l'on peut retrouver pourtant quelques traces d'une forme neutre *éy* ou *y* dev. voyelle.

On peut faire sur les formes en *i* des remarques analogues; elles ne se confondent pas en général avec les formes du pronom masc. (*é, a, o, ou, u*). Dev. cons., *i* est commun au masc. et au neutre très souvent dans l'Ain et dans le Rhône, souvent dans le Jura, rarement dans la Savoie, dans l'Isère et dans le dép. de Saône-et-Loire; mais dev. voy. le masc. est *al, l* ou *il*, tandis que le neutre est *y*; l'assimilation tent d'ailleurs sur quelques points à confondre le masc. et le neutre même dev. voy.

On verra, en étudiant chacune des formes du pronom neutre, qu'elles se laissent supplanter par les formes du masc. plus facilement devant les verbes neutres ou actifs employés impersonnellement (*il arrive*) que devant les verbes impersonnels proprement dits (*il pleut, il faut*); elles offrent aussi plus de résistance à l'assimilation devant le verbe *être*, avec lequel elles se combinent étroitement dans des locutions comme *c'est vrai, qu'est-ce que c'est?*

Le pronom personnel neutre a un emploi assez étendu; nous l'avons déjà étudié comme représentant de l'indéfini *on*¹; il correspond encore au démonstratif *ce* dans *c'est, ce serait*, etc.², partout où il est distinct du masculin. Toutefois, dans quelques communes de l'Isère et de la Saône-et-Loire, le démonstratif tent à se substituer à lui dans cet emploi, peut-être sous

1. Voir notre *Revue*, t. XII, p. 12-17.

2. Comme l'a fait remarquer M. Clédat, *loc. cit.*, le démonstratif neutre, qui correspond à *ce* français, n'est employé dans notre région que comme antécédent du relatif.

l'influence du français. On nous signale, à côté du pronom personnel neutre, le démonstratif :

se à Sigy (c. de Saint-Gengoux), à Bourg-le-Comte (c. de Marcigny), à Oudry (c. de Palinges), et à Demigny (c. de Chagny), dans la Saône-et-Loire; à Saint-Jean-de-Vaux (c. de Vizille), à Saint-Pierre-d'Allevard (c. d'Allevard) et à Cessieu (c. de la Tour-du-Pin), dans l'Isère; à Reyrieux (c. de Trévoux) et à Saint-Jean-sur-Veyle (c. de Pont-de-Veyle) dans l'Ain; à Grignon (c. d'Albertville) dans la Savoie;

sé à Rigny (c. de Gueugnon, S.-et-L.) et à Vonnas (c. de Châtillon-sur-Chalaronne, Ain);

sa à Issy-l'Évêque, à Saint-Vallier (c. de Montceau), à Neuvy (c. de Gueugnon) et à Bourbon-Lancy, dans la S.-et-L.; à Marlieux (c. de Villars), dans l'Ain;

sèn à la Buissière (c. du Touvet, Isère); aus Chères (c. de Limonest) et à Charnay (c. d'Anse), dans le Rhône; à Baneins (c. de Saint-Trivier-sur-Moignans), et à Trévoux, dans l'Ain;

seun à Pontcharra (c. de Goncelin, Isère);

san à Collonges et à Joncy (c. de la Guiche, S.-et-L.); à Marlieux (c. de Villars), et à Divonne (c. de Gex), dans l'Ain;

selé à Épinac (S.-et-L.);

sèn ike à Chânes (c. de la Chapelle-de-Guinchay, S.-et-L.);

sèntvi à la Buissière (c. du Touvet, Isère);

itvan au Péage-de-Roussillon (c. de Roussillon, Isère);

ko à Chanos-Curson (c. de Tain, Drôme) et à Chambles (c. de Saint-Rambert, Loire). A Charbonnet (c. de Mesvres, S.-et-L.), *se* semble employé dans les

mêmes cas qu'en français, quoique le pronom pers. neutre soit bien distinct du masc.

Inversement, partout où le pronom pers. neutre n'est pas distinct du masc., le pronom pers. ne remplace jamais le pronom démonstratif qui a les mêmes emplois qu'en français; il en est ainsi même dans les communes de la Haute-Saône et du Doubs, où nous croyons trouver quelques faibles restes d'un pronom neutre spécial. Toutefois, à Séez (c. de Bourg-Saint-Maurice, Savoie), où *a* ou *i-al* est commun au masc. et au neutre, le démonstratif n'est jamais employé: on dit: *a sarèt afreu*, *a lè pa chur*, *a lè lièi* (c'est lui).

Si le pronom pers. neutre équivaut souvent dans nos patois au pronom démonstratif du français, on trouve aussi quelquefois le démonstratif dans des phrases où le français n'emploie que *il* (il pleut). On dit *sa pyeu* à Neuvy, *sa pleu* à Bourbon-Lancy (cf. *y a pleuvu*), *i pleu* ou *sa pyeu* à Toulon-sur-Arroux, dans la Saône-et-Loire; *sèn pleu* (cf. *y a plovu*) à Trévoux, *san arive* à Divonne, dans l'Ain; *ko pléu* à Pinols (cf. *plugé* = *il plut*) dans la Haute-Loire. A Bourg-Argental (Loire), *ka* correspond à *ce* et à *il* français: *ka plo*, *ka sari afrou*, *ké vré*, *ké pa su*, *karive*; cf. *fo* = *il faut*, *plo-lo* = *pleut-il*, *ké lo vré* = (c')est-il vrai?

Toutes les formes du pron. neutre, sauf *la*, *lan*, peuvent s'expliquer par le latin *hoc*; à l'appui de son hypothèse, M. Clédat cite *cêlà* dans le patois de Coligny (Ain), *avoy* (= avec) dans Marguerite d'Oingt, et les formes successives du Lyonnais *oy*, *ay*, *ey*, *y*. M. Devaux propose *illud'* pour l'Isère, à cause de la forme tonique de l'accusatif, *aw*, *aiò*. Mais d'après nos

1. *Essai*, etc., p. 374; il faudrait plutôt *illum*, cf. *Romania*, XXIII, p. 161 sqq.

renseignements, cette forme ne se rencontre dans l'Isère que dans les Terres-Froides (Saint-Clair-de-la-Tour, la Chapelle-de-la-Tour, Cessieu, Vignieu, Saint-Savin, les Avenières), où, d'après M. Devaux lui-même¹, *ō* tonique peut avoir pour successeur *aw*, *aiō*. Quant au sujet neutre *i*, M. Devaux l'identifie avec le pronom adverbial *y*, issu, d'après lui, de *hic* (?). Mais rien n'empêche de le tirer de *éy* : d'après M. Clédât, *éy* dev. voy. est très voisin de *iy* à Coligny et à Saint-Amour, et nos correspondants de Pont-d'Ain et de Druillat nous signalent *iy* à côté de *éy*; de là *i* dev. cons. Ajoutons que souvent *éy* s'abrège en *y* qui se font avec *i* = *est*, dans des phrases comme *i vré* = il est vrai, d'où l'on a pu facilement tirer une forme neutre *i* dev. cons.

Si l'on admet l'hypothèse de M. Clédât, *y* de *éy*, *oy*, *ay* dev. voy., est d'origine phonétique. Les formes qui ont *l* dev. voy., *é-él*, *a-al*, *o-ol*, doivent cette *l* au pron. masc. ; il en est de même du *r* de *é-ér*, qu'on ne trouve que dans une région peu étendue, où le masc. est *ou-our*, *a-ar*. Le *v* de *o-ov*, le *z* de *é-éz*, *a-az*, *ou-ouz*, semblent empruntés aux formes de l'accusatif *vou*, *zé*, *zi*, *zou*, *zo*, que nous étudierons plus tard.

I. — LES FORMES EN *o*

C'est à l'ouest de Lyon, à peu près jusqu'au fleuve de la Loire, que le pron. neutre sujet se présente sous les formes *o-ov*, *o-oy*, plus rarement *o-ol*.

1° *o-ol*. — La forme *o-ol* paraît tout à fait exceptionnelle à Viricelles (c. de Saint-Galmier, Loire) ; elle est un peu plus fréquente à Grézieu-le-Marché (c. de

1. *Loc. cit.*, p. 198-199.

Saint-Symphorien-sur-Coise, Rhône)¹, où on l'emploie avec tout autre verbe que *être*: *ol a molvi, ol arive*.

2° o-ov. — C'est la forme usuelle à Grézieu et à Viricelles; *ov* dev. voy. ne semble employé qu'avec *être* à Longes (c. de Condrieu): *ov é vré* (c'est vrai), *or é lu* (c'est lui), cf. toutefois *kéto koyé* = *qu'est-ce que c'est*; et à Chaussant (c. de Mornant): *ov é vré*. Devant un autre verbe on se sert de *oy*: *oy a plu, oy arive* (Longes), *oy a moyi* (Chaussant)².

3° o-oy. — On trouve *o-oy* avec tous les verbes à Courzieu (c. de Vaugneray) dans le Rhône³, à Essertines (c. de Feurs) et à Sainte-Colombe (c. de Néronde). A Fourneaux (c. de Saint-Symphorien-de-Lay, Loire), on emploie *o* ou *i* devant cons.: *o plo, o ne pa sur, i fo, i sere*, dev. voy. *oy* dans quelques locutions « figées », *tché koye* (qu'est-ce que c'est), ailleurs *y : y arive, ye vré, ye sé*⁴.

O est isolé au sud de l'arr. de Trévoux (Ain), à Miribel; notre corr. se sert presque toujours de *é-y*, mais *o sere afreu*⁵.

1. Cf. *o-ol* dans une *Chans. pop. en pat. de Gr.*, dans notre *Rec. des Pat.*, II, 288, et dans les *Petits Contes en pat. de Gr.*, publiés par Bruyère, *ibid.*, III, 139; cf. notre *Rec. de Phil.*, VII, 286.

2. On trouve encore *o* à Mornant, *Rec. des Pat.*, II, 145, à Saint-Symphorien-sur-Coise, *ibid.*, I, 107 sqq.; cf. N. du Puitspelu, *Dict.*, art. *o*. M. Clédât a trouvé *o-ov* dans les poésies de Roquille en patois de Rives-de-Gier.

3. Pour les formes anciennes du Lyonnais, voir l'article déjà cité de M. Clédât et le *Dict.* de N. du Puitspelu, art. *o*.

4. *Y* s'étant agglutiné au v. *être*, on trouve souvent *ye* pour *e* = est: *sta mézon ye béla*.

5. Ce *o* n'est sans doute pas différent de l'*a* observé à Miribel par M. Devaux (*loc. cit.*, p. 374). Il s'agit sans doute d'un *a* vélaire difficile à distinguer d'*o* très ouvert.

II. — LES FORMES EN **ou**

Dans le dép. de la Loire, sur la rive gauche du fleuve et dans l'arr. de Saint-Étienne, le pron. neutre est *ou* ou *vou*, quelquefois *ous* dev. voyelle.

On emploie *ou* et *vou* dev. voy. et dev. cons. à Izieux (c. de Saint-Chamond), à Moingt (c. de Montbrison), à Saint-Didier (c. de Noirétable)¹. A Saint-Haon et à Saint-Rirand (c. de Saint Haon), *ou* devient *ous* devant voyelle, sauf avec *être* : *vou é vré*, *vou é sé* (c'est lui), *ous a plou*, *ous arive* ; *ous* se réduit à *z* à Saint-Rirand dans *za plou ye* (il a plu hier)². A Chambles (c. de Saint-Rambert), où, comme on l'a vu, *ou* est commun à tous les pron. pers. sujets, le *ce* français se traduit généralement par *ko* (*k* dev. voy.) ; *ouk* dans *ouk arive* est sans doute un croisement de *ou* et de *ko*.

A Saint-Chamond, le neutre *ou* emprunte quelquefois un *l* de liaison au masc. *a-al* : *oul arive*, *oul aploueu*, à côté de *ou é vré*, *vou é yu*³. Là où le masc.

1. Cf. les textes cités par M. Clédat, d'après le *Dict.* de Gras, en patois de Montbrison, de Cremeaux, de Saint-Étienne, de Saint-Haon, de la Côte-de-Renaison. Je trouve encore *cou est* = c'est, *cou faut* = il faut, dans une chanson en patois de Montbrison, de la fin du XVIII^e siècle, la *Brenache*, in A. Bernard, *Hist. du Forez*, p. 13-16.

2. Cf. *ou est* = c'est dans la Ballade en pat. d'Arcon (c. de Saint-Haon), citée par Chantelauze dans son éd. de l'*Hist. du Forez* de La Mure, III, 178-179. On trouve encore *ou*, *cou*, *ous* un peu plus à l'ouest, à Ferrières et à Arfeuilles (c. de la Palisse, Allier) ; voir Noëlàs, *Légendes et Traditions forésiennes*, pp. 50-51, 249-252, 305.

3. J.-A. Teyssier, dans un mince *Recueil de poésies* (Saint-Étienne, 1863), en patois de Lupé (c. de Pélussin), emploie une forme neutre, qu'il écrit *cou-eoul* (m. *o-ol*), sans en indiquer la

est *o-ol*, le neutre *ou* tend à devenir moins fermé et par suite à se confondre avec lui. C'est ce qui arrive à Juré (c. de Saint-Just-en-Chevalet), où le pron. *ou, vou*, se conserve intact dev. voy., mais prend dev. cons. un son intermédiaire entre *o* et *ou'*. Ailleurs, à Champoly (c. de Saint-Just-en-Ch.), à Ailleux (c. de Boën), la séparation du masc. et du neutre ne s'est maintenue que dev. voy. (m. *ol*, n. *ou, vou*); dev. cons., *o* est commun aux deux genres. A la Fouillouse (c. de Saint-Héand), le masc. *o-ol* a pris presque complètement la place du neutre; toutefois, *ou* ou *vou* s'est maintenu avec le verbe *être*, et avec les autres verbes qui commencent par une voyelle, on emploie *o* et non *ol*. Enfin, à Firminy (c. du Chambon) et à Saint-Étienne², il n'y a plus que quelques restes de *ou*, devant *être* : *ou é pa su; ou é vré, ki vou é* (qui c'est), *vou é lièi* (Firminy; cf. *o plo, ol arive*); *vou é pa seu, vou é l'ou* (Saint-Étienne; cf. *o-ol* ailleurs, et même *ol é vré*).

III. — LES FORMES EN **a**

On les rencontre surtout au centre et au sud de l'Isère et isolément dans la Drôme, dans l'Ain et dans le Jura.

1° *La forme a-ay*. — *Ay*, fréquent dans les textes

valeur phonétique. La *Parabole* en pat. de Condrieu au sud du dép. du Rhône, renforme aussi *ou* d'après Nizier du Puitspelu (*Dict.*, art. *o*).

1. Nos deux corr. de Juré sont d'accord pour nous fournir cette indication.

2. On trouve déjà *o* au XVII^e siècle dans les poésies de Jean et d'Antoine Chapelon : *o faut*; mais *ou, vou* est bien plus fréquent. Le journal *La Loire*, dans ses chroniques patoises n'emploie que *ou, vou*. *Ou, vou* tend à s'incorporer au verbe *être*; de là des phrases comme *la glacé oué soulida, kela mèsoun oué bèla*.

lyonnais du XIII^e et du XIV^e siècle¹, a complètement disparu dans le Lyonnais proprement dit, supplanté par *o* et par *é*, *y*. Toutefois, *ay* s'est conservé dans une région voisine : à Reyrieux (c. de Trévoux, Ain), *a-ay* semble plus fréquent que *i-y*, *a fou*, *a nye po sur*, *ay e vra*, *ay e lièi*, mais *i pleu*, *y a pleuvu*, *ki ke yé* (qui c'est). Un peu plus au sud, à Niévroz (c. de Montluel), on ne connaît que *a-ay*. A l'autre extrémité du dép., dans l'arr. de Nantua, on trouve quelques traces de *a-ay* à Brenod et à Corcelles (c. de Brénod), où *a-az* est plus usité (*ay a plyou*, *ay arouve*). Le pron. neutre sujet n'est en général pas exprimé à Bourg-de-Péage (Drôme); toutefois, on dit *ay é pa seu*, *ay é vré* (cf. *é lu* = c'est lui). — A Tavaux (c. de Chemin, Jura), où *a-al* est commun au masc. et au neutre, on trouve pourtant *ay é pyu* (il a plu), *ay é arivé* (il est arrivé; cf. *al arive*).

2° *La forme a-az*. — *A-az* plus fréquent que *a-ay* à Brénod et à Corcelles, est seul connu à Saint-Germain-de-Joux (c. de Châtillon-de-Michaille) : *a fo*, *a sare*, *az é vré*, *a plyu*, *az a plyovu*, *az é l'i*, *az arive*.

3° *La forme a-al*. — Elle n'existe que dans la Drôme, à Chanos-Curson (c. de Tain) : *a plo*, *a fo*, *al é pa seu*, et à Saint-Donat : *al é vré*, *al é lu* : dans cette région d'ailleurs, le pron. neutre sujet est presque toujours supprimé : *arivo*, *é vré*, *é yé lou* (Chanos-Curson)².

4° *La forme a*. — Elle est assez fréquente dans l'arr. de Grenoble, où on la signale à Voreppe (c. de Voiron), au Sappey et à Bernin (c. de Grenoble-E.), à Proveyzieux (c. de Grenoble-N.), à la Terrasse (c. du

1. Cf. Clédât, *loc. cit.*, et N. du Puitspelu, *Dict.*, art. *o*.

2. Cf. dans le journal *L'Impartial* de Romans et de Bourg-du-Péage, numéros du 25 août et du 15 sept. 1898 : *al é* = c'est.

Touvet), à Champ (c. de Vizille), à Saint-Pierre-d'Allevard (c. d'Allevard), à Méaudre et à Autrans (c. du Villard-de-Lans)¹; on la rencontre encore à Sillans (c. de Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs), dans l'arr. de Saint-Marcellin. Mais on ne trouve jamais *a* dev. voyelle : dans *a plo* (il a plu), *arive* (Sillans), *a plovu*, *arive* (la Terrasse), le pron. *a* pu se fondre avec un *a* suivant, mais le pron. sujet n'est pas exprimé dans *i leu* (c'est lui), *i vré* (c'est vrai, Sillans). On ne sait s'il faut voir un reste de *ay* ou la forme *i-y* du domaine voisin dans *ye vré*, *ye liè* à Saint-Pierre-d'Allevard, *ye vré*, *ye leu* à la Terrasse. Même dev. cons. le pron. n'est pas obligatoire ; on peut l'exprimer ou l'omettre à Sillans, et il n'est exprimé au Sappey que dans *a plo*, *a fo*, à Proveyzieux que dans *a plo*, *a ne po su*, à Méaudre que dans *a fo*, *a saré afrou*, *a n'a byèn* (il y en a beaucoup), à Autrans et à Champ que dans *a plo*. Le pron. masc. *a* quelquefois supplanté le pron. neutre avec les verbes comme *il arrive*, qui ne sont pas essentiellement impersonnels : *ol* à Champ, *él* à Bernin ; à Voreppe même on trouve *i fo* et *il arive*.

IV. — LES FORMES EN *é*

Elles s'étendent, depuis l'Isère jusqu'au Doubs, sur les arr. de Vienne et de la Tour-du-Pin, sur l'Ain, sur le Jura et sur quelques communes des départements voisins, la Saône-et-Loire d'une part, les Savoies de l'autre. Il faut y ajouter une partie du Doubs et de la Haute-Saône, où le pron. neutre semble avoir laissé quelques traces.

1. Ajouter Saint-Laurent-du-Pont d'après Gratier, *Les Patois comparés* p. 33.

1° La forme *é* dev. cons. — *éy* ou *y* dev. voy.

A part Bresson (c. de Grenoble-S.), où le pron. neutre supplanté presque toujours par le masc. *il*, ne nous est signalé que dans *é sarét afrou*, *é ne pa sur*, le domaine de *é-éy* ne comprend dans l'Isère que les arr. de la Tour-du-Pin et de Vienne, avec Charavines, Oyeu et le Pin (c. de Virieu)', Pressins et Chimilin (c. du Pont-de-Beauvoisin), la Tour-du-Pin, Saint-Clair-de-la-Tour, Saint-Didier-de-la-Tour, la Chapelle-de-la-Tour, Faverges, Cessieu et Vignieu (c. de la Tour-du-Pin), Saint-Savin (c. de Bourgoin), les Avenières, Bouvesse-Quirieu et Brangues (c. de Morestel), Hières (c. de Crémieu) dans le premier¹; la Côte-Saint-André, Commelle et Semons (c. de la Côte), Saint-Jean-de-Bournay, Saint-Georges-d'Espéranche et Saint-Pierre-de-Chandieu (c. d'Heyrieux), Marennes, Corbas et Chaponnay (c. de Saint-Symphorien-d'Ozon), la Verpillière et Roche (c. de la Verpillière), Meyzieux, Jons, et Villette-d'Anthon (c. de Mézyzieux) dans le second². Toutefois, on trouve souvent *é* au lieu de *éy* dans *il arive*, à Saint-Clair, à Saint-Didier, à la Chapelle (2° corr.), à Cessieu (2° corr.) à Vignieu, à Semons à Marennes et à Roche. Quelquefois, le neutre emprunte au masc. le *l* de liaison; de là *él arive* à Faverges

1. Cf. *é-éy* dans le c. de Virieu, d'après Gratier, *ibid.*, p. 46.

2. Gratier (*loc. cit.*) donne la même forme pour les cantons du Pont-de-Beauvoisin, de Saint-Geoire, de la Tour-du-Pin, de Bourgoin, de Morestel et de Crémieu.

3. Gratier (*loc. cit.*) donne la même forme pour les cantons de Saint-Jean-de-Bournay, d'Heyrieux, de Saint-Symphorien-d'Ozon, de la Verpillière et de Meyzieu. Cf. encore pour Saint-Jean-de-Bournay, un texte publié dans la *Rec. des Pat. gal.-rom.*, II, 277; pour Bourgoin la *Chanson de la Saint-Jean*, *ibid.*, II, 205, et la *Chanson du curé*, *ibid.*, III, 53.

et à la Tour-du-Pin. Mais *éy* s'est partout maintenu devant *est*, si bien que, le pron. ayant fini par faire corps avec le verbe, on trouve souvent avec un sujet quelconque *ye* ou *yé* au lieu de *e* ou *é* = *est* à Jons, à Chaponnay, à Corbas, à Marennes, à Saint-Pierre-de-Chandieu, à Saint-Georges-d'Espéranche, ailleurs encore. *Ey* peut se réduire à *y*, surtout devant *est*, dans les localités voisines du domaine de *i-y*, à la Côte-Saint-André (*yé lu*, *y a plevu*)¹, à Marennes (*ye vra*), à Chaponnay (*y a plouv*). Deux corr. des Avenières s'accordent à donner *é-éy* partout ; un 3^e emploie tantôt *i* (*i fou*), tantôt *é* (*é sari*).

L'Ain appartient presque tout entier au domaine de *é-ey*. Toutefois, à l'est du département, à Ruffieu (c. de Champagne), à Brion (c. de Nantua), à Corlier (c. d'Hauteville), à Corbonod (c. de Seyssel), à Arlod (c. de Châtillon-de-Michaille), à Bouvent (c. d'Oyonnax) et à Izernore, *éy* ou *y* est remplacé par *éz* devant *est*, mais non devant les autres verbes. Mais on ne trouve que *é-éy* à Courtes, à Lescheroux, à Saint-Jean-sur-Reyssouze (c. de Saint-Trivier-de-Courtes), à Montrevel, à Salavre (c. de Coligny), à Péronnas (c. de Bourg), à Treffort, à Tossiat (c. de Pont-d'Ain), à Ceyzériat, à Grand-Corent, et à Ville-reversure (c. de Ceyzériat), à Saint-Alban (c. de Poncin), à Ceignes (c. d'Izernore), à Saint-Maurice-de-Gourdans (c. de Meximieux). On emploie aussi *é-éy* en général, mais *é* avec *arriver* à Lagnieu et à Vaux (c. de Lagnieu). Dans la partie occidentale du département, qui touche au domaine lyonnais de *i-y*, *éy* se réduit souvent à *y* dev. voy., à Saint-Julien-sur-

1. Même forme dans Gratier, *loc. cit.*; il faudrait ajouter, d'après le même, Domène dans l'arr. de Grenoble.

Reyssouze (c. de Saint-Trivier-de-Courtes) et jusqu'à Viriat' (c. de Bourg) et à Chavannes-sur-Suran (c. de Treffort), dans l'arr. de Bourg; à Faramans (c. de Meximieux) dans l'arr. de Trévoux. A Pont-d'Ain et à Druillat (c. de Pont-d'Ain), *éy* passe à *iy* dans *iy-arecè*, pour se réduire à *y* dans *yé liôti*¹. A Bourg-Saint-Christophe (c. de Meximieux), *i-y* et *é-éy* coexistent. La réduction de *éy* à *y* dev. voy. est constante à Chaveyriat (c. de Châtillon-sur-Chalaronne) et à Miribel (c. de Montluel)²; il en est de même à l'autre extrémité du département, dans l'arr. de Gex à Gex et à Divonne (c. de Gex), à Versonnex (c. de Ferney), à Challex et à Vanchy (c. de Collonges), où d'ailleurs *é* est commun au masculin et au neutre dev. cons.; dev. voy., la forme masculine *l* tent à supplanter *éy* ou *y* à Divonne (*la pluyu*) et à Vesancy (*l arrive*)⁴.

Le domaine savoyard de *é-éy*, *y* fait suite à celui de l'Ain; il s'étend au delà du Rhône, à travers le domaine de *i-y*, qui comprennent le nord de la Haute-Savoie et l'ouest de la Savoie, et s'avance, à l'est et au sud, jusqu'à Albertville et Moutiers. Desingy (c. de Seyssel, Haute-Savoie), où l'on emploie aussi bien *i-y* que *é-y*, est sur la limite. Mais on ne connaît que *é-y* à Doussard (c. de Faverges), à Meythet (c. d'An-

1. Un 2^e corr. de Viriat ne connaît que *éy*.

2. M. Clédât a trouvé une forme voisine à Coligny et à Saint-Amour; voir sa *Rec. des Pat.*, I, p. 161 sqq. A Jujurieux (c. de Poncin), le neutre est *é-ly*; si les notations de M. Philippon sont exactes, *ly* est dû au masc. *i-ly*, avec lequel *éy*, réduit à *y*, pouvait facilement se confondre.

3. Cf. pour Miribel les formes en *o*.

4. Dans les textes bressans du XVII^e siècle (sauf *Lo Guemen* de B. Uchard qui ne renferme que *é-éy*), dans ceux du XVIII^e et du XIX^e siècle, on trouve tantôt *é-éy* ou *é-y*, tantôt *i-y*.

necy-S.), à Versonnex (c. de Rumilly) et à Frangy dans la Haute-Savoie', à Grignon et à Mercurey-Gémilly (c. d'Albertville) dans la Savoie; *é-éy* à Grésy-sur-Isère (c. d'Albertville) et à Saint-Girod (c. d'Albens)¹. A Saint-Georges-d'Hurtières (c. d'Aiguebelle), le neutre tent à s'assimiler au masc. *i-il*, mais on dit encore *é plou*, *é ne pa cheur*. A Saint-Offenges (c. d'Aix-les-Bains), *él* dev. voy. doit son *l* au masc. *a-al*.

Au nord, *é-éy*, *y* franchit les limites du département de l'Ain et s'étend sur l'arr. de Louhans (Saône-et-Loire) et sur le Jura. On nous signale *é-éy* à la Chapelle-Thècle (c. de Montpont), *é* dev. cons. et dev. voy. au Miroir (c. de Cuiseaux), *é-y* à Sagy (c. de Beaurepaire), *é-y*, *é-éy* à Savigny (c. de Beaurepaire) dans l'arr. de Louhans.

Dans le Jura, *é-y* se distingue nettement du masc. à Chille et à Blye (c. de Conliège), et à Bornay (c. de Lons-le-Saunier); mais à Blye et à Bornay *y* est remplacé dev. *est* par *é-z*, qui est seul employé au sud-est du département². Au nord, le neutre se confond avec

1. Rumilly, Annecy et plus à l'est le c. de Thônes emploient la même forme. Cf. pour Rumilly les *Chansons* de J. Béard (éd. Constantin, 1888, p. 3, 4, 13, 37, 40, etc., masc. *é-al*); pour Annecy, *Lô Vayron* in *Études sur le pat. saroyard* par A. Constantin, p. 17 (masc. *é-al*); pour Thônes, la *Stat. du Mont-Blanc*, 1807, p. 304-306.

2. On trouve *é-y* au XVI^e siècle à Chambéry, cf. *La Muse savoisiennne au XVI^e siècle*, par A. Constantin, et au XVII^e siècle, cf. *la Muse savoie au XVII^e s.* par le même. Je trouve encore *éy* dev. cons. au XVI^e siècle, dans les *Noelz et Chansons* de Nicolas Martin, en patois de Saint-Jean-de-Maurienne.

3. Cf. *e faut* (il faut), *eu'est ran que* (ce n'est rien que), à Domblans (c. de Voiteur), d'après un texte cité par Monnier, *Vocab. (Mém. des Ant., V, 263)*. A Poligny, d'après M. Clédât, *loc. cit.*, le neutre est *é-é-z* ou *y*.

le masculin *é-él*; toutefois notre correspondant de la Loye (c. de Montbarrey) écrit *éy é ploucu* (il a plu).

Dans le Doubs et dans la Haute-Saône, où le masc. est *é-él*, le neutre n'a pas en général de forme spéciale. Mais on trouve quelquefois dev. voy. *éy* au lieu de *él* à Dampierre (c. de Pont-de-Roide), à Frambouhans (c. de Maiche), à Abbenans (c. de Rougemont), à Geney et à Blussans (c. de l'Isle-sur-le-Doubs), à Cour (c. de Baume-les-Dames), à Rigney (c. de Marchaux), et à Ruffey (c. d'Audeux) dans le Doubs; dans la Haute-Saône, à Coisevaux (c. d'Héricourt), à Villersexel et à Noroy; à Montbozon, on dit quelquefois *éy* même dev. cons. : *éy plo* (il pleut); enfin il faut noter la forme *yin* avec un *i* nasal dans *il pleut* à Boul (cf. *éy é ploucu*, ailleurs *é-él*)'. Mais, tandis que dans les régions où le pronom neutre est bien distinct du masc., il s'emploie toujours après le verbe dans les phrases interrogatives, et à la place du démonstratif dans *c'est*, *ce serait*, etc., dans le Doubs et dans la Haute-Saône, il n'y a qu'une forme pour le masc. et pour le neutre après le verbe, et le pronom démonstratif a les mêmes emplois qu'en français.

2° La forme *é-éz*

Le domaine de *é-éz* est restreint et assez bien délimité; il comprend dans l'Ain une grande partie de l'arr. de Nantua et le nord-est de l'arr. de Belley, et le sud-est du Jura. C'est surtout devant *est* qu'on trouve la forme *éz* dev. voy.; elle s'emploie avec tous les

1. Cf. encore *ci* dans la *Parab.* en patois de Vesoul, citée par M. Clédat. Je trouve encore (*è yè fèyu* = il a fallu) dans un texte en patois de Froideconche (c. de Luxeuil), transcrit par M. Passy; voir notre *Revue*, X, 9.

verbes seulement à Villes (c. de Châtillon-de-Michaille') dans l'Ain : *ész vray*, *ész a plyou*, *ész é li* (mais *él arivé*) ; à Moirans (*ész a plu*, *ész arive*), à Longchaumois et à Bois-d'Amont (c. de Morez), dans le Jura'. On emploie *ész* avec *est*, avec les autres verbes *éy* à Corlier (c. d'Hauteville), à Brion (c. de Nantua) et à Bouvent (c. d'Oyonnax), *y* à Corbonod (c. de Seyssel), à Arlod (c. de Châtillon-de-Michaille) et à Izernore dans l'Ain, à Blye (c. de Conliège) et à Bornay (c. de Lons-le-Saunier), dans le Jura'.

3° La forme *é-ér*

Au sud du domaine de *é-ész*, on trouve *é-ér* à Ruffieu (*é fo*, *é pluo*, *ér è vay*, *ér arivé*, *ér a plu*, *ér è liöi*), à Fitignieu et à Sutrieu dans le c. de Champagne, et dans le c. d'Hauteville *é-ér* à Cormaranche et à Hauteville'; au Petit-Abergement (c. de Brénod), *ér* est employé avec *est*, *é* avec les autres verbes et dev. cons.

V. — LA FORME *i* dev. cons., *y* dev. voy.

Le domaine de *i-y* s'étend entre la Saône et la Loire, sur les départements de Saône-et-Loire et du Rhône ;

1. Cf. *ész è* (c'est), *é fù* (il faut) dans une chanson en patois michailland dans les *Ann. de la Soc. d'Émul. de l'Ain*, t. XX, p. 182-183.

2. *E-ész* se rencontre aussi dans l'arr. de Poligny, au Vaudio ux (c. de Champagnole), d'après M. Thévenin (*Mém. de la Soc. d'émul. du Jura*, 1898, p. 13-14). Cf. encore *ész* ou *y* dev. voy. à Poligny, d'après M. Clédat, *loc. cit.*

3. A Bornay, le *z* de *ész* s'est agglutiné au v. *être* ; de là des phrases comme *i ze bon* (il est bon), *le ze buna* (elle est bonne), *sta majon ze bala* (cette maison est belle), à côté de *la tara è satse* (la terre est sèche), *la yèch è solida* (la glace est solide), etc.

4. Un 2^e corr. d'Hauteville assimile le neutre au masc. *u-ar*.

il englobe aussi quelques communes des dép. voisins, du Jura, de l'Ain, de la Loire et de l'Isère.

En allant du Sud au Nord, nous trouvons *i-y* au nord de l'arr. de Lyon, dont le sud et l'ouest appartient au domaine de *o*. A Dardilly et aus Chères, dans le c. de Limonest, le neutre n'est en général pas distinct du masc. *i-il*; toutefois, dev. voy. on emploie tantôt *il* (*il arive*), tantôt *y* (*ye vra*, *y a pleu*, les Chères); mais à Vaugneray, à Savigny et à Bully (c. de l'Arbresle), le neutre est toujours *i-y* qui ne peut se confondre avec le masc. *a-al* ou *u-ul*. Dans l'arr. de Villefranche, *i-y* est employé partout; voici la liste des localités pour lesquelles nous avons des renseignements: Saint-Forgeux (c. de Tarare)', Saint-Vérand, Létra, Chamelet, Theizé et Châtillon-d'Azergues dans le c. du Bois-d'Oingt', Charnay et Liergues (c. d'Anse); Vaux, Blacé, Saint-Julien et Limas dans le c. de Villefranche; Pont-Trambouze et Cours (c. de Thizy); Odenas, Cercié, Saint-Lager, Charentay, Belleville, Saint-Étienne-des-Oullières, Saint-Étienne-la-Varenne, Corcelles et Dracé dans le c. de Belleville; les Ardillats, Quincé, Fleurie, Marchampt et Juliéna dans le c. de Beaujeu; Propières, Aigueperse, Monsols, Ouroux et Trades dans le c. de Monsols. Ce n'est qu'à Saint-Bonnet-de-Bruyères (c. de Monsols) que *il* semble commun dans tous les cas au masc. et au neutre.

Au domaine lyonnais de *i-y* se rattachent quelques

1. A Tarare, d'après une trad. de la *Parab.* que nous possédons, on dit aussi *i-y*.

2. Il faut ajouter le Bois-d'Oingt et Amplepuis d'après Nizier du Puitspelu (*Dict.*, art. *o*). Cf. encore pour le Bois-d'Oingt notre *Revue*, XII, p. 31-32 et 37-38.

communes au nord de la Loire : Pouilly et Nandax (c. de Charlieu), Belmont, Saint-Cyr-de-Favières (c. de Saint-Symphorien-d'Ozon); à Fourneaux, *i-y* et *o-oy* coexistent, comme on l'a vu (voir la forme *o-oy*).

Sur toute l'étendue du dép. de Saône-et-Loire, on emploie le neutre *i-y'*, bien distinct du masculin; toutefois, dans une partie de l'arr. de Louhans, la forme neutre est *é-éy* ou *é-y* (voir plus haut), et dans quelques communes de la lisière septentrionale, le neutre est en train de s'assimiler au masc. : on trouve *ol arive*, *a fo* à côté de *i pyo* à Charbonnat (c. de Mesvres, masc. *o*, *a-ol*), *a plyo*, *a ne fo* à côté de *i fo*, *yé plyovu* à Épinac (m. *a-al*); il en est de même à Demigny (c. de Chagny), où l'on dit indifféremment *a fo* ou *i fo* (masc. *a-al*). A Dezize (c. de Couches) on trouve aussi quelques restes de *i*, *i sero*, *i no pa vra*, *yo lu*.

A l'est de la Saône-et-Loire, nous retrouvons *i-y* dans le Jura, à Foulnay (c. de Chaumergy)¹, dans l'arr. de Dôle; à Quintigny (c. de Bletterans), dans l'arr. de Lons-le-Saunier; à Sirod², dans celui de Poligny; à Saint-Laurent, dans celui de Saint-Claude. Mais, sauf à Foulnay, où le masc. est *è-èl*, le pron. neutre ne se distingue du masc. *i-îl* que dev. voyelle.

L'assimilation est complète dans le Doubs et dans la Haute-Saône; on y signale pourtant quelques traces du pron. neutre dev. voy. : *yé pyeu* à Courtetaïn (c. de Vercel), *yo vra* à Glamondans (c. de Roulans), *yé*

1. Voir les noms des localités dans notre *Recue*, XII, 31-32 et 37-38.

2. Ajoutez Petit-Noir (c. de Chemin), d'après Richenet, *Le Patois de Petit-Noir*, 1896, p. 46.

3. Ajoutez Crans (c. des Planches), d'après un texte publié dans notre *Recue*, IV, p. 54.

pyouvu à Nancray (c. de Roulans). On trouve des formes analogues à Passonfontaine (c. de Vercel), à Avannes (c. de Boussières), à Épeugney (c. de Quingey), à Refranche et à Fertans (c. d'Amancey), à Liévremont (c. de Montbenoit) et à Levier. *Ly* dans *lèrive* à Glamondans et à Nancray (cf. *l'èrive*, 2^e corr.), dans *ly é plovou* à Avannes (cf. *lèrive*), dans *ly é pyouvu* à Mamirolle, semble un croisement du neutre *y* et du masc. *l*. Dans la Haute-Saône, où le masc. est *è-él*, l'existence du neutre *i-y* est assurée à Buthiers (c. de Rioz), où *i-y* est toujours employé. A Géziers (c. de Gy), où *è-él* est en général commun au masc. et au neutre, on dit pourtant *yèn plou* (il pleut), *yé plouvu* (il a plu).

Quelques communes du dép. de l'Ain se rattachent pour l'emploi de *i-y* au domaine qui s'étend sur la rive droite de la Saône, dans la Saône-et-Loire et le Rhône. Ce sont: Boisse (c. de Pont-de-Vaux), Saint-Jean-sur-Veyle (c. de Pont-de-Veyle), Vonnas (c. de Châtillon-sur-Chalaronne), Neuville¹ (même c.), Illiat et Mogneneins (c. de Thoissey), Baneins et Ville-neuve (c. de Saint-Trivier-sur-Moignans), Trévoux² et Reyrieux³ (c. de Trévoux), Marlieux (c. de Villars) et plus à l'est Rignieux-le-Franc (c. de Meximieux). Si nous franchissons la rivière d'Ain, nous trouvons encore *i-y* dans l'arr. de Belley à Virieu-le-Grand, à Belley, à Cressin-Rochefort et à Peyrieu (c. de Belley).

De l'autre côté du Rhône, *i-y* couvre le nord de la Haute-Savoie et l'ouest de la Savoie; ces deux domaines importants sont séparés par une bande de

1. Un 2^e corr. donne *il arere*, sous l'influence du français ou du masc. *i-il*, *l*.

2. Mais *sèn pleu*.

3. Cf. la forme *a-ay*.

terrain où l'on emploie *é-éy* ou *é-y*. Le 1^{er} comprend Thonon et les communes environnantes, Anthy, Sciez, Margencel, etc., Boège, Pers-Jussy (c. de Reignier), Andilly (c. de Cruseilles) et au pied du Mont-Blanc, les Houches (c. de Chamonix); à Desingy (c. de Seyssel), ou *é-y* et *i-y* coexistent, nous atteignons le domaine de *é-y*¹. Au second appartiennent Grésy-sur-Aix (c. d'Aix), Saint-Jean-d'Arvey (c. de Chambéry-N.) et Planaise (c. de Montmélian)¹. Il faut rattacher au même domaine quelques communes à l'est de l'arr. de Grenoble, où le pron. neutre sujet n'est généralement pas exprimé, mais où il en reste quelques traces dans certaines locutions : *ye vrè*, *ye lièi* à Pontcharra (c. de Goncelin), *ye vrè*, *ye lièe*, *y arive* à Saint-Pierre-d'Allevard (c. d'Allevard), *ye vrè*, *ye lièu* au Moutaret (c. d'Allevard), *ye vrè*, *ye lièi* à la Buissière (c. du Touvet), *ye vrè* à Saint-Hilaire (c. du Touvet), *ye vrè*, *ye leu* à la Terrasse (c. du Touvet); *i* dans *i vray*, *i leu* à Voreppe (c. de Voiron), dans *i lièi* à Pinsot (c. d'Allevard), est une réduction de *ye* = c'est¹. A l'autre extrémité du dé-

1. On trouve encore *i-y* à Saint-Paul (c. d'Évian) et à Douvaine, d'après des textes publiés dans la *Recue sarcoisienne*, 1900, p. 121-122 et 123-124; cf. *i* neutre (masc. *é*) dans le *Noël en patois saroyard*, publié par A. Constantin (*La Muse saroy. au XVII^e siècle*), qui le croit originaire d'Annemasse. La *Grammaire* de Duret donne *i-iy*, p. 68-69.

2. Ajoutez Aiguebelle, les Beauges, la Haute-Tarentaise, d'après la *Parab.* dans la *Statistique du Mont-Blanc*, 1807, p. 304-306, la vallée de Beaufort, d'après Pont, *Orig. du pat. de la Tarentaise*, p. 138.

3. On trouve dans les traductions du *Loup* et l'*Agneau*, réunies par Gratier, *y donc* = c'est donc, pour le c. d'Allevard, *yet* = c'est pour le c. de Goncelin, *y faut*, *y don*, pour le c. du Grand-Lemps, *yet* pour le c. de Voiron; cf. *é* = *il neutre* à Saint-Nicolas-de-

partement, au sud de l'arr. de Vienne, nous retrouvons *i-y* aux Côtes-d'Arey (c. de Vienne-S.), à Faramans et à Gillonnay (c. de la Côte-Saint-André), au Péage (c. de Roussillon), à Beaurepaire, à Pommier et à Revel (c. de Beaurepaire)', et jusque dans l'arr. de Saint-Marcellin, à Penol (c. de Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs); *i orè, i leu* à Sillans et à Saint-Michel-de-Saint-Geoirs (c. de Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs), et à Saint-Paul-d'Izeaux (c. de Tullins), *y a plo* à Vinay' conservent encore quelques traces du pron. neutre, presque toujours omis devant le verbe.

VI. — LES FORMES **la, lan, nan** dev. cons.

— **l, lanl, nanl** dev. voy.

Dans quelques communes du sud-est de l'arr. de Grenoble, le pron. neutre sujet est *la* dev. cons., *l* ou *lal* dev. voy. On dit par exemple à la Motte-d'Aveillans (c. de la Mure): *la fau* (il faut), *la serit afrou* (ce serait affreux), *la lay pa sur* (ce n'est pas sûr), *la l ay veray* (c'est vrai), *lay lvi* (c'est lui), *la l arrive* (il arrive), *la nva byén* (il y en a beaucoup); à Auris (c. du Bourgd'Oisans): *la ne fo...* (il ne faut...) *la sorya, l épa seuy, l é veré, la plow, la plougu, lé si* (c'est lui),

Macherin (c. de Voiron), d'après Vial, *Vie d'un bon curé de campagne*, pp. 26, 29, 31, etc. Pour toutes ces localités, voir aussi la forme *a*.

1. Cf. les textes de Gratier pour les c. de Vienne-Sud, de Beaurepaire et de Roussillon. M. Rivière donne aussi *i* pour Saint-Maurice-de-l'Exil (c. de Roussillon), *Rec. de Phil.*, III, 60-65. Pour le c. de la Côte-Saint-André, Gratier donne *i-y*; mais, en fait, on n'emploie *i-y* qu'à Faramans et à Gillonnay, mais *é-éy* ou *y* à la Côte, à Commelle et à Semons.

2. Cf. *si ne pas té, y donc...* pour le c. de Vinay, dans Gratier, *loc. cit.*

l'ariva, *la n_ya byèn*. On trouve des formes semblables dans une grande partie de l'Oisans, à la Garde, à Villard-Reculas, à Livet-et-Gavet, au Fréney¹, et au nord des Hautes-Alpes, à la Salle (c. de Monétier)². A l'ouest de l'Oisans, à Saint-Jean-de-Vaux (c. de Vizille), où le masc. *o-ol* a pris presque partout la place du pron. neutre, on dit pourtant *la plo*, *la fo*, *l'arive*, cf. *ol a plogu*, *ol é vré*.

A la Motte-Saint-Martin (c. de la Mure), on nous signale *lan*, *nan* dev. cons., *lan+l*, *nan+l* dev. voy.; cf. dans Gratier, *loc. cit.*, *si l'en l'aï pas ti*, *l'en lai touon frâré*, à la Mure.

Toutes ces formes sont obscures : pour M. Meyer-Lübke, *la* est l'accusatif féminin en fonction de sujet neutre³; mais il paraît bien invraisemblable que dans une région où le régime neutre s'est maintenu, on ait emprunté la forme du régime féminin pour remplacer un sujet neutre disparu. M. Chabaneau et après lui M. Devaux considèrent *la* comme un renforcement de *lo*, accusatif neutre en fonction de sujet. Nous verrons en effet qu'au sujet *la* correspond un régime *low* à Auris, *law* au Fréney, et que dans les phrases interrogatives, le sujet neutre après le verbe se présente sous les formes *la* à Villard-Reculas et à la Salle, *lo* à la Motte-d'Aveillans, à la Motte-Saint-Martin, à la Garde, à Livet-et-Gavet et à Auris. *Lo* a pu devenir

1. Ajouter Bourg-d'Oisans et Valbonnais, d'après Gratier, *loc. c.*

2. On trouve *la* dans les textes en patois de Briançon et du Monétier, cités par Chabrand et de Rochas, *Pat. des Alpes Cottiniennes*, pp. 150 et 155. *La* est ancien dans les Hautes-Alpes, puisqu'on trouve dans le *Mystère de Saint-Eustache*, qui est probablement du commencement du XVI^e siècle, *si la vous play*, v. 59, *la me convento*, 212, *la semblo*, 272, *si l'eyz ceray*, 328, etc.

3. *Gram. des L. rom.*, III, §§ 336 et 338.

la sous l'influence du sujet neutre *a*, qu'on emploie dans les cantons voisins (Domène, Vizille, Villard-de-Lans). Quant à *lan*, *nan*, on serait tenté d'y voir un dérivé de *la*, par nasalisation adventice de *a*; mais ce phénomène, que M. Devaux a signalé dans d'autres parties de l'Isère, semble inconnu au sud du département. Faut-il croire avec M. Devaux que *lan* résulte de la combinaison de *la* et de *an* (< *inde*)? M. Paul Meyer (*Romania*, XXVIII, 459-460) trouve cette explication invraisemblable. On peut toutefois faire remarquer que *en* entre fréquemment dans des locutions impersonnelles, comme *il y en a*, *il en faut*, *il en tombe* (*scilicet* de l'eau), etc., et le substantif dont il tient la place n'est pas toujours nécessairement exprimé dans la phrase précédente: *y en plou* à Gézières (c. de Gy, Haute-Saône) est tout à fait l'équivalent de *il pleut*; cf. encore *yin plue* à Boulton (c. de Rioz). C'est peut-être à des locutions analogues, si fréquentes dans le langage populaire, qu'on a emprunté *lan* = *la* + *an*, qui a fini par supplanter partout le pron. simple *la*. *Lan* passe facilement à *nan* sous l'influence de la nasale.

L. VIGNON.

A PROPOS DE « L'AVEU »

DE LA

PRINCESSE DE CLÈVES

On sait que la *Princesse de Clèves* fut mise en vente au mois de mars 1678: le 16, selon le témoignage de M^{me} de Sévigné, qui, le 18 mars, entretient Bussy « du petit livre que Barbin nous a donné depuis deux jours, qui me paraît une des plus charmantes choses que j'aie jamais lues ». En tout cas, le millésime de 1677, indiqué par Lenglet et par Delandine comme date de la première édition, doit être écarté. La *Princesse de Clèves* figure sur les listes des livres nouveaux de mars 1678; et, d'ailleurs, divers témoignages contemporains nous représentent La Rochefoucauld et M^{me} de La Fayette sérieusement occupés, durant l'hiver de 1677 à 1678, à la rédaction de ce petit volume qu'ils avaient entrepris, sans doute, assez longtemps auparavant. Bussy se souviendra, le 22 mars 1678, que « cet hiver un de mes amis m'écrivit que M. de La Rochefoucauld et M^{me} de La Fayette nous alloient donner quelque chose de fort joli; et je vois bien à présent que c'étoit de la *Princesse de Clèves* dont ils vouloient parler ». Et M^{me} de Scudéry écrivait au même Bussy, le 8 décembre 1677 : « M^{me} de La Rochefoucauld et M^{me} de La Fayette ont fait un roman des galanteries de la cour de Henri second, qu'on dit être admirablement écrit... »

Or, il est singulier que l'épisode admirable qui suffirait à faire de la *Princesse de Clèves* une œuvre bien supérieure à un simple « roman de galanteries de la cour de Henri second », la scène où la femme éperdue confesse à son mari l'amour qui entraîne son cœur vers un autre homme, se trouve déjà dans le numéro de janvier du *Mercuré galant* de cette même année 1678. La lettre qui, selon l'usage, encadre les nouvelles, les poésies, les énigmes que le rédacteur juge dignes d'intéresser ses lecteurs, fait allusion¹, à propos d'« actions héroïques », à la retraite d'une « admirable personne », qui, devenue veuve, vient d'entrer au couvent. Pour expliquer cette résolution, le *Mercuré galant* raconte le mariage de la dame dont il s'agit. Belle et riche, appartenant à une des meilleures maisons de Normandie et très bien alliée dans cette province, elle avait encore plus de vertu que de beauté : elle « regloit ses sentimens sur ceux de son Pere : et recevant civilement tous les Prétendans, elle attendoit qu'il choisist pour elle, et gardoit l'entiere liberté de son cœur ». Cependant elle s'éprend insensiblement d'un jeune marquis paré de toutes les séductions ; « et ayant pour luy une civilité ouverte, elle ne prit pas garde que la résolution où elle demeueroit de vouloir en Fille bien née tout ce qu'on jugeroit à propos qu'elle voulust, ne la defendoit pas d'un engagement secret qu'elle ne seroit pas toujours en pouvoir de vaincre. Le Marquis de son costé devint éperduëment amoureux de cette belle Personne ; mais connoissant que le Pere ne se résoudroit à s'en priver que pour un établissement considérable, il cacha sa passion par la crainte d'estre

1, *Le Mercuré galant*, janvier 1678, p. 35 sqq.

banny... » Un comte de ses amis, « des plus qualifiez, bien fait de sa Personne, » vient lui rendre visite inopinément. Il s'éprend de la jeune fille, se déclare, « et comme il estoit riche, et de fort grande qualité, vous pouvez croire que le Pere ne balança pas sur cette Alliance. La Belle obeît, et ne le pût faire sans soupirer en secret pour le Marquis, dont elle ne doutoit point qu'elle ne fust fortement aimée... » Après diverses péripéties qui ne font qu'affermir et confirmer la passion, toujours silencieuse, de la jeune comtesse et du marquis, les trois personnages du drame sont réunis en province. La comtesse voudrait ne plus retourner à la cour; son mari est pressé d'y rentrer pour ses affaires, et le marquis est venu pour hâter ce retour que sa passion souhaite. « Un jour que le Marquis apres s'estre lassé à se promener long-temps seul dans un Bois voisin, s'estoit venu enfermer dans un Cabinet où il y avoit un Lit de repos, le Comte entra dans la Chambre de sa Femme qu'une seule cloison séparoit, et luy dit d'un ton si absolu, qu'il vouloit qu'elle se préparast à l'accompagner à la Cour, qu'apres avoir épuisé toutes les raisons qu'elle avoit accoutumé de luy opposer, elle se jette à ses genoux, et le conjure par toute la tendresse qu'il luy a jamais fait paroistre, de trouver bon qu'elle attende son retour dans cette Terre, sans luy demander ce qui peut l'obliger d'en user ainsy. Le Comte surpris de cette priere, la presse de s'expliquer; elle s'en défend, et les instances qu'il fait sont si fortes, qu'elle ne peut plus demeurer maîtresse de son secret. Elle commence par les protestations du plus fort amour dont une Femme puisse estre capable pour un Mary qu'elle veut aimer seul au monde; le suplie d'examiner la conduite qu'elle a

tenuë avec luy depuis qu'il l'a épousée; et apres mille assurances reïtérées d'une inviolable fidelité, elle luy avouë qu'avant qu'il l'eust jamais veuë, ny qu'elle pust croire qu'il dust estre un jour son Mary, elle avoit senty pour le Marquis un panchant qui luy avoit fait souhaiter que son Pere se voulust déclarer pour luy. Elle luy fait là-dessus la peinture la plus touchante de ce qu'elle souffre par la severité de sa vertu. Elle ajoute qu'elle n'estoit pas en peine de se dégager des foiblesses qui sont quelquefois la suite de ces aveugles inclinations; que le Marquis n'avoit jamais rien connu, ny ne connoistroit jamais rien de ce qui s'estoit passé pour luy dans son cœur... Tant de vertu ne pouvoit que faire un effort avantageux pour la Comtesse. Le Comte l'embrasse, luy donne mille louanges, et se reconnoist indigne de la fidelité qu'elle luy promet, s'il en demande un autre garand que sa parole... »

De retour à la cour, l'héroïne de l'histoire, à qui son mari, un jour, reproche durement son inclination secrète et fidèle, pousse le souci de sa vertu jusqu'à faire au marquis l'aveu de son amour; puis elle le supplie de lui dire adieu pour toujours. Il prend donc du service à l'armée. Mais « une maladie violente emporte le Comte en quatre jours. Le Marquis revient, et apres l'aveu favorable qu'on luy a fait, il ne doute point qu'on ne soit disposé à le rendre heureux, mais la Comtesse se sacrifie à la severité de sa vertu. Elle oppose que si elle consentoit à l'épouser apres les bruits qu'on a fait courir, elle donneroit lieu de croire qu'on n'auroit rien dit que de veritable; et pour faire taire la médisance, et épargner au Marquis le chagrin qu'il pourroit avoir si elle accordoit à un autre ce qu'elle se trouvoit obligée de luy refuser, elle luy

promet de renoncer pour jamais au monde. Elle luy a tenu parole, et toute jeune et toute belle qu'elle est encor, elle est entrée dans un Couvent où elle avoit fait habitude pendant qu'elle estoit en Languedoc, et l'on m'assure qu'elle y a pris le voile depuis quelques jours ».

Ce récit du *Mercur galant* ayant paru peu de semaines avant la mise en vente de la *Princesse de Clèves*, on ne peut admettre vraisemblablement qu'il y ait dans ce texte même une « source » dont se serait servi M^{me} de La Fayette. En revanche, un fait-divers « galant » auquel Donneau de Vizé consacre vingt-cinq pages de son périodique a pu, sous sa forme réelle, frapper l'attention des auteurs de la *Princesse de Clèves* vers la fin de l'année 1677. La singularité du cas a-t-elle paru digne d'être retenue, développée et approfondie, et d'augmenter la partie psychologique d'une œuvre qui ne serait pas éloignée, si l'on élimine l'« aveu au mari » et ses conséquences, d'être en effet « un roman des galanteries de la cour de Henri II », comme disait M^{me} de Scudéry, ou, comme l'écrivait M^{me} de La Fayette elle-même à Lescheraine, des « mémoires » avec « une parfaite imitation du monde de la cour et de la manière dont on vit ? » Une troisième hypothèse est possible : Donneau de Vizé peut avoir été mis au courant de cette scène culminante du roman en préparation, et l'avoir transposée sous la forme qu'on a vue, — soit que les auteurs de la *Princesse de Clèves* aient tenu à préparer le public à la nouveauté de cette situation, soit que des « fuites » se soient produites après des lectures faites de l'œuvre manuscrite. Les détails, — trop discrets à notre gré, —

dont le *Mercur*e entoure le début et la fin de son récit, l'allusion à une certaine notoriété de l'héroïne et de sa retraite, auraient alors pour but de garantir la vérité de l'histoire. Mais il serait singulier que des amis qui tenaient de près à La Rochefoucauld et à M^{me} de La Fayette n'aient pas été mis dans la confidence de cette hardiesse psychologique, et il faudrait expliquer l'espèce de stupeur que la scène de l'aveu provoqua, après la publication du livre, chez des lecteurs qui auraient été en mesure de la connaître et qui auraient eu le loisir de s'en inquiéter avant le mois de mars 1678.

F. BALDENSBERGER.

STENDHALIEN BABILLAN

Dans ses *Souvenirs d'Égotisme* (éd. Stryienski, p. 21 et suivantes), Stendhal raconte avec une ironique complaisance la mésaventure que lui valut sa rencontre avec la belle Alexandrine dans « une délicieuse partie de filles » que trois de ses amis, MM. de Lus-singe, Barot et Poitevin avaient arrangée pour lui en 1821. Il conclut ainsi :

« De ce moment, je passais pour *Babillan*, auprès des trois compagnons de vie que le hasard m'avoit donnés. Cette belle réputation se répandit dans le monde, etc. » (p. 24) ¹.

L'emploi du mot *Babillan*, après la mésaventure racontée d'abord, est aussi clair que possible : Stendhal ne fait du reste que se citer, et c'est très justement que M. Stryienski renvoie à *Armance* les lecteurs à qui le sens du mot présenterait ici quelque obscurité. On connaît la donnée quelque peu scabreuse de ce roman ; on sait avec quelles précautions et quelle finesse Stendhal a introduit son singulier et vertueux héros, — définissons-le décemment un amoureux platonique par décret de la nature, — Octave de Babillan.

Ce nom de Babillan n'est pas, comme on le croit généralement, une création de Stendhal. Grand liseur de voyages et de chroniques sur l'Italie qu'il aimait si

1. Il faut probablement lire ici *je passai* au lieu de *je passais*, et la lecture *compagnons de vie* n'est peut-être pas à l'abri de toute critique.

passionnément, Stendhal professait (et a exprimé à diverses reprises) une vive admiration pour les *Lettres familières* du président de Brosses. C'est dans ces lettres qu'il a trouvé ce nom, que M. de Brosses donne comme appartenant au dialecte génois :

« Revenons à nos *babilians* : c'est ainsi qu'on appelle à Gènes les maris de non-valeur¹. Malgré toute ma science en étymologie, je n'ai pu découvrir l'origine de ce nom-là » (*Lettres de De Brosses*, éd. Babou, II, 149).

En cherchant l'étymologie de ce nom, le président de Brosses ne risquait pas de tomber juste, car il le comprenait mal. La signification qu'il lui donnait est trop précise, et son origine trop locale. Le mot n'est pas exclusivement génois : il s'emploie dans toute la Ligurie, et M. Cesare de Lollis m'écrit l'avoir entendu jusqu'aux confins du Piémont, à Campoligure. — Le mot n'a pas le sens pathologique que lui attribue de Brosses : le même savant m'assure qu'il ne l'a jamais entendu ni rencontré écrit avec ce sens, qu'aucun des Génois qu'il a interrogés à ce sujet ne le connaît avec ce sens spécial : à Campoligure par exemple, il s'applique à un *uomo un posciocco*, c'est-à-dire à un niais, un bête. Dans son dictionnaire du dialecte génois (*Dizionario genovese italiano*) publié à Gènes en 1876, c'est une définition analogue qu'en donne Casaccia : *dicesi d'uomo sempliciotto e inesperto*, et il indique toute une longue série de termes synonymes ou équivalents : *avanotto, baccello, bacheca, bachiocco, baggeo, balocco, barba-*

1. Il est bien évident pour qui songe à ce qu'étaient les Italiennes de la noblesse au XVIII^e siècle, à l'opinion qu'avait d'elles De Brosses, et à la tournure volontiers gaillarde de son esprit, que ce n'est pas à la non-valeur intellectuelle de ces maris que pensait le président.

cheppo, barbalacchio, barbandrocco, barlacchio, bessò, ciofo, ciompo, citrullo, cuccio, gabbiano, lavaceci, mangiafagioli, marzocco, pappaceci, pappalardo, pas-cibietola, serfedocco, soro, zugo, etc. J'en passe et des meilleurs, dont le sens général est le même, marquant toujours la bêtise, la stupidité, mais purement intellectuelle, parfois la rusticité, la grossièreté de l'être primitif et peu civilisé. M. de Lollis le rapproche ingénieusement de l'italien *Babbeo* qui a le même sens. Rien ne répond donc à la signification grivoise que le président de Brosses avait cru deviner : tout au plus peut-on supposer en faveur de son hypothèse que le mot était employé dans ce sens spécial, par jeu ou par jargon familier, dans les salons qu'il a fréquentés à Gènes.

Il est plus vraisemblable que cette interprétation a été une pure méprise du spirituel président. Et c'est sans aucun doute de sa méprise que dérive celle de Stendhal. Celui-ci en effet n'a pas fait seulement un rapide voyage en Italie, il y a vécu plusieurs années, et là où il a étudié la langue, il en a compris les finesses et les idiotismes dialectaux. Pour le mot *Babillan*, il est infiniment probable qu'il ne l'a connu que par de Brosses. En tout cas, c'est un véritable contresens que d'avoir donné ce nom d'« Imbécile » au subtil analyste qu'est Octave de Babillan, et de se l'être appliqué, après sa fâcheuse entrevue avec Alexandrine, qu'il avait quittée en lui disant « quelques mots assez jolis pour sa position », et auprès de laquelle il avait eu, à défaut d'autre chose, de l'esprit jusqu'au bout des doigts.

Léon-G. PÉLISSIER.

LE PATOIS DE ST-HAON-LE-CHATEL (Loire) '

(SUITE)

LE NOM, L'ARTICLE, L'ADJECTIF ET LE PRONOM '

LE NOM

I. — Étude des flexions

DISTINCTION DES GENRES

a) Noms communs ayant deux formes.

Règle générale, la forme féminine étant donnée, on peut trouver la forme masculine d'un nom en supprimant la dernière syllabe et en modifiant parfois l'avant-dernière.

C'est ainsi qu'à la terminaison féminine *ière* correspond la terminaison masculine *i* :

Ex. : prifatière, prifati (qui travaille à pris-fait)
barzière, barzi (berger)
espicière, espici (épicier).

1. Voyez : « Le verbe dans le patois de Saint-Haon-le-Chatel. »
Recue de Philologie française, t. XIII, p. 277.

2. Quand l'accent tonique est, dans un mot patois, à une place autre que celle qu'il occuperait en français, ou lorsqu'il porte sur un *e* dit muet, la voyelle tonique est imprimée en caractère gras.

A *ouse*, *use*, correspond *ou* et *u* :

Ex. : marôdouse, marôdou (maraudeur)
goun^yôdouse, goun^yôdou (rebouteur)
morveluse, morvelu (morveus)
beguetuse, beguetu (bègue).

A *ôde* correspond *ô* :

Ex. : marcirôde, marcirô (colporteur)
brelôde, brelô (petit domestique de ferme).

A *oune* correspond *on* :

Ex. : cou^youne, cou^yon (peureus)
sasou^youne, sasou^yon (homme malpropre)
gouvin^youne, gouvin^yon (homme qui veut tout
gouverner).

Certains noms se conduisent comme en français :

Ex. : marsande, marsan '
péysane, péysan
sàte, sà (chat).

On dit aussi :

piyôte, piyô (poussin)
yagôce, yagô (homme taquin)
bék^{uy}âce, bek^{uy}ô (imbécile)
marlâce, marl (merle)
bouriakine, bouriakèn (homme borgne)
pute [ou putèn], putèn (homme de mauvaise
vie) et aussi :
putacière, putaci.
yarque, yarcou (homme qui boit beaucoup)
yàme, yamou (homme qui mange beaucoup)

1. On dit aussi, probablement sous l'influence française, *mar-*
chande, *marchan*.

garce, gâ (gars)

sôme, âne

bougresse, bougre (= homme . Au masculin, employé familièrement: Ex.: t'é en bon bougre (tu es un bon homme). Au féminin, pris en mauvaise part: Ex: ou é une bougresse (c'est une triste femme)

fouine, fouèn (fouine mâle).

Les noms invariables au masculin et au féminin sont la plupart du temps des importations du français:

Ex.: le (ou : la) domestic (domestique).

On dit cependant: èn et un' angoye [ou : èngoye] (personne molle).

b) *Noms propres.*

La tendance à donner à tout nom, suivant le genre, deux formes distinctes est si forte que les noms patronymiques eux-mêmes subissent la règle:

Ceux qui sont terminés au masculin par une voyelle ont au féminin une forme spéciale:

Ex.: Boufeti, la Boufetière

Gouté, la Goutète. Ici la présence du *té* de Gouté n'a peut-être pas été sans influence sur la formation du féminin qui, semble-t-il, devrait être : Goutète, car on dit :

Zutané, la Zutanète

Boné, la Bounète au lieu de Bonète, sous l'influence de l'analogie avec l'adjectif féminin boune = bonne)

Lavandié, la Lavandiète ou Lavandière

Cak^ui, la Cak^uite

Rabó, la Rabote

Rofà, la Rofate

Bonefoi, la Bonefoite

Pouyou, la Pouyoute

Servazan, la Servazane

Barzeron, la Barzeroune

Robèn, la Robine.

Cependant, sous l'influence du français, on dit aussi, mais encore très rarement, la Robèn, la Barzeron.

Ceus qui sont terminés au masculin par une consonne n'ont aus deus genres qu'une seule forme :

Corteval, la Corteval

Mulèr, la Mulèr.

Toutefois, on en trouve qui ont deus formes :

Zonar, la Zonarde

Ranbèr, la Ranberte

Frôber, la Frôberte.

[Pour la présence de l'article, voir plus loin, syntaxe, p. 42].

LES NOMBRES

Aucune flexion ne distingue les noms au pluriel des noms au singulier. Aus deus nombres on dit : chivà (cheval), portà (portail), travave (travail), eur (œil), oume (homme), Corteval, etc.

II. — Syntaxe

Un certain nombre de noms n'ont pas en patois le même genre qu'en français.

Ex. : sont féminins :

Fre (froid), livre (lièvre), onye (ongle), sarpèn (serpent), sable (id.), cep (id.), dimènse (dimanche), sulfate (sulfate de cuivre), légume (id.) ;

Sont masculins :

Rencontre (rencontre), vipère (vipère), léci (eau savonneuse de la lessive), afèr (affaire), vis (id.).

De plus, il y a une série de noms sur le genre desquels on hésite, grâce à la double prononciation de l'article indéfini devant une voyelle. On dit :

èn [ou : une] boun'idé, orloze, réserve (une bonne idée, horloge, réserve... qu'un propriétaire fait en donnant ses champs à bail).

Le complément du nom se joint au nom avec ou sans préposition, ou avec une préposition suivie de *le*.

Ex. : la fon sèn Piare (la fontaine Saint-Pierre)

à Fon bargò [ou margò = pic] (à Fonbargo)

lou garson de [ou : dé (du)] Duran.

L'ARTICLE

I. — Étude des flexions

a) L'article défini a les formes suivantes :

au sing. masc. : *lou*, devant une consonne

l', devant une voyelle

au plur. masc. : *lu*, devant une consonne

le(z) [ou *lé(z)*] devant une voyelle

au sing. fém. : *la* devant une consonne

l', devant une voyelle

au plur. fém. : *lé* devant une consonne

le(z) [ou *lé(z)*] devant une voyelle.

Ex. : lou civà (le cheval)

la fene (la femme)

l' uisé (l'oiseau)

l' aciète (l'assiette)

l' oum (l'homme)

l' istoir (l'histoire)

lu civà (les chevaux)

lé fene (les femmes)

é l) é venu avé lou papà (il est venu avec papa)

é(l) é venu avé lou monsieu Bounémé (il est venu avec monsieur Bonaimé).

On préfère :

le [ou : lé] (z) anfan, lou gà, vouli vou m'acouté?

la fene, vé don cri à mènzé;

à la tournure :

anfan, gà, fene, etc... (enfants, gars, voulez-vous m'écouter? femme, va donc chercher à manger).

b) Article partitif.

Cependant l'article ne s'emploie pas après le *de* partitif. On dit :

z'é bu de vèn j'ai bu du vin, mènzé de poul (mangé d'une poule).

z'é goutà de pan sàlà j'ai goûté du pain salé.

ou(z) i avò de poucière (il y avait de la poussière)

z' é ôru de mà (j'ai eu du mal)

Et l'on dit à plus forte raison :

é l) avàlò en tagrò de lar (il mangeait un gros morceau de lard)

é n'à [ou l'à] pà voulu de pan (il n'a pas voulu de pain)

Le pluriel de *un* est *de(z)*. Ex. :

ou(z) y avò de civà et de(z) oum (il y avait des chevaux et des hommes).

La phrase : Il a mangé du poulet que son oncle lui a donné, se rent sans équivoque possible par les deux phrases :

é l) à mènzé de poule ke son oncle [ou : onch] li a douna — é(l) à mènzé dé poule ke son oncle li a douna

c) *Suppression de l'article.*

Après les prépositions, l'emploi et la suppression de l'article devant les noms communs sont soumis aux mêmes règles qu'en français. Toutefois, au lieu de dire : sèn douné de l'arzèn contèn, on dit : sèn douné d'arzèn contèn (sans donner de l'argent comptant).

Devant les noms propres, la tendance à individualiser s'est fortement manifestée. Ainsi l'on dit :

Ou é lou Piare, la Zâne, lou Duran, la Durane ke m'i dizèran (c'est Pierre, Jean, Durand, la femme Durand qui me le dirent).

C'est qu'en effet, les prénoms sont toujours déterminés d'une façon spéciale par les circonstances. Quand on dit : lou Zan, on sous-entend : de la maison, ou bien de [ou : dé] Boyé, de [ou : dé] Duché.

Et il en est de même pour les noms de femmes. Quand on dit : la Durane, on sous-entend : de [ou : dé] Duran'. Quant aux noms patronymiques masculins, ils sont assez déterminés par leur nature propre pour se passer de l'article. On dit de préférence : Duran, à : lou Duran. — On emploie cette dernière forme sous l'influence des patois de la montagne de l'ouest de Saint-Haon, et sous celle de l'analogie avec les noms de femmes. — Mais l'article redevient indispensable dès qu'on veut déterminer ces noms d'une façon spéciale.

Par exemple pour dire : Durand des Noés, on emploie l'article : lou Duran de vè lu Noué (littéralement : de chez les Noés).

Et ils reprennent aussi l'article s'ils sont précédés d'un prénom. Ex. : lou Zan Duran.

1. Souvent même on exprime : de [ou : dé] Duran.

Parmi les noms de quartiers ou de hameaus, les plus anciens n'ont pas l'article.

On dit : à Sóni (sans doute un ancien entrepôt de sel) ; à Fondanze (pour : à la font d'anze, endroit dans lequel un ange, pendant le siège de Saint-Haon par Charles VII sous la Praguerie, fit sourdre de terre une eau limpide qui fut bien accueillie des assiégés').

à Bócresson (pour : au Bô cresson (beau cresson), hameau dans lequel se trouvent des ruines qui paraissent remonter au XVI^e siècle.

Dans la plupart des autres noms de lieu, vraisemblablement les plus récents, l'article fait partie intégrante du nom.

On dit : é Pré Norman (au pré Normand)

é Crô Gan^{on} (au creus Gagnon)

à la Greno^{ère} (à la Grenouillère)

On dit encore : la Panetière, la Bratière, la Pran, lé Jam, la Judé, la Planche Parèn, la Croi Luca, a l(z) Arda^{on} (lieu dans lequel, suivant la légende, on trouva des arda^{on}, des éperons) ; é Loris (certainement une corruption de à l'oris = à l'orage, ce lieu étant placé du côté de l'ouest d'où viennent un grand nombre d'orages).

L'ADJECTIF QUALIFICATIF

I. — Étude des flexions

DISTINCTION DES GENRES

Règle générale, la forme féminine étant donnée, pour trouver la forme masculine d'un adjectif, on supprime la dernière syllabe, et l'on modifie l'avant-der-

1. Légende rapportée par le docteur Noël.

nière (Cf. règle pour la distinction des genres dans les noms, p. 35).

Ainsi à la terminaison féminine *tive* correspond la terminaison masculine *ti*

Ex. : *cative*, *cati* (chétif)

vive, *vi* (vif)

(*chetite*, corruption de *chétive*, fait *cheti*
(chétif)

(*neuve* fait *n^{ue}* (neuf)

A *ve* correspond *i*.

agay^{ue}, *agadi*

mar^{ue}, *mari* (le vieux mot *marri*)

A *ece* et *ousse* correspondent *é* et *ou* :

épece, *épé* (épais)

rousse, *rou* (rous)

A *anche* correspond *an* :

blance [ou : *che*], *blan* (blanc)

A *ête* et *él* correspondent *é* :

cok^{ue}ète, *cok^{ue}é* (coquet)

nouvèl, *nouvé* (nouveau)

A *an* correspond *à* :

émondan, *émondà* (émondé)

A *onze* correspond *on* :

lonze, *lon* (long)

Quant aux adjectifs qui ont au féminin des terminaisons analogues à celles de substantifs féminins, ils se conduisent comme ces derniers :

Ex. : *lizièr*, *lizi* (léger)

beduse, *bedu* (ventru)

1. Voyez dans cette *Revue*, t. XIII : Le verbe dans le patois de Saint-Haon-le-Châtel, p. 283, note 1.

amik^yeuse, amik^yeu (prodigue en caresses)
rôdouse, rôdou (rôdeur)
plane, plan
maline, malèn (méchant, et non rusé)
boune, bon
courôde, courô (coureur, pris en mauvaise part).

Majeur ne change pas, pas plus que *bontable* (de bon commerce), qu'*aveuve* (aveugle) et que *gran* dans les vieilles locutions telles que : à la gran méson (à la grand maison).

LES NOMBRES

Aucune flexion ne distingue les deux nombres. Quant aux adjectifs importés du français et terminés en *al*, on les emploie au singulier, mais au pluriel on les rent de préférence par une autre expression :

Ex.: ika semèn étan de semèn dé roi (ces chemins étaient des chemins royaux, ou du roi).

II. - Syntaxe

On forme le comparatif de supériorité par *pu* et *mieu* (plus et mieux)

Ex.: ma vinje é pu zoje ke la tiène
mieu

(Ma vigne est plus jolie que la tienne).

Quant aux comparatifs d'égalité et d'infériorité, ils se forment comme en français; cependant, pour le dernier on a une préférence marquée pour *pâ si* au lieu de *moèn* (moins).

1. *gl* et *cl* se fondent en *ye* et *ch*ye.

On forme le superlatif absolu à l'aide de *bièn, com-bièn et rède*.

Ex.: l'é' bièn, combièn, rède zanti

(Il est très gentil).

Combièn et *rède* sont naturellement plus forts que *bièn*. Sous l'influence française on emploie un peu *tré* (très). On dit :

ou é à s't eur ke la vin^{ye} é la pu zo^{ye}

(C'est à cette heure — maintenant — que la vigne est le plus jolie).

Et pour traduire le superlatif relatif: Ma vigne est la moins belle de celles-ci, on dit: Ou é ma vin^{ye} k'é la moèndre d'ikelé k^{yi}.

Remarques. Dans: é grandécime galò, grandécime est une corruption de grandissime.

Au lieu de *mevu* (meilleur) on peut employer *mieu bon*.

Ex.: ou é mieu bon (c'est meilleur).

PLACE DE L'ADJECTIF QUALIFICATIF

On dit indifféremment: èn gran oum [sans liaison]
ou: èn oum gran, ou mieus: èn oum k'é gran.

èn boun oum [avec liaison] ou: èn oum bon, ou: k'é bon.

èn ér môvé, ou: k'é môvé, ou: èn môvé ér [sans liaison].

Cependant sous l'influence du français, *èn pour oum* a pris le sens qu'a en français: un pauvre homme. Toutefois l'on dit encore en parlant d'un homme pauvre: èn pour oum.

1. C'est par euphonie que l'on supprime le é du pronom personnel sujet: él.

Mais règle générale, la place de l'adjectif est après le nom [on dit: Farô lou taveur, comme en vieus français on disait: Ganelon le comte].

Remarque. Dans la locution : sôve la gresse, on doit voir un reste de l'ancienne règle en vertu de laquelle on disait: sauve la considération que je vous dois. Cette expression s'emploie pour désigner un être très maigre: ou é en sôve la gresse (c'est un homme, ou un enfant, ou un animal, sauf la graisse).

NOMS DE NOMBRE

Il n'y a rien ici d'important à signaler, sinon l'habitude de dire: trant'é troi, vèn é deu [sans liaison], carant'é si (33, 22, 46). D'ailleurs, on dit aussi: trant' troi, vènt' deu, carant'si.

ADJECTIFS ET PRONOMS DÉMONSTRATIFS

I. — Étude des flexions

Notre démonstratif, qui correspond au vieus démonstratif icil, cil, a comme lui deux formes. Par exemple on dit: ik^{ue} ou k^{ue} sivà (ce cheval).

Les adjectifs démonstratifs sont:

masc. k ^{ue}	(= ce)	fém. ikel	(cette)
k ^{ue}	...ik ^{ue} (ce...ci)	ikel k ^{ue}	(cette...ci)
—	...ilè (ce...là)	— ilè	(cette...là)
ikel	(cet)	ikelé	(ces)
ikel...	ik ^{ue} (cet...ci)	ikelé...	k ^{ue} (ces...ci)
— ...	ilè (cet...là)	ikelé...	ilè (ces...là)
ikâ(z)	(ces)		
—	ik ^{ue} (ces...ci)		
—	ilè (ces...là)		

Les pronoms démonstratifs sont :

masc. <i>ik^{uyeu}</i> (celui)	fém. <i>ikel</i> (= celle)
— <i>ik^{uyi}</i> [ou : <i>k^{uyi}</i>] (celui-ci)	<i>ikel ik^{uyi}</i> [ou : <i>k^{uy}</i>] (celle-ci)
— <i>ilè</i> (celui-là)	<i>ikel ilè</i> (celle-là)
<i>ikâ</i> (ceus)	<i>ikelé</i> (= celles)
<i>ikâ ik^{uyi}</i> [ou : <i>k^{uyi}</i>] (ceus-ci)	<i>ikelé ik^{uyi}</i> [ou : <i>k^{uyi}</i>] (celles-ci)
— <i>ilè</i> (ceus-là)	<i>ikelé ilè</i> (celles-là)
neutre : <i>ik^{uyèn}</i> (ce et cela)	
<i>ik^{uyèn} k^{uyi}</i> (ceci).	

C'est une question d'euphonie, et la proximité de *ik^{uyèn}* et *ik^{uyi}*, deux formes analogues, qui permettent de dire : *ik^{uyèn} k^{uyi}* pour *ik^{uyèn} ik^{uyi}*. Mais il faut croire que l'euphonie agit assez faiblement, puisqu'on dit : *ik^{uyèn} ilè*, et non : *ik^{uyèn} lé*.

II. — Syntaxe

Le pronom *ik^{uyeu}* peut s'employer seul :

Ex. : *ze su l'ami d'ik^{uyeu}* (je suis l'ami de celui-ci)
ikel é venye (celle-ci est venue).

Comme *il* impersonnel se traduit par *ou*, même quand l'attribut est un adjectif, on emploie *ou*.

Ex. : *ou é une boun afér d'avèr fa ik^{uyèn}* (c'est une bonne affaire d'avoir fait cela).

ou é biô de teni d'arzen à su parèn (il est beau de tenir de l'argent à ses parents, d'aider à ses parents).

Quand, au lieu de répondre à la question : qui est-ce ? qu'est-ce ? le sujet logique répond à la question comment est-il ? comment est-ce ? le verbe être s'emploie sans *ou* avec *ou* (ce).

ik^uyeu ke fà ik^uen é une bête, ou : ik^uyeu ke fà ik^uen ou é une bête (celui qui fait cela est [ou c'est] un imbécile).

On traduit : « il n'est pas venu, ce qui m'a étonné, » de préférence par :

é(l) [ou : n']é pâ venu, ou é ik^uen ke m'a étounà (c'est ce qui m'a étonné).

ADJECTIFS ET PRONOMS POSSESSIFS

II. — Étude des flexions

Les adjectifs possessifs sont :

masc. sing. : *mon* (mon)

ton (ton)

son (son)

nouton (notre)

vouton (votre)

lour (leur).

fém. sing. : *ma* (ma, devant une consonne)

ta (ta) —

sa (sa) —

nout (notre) —

vout (votre) —

lour (leur) —

mon (mon, devant une voyelle)

ton (ton) —

son (son) —

nouton (notre) —

vouton (votre) —

lour (leur) —

masc. plur. :	<i>mu</i> (mes, devant une consonne)	
	<i>tu</i> (tes)	—
	<i>su</i> (ses)	—
	<i>noutu</i> (nos)	—
	<i>voutu</i> (vos)	—
	<i>lour</i> (leurs)	—
	<i>m(z)</i> (mes, devant une voyelle)	
	<i>t(z)</i> (tes)	—
	<i>s(z)</i> (ses)	—
	<i>nout[ou : nouté]</i> (z) (nos)	—
	<i>vout[ou : vouté]</i> (z) (vos)	—
	<i>lour</i> (leurs)	—
fém. plur. :	<i>mé(z)</i> (mes)	
	<i>té(z)</i> (tes)	
	<i>sé(z)</i> (ses)	
	<i>nouté(z)</i> (nos)	
	<i>vouté(z)</i> (vos)	
	<i>louré(z)</i> (leurs).	

Pour traduire *notre*, *votre*, au féminin, on se sert aussi de *noutre*, *voutre*, qui durent exister avant *nout*, *vout*, puis perdre l'*r* devant une voyelle, et par analogie le perdre devant une consonne. Par analogie enfin avec « *mon*, *ton*, *son* », *nout* et *vout* prirent *on* au masculin singulier et au féminin singulier devant une voyelle.

La présence de *u*, dans *mu*, *tu*, *su*, etc., pourrait s'expliquer comme celle de *u* dans l'article *lu* (les).

Le *ou* de *noutu*, *nout*, *nouté*, n'est souvent pas prononcé ; on dit aussi bien : n'tu, n't, n'té.

Les pronoms possessifs sont :

masc. :	<i>lou miène</i> (le mien)	fém. :	<i>la miène</i> (la mienne)
	<i>lou tiène</i> (le tien)		<i>la tiène</i> (la tienne)

masc. : <i>lou siéne</i> (le sien)	fém. : <i>la siéne</i> (la sienne)
<i>lou noutre</i> (le nôtre)	<i>la noutre</i> (la nôtre)
<i>lou voutre</i> (le vôtre)	<i>la voutre</i> (la vôtre)
<i>lou lour</i> (le leur)	<i>la lour</i> (la leur)
<i>lu miéne</i> (les miens)	<i>lé miéne</i> (les miennes)
<i>lu tiéne</i> (les tiens)	<i>lé tiéne</i> (les tiennes)
<i>lu siéne</i> (les siens)	<i>lé siéne</i> (les siennes)
<i>lu noutre</i> (les nôtres)	<i>lé noutre</i> (les nôtres)
<i>lu voutre</i> (les vôtres)	<i>lé voutre</i> (les vôtres)
<i>lu lour</i> (les leurs)	<i>lé lour</i> (les leurs).

II. — Syntaxe

L'idée de possession est très large en patois. Ainsi l'on dit : regarde, v'là la vin^{ye}, v'là son plan (regarde : voilà la vigne, en voilà le plan).

On a quelquefois le chois entre deus tournures. Ainsi devant les noms déterminés par des relatives, on peut employer l'article, ou l'adjectif possessif.

é preni lu sou^{ye} ke ze li aceti (il prit les souliers que
— su — ses —
je lui achetai)

Il en est de même dans n'importe quel cas devant des noms de parties du corps.

i le prenèran par su p^{ye} (ils le prirent par ses pieds)

— lu — les —

i li prenèran lu p^{ye} (ils lui prirent les pieds)

— su — ses —

Zan, leve ta tête (Jean, lève ta tête)

— la — la —

z'é má a ma tête (j'ai mal à ma tête)

— la — la —

é tréno sa jambe droite (il traînait sa jambe droite)
 — la — la —

PRONOMS PERSONNELS

I. — Étude des flexions¹

Les pronoms personnels de la 1^{re} personne sont :

sing. <i>se</i> [ou : <i>z</i>] (je [ou : <i>j</i>])	plur. <i>ne</i> [ou : <i>n'</i>] (nous)
<i>me</i> [ou : <i>m'</i>] (me [ou : <i>m'</i>])	<i>nou(z)</i> (nous, régime)
<i>mè</i> (moi)	<i>nou</i> —
<i>a mè</i> (à moi)	<i>a nou</i> (à nous)
<i>de mè</i> (de moi)	<i>de nou</i> (de nous)

Ceux de la 2^e personne sont :

sing. <i>te</i> [ou : <i>t</i>] (tu)	plur. <i>vou(z)</i> (vous)
<i>te</i> [ou : <i>t'</i>] (te [ou : <i>t'</i>])	<i>vou(z)</i> (vous)
<i>tè</i> (toi)	<i>vou</i> (vous)
<i>a tè</i> (à toi)	<i>a vou</i> (à vous)
<i>de tè</i> (de toi)	<i>de vou</i> (de vous)

Ceux de la 3^e personne sont :

sing. masc. <i>é</i> ² [ou : <i>él</i>] (il)	plur. masc. <i>i(z ou : l)</i> ³ (ils)
• <i>lou</i> [ou : <i>l'</i>] (le [ou <i>l'</i>])	<i>lu</i> [ou : <i>le (z)</i>] (les)
<i>sè</i> (lui)	<i>lour</i> (eus)
<i>li</i> [ou : <i>à sè</i>] (à lui)	<i>a lour</i> (à eus)
<i>de sè</i> (de lui)	<i>de lour</i> (d'eus)

1. Voir *Revue de Philologie fr.*, t. XIII, p. 277.

2. Dans une interrogation directe le pronom, sous l'influence du français, devient *i*. Ex. : *apele-t-i* (appelle-t-il ?).

3. On emploie de préférence *il* à *iz* devant une voyelle.

sing. féminin. <i>le</i> [ou : l'] (elle)	plur. fém. <i>le(z)</i> (elles)
<i>la</i> [ou : l'] (la [ou : l'])	<i>le(z)</i> (elles régime)
<i>sé</i> (elle régime)	<i>lour</i> (elles)
<i>li</i> [ou : à sé] (à elle)	<i>a lour</i> (à elles)
<i>de sé</i> (de lui)	<i>de lour</i> (d'elles)
<i>se, sè, èn, y</i> (se, soi, en, y)	

Le pronom personnel neutre est *ou* (v. ci-dessus, p. 9).

Ex : *ou plô* (il pleut)

ou plô-t-i ? (pleut-il ?)

ou équivaut aussi à *ce* (voir ci-dessus les démonstratifs), et à l'indéfini *on* (voir les indéfinis, p. 57).

On emploie *i* pour *le* neutre. Ainsi l'on dit :

i vè-tu ? (le vois-tu ?)

ze t'i donneré (je te le donnerai)

mé(z) i (mets-le)

mé t'(z) i (mets le toi)

méti m'(z) i (mettez le moi)

II. — Syntaxe

C'est surtout par euphonie qu'on dit : ne *voulou* pâ fér ik^{uyèn}, pour : je ne veux pas faire cela ; car on dit : ze *voulou* pâ fér ik^{uyèn}.

On dit : *i se fon mòké de lour*, pour : ils se font moquer de soi.

Remarques au sujet de la place des pronoms personnels sujets ou régimes.

On dit : *ze vou lou mènzé*, mais aussi, quoique plus rarement : *zelou vou mènzé* (je veux le manger).

On dit : *z'entèndou santé le(z) anfan*, ou : *z'entèndou le(z) anfan ke santou*, au lieu de : *z'entèndou le(z)*.

anfan santé (j'entens les enfants chanter, ou chanter les enfants).

On dit: ze l'é èntèndu santé ikel sanson, ou: ze li é èntèndu santé ikel sanson (je l'ai [ou: je lui ai] entendu chanter cette chanson), ou mieus: ze l'é èntèndu ke santô ikel sanson (je l'ai entendu qui chantait cette chanson), ou enfin: z'é èntèndu santé ikel sanson par sè (par lui).

Autre remarque :

Comme on a l'habitude d'attirer l'attention sur un mot en le plaçant en tête de la phrase, on a des pronoms pléonastiques. Ex.:

Zan, él é venu nou vèr (Jean est venu nous voir).

lou frér de Zank'à fà ik^{uv}èn, él é venu (le frère de Jean qui a fait cela est venu).

PRONOMS RELATIFS ET CONJONCTIFS

I. — Étude des flexions

Le cas sujet du pronom relatif au masculin-féminin est *ke*, et le cas régime est aussi *ke*. Le pronom neutre est *kè*.

Ex.: l'oum ke ze véyi (l'homme que je vis)

— k'a fà ik^{uv}èn (— qui a fait cela)

v'la de kè travayé, vla a kè ze n'avô pâ pensé

(voilà de quoi travailler, voilà à quoi je n'avais pas pensé).

Don (dont) a gardé son sens primitif. Ex.: don te vèn, ou mieus: don ke te vèn (d'où viens-tu?).

On dit: l'arbre don [ou: de ki, ou ke] te me parlô (l'arbre dont tu me parlais), comme aussi: la fene don

[ou: de ki, ou: ke] te me parle (la femme dont tu me parles).

Les pronoms : *loukèn, dékèn, ékèn* (lequel, duquel, auquel)

lakune, de lakune, a lakune (laquelle, de laquelle, à laquelle)

lukèn, dâkèn, a lukèn (lesquels, desquels, ausquels)

lêkune, de lêkune, a lêkune (lesquelles, desquelles, ausquelles) ne sont employés comme relatifs que sous l'influence du français. On dit bien :

lou toi dékèn é toubi (le toit duquel il tomba), mais on dit de préférence :

lou toi don é [ou mieus: don k'é] tombi.

II. — Syntaxe

Après *ze su, t'é, él é*, etc., l'accord se fait avec le pronom personnel ou l'attribut.

Ex.: *ze su lou parmi ke venou ik^{uy}i;*
vèn

(je suis le premier qui viens ici)

On dit: *vout'ami, ke ze sé k'é ik^{uy}i, m'i a di*
(votre ami, que je sais qui est ici, me l'a dit).

REMARQUES SUR LES PRONOMS INTERROGATIFS

I. — Étude des flexions

Voir le tableau : *loukèn, dékèn, ékèn ?* etc., ci-dessus.

Le pronom interrogatif masculin-féminin est *ki*. Le régime neutre est *k^{uy}é* [ou: *k^uè* par euphonie] ainsi que le sujet.

Ex. : ki ke vèn? (qui vient?)
 a ki te vou parlé? (à qui veus-tu parler?)
 k^{uyé} ke vou vouli? (que voulez-vous?)
 k^{uyé} k'é devèndra (que deviendra-t-il?)

A la fin de la phrase on sesert encore de k^{uyé} :

é vou k^{uyé} don? (que veut-il donc?)

k^{uyé} n'est que ké [ou : kè] modifié par l'euphonie comme dans : bank^{uyé} pour : banké (banquet). On emploie encore, bien qu'assez rarement, cette deuxième forme.

II. — Syntaxe

Les propositions suivantes : « je sais à qui parler, je sais qui vous êtes, je sais qui gronder, voyez-vous à quoi j'en veus venir », se rendent de préférence par une interrogative à laquelle est jointe une subordonnée :

ze sé à ki ke fô parlé

— ki ke vou(z) éti

— — fô grondé

véyi-vou à k^{uyé} ke z'en voulou veni ?

« Quel que soit celui qui vous le demande » se traduit par : ki k'ou sèye k vou(z) i demande (littéralement : qui que ce soit qui vous le demande).

ADJECTIFS ET PRONOMS INDÉFINIS

Les plus usités des indéfinis sont :

certèn (certain)

rèn (rien)

tel (tel)

eun [ou : *èn*] (un)

sac (chaque)

kékèn [ou : *k^{uyé}kèn*] (quel-qu'un)

sakèn (chacun) *kék(z) èn* [ou *k^{uy}ék(z) èn*]
(quelqu'un ou quelques-uns)

même (id.)

kékune [ou : *k^{uy}é-kune*] (quelqu'une) *kék(z)une* [ou : *k^{uy}ék(z)une*]
(quelques-unes)

tu (tous) *toute* (id.).

On remplace le pronom français *on* par l'un des pronoms personnels ; par exemple *on arrive* se dira « n'arivèn » ou « vouz arivi » ; *on m'a dit* se traduira par « i m'an di ». Le *on* tout à fait indéterminé, au sens de « une personne quelle qu'elle soit » se rent par le pronom neutre *ou*. Ex. : *kan ou é peti*, *ou é gué* (quand on est petit, on est gai).

Marius BLANCHARDON,
Maitre-primaire au Collège de Louhans
(Saône-et-Loire).

SUR LE
TRAITEMENT DES VOYELLES ATONES ET SEMITONQUES
DU LATIN

Le *Traité de la Formation de la langue française*, qui sert de préface au *Dictionnaire général* de MM. Darmesteter, Hatzfeld et Thomas, présente la grande loi de la chute des atones, et les exceptions qu'elle comporte, sous une forme qui n'est pas toujours claire ni toujours exacte. Comme il est vraisemblable que ce traité fera l'objet d'une publication à part, il nous a semblé utile de signaler des négligences, qui tiennent évidemment à la grande difficulté qu'offre toujours une collaboration posthume.

§ 334 « ... Dans le premier cas (lorsque la syllabe tonique est précédée d'une seule atone), l'atone, étant initiale, s'est maintenue à l'origine pour tomber plus tard dans quelques groupes spéciaux. » *Dans quelques groupes spéciaux* est bien vague, il eût fallu au moins renvoyer au § 358 et signaler le cas de *crier*, *vrai*, etc., qui n'est indiqué nulle part. En outre, « l'atone, étant initiale, s'est maintenue » semble se référer à un passage antérieur où l'on a indiqué que les atones se maintenaient lorsqu'elles étaient initiales, et donné la raison de ce maintien; or, le passage n'existe pas.

Ce paragraphe pose les trois cas où la syllabe tonique est précédée d'une, de deux et de trois atones; pour-

quoi ajouter chaque fois : *atones brèves ou longues devant une ou plusieurs consonnes* ? C'est compliquer inutilement la formule ; *atones*, sans restriction, dit tout.

Il est dit, même paragraphe, que la première atone de *debere* se maintient *comme initiale*, et la première de *bonitatem*, *comme frappée de l'accent second* (c'est-à-dire de l'accent binaire). Mais la raison donnée pour expliquer le maintien de la première de *debere* suffit évidemment pour la première de *bonitatem* ; pourquoi en invoquer une autre sans nécessité ? L'accent binaire ne devrait être mis en avant que pour les quelques formes qu'on n'a pu encore expliquer autrement ; ces formes, d'ailleurs, depuis longtemps disparues, ne figurent pas dans le Dictionnaire. Le § 288, consacré à *l'accent second*, devrait être consacré aux *accents secondaires*, parmi lesquels pourrait figurer l'accent dit binaire, mais à son rang d'importance, notamment après l'accent qui frappe *toutes* les syllabes initiales et *tous* les proclitiques et préfixes.

Dans la plus grande partie du § 334, *l'atone* signifie *la syllabe atone* (*l'atone ni dans bonitatem*, etc.), et on termine en disant : « Nous n'avons donc qu'à étudier le sort de *l'atone* initiale, etc. » Or, ici, *atone* signifie *voyelle atone*, comme il résulte de tout ce qui suit, car on n'étudie dans ce chapitre du traité que le sort des voyelles. Il serait évidemment préférable d'employer toujours le mot avec la même signification ; la seconde seule nous paraît légitime et utile.

A la fin du § 334, il est dit que le troisième cas (celui de la syllabe tonique précédée de trois atones) est fort rare, et qu'on n'étudiera que les deus

autres. Or, un peu plus loin, le § 339 est consacré à ce troisième cas, dont il ne devait plus être question, et ce qui est plus troublant encore pour le lecteur, c'est qu'on y voit apparaître un terme qui n'est expliqué nulle part, celui de « contre-pénultième », et que ce terme est en contradiction formelle avec la théorie de l'accentuation binaire acceptée dans le paragraphe; en effet, si la syllabe qu'on désigne ainsi est réellement affectée d'un accent second, elle n'est plus comparable à la pénultième, mais à la tonique, et doit être appelée *contre-tonique*.

La fin du § 334 annonce l'étude successive de la contre-finale et de l'atone initiale. Il faudrait donc que le § 340, où commence l'étude des atones initiales (plus exactement *atones des syllabes initiales*), porte le titre de « Atones initiales » au lieu de « Atones qui se maintiennent ». Ce dernier titre a le double inconvénient de ne pas être conforme à la division annoncée plus haut, et d'être inexact, car il n'est question dans tout ce qui suit que des atones initiales; or, ce ne sont pas les seules atones qui se maintiennent, comme il résulte des §§ 290 et 291.

Aucune raison n'est donnée pour le maintien des atones des syllabes initiales. Si elles se sont conservées, c'est évidemment, comme le dit M. Bourciez¹, parce qu'elles avaient un accent secondaire², et il est indispensable, pour la clarté de l'exposition, de les dis-

1. Voy. la nouvelle édition de son *Précis de Phonétique* (Klincksieck, 1900).

2. Les auteurs du traité emploient indifféremment les termes « accent second » (§ 288) et « accent secondaire » (§ 334). Mais un mot ne peut avoir qu'un seul « accent second »; or, dans un même mot, à côté de l'accent tonique, il peut y avoir *plusieurs* accents moins forts, qu'il vaut mieux appeler secondaires.

tinguer avec soin, comme le fait M. Bourciez, des atones proprement dites. Ce sont des semitoniques.

Les auteurs du traité expliquent les changements subis par les atones initiales en disant: « Le plus souvent elles descendent la gamme et s'arrêtent à l'un ou à l'autre des échelons inférieurs et arrivent à l'e féminin. » Or, si l'on se reporte à l'échelle des voyelles établie § 285 *bis*, on ne voit pas qu'il faille descendre pour passer par exemple de l'o à l'e féminin. Méfions-nous des métaphores.

Il est dit, § 352, que la voyelle des monosyllabes atones « a été naturellement traitée comme atone ». Il aurait fallu dire au moins « comme une atone initiale ». Ces monosyllabes sont semitoniques. M. Bourciez (§ 8, remarque 1) écrit aussi que *me*, dans *me videt*, est « atone », mais il corrige cette inexactitude d'expression, en renvoyant à son § 92, où il est question de l'e de la syllabe initiale, pourvu, comme il le dit ailleurs (§ 86), d'un accent secondaire.

Est-il suffisant de constater (fin du § 352) que *mea* s'est réduit à *ma*, *illum* à *lum*? Cette réduction s'explique précisément par un déplacement de l'accent secondaire, qui laissait complètement atone l'e de *mea* et l'i de *illum*, d'où la chute de ces voyelles.

Il n'est dit nulle part dans le traité que la voyelle de la syllabe qui suit le préfixe est traitée comme une initiale (sauf quelques exceptions). C'est cependant une particularité très importante, que M. Bourciez ne manque pas de noter dans la remarque de son § 87.

Le même auteur (§ 18, *b*) distingue avec toute raison la voyelle qui sert d'appui à un groupe de consonnes qui la précède, de la voyelle qui se maintient devant un certain nombre d'autres groupes. Ces deux

cas sont mélangés dans le § 337 du traité. On ne peut cependant assimiler l'*e* muet qui se substitue à la voyelle atone de **petrosilium* = *perresil*, *quadrifurcum* = *carrefour*, et la voyelle latine conservée dans *gubernaculum* = *gouvernail*, *papilione* = *paveillon*, *pa-villon*, etc.

Il est aussi indispensable d'établir, dans le § 291, une distinction entre la voyelle d'appui des paroxytons tels que *patrem* = *père*, et la voyelle finale des proparoxytons que le latin populaire avait conservés, comme *comitem* = *comte*. Dans ce dernier cas, le maintien de la voyelle finale (sous forme d'*e* muet, parce que le français n'admet pas d'autre voyelle après l'accent) s'explique non par la nécessité de soutenir le groupe de consonnes, mais par l'accent secondaire qui frappait nécessairement la voyelle finale des proparoxytons, et qui la frappe encore dans les langues qui ont conservé des proparoxytons ; pour s'en convaincre, il suffit de prononcer les mots italiens *Cesare*, *Adige*, *medico*, etc. On ne peut pas expliquer autrement la différence entre *dulcem-dous*, *falcem-faus*, *calcem-chaus* d'une part, et d'autre part *pulicem-puce*.

Pour nous résumer, nous dirons qu'un accent secondaire frappe : 1° la première syllabe des mots, et, si le mot commence par un préfixe, le préfixe et la syllabe qui le suit¹ ; 2° les proclitiques, 3° la dernière syllabe des proparoxytons du latin populaire. Toutes les voyelles semitoniques, c'est-à-dire frappées de cet accent secondaire, sont traitées de même : avant l'accent, elles subissent, suivant leur timbre, des

1. A moins, bien entendu, que le préfixe ne soit plus senti comme tel, ce qui était arrivé dans *adjutare*, *collocare*.

changements divers, qui sont les mêmes pour les proclitiques, les préfixes et les syllabes initiales ; après l'accent, elles s'affaiblissent en *e* muet.

Les syllabes qui sont véritablement atones, c'est-à-dire qui n'ont aucun accent, sont : 1° celles qui se placent entre l'initiale et la tonique ; 2° la dernière des paroxytons ; 3° l'avant-dernière des proparoxytons. Les voyelles atones disparaissent, sauf l'*a*, excepté lorsqu'elles se trouvent après certains groupes de consonnes bien déterminés et lorsqu'elles sont suivies de plusieurs consonnes. Les atones, lorsqu'elles se maintiennent, sont restées en principe sous forme d'*e* muet. Il faut cependant traiter à part les atones *suivies de plusieurs consonnes*, lorsqu'elles précèdent l'accent : celles-ci ont une tendance à conserver le timbre latin ou à ne pas trop s'en écarter. Il faut noter aussi qu'une voyelle est suivie en latin populaire de plusieurs consonnes lorsqu'elle était, en latin classique, suivie d'une consonne simple + *e* ou *i* en hiatus, puisque *e* ou *i* en hiatus avaient produit la consonne *yod*. Les groupes *consonne* + *yod*, qui ne suffisent pas toujours à entraver les voyelles toniques, suffisent à conserver les voyelles atones.

L. CLÉDAT.

CHANGEMENT ANORMAL DE *v* INITIAL EN *f*

M. Bourciez (*Phonétique*, nouv. édit., § 162, II) nous dit que le changement du *v* initial de *vicem* reste inexpliqué, et il attribue, comme M. Nyrop, *fapidum* (= *vapidum*) à l'influence peu vraisemblable de *fatuum*.

Le changement du *v* en *f* dans ces deux mots ne serait-il pas un phénomène d'assimilation de sonore à sourde, assimilation progressive dans l'un, régressive dans l'autre? Le mot *vices* était constamment précédé d'adjectifs numéraux au pluriel, terminés par *s* dure : *duas vices*, *tres vices*, *totas vices*, *multas vices*, etc. Il est naturel d'admettre que le voisinage de l'*s*, consonne sourde, a pu amener le changement du *v* de *vices* en la sourde correspondante *f*'.

Quant au *v* de *vapidum*, il aurait subi l'influence du *p* initial de la syllabe suivante. Ce serait un exemple à ajouter à la liste déjà longue des phénomènes régressifs d'assimilation et de dissimilation.

L. C.

1. On pourrait admettre concurremment l'influence de la sifflante sourde qui termine ce mot, aussi bien au singulier qu'au pluriel.

COMPTES RENDUS

Mirèio, poème provençal de F. Mistral, éd. publiée pour les cours universitaires par E. Koschwitz, avec un Glossaire par O. Hennicke et le portrait du poète. — Marburg, Elwert; Paris, Le Soudier; Marseille, Ruat, 1900, in-8 de de VII-XLIII-436 pages.

L'édition de M. K. est avant tout, comme il le dit lui-même dans sa préface, « une œuvre de collaboration ». Le Glossaire est dû à M. Hennicke; l'Introduction comprend une histoire sommaire du Félibrige¹, reproduction presque textuelle d'un article de M. Mariéton, une biographie de Mistral, empruntée à M. G. Paris, et une étude sur le poème, qui n'est qu'en partie l'œuvre de l'éditeur. M. K. a eu l'idée singulière de réunir par des « raccords » de sa composition ces trois morceaux si différents de ton et d'origine, pour les fondre en un article unique. Mieux valait les séparer nettement: il y a trop peu de rapports entre le style légèrement dithyrambique de M. Mariéton, la belle prose de M. Paris et le français un peu... germanique de M. Koschwitz, pour que le mélange ne produise pas sur les lecteurs français, et peut-être même sur quelques lecteurs allemands, une impression désagréable.

Même dans la troisième partie de cette introduction, M. K. s'est largement inspiré de l'étude de M. G. Paris, et si l'on regrette parfois qu'il ne lui ait pas fait des emprunts plus considérables, il faut reconnaître qu'il l'a complétée sur quelques points de détail. M. K. note avec soin les scènes, les procédés de style, où l'on reconnaît l'imitation des poèmes

1. Elle est complétée par des notices sur les principaux poètes provençaux, jointes par M. K. aus v. 50-80 du chant VI.

homériques¹. Mais c'est pousser un peu loin le patriotisme germanique que de prétendre, malgré le poète lui-même, que Miréo doit quelque chose au Faust de Goethe. La prière de Mireille, et M. K. le reconnaît, n'a qu'un rapport lointain avec celle de Marguerite ; et, pour peindre la *masco* Taven et sa cuisine diabolique, la grotte des Baus et les esprits qui la hantent, le poète n'avait pas besoin de recourir à la sorcière de Faust ni à la Nuit de Walpurgis ; les superstitions populaires, si vivaces dans le midi de la France, où elles se mêlent aisément aux croyances religieuses, lui ont fourni tous les éléments du chant VI. Y avait-il lieu encore de rappeler, même pour la combattre, l'interprétation mystique qu'un Allemand a donnée du poème ? N'est-ce pas faire trop d'honneur à de telles rêveries que de leur consacrer une page entière de l'Introduction et une très longue note au début du chant VI ? M. K. eût mieux servi les intérêts du public universitaire, auquel s'adresse l'édition nouvelle, en remplaçant ces pages inutiles par une étude approfondie de la langue du poème ; nul mieux que l'auteur de la *Grammaire historique de la Langue des Félibres* n'était capable de l'écrire. Il a fait preuve de trop de modestie en se contentant de résumer la partie correspondante de l'article de G. Paris. Et quant à la syntaxe, il s'en débarrasse un peu trop vite, au gré du lecteur, en affirmant qu'elle est la même que celle du français, « à quelques exceptions près² ».

M. K. s'étend un peu plus longuement sur la versification du poème : il analyse les combinaisons de rimes et de vers, employées par Mistral, et il signale quelques cas curieux

1. A signaler quelques références inexactes : p. xxxi, suppr. 1,85 ; p. xxxii, lire ch. X, au lieu de ch. IX. La description de la coupe d'Alari (ch. IV, v. 162, note) ne rappelle guère celle du bouclier d'Achille. Le poète s'est inspiré plutôt de Théocrite ou de Virgile (Egl. III). Cf. G. Paris, *Penseurs et Poètes*, p. 152, note 2.

2. On sait que, pour des raisons analogues, M. K. n'a accordé à la syntaxe qu'une place très restreinte dans sa *Grammaire*. M. Herzog a prouvé depuis que la syntaxe du provençal moderne méritait d'être étudiée pour elle-même. Cf. notre *Recue*, t. XIV, p. 234 sqq.

d'élision et d'aphérèse. Ici encore, il y aurait bien des détails à ajouter. La conj. *co*, l'adv. *eila* peuvent perdre leur voyelle finale, faiblement accentuée, sans que l'élision soit marquée dans l'écriture: *S'a la cano co au pan se deoon mesura* V 329; *De la fes qu'emé tu parlavian eila au mas* XII, 220. *Emé* se réduit à *em'* même devant une consonne: *em' la counsòudo* IV, 453; *em' soun panié* VII, 422. Au v. 72, ch. VI, *o vòutri tòuti*, à *mesuro*, il faut sans doute faire disparaître l'hiatus en écrivant *tòutis*. L'aphérèse est plus fréquente qu'on pourrait le croire d'après les remarques de M. K.' Le *e* initial de *emé* disparaît quelquefois après une diphtongue forte: *zòu! 'mé li dos man* II 157; après une nasale, un *s* ou un *t*: *vint an 'mé* IV 258; cf. VII 410, XII 290, IV 290; *me passarias 'mé* V 412; cf. III 180, VII 459, XI 183; *jougant 'mé* III 182; cf. III 7, VIII 136. *E* se supprime encore dans les mots composés de la préposition *en* (< *in*): *i' a fa 'ncrèire* III 291, *eiçò 'nverino* V 184; cf. III 509, VI 78, 419, VII 381, IX 416, X 387; dans *vous a'mbriado* II 352; peut-être par contraction dans *uno fe'nclauso* II 376, *acié 'noejo* III 290; cf. VII 615, XII 178. *A* disparaît par aphérèse dans *alor: faguè 'lor* III 272; dans *aco: faguè 'có* XI 512; cf. I 56, XII 358; dans *aquesto: coumencè 'questo* I 202; dans *a(n)* par contraction: *s'espassa 'n-aquéli* IV 153; dans *aquèu* et *aquest*, même après une diphtongue forte: *mai 'quéli planto* IV 492, *vai 'quest poung* V 189. Enfin, je trouve, au commencement du vers, *'mé li re'licle*, XII, 67. Il faut signaler aussi quelques contractions: une voyelle finale accentuée peut former diphtongue avec l'article *i* (= à *li*): *me souleia i rai* II 446; cf. IV 17, VI 321, VIII 371; et un cas de diérèse dans les strophes 20 et 21 du chant III, où *-iéu*, désinence du condit. 1^{re} pers., compte tantôt pour deux syllabes (v. 144, 147), tantôt pour une (v. 140, 141, 143).

La rime est très souvent riche dans notre poème, comme

1. A la page xxxvii, lire VII, 39, au lieu de VIII, 39.

le fait remarquer M. K. après M. G. Paris¹. Les rimes masculines simplement suffisantes y sont relativement rares; M. K. aurait pu ajouter que le poète cherche toujours à en atténuer la pauvreté. Ces rimes peuvent en effet se diviser en deux catégories :

1° Celles où la voyelle accentuée est suivie d'une semi-voyelle, d'une nasale², ou d'une consonne prononcée, *s* ou *r*, qui la renforce et la soutient pour ainsi dire: *parèu-mamèu* IV 3, *mai-travai* I 136, *Ambroi-galoi* I 319, *Cracen-parlen* IV 276, *pan-man* I 157, *errour-amour* IV 192, *mas-cabas* I 94, etc., etc. ;

2° Celles où les consonnes qui précèdent les voyelles accentuées, sans être identiques, ne sont pourtant pas absolument différentes : l'une est la sourde, l'autre la sonore correspondante. Voici quelques exemples: *c-g*, *rousiga-trauca*, I 38, *aqui-segui* X 122, cf. I 199, 298, 347, II 38, V 332, III 248, VI 10, VII 255, VIII 136, 381, IX 290, XII 402; *p-b*, *escampa-creba* I 192, *ped-courbé* III 318; cf. encore VII 248, IX 325; *f-v*, *fe-avé* V 514; cf. VIII 227; *t-d*, *te-poudé*, I 284, *racatadou-tout* I 80, *escoundu-tu* V 374, cf. II 94, VII 136, 276, 416; *s-z*, *acarnassi-ensaunousi* IV 430, *oeici-ausi* XI 367; cf. VI 220, VII 17, XII 318. Quelques rimes appartiennent à la fois aux deux catégories: *cisèu-ceu* IV 206, *fouletoun-bourdown* I 466, *picadis-espoutis* V 283, *ensin-rasin* III 353, etc. C'est à peine s'il y en a quelques-unes qui ne puissent rentrer ni dans l'une ni dans l'autre : *iue-cue* II 101, *endevenidou-degout* VI 591, *capelut-fichu* X 73, peut-être aussi *cop-galop* VIII 3 et, si l'on veut, *pichot-eiço*

1. M. K. et M. G. Paris reprochent aux poètes français de faire rimer les voyelles ouvertes avec les voyelles fermées; mais M. K. a tort d'ajouter qu'ils le font « couramment »; M. G. Paris a montré précédemment que certains poètes, comme Sully-Prudhomme, ne se permettent cette licence que très rarement. Voir *Penseurs et Poètes*, p. 261.

2. On sait que les nasales finales se sont maintenues dans la prononciation en provençal.

II 220. Il faut citer encore *buscaia* (3 syll.) — *escarrabiha* (5 syll.), III 276.

Le texte du poème a été revu avec soin, avec l'aide de Mistral lui-même'. La plupart des corrections sont d'ailleurs purement orthographiques. A relever quelques inadver-tances : il faut rétablir le point des anciennes éditions à la fin du vers 39 du chant VII; au v. 308, écrire *reio* comme partout ailleurs et non *riho*; au v. 409, lire *d'alarga* au lieu de *dalarga*; au v. 537 (p. 155), lire *la tauilo* et non *lo tauilo*; au v. 119 du ch. X, *degout* au lieu de *degut*; au v. 320 du ch. XII, *dardavo* au lieu de *lardavo*; dans l'argument du ch. VII, *asseta* au lieu de *assesta*. Pourquoi écrire *tenamen* au ch. I, v. 56, et *tenemen* au ch. VII, v. 320, *ei* (= *est*) au ch. II v. 72, alors que partout ailleurs on a substitué à cette forme la forme *es*, quelle que soit la consonne suivante? L'orthographe du texte n'est pas toujours conforme à celle du Glossaire : on lit *foure*, *gin-gin*, *desengranaire*, *niuchado*, *jouchado* dans le premier, *fourre*, *jin-jin*, *niuechado*, *junchado* dans le second².

Naturellement, M. K. n'a pas réimprimé la traduction française du poème, mais on ne voit pas pourquoi il n'a pas conservé la belle dédicace à Lamartine. L'annotation est sobre, comme il convenait : M. K. a reproduit la plupart des notes de Mistral, en les complétant et en les rectifiant au besoin.

Ce qui fait surtout l'intérêt de l'édition de M. K., c'est le Glossaire étymologique qui lui fait suite; il sera bien accueilli du public universitaire, tant en France qu'en Allemagne, et il rendra de réels services, surtout si l'auteur, M. Hennicke, le soumet à une revision attentive. Il devra y ajouter

1. C'est par erreur que la première édition de Mireille publiée chez Charpentier est donnée comme étant de 1888 (p. XL). J'ai sous les yeux le 7^e tirage, qui porte la date de 1884, et le premier est, je crois, de 1878.

2. Le Glossaire conserve des anciennes éditions les formes *sisampo*, *desbardana*, *esparcel*, *councentialo*, etc., qui ont été partout corrigées dans le texte de la nouvelle.

quelques mots qu'on y chercherait en vain : *andaiado* IX 51, *bato* VIII 348, *bouiaco* VII 427, *brandamen* VI 369, *ci-courêio* VII 237, *encre* V 336, *fresqueto* VII 419, *gafagnard* IX 306, *hui!* VI 452, *miaula* (subst.) VI 368, *mouchoun* V 336, *raca* V 336, VI 529, etc., *Sant-Blas*, II 468 (le Gloss. ne donne que la forme *San-Blasi*), *traftga*, VII 413, *vierginêio* VIII 387; *espousicioun. enpoucacioun. benoengudo* (subst.), *nacau, questiouna* dans l'argument du ch. I; *carreiroun* dans celui du ch. II; *passo-tems* dans celui du ch. III; *chabi* (= éconduit), dans celui du ch. IV; *furios, brutalamen, rivau, vitori, generouseta, assassin*, dans celui du ch. V; *aparicioun* dans celui du ch. VI; *amaliciado* dans celui du ch. VII. Quelques mots ne sont pas à leur rang alphabétique : *abauca, coulouno, lioc*, d'autres encore. M. H. écrit *stripa*, qui n'est pas dans le texte, au lieu de *estripa*. *Mata-blad* pour *mato-blad*, *roucassino* pour *roucassihô*, *frejouloun* pour *frejoulun*, *engagnamen* pour *encagnamen*, *d'autri* (art. un) pour *d'autre* sont des fautes d'impression; pourquoi écrire *atrouba*; alors qu'on ne trouve dans le poème que *atrouva*?

On ne saurait reprocher à M. H. de n'avoir pas inséré dans son Glossaire une grammaire complète; toutefois dans les articles développés, il aurait dû signaler les particularités intéressantes. On s'étonne, par exemple, de ne pas trouver à l'art. *ié* l'emploi de *ié* équivalant à un double pronom personnel, à *le lui* VIII 7, à *le leur* I 161, à *les lui* VII 45. L'art. *lou* a conservé sa valeur démonstrative dans *lou que* = *celui qui* IV 415, V 430, valeur qui n'est pas même mentionnée. L'auteur avait le droit de ne pas admettre dans son Glossaire toutes les formes d'un même verbe qui se rencontrent dans le poème; mais il eût fallu citer au moins celles qui ne se trouvent pas dans la *Grammaire* de M. Koschwitz, comme *respoundè* (I 55, 187, II 178, etc.), aussi fréquent que *respoundeguè* (I 52, 510, II 154, etc.). La rédaction de l'article consacré à la prép. *à* pourrait laisser croire que la forme *az* est fréquente et se rencontre ailleurs que dans la

locution *as-Ai* (= à Aix) et dans quelques autres¹. Peut-on dire que *à* marque l'accompagnement dans les exemples cités, à *l'eigagno*, à *la fresquero*, au *gros de la calour*, au *courrer*? La locution *à flour de gauto* I 168 (cf. *à flour de roco* VI 156) est calquée sur les locutions françaises à *fleur d'eau*, de *tête*, etc., où *à* marque le lieu plutôt que la manière: à *la surface de*... On a oublié de mentionner l'emploi de *de* dans *ta bôumiano de maire* V 199, *aqueu perdigalet de chato* VIII 153; *lou fustié di péu blound* XI 24, *la cabro dóu péu rous* II 420; cf. IV 418; *d'aqueu Vincèn* II 84; *éro d'Alàri* IV 101. — *Emé* peut remplacer *e* (= *et*) devant un infinitif, comme le dit M. H., et dans d'autres cas encore; cf. notre *Recue*, XIV, p. 238-239. — L'emploi de *en* pour à dans *bon rèspre en touto la coumpagno* I 104, cf. VII 233; *en d'autre Massemin recito* XI 361; avec le pron. *quau* = *qui*, *que* I 379, II 361, IV 300, etc., aurait dû être signalé. Les modes régis par les conjonctions et les locutions conjonctives sont trop rarement indiqués. *Just...que* au sens de *à peine...* *que* VII 470, *mai que d'un* I 249, à côté de *mai d'un* 250, *proun soulèu* I 505, à côté de *proun de*, ne sont pas signalés. — *De forço* ne sert pas « à désigner un sup. absolu » dans l'ex. cité II 94; il signifie simplement *de beaucoup* (*plus agréable*). — *Si* ne s'emploie pas toujours « pour affirmer en contredisant », comme le dit M. H. d'après la *Gramm.* de M. Koschwitz; voir notamment VII 610, p. 156, où *si* est absolument synonyme de *o* = *oui*.

Le Glossaire est étymologique, et l'auteur a fait de louables efforts pour trouver l'origine de tous les mots cités; c'était la partie la plus difficile de sa tâche, c'est aussi celle dont l'exécution soulève le plus de discussions. En général, M. H. fait suivre les étymologies douteuses de points d'interrogation; mais il n'en fait pas un usage aussi fréquent qu'on le souhaiterait dans un livre destiné, non à des savants, mais à des étudiants.

1. Pourquoi n'avoir signalé nulle part *des* dans *de-*x*-Ai* (= *d'Aix*) I 239, XI 449, *zauto* dans *capello-*x*-auto* XI 51, *quouro-*x*-auto* 279 ?

Il serait prudent de ne pas donner comme certaines les étymologies suivantes: *adès* de *ad ipsum*, *blad* de *ablatum*, *bos* de **buscum* p. *buzum*, *breguigna* et *barguigna* de *barcanear*, *cros* de *corrosum*, *daio* de **dagam*, *degun* du germ. *dehein* + *unum*, *dounc* de *donique*, *encaro* de *alque hac hora*, *espingolo* de *spiculam*, *fogo* de *fugam*, *freto* de *ferreto* par contraction, *mignot* du vha. *minni*. *pacan* de *paganum*, *proun* de *probe*, *rascla* de **rasculare*, *rounfla* de **re-unflare* pour *re-inflare*, *siuen* de **sonium* p. *senium*, *sourne* de *Saturnum*, *tranca* de **trinicare*. D'autres sont discutables ou manifestement erronées: *alègre* ne peut venir de **dlācrem* p. *dlācrem*, il faut supposer **alecrem*; *d'amountaut* doit s'expliquer par *d'amount* + *d'aut* (cf. *de per d'aut*), et non par *ad montem altum*; *anouge* ne remonte pas à *annuculum*, mais sans doute à **annoticum* tiré de *annotinum* par changement de suffixe (cf. *berouge*, *aurouge*, *darrierouge*, *ferouge* < **feroticum*). L'explication de l'interj. *dau* par l'impr. de *da* < *dare*, empruntée au *Tresor* d'ou *Felibrige*, paraît bien douteuse¹. Peut-on dire que *arange* vient du sanscrit *nagaranga*, sans mentionner l'intermédiaire arabe? *Chaucho-vieio* ne remonte pas à **calcam* + **veclam*; c'est un composé verbal comme les mots français, *portefeuille*, *gardemanger*, etc. *Crèbis* ne peut s'expliquer par *crepĭtum*; il faut supposer **crepĭtium*. *Cresèire* est un ancien nominatif, et non un accusatif (*credĭtorem*). *Descata* (= *découvrir*) et *acata* (= *cacher*) doivent remonter au même primitif et non l'un à **capĭlare* et l'autre à *captare*. L'origine germanique de *estoublo* n'est nullement certaine. *Founs* comme le fr. *fonds* suppose **fundus*, *eris* ou *oris* et non *fundus*, i. *Garbello* (corbeille) pourrait bien être un dérivé de *garbo*, au même titre que *garbiero*, *garbejaire*, etc.; en tout cas le passage de *courbello* à *garbello* ne semble possible que sous l'influence de *garbo*. *Jita* est expliqué par *jactare*,

1. Les édit. antérieures ont partout *d'aut*; *dau* est une corr. de M. Koschwitz d'après le *Tresor*.

alors qu'à l'art. *prejita* on suppose avec raison **jectare* pour *jactare*. De même *jusquo* est rapporté à tort à *usque ad* (cf. *enjusquo* < *in de usque ad*). *Desespera* vient de *dis*+*sperare*, et non de *desperare*, *las* (côté) de *latus* et non de *latum*. *Milo* comme le français *mille* est sans doute un mot savant, emprunté du lat. *millia* et non de *mille*. *Mouisse* (humide) remonte à **muscidum*, et non à *mucidum*. Il est peu vraisemblable que *nous* soit le nominatif *nodus* ; le *s* est dû probablement au dérivé *nousa*. *Pal[i]atum* n'a pu donner *palai* (palais de la bouche) ; on suppose généralement une confusion de *palatum* avec *palatium*. *Pali* n'a rien à faire avec *pallescere*. *Plouino* se rattache plutôt au radical *plou* de *ploure* qu'à *pruina*, et *poussu* (poussière) au masc. *pols*, *pous* de **pulvus* p. *pulvis*, plutôt qu'au verbe *poussa* de *pulsare*. *Toujour* est expliqué par *totos diurnos*, *Toussan* par **tottos sanctos* et *toustems* par **tottum tempus*. On déclare *tria* d'orig. inconnue, mais on tire *destria* de *dis*+**tritare*, qui aurait donné *destrida*. L'explication de *violo* par une fusion de *viha* + *flolo*, empruntée au *Tresor*, est plus que douteuse ; c'est plutôt un dérivé de *viha* à l'aide du suffixe *-olo*.

M. H. abuse des reconstitutions hypothétiques du latin vulgaire. Est-il bien nécessaire, pour expliquer *alu*, *apre-foundi*, *assacenta*, *auturo*, *banastounié*, *bestiasso*, *boulet*, *carreladuro*, *damiseletto*, *divertissenço*, *esbouienta*, *lanu*, *mourtineu*, *mourtalage*, *serpatas*, *serviciable*, etc., etc., de forger des mots comme *alutum*, *approfundire*, *adsapientare*, *alturam*, *banastonarium*, *bestiaceam*, *bullittum*, *quadrellaturam*, *dominicellitam*, *divertissentiam*, *exbullientare*, *lanutum*, *mortinellum*, *mortalaticum*, *serpattaceum*, *servitiabilem*, etc? Et l'on pourrait allonger considérablement cette liste. La dérivation fournissait pour tous ces mots une explication suffisante, et M. H. aurait dû indiquer seulement l'origine du mot simple et du suffixe, comme il l'a fait quelquefois : cf. *ramu* de *ramo*+*utum*. M. H. n'est pas d'ailleurs toujours très heureux dans ce travail de reconstitution des formes du

latin vulgaire. **Barcaretum* est sans doute une faute d'impression pour **barcaretium* (*barcarés*, cf. *ribeirés*, *vignarés*, *Vacarés*) ; de même **forestam* pour **forestem* (*fourest*), **pitotum* pour **pittiotum* (?) > *pichot*, in-**forcionare* p. in-**foriconare* (*ensourgouna*, cf. *bourjouna*), **molonum*, **luminonum*, **piconum* pour *molonem*, **luminonem*, **piconem*, (*moulun*, *lumenoun*, *pegoun*; cf. *nisoun*, *petoun*, *pieloun*, etc.). Mais pourquoi supposer **bombitire* pour expliquer *boumbi*, qui se tire fort bien de *bombire*? *Drapèu* est sans doute un dérivé de *drap* ; en tout cas le primitif latin ne saurait être **drapellum*, mais **drappellum* de *drappum*. *Empacha* et *empachatiéu* sont rattachés à **impactare*, mais *despachatiéu* à **dispactiatium*. *Fastica* vient de **fastidicare*, mais *facha* s'explique plutôt par **fastidiare* (Körting) ou par **fasticare* (*Dict. gén.*, sub verbo *fâcher*). *Dangeirous* n'a rien à faire avec l'hypothétique **damnariosum* de *damnum*. **Frigulare* ne peut expliquer *fringouia*, et le **muscatum* qui a donné *muscat* est un dérivé de *muscum* (parfum), et non de *muscam* (*mouche*). Qu'est-ce que le suff. -*tissum* qui sert à expliquer *couladis*, *picadis*, *negadis* (cf. *couladis* < **colaticium*)?

Les astérisques, qui indiquent les formes hypothétiques, sont distribués un peu au hasard. Les mots suivants, entre autres, ne devraient pas en être munis : *adjutare*, *maturare* (art. *amadura*), *amator*, *apparescere*, *percipere* (art. *apercebre*), *quadrare* (art. *aqueira*), *astrologum*, *aucellum*, *aucam*¹, *bestiale*, *campaniam*, *caram*, *caballinum*, *caelestinum*, *cingulam*, *clavellum*, *contrariare*, *cocina*, *carnatum* (art. *descarna*), *dignare* (art. *desdegnous*), *pietousum* (art. *despietous*), *dominicalem*, *incantare*, *rotare* (art. *enrouda*), *signare* (art. *ensigna*), *exclamationem*, *phantasticum*, *aestivalem*, *firmum*, *cadare* (art. *gafa*), *gibbam*, *jocare*, *lampetram*, *locatarium*, *missam*, *muttum*, *parentem*, *pilare*, *pensare*

1. Mais *palour*, *pietous*, *tourriho* peuvent provenir directement de *pallorem*, *pietousum*, *turricula*. Il n'y a pas lieu de les considérer comme des dérivés de *pale*, *pieta*, *tourre*.

2. Au lieu de **aucellum*, **auceum*, donnés par M. H.

(art. pesa), *praedicare*, *prensionem*, *radicina*, *satullare*, *serram* (art. sarreto), *signale*, *solidum* (art. soudard), *sortire*, *veclum*. M. H. n'est d'ailleurs pas toujours conséquent avec lui-même : il écrit tantôt avec, tantôt sans astérisque, *appropriare* (*aproucha*, *raproucha*), *caballarium* (*cavalié*, *chivalié*), *tornare* (*tourna*, *destourna*, *entourna*), **dricum* (*dre*, *endré*), **focare* (*enfouca*, *desfouca*), **florare* (*enfloura*, *desfloura*), *sanguinosum* (*saunous*, *ensaunousi*), *flamma* (*flamo*, *flameja*), *magistrallem* (*mistrau*, *maïstrau*), *pampinum* (*pampo*, *pampagnoun*), etc., etc. Inversement, les mots suivants devaient être munis d'un astérisque : *altiare*, *aboculum*, *catabolam*, *complire*, *comptiare*, *contorsam*, *dis-punctare*, *indoctrinare*, *interrare*, *exfortiare*, *leciarium* (et non *lecarium*), *matrinum*, *miraculare*, *mucire*, *nucarium*, *ultraticum*, *retragere* (cf. *traire*), *secator*, *singluttum*, *super-tottum*, *tremulare* (art. *trampela* ; cf. *tremoula*), *venimen*, et bien d'autres encore.

Les fautes de quantité, les fautes d'impression ne sont pas rares, et, ce qui est plus regrettable encore, les références sont très souvent inexactes. En voici quelques-unes : *art.* *abauca*, lire XII 232 au lieu de XII 233; *aclapa*, V 369 au lieu de I 248, VI 508 au lieu de 580; *arnavèu*, X 227 au lieu de 277; *àrsi*, X 419 au lieu de 119; *avé*, *pr. subj.* XI 378 au lieu de I; *bacelaire*, IX 407 au lieu de 59; *berouge*, IV 81 au lieu de VIII 81; *béure* I 179, X 416 au lieu de IV 482, X 460; *bourroulo*, VI 531 au lieu de 76; *canto-perdris*, IX 161 au lieu de I 161; *capoun-fèr*, VI 154 au lieu de 194; *coucero* XI au lieu de IX; *coume*, supprimer I 7 et lire VI 22. au lieu de 28; *creisse*, *suppr.* VI 461 et lire VI 241 au lieu de 641; *dau*, 439 au lieu de 493; *dire*, II 41 au lieu de 49; *e* *suppr.* XI 322; *escamandre*, lire VI 347 et non 247; *esclau remplacer* IV 223 par XI 297; *esvarta*, lire VII 436 et non 463; *eisservo*, XI 116 et non 16; *ivernage* IV p. 65 et non IV 65; *mueio* VII 20 et non XII; *mistralas*, VII 195 et non 5; *mistrau*, VII 5 et non V; *molo* = meule de moulin et non meule de foin au v. VIII 306; *prim*, lire VIII et non

XIII; ramba, IX *et non* XI; reinaubi, *suppr.* VII 79; revès, *remplacer* XII 378 *par* IX 160; rroupiho, *lire* VII 365 *et non* 355; set (sitim), *reporter la référence* III 232 *à l'art. suivant* sèt (septem); tacho, *lire* VII 153 *et non* 53; treva, *lire* VII 475 *et* IX 359 *au lieu de* VII 359 *et* IX 475; vertouïoun, VI *et non* VII; voio, X 432 *et non* 67; vuja, VII 240 *et non* 420, etc.'

Nous avons insisté un peu longuement sur le travail de M. Hennicke, car un livre, qui est destiné à l'enseignement et qui a l'ambition d'être pour l'étudiant un guide sûr, ne devrait contenir que des renseignements soigneusement contrôlés et rigoureusement exacts. Somme toute et malgré ces défauts qu'il sera facile de corriger dans un nouveau tirage, l'édition nouvelle rendra des services : elle forme, avec la *Grammaire de la langue des Félibres*, un manuel presque complet pour l'étude de la langue et de la littérature provençales modernes.

L. VIGNON.

GEORG HUTH : *Jacques Dubois, Verfasser der ersten latein-französischen Grammatik (1531)*. — [Stettin, 1899, Programm des Königl. Marienstifts-Gymnasiums].

Sous ce titre, l'auteur expose en 24 pages les principales réflexions que lui a suggérées l'étude de la Grammaire de Dubois (Sylvius). On sait qu'au début du XVI^e siècle, la plupart des lettrés regardaient la langue française comme un instrument à peu près sans valeur. Assimiler au latin le langage vulgaire était une hérésie véritable. Dubois lui-même se conforme à la tradition ou au préjugé : c'est en latin qu'il rédige sa Grammaire (1531). Sans doute, il voulait faciliter aux étrangers l'étude du français; mais il craignait

1. *Dicere*, *benedicere*, *redicere* au lieu de *dicere*, etc., *fidem* pour *fidem*, *mürum* pour *morum* (art. mouracho), *proménare* pour *proménare*, *pilum* et *pilare* pour *pilum*, etc., *pínium* pour *pínium*, **potère* pour **potère*, *sónare* pour *sónare*, *tremare* pour *tremère* (art. tremoula), *unquere* pour *unquere*, *tenerem* pour *tenerem*; l'auteur écrit *fóntem*, mais *fóntanam*; *süspirare* au lieu de *süspirare*.

aussi de passer pour un ignorant aux yeux des doctes, s'il eût exposé autrement qu'en latin les règles de la grammaire française. Sylvius ne manque pas de constater la grossièreté de l'idiome vulgaire et son infériorité quand on le compare aux belles langues de l'antiquité. Le français n'en a pas la richesse, ni surtout la pureté.

C'est que notre « vulgaire » n'obéit pas à des lois fixes. Il est déjà trop éloigné du latin pour qu'on puisse lui appliquer les règles de la grammaire latine, et d'autre part l'on n'a pas encore établi de lois qui lui soient propres. De là la nécessité des règles et d'une grammaire qui ait assez d'autorité pour les imposer.

Vingt ans plus tard, les novateurs de la Pléiade seront moins sévères pour la langue vulgaire. Sylvius aspirait à la « régenter » ; ils s'efforceront de la défendre et de l'illustrer, et rêveront pour elle les plus brillantes destinées.

L'ouvrage de Dubois se divise en deux parties : la première, *Isagoge*, est une sorte de grammaire étymologique ; la deuxième, une sorte de morphologie. La syntaxe manque. Dans la 1^{re} partie, les erreurs sont fort nombreuses (on ne saurait s'en étonner). Beaucoup d'étymologies sont fantaisistes. C'est ainsi que *travailler* est donné comme venant de *transigilare*. La morphologie est bien incomplète. Pour la conjugaison, Dubois se proposait de ramener à l'unité la multiplicité des désinences (qui différaient et différaient encore suivant les régions), en imposant les formes les plus simples et les plus pures.

Rappelons, avec M. G. Huth, que Dubois eut le premier l'idée du tréma ; mais il plaçait un point sur chacune des deux voyelles (C'est E. Dolet qui employa le tréma sous sa forme actuelle). On sait aussi que Ramus, en 1562, proposa de distinguer *i* de *j* et *u* de *v*. Il fallut attendre deux cents ans pour que cette innovation, si utile et si simple, fût définitivement adoptée (dans l'édition du *Dictionnaire de l'Académie* qui parut en 1762). Dubois avait déjà indiqué cette amélioration.

Dans un chapitre plus original, M. Huth relève les termes employés par Dubois qui ont aujourd'hui disparu ou qui sont inconnus. Il dresse aussi la liste des mots que Dubois attribuait au dialecte picard. Ce dialecte, suivant lui, aurait conservé plus fidèlement la pureté du langage primitif. Dubois, qui était né à Amiens, a pu noter avec assez d'exactitude la prononciation du picard tel qu'on le parlait dans la première moitié du XVI^e siècle. A ce titre, sa Grammaire ne saurait manquer d'offrir le plus vif intérêt aux linguistes qui étudient plus spécialement les dialectes du nord de la France.

M. Huth termine son travail en indiquant les sources de Dubois, et en cherchant quelle fut son influence sur le développement ultérieur de la grammaire française. L'érudition de Sylvius était indigeste, mais très vaste, comme celle de la plupart des savants de son temps. Son œuvre eut une assez grande notoriété auprès de ses contemporains et de ses successeurs immédiats. Robert Estienne particulièrement sut en profiter, tout en étant injuste à l'égard de l'auteur. Mais, à partir de Nicot, Sylvius n'est plus guère cité et ne tarde pas à tomber dans l'oubli. L'un des premiers cependant, l'auteur de l'*Isagoge* avait enseigné qu'il fallait édifier la grammaire française sur le bon usage. Ce fut un esprit curieux, aimant la clarté et la précision. On pourra s'étonner, avec M. Huth, que cette première grammaire nationale, qui suivit de si près l'*Esclarcissement* de Palsgrave, n'ait jamais été réimprimée chez nous.

L'étude de M. Huth ne nous offre rien d'absolument nouveau, rien que nous ne connaissions déjà, depuis le livre de Ch.-L. Livet, et surtout après le chapitre si intéressant de M. Brunot dans l'*Histoire de la Langue et de la Littérature françaises*, publiée sous la direction de M. Petit de Julleville. C'est un simple résumé des travaux antérieurs, résumé à la fois très clair et très exact. Il serait à souhaiter qu'on pût faire le même éloge de bon nombre de *programmes*.

J. DÉSORMAUX.

G. PARIS. — *François Villon* (Paris, Hachette, 1901, 190 p. petit in-8°).

Le *Villon* de M. Gaston Paris, promis depuis seize ans, vient de paraître dans la collection des *Grands Écrivains français*. Comme on pouvait s'y attendre, on y trouvera une étude approfondie, nouvelle sur bien des points et singulièrement attachante, de la vie, de l'œuvre et de l'influence du grand poète qu'est Villon. Nous ne résistons pas au plaisir de reproduire la page consacrée à la ballade des *Dames du temps jadis*, c'est un parfait modèle d'analyse délicate et pénétrante :

« C'est une autre forme de la même adoration pour la femme qu'il a incarnée dans la plus célèbre de ses ballades, celle des *Dames du temps jadis*. . . . Jamais sa poésie n'a été mieux inspirée. Le cadre cependant n'est pas de lui. Dès le XII^e siècle, et à satiété depuis lors, nous trouvons ces énumérations de personnages célèbres emportés par la mort, destinées à nous remettre sous les yeux la fragilité de la vie, et cette forme même de l'interrogation que présentait déjà la chanson médiévale, encore aujourd'hui chantée par les étudiants allemands : *Ubi sunt qui ante nos in mundo fuere* ? Mais l'écolier parisien a su faire de ce lieu commun une des perles les plus rares de la poésie de tous les temps, d'abord en n'évoquant dans son rêve que des figures de femmes, puis en les choisissant avec un art ou plutôt un instinct merveilleux, les unes à peine reconnaissables et passant vaguement devant les yeux, comme Biétris, Allis, cette mystérieuse « Haremburgis qui tint le Maine », ou cette reine « blanche comme lis » dont le nom même nous reste inconnu : d'autres éveillant les lointains souvenirs de la mythologie ou de l'antiquité : Echo, Flora « la belle Romaine », Thaïs ; les autres enfin prises aus souvenirs populaires : Berthe aus grands pieds, « la très sage Héloïs », la reine qui fit jeter Buridan en Seine ; enfin tout en dernier, après le défilé de ces ombres gracieuses, une figure toute moderne et poignante, « la

bonne Lorraine qu'Anglais brûlèrent à Rouen ». Les rimes caressantes en *is* et en *aine* bercent doucement la rêverie, et pour l'enchanter le poète a trouvé le refrain exquis, évoquant une image à la fois passagère, éclatante et frêle comme celle même des fantômes qu'il fait passer devant nous :

Mais où sont les neiges d'antan ? »

M. Gaston Paris nous permettra d'exprimer un regret, c'est qu'il n'ait pas insisté sur le caractère proprement français de la poésie personnelle telle que la comprennent Villon, et telle que l'ont comprise avant lui Rutebeuf et Bodel (le Bodel des *Congés*), et même Adam de la Halle (dans le *Jeu de la Feuillée*). D'un rapprochement attentif entre l'esprit de Bodel, celui de Rutebeuf et celui de Villon, — précisément parce qu'il n'y a de l'un à l'autre aucun soupçon d'imitation, — pouvait jaillir une vive lumière sur la nature même de l'esprit français, saisi dans ses premières manifestations spontanées. C'est, il nous semble, lui faire tort et commettre une sorte d'anachronisme, que de lui appliquer le nom d'humour, mis à la mode par le cosmopolitisme littéraire de notre temps, et qui représente des formes si diverses, parfois si peu françaises et si factices, de « l'esprit ».

L. CLÉDAT.

Le Gérant : V^{ve} ÉMILE BOUILLON.

Études linguistiques sur la Basse-Auvergne.

Monographie du patois de Vinzelles, par ALB. DAUZAT. Un vol. gr. in-8°, accompagné d'une carte. Prix..... 10 fr.

Idioma nacional de los Argentinos, por el D^r L. ABEILLE

con una introduccion
por el D^r L. DUVAU. Un vol. gr. in-8°. Prix..... 25 fr.

Études sur la langue des Francs à l'époque carolin-
gienne, par

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, membre de l'Institut. In-8°. —
Prix..... 6 fr.

Le Roman du comte de Toulouse, par G. PARIS,

membre de l'Institut. In-8°. — Prix..... 1 fr. 50

Les Danseurs maudits. Légende du XI^e siècle, par le même.
In-4°. — Prix..... 1 fr. 50

La Littérature normande avant l'annexion

(912-1204), par le même. In 8°. — Prix..... 2 fr.

Rimes bourguignonnes (Texte et traduction), par F. FERTIAULT. Un vol. in 8°. — Prix 3 fr.

Essai de dialectologie normande. La palatalisation

des groupes initiaux gl, kl, fl, pl, bl, étudiée dans les parlers de 300 communes du département du Calvados, par CH. GUERLIN DE GUER. Un vol. grand in-8°, accompagné de tableaux et de 8 cartes. —
Prix..... 10 fr.

Mémoires de la société de Linguistique de

Paris. Tome XI, fasc. 6. (fin du volume). — Prix..... 6 fr.

— Table analytique des dix premiers volumes.

par L. ERNAULT. Un vol. gr. in-8°. — Prix..... 18 fr.

Glossaire moyen breton, par E. ERNAULT, professeur à

la Faculté des Lettres de Poitiers, lauréat de l'Institut. Deuxième édition corrigée et augmentée. Un volume grand in-8°, en deux parties. — Prix..... 30 fr.

Dictionnaire du langage populaire Verduno-Cha-

lonnais (S.-&-L.)
par F. FERTIAULT (Verdunois). Un fort volume in-8°. —
Prix..... 15 fr.

Chrestomathie de l'ancien français par L. CONS-

TANS. (IX^e-
XV^e siècles). Deuxième édition revue et considérablement augmentée. Un fort volume in-8°, cartonné. — Prix..... 7 fr.

Dictionnaire de l'ancienne langue française (IX^e au

XV^e siècle), par F. GODEFROY. Livraisons 1 à 99. — La
livraison..... 5 fr.

ROMANIA

RECUEIL TRIMESTRIEL

Consacré à l'étude des Langues et des Littératures romanes

PUBLIÉ PAR

MM. P. MEYER ET G. PARIS

Membres de l'Institut.

Prix d'abonnement annuel : Paris 20 fr.
— — — Départements et Union postale. 22 fr.

REVUE DES BIBLIOTHÈQUES

PUBLICATION MENSUELLE

DIRIGÉE PAR

MM. ÉMILE CHATELAIN et LÉON DOREZ

Prix d'abonnement annuel : Paris 15 fr.
— — — Départements et Union postale. 17 fr.

REVUE CELTIQUE

Fondée par H. GAIDOZ

Publiée sous la direction de H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE
Membre de l'Institut.

Avec le concours de J. LOTH, doyen de la Faculté des lettres de
Rennes; E. ERNAULT, professeur à la Faculté des lettres de
Poitiers, et de plusieurs savants des Iles Britanniques et du continent.

Prix d'abonnement annuel : Paris 20 fr.
— — — Départements et Union postale. 22 fr.

LE MOYEN AGE

RECUEIL PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

DIRIGÉ PAR

MM. A. MARIGNAN, M. PROU ET M. WILMOTTE

Prix d'abonnement annuel : Paris 15 fr.
— — — Départements et Union postale. 17 fr.

CHALON-S-SAÔNE, IMPR. FRANÇAISE ET ORIENTALE E. BERTRAND

REVUE
DE
PHILOLOGIE FRANÇAISE
ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

LÉON CLÉDAT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LYON

SOMMAIRE DU PRÉSENT NUMÉRO

	Pages
I. — L. CLÉDAT. — <i>La préposition et l'article participatifs</i>	81
II. — L. CLÉDAT. — <i>Sur une forme elliptique de la proposition participative</i>	132
III. — ÉMILE RODHE. — <i>La réforme de l'orthographe et de la syntaxe françaises</i>	137
IV. — COMPTES RENDUS. — H. CUERS, <i>Bildung und Bedeutungswandel französischer Infinitive beim Uebergang aus dem Lateinischen</i> (L. Vignon). — G. KÖRTING, <i>Lateinisch-romanisches Wörterbuch</i> , 2 ^e Ausgabe (L. Vignon). — L. MOREL, <i>Gœthe et les Français de passage en Allemagne</i> (F. Baldensperger). — E. LAVISSE, <i>Histoire de France</i> (L. Clédat). — <i>Entre camarades</i> (L. C.).....	149
PUBLICATIONS ADRESSÉES A LA REVUE.	159

PARIS (II^e)
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER
(Tous droits réservés)

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Paris : 15 fr. — Départements et Union postale : 16 fr.

N. B. — Toute demande d'abonnement doit être accompagnée du montant en mandat-poste ou en chèque au nom de M^{me} V^e E. BOUILLON.

*Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à
M. CLÉDAT, professeur à l'Université de Lyon.*

*Tous les ouvrages adressés à la Direction de la Revue sont
mentionnés. Ceux qui sont envoyés en double exemplaire font
l'objet d'un compte rendu.*

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Le royaume de Provence sous les Carolingiens,

(855-933?) par R. POUPARDIN. Un vol. gr. in-8°. — Prix, 15 fr.

La flore de l'Inde d'après les écrivains grecs,

par Ch. JORET, correspondant de l'Institut. in-8°. — Prix..... 2 fr. 50

Les mots qui restent, supplément à la 3^e édit. du Musée de la conversation, répertoire de cita- tions françaises, expressions et formules proverbiales, avec une indication précise des sources, par R. ALEXANDRE. Un vol. in-8°. — Prix..... 4 fr.

Les personnages de l'épopée romane, par le vicomte

CH. DE LA
LANDE DE CALAN. Un vol. in-8°. — Prix..... 5 fr.

La question du participe passé, par L. CLÉDAT, doyen

de la Faculté des lettres
de Lyon. Brochure in-8°. — Prix..... 1 fr. 50

Le Roman de Flamenca, publié d'après le manuscrit unique

de la Bibliothèque de Carcassonne,
traduit et accompagné d'un vocabulaire. Deuxième édition entiè-
rement refondue, par P. MEYER, membre de l'Institut. Tome I,
contenant le texte et le vocabulaire. Un vol. petit in-8°, broché.—
Prix 9 fr.

Les plus anciens mots d'emprunt du français,

par G. PARIS, membre de l'Institut. Brochure in-4°. — Prix 2 fr.

Les Statuts d'Adalhard pour l'Abbaye de Corbie, IX^e à

X^e siècles, par A. LEVILLAIN. Gr.
in-8°. Prix 1 fr. 50

Histoire d'un chant populaire bourguignon,

par F. FERTIAULT. Seconde édition considérablement aug-
mentée. In-4°. Prix, ... 4 fr.

Histoire et religion des Nosairis, par R. DUSSAUD.

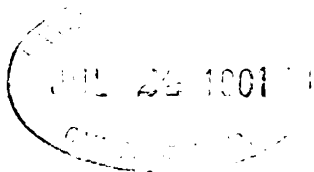
Un vol. gr. in-8°. —
Prix..... 7 fr.

Textes religieux assyriens et babyloniens. Trans-

crip-
tion, traduction et commentaire, par l'abbé F. MARTIN. Un vol.
gr. in-8°, avec 1 pl. Prix..... 6 fr.

Manuel d'orthographe française simplifiée, par E. ER-

NAULT et
E. CHEVALDIN. Un vol. in-8°. Prix 4 fr.



LA PRÉPOSITION

ET

L'ARTICLE PARTITIFS

I. — LA PRÉPOSITION **de** APRÈS UN NOM DE QUANTITÉ

Parmi les différentes valeurs que peut avoir la préposition *de* (valeur possessive, valeur objective, etc.), figure la *valeur partitive*.

En effet, placée entre deux substantifs, cette préposition peut indiquer qu'on extrait par la pensée, de l'objet exprimé par le second terme, une partie ou une quantité exprimée par le premier : *un morceau de pain, un certain nombre d'ouvrages, une tranche de melon*.

Non-emploi de l'article devant le complément indéfini du nom de quantité

La préposition est naturellement suivie de l'article défini quand l'objet est défini : « un morceau *du* pain *d'hier*, un certain nombre *des* ouvrages *que vous avez publiés*, un tranche *du* melon *que vous avez acheté*. » La même préposition est suivie de l'article indéfini,

1. Les exemples que nous emprunterons aux dictionnaires ou grammaires de Littré, « Darmesteter, Hatzfeld et Thomas », Haase. Bastin, Ayer, Brinkmann, Étienne, Godefroy, seront désignés par la lettre initiale du nom de chacun des auteurs : L, D-H-T, H, B, A, Br, É, G.

quand l'objet, sans être défini, est individualisé : « une tranche *d'un melon exquis*. »

Mais si l'objet n'est ni défini ni individualisé, si le nom est pris dans le sens général, il se passe d'article après la préposition : « une bouteille *de* vin, une corbeille *de* pommes. » Quand on trouve dans le *Roland* « trop at perdu *del* sanc », il faut interpréter : « il a perdu *du sang* en trop grande quantité. » *Trop* n'a pas ici pour complément *del sanc*. Il a une valeur purement adverbiale. *Del sanc* est une locution partitive elliptique (voy. plus loin p. 93), complément direct de *il a perdu*.

Aujourd'hui, lorsqu'un verbe devrait être accompagné à la fois d'un adverbe de quantité et d'un complément direct partitif, on rattache le complément partitif à l'adverbe, et dès lors on emploie la préposition *de* sans article : « il a trop perdu de sang = *trop de sang*. »

Première exception : après « bien ».

Toutefois, nous disons encore « bien *des gens* » et non pas « bien *de gens* », alors qu'on dit régulièrement « beaucoup *de gens* ». Nous mettons l'article après *bien* et l'omettons après *beaucoup*, quoique *bien de* soit devenu synonyme de *beaucoup de*, et quoique le complément soit pris au sens général dans les deux cas. Molière (*Avare*, III, 1) : « Si vous me donnez *bien de l'argent*. » En disant « si vous me donnez *beaucoup d'argent* », aurait-on une nuance différente? Littré l'admet : « La nuance est très faible, cependant elle existe. *Il a beaucoup d'argent* signifie simplement *une grande quantité*, sans aucune idée

accessoire. Il a *bien de l'argent* signifie non seulement une grande quantité, mais exprime de plus une sorte de surprise ou de satisfaction. Ainsi l'on emploiera *beaucoup* dans le cas où l'on ne veut qu'exprimer la quantité, et *bien* quand on y joindra quelque sentiment relatif à soi ou à autrui. » On ne voit pas comment *bien* pourrait exprimer « une sorte » de surprise « ou de satisfaction », ou « quelque » autre sentiment « relatif à soi ou à autrui ». En réalité, les deux locutions sont synonymes. Tout au plus pourrait-on dire que *bien de* a un peu plus de force et qu'il est plus populaire que *beaucoup de*, quoiqu'on le rencontre dans le style le plus relevé : « Nous pouvons nous flatter avec *bien de* l'apparence... » (Fléchier, L.). On peut remarquer aussi qu'ayant le choix entre « beaucoup de fois », « bien des fois » et l'adverbe « souvent », la langue laisse tomber la première locution et n'admet guère que la seconde ou l'adverbe.

Litré dit encore dans le § 8 de son article : « *Bien*, en ce sens (dans le sens de *beaucoup*), suivi de la préposition *de* et d'un adjectif, avec un substantif exprimé ou sous-entendu, rejète l'article défini : *Bien d'autres périls l'ont assailli. Vous verrez dans ce voyage bien de riches campagnes. Bien d'autres vous diront...* » Je conteste qu'on dise jamais « bien de riches campagnes ». On évite de placer *bien de* devant un adjectif, sauf cependant devant *autres*, où en effet on supprime l'article. Ainsi, on met l'article devant le substantif après *bien de*, et on l'omet après *beaucoup de* ; les deux locutions sont traitées de même devant l'adjectif « autres », et la seconde s'emploie à peu près seule devant les autres adjectifs. C'est là une grande complication, dont il serait vain de chercher

la raison logique, mais dont on peut indiquer la raison historique.

Beaucoup est essentiellement un « substantif » de quantité beau coup = belle quantité, et nous avons vu qu'après les substantifs de quantité, le complément au sens général ne prend pas l'article. On a toujours dit : « beaucoup *de* personnes, beaucoup *de* vent, » tandis qu'on disait : « il y a bien *des* personnes, il y a bien *du* vent » = il y a bien d'une bonne manière, d'où : en quantité) — des personnes, du vent. C'est ainsi, d'ailleurs, que *bien* est encore conçu comme indépendant du partitif qui suit, lorsqu'il n'exprime pas la quantité : « Vous ne vous êtes pas trompé, il y a bien (effectivement) du vent. » Mais comme « il y a — beaucoup de personnes » exprimait en somme la même idée que « il y a bien — des personnes » (au sens de : des personnes en quantité), la langue est arrivée à assimiler *bien des personnes* à *beaucoup de personnes*, en considérant *bien* comme un substantif de quantité dont « des personnes » est le complément ; mais tout en changeant la conception, elle a respecté la forme et a laissé subsister l'article. Ainsi, c'est parce qu'on dit : « je connais *des gens* » qu'on dit aussi : « je connais *bien des gens*. » Et l'article s'emploie après *bien de*, même devant un adjectif, toutes les fois qu'on peut mettre l'article partitif elliptique devant l'adjectif : « Il a bien *des petites manies*. » On ne dirait pas au contraire : « Il a bien *des coûteuses manies*, » parce qu'on ne dit pas : « il a *des coûteuses manies*! ». D'autre part, l'habitude de mettre toujours l'article après *bien de* fait qu'on ne dit pas non plus, contrairement à l'opinion de

1. Voy. ci-dessous, page 103.

Littre : « il a *bien de* coûteuses manies, vous verrez *bien de* riches campagnes. » On met alors l'adjectif après le nom : « bien des manies coûteuses. » Il n'y a qu'un seul adjectif devant lequel on emploie *bien de* sans article, c'est *autre* indéfini. C'est que, comme nous le verrons [p. 102], *autre*, dans sa valeur indéfinie, se place toujours avant le nom, et toujours sans article quand il est pris au sens partitif : « il a *d'autres* amis » et non pas « il a *des autres* amis ». On ne peut pas plus dire : « il a bien *des autres* amis » que « il a *des autres* amis ».

C'est donc l'article partitif que l'on emploie en réalité après *bien* au sens de *beaucoup*. Or, nous verrons que l'article partitif proprement dit ne se place que devant le nom pris au sens général (p. 92). On ne peut donc pas ajouter une détermination au complément de *bien de*. On peut dire : « *Un grand nombre* ou *beaucoup* — *des personnes que j'ai rencontrées*, » mais on le dirait pas : « *bien* — *des personnes que j'ai rencontrées*, » ou du moins l'incidente aurait alors pour antécédent « bien des personnes » et non pas « les personnes » ; le sens ne pourrait pas être : « bien des personnes parmi celles que j'ai rencontrées. »

Maintenant, pourquoi *bien* n'a-t-il pas été assimilé complètement à un substantif de quantité, comme les autres adverbes de quantité employés substantivement avec un complément, pourquoi ne dit-on pas *bien de gens* comme on dit *assez de gens*, *combien de gens*, etc.? C'est sans doute parce que l'on avait concurremment un véritable substantif de quantité, *beaucoup*, pour exprimer la même idée. Notons, d'autre part, qu'on trouve encore dans Fénelon (H.) *combien* suivi de l'article partitif : « jugez *combien* je versai *des* larmes à mon réveil. »

*Autre exception à la règle de l'ellipse de l'article
après un nom de quantité.*

Les grammairiens remarquent (A., § 173, 9, *b*) qu'après *la plupart*, comme après *bien*, « on emploie le génitif de l'article défini *du, des* » : *la plupart des hommes*. On peut penser d'abord que c'est l'idée de « partie », incluse dans *la plupart*, qui entraîne l'emploi de l'article; en effet, le complément du mot *partie* au sens propre est toujours précédé de l'article : « une partie *des* gens, une partie *du* pain, etc., » et jamais « une partie de gens, une partie de pain », tandis qu'on dit « une quantité *de* gens, un morceau *de* pain ». Mais « la plupart » contient le mot *part* et non *partie*; or, on dit, sans article « une part *de* pain, sa part *de* gloire ». En outre, ce n'est pas seulement *la plupart* qui se construit avec *du, des*, mais aussi *le plus grand nombre*, qui diffère cependant de *la plupart* en ce que, dans certains cas, cette locution peut avoir un complément sans article : « C'est lui qui a eu *le plus grand nombre de* voix ou *des* voix (mais toujours : *la plupart des* voix). — Il cherche à recueillir *le plus grand nombre possible de* souscriptions. »

Il faut remarquer que, lorsqu'on dit « la plupart », on divise par la pensée en deux parties (l'une plus grande, l'autre plus petite, l'objet ou les objets représentés par le complément : *la plupart des élèves* = *la majorité des élèves*. Or, on ne peut diviser qu'un objet ou un ensemble d'objets limité. Et ceci nous explique que le mot *partie* soit toujours suivi d'un complément défini, ou tout au moins individualisé, car ce complé-

ment représente la *totalité* dont on considère une ou plusieurs parties, et une *totalité* est nécessairement limitée. Le mot *part*, qui a été originairement synonyme de *partie*, et qui a conservé cette valeur dans la locution « la plupart », a pris, en dehors de cette locution, un sens particulier. Comparez : « Il a mangé *une part du gâteau*, » et « il a mangé *une partie du gâteau* ». La *part*, c'est la partie isolée en quelque sorte du tout, c'est un morceau, un fragment (avec cette idée accessoire qu'il est destiné à une répartition). Or, l'idée de morceau n'est pas nécessairement liée dans notre esprit à celle d'un objet déterminé, comme lorsqu'on dit : « un morceau *du gâteau* qui est sur la table; » on peut penser simplement à un morceau d'un objet quelconque de l'espèce : « un morceau de gâteau, de pain. » Le complément est pris ici dans le sens général, ce qui n'est pas possible avec l'idée de *partie*, inséparable de celle d'un *tout* déterminé. On peut ne penser à aucun gâteau particulier quand on parle d'un *morceau*, d'une *part* de gâteau, tandis qu'on pense nécessairement à un ou plusieurs objets déterminés quand on parle d'une *partie*, et notamment de *la plus grande partie* (la *plupart*).

Lorsqu'on dit : « c'est lui qui a eu *le plus grand nombre de vois*, » *de vois* est le complément de *le nombre* (et non pas de *le plus grand nombre*), et *plus grand* se rapporte non pas au substantif *nombre*, mais à la locution *nombre de vois* : le plus grand « nombre de vois », c'est-à-dire le « nombre de vois » le plus grand. *De vois* ne dépend donc que du mot *nombre*, qui peut avoir un complément indéterminé. Quand on dit : « C'est lui qui a eu *le plus grand nombre des vois*, » ce n'est pas « nombre des vois » qui forme

locution, c'est « le plus grand nombre » = la majorité, et nous avons vu que cette locution ne peut avoir qu'un complément déterminé. D'ailleurs, qu'on s'exprime d'une manière ou de l'autre, l'idée résultante est toujours la même, comme $4+3$ et $5+2$ valent également 7. Toutefois, « le plus grand nombre *des* voix » implique majorité absolue, tandis que « le plus grand nombre *de* voix » n'exprime la majorité absolue que si l'on parle seulement de deux personnes.

Pourquoi ne peut-on pas dire : « c'est lui qui a eu la plupart de voix ? » Le complément dépend ici nécessairement de la locution « la plupart », où l'idée adjectivale ne peut plus être isolée. Mais, quand bien même l'adjectif pourrait être dégagé, le complément devrait toujours être déterminé, puisqu'il dépendrait du substantif « part » au sens de *partie*, et que l'idée de partie implique toujours la détermination du complément. En effet, on ne dirait pas : « C'est lui qui a eu la plus grande partie *de* voix, » parce qu'on ne peut pas dire : « la partie *de* voix » la plus grande.

Dans « le plus grand nombre possible de voix », il faut nécessairement analyser : « *le nombre de voix* le plus grand possible, » le complément dépend de *le nombre* et non pas de *le plus grand nombre*; on ne mettra donc l'article devant le mot *voix* que si les voix sont déterminées dans la phrase ou dans la pensée ; « le plus grand nombre possible *des* voix du premier arrondissement. »

Pour revenir à notre point de départ, *la plupart de* est toujours suivi de l'article (ou d'un autre déterminatif), parce que cette locution implique division et qu'on ne peut diviser qu'un objet ou des objets déterminés. Il y a donc une raison logique pour expliquer

la présence de l'article après *la plupart de*, tandis que la présence de l'article après *bien de* ne se justifie que par une raison historique. Le complément de *la plupart* est toujours déterminé, celui de *bien* = *beaucoup* toujours indéterminé. *Bien des gens*, c'est un grand nombre *des gens en général*; — *la plupart des gens*, c'est le plus grand nombre *de la totalité des gens dont on parle*¹.

II. — LE **de** PARTITIF ELLIPTIQUE

Devant la préposition *de* dans sa valeur partitive, on peut sous-entendre l'idée d'une partie ou d'une quantité indéterminée : « sans faire *de* bruit, » c'est-à-dire sans faire *une quantité quelconque* de bruit.

Il faut d'abord remarquer que l'objet exprimé par le substantif qui suit le *de* partitif elliptique peut être déterminé ou indéterminé, de telle sorte que ce substantif peut être précédé de l'article, de l'adjectif démonstratif, de l'adjectif possessif, ou n'être accompagné d'aucun déterminatif.

L'objet n'est pas déterminé quand on dit : « Sans m'apporter *d'étoffe*; il a acheté *de l'étoffe*, *des étoffes*. » La présence de l'article n'indique ici qu'une détermination d'ordre très général, dont nous parlerons plus loin (p. 96).

1. Notons en passant qu'on emploie *la plupart* avec un complément au singulier dans deux expressions : *la plupart du monde* et *la plupart du temps*. Mais ce n'est pas là, comme le dit le *Dictionnaire D-H-T*, une extension du sens du mot. C'est au contraire l'emploi exclusif avec le pluriel qui est une restriction du sens primitif; car on a dit à l'origine « la plupart du jour » (la plus grande partie du jour), comme « la plupart des jours » (la plus grande partie des jours).

L'objet est déterminé quand on dit : « Donnez lui *de l'étoffe qu'il a demandée, de cette étoffe, de ces étoffes, de votre étoffe.* »

Mais *des* partitif elliptique étant devenu, comme nous l'expliquerons, le pluriel de l'article indéfini *un*, notre pensée ne peut plus le décomposer en *de les*, de telle sorte que ce mot ne peut plus être suivi d'un nom déterminé. Quand on dit : « il m'a apporté *des étoffes* que je lui avais demandées, » cela ne peut pas signifier : il m'a apporté un certain nombre de « les étoffes que je lui avais demandées », mais seulement « il m'a apporté des étoffes, plusieurs étoffes, que je lui avais demandées ». L'incidente se rapporte à la locution indéterminée « des étoffes ».

Le *de* partitif elliptique peut-il se placer devant l'article indéfini *un* ? C'est là une question délicate, et, pour la résoudre, il faut se rendre un compte exact des conditions dans lesquelles cet article peut s'employer après le *de* partitif non elliptique.

On ne dit pas : « J'ai acheté deux mètres *d'une* étoffe, un cuissot d'*un* chevreuil, » à moins qu'on ne soit obligé d'individualiser l'objet pour l'opposer à un autre : « cinq mètres d'une étoffe et trois d'une autre. » Toutes les fois que l'objet dont on prend une quantité n'est pas défini, le nom qui l'exprime est employé au sens général, et il n'est précédé d'aucun article. Il n'en est pas différemment quand ce nom est accompagné d'un adjectif ou d'un complément qui marque l'espèce de l'objet. Ainsi on a sans article : « trois barriques *de* vin blanc, *de* vin de Bourgogne, *de* bon vin. » Lorsqu'on dit : « trois barriques d'un vin délicieux, » l'adjectif ne marque pas l'espèce, on ne désigne pas l'espèce du vin, mais on la qualifie ; et pour la quali-

lier, on est obligé de l'individualiser en préposant au nom l'article indéfini. Il y a donc lieu de distinguer les compléments et adjectifs constitutifs d'espèces et les compléments et adjectifs qui sont simplement qualificatifs. Quand le complément indéfini d'un nom de quantité est accompagné lui-même d'un complément ou d'un adjectif purement qualificatif, on individualise l'espèce ou l'objet à l'aide de l'article indéfini : « une pièce d'*un* vin délicieux, une tranche d'*un* melon exquis. » Mais il faut noter qu'un même adjectif peut, suivant le point de vue, être considéré comme constitutif d'espèce ou comme qualificatif ; comparez « trois barriques *de* bon vin » et trois barriques d'*un* bon vin ». Dans le premier cas, il s'agit de vin de l'espèce dite « bonne », et, dans le second, d'*une* espèce de vin qui a pour qualité d'être bonne. Ce sont là deux façons de dire que le vin dont on parle est bon.

Lorsque le complément partitif dépend d'un nom ou adverbe *de quantité indéterminée*, l'espèce ne peut plus être qualifiée, et par conséquent le nom ne peut pas être accompagné de l'article indéfini. On dit bien : « beaucoup, trop, etc., *de vin, de bon vin, ou de vin blanc,* » mais on ne dirait pas : « J'ai acheté beaucoup d'*un* vin délicieux. » Or, devant le *de* partitif elliptique, la quantité sous-entendue est nécessairement indéterminée. Il en résulte que le *de* partitif elliptique ne peut pas être suivi de l'article indéfini. Nous ne disons plus, comme M^{me} de Sévigné (H., § 118) : « Je vous prierai de m'envoyer *d'une* étoffe jolie pour votre frère. » Haase rapproche à tort cet exemple de la

1. Nous verrons (p. 98), que le *de* partitif *elliptique* indique au contraire que l'adjectif qui suit immédiatement a une valeur purement qualificative.

maxime de La Rochefoucauld : « Il n'y a que *d'*une sorte d'amour, mais il y en a mille différentes copies. » Le sens n'est certainement pas : « il n'y a qu'*une partie* d'une sorte d'amour. » Le *de* a ici la même valeur que dans : « il y a des amours *de* plusieurs sortes. » Ce n'est pas le *de* partitif. La construction régulière serait : « Il n'y a d'amour que d'une sorte. »

Voltaire a écrit *Epître à Horace*, vers 149 :

Comme on boit *d'un* vin vieux qui rajeunit les sens.

Mais ici, on n'a pas non plus le vrai *de* partitif ; *de* ne signifie pas « une quantité quelconque de », pas plus que *tâter d'un mets* Molière ne peut être interprété : « tâter *un* morceau d'un mets. » Les verbes *boire*, *manger*, *tâter*, *goûter*, *user*, etc., ont une acception intransitive dont le complément est amené par la préposition *de*. *Boire d'un vin* est tout semblable à *user d'un remède*, bien que la nuance qui sépare *boire* transitif de *boire de* soit moins apparente que celle qui distingue *user* et *tâter* transitifs de *tâter de*, *user de*.

III. -- L'ARTICLE PARTITIF

Dans certains cas, le *de* partitif elliptique a pris la valeur d'un article.

Nous avons remarqué que lorsqu'on dit : « il a acheté *de* l'étoffe, ou *des* étoffes, » le nom est pris dans un sens général, malgré la présence de l'article, aussi bien que dans « sans acheter *d'*étoffe ».

Le *de* partitif elliptique, uni ou non à l'article défini, lorsqu'il est suivi d'un nom pris au sens général, s'est incorporé l'idée de quantité indéterminée, si bien qu'on ne sent plus l'ellipse. Dans « j'ai acheté *de* bon vin, j'ai acheté *du* vin », *de* et *du* signifient vraiment

« une certaine quantité de », et leur valeur propre disparaît, tandis qu'on la saisit fort bien dans « j'ai acheté *de* son vin, j'ai pris *du* vin que vous m'aviez recommandé », où le complément direct exprimant la quantité indéterminée est proprement sous-entendu et est senti comme tel, ce qui laisse à la préposition toute sa valeur. Autrement dit, dans « j'achète *du vin, de la toile* », *du vin, de la toile* sont des locutions substantives, compléments directs du verbe. Ces locutions, formées avec la préposition ou l'article partitif, peuvent être aussi sujet du verbe ou complément régi par une préposition : « *des secours* lui sont nécessaires ; il l'a fait *pour* de l'argent. » On ne dirait pas : « *de ces secours* lui sont nécessaires, » ni « il l'a fait pour *de* votre argent ».

Ainsi *de, du, de la, des*, lorsqu'ils ne dépendent pas d'un mot qui précède et ce qui est toujours le cas pour *de* qu'ils sont suivis d'un nom pris au sens général, signifient à eux seuls, sans que l'ellipse soit sensible : « une certaine quantité de ». *Du, de la, des*, sont appelés, dans ce cas, articles partitifs, et il n'y a pas de raison théorique pour ne pas comprendre *de* dans cette appellation ; car dans « de bon vin », *de* joue bien le rôle d'un article indéfini partitif.

L'article partitif est donc un mot qui se place devant le nom pris au sens général pour indiquer qu'on parle d'une quantité indéterminée de l'objet ou des objets. Il s'accorde naturellement avec le nom ; de là les trois formes *du, de la, des*. Cet article se réduit à *de* dans les cas que nous étudierons.

Pour résumer ce qui touche *de* dans sa valeur partitive, on peut dire qu'il est préposition, avec ou sans ellipse, dans « bouteille *de* vin, il a pris *de* ce vin »,

et qu'il est article dans « il a *de* bon vin » ou partie constitutive d'article dans « il boit *du* vin ». Mais comme il y aura lieu de le distinguer, dans sa valeur d'article, des formes *du*, *de la*, *des*, nous continuerons à l'appeler préposition partitive, pour la commodité de notre exposition, réservant le terme d'article partitif pour *du*, *de la*, *des*.

Le *de* partitif elliptique, joint à l'article défini, forme donc ce qu'on est convenu d'appeler l'article partitif, *du*, *de la*, *des*. Mais il ne faudrait pas considérer *des* comme le pluriel de *du*, *de la*, et l'assimiler à *les*, pluriel de *le* ou *la*. *Du* partitif, c'est une certaine quantité *du*, et *des* = une certaine quantité *des*. L'idée partitive proprement dite, fondamentale, est la même dans le singulier et dans le pluriel. *Des poulets* n'est pas le pluriel de *du poulet*. L'idée partitive n'a ni singulier ni pluriel, mais s'applique tantôt à un objet, tantôt à un ensemble d'objets. *Des poulets*, c'est une certaine quantité, un certain nombre de poulets, et le vrai singulier de cette locution, c'est *un poulet*. *Des* partitif est ainsi devenu le pluriel de l'article indéfini *un* et s'est substitué à l'ancien pluriel *uns*, *unes* : *unes joues*, aujourd'hui *des joues*'. « Résultat curieux, dit Darmesteter, *Syntaxe*, § 388, qui montre au singulier un nom indéterminé, au pluriel un nom déterminé. »

Cette contradiction n'est qu'apparente, puisque *des poulets* signifie exactement « une quantité indéterminée des objets nommés poulets », et que, par conséquent, le nom *poulets* n'est pas plus déterminé dans *des poulets* que dans *un poulet* ou dans « quelques poulets, plusieurs poulets ».

1. Encore dans Rabelais (L.) : « Unes matines, unes vespres bien sonnées sont à demi dites. »

Mais comment se fait-il que l'article défini, signe ordinaire de la détermination, se soit introduit dans cette locution indéterminée ?

Et d'abord, à quand remonte cet emploi de l'article partitif ? « Nos plus anciens textes, dit M. Étienne (*Essai de Grammaire de l'ancien français*, § 276), jusqu'à la fin du XI^e siècle, n'offrent aucun exemple de l'article partitif. » On en trouve cependant dans le *Roland*, comme nous l'avons montré, si l'on interprète bien des constructions telles que « trop at perdu *del* sanc » (vers 2229). Pour les exemples postérieurs, nous renvoyons à M. Étienne.

Il est certain qu'en même temps on employait le nom, pris au sens partitif, tantôt sans préposition ni article, comme en latin, tantôt avec la seule préposition *de*, comme en latin populaire :

Aucassin et Nicolette (L. : « Si prist *dras* de lit et *touailles*. »

Huon de Bordeaux (G. :

Onques mes pere n'ot *de mes* au disner,
Que li François n'en ait eü assez.

Darmesteter (*l. c.*) dit que « dans les constructions de ce genre le régime est *le plus souvent* déterminé », et que dès lors « l'article a paru ». Mais d'abord, il est inexact que, dans les constructions partitives, le régime soit le plus souvent déterminé. Il est bien évident au contraire que dans le plus grand nombre des cas le nom est indéterminé. Lorsqu'on dit : « il a du pain, de la viande, des livres, de la prudence, » il est extrêmement rare qu'on détermine cette viande, ce pain, ces livres', cette prudence. En outre, d'une

1. Nous avons montré qu'on ne peut même plus déterminer un nom partitif au pluriel (ci-dessus, p. 90), et cela ne nous gêne pas.

façon générale, il serait étrange qu'on ait employé l'article devant les noms indéterminés *parce qu'on* le mettait devant les déterminés ; c'est comme si on mettait une *s* au singulier parce qu'on en met une au pluriel.

Il faut donc chercher une autre explication. Mais rien n'est plus simple. On a commencé à dire : acheter de « le pain », *du pain*, au lieu de : acheter de « pain », à l'époque très ancienne où on a commencé à dire : « *le pain* nous est nécessaire pour vivre, » à côté de : « *pain* nous est nécessaire, etc. » C'est une application de la loi en vertu de laquelle les noms employés au sens général ont pris l'article défini¹, non pas pour s'assimiler aux noms définis, tout en restant indéfinis, mais parce qu'ils expriment des choses que l'on peut *considérer comme* définies, des objets types, ou, au pluriel, des ensembles. Il est évident que l'article a exactement la même raison d'être dans « *la* toile est chère cette année » et dans « il achète de *la* toile ».

Il est plus délicat d'expliquer pourquoi, dans certains cas, nous employons le simple *de* partitif elliptique au lieu de l'article partitif proprement dit, à savoir : A, souvent devant l'adjectif qui précède le nom ; B, dans les propositions négatives ; C, entre le nom ou pronom et l'adjectif qui le suit.

1. Sous réserve d'un certain nombre d'exceptions, notamment, comme nous l'avons vu, devant le complément d'un nom de quantité exprimé.

A. — Emploi de la préposition partitive devant l'adjectif qui précède le nom

Pour rendre compte de l'emploi ou de l'omission de l'article dit partitif devant l'adjectif, il importe de rappeler d'abord quelle est la valeur propre de l'article. L'article défini indique que le nom exprime soit un objet déterminé par un complément ou par les circonstances, soit l'espèce dans sa généralité, soit une sous-espèce déterminée par un adjectif ou un complément.

Détermination de l'objet : *les pommes de son jardin, le vin de sa cave.*

Désignation de l'espèce dans sa généralité : *les pommes* sont chères cette année, *le vin* est cher.

Détermination de la sous-espèce : *les pommes de Normandie, le vin blanc.*

« Il aime les fruits verts » peut signifier :

1° Il aime « les fruits » à l'état vert, quand ils sont verts.

2° Il aime l'espèce « fruits verts ».

Dans le premier cas, l'article indique simplement que le mot *fruits* est pris dans le sens général : *tous les fruits*, quand ils sont verts. L'adjectif ne détermine pas l'espèce, il est circonstantiel.

Dans le second cas, l'article indique que l'espèce de fruits dont on parle est déterminée par l'adjectif qui accompagne le nom : Quels fruits ? Les verts. L'adjectif est constitutif d'espèce.

Supposons le substantif accompagné d'un adjectif qui se place nécessairement avant le nom : « il aime les bons fruits. » Ici il ne peut plus s'agir des fruits en

général quand ils sont bons, mais de l'espèce « bons fruits ». L'adjectif, placé entre le substantif et l'article qui marque la détermination, est forcément la condition de cette détermination. Si l'on voulait marquer une détermination d'ordre général, il faudrait rapprocher l'article du substantif, et, comme l'adjectif ne peut suivre, il faudrait exprimer l'idée en le plaçant dans une subordonnée : il aime « les fruits » quand ils sont *bons*.

Introduisons maintenant le *de* partitif. « Il a des fruits mûrs » peut être analysé :

1° Il a « des fruits », qui sont mûrs.

2° Il a des « fruits mûrs ».

Au contraire, « il a *des bons fruits* » ne peut pas s'interpréter « il a *des fruits*, lesquels sont bons », mais seulement : il a une certaine quantité de l'espèce « les bons fruits », puisque l'article défini, inclus dans l'article partitif, indique que l'adjectif qui précède le nom détermine l'espèce.

Mais, dans ce cas, la langue a conservé la possibilité d'employer la simple préposition *de* : « il a *de* bons fruits. » Comme il n'y a plus d'article défini, rien n'indique que l'adjectif qui suit soit constitutif d'espèce, et comme on met aujourd'hui l'article toutes les fois que l'adjectif a ce caractère, il en résulte qu'il ne l'a pas ici et qu'il est simplement qualificatif.

Ainsi, *des bons fruits*, ce sont des fruits *de la bonne espèce*, et *de bons fruits*, ce sont des fruits *de bonne qualité*. La différence est parfois insignifiante, et la langue parlée emploie souvent l'une ou l'autre tournure sans y attacher aucune importance. Mais la règle donnée par les grammaires actuelles étant de mettre toujours *de* devant l'adjectif, il importe de

déterminer dans quels cas la logique, d'accord avec l'usage, autorise l'article partitif.

Pour qu'on puisse, devant l'adjectif, employer *du*, *de la*, *des*, au lieu de *de*, il faut, d'après qu'il précède, que l'adjectif puisse former avec le substantif un nom d'espèce, c'est-à-dire : 1° que l'adjectif exprime une qualité conçue par notre esprit comme constitutive d'espèce, et 2° que le substantif exprime un objet conçu par notre esprit comme susceptible d'espèces.

Par exemple, on dit bien plutôt : « elle a *de* charmantes toilettes, » que « *des* charmantes toilettes », parce que la qualité exprimée par l'adjectif *charmant* est trop particulière pour être constitutive d'espèce ; nous pouvons concevoir *les belles toilettes* comme formant une espèce du genre « toilettes », mais beaucoup moins *les charmantes toilettes*. On ne dirait guère non plus : « il a eu *des* grandes déceptions » au lieu de « il a eu *de* grandes déceptions », parce que si la grandeur est une qualité constitutive d'espèce, les déceptions se prêtent peu à une subdivision en espèces.

Il nous reste à préciser quels sont, parmi les adjectifs qui peuvent se placer avant le nom, ceux qui expriment des qualités que l'esprit conçoit comme constitutives d'espèces, et quels sont d'autre part les objets que nous nous représentons comme susceptibles d'espèces. Ces adjectifs sont ceux qui se placent *obligatoirement* avant le nom ; et ces objets sont les objets matériels', et une partie seulement des autres, dans les conditions que nous établirons.

1. *Matériels* au sens de *perçus par les sens*, objets proprement dits ou phénomènes.

Adjectifs dont la place normale est avant le nom.

Les qualités exprimées par les adjectifs qui se placent obligatoirement avant le nom sont : 1° relativement à l'espace, la grandeur et la petitesse (*petit, grand, gros*), 2° relativement au temps, l'ancienneté ou la nouveauté (*jeune, vieux, nouveau*, dans l'acception la plus générale de chacun de ces mots), 3° relativement aux sens et à l'esprit, qui perçoivent les objets, la vérité ou la fausseté, la beauté et la bonté ou leurs contraires (*vrai et faux, beau et vilain, bon et mauvais*, toujours dans l'acception la plus générale de chacun de ces mots). Ces adjectifs expriment ce qu'on peut appeler les « qualités essentielles » des choses, ils ne font que modifier la signification du substantif dans un sens augmentatif ou diminutif, mélioratif ou péjoratif. Ce sont les espèces les plus générales entre lesquelles l'esprit répartit les objets, tous les objets (cf. les expressions : c'est de la petite espèce, de la grosse espèce, de la belle espèce, etc.). Et c'est parce qu'ils sont *essentiellement* constitutifs d'espèces qu'on s'est habitué à les placer entre l'article et le nom, et qu'ils ont fini par s'y placer obligatoirement. C'est pour la même raison qu'ils peuvent se construire avec l'article partitif.

Aussi, malgré la règle grammaticale mal formulée en vertu de laquelle on devrait toujours remplacer l'article partitif par *de* devant un adjectif, nous ne sommes pas choqués d'entendre dire : *des petits pains, des grands murs, des gros bonnets, des jeunes filles, des vieux soldats, des nouveaux élèves, des vrais diamants, des faux cheveux, des beaux tableaux, des*

vilaines bêtes, du bon tabac, du mauvais cidre. Et M^{me} de Sévigné a pu écrire légitimement : *des grosses larmes, des petites branches.*

Le plus souvent, l'adjectif « d'espèce » peut être aussi bien considéré comme un adjectif « de qualité », ce qui permet d'employer aussi la préposition : « il a *des* nouveaux élèves, ou *de* nouveaux élèves ». On reconnaît que l'adjectif peut être conçu comme qualificatif, lorsqu'on peut, sans forcer le sens, le placer dans une incidente : il a des élèves *qui sont nouveaux*. Il n'en est pas toujours ainsi, et on dit nécessairement avec l'article partitif : « j'ai acheté *des* petits pains, » parce qu'ici *petit* désigne expressément l'espèce, et que le sens n'est pas : « j'ai acheté des pains *qui sont petits*. » Il va sans dire que l'adjectif par lequel commence un « nom composé » exprime toujours l'espèce, et ne peut être précédé de la simple préposition. On ne dirait plus, comme M^{me} de Sévigné, « *de* jeunes gens », parce que nous ne décomposons plus la locution en : *des gens qui sont jeunes*.

Il résulte de ces remarques que, si l'on a le choix entre les deux tournures, on donne plus d'importance à l'adjectif en employant la préposition, puisque c'est alors comme si l'on mettait l'adjectif en relief dans une incidente. Edmond About, cité par M. Delbœuf¹, a écrit : « L'épargne française est leur ouvrage (des femmes) ; ce sont elles qui ont créé nos milliards à force de cacher *de petits sous* dans *de grands bas*. » Il aurait pu dire : « *des* petits sous dans *des* grands bas. » En employant la préposition, il a souligné son antithèse.

1. Dans *Réflexions à propos des Glanures grammaticales de J. Bastin* (Recue de l'instruction publique en Belgique, t. XXXVII).

puisque cette construction donne plus d'importance à l'adjectif.

Les adjectifs dits déterminatifs se placent aussi avant le substantif. Ceus qui ne s'emploient pas avec l'article défini, ne peuvent naturellement pas s'employer non plus avec l'article partitif, qui contient l'article défini. Il est à peine utile de remarquer, comme le fait Ayer (§ 173, 8, *b*) qu'on ne dit pas : « *des* mes amis, *des* ces livres. » On ne dit pas non plus *des tels garçons*, puisqu'on ne peut pas dire *les tels garçons*. Si « il y a *des* autres raisons » choque, bien qu'on dise « les autres raisons », c'est que l'adjectif indéfini *autres* ne saurait constituer une espèce; *les autres raisons* ne sont pas une « espèce » de raisons. Cependant l'ancienne langue employait l'article partitif devant *autres* : « et *des autres* assez » (*Roland*) = « et *d'autres* en quantité ». Il faut remarquer que nous avons ici la locution pronominale; or, l'article est logiquement un élément essentiel de cette locution. On a toujours dit pronominalement « *l'autre* est ici; *les autres* sont venus » et non pas « *autre* est venu, etc. ». On devrait donc dire et on a dit : « *des autres* (un certain nombre de *les autres*) sont venus. » C'est sous l'influence de l'emploi adjectif de *autres* (il a *d'autres amis*), que la locution partitive pronominale *des autres* a fait place à *d'autres*. On peut rencontrer l'article devant l'adjectif *autre*, mais c'est quand il y a une détermination précise : « Vous me donnerez *des* autres pommes » (vous savez desquelles). *Donnez-moi de l'autre vin* a un tout autre sens que *donnez-moi d'autre vin*¹.

1. Sur *d'autre* = *un autre*, voy. plus loin, p. 113.

On a dit « *de* différentes personnes ' » et non « *des* différentes personnes », et on dit encore (voy. Littré) : « *de* certains gens » et non « *des* certains gens », parce que ces adjectifs ne sauraient former une espèce. D'ailleurs ces adjectifs, dans leur valeur affaiblie, expriment en somme au pluriel une idée partitive (plusieurs) et la préposition partitive, devenue pléonastique, a disparu ou est en train de disparaître devant eux.

Les adjectifs numéraux ordinaux peuvent former des noms d'espèces : *les premières et les secondes galeries*, etc. Aussi dit-on : « Vous prendrez *des* premières galeries, » et on ne pourrait substituer la préposition à l'article, parce que la locution forme un véritable nom composé, avec le sens de « billets de premières galeries ».

On trouve aussi l'article partitif pluriel devant un substantif précédé d'un nom de nombre cardinal. Voltaire (B.) : « Je passe *des* six mois sans écrire à mes amis. » Ici le nom de nombre forme encore un véritable nom composé avec le substantif qui suit ; entendez : « des périodes de six mois, des semestres. » Et ce nom composé peut s'employer au singulier ; Commines a écrit : « Ce temps lui dura *un* seize ans ou environ. » On a ensuite préféré *quelque* à *un* : « J'ai *quelque* soixante ans. » (Racine.)

Adjectifs à place facultative.

Certains adjectifs peuvent se placer soit avant soit après le substantif. Ce sont ceux dont la signification

1. Bossuet (H., 118) : « Les doctes font *de* différentes supputations. » La Bruyère (*ibidem*) : « Ceux que l'on choisit pour *de* différents emplois. »

propre est telle qu'elle implique une idée augmentative ou diminutive, méliorative ou péjorative; cette idée prévaut sur le sens propre, sans le modifier ou en l'altérant plus ou moins, quand l'adjectif précède le nom. Mais il reste presque toujours assez du sens propre pour que ces adjectifs ne s'assimilent pas tout à fait à ceux qui précèdent le nom obligatoirement, et que, dès lors, n'étant pas constitutifs d'espèces, ils ne puissent guère se construire avec l'article partitif. Ainsi l'adjectif *ravissant*, dont le sens propre est « qui ravit », comporte une idée méliorative de beauté, qui permet de le placer avant le nom. On dira donc : « il fait de ravissantes aquarelles, » mais beaucoup moins « *des* ravissantes aquarelles », parce que l'esprit ne conçoit pas les ravissantes aquarelles comme une espèce du genre aquarelle.

Dans les cas rares où l'adjectif à place facultative est conçu comme un pur synonyme d'une épithète méliorative ou péjorative, particulièrement lorsqu'il aurait un tout autre sens si on le plaçait après le substantif, il peut se construire avec l'article partitif : « *de* ou *des* braves gens. » Racine écrit (*Mithridate*) :

N'accuse point le ciel qui le laisse outrager
Et *des* indignes fils qui n'osent le venger.

Il en est de même lorsque l'adjectif fait seulement ressortir une idée incluse dans le substantif : « ce sont *des* plats valets. »

Noms abstraits au pluriel.

Quand un nom abstrait s'emploie au pluriel, il est pris dans une acception qui assimile l'idée abstraite aux objets ou phénomènes matériels qui se comptent,

et il n'y a pas de raison *a priori* pour qu'il ne soit pas traité comme un nom concret. Toutefois, la langue littéraire réagit contre l'assimilation, et évite de placer l'article partitif devant l'adjectif qui ne forme pas un nom composé avec le pluriel abstrait qui suit. Tandis qu'on dit à peu près indifféremment « des bons fruits » ou « de bons fruits », on dit plutôt « de bonnes idées » que « des bonnes idées ». On trouve cependant, dans ce cas, chez les meilleurs auteurs, des exemples de l'article partitif. Bossuet (B.) : « Quand Dieu promet *des grandes grâces* ; » Fénelon (*ibidem*) : « Obtenir des richesses par *des mauvaises industries* ». Les adjectifs *vrai* et *faus* se lient plus intimement que les autres au nom abstrait qui suit ; aussi dit-on couramment : « *des fausses joies, des vraies folies.* »

Noms abstraits au singulier.

Passons au cas où le nom abstrait est pris dans une acception qui ne comporte pas de pluriel¹, auquel cas il est assimilable à un nom de matière.

Nous distinguons par figure diverses espèces d'une qualité comme il y a diverses espèces d'une matière déterminée : *l'éloquence du barreau, la grande éloquence*, etc., comme on dit *le vin de Bourgogne, le vin blanc*, etc. Et en présence de la manifestation de cette qualité ou d'une de ses espèces, nous disons : « *Voilà de l'éloquence, de la grande éloquence,* » comme « *voilà du vin, du bon vin* ». Mais l'assimilation mé-

1. Tous les noms abstraits n'admettent pas cette acception, qui permet de les employer avec l'article partitif singulier. Nous ne dirions plus comme Malherbe (H.) : « *endurer de l'outrage* ; il y a *de l'obstacle* ; *espérer du salaire.* »

taphorique ne va pas plus loin, et on ne dit pas : « Voilà ou c'est *de* grande éloquence » comme on dit : « Voilà ou c'est *de* bon vin » aussi bien que « voilà ou c'est *du* bon vin ». C'est que « voilà *de* grande éloquence » signifierait, comme nous l'avons expliqué : « Voilà une certaine quantité d'éloquence, qui est grande. » Or, si nous nous représentons diverses espèces d'une qualité, nous ne concevons pas cette qualité comme divisible, à l'égal d'une matière, en fragments susceptibles d'être qualifiés.

D'autre part, de quelqu'un qui a une certaine dose de la qualité en général, on dit qu'il a par exemple « de l'éloquence », comme on a « du vin ». Mais on ne dirait pas qu'il a « de la grande éloquence », comme « il a du bon vin ». C'est seulement la qualité en général, mais non pas telle ou telle espèce, que l'esprit conçoit comme une réalité dont on peut posséder une partie.

Toutefois, un nom de qualité peut désigner non seulement la qualité en général, mais cette qualité individualisée, en tant qu'elle existe dans une personne et qu'elle est considérée comme lui appartenant : *l'éloquence de Bossuet*. Dans cette acception, la qualité peut être qualifiée comme peut l'être une partie du corps : *son éloquence est entraînante* (comme *son visage est énergique*), il a *une éloquence de soldat* (comme : il a *une main de prélat*), etc. L'idée que l'on exprimerait par « il a de la grande éloquence » peut donc se rendre par : « Il a une grande éloquence, » mais on voit que le mot *éloquence* n'a pas la même acception dans les deux cas. On dit de même : « Ce vin a de la couleur, » mais « il a *une* belle couleur » et non pas : de la belle couleur.

On dit cependant : « Il a de la bonne volonté, de la mauvaise volonté, de la mauvaise foi, etc. » Mais il est facile de voir que ce sont là de véritables noms composés ; la « bonne volonté » n'est pas une espèce de la volonté, mais une qualité à part.

En résumé, on peut dire que l'usage proscrit l'*article* partitif devant les adjectifs indéfinis ; il lui préfère la préposition partitive devant les adjectifs qui peuvent se placer après le nom ¹, et aussi, quoique à un moindre degré, devant les autres adjectifs lorsqu'ils qualifient un nom abstrait au pluriel. L'usage exige au contraire l'article partitif, au lieu de la simple préposition, devant les adjectifs qui forment des noms composés ou des locutions assimilées et devant ceux qui s'appliquent à un terme abstrait au singulier.

Ces distinctions dérivent toutes de ce principe, qui les résume : l'adjectif exprime *l'espèce* quand il est précédé de l'article partitif, et *la qualité* quand il est précédé de la préposition.

*Origine de la distinction entre la préposition
et l'article partitif devant l'adjectif.*

La tendance évidente de la langue a été de substituer partout l'article au *de* partitif elliptique. Comme nous l'avons montré (p. 98), la présence de l'article partitif devant un nom suivi de l'adjectif n'empêchait pas de donner à l'adjectif l'une ou l'autre de ses deux valeurs, la spécifique ou la qualificative. Au contraire, l'article

1. En réalité, dans ce cas, la langue populaire place toujours l'adjectif après le nom.

partitif placé immédiatement devant l'adjectif restreignait à la valeur spécifique la signification de cet adjectif, et c'est pour pouvoir exprimer l'autre valeur que la langue a *conservé*, dans ce cas, la faculté d'employer la préposition. Comme Joinville, chez qui on relève (G.) : « Li roys dona *de grans* dons, » Amyot écrivait : « Il avoit tous les jours ordinairement *de grandes* altercations en la tribune aus harengues. » Faut-il croire avec Darmesteter (*Syntaxe*, § 389) qu'entre Amyot et Vaugelas l'article partitif avait supplanté partout la préposition, que la langue littéraire du XVII^e siècle a rétabli la préposition devant l'adjectif au pluriel « par un esprit plus développé d'analyse », et que les grammairiens du même siècle ont étendu cette distinction au singulier ? C'est là une explication bien compliquée. On ne prouve pas du tout que l'emploi de la simple préposition *de* devant l'adjectif ait disparu complètement avant le XVII^e siècle. On cite des exemples de M^{me} de Sévigné', qui, bien interprétés, n'ont rien de contraire à l'usage actuel ; nous croyons l'avoir établi ci-dessus. Il n'y a donc aucune raison de supposer une solution de continuité entre notre usage et celui du commencement du XVII^e siècle, pour l'expression de l'idée partitive devant un nom précédé de l'adjectif.

B. — Emploi de la préposition au lieu de l'article partitif dans les propositions négatives

Nous disons : « il demande *du* pain, » mais « il ne demande pas *de* pain ».

Si *de* partitif, suivant « ne pas, ne point », n'est pas

1. Voy. le lexique de l'édition des *Grands Écrivains*, page XII.

agglutiné à l'article, c'est qu'en réalité on n'a pas là le *de* partitif *elliptique*. La quantité de l'objet n'est pas sous-entendue, elle est exprimée par les mots *pas*, *point* et autres, dont « de pain » est le complément. Comparez :

Il vent *beaucoup* de pain.

Il vent *peu* de pain.

Il *ne* vent *pas* de pain.

Nous savons en effet que l'article ne s'est pas introduit, devant les noms pris au sens général, après le *de* non elliptique.

Il faut bien se rendre compte, d'ailleurs, qu'en supprimant la négation et par conséquent le *de* qui s'y rattache, ce n'est pas nécessairement l'article partitif qu'on serait obligé d'exprimer et qui prendrait la place du *de* de la tournure négative. « Je n'ai pas *de* cheval » s'oppose à « j'ai *un* cheval » et non pas à « j'ai *du* cheval », à moins que ces paroles ne soient par exemple sur les lèvres d'un boucher qui vent de la viande de cheval. Quand on parle de l'animal et non de la viande, le contraire de n'en pas avoir, c'est en avoir un ou plusieurs, et non pas en avoir un morceau.

L'habitude d'employer *de* sans article après *ne pas*, *ne point*, où *de* dépendait à l'origine des substantifs *pas* et *point*, a fait introduire ce *de*, à l'exclusion de l'article partitif ou *de l'article indéfini*, dans toutes les propositions négatives, alors même qu'il n'y a pas de nom auquel *de* puisse se rattacher : « il est sorti sans prendre *de* chapeau. » Autrement dit, dans les propositions négatives, on prépose *de* au complément direct non déterminé, à moins que le complément ne

1. Ou au sujet logique, dans les phrases telles que : « il n'est pas arrivé *de* lettre. »

forme locution avec le verbe (*il n'a pas pris garde*, et non *il n'a pas pris de garde*¹⁾); mais à l'origine ce *de* ne s'employait que dans les propositions négatives où la négation contenait un substantif tel que *pas* ou *point*, qui était le véritable complément direct du verbe.

Aujourd'hui, on peut dire que *de*, devant le complément direct ou le sujet logique des propositions négatives, tient lieu soit d'un article indéfini, soit d'un article partitif. Toutefois, on emploie l'article indéfini ou partitif quand la négation signifie « en aucune manière » et non « aucune quantité de ». Pascal (H., § 119, remarque 1): « Ils n'en diront pas *du* bien » = ils n'en *diront aucunement* du bien. « Ils n'en diront pas *de* bien » signifie: « ils n'en diront *aucun bien*. » Il est quelquefois indifférent de s'exprimer d'une manière ou de l'autre, mais non pas toujours; Racine (H.) écrit dans *Iphigénie* :

Dans la nuit du tombeau j'enfermerai ma honte,
Sans chercher *des* parents si longtemps ignorés.

Il est certain que le sens est « sans chercher *aucunement* » et non pas « sans chercher *aucun parent* ». Non-seulement nous dirions ainsi aujourd'hui, quoi que prétende Haase, mais nous ne pourrions pas dire autrement.

Lorsque le substantif est accompagné d'un adjectif ou d'un complément quelconque, l'idée négative peut porter sur cet adjectif ou ce complément. La Fontaine: « il n'avait pas des outils *à revendre*, » = il n'avait pas des outils qui fussent à revendre, ses outils n'étaient *pas à revendre*. Dans ce cas, on peut toujours

1. Voyez toutefois ci-dessous, p. 115.

exprimer l'article partitif ou indéfini, mais on peut aussi employer la préposition, qui supprime tout article : « il n'avait pas *d'*outils à revendre » = il n'avait *aucun* « outil à revendre ».

On peut aussi employer *de* dans une proposition complétive (surtout infinitive) après une principale négative : « il ne cherche pas à faire *de* bruit ; il ne veut pas faire *d'*excuses. » Boileau (H.) : « Je *ne* pense *pas* qu'il y ait *d'*ouvrage de cette nature en notre langue. » Corneille a écrit (H.) :

Et ne permettez pas que cette illusion
Aux mutins contre nous prête *d'*occasion.

Il y a là quelque chose qui nous choque, pour deux raisons : 1^o parce que le *de* est trop loin de la négation 2^o parce que l'expression « prêter une occasion » n'appartient pas à l'usage actuel.

Pascal (H.) : « Je ne vois point que nous puissions avoir *de* scrupule. » Ici, *de* n'est pas dans la complétive immédiate de la négative.

Il faut, bien entendu, que l'idée négative englobe en quelque sorte la phrase entière. On ne dirait pas : « Je ne savais pas qu'il avait *d'*entrain. » Cf. : « Je ne croyais pas qu'il eût *d'*entrain, » = je croyais qu'il n'avait *pas d'*entrain.

La Fontaine (Fen., V, 3, 1536) :

Je *ne* vois *point* qu'encore il ait conçu *d'*amour.

On ne dirait assurément pas : « Tu ne vois donc pas qu'il a conçu *d'*amour, » parce que la subordonnée est ici purement affirmative.

Une même négation peut gouverner deux *de*, le second dans une incidente complétive. Balzac (H.) : « Il

n'y a point de si médiocre prédicateur qui veuille reconnaître *de* supérieur. »

On dit très naturellement : « des personnes qui *n'avaient pas de* cupidité ni *d'avarice*. » Il semble qu'on devrait pouvoir dire aussi par extension : « des personnes qui *n'avaient ni de* cupidité, ni *d'avarice*. » On en a des exemples de Pascal et de Massillon (H.). Mais Bouhours condamnait déjà cette façon de parler. Nous préférons, après *ni* répété, supprimer tout article devant les substantifs employés au sens général¹, ou introduire l'article partitif.

L'emploi de *de*, avec suppression de l'article partitif ou indéfini, s'est propagé des propositions négatives aux propositions interrogatives (quand l'idée est négative, quand la réponse doit être négative).

Vaugelas (H.) : « Où aurai-je *de* retraite assurée? » Fléchier (*ibid.*) : « En chercherons-nous *de* témoignage plus éclatant que celui que donne le roi? » Mais cet emploi est tombé en désuétude. Sans doute, nous dirions encore : « Trouverez-vous *de* meilleur cidre que celui qu'il vous offre? » Mais c'est ici *de* pour *du* devant un adjectif, emploi normal même dans une phrase purement affirmative.

Les propositions amenées par *sans* et *sans que* sont assimilées à des négatives. Balzac emploie aussi *de* après *avant que* : « Elle approuve le dessein qu'il a, *avant qu'il* forme *de* résolution » = alors qu'il *n'a pas* formé, *sans qu'il* ait encore formé *de* résolution.

1. L'usage de ne pas employer d'article devant les substantifs pris au sens général s'est mieux conservé dans les énumérations qu'ailleurs : *suc sang et eau*, etc.

Valeurs différentes, dans les négatives et dans les affirmatives, du de partitif devant l'adjectif.

Si l'on compare « j'ai *de* bonnes nouvelles », et « je n'ai pas *de* bonnes nouvelles », on se rendra compte que *de* n'a pas la même valeur dans les deux phrases. Dans la première, c'est la forme que peut prendre l'article partitif devant un adjectif¹; dans la seconde, c'est la préposition rattachant la négation à son complément, précédé ou non d'un adjectif, et ce complément peut être indéfini aussi bien que partitif.

D'où il résulte que le *de* des propositions négatives, alors même qu'il est placé devant un adjectif, peut correspondre à l'article indéfini de la proposition affirmative. Ainsi « je n'ai pas *de* grande table » est le contraire de « j'ai *une* grande table ». Mais on ne dira jamais « j'ai *de* grande table » pour « j'ai *une* grande table ». Le *de* elliptique des propositions affirmatives a nécessairement sa valeur d'*article partitif*.

Cependant Molière écrit (*Femmes savantes*, IV, 7):

Je leur ferai voir

S'il est dans la maison *d'autre* maître que moi.

Et il faut évidemment comprendre, non pas « s'il est *de* l'autre maître », mais « s'il est *un* autre maître ». Il faut remarquer : 1° qu'on a ici une interrogation indirecte, et qu'à l'époque de Molière (ci-dessus, p. 112) les propositions interrogatives étaient traitées comme les négatives; 2° que le pluriel *d'autres maîtres* (= *des*

1. Voyez ci-dessus, p. 98.

maitres autres) serait parfaitement régulier, et que le singulier peut être dû à l'attraction du terme de comparaison *moi*, qui est du singulier¹.

Il est facile de se rendre compte pourquoi *de* ne s'emploie pas, avec suppression de l'article partitif ou indéfini, devant les compléments *non directs* des verbes accompagnés de négation. Ainsi on ne dira pas : « Ils ne se sont pas défendus avec *de* bâtons. » C'est qu'à aucune époque, dans les compléments indirects ou circonstanciels, *de* n'a pu dépendre des substantifs *pas* ou *point*. Dans la phrase citée, *de bâtons* n'a jamais pu être le complément de *pas*. Mais l'article indéfini ou l'article partitif s'est introduit dans les compléments non directs, ce dernier sous la forme *de* quand le substantif est précédé d'un adjectif : « ils se sont (ou ne se sont pas) défendus avec *un* bâton, avec *des* bâtons, avec *de* bons bâtons. »

Par conséquent, lorsqu'on a *de* entre une préposition et un adjectif, ce *de* est nécessairement l'article partitif, alors même que la proposition serait négative ; il équivaut à *du*, *de la*, devant un singulier, à *des* devant un pluriel, jamais à *un*. « On le nourrit (ou on ne le nourrit pas) avec *de* bon lait = avec *du* lait qui est bon ; avec *de* bons légumes = avec *des* légumes... » Mais on ne dira jamais : « Il est (ou n'est pas) abonné à *de* grand journal », pour : « il est (ou n'est pas) abonné à un grand journal ». Cependant La Rochefoucauld a écrit (H.) : « Il sera difficile de faire croire à tout homme de bon sens que l'on ne les condamne par *d'autre motif* que par celui de l'intérêt caché. » Le sens n'est évidemment pas « par *du* motif autre »,

1. Voir un peu plus loin un emploi analogue de *d'autre* dans un complément indirect ou circonstanciel.

mais « par *un* autre motif ». En réalité, c'est le pluriel seul qui peut ici se justifier : « par *d'autres* motifs, » c'est-à-dire « par *des* motifs autres » ; mais La Rochefoucauld a pu employer le singulier par une sorte d'attraction du terme de comparaison : « *celui* de l'intérêt caché'. » Et on trouve le *pronom* « d'autre » employé de même au singulier. Molière : « Mais je ne serai point à *d'autre* qu'à Valère » (au lieu de à *d'autres* qu'à Valère), pour « à *un* autre qu'à Valère ».

La préposition partitive dans les locutions verbales négatives.

On a dit d'abord « gagner temps, témoigner joie, rendre service, faire état, avoir sujet, etc. ». Dans ces diverses expressions, le complément direct est pris au sens partitif, et dès lors l'article partitif s'y est introduit, et on a dit, concurremment : « Gagner du temps, témoigner de la joie, rendre du service, faire de l'état, avoir du sujet » (Haase, § 118). Mais la forme archaïque a fini par l'emporter pour un certain nombre de ces locutions, qui sont devenues des locutions figées : « Faire état, avoir sujet. » Pour les autres, au contraire, l'emploi de l'article est devenu obligatoire. Rarement, cet emploi est resté facultatif comme dans « faire du tort » à côté de « faire tort ».

Les locutions où l'article partitif ne s'est pas introduit se rencontrent souvent, au XVII^e siècle, dans les tournures négatives, avec la *préposition* partitive : « Ne savoir *point de* gré des choses ; n'avoir *point de* lieu ; n'avoir *pas de* peur ; n'avoir *point de* connaissance des conditions ; ne *pas* prendre *de* parti entre

1. Voy. p. 113-114.

deus personnes; n'avoir *pas de* soin d'une chose.» (Voyez les exemples dans Haase, même § 118).

Nous ne nous exprimons plus ainsi. Nous supprimons toujours le *de* partitif, dans les tournures négatives, devant le substantif qui fait partie d'une « locution verbale sans article ». Mais il peut se faire que, à côté d'une locution verbale sans article, nous ayons conservé la faculté d'employer, en rompant la locution, le même verbe suivi du même complément direct, traité comme un substantif ordinaire et indépendant, c'est-à-dire sujet aux lois qui régissent l'emploi des articles. Ainsi, à côté de la locution « faire tort », on a le verbe *faire* construit librement avec le substantif *tort* comme complément direct : « Il m'a fait du tort, il m'a fait un tort considérable. » A côté de « avoir peine à », on a : *avoir — de la peine à* ; à côté de « prendre parti », on a : *prendre — un parti* ; à côté de « avoir soin », *avoir — du soin*. Seulement, la locution verbale d'une part, et le verbe suivi de son complément direct d'autre part, ont une évolution sémantique tout à fait indépendante et peuvent aboutir à des sens très différents. *Prendre parti* et *prendre un parti* ne sont pas synonymes, ni *avoir du soin* et *avoir soin*. Et si on a quelquefois le choix entre « faire tort » et « faire du tort », il n'en est pas toujours ainsi; on ne dirait plus, au figuré, « cela fait du tort à vos connaissances » au lieu de « cela fait tort à vos connaissances », au sens de *cela ne fait pas honneur à votre savoir*.

Comme nous n'introduisons jamais le *de* partitif dans les locutions proprement dites, *ne (avoir, prendre, etc.) pas de* a toujours pour correspondant affirmatif : *avoir, prendre, etc., du, des ou un*, et jamais : *avoir, prendre, etc.*, suivis directement du

complément. Par exemple, *ne pas prendre DE parti, ne pas avoir DE soin*, etc., correspondent nécessairement à : prendre *un* parti, avoir *du* soin, etc., et non pas aux locutions *prendre parti, avoir soin*, dont la négation est : *ne pas prendre parti, ne pas avoir soin*, sans préposition devant le complément. C'est là une notable différence avec la syntaxe du XVII^e siècle.

C. — « De » partitif séparant l'adjectif du substantif ou du pronom auquel il se rapporte

Il faut distinguer trois cas, dont les deux premiers sont de purs gallicismes. Le troisième est le développement du génitif partitif neutre du latin.

1^o *De* après *en* partitif : « j'*en* connais *de* beaux. »

2^o *De* devant un prédicat dans les constructions : « il a deux heures *de* libres, il y a eu trois accusés *de* condamnés. »

3^o *De*-devant l'adjectif qui se rapporte à un pronom ou à une locution neutres ou indéfinis : « *que* dites-vous *de* nouveau ? Il n'a rien fait *de* bon. »

1^o *Après en partitif.*

On n'a pas ordinairement l'occasion d'ajouter un qualificatif à un pronom personnel. Lorsqu'on dit : « je *les* ai rencontrés, j'*en* ai la liste, » *les* et *en* représentent les objets tels qu'ils sont antérieurement déterminés, et il n'y a rien à y ajouter.

Le pronom *en* partitif est le seul auquel on ait l'occasion d'ajouter un qualificatif. C'est qu'il représente non pas tous les objets dont on vient de parler, mais une partie de ces objets, et on peut vouloir distinguer par une épithète cette partie du reste. La langue, dans

ce cas, n'ajoute pas purement et simplement l'adjectif, elle ne dit pas : « vous aimez les tableaux, j'*en* ai *beaus*, » mais : « j'*en* ai *qui sont beaus* » ou « j'*en* ai *de beaus* ». Si l'on analyse cette dernière tournure, on verra que, dans le fond aussi bien que dans la forme, elle est doublement partitive. C'est en effet comme si l'on disait : « j'ai *de ceux-ci* (des tableaux) qui sont *de beaus tableaux* ». La partie des tableaux que je possède est une partie des beaux tableaux. De même : « si vous voulez acheter du ciment, il *en* a *d'excellent* » = il a *du ciment* qui est *d'excellent ciment*.

C'est donc comme si on répétait le nom après l'adjectif, sans qu'on puisse dire cependant que le nom est sous-entendu, et on emploie devant cet adjectif isolé la préposition partitive ou l'article partitif suivant la même distinction qui régit cet emploi devant l'adjectif suivi de son substantif : « J'*en* ai *de bon* » ou « j'*en* ai *du bon* », suivant qu'on veut insister ou non sur l'idée d'espèce, qu'on pense à « j'*en* ai *qui est bon* » ou à « j'*en* ai *qui est de la bonne espèce* ». Remarquons que l'article partitif, devant l'adjectif isolé, est en réalité un *pronom* partitif : « j'*en* ai *du bon* » équivaut à « j'*en* ai *de celui bon* », car il n'y a pas de nom sous-entendu.

On peut donc dire que, dans ces constructions, *de* reprend, devant l'adjectif, le *de* partitif inclus dans le pronom *en*, comme on reprend dans les réponses la préposition placée devant le pronom interrogatif : « à qui pensez-vous ? à lui. »

Le *de* inclus dans le pronom *en* partitif n'est pas nécessairement elliptique. La quantité peut être exprimée aussi bien qu'avec un nom au génitif partitif : « Il a vendu *un certain nombre* ou *trois* de ses tableaux ; il *en* a vendu *un certain nombre* ou *trois*. » Dans ce

cas, l'adjectif peut suivre immédiatement le nom de nombre ou le nom de quantité : « Il en a vendu trois remarquables. » Mais, sous l'influence de « il *en* a vendu *de* remarquables », on est arrivé à dire aussi : « il *en* a vendu *trois de* remarquables ». Cette construction présentant les objets dont on parle comme une partie de *ceux qui méritent la qualification* (trois *parmi les remarquables*), il serait naturel que l'adjectif fût toujours au pluriel, — sauf quand il s'agit d'une matière, — et cependant on écrira, par une attraction facile à comprendre : « il en a vendu un *de remarquable*, » et on prononcera : « il en a fait un *de spécial*, » et non pas : « il en a fait un *de spéciaux*. » C'est particulièrement dans ce cas (nom de nombre singulier) qu'on trouve l'adjectif accordé directement avec le nom de nombre (H., § 116, D.) : « Deux choses dont il y en a *une* absolument *fausse* » (Balzac). — « Il serait donc bon qu'il sût qu'il n'y en a *aucune vraie et juste* à introduire » (Pascal).

Le *de* inclus dans *en* peut dépendre d'une négation : « Vous avez de l'argent, je n'*en* ai *pas* ; vous avez des chevaux, je n'*en* ai *pas* ; vous avez un cheval, je n'*en* ai *pas*. » C'est-à-dire : « je n'ai *pas d'argent, pas de chevaux, pas de cheval*. » Or, nous savons que, dans les propositions négatives, si l'on supprime la préposition *de*, il y a lieu d'exprimer soit l'article partitif, soit l'article indéfini. Et en effet, dans « vous avez un cheval, je n'*en* ai *pas* », *je n'en ai pas* signifie proprement « je n'ai pas *un* cheval » et non pas « je n'ai pas *du* cheval ». Si l'on ajoute un adjectif, on aura : « je n'*en* ai pas *de bon* » = je n'ai pas *un* cheval qui soit *un* bon cheval. Le *de*, qui reprend devant l'adjectif le *de* inclus dans *en*, aura le même caractère

que celui-ci, il tiendra ici la place de l'article indéfini. Molière : « Je soutiens qu'on ne peut en faire *de* meilleur » = *un* meilleur.

En résumé, l'adjectif, précédé de *de*, qui suit *en* partitif, se rapporte normalement au substantif représenté par *en*, et le *de* qui précède l'adjectif rappelle celui qui est inclus dans *en*, impliquant suppression de l'article partitif ou de l'article indéfini, suivant les cas.

L'adjectif qui se rapporte à *en* (non accompagné d'un nom de nombre) ne peut se mettre au singulier que lorsque *en* représente un nom précédé de l'article partitif singulier (nom de matière) : « si vous voulez *du drap*, j'*en* ai *de bon* ; » ou lorsque *en* représente un nom précédé de l'article indéfini singulier, ce qui ne peut se produire que dans la tournure négative : « si vous cherchez *un moyen* de vous tirer d'affaire, vous *n'en* trouverez *pas de légal*. »

Lorsque *en* est accompagné d'un nom de nombre, l'adjectif s'applique au nombre d'objets représentés par ce nom de nombre, et se met par conséquent au singulier ou au pluriel suivant qu'il s'agit d'un ou de plusieurs objets.

2° *De* devant le prédicat du complément ou du sujet logique.

On emploie fréquemment *de* devant l'adjectif ou le participe, dans les locutions telles que : « nous avons deux appartements *de loués*, il a un chapitre *de prêt*, il y a eu dix officiers *de tués*, » c'est-à-dire devant le prédicat du complément, et particulièrement devant le prédicat joint au verbe « avoir ».

Il faut tout d'abord se rendre compte des cas dans lesquels le verbe *avoir* peut se construire avec un prédicat. Nous verrons ensuite comment et dans quelles conditions spéciales le *de* partitif s'est introduit entre le complément et son prédicat.

Au lieu de dire : « son enfant est malade, son estomac est malade, son dimanche est libre, un chapitre (du livre qu'il fait) est achevé, » on peut dire : « il a son enfant malade, il a l'estomac malade, il a son dimanche libre, il a un chapitre achevé. » Dans ces tournures, *avoir* perd une partie de sa valeur propre, il indique simplement que la qualité exprimée par l'adjectif convient au complément, de même que *être* indique que la qualité convient au sujet. Quand on dit « il a son enfant malade », on ne veut pas dire qu'il possède son enfant, mais qu'il a « à l'état malade » son enfant. *Avoir* n'exprime donc pas ici la possession ; quand il y a lieu, elle est exprimée par un génitif ou un adjectif possessif. Il est certain que, pour dire de quelqu'un qu'il a d'une certaine façon un objet, il faut qu'il ait en effet cet objet, dans une des acceptions du verbe *avoir*, qu'il le possède, le tienne (au propre ou au figuré) ou en dispose ; mais la locution n'est pas faite pour exprimer cette possession, le verbe *avoir* rattache simplement au prédicat le nom de l'objet ainsi possédé par le sujet.

L'impersonnel *y avoir* se construit de même avec un prédicat, et y perd aussi sa valeur propre. « Il y a un élève malade » peut signifier : il y a dans cette

1. Devant les noms exprimant une partie du corps ou de l'âme, ou l'exercice d'une faculté physique ou morale, on remplace l'adjectif possessif par un simple article défini, quand le possesseur est exprimé d'autre part dans la proposition.

maison, dans cette infirmerie, un « élève malade ». L'adjectif est alors épithète, et le verbe *y avoir* a toute sa valeur, il exprime l'existence de l'objet. Mais la même phrase peut signifier : « il y a malade » un élève, un élève est malade. Le verbe *y avoir* se borne alors, comme le verbe *être* devant l'adjectif, à rattacher au prédicat le nom de l'objet. On n'emploie ainsi l'impersonnel *y avoir* qu'en parlant d'objets indéterminés. On dira bien : « il y a un ou deux enfants malades, » mais non pas : « il y a Pierre malade, » ni « il y a les fils de mon ami malades ».

Il est notable que *avoir* et *y avoir* n'admettent la construction prédicative qu'avec des adjectifs exprimant un état, et non pas avec des adjectifs exprimant une qualité inhérente à l'objet. « Sa réponse *est* prête » peut se tourner en « *il a* sa réponse prête », mais on ne saurait dire « *il a* sa réponse virulente » pour « sa réponse *est* virulente ». C'est seulement quand l'objet possédé est une partie du corps ou de l'âme ou une faculté physique ou morale, qu'on peut lui attribuer une qualité proprement dite à l'aide du verbe *avoir*¹ : « ses yeux sont bleus » peut se dire : « il a les yeux bleus. »

Un adjectif qui, en principe, exprime une qualité proprement dite, peut être employé avec une acception qui en fait un adjectif d'état, et dès lors il peut jouer le rôle de prédicat avec *avoir*. Ainsi on dira : « Il a la partie *belle*, » c'est-à-dire : la partie est pour lui à l'état beau ; tandis qu'on ne dirait pas : « Il a les vêtements beaux, » parce que, appliqué à un objet matériel,

1. Toujours en remplaçant l'adjectif possessif par l'article. Voy. ci-dessus, note 1.

cet adjectif n'exprime en général qu'une qualité et non un état.

Ces principes étant posés, on peut dire que *avoir* et *y avoir* s'emploient particulièrement avec un prédicat pour attribuer un état à *un certain nombre* d'objets *parmi d'autres semblables*, et on marque cette nuance en préposant le *de* partitif au prédicat : « Il a deux jours *de* livres par semaine; il y a eu trente hommes *de* blessés. »

D'une façon générale, on a souvent l'occasion de qualifier par un prédicat (adjectif ou participe passé) une partie d'un tout : « TROIS DES ACCUSÉS *ont été* condamnés, UNE DE SES DENTS *est* gâtée, etc. » Si on introduit dans ces phrases le verbe *avoir* ou l'impersonnel *y avoir*, on obtient : « *Il y a eu* TROIS DES ACCUSÉS condamnés; *il a* UNE DE SES DENTS gâtée. » Mais on dit mieux : « Il y a eu *trois accusés* DE condamnés; il a *une dent* DE gâtée; il a *cinq jours* DE livres. »

Autrement dit, dans les gallicismes formés par *avoir* ou *y avoir* accompagnés d'un prédicat, on met le *de* partitif devant le prédicat, quand il s'agit d'une partie d'un tout; et dès lors, le complément qualifié par ce prédicat se présente sous la forme d'un substantif précédé d'un simple adjectif numéral : *trois des accusés* devient *trois accusés*; le *de* partitif qui séparait, dans *trois des accusés*, la partie (trois) du tout (les accusés), se transporte en quelque sorte devant le prédicat.

Quel est ici le rôle exact du *de* partitif?

Lorsqu'on dit : « Il a cinq jours *de* livres, » c'est comme si l'on disait : « Il a cinq jours *de* (jours) livres. » Ce n'est pas le *de* partitif elliptique, signifiant « un

nombre indéterminé de ». La quantité est exprimée, *de livres* est logiquement le complément de la locution quantitative *cinq jours*. Et c'est ce qui fait que, dans cette tournure, *de* n'est jamais suivi de l'article. On ne dirait jamais : « il a cinq jours *des* livres, » pas plus que : « il a beaucoup *des* jours livres, » tandis qu'on dit, par exemple : « il en a *du* bon » aussi bien que « il en a *de* bon' », parce qu'après *en* (non accompagné d'un nom de nombre), *de* a sa valeur de partitif elliptique, dans laquelle il peut être joint à l'article, alors que le substantif, exprimé ou non, est employé au sens général.

Mais si, dans « il a cinq jours de livres », *de livres* doit être considéré comme un génitif, complément de *cinq jours*, ce génitif sert à indiquer la qualité qu'on attribue aux cinq jours dont on parle, et, par une attraction toute naturelle, l'adjectif s'accorde avec le nom de l'objet dont il exprime la qualité. On écrira : « Il a un jour de *libre*, » en mettant *libre* au singulier, bien que l'analyse y découvre un pluriel : un jour de jours livres, en fait de jours livres.

On peut dire aussi : « Il a cinq jours livres, » en accordant directement l'adjectif au nom, sans en faire un génitif complémentaire. Mais il y a une nuance de signification entre les deux tournures. *Cinq jours livres*, même en considérant *livres* comme prédicat, ce sont cinq jours qui ont pour qualité d'être livres, sans aucune idée accessoire; *cinq jours de livres*, ce sont cinq jours qui sont livres, *parmi d'autres qui ne le sont pas*. Cette idée accessoire peut résulter du contexte ou des circonstances quand l'adjectif s'accorde

1. Voyez ci-dessus, p. 118.

directement avec le substantif'. Mais elle est formellement exprimée quand l'adjectif est au génitif partitif. Autrement dit, *il a cinq jours de livres* équivaut à *il a cinq de ses jours libres*.

En mettant en relief, par l'adjectif au génitif partitif, les jours libres (*de livres* = *en fait de jours libres*), on évoque par opposition les jours non libres, où rentrent ceux qui excèdent le nombre indiqué; on fait donc ressortir, de l'ensemble des jours, les cinq jours libres. On marque nettement que le sujet a des jours qui ne sont pas libres.

Le *de* partitif, entre un substantif précédé d'un nom de nombre et son prédicat, exprime donc qu'il y a d'autres objets qui ne sont pas dans l'état indiqué: « Il a des moments de bons » (il a d'autres moments qui ne sont pas bons).

Le nom de nombre peut être défini ou indéfini. On voit, par l'exemple ci-dessus, que ce peut être l'article partitif, lequel exprime un nombre indéterminé. De même dans cet exemple de Vertot: « Peut-on livrer une bataille contre une nation aguerrie, sans qu'il y ait de part et d'autre *du sang de* répandu? »

Le *de* partitif peut se trouver devant le prédicat d'un autre verbe qu'*avoir*. Mais il faut distinguer, car les verbes peuvent se construire avec deux espèces de prédicats bien différentes. Comparons les deux sens possibles de « je les ai trouvées pourries »: 1° *j'ai trouvé que, j'ai été d'avis qu'elles étaient pourries*; 2° *je les ai trouvées* dans un état de pourriture.

Dans le premier cas, il y a une ellipse qui lie intime-

1. Par exemple, si l'on dit: « Il a trois dents gâtées, » il est bien évident qu'il a des dents qui ne le sont pas.

ment l'adjectif au verbe : *trouver pourri* signifie alors « trouver (estimer) *qu'une chose est pourrie* », comme *croire malade* signifie « croire *que quelqu'un est malade* », comme *rendre fou* signifie « faire *que quelqu'un soit fou* », etc. L'adjectif est complétif du verbe; le nom ou pronom complément direct est complément de la locution, et non pas du verbe pris isolément, ce qui empêche d'introduire le *de* partitif devant l'adjectif et de dire : « j'en crois un *de* compromis; le dîner a rendu trois personnes *de* malades. » De même, *appeler lâche* signifie « donner le nom de lâche »; dans « je l'ai appelé lâche », le complément *le* est complément de la locution, et non pas du verbe *appeler* considéré à part, ce qui empêche de dire : « J'en ai appelé deus *de* lâches. »

Ainsi, même après *en*, le *de* partitif ne se place pas devant l'adjectif qui forme avec le verbe une locution verbale logiquement indivisible. A plus forte raison en est-il de même lorsque l'adjectif suit non pas *en*, mais un *substantif* accompagné d'un adjectif numeral.

Lorsqu'on dit : « Il a deus enfants malades, » si affaibli que soit le sens du verbe *avoir* devant l'adjectif prédicat, il ne forme pas de locution proprement dite avec le prédicat, qui reste indépendant comme dans « on les lui a vendues pourries »; *deus enfants* est bien le complément direct d'*avoir* considéré isolément, ce qui permet de présenter le prédicat sous une forme partitive : « Il a deus enfants *de* malades. »

Un verbe quelconque peut se construire avec un prédicat indépendant, quand on veut indiquer l'état dans lequel se trouvait l'objet quand il a subi l'action. Ainsi : « Il les a portés plumés, il les a envoyées

affranchies, il les a achetés avariés, il les aime sucrés, il les mange mûres, il l'a vu malade. »

S'il s'agit d'un nombre déterminé ou indéterminé d'objets, et si l'on veut indiquer que d'autres objets, qui ont subi l'action, n'étaient pas dans cet état, on mettra, comme après *avoir*, le *de* partitif devant l'adjectif ou le participe : « il a porté deus poulets de plumés, on lui a trouvé trois dents de gâtées, on a vu jusqu'à trois cents arbres de coupés, on lui a laissé trois heures de libres. » Le sens est : « *il y a* deus poulets de plumés parmi ceus qu'il a portés, etc. » On a donc l'équivalent de l'emploi du *de* partitif après « avoir, y avoir » ; et, comme après *avoir*, cette construction exige que l'adjectif soit un adjectif d'état, bien que l'adjectif prédicat, non précédé de *de*, puisse être quelconque. On dit bien : « il les a achetées rouges », mais on ne dirait pas : « il a acheté trente pommes *de rouges* ». »

En résumé, on emploie *de* partitif devant le prédicat du complément direct ou du sujet logique, mais il faut que ce prédicat soit un participe, ou un adjectif d'état, qu'il ne forme pas locution avec le verbe, et qu'il s'applique à un certain nombre d'objets à l'exclusion des autres.

3^e *De* après une expression neutre ou indéfinie.

Le neutre du pronom interrogatif exprime l'indétermination absolue de l'objet. *QUE faites-vous ? QUE dites-vous ? QU'apportez-vous ?* Mais on peut restreindre après coup l'indétermination, en disant par

1. Rappelons que le *de* partitif, après *en*, peut être placé devant un adjectif quelconque : « il *en* a trente *de rouges*. »

exemple : « *Qu'apportez-vous en fait de livres ? Qu'apportez-vous de beau ?* » Dans le premier cas, on indique l'espèce de l'objet, et il reste à l'individualiser ; dans le second cas, on indique une qualité en laissant l'espèce et l'objet indéterminés. Comme la langue possède un interrogatif de qualité, *quel* (à côté de l'interrogatif de nom, *qui* ou *que*), nous pouvons dans le premier cas, où l'espèce est nommée, employer l'interrogatif de qualité en le faisant accorder avec le nom : « *Quels livres apportez-vous ?* »

Lorsqu'on emploie le pronom neutre, le complément qui restreint l'interrogation est amené par *en fait de* devant le substantif et par la simple préposition *de* devant l'adjectif¹. Dans les deux cas, le latin mettait le complément au génitif : « *Quid consilii ? Quid novi ?* » C'était le génitif partitif, et c'est aussi l'idée partitive qu'exprime dans la construction française la locution *en fait de* ou la préposition *de*. On comprendrait théoriquement : « *Qu'apportez-vous beau* », où l'adjectif se rapporterait directement au pronom interrogatif ; *quoi beau*, comme on dit *quelle belle chose*. Mais, au lieu de qualifier l'objet indéterminé dont l'interrogatif neutre demande le nom, la langue a préféré le présenter comme une partie de ce qui en général mérite la qualification : « *Qu'apportez-*

1. On emploie *de*, même devant le substantif, lorsque *que* signifie *quelle quantité*. Ex. : « *Qu'a-t-il de revenus ?* » C'est ce pronom *que*, avec une valeur exclamative, que nous trouvons dans : « *Que d'eau ! Que de peine il nous a fait !* » et, par extension, dans : « *Que vous êtes joli ! Que je souffre ! etc.* » Dans « *que vous êtes joli* », le *que* peut se traduire par le latin *quam*, mais n'en vient pas. Le démonstratif neutre *ce* peut aussi avoir une valeur quantitative : « *Ce qu'il a de revenus. Rien que ça de livres !* »

vous en fait de beau, en fait de *ce qui est beau*. L'adjectif est donc véritablement ici, à l'origine, un substantif neutre, comme en latin, exprimant l'ensemble de ce qui a telle ou telle qualité, et ce substantif ne prend pas plus l'article après *de* non elliptique¹, que tout autre substantif employé au sens général.

Nous employons aussi le génitif partitif neutre après le démonstratif neutre, *ce, ceci, cela* : « Servez-nous *ce* que vous avez *de prêt* (*ce de prêt* que vous avez). — C'est toujours *cela de gagné*. — Il a *ceci de bon* qu'il ne se fâche pas. — Il achète *ce* qu'il y a de meilleur. » On dit : « Il ne sait pas *ce qui est bon*, » et non *ce qui est de bon*, parce qu'ici l'adjectif est le prédicat du relatif *qui*, et ne peut pas être considéré comme le complément partitif de *ce*. Mais lorsque *ce qui est* s'employait au sens de « ce qui existe, ce qu'il y a », la locution pouvait être suivie d'un génitif partitif; Chateaubriand (B.) : « L'amour de Dieu est généreux ; il pousse les âmes à de grandes actions et les excite à désirer *ce qui est de plus parfait*. » Lorsque le démonstratif neutre désigne un objet déterminé, on n'ajoute pas de qualificatif; la langue populaire dit cependant : « Donne-moi *ça beau*. » Comme l'objet représenté par *ça* est déterminé, la qualité de cet objet ne peut évidemment pas être exprimée sous forme partitive.

On rencontre encore le génitif partitif après les locutions neutres indéterminées telles que *n'importe quoi, quoi que ce soit* : « Servez-moi *n'importe quoi de chaud*. » M^{me} de Staël (Br.) : « Rien ne nuit plus au déve-

1. La quantité indéterminée n'est pas sous-entendue, elle est représentée par l'interrogatif neutre, dont le génitif partitif est le complément.

loppement du génie que de considérer comme barbare *quoi que ce soit* d'original. » Analysez : *quoi d'original* que ce soit.

Le français a laissé perdre les noms indéfinis neutres *aliquid* et *nihil* qui se construisaient aussi avec un adjectif au génitif partitif. Il les a remplacés par les expressions « quelque chose », « ne... rien » (= nulle chose), qui contiennent un substantif auquel l'adjectif peut se joindre directement. On écrit encore au XVII^e siècle (voy. Haase, §§48, C, et 116, D) : « Il faut trouver quelque chose *plus générale* » (Malherbe). — « S'il s'agissoit de quelque chose *importante* » (La Fontaine). — « N'ayant rien *si cher* que ton obéissance » (Malherbe). — « *Quelque chose* *approchant* » (Molière). Mais lorsque *quelque chose* et *ne... rien* ont été conçus tout à fait comme des locutions neutres, le *de* partitif s'est introduit devant l'adjectif. Vaugelas, Bouhours, Thomas Corneille admettent encore en général les anciennes expressions *rien si difficile*, etc., mais préfèrent l'emploi du *de* partitif. La coexistence des deux façons de s'exprimer les induit à des distinctions subtiles et plus ou moins imaginaires. Ainsi Th. Corneille indique l'emploi de *de* après *il n'y a* et sa suppression après *il n'est*. Cette remarque peut s'expliquer par ce fait qu'entre les deux tournures « *il n'y a rien tel* ou *de tel* » et « *il n'est rien tel* ou *de tel* », la seconde, *il n'est*, moins populaire, se prêtait mieux à la conservation de l'archaïsme « rien tel ». L'Académie exigeait : « Il n'y a *rien de tel* dans son ami, » mais : « Il n'y a *rien tel* que d'aller son grand chemin. » Il est probable que « rien tel que de » était senti comme une locution toute faite, où l'on hésitait encore à introduire la nouvelle construction.

On est arrivé, par analogie, à employer le génitif partitif non seulement après un neutre, comme en latin, mais aussi après l'interrogatif masculin et après un nom indéfini de personne : « *Qui connaissez-vous de compétent?* — Il lui faut *quelqu'un de sûr*; il n'a *personne de sûr*. » On disait encore au XVII^e siècle : « Il n'y a *personne raisonnable* qui puisse parler de la sorte » (Pascal, dans H.).

La locution *ne... que* s'explique par l'ellipse des expressions indéfinies *autre chose* ou *autre personne*, et le génitif partitif, qui peut suivre ou s'intercaler, se rattache à ces expressions sous-entendues. « Il n'y a *de bon que* la première scène. » Entendez : il n'y a (*autre chose*) *de bon que* la première scène (*rien de bon autre que*). — « Je *ne* connais *que* Pierre *de* compétent. » Entendez : je ne connais (*personne*) *de compétent* (*autre que* Pierre. Par une attraction toute naturelle, l'adjectif s'accorde avec le substantif qui précède et dont il exprime la qualité : « Il n'y a *que* la première scène *de bonne*, » à côté de : « Il n'y a *de bon que* la première scène. » On écrira de même : « Il n'a *que* les jambes *de solides*, » etc.

Notons, en finissant, qu'on peut trouver réunies plusieurs des conditions qui justifient l'emploi du *de* partitif devant l'adjectif. Par exemple, dans : « Il n'en a reçu *que* trois *de* convenables, » on a à la fois le pronom *en*, la locution indéfinie *ne que*, et l'adjectif d'état, employé comme prédicat du complément et se rapportant à un nombre limité d'objets.

L. CLÉDAT.

SUR UNE FORME ELLIPTIQUE DE LA PROPOSITION PARTICIPE

Dans ses derniers *Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik*¹, M. Tobler étudie la construction, curieuse que l'on trouve notamment dans cette phrase de l'abbé Prévost: « *De la manière dont* nous sommes faits, il est certain que notre félicité consiste dans le plaisir. » Il suppose qu'on a d'abord employé dans ces phrases la préposition *à*; et en effet, on trouve *à la manière dont*, *à côté de de la manière dont*, et *au train dont* *à côté de du train dont*. Nous verrons comment ces divergences peuvent s'expliquer. Mais, tout d'abord, on ne comprendrait guère *à*, à la place de *de*, dans des phrases telles que: « *du naturel tendre et constant dont* je suis, j'étais heureux pour toute ma vie si Manon m'eût été fidèle. » D'autre part, on ne voit pas bien comment *à*, non plus que *de*, aurait pris le sens de « vu, étant donné », qu'il est nécessaire d'admettre si on rattache le complément au verbe de la proposition principale.

La construction dont il s'agit se réduit à trois types: 1° « *De la manière dont* les choses s'arrangeoient, je ne doutois point que je n'eusse la liberté de me dérober de la maison » (L'abbé Prévost). — 2° « *De l'humeur dont* je suis, l'amitié d'une seule personne

1. *Comptes rendus de l'Académie des Sciences de Berlin*, 1901, XI.

me contente » (George Sand). — 3° « *De son aage fu granz e forz* » (*Roman de Rou*).

M. Tobler sépare à tort le troisième type des deux autres, car « de son âge » équivaut évidemment à « de l'âge dont il était », et deux des exemples cités offrent précisément cette formule, ou une formule voisine : « *Mout estoit preudom de la joenece dont il estoit.* » — « *Moult estoit biaux e granz, de l'eage qu'il avoit.* » Nous disons aujourd'hui : « Il était grand *pour* son âge, » où *pour* a une acception dérivée de sa valeur causale. C'est une autre manière d'exprimer le même fait, mais toute différente, car *de*, dans l'ancienne construction, n'a sûrement pas la valeur de *pour*.

Nous croyons qu'il faut voir dans ces divers types une proposition participiale ou circonstancielle elliptique, et que *de la manière dont les choses s'arrangeaient* équivaut à : *les choses s'arrangeant de la manière dont elles s'arrangeaient*. C'est ainsi qu'un simple adjectif représente toute une proposition dans le vers célèbre de Racine :

Je l'aimais inconstant, qu'aurais-je fait *fidèle* ?

« Fidèle, » c'est-à-dire « lui étant fidèle, s'il avait été fidèle ».

Le *de* initial de ces phrases ne se rattache donc pas au verbe de la proposition principale, avec le sens de *vu*, *attendu*, comme le dit M. Tobler, mais au verbe qu'on a dans l'esprit et qui est exprimé dans l'incidente. Le verbe sous-entendu peut, par une sorte d'anacoluthie, différer du verbe exprimé ; c'est ainsi qu'en vieux français *de l'âge qu'il avait* (étant de l'âge qu'il avait) est pour : *de l'âge dont il était*. Il en est de même dans les vieilles expressions *de son âge*, *de son*

jouvent, de sa loi = « (étant) de l'âge, de la jeunesse, de la religion dont il était. » C'est toujours, dans ce cas, le verbe *être* qu'il faut suppléer¹.

Le participe sous-entendu peut se rapporter à un nom ou pronom de la proposition principale: « (*Étant*) de l'humeur dont je suis, l'amitié d'une seule personne me contente. » Et la locution adjectivale, formée par la préposition et le substantif qui suit, peut être remplacée par un véritable adjectif: « *prudent* comme il l'est, vous ne le déciderez pas, » = *de la prudence dont il est*, etc.

Quant aux exemples où l'on rencontre *à* au lieu de *de*, loin d'y voir l'état le plus ancien de la construction, il faut, croyons-nous, les expliquer, soit par une conception différente de la phrase, soit par un mélange de deux tournures. On emploie couramment *voir* avec un complément circonstanciel précédé de *à* (= d'après): « On voit *à* sa démarche, *à* sa manière de parler, etc., qu'il est souffrant. » C'est ainsi que George Sand a pu écrire: « *A* la manière dont tu chérissais et dont tu soignais les miens, il était facile de *voir* que tu ferais une mère sublime. » Elle n'aurait certainement pas écrit: « *à* la manière dont tu soignais les miens, je ne *doutais* pas que tu ne fusses une mère sublime. » En rattachant le complément au verbe *douter*, il faudrait: « *D'après* la manière, ou *Étant donné* la manière, etc. » En le rattachant au participe *soignant* sous-entendu (*toi soignant* les miens, *comme tu soignais* les miens

1. Dans quelques-uns des exemples cités, *de* n'a pas la même fonction. Ainsi: « Ains plus biaux hons ne fut veüz *De ses jors*. — Nen avoit un meillor escu *De tant com il avoit cescu*. » Nous traduirions ici par *de son temps*, au sens actuel, et non pour *son temps*, qui ferait contre-sens. Il n'y a aucune ellipse.

de la manière, etc.), il faudrait: « *De la manière dont tu soignais, etc.* » — « *Du train dont vont les choses* » est devenu « au train dont vont les choses » par contamination de locutions telles que « marcher à une allure rapide, aller à grands pas », ou peut-être simplement de la locution « à ce compte », qui exprime une idée analogue à celle de « les choses allant comme elles vont ».

Nous signalerons, dans la *Princesse de Clèves* (3^e p.), entre autres exemples de la construction qui nous occupe, les deux phrases: « *De l'humeur dont vous êtes, en vous laissant votre liberté, je vous donne des bornes, etc.* — *De l'humeur dont elle étoit, le mieux qu'il pût faire étoit de lui témoigner...* »

Il nous reste à rechercher dans quelle catégorie logique peuvent être rangées ces propositions elliptiques.

L'opinion que l'on exprime à propos d'un fait peut être la conséquence du *caractère* d'une des personnes qui s'y trouvent mêlées ou de la *manière* dont les faits connexes se passent.

« Il avait *un tel caractère* qu'on ne pouvait se flatter de le convaincre. »

« Les choses s'arrangent *d'une telle manière* qu'il vous faudra renoncer à votre projet. »

Ce sont là des subordonnées consécutives que nous pouvons tourner en principales, et la principale devient alors une subordonnée causale: « Du moment que les choses s'arrangent ainsi, il vous faudra renoncer à votre projet. — Étant donné son caractère, on ne pouvait se flatter de le convaincre. »

Ces subordonnées causales présentent le caractère d'une personne ou la manière dont les choses se

passent comme la raison de l'opinion exprimée dans la principale. Elles prennent généralement aujourd'hui la forme d'une proposition participe commençant par *étant donné* (le caractère ou la manière). Au XVII^e et au XVIII^e siècle, on disait : « de la manière dont les choses se passent, de l'humeur dont il est, etc. » La langue populaire a conservé « de la manière dont », et nous disons encore couramment : « du train dont vont les choses. » Mais *de l'humeur dont je suis*, relevé chez George Sand, est un archaïsme. Nous disons bien encore : « être d'une certaine humeur, d'un certain caractère, » mais on ne dirait plus : « le caractère (ni l'humeur) *dont* il est. » Le *de* inclus dans *dont* ne peut plus avoir cette valeur.

La qualité que l'on attribue à quelqu'un peut n'avoir qu'une valeur relative (en tenant compte de son âge, de son époque) : « il est grand *pour son âge*; il était savant *pour son temps*. » Nous dirions aussi : « il est grand, *étant donné* son âge, » et l'ancienne langue disait : (*étant*) *de son âge*. « De son âge » est donc encore une proposition causale elliptique, qui donne la raison de l'opinion (relative) exprimée dans la principale.

L. CLÉDAT.

LA RÉFORME

DE

L'ORTHOGRAPHE ET DE LA SYNTAXE FRANÇAISES

(A propos d'un mémoire de M^{lle} AHLSTRÖM)

« Sans doute il est trop tard pour parler encor d'elle? »

Cependant nous parlerons encore d'elle, — je veux dire de la réforme, — puisque le mémoire de M^{lle} Ahlström vient seulement de paraître dans les *Mélanges* dédiés à M. P. A. Geijer¹. Le ton enthousiaste avec lequel la réforme de juillet 1900 y est célébrée nous a un peu surpris. Ce qui nous a surpris aussi, c'est la déformation que M^{lle} Ahlström a fait subir, pour les mieus combattre, aux idées exprimées par nous dans notre brochure². Nous avons remarqué avec étonnement que nous devenions pour elle un conservateur. M. Brunetière y reçoit aussi son compte, ainsi que quelques autres contradicteurs de l'arrêté. Mais il est assez curieux que M. Clédat et M. Bourciez n'aient pas même eu l'honneur d'une mention. L'article de M. Brunetière³, amusant, fait de verve, est facile à critiquer sur beaucoup de points, pour peu

1. Anna AHLSTRÖM, *Remarques sur l'Arrêté ministériel du 31 juillet 1900*, etc., Upsal, 1901.

2. *La Nouvelle Réforme de l'Orthographe et de la Syntaxe françaises*, etc., par E. Rhode, Lund, Librairie Gleerup, 1900.

3. *Revue des Deux-Mondes*, du 1^{er} septembre 1900.

qu'on ait fait de la philologie; quant à ma brochure, M^{lle} Ahlström, étant Suédoise comme moi, ne pouvait pas faire semblant de l'ignorer. Le silence dont sont couvertes les remarquables discussions, si fermes et si judicieuses, de MM. Clédât¹ et Bourciez², ce silence, disons-nous, est-il méprisant, ou ne viendrait-il pas plutôt de ce qu'il eût été assez malaisé de les réfuter? Il eût fallu opposer la logique à la logique. Quant à moi, je n'ai pas été épargné; je suis cité sur quelques points, et toujours régulièrement contredit. Je vais tâcher de répondre à ces critiques.

M^{lle} Ahlström juge notre commentaire « pathétique ». M. Bourciez le trouvait ironique. Diversité des jugements humains!

A propos de *pots au feu*, M^{lle} Ahlström nous fait observer « que la prononciation *pozof* existe déjà ». Nous serions bien curieux de savoir où elle a puisé ce précieux renseignement phonétique et d'où lui vient cette prononciation pédantesque. M. Clédât, qui est Français, n'a pas même l'idée de considérer *pozof* comme possible; il nous a seulement objecté (p. 255): « mais le mot s'emploie si peu au pluriel! » En quoi il a d'ailleurs raison. Mais en rédigeant notre commentaire « pathétique », nous nous demandions simplement ce que dirait le maître à ses élèves. Le maître n'est pas chargé de faire une statistique de l'usage; il est obligé de prévoir des cas même assez rares, de répondre à des questions d'élèves curieux. Étant donné qu'on peut écrire *pots au feu*, que répondra-t-il si l'élève lui demande la prononciation de ce mot au

1. *Revue de Phil. franç.*, 1900, pp. 245-264.

2. *La Simplification de la Syntaxe française*, Extrait de la *Revue des Lettres franç. et étrangères* d'oct.-déc. 1900.

pluriel ; quelle prononciation devra-t-il recommander, la prononciation pédantesque *pozof*, ou bien la prononciation naturelle *potof*, naturelle puisque le singulier ne forme plus depuis longtemps qu'un tout compact ? Voilà tout simplement ce à quoi nous avons pensé ! Mais nous accorderons à M. Clédat que cette question n'a qu'une importance médiocre.

Passons à l'article *témoin*. Il est impossible de savoir au juste ce que M^{lle} Ahlström veut démontrer. Elle nous parle des hésitations d'autrefois au sujet du sens et de l'orthographe de *témoin*, et cite un texte des « Sentiments » de l'Académie sur le Cid. Puis elle reconnaît que *prendre à témoins* (avec un pluriel) serait très naturel, lorsqu'il s'agit de plusieurs personnes. Puis elle nous apprend que dans des phrases comme *témoin les blessures qu'il a reçues* « la façon d'orthographier est absolument indifférente pour l'oreille », comme si cette graphie n'était pas absolument indifférente pour l'oreille dans tous les cas. Après tout ce bavardage destiné à appuyer la thèse de la tolérance, autrement dit du dualisme, de la complication et du gâchis, — comme l'a démontré M. Bourciez avec une logique implacable, — M^{lle} Ahlström se tourne contre nous et nous décoche le trait suivant : « Au surplus, M. Rhode estime que cette question n'intéresse pas notre enseignement du français, à quoi nous répondrons que tout dépend de la façon d'envisager cet enseignement. » Mais il n'y a qu'une façon d'envisager l'enseignement du français dans nos lycées : c'est d'apprendre tout d'abord à nos jeunes Suédois ce qu'il est le plus nécessaire d'apprendre dans la langue vivante. Or *témoin[s] les victoires qu'il a remportées* constitue une tournure vieillie, appartenant exclusi-

vement au style écrit, et dont nous pouvons sans inconvénient faire grâce à nos jeunes Suédois : ils ont assez de règles et de mots indispensables à se mettre dans la tête ! Que les Français fassent ce qu'ils voudront de *témoin* ! Souhaitons seulement que, malgré les Sentiments de l'Académie sur le Cid (1637), ils tâchent de donner une règle unique, et non une tolérance, autrement dit une règle bicéphale. M^{lle} Ahlström a si peu compris le sens du mot « tolérance » qu'elle confond ce mot avec « simplification » (p. 178) ; elle ne s'est pas doutée que « tolérance » voulait dire anarchie, tandis que la simplification réglementée, ordonnée, venant d'en haut, constitue seule un allègement véritable. Pour compliquer encore les choses, elle vient nous parler perpétuellement d'histoire. On ne s'attendait guère à voir l'histoire en cette affaire ! Que l'histoire vienne complaisamment au secours des conservateurs à tous crins et serve aux doléances de M. Brunetière, nous le comprenons : la tactique des défenseurs de l'orthographe ancienne est de faire appel à l'argument historique ; mais que M^{lle} Ahlström, qui défend avec tant d'enthousiasme la réforme orthographique à la fois contre ses ennemis et contre ses partisans, — dont nous sommes, — appelle au secours de M. Leygues non seulement l'Académie française du temps de Corneille, mais encore saint Alexis, le brave Roland et les vénérables pirates Gormund et Isembard, c'est ce qui nous déconcerte et nous fait douter de la force logique de certains cerveaux suédois. M^{lle} Ahlström nous démontre que chacune des tolérances est bonne, justifiée par les siècles, et que la langue du XI^e siècle, nous est un sûr garant de l'orthographe ou du genre de tel mot au XX^e. Cette démonstration faite et le

dualisme ainsi fortifié dans les origines les plus lointaines, muni de parchemins authentiques, elle se frotte les mains avec satisfaction et croit naïvement avoir fait faire un pas de géant à la « simplification ! » N'est-il pas vrai que cette manière de raisonner rent toute discussion impossible ? Cependant, comme beaucoup de gens ne semblent pas avoir compris le fond du sujet, illustrons d'un exemple nouveau la façon de raisonner de nos adversaires. Voici encore un modèle de raisonnement historico-radical :

Doit-on écrire *elle se fait fort* ou *elle se fait forte de faire quelque chose* ? Nous avons déjà répondu : l'expression devient rare et se remplace généralement par : *elle prétend pouvoir faire telle chose* ou *elle parie qu'elle fera telle chose*. Pourtant, admettons un instant que ce soit encore du français très courant. La question à se poser, nous semble-t-il, c'est celle-ci : comment un Français contemporain sent-il cette expression ? Comment se présente-t-elle à sa conscience ? Or, nous sommes certain qu'elle lui apparaît en général comme un tout ; d'autre part, dans l'immense majorité des cas, elle se rapporte à un sujet masculin, singulier ou pluriel, et cette prédominance exclusive du masculin contribue à implanter l'idée que *fort* est invariable et adverbial. Il y a donc là, au point de vue du législateur de l'orthographe et de la syntaxe, un terrain commode pour établir une « simplification » vraie, une simplification qui simplifie, et pour décréter que *fort* sera invariable ; cette simplification viendra à point, elle sera conforme aux tendances générales. Or, quel est le raisonnement de M^{lle} Ahlström ?

1) *Fort* invariable est « un pur archaïsme » (*sic*!).

2) *Fort*, adjectif et variable, est encore plus ancien, et on en trouve à chaque instant des exemples dans l'ancienne langue. Conclusion : il faut faire comme l'ancienne langue ; ou plutôt, — car se serait simplifier, — il faut tolérer que certains Français disent et écrivent *elle se fait forte* et que d'autres Français disent *elle se fait fort*. Pour M^{lle} Ahlström l'histoire et « l'analyse la plus élémentaire » tiennent lieu du « sentiment de la langue », qui est pour nous le véritable critérium en matière de législation du langage.

Page 183, je reçois encore une critique pour avoir dit que la phrase : *c'est des montagnes et des précipices*, était mal choisie pour donner un exemple possible de l'emploi du verbe au singulier. Je maintiens mon opinion. M^{lle} Ahlström prétent que cet exemple se rencontre « dans Bossuet lui-même ». Si c'est vrai, il faut reconnaître que les auteurs de l'arrêté ont fait une citation tronquée et mensongère. Celui qui lit la prétendue citation l'interprète évidemment comme s'il y avait : « Ces choses-là sont des montagnes et des précipices, » et comme si la phrase avait un sens absolu. Celle de Bossuet contient un autre emploi de *c'est* : « C'est [= il y a là] des montagnes et des précipices à combattre. » Mais même sous cette forme, la phrase de Bossuet, qu'on nous exhibe triomphalement, ne serait plus possible aujourd'hui, car nous ne parlons plus comme au XVII^e siècle. Certaines tournures anciennes, qui faisaient bon effet autrefois dans la littérature, sont aujourd'hui réfugiées dans la langue populaire. M^{lle} Ahlström a l'air d'ignorer ce fait connu de tous les philologues. La langue populaire est pleine d'archaïsmes : la plupart du temps, il serait chimérique de vouloir les faire revivre dans la bonne

langue. C'est ainsi qu'on voit souvent à la porte des marchands de bric-à-brac des défroques pompeuses qui ont brillé autrefois sur le torse des marquis. — M^{lle} Ahlström nous donne ensuite une série incohérente d'exemples de *c'est* devant un pluriel. Nous trouvons cités péle-mêle des exemples où le singulier est parfaitement à sa place et n'a rien à voir avec le cas visé par l'arrêté, et d'autres où il peut être le caprice individuel d'un écrivain.

Ainsi M^{lle} Ahlström cite cette phrase de M. Zola : « *C'est* quarante deus mille cinq cents francs? » (*Le Ventre de Paris*, p. 289). Il est pourtant facile de voir que ce n'est pas le même cas que dans l'expression populaire : « *C'est* les sergots qu'arrivent! » citée par nous dans notre brochure (p. 50). Depuis longtemps les grammairiens on fait remarquer qu'on employait le singulier pour désigner l'heure ou le pris. « *C'est* deus francs » veut dire : « cela coûte deus francs. » En pareil cas, *ce sont* est impossible et n'a jamais été possible.

Deus des exemples cités par M^{lle} Ahlström sont empruntés à la « Correspondance » de Flaubert, c'est-à-dire à des lettres familières. Nous l'avons dit : « la langue très familière a une tendance à préférer *c'est* à *ce sont*. » D'ailleurs, le second exemple de Flaubert (« *C'est* sans doute nos balles qui lui plaisent »), présente un cas différent du premier : tout le monde sait qu'on emploie très souvent *c'est*, lorsqu'il y a emphase, lorsqu'on rejète par insistance un membre de phrase en tête, au moyen de *c'est... qui* ou *que*. L'expression *c'est... qui* ou *c'est... que* n'est pas la même chose que *c'est* tout court.

« Sa mère, en haussant les épaules, prétendait que

tout cela *c'était des gestes* » (Flaubert, *M^{me} Bovary*, édition originale, p. 407). Il est difficile d'attribuer cet exemple à Flaubert tout seul ; il reproduit ici, — en style indirect, — une expression familière lancée par la maman Bovary. L'édition ordinaire (Charpentier, p. 304) porte le pluriel, sans que nous sachions si cette modification a été faite avec l'assentiment ou à l'insu de Flaubert. L'auteur a commencé évidemment par représenter la mère Bovary disant : « Tout ça, *c'est des gestes*. » Puis, il aura presque inconsciemment transposé en style indirect, en conservant le singulier, lequel devenait inutile, puisque la prononciation n'est plus intéressée.

« Un peu plus tard, *c'était des nuages de moustiques*, etc. » (Flaubert, *La Légende de Saint-Julien*, p. 156). Il s'agit ici d'une énumération : *c'était* ne se rapporte pas aux nuages en particulier ; il équivaut à quelque chose comme 1^o, 2^o, 3^o, etc.

Tous les exemples cités par M^{lle} Ahlström ne feront pas qu'un Français ne soit un peu choqué de lire dans *Thaïs* : « *C'était des hommes simples, accoutumés à travailler de leurs mains* » (p. 128). Je n'ai pas voulu dire autre chose, et je laisse aux législateurs français le soin de vérifier si cette répugnance, incontestable à l'heure actuelle, est invincible. Si ce n'est pas leur avis, tant mieux, cela simplifiera la langue, et nous nous inclinerons. Cependant, pas de « tolérances » : qu'on nous dise si, dans un cas donné, il faudra, oui ou non, le pluriel ; mais qu'on ne confonde pas des cas différents, à la façon de M^{lle} Ahlström.

Pour le participe, je reconnais que mon commentaire était assez évasif, comme le remarque M^{lle} Ahlström. Le nouvel arrêté, — celui du 26 février 1901, — jus-

tifie pleinement ma timidité, en confirmant la vieille règle, qui était encore très vivante. J'avais eu moi-même le sentiment que la révolution proposée serait trop brutale. Il faut traiter la langue vivante, — je dis la langue vivante, — avec la délicatesse d'un chirurgien; tout en faisant la guerre aux archaïsmes, il faut ménager la conscience linguistique des Français modernes. Et surtout, défions-nous des « tolérances » ! Avec ce mot innocent, on peut faire d'assez mauvaise besogne.

Le mot « tolérance » doit être pris dans deux sens; il y a deux espèces de tolérances :

1^o La tolérance que j'appellerais *passive*. C'est surtout celle que les auteurs de l'arrêté ont eu en vue, parce qu'ils étaient Français. Elle recevra et reçoit déjà son application dans les examens de l'enseignement primaire et dans les concours divers où l'on exige la sempiternelle dictée. On en gratifie bénévolement la jeune génération actuelle qui a appris plus ou moins mal à l'école l'ancienne grammaire. Elle vise principalement l'orthographe. Elle a peu d'intérêt pour les examens de français que nos élèves passent à l'étranger.

2^o Mais derrière cette tolérance bénigne, bénigne, s'en dissimule sournoisement une autre, *active* celle-là, pleine de conséquences, non plus pour la constatation des études déjà faites, mais pour l'enseignement même du français. Il ne s'agit plus de savoir si on fermera les yeux lorsque le candidat fera *aigle* du féminin alors qu'il le faudrait du masculin : il s'agit de savoir si nous autres maîtres nous professerons que le mot *aigle* a décidément deux genres. C'est contre cette partie offensive de la tolérance que M. Bourciez et moi nous sommes élevés. Nous avons essayé de dévoiler le

sophisme caché dans ce mot de *tolérance*. J'ai montré, pour mon compte, qu'à l'étranger cette fameuse tolérance a été tout de suite interprétée comme l'introduction de toute une série de dualismes fâcheux pour une langue qui se respecte. Je le répète : la réforme doit simplifier avant tout ; elle doit donner des règles autant que possible uniques, moins compliquées que les règles anciennes, sans quoi ce n'est pas la peine de réformer ; mais il faut donner des règles et non des autorisations plus ou moins vagues : l'avenir de la langue en dépend. En introduisant des tolérances, les auteurs de l'arrêté ont, de bonne foi, rendu au français un service analogue à celui des médecins de Molière ou de l'ours de La Fontaine. Ces règles simples dont nous avons parlé, on tâchera de les formuler d'accord avec les tendances actuelles de la langue : le français actuel doit être la réalité tangible qui servira de base aux législateurs. En dehors du français actuel, point de salut. Les arguments historiques n'ont ici aucune valeur, j'en demande pardon à M^{lle} Ahlström, dont tout l'article consiste à prouver que telle ou telle partie des tolérances avait sa justification dans le passé. Ce qu'il y a de comique, c'est que tout cet appareil d'érudition est précédé d'une profession de foi moderniste, où s'affiche le mépris de l'école conservatrice et de l'école évolutionniste. Pourtant, il faudrait un peu de logique. Si réellement M^{lle} Ahlström n'éprouve pas plus que nous, en matière de réforme pratique, un respect fétichiste pour le passé ni pour « l'organisme » d'une langue, pourquoi fait-elle tout au rebours de nous, pourquoi critique-t-elle dans son principe notre commentaire qui consistait tout simplement à confronter chaque paragraphe de l'arrêté avec la langue actuelle ?

Ce n'est pas la peine de commencer en radical pour accepter ensuite toutes les timidités opportunistes des auteurs de l'arrêté, toutes les tolérances, où l'on ressuscite des expressions et tournures déjà mortes. La contradiction est flagrante. Elle eût été plus curieuse, si M^{lle} Ahlström avait poussé plus à fond son enquête sur les survivances du français ancien dans le français moderne. Elle eût certainement signalé aux grammairiens français une foule d'autres tolérances possibles; elle en eût trouvé sur chaque point au moins une vingtaine, et nous aurions abouti à l'anarchie la plus délicate.

Je regrette que M^{lle} Ahlström m'ait si peu compris. Depuis un an l'arrêté de juillet dernier a eu le temps d'être transformé, remanié de fond en comble; il a été en France l'objet d'attaques telles que ses auteurs eux-mêmes ont reconnu leurs erreurs et, sur plusieurs points, fait droit aux critiques¹.

Sous quelle forme définitive, applicable, l'arrêté va-t-il enfin se présenter dans l'enseignement et entrer dans la phase active, c'est ce que nous ne savons pas encore, et j'admire l'intrépidité des professeurs étrangers qui, avant d'avoir observé le contre-coup de la réforme sur les Français eux-mêmes, se sont déjà fa-

1. Malheureusement nous constatons que l'on n'a pas absolument abandonné les anciens errements; par exemple, il est fâcheux de lire encore à propos du mot *amour* : « Au pluriel, on tolérera indifféremment le genre masculin ou le genre féminin, » comme s'il était indifférent de dire *de folles amours* ou *de fous amours*. Les Français persisteront naturellement à dire *de folles amours* et à employer d'une façon générale le masculin. Mais les étrangers comprendront évidemment qu'ils sont libres de dire *de fous amours*, d'employer le féminin au pluriel toutes les fois qu'ils le voudront et de dire, par exemple, *des amours tardives*.

briqué, depuis feu l'arrêté de juillet, un petit français bien à eux qui a, comme la jument de Roland, toutes les qualités, excepté celle d'exister réellement.

Lund (Suède), le 14 mai 1901.

Émile RODHE.

[J'ai le regret de n'être pas entièrement d'accord avec M. Rhode, comme on le verra par mes commentaires de l'arrêté du 31 juillet 1900 (ici même, t. XIV, p. 245), et de l'arrêté du 26 février 1901 (Paris, Le Soudier). La tolérance des deux genres pour le pluriel d'*amour* est tout à fait conforme à l'usage littéraire actuel. Mais l'emploi des adjectifs *fou* et *mou* est régi par des lois spéciales, qui empêchent de dire « de fous amours, de mous oreillers », sans que le genre des substantifs soit intéressé à la question. D'une façon générale, je trouve le système des tolérances excellent, 1^o pour préparer la substitution définitive d'une forme nouvelle à une forme démodée, mais considérée jusqu'à présent comme seule légitime, 2^o dans des cas où la prononciation n'est pas intéressée et où deux interprétations logiques sont possibles, 3^o lorsque la langue hésite entre deux prononciations].

L. C.

COMPTES RENDUS

Prof. Dr. H. CUERS. — *Bildung und Bedeutungswandel französischer Infinitive beim Uebergang aus dem Lateinischen* (Programm des Lessing-Gymnasiums in Frankfurt a. M.). 1900, in-4° de 42 pages.

L'étude de M. Cuers comprend deux parties d'étendue fort inégale. La première, consacrée à la formation de l'infinitif, a une trentaine de pages : elle n'apporte rien de nouveau, rien qu'on ne puisse trouver dans les grammaires historiques un peu développées ; mais l'exposé est clair et méthodique, les faits généralement exacts. Pourquoi néanmoins classer les dérivés d'après la forme française des suffixes et les composés d'après la forme latine des préfixes ? Il eût été plus logique et plus commode de partir du latin pour les uns et pour les autres. L'auteur accepte trop souvent les yeux fermés des étymologies douteuses ou même erronées : *mener* de *minari*, *entourer* de **intornare* p. x, *voler* de *vola* (= le creux de la main) p. xv, *étancher* de **extinctiare* p. xvi, *barboter* de *barbe* p. xvii, **lâcher* de **laxicare*, *manier* de **manicare*, *manger* de **mandicare*, *vacillare* de *vacca* p. xviii, *jaillir* de *jaculari*, *brûler* de **perustulare*, *crille* de *ceru* p. xix, *fau-filer* de *fauz fil* p. xxx, etc., etc. Il aurait bien fait de laisser dans Brachet les explications de *cambrer*, de *fleurer*, de *mouvoir* données à la p. xxxii.

Dans la 2^e partie, plus intéressante, mais beaucoup plus courte que la 1^{re} (elle comprend tout au plus une douzaine de pages), M. C. étudie les changements de sens qu'ont subis les verbes latins en passant en français. On voit par là que le titre de la 2^e partie, *Bedeutungswandel französischer Infinitive*, pas plus d'ailleurs que celui de la 1^{re}, n'est rigoureuse-

ment exact, puisqu'il s'agit des changements de sens, non d'une forme verbale déterminée, mais du verbe en général. Les phénomènes étudiés, l'extension ou la restriction du sens, le passage de l'abstrait au concret, etc., ne sont pas, comme on le sait, particuliers au verbe. L'auteur avait le droit de délimiter son sujet à son gré et de s'en tenir au verbe; il n'en est pas moins vrai que son travail a l'air d'un abrégé de sémantique générale, où pour des raisons étrangères au sujet même, on se serait imposé l'obligation de n'emprunter les exemples qu'au verbe, à l'exclusion des autres parties du discours; et il arrive plus d'une fois à l'auteur d'avoir peine à en trouver, pour remplir les cadres trop larges de son étude (voir surtout les pages xxxiii et xxxvi). Ces réserves faites, les remarques de l'auteur sont souvent intéressantes; on souhaiterait parfois qu'elles fussent un peu moins brèves. Est-il suffisant de mettre en regard *flagrare* et *flairer*, *pungere* et *poindre*, *claudere* et *clorre*, *mollire* et *mollir*, *evadere* et *s'évader*, *gaudere* et *se gaudir*, *tacere* et *se taire*, en opposant le sens intransitif ou la forme réfléchie des uns au sens transitif ou à la forme non réfléchie des autres? Sans faire l'histoire complète de ces verbes, l'auteur aurait pu rappeler qu'ils se rapprochent davantage du latin, pour le sens, dans l'ancienne langue et que souvent les changements de sens ou d'emploi se sont produits, non du latin au français, mais du français au français. Le paragraphe consacré aux verbes intransitifs qui deviennent transitifs ou inversement, paragraphe qui, parce qu'il convenait plus particulièrement au verbe, aurait mérité quelque développement, est trop court, et beaucoup de formes sont citées à tort. Dans les pages suivantes, M. C. n'a pas toujours résisté à la tentation de faire montre de subtilité d'esprit, en citant des exemples qui seraient trop brillants s'ils n'étaient pas si sujets à caution. Si les étymologies de *tuer* < *tutari*, de *railler* < **rasiculare*, de *moquer* < **mucare*, de *flatter* < *flutare*, de *sortir* < **surrectire* et d'autres encore, sont, comme il semble

bien, erronées ou seulement douteuses, que deviennent les raisonnements ingénieux par lesquels on essaye de nous expliquer les changements de sens trop remarquables, subis par les primitifs latins ?

Il faut dire, pour être juste, que quelques-uns des défauts signalés plus haut, la brièveté, le caractère trop élémentaire de quelques remarques, sont inhérents à la nature même des programmes allemands. Ce ne sont jamais que des travaux à moitié scientifiques ; et c'est bien d'ailleurs quelque chose ; nos discours de distributions de pris, dont on ne saurait dire s'ils sont plus ennuyeux qu'inutiles ou plus utiles qu'ennuyeux, n'ont pas même ce demi-mérite.

L. VIGNON.

Gustav KÖRTING. — *Lateinisch-romanisches Wörterbuch*. Zweite, vermehrte und verbesserte Ausgabe. Paderborn, F. Schöningh. 1901; in-4° de viii pages et 1232 colonnes.

M. Körtling nous présente la 2^e édition de son Dictionnaire comme une édition améliorée et augmentée, et l'enseigne n'est point trompeuse, comme il arrive souvent. Avec beaucoup de zèle et de patience, M. K. a remanié son œuvre, en y apportant les améliorations nécessaires, tant dans la forme que dans le fond. Sans parler de l'ordre alphabétique, assez souvent troublé dans les premiers fascicules de l'édition précédente et qu'on a rectifié partout, la table des mots romans, si importante pour les recherches, a été refaite et complétée. Mais la table des abréviations, qu'on a conservée telle quelle, aurait dû, elle aussi, être considérablement augmentée; il fallait notamment y joindre l'explication des signes diacritiques, si nombreux dans les mots dialectaux ajoutés à l'édition nouvelle; faute de quelques renseignements supplémentaires, le lecteur est obligé, pour connaître la valeur exacte de ces signes conventionnels, de se reporter aux travaux originaux, dans lesquels l'auteur a puisé. Il est regrettable encore que l'on n'ait pas trouvé un artifice ty-

pographique qui eût permis de conserver dans le corps de l'ouvrage les numéros de la 1^{re} édition, auxquels on a l'habitude de renvoyer plutôt qu'aux mots mêmes.

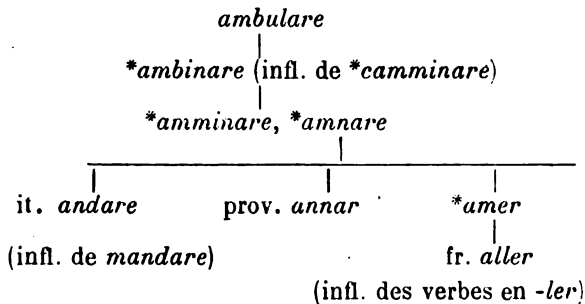
Le nombre, sinon l'importance des additions est assez considérable : le Dict. s'est accru de près de 1.500 articles nouveaux. Il est vrai qu'on aurait pu exclure d'une œuvre déjà si étendue quelques mots qui ne se présentent dans les langues romanes que sous une forme savante et que M. K. enregistre, sans qu'on voie bien toujours pourquoi. On peut en dire autant des mots dits d'origine historique, qu'on aurait pu laisser de côté, sans grand dommage pour le lecteur ; en tout cas si l'on accueille *calepin* et *macadam*, pourquoi ne pas admettre aussi *galetas* et *corbillard*, voire même *godillot* et *pipelet* ? Mais il y aurait de l'ingratitude à chercher chicane à l'auteur pour avoir fait trop bonne mesure au lecteur, en lui fournissant plus qu'il ne demandait.

Pour les additions, M. K. a puisé surtout dans les comptes rendus de la 1^{re} édition, publiés par MM. Baist et Meyer-Lübke en 1891. Il a en outre dépouillé tous les articles et tous les livres parus depuis cette date jusqu'en 1900. Bien peu de choses lui ont échappé : il ne semble pas toutefois qu'il ait compulsé jusqu'au bout, comme il l'affirme, le tome XXVIII de la *Romania* et le tome XX de la *Zeitschr. f. rom. Phil.* ; du moins quelques étymologies proposées par M. Salvioni (*alandier*, *aussière*, *suic*, *vignoble*), quelques observations importantes de M. G. Paris dans le compte rendu d'un article de M. Förster (*landier*, *permaine*, *sartaigne*), qui ont paru les unes et les autres dans les derniers fascicules de l'année 1899, ne sont pas mentionnées dans le Dictionnaire de M. K. On s'étonne aussi que l'étymologie erronée, *coussin* < *culcilinum*, n'ait pas été remplacée par celle qu'a proposée M. P. Meyer depuis quelques années déjà, *coussin* < *coxinum*.

Une autre source où M. K. a puisé largement, ce sont les *Postille italiane al vocabolario latino-romanzo* de M. Salvioni ; la part faite aux dialectes italiens dans le *Wörterbuch*

devient ainsi considérable, et personne ne songera à s'en plaindre; mais pourquoi n'accorder aus dialectes gallo-romans qu'une place si restreinte? Il y a là un manque de proportion qui est choquant. Je sais bien que les travaux préparatoires font souvent défaut; il y a pourtant un certain nombre de dialectes français ou provençaux, qui ont fait l'objet d'études d'un caractère réellement scientifique: qu'il suffise de rappeler ici pour notre région le Dictionnaire de N. de Puitspelu et la thèse de M. Devaux. M. K. aurait pu faire pour le lyonnais et pour le dauphinois ce qu'il a fait pour le piémontais, pour le génois et pour tant d'autres dialectes italiens.

M. K. ne s'est pas borné à ajouter des mots nouveaux à son Dictionnaire: un grand nombre d'articles de la 1^{re} édition ont été complétés et mis au courant. Quelques-uns ont été entièrement remaniés. Il faut citer notamment l'article très étendu consacré à *ambulare*, dans lequel M. K. expose avec beaucoup de précision et de clarté les tentatives que l'on a faites pour tirer d'*ambulare* le fr. *aller*, le prov. *annar*, l'it. *andare*, etc., et il n'a pu résister à la tentation d'apporter à son tour une explication nouvelle, que je résume dans le tableau suivant:



Qu'*ambulare* ait subi l'influence de *camminare*, c'est une hypothèse qui peut paraître ingénieuse: mais il est bizarre qu'*ambulare* ne sorte ainsi de la catégorie des verbes en *-ulare* que pour y rentrer plus tard en quelque façon sous la

forme d'un verbe en *-ler* (aller), grâce à voler, couler, etc. L'influence de ces verbes en *-ler* sur l'hypothétique **amer* est d'ailleurs très problématique, la plupart des verbes de mouvement, n'appartenant pas à la catégorie des verbes en *-ler*. Enfin, s'il est vrai qu'*ambulare*, en prenant à l'époque latine le sens général d'*ire*, devint d'un emploi très étendu, comment a-t-il pu subir l'influence de verbes beaucoup moins fréquents, comme *mandare*, et adopter leur terminaison, au lieu de leur imposer la sienne, comme on s'y attendrait? L'explication de M. K. n'est pas plus définitive que celles de ses prédécesseurs, et il est probable que le Dictionnaire aura plus d'une édition encore, avant que l'épineuse question de l'origine d'*aller* ait reçu une solution pleinement satisfaisante.

L. VIGNON.

L. MOREL, *Goethe et les Français de passage en Allemagne; Goethe et Napoléon*. Progr. Zurich, 1901, 35 pages.

La partie la plus développée et la plus intéressante de ce travail, celle sur laquelle semble avoir porté le principal effort de l'auteur, est l'exposé des rapports de Goethe et de Napoléon; et, même après la thèse de M. A. Fischer sur ce sujet, M. Morel trouve à nous donner d'ingénieuses remarques sur la valeur symbolique de l'entrevue d'Erfurt et sur « la mystérieuse parenté que le génie crée entre les héros ». Mais cette rencontre entre les deux grands hommes et la fidélité napoléonienne de Goethe ont fait l'objet, surtout ces dernières années, de tant d'études et de commentaires qu'on aurait vu sans déplaisir un travail du genre de celui-ci sacrifier quelque peu le plus puissant des « Français de passage en Allemagne », pour s'inquiéter davantage des autres visiteurs français de Goethe. Sans compter que les entrevues de Goethe et de Napoléon, dont on se plaît à exalter la haute signification et le saisissant symbolisme, n'ont pas eu, pour l'histoire des relations littéraires, la même importance que d'autres rencontres moins retentissantes. Il ne s'agit pas seu-

lement de M^{me} de Staël, dont M. Morel ne mentionne que brièvement le séjour à Weimar, — sans doute pour ne pas répéter un récit souvent fait, — ou de Benjamin Constant, dont les conversations avec Goethe ont fourni récemment à M. A. Haas la matière d'un intéressant relevé. Mais je ne vois cités, ni des diplomates que l'entremise de Reinhard fait connaître à Goethe, le baron de Malvisade ou M. Lefebure, ni des explorateurs de l'Allemagne intellectuelle comme Saint-Marc Girardin. La fameuse lettre de J.-J. Ampère à M^{me} Récamier, les souvenirs du statuaire David dans le *Journal des Débats* du 2 janvier 1830, compléteraient heureusement des mentions un peu rudimentaires. L'insistance de Chateaubriand à se souvenir de Goethe, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, partout où l'écrivain allemand a passé ou séjourné avant lui, à Carlsbad, à Venise, à Rome, et surtout la façon dont, à deux reprises, il dit expressément : « J'aurais pu voir Goethe à Weimar, et je ne l'ai point vu, » cela encore méritait d'être signalé.

Enfin, et surtout, il eût été intéressant de marquer dans quelle mesure ces visites et ces rencontres aidaient la France à « épeler graduellement Goethe », suivant la juste expression de Sainte-Beuve; de noter que beaucoup des Français de l'émigration et de l'Empire étaient autant attirés par Wieland que par Goethe, et que c'était surtout « l'auteur de *Werther* », sans plus, qu'ils appréciaient en celui-ci : c'est un tout autre Goethe qu'un Ampère ou un Victor Cousin vont visiter à Weimar, et la nuance est trop importante pour n'être point signalée. Ces omissions, qui n'enlèvent rien à l'agrément de cette étude, diminuent sa valeur documentaire, que d'in-complets renvois bibliographiques ne contribuent pas à rehausser¹.

F. BALDENSPERGER.

1. M^{me} de Gérando n'est encore que M^{lle} de Rathsamhausen, et c'est à son fiancé, non à Camille Jordan, qu'elle écrit la lettre citée p. 5; l'anecdote d'octobre 1806 est inexactement rapportée p. 10: ce n'est point la signature de Villers, mais l'adresse au nom de Goethe lui-même, qui frappa les aides de camp français (lettre de Goethe à

Ernest LAVISSE. — *Histoire de France*, tome I^{er}, 2^e partie, tome II, 2^e partie; tome III, 1^{re} partie (Paris, Hachette. 1900-1901).

La grande Histoire de France de M. Lavisce, si impatiemment attendue, a commencé à paraître, et trois demi-volumes, de 400 à 450 pages chacun, sont entièrement publiés : le premier, dû à M. Bloch, sur la Gaule indépendante et la Gaule romaine, les deux autres, dus à M. Luchaire, sur les premiers Capétiens et la période de Louis VII, Philippe-Auguste et Louis VIII.

Plusieurs chapitres des volumes de M. Luchaire rentrent dans le domaine de cette revue, ce sont les chapitres consacrés, en tout ou en partie, à l'histoire de la langue et de la littérature. L'histoire de la langue est naturellement réduite aux notions les plus élémentaires et les plus générales, mais l'histoire de la littérature, si intimement unie le plus souvent à l'histoire politique et sociale, offre matière à plus de développement. Comme le dit fort bien M. Luchaire, à propos de la Chanson de Roland, l'essentiel n'est pas d'admirer les belles œuvres du moyen âge, mais « de les voir sous leur vrai jour, et d'y retrouver les caractères du milieu social d'où elles sont sorties et pour qui elles furent faites ».

Villers, 11 novembre 1806); on ne voit pas bien ce que Goethe emprunta à Victor Cousin (p. 17). Traductions inexactes page 5 : un parti pris... *contre* toute la colonie; p. 11 : je ne *cesserai* pas de vous en remercier. Il est inutile de faire suivre (p. 12) d'un *sic* le mot d'*Ahdung*, dont la forme, pour être archaïque, n'a pas l'incorrection que M. Morel semble croire.

1. Signalons, en passant, une petite faute d'impression, dans la note bibliographique de la p. 179 du volume sur les *Premiers Capétiens*: le traducteur de l'ouvrage de Suchier sur *Le français et le provençal* s'appelle *Monet* et non *Monat*.

2. On y trouve quelquefois plus encore, lorsque le poète est intervenu directement dans les événements de son temps, comme l'a fait Bertrand de Born. Le rôle historique de ce troubadour a été étudié en dernier lieu avec beaucoup de soin par M. Boissonnade dans un travail que M. Luchaire cite à deux reprises, mais qu'il n'a pas suffisamment utilisé, à notre sens, car il ne signale l'influence de Bertrand de Born que pour combattre, avec raison d'ailleurs, l'idée qu'en avait donnée Augustin Thierry.

C'est la préoccupation constante de l'auteur lorsqu'il nous parle du *Roland*, du *Pèlerinage de Charlemagne*, de la geste de *Guillaume*, des *Lorrains*, du drame d'*Adam*, des troubadours et de la poésie courtoise, de la littérature bourgeoise et du *Jeu de Saint-Nicolas*. Exactement informé des études récentes sur ces diverses questions, il ne se contente pas de les résumer, il y prend les éléments d'une conception bien personnelle des choses, condition *sine qua non* d'une exposition originale et intéressante. Il est à souhaiter que, dans les volumes qui suivront, la partie « histoire littéraire » soit traitée avec le même soin et le même bonheur.

L. CLÉPAT.

Entre Camarades (Paris, Alcan, 1901, II-467 p. grand in-8).

Dans cet intéressant recueil d'articles, publié par la Société des anciens élèves de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, figurent deux études de philologie : *De quelques faits d'influence consonantique à distance* par notre collaborateur M. Dottin, et *Notes de sémantique*, par M. Duvau. M. Dottin signale en gaélique des exemples de dissimilation et d'assimilation consonantique à distance, et aussi d'interversion de consonnes à distance (comme dans le latin « *anhelare* » devenu le français « *alener* », d'où *haleine*). Les exemples d'assimilation sont de la même nature que le français *gâteau* transformé en *dâteau* dans la prononciation enfantine, par le changement de la sonore *palatale* *g* en la sonore *dentale* *d* sous l'influence de la *dentale* voisine. Si l'on admet l'explication proposée ci-dessus, p. 64, pour *rapidum* devenu *fapidum*, ce mot offre entre deux consonnes du même ordre (toutes les deux *labiales*), une assimilation analogue, mais cette fois de sonore à sourde ; dans les deux cas la nouvelle consonne conserve un des caractères de l'ancienne, la sonorité dans le type *dâteau*, la qualité de labiale continue dans *fapidum*. — M. Duvau étudie les changements sémant-

tiques de quelques mots allemands, *gift* passant du sens de « don » au sens « de poison », et *es gibt* du sens de « il donne » au sens de « il y a ». *Gift* étant employé au sens du grec *δosis* (dose de médicament), on a passé de l'idée de médicament à l'idée de poison, comme, dans le français *poison*, de l'idée de potion au sens actuel. De même, « il donne de la poussière » est tout à fait semblable à « il a (il y a) de la poussière » ou « il fait de la poussière » ; dans les deux cas, à l'origine, le pronom neutre sujet représente la cause mystérieuse des phénomènes naturels, et la locution équivaut à la simple constatation de la présence du phénomène, d'où la valeur actuelle de *es gibt* et de *il y a*. — Dans un autre article du même volume, M. Coville montre comment il faut rattacher à une ballade célèbre de Christine de Pisan, inspirée par les funérailles de Philippe le Hardi, le mouvement oratoire identique par lequel se terminent les plaidoyers de l'abbé de Cerisy et de Jean Petit (celui-ci sous ses dernières formes encore inédites) contre et pour le duc de Bourgogne, après l'assassinat du duc d'Orléans.

L. C.

1. Cf. ma *Grammaire classique* (Paris. Le Soudier), § 564.
-

PUBLICATIONS ADRESSÉES A LA « REVUE DE PHILOLOGIE »

Tous les ouvrages adressés à la Direction de la « Revue » sont mentionnés. Ceux qui sont envoyés en double exemplaire font l'objet d'un compte rendu.

Abbé A. MOUTIER. — *Glossaire d'ameublement XIV^e siècle* (Valence, imprimerie Jules Céas, 1901, 19 pages in-8. Extr. du *Bulletin* de la Société archéologique de la Drôme). — Ce glossaire s'applique aux vingt-quatre inventaires de Grignan, publiés par M. le chanoine Fillet en 1896, qui auraient gagné à être accompagnés de cet utile commentaire. L'auteur a mis à profit sa connaissance des parlers du Dauphiné et les ressources qu'offrent les Dictionnaires de Du Cange et de Körtling.

L. MOGEON. — *La prononciation des consonnes doubles* (Extrait de l'*Éducateur* de Lausanne, numéros des 6 et 13 avril 1901). — A l'aide des Dictionnaires de l'Académie, de Littré et de D. H. T., M. Mogeon établit des listes comparatives de mots où la consonne redoublée se prononce simple et de mots où le redoublement est conforme à la prononciation. Cf. notre *Revue*, t. IV, p. 241, et t. X, p. 77.

Marius SEPET. — *Origines catholiques du théâtre moderne* (Paris, Lethielleux, 1901, viii-576 p. in-8). — Nous avons ici une collection d'études sur le vieux théâtre français, publiées à l'origine dans différents périodiques, mais disposées dans un cadre méthodique. On sait la grande compétence de M. Sepet en ces matières, où il a été un initiateur, car la connaissance scientifique des origines de notre théâtre remonte au beau travail qu'il a tiré, pour la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, de sa thèse d'archiviste paléographe. Le vieux mystère de la *Résurrection* est accompagné d'indications pour la mise en scène, qui sont rédigées en vers; mais c'est la seule particularité qui les distingue des indica-

tions analogues que contiennent d'autres manuscrits, par exemple celui du mystère d'*Adam*, et nous ne pensons pas, comme M. Sepet (p. 144), qu'elles aient pu être récitées en public par un « lecteur » pendant la représentation.

E. STENGEL. — *Die ältesten französischen Sprachdenkmäler* (2^e éd., Marburg, Elwert, 1901, 58 p. in-8). — Édition diplomatique des six textes suivants : *Serments de Strasbourg*, *Prose de sainte Eulalie*, *Fragment de Valenciennes*, *la Passion de Clermont*, *la Vie de saint Léger*, le mystère de l'*Épous*. Chacun de ces textes est précédé d'une bibliographie très complète, et le fascicule se termine par un utile glossaire où sont relevés, avec renvois, tous les mots et toutes les formes.

Ludwig SCHEMANN. — *Alexandre le Macédonien, tragédie en cinq actes par le comte de Gobineau*, œuvre posthume (Strasbourg, Trübner, 1901, xviii-102 p. petit in-8).

Hermann SUCHIER. — *Die gekürzte Fassung von Ludwigs Krönung* (Halle, 5 p. in-4). — Remarques intéressantes sur l'abrégé du *Couronnement Louis*, contenu dans le ms. de la Bibliothèque nationale n° 1448, et corrections à l'édition Langlois (quelques-unes de ces corrections sont insignifiantes).

E. G. W. BRAUNHOLTZ. — *Books of reference for Students and Teachers of French* (Londres, Wohleben, 1901, 80 p. in-8). — Cette bibliographie critique, répartie en 28 chapitres, est vraiment pratique, et les brèves appréciations de M. Braunnholtz sont généralement sûres et bien fondées. Les étudiants anglais de littérature française auront là un bon guide, qu'il sera facile de tenir au courant.

Le Gérant : V^{ve} ÉMILE BOUILLON.

Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Le règne de Louis IV d'Outremer, par PH. LAUER. Un vol. gr. in-8°. Prix..... 12 fr.

Études linguistiques sur la Basse-Auvergne. Monographie du patois de Vinzelles, par ALB. DAUZAT. Un vol. gr. in-8°, accompagné d'une carte. Prix..... 10 fr.

Idioma nacional de los Argentinos, por el D^r L. ABEILLE con una introduccion por el D^r L. DUVAU. Un vol. gr. in-8°. Prix..... 25 fr.

Études sur la langue des Francs à l'époque carolingienne, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, membre de l'Institut. In-8°. — Prix..... 6 fr.

Le Roman du comte de Toulouse, par G. PARIS, membre de l'Institut. In-8°. — Prix..... 1 fr. 50

Les Danseurs maudits. Légende du XI^e siècle, par le même. In-4°. — Prix..... 1 fr. 50

La Littérature normande avant l'annexion (912-1204), par le même. In 8°. — Prix..... 2 fr.

Rimes bourguignonnes (Texte et traduction), par F. FERTIAULT. Un vol. in 8°. — Prix 3 fr.

Essai de dialectologie normande. La palatalisation des groupes initiaux gl, kl, fl, pl, bl, étudiée dans les parlers de 300 communes du département du Calvados, par CH. GUERLIN DE GUER. Un vol. grand in-8°, accompagné de tableaux et de 8 cartes. — Prix..... 10 fr.

Mémoires de la Société de Linguistique de Paris. Tome XI, fasc. 6. (fin du volume). — Prix..... 6 fr.

— Table analytique des dix premiers volumes. par L. ERNAULT. Un vol. gr. in-8°. — Prix..... 18 fr.

Glossaire moyen breton, par E. ERNAULT, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers, lauréat de l'Institut. Deuxième édition corrigée et augmentée. Un volume grand in-8°, en deux parties. — Prix..... 30 fr.

Dictionnaire du langage populaire Verduno-Chalonnais (S. & L.) par F. FERTIAULT (Verdunois). Un fort volume in-8°. — Prix..... 15 fr.

Chrestomathie de l'ancien français par L. CONS-TANS (IX^e-XV^e siècles). Deuxième édition revue et considérablement augmentée. Un fort volume in-8°, cartonné. — Prix..... 7 fr.

Dictionnaire de l'ancienne langue française (IX^e au XV^e siècle), par F. GODEFROY. Livraisons 1 à 99. — La livraison..... 5 fr.

ROMANIA

RECUEIL TRIMESTRIEL

Consacré à l'étude des Langues et des Littératures romanes

PUBLIÉ PAR

MM. P. MEYER ET G. PARIS

Membres de l'Institut.

Prix d'abonnement annuel : Paris.....	20 fr.
— — — Départements et Union postale.	22 fr.

REVUE DES BIBLIOTHÈQUES

PUBLICATION MENSUELLE

DIRIGÉE PAR

MM. ÉMILE CHATELAIN et LÉON DOREZ

Prix d'abonnement annuel : Paris	15 fr.
— — — Départements et Union postale.	17 fr.

REVUE CELTIQUE

Fondée par H. GAIDOZ

Publiée sous la direction de H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE
Membre de l'Institut.

Avec le concours de J. LOTH, doyen de la Faculté des lettres de
Rennes; E. ERNAULT, professeur à la Faculté des lettres de
Poitiers, et de plusieurs savants des Îles Britanniques et du continent.

Prix d'abonnement annuel : Paris	20 fr.
— — — Départements et Union postale.	22 fr.

LE MOYEN AGE

RECUEIL PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

DIRIGÉ PAR

MM. A. MARIGNAN, M. PROU ET M. WILMOTTE

Prix d'abonnement annuel : Paris	15 fr.
— — — Départements et Union postale.	17 fr.

CHALON-S-SAÔNE, IMPR. FRANÇAISE ET ORIENTALE E. BERTRAND

 REVUE
 DE
PHILOLOGIE FRANÇAISE
 ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

LÉON CLÉDAT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LYON

SOMMAIRE DU PRÉSENT NUMÉRO

	Pages
I. — L. VIGNON. — <i>Les Patois de la région lyonnaise : les tournures interrogatives et les pronoms sujets après le verbe</i>	161
II. — F. BALDENSPERGER. — <i>Un prédécesseur de René en Amérique</i>	229
III. — L. CLÉDAT. — <i>Les formes françaises de « ficitum »</i>	235
IV. — H. CARREZ. — <i>Quelques expressions du français local du Haut-Jura</i>	238
PUBLICATIONS ADRESSÉES A LA REVUE.....	240

PARIS (2^e)

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

(Tous droits réservés)

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Paris : 15 fr. — Départements et Union postale : 16 fr.

N. B. — Toute demande d'abonnement doit être accompagnée du montant en mandat-poste ou en chèque au nom de M^{me} V^e E. BOUILLON.

*Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à
M. CLÉDAT, professeur à l'Université de Lyon.*

*Tous les ouvrages adressés à la Direction de la Revue sont
mentionnés. Ceux qui sont envoyés en double exemplaire font
l'objet d'un compte rendu.*

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Notices bibliographiques sur les archives des églises et des monastères

de l'époque carolingienne, par
A. GIRY. Un vol. gr. in-8°. Prix..... 3 fr. 50

Essai sur un Patois vosgien (5^e Section), supplément au Dictionnaire phonétique et étymologique et petit programme de recherches sur les patois vosgiens, par N. HAILLANT. Prix..... 0 fr. 75

Deux Chantiers bordelais (1486-1521), par J.-A. BRUTAILS. Brochure gr. in-8°. Prix. 3 fr. 50

Le royaume de Provence sous les Carolingiens, (855-933?) par R. POUPARDIN. Un vol. gr. in-8°. — Prix. 15 fr.

La flore de l'Inde d'après les écrivains grecs, par Ch. JORET, correspondant de l'Institut. in-8°. — Prix..... 2 fr. 50

Les mots qui restent, supplément à la 3^e édit. du Musée de la conversation, répertoire de cita- tions françaises, expressions et formules proverbiales, avec une indication précise des sources, par R. ALEXANDRE. Un vol. in-8°. — Prix..... 4 fr.

Les personnages de l'épopée romane, par le vicomte Ch. DE LA LANDE DE CALAN. Un vol. in-8°. — Prix..... 5 fr.

La question de l'accord du participe passé, par L. CLÉDAT. Brochure in-8°. — Prix..... 1 fr. 50

Le Roman de Flamenca, publié d'après le manuscrit de Carcassonne, traduit et accompa- gné d'un vocabulaire. Deuxième édition entièrement refondue, par P. MEYER. Tome I. Un vol. petit in-8°. Prix..... 9 fr.

Les plus anciens mots d'emprunt du français, par G. PARIS. Brochure in-4°. — Prix..... 2 fr.

Les Statuts d'Adalhard pour l'Abbaye de Corbie, IX^e à X^e siècles, par A. LEVILLAIN. Gr. in-8°. Prix..... 1 fr. 50

Histoire d'un chant populaire bourguignon, par F. FERTIAULT. Seconde édition considérablement aug- mentée. In-4°. Prix..... 4 fr.

LES
PATOIS DE LA RÉGION LYONNAISE

LES TOURNURES INTERROGATIVES
ET LES PRONOMS SUJETS APRÈS LE VERBE

Quand l'interrogation porte sur le verbe, elle est marquée dans nos patois comme en français :

1° Par le ton de la voix : *tu viens?*

2° Par une périphrase : *est-ce que tu viens?*

3° Par la place du pronom sujet après le verbe :
viens-tu?

En outre, on trouve dans quelques-uns de nos patois une tournure qui correspond exactement à celle du français populaire, *j'aime-ti, elle aime-ti*, mais qui est d'un emploi beaucoup plus étendu.

1. Voir notre *Recue*, t. XII, p. 1, note 1 et les tomes XIII, XIV et XV.

2. Il ne s'agit dans l'étude qui suit que de l'interrogation qui porte sur le verbe, avec un sujet pronominal. Les phrases de nos deux questionnaires, dont les traductions ont été utilisées, sont les suivantes : *est-ce que tu lui decuis... ? sortons-nous ? sortez-vous ? aime-t-il son père ? aime-t-elle sa mère ? vient-il ? vient-elle ? viennent-ils ? viennent-elles ? est-ce vrai ? est-il vrai que... ? pleut-il ?* Les phrases où l'interrogation porte sur un autre mot que le verbe : *qui vient, qui est-ce ? que coulez-vous ? qu'attendez-vous ? qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce qui est arrivé ?* ont fourni aussi quelques indications utiles.

De toutes ces formes de l'interrogation, la plus fréquente est la 3^e : on place le pronom sujet après le verbe un peu partout dans notre région, mais surtout au nord, tandis qu'au sud, dans les départements qui appartiennent en partie au domaine provençal, on se contente de marquer l'interrogation par le ton de la voix. L'interrogation périphrastique est aussi très commune, mais c'est au centre, dans l'Ain et surtout dans l'Isère et dans les Savoies qu'elle revêt les formes les plus intéressantes. Enfin la tournure du type *j'aime-ti* (pron. + verbe + particule) est propre aux Vosges, à la Saône-et-Loire et aux Savoies.

I. — INTERROGATION MARQUÉE PAR LE TON

On sait qu'au sud de notre région, dans les propositions énonciatives, le pronom sujet est en général supprimé¹ ; on ne l'exprime pas non plus dans les propositions interrogatives, où c'est le ton seul de la voix qui marque l'interrogation. Nos correspondants du Gapençais et de l'Embrunais, du sud de l'Isère, du centre et du nord de la Drôme et de l'Ardèche, de la Haute-Loire et de quelques communes au sud de la Loire, ne distinguent pas dans la forme *il vient* de *vient-il*, *il pleut* de *pleut-il*, etc. ; à plus forte raison le pronom est-il supprimé dans les phrases où l'interrogation porte sur un autre mot que le verbe : que voulez-[vous] ? qu'attendez-[vous] ? Ainsi, au Cheylard (Ardèche), *véné* peut signifier, suivant le ton et les gestes de celui qui parle, *il vient* ou *vient-il* ? *elle vient* ou *vient-elle* ? *pleio*, *il pleut* ou *pleut-il* ? *sourtèn*,

1. Voir notre *Recue*, t. XIII, p. 1, sqq.

nous sortons ou *sortons-nous* ? etc. Cet usage est général au sud de notre région, et il suffira d'en indiquer la limite septentrionale, qui coïncide d'ailleurs à peu près avec celle de la suppression du pronom sujet avant le verbe.

L'usage de ne pas exprimer le pronom sujet après le verbe ne semble pas dépasser au sud-ouest de la Loire le c. de Saint-Bonnet-le-Château (Estivareille, Rozier); au nord-est de la Haute-Loire, les c. de Bas (Boisset) et de Montfaucon (Saint-Julien-Molhesabate); dans l'Ardèche, ceus de Saint-Félicien (Saint-Victor, Saint-Félicien), de Lamastre, de Vernoux (Boffres, Silhac) et de Saint-Péray. Un peu plus au nord, dans les c. de Saint-Jean-Soleymieux (Margerie) et de Saint-Rambert (Chambles) dans la Loire, dans le c. de Monistrol (la Chapelle-d'Aurec) et même dans une partie de celui de Bas (Bas) dans la Haute-Loire, dans les c. de Satillieu (Quintenas, Saint-Romain-d'Ay) et de Tournon (Plats), cette forme d'interrogation sans pronom sujet paraît inconnue. Sur la rive gauche du Rhône, on supprime le pron. sujet après le verbe au sud du c. de Tain (la Roche-de-Glun), mais non au nord (Chanos-Curson); plus à l'est, les c. de Saint-Donat, de Romans (Triors, Châtillon-Saint-Jean, Romans), de Bourg de-Péage et de la Chapelle-en-Vercors suivent l'usage français; ceus de Valence (Beaumont), de Chabeuil (Montmeyran, Chabeuil), de Crest-N. (Beaufort) et de Die, l'usage méridional. Ce dernier est connu encore au sud de l'Isère, dans les c. de Clelles (Clelles, Lalley, le Percy, Monestier-du-Percy), de Mens (Saint-Sébastien, Tréminis, Mens, Cordéac, Saint-Jean-d'Hérans, Lavars), dans une partie seulement des c. du Monestier-de-Clermont

(Roissard, mais non Gresse, le Monestier, Saint-Paul-les-Monestier), de la Mure (Pierre-Châtel, où d'ailleurs il y a hésitation, mais non les autres communes) et de Corps (Saint-Laurent-en-Beaumont, Sainte-Luce, mais non Beaufin ni Corps). Les c., situés un peu plus au nord, de Vizille, de Valbonnais et du Bourg-d'Oisans expriment le pron. sujet; il en est de même au nord des Hautes-Alpes et du Briançonnais (Briançon, Monétier, la Salle, Molines), tandis que l'Embrunais et le Gapençais le suppriment ¹.

Après, comme avant le verbe, on exprime le pron. sujet dans la région où on le supprime d'ordinaire, quand on veut insister sur le sujet ou, à la 3^e pers., distinguer les genres. On dira par exemple à Saint-Vincent (c. de Saint-Paulien, Haute-Loire), *sourtèn nous-autrèy? sortè vous-autrèy?* et à Craponne (Haute-Loire): *vè zay?* (vient-il ?), *vè zèla?* (vient-elle?), *vènon yelou?* (viennent-ils?), *vènon yèla?* (viennent-elles?). Des faits du même genre nous sont signalés par nos corr. de Cayre et de la Chomette dans la Haute-Loire, de Silhac, de Saint-Péray, de Bourg-Saint-Andéol, de Saint-Just et de Saint-Marcel-d'Ardèche dans l'Ardèche, de Sauzet, de Menglon, de

1. Il serait intéressant de rechercher s'il en est du pron. sujet après le verbe comme du pron. avant le verbe, qui, au nord de cette limite, dans quelques cantons de la Drôme et de l'Isère, n'est supprimé qu'à la 1^{re} personne (voir notre *Revue*, t. XIII, p. 5-6). Mais nos renseignements ne sont pas assez complets pour que nous puissions répondre à cette question. Toutefois nous avons pu constater qu'à Montrigaud (c. du Grand-Serre) et à Saint-Jean-en-Royans dans la Drôme, à Saint-Romans (c. de Pont-en-Royans) dans l'Isère, le pronom sujet est supprimé à la 1^{re} pers. du plur., *sortons-[nous]?* tandis qu'il est toujours exprimé aux autres personnes.

Loriol, de Mirmande et de Montferrand dans la Drôme, de Beaufin dans l'Isère, de Ribeyret et de Barcillonnette dans les Hautes-Alpes. Dans les phrases ainsi construites, le pronom ne joue pas le même rôle que *il* en français dans *vient-il*; mais il y a un repos de la vois, marqué souvent dans l'écriture par une virgule, entre le verbe et le sujet tonique, qui correspond ainsi à *lui*, *eus*, en français dans des phrases comme *vient-il, lui ? viennent-ils, eus ?* Ce pronom d'ailleurs peut être exprimé, si le sens ou la clarté l'exige, avec toute autre tournure interrogative; on dira par exemple *èské vèn, yélé ?* (est-ce qu'il vient lui) à Mirmande (Drôme), *èské vènoun éléy ?* (est-ce qu'ils viennent, eus) à Viviers (Ardèche), *sourtèn ?* (sortons-nous), mais *sourtèn, nous-autri ?* (sortons-nous, nous autres) à Bourg-Saint-Andéol, *vèn-lyi ?* (vient-il), mais *ven lyi élo* (vient-elle ?), *venon lyi ?* viennent-ils) mais *venon lyi éla ?* (viennent-elles) à la Chapelle-en-Vercors (Drôme); cf. encore *vènti ?* (vient-il) et *vèn ti ulou ?* (vient-elle), *vènoun ti ulou ?* (viennent-ils) et *vènoun ti ula ?* à Cornillon (Isère), *ma si vèn élé ?* (m. à m. mais s'il vient, lui), *ma si vèn élo ?* (mais si elle vient, elle ?) à Pont-de-Barret (Drôme).

Il arrive même quelquefois que pour insister sur le sujet, on le place avant le verbe et non après; notre corr. de Bouvières (Drôme) nous signale *zélo vèn ?* qui correspond exactement au français *elle, elle vient ?* et aussi *zélou vènan ?* (eus, ils viennent ?), *zélé vènan ?* (elles, elles viennent ?); mais on dit d'ordinaire *vènan* ou *éké vènan* (est-ce qu'ils viennent) sans pron. sujet.

II. — INTERROGATION PÉRIPHRASTIQUE

L'interrogation est souvent renforcée par une périphrase qui équivaut pour le sens et souvent pour la forme au français *est-ce que*; cette tournure, si répandue qu'elle soit, n'est pas partout d'un emploi également fréquent, et s'il est des cantons où elle règne à l'exclusion de toute autre forme d'interrogation, il en est d'autres où elle commence à peine, semble-t-il, à pénétrer, d'autres même où elle est peut-être complètement inconnue.

Dans un grand nombre de communes qui paraissent d'abord éparses sur notre territoire, mais qui, si on y regarde de près, forment en réalité de petits groupes de deux ou trois communes contiguës, surtout dans l'Isère, dans la Savoie, dans la Saône-et-Loire et dans la Loire, la périphrase n'est pas employée : *est-ce que tu lui devais...* est toujours traduit par *lui devais-tu...* Au sud de notre région, dans les localités suivantes, où le pron. sujet est généralement sous-entendu, c'est le ton seul de la voix qui dans ce cas marque l'interrogation :

HAUTE-LOIRE : Blesle, Auzon, Domeyrat (c. de Paulhaguet), Coubon (c. du Puy-S.-E.), la Chapuze (com. et cant. de Saint-Julien-Chapteuil), Boisset (c. de Bas), Tence, Araules (c. d'Yssingeaux), Saint-Julien-Molhesabate (c. de Montfaucon).

ARDÈCHE : le Béage et Gros-de-Géorand (c. de Montpezat), Burzet, Sainte-Eulalie et Sagnes-et-Goudoulet (c. de Burzet), Joyeuse, Bourg-Saint-Andéol, Saint-Just et Saint-Marcel (c. de Bourg-Saint-Andéol), le Teil (c. de Viviers), Roche-maure, Saint-Jean-le-Centenier (c. de Villeneuve-de-Berg),

Saint-Julien-en-Saint-Alban (c. de Chomérac), le Cheylard, Saint-Martin-de-Valamas, Lamastre, Saint-Félicien.

DRÔME: Saint-Paul-Trois-Châteaux, Suze-la-Rousse (c. de Saint-Paul), Grignan, Dieulefit, Vesc (c. de Dieulefit), Chaudebonne (c. de la Motte-Chalançon), la Roche-de-Glun (c. de Tain).

ISÈRE: Clelles, le Percy et le Monestier-du-Percy (c. de Clelles), Beaufin et Sainte-Luce (c. de Corps), Mens, Lavars, Tréminis et Saint-Jean-d'Hérans (c. de Mens).

HAUTES-ALPES: Rosans, Serres, la Bâtie-Neuve, Saint-Julien-en-Champsaur (c. de Saint-Bonnet), Saint-Étienne-en-Dévoluy.

Au nord et au centre, dans la région où le pronom sujet est toujours exprimé, *est-ce que* est inconnu dans les communes suivantes, où l'on marque l'interrogation en plaçant le pron. sujet après le verbe :

HAUTE-LOIRE: Bas, au nord de l'arr. d'Yssingeaux.

ARDÈCHE: Quintenas (c. de Satillieu) au nord de l'arr. de Tournon.

DRÔME: Anneyron (c. de Saint-Vallier) au nord de l'arr. de Valence.

HAUTES-ALPES: Molines (c. d'Aiguilles), Briançon.

ISÈRE: Saint-Laurent-en-Beaumont (c. de Corps), Villard-Saint-Christophe (c. de la Mure), le Gua (c. de Vif), Saint-Romans (c. de Pont-en-Royans), Charnècles (c. de Rives), Varacieu (c. de Vinay), la Terrasse (c. du Touvet), Frogès (c. de Goncelin), Saint-Pierre-de-Chartreuse (c. de Saint-Laurent-du-Pont), la Ferrière (c. d'Allevard), Meyzieu.

SAVOIE: Saint-Michel-de-Maurienne, Valloires (c. de Saint-Michel), Lanslebourg, La Chambre, Séez et Tignes (c. de Bourg-Saint-Maurice), Aime, Venthon (c. d'Albertville), Grésy-sur-Isère, le Châtelard, Lescheraines (c. du Châtelard), Saint-Pierre-d'Albigny, Saint-Offenge-Dessous (c. d'Aix).

HAUTE-SAVOIE : Argonnex (c. d'Annecy-N.), Saint-Jorioz (c. d'Annecy-S.), Esserts-Esery (c. de Reignier), le Biot. Chevenoz (c. d'Abondance), Saint-Joire.

AIN : Thoiry (c. de Ferney), Ambérieux-en-Dombes (c. de Saint-Trivier-sur-Moignans), Chavannes (c. de Pont-de-Vaux), Bâgé le-Châtel.

RHÔNE : Claveisolles (c. de la Mure), Saint-Marcel-l'Éclairé (c. de Tarare), Chirouble (c. de Beaujeu).

LOIRE : Saint-Chamond, Margerie (c. de Saint-Jean Soley-mieux), Chalain-d'Uzon et Savigneux (c. de Montbrison), les Salles (c. de Noirétable), Champoly (c. de Saint-Just-en-Chevalet), Changy (c. de la Pacaudière).

SAÔNE-ET-LOIRE : Saint-Igny-de-Roche (c. de Chauffailles), Igé (c. de Cluny), la Comelle (c. de Saint-Léger), Mont-Saint-Vincent, Romenay (c. de Tournus), Cuiseaux.

JURA : Saint-Laurent.

DOUBS : Mouthe.

VOSGES : Nomexy (c. de Châtel), Saint-Maurice et Housseras (c. de Rambervillers), Charmois (c. de Bruyères), Avrainville (c. de Charmes), Corcieux, Étival (c. de Raon-l'Étape).

Ailleurs, à la Chaise-Dieu, à Saint-Georges-Lagricol et au Chambon-de-Tence dans la Haute-Loire¹, à Pierre-Châtel dans l'Isère, à Saint-Vérand dans le Rhône, à Saint-Vallier dans la Saône-et-Loire², à Bruyères dans les Vosges, la périphrase est employée concurremment avec d'autres tournures interrogatives, sans qu'on puisse dire laquelle est la plus fréquente. Mais, dans d'autres communes, elle tent à supplanter les autres tournures, et elle y a réussi quelquefois.

1. De nos 3 corr. de Saint-Georges, 2 ne se servent jamais de la périphrase, tandis qu'un 3^e l'emploie partout.

2. Notre corr. de Saint-Vallier affirme que la périphrase est moins fréquente et moins correcte.

Le fait est particulièrement frappant dans la Saône-et-Loire: tandis que la périphrase est seulement plus fréquemment employée que toute autre tournure aus Guerreaux, à la Motte-Saint-Jean, à Saint-Agnan, à Rigny, à Curdin ¹, à Bourbon-Lancy, à Issy-l'Évêque, à l'ouest, à Malay et à Marcilly au centre, à la Truchère et à Branges à l'est, à Demigny ² au nord, elle est seule connue, semble-t-il, à Épinac, à Dezize, à Marmagne, à Saint-Jean-de-Vaux, à Fontaines, à Sassenay, à Navilly et peut-être à Écuellen au nord, à Collonges, à Joncy et peut-être à Saint-Bonnet-de-Vieille-Vigne au centre. Il en est de même dans une commune du Jura peu éloignée de la Saône-et-Loire, à Tavaux (c. de Chemin, arr. de Dôle), et dans quelques communes au sud-ouest de la Haute-Saône, à Broye, à Montagney (c. de Pesmes), à Bonboillon (c. de Marnay). Mais au nord et au centre de ce dernier département, la périphrase est seulement plus fréquente à Dampierre-sur-Salon, à Noroy, à Villersexel; il faut s'avancer jusqu'à la lisière orientale du dép., pour retrouver l'emploi exclusif de la périphrase dans une partie du c. d'Héricourt (Champey), et sur le territoire de Belfort, à Belfort, à Rougemont et à Giromagny mais non à Bermont (c. de Belfort). Dans les Vosges, on n'emploie que la périphrase au nord-est, à Senones et à Saint-Pierremont (c. de Rambervillers); mais à la Bolle (c. de Saint-Dié), dans les c. de Fraize, de Provenchères, de Raon-l'Étape et d'Épinal, à Uriménil (c. de Xertigny) ³, à Dommartin (c. de Darney), elle

1 et 2. A Curdin et à Demigny, la périphrase est plus fréquente, au témoignage de nos correspondants.

3. Notre corr. fait remarquer expressément que la périphrase est plus employée à Uriménil.

cède quelquefois la place à d'autres tournures interrogatives.

La périphrase est rare au centre et à l'est de notre région dans le Doubs, dans le Jura, dans l'Ain ; dans le Rhône, elle n'est très fréquente qu'à Charentay et à Saint-Étienne-des-Ouillères dans le c. de Belleville et à Fleurie dans le c. de Beaujeu ; elle est seule connue à Saint-Cyr-de-Favière (c. de Saint-Symphorien-de-Lay) dans la Loire. En revanche, on l'emploie presque partout dans l'Isère ; et même, çà et là, à Saint-Alban-de-Roche (c. de la Verpillière), à Saint-Agnin (c. de Saint-Jean-de-Bournay), à Saint-Victor-de-Cessieu (c. de la Tour-du-Pin), à Velanne (c. de Saint-Geoire), à Sardieu (c. de Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs), on semble ne pas connaître d'autre tournure interrogative.

Dans les dép. du Sud, dans les Hautes-Alpes, dans la Drôme, dans l'Ardèche et dans la Haute-Loire, la périphrase fait une rude concurrence à la tournure où l'interrogation est seulement marquée par le ton. Il est vrai, comme on l'a vu plus haut, qu'elle paraît ne pas avoir pénétré dans quelques rares cantons ; mais dans ceus où elle s'est introduite, elle tend à se joindre d'une façon constante et régulière au ton de la voix qui ne suffit plus à marquer l'interrogation avec assez de netteté et de précision. La périphrase règne presque exclusivement à Aspres et à Barillonnette dans les Hautes-Alpes, à Beaufort (c. de Crest-N.), à Mirmande (c. de Loriol) et à Bouvière (c. de Bourdeaux) dans la Drôme, à Vallon et à la Chapelle-sous-Chanéac dans l'Ardèche, au Chambon (c. de Tence), à Freycenet-Latour (c. du Monastier), à Cayres et à la Chaise-Dieu dans la Haute-Loire. Dans quelques communes, voisines des précédentes, elle semble seule employée ; ce sont

le Monétier, les Crottes (c. d'Embrun), Orcières, la Cluse (c. de Saint-Étienne-en-Dévoluy), Sigoyer (c. de Tallard) dans les Hautes-Alpes, Beaumont (c. de Valence), Chabeuil et Séderon dans la Drôme, Vernoux, Boffres (c. de Vernoux), Gilliac-et-Bruzac (c. de la Voulte), Baix (c. de Chomérac), Saint-Pierreville, Lavilledieu (c. de Villeneuve), Viviers, Gras, Lablachère (c. de Joyeuse), Jaujac (c. de Thueyts) et Coucouron dans l'Ardèche, Pradelles, Saint-Voy (c. de Tence) et la Voûte-Chilhac dans la Haute-Loire.

La périphrase employée diffère avec les régions; les formes suivantes ne se rencontrent qu'isolément:

1° **di mé si** (m. à m. dis-moi si) dans la Haute-Loire à Pradelles, où l'on ne semble pas connaître d'autre tournure interrogative;

2° **kow sa si** (qui sait si) dans la Haute-Loire encore à Cayres, où d'ailleurs on emploie aussi *eské*;

3° **ma si** (mais si) dans la Drôme à Pont-de-Barret (c. de Dieulefit): *ma si vèn élé* (vient-il), *ma si vèn élo* (vient-elle), etc.; notre corr. ne nous signale pas d'autre tournure;

4° **si** ou **se**, dans les Savoies, sur les frontières de l'Italie et de la Suisse. On dit *si te devya* (est-ce que tu devais) à Avrieux (c. de Modane), *si de sortèn* (sortons-nous) à Lanslebourg, *si te dèyâ* à Bozel; *si ke* à Bourg-Saint-Maurice (*si ke te dèvâ*) est sans doute dû à un croisement de *si* et de *est-ce que*. Dans la Haute-Savoie, on nous signale *ste devîâ* à Domancy (c. de Sallanches), *se te devîâ*, *si on sourté* (sortons-nous) à Cluses, *son sourté*, *ste devîa* à Bonneville, *son sourté*, *se vo sourtsi* (sortez-vous), *ste devîâ* à Ville-en-Sallaz (c. de Saint-Joire). Il faut sans doute rapprocher de ces phrases les tournures françaises: *si*

nous sortions ? viens-tu ou si tu restes ? où l'emploi de *si* s'explique par une ellipse¹.

Dans une grande partie de la Savoie, dans l'Isère, à l'est de l'Ain et dans quelques communes des départements limitrophes, la périphrase interrogative correspond à peu près à la périphrase du français, *est-ce que*: elle se compose en effet de *est*, suivi, non du démonstratif, mais du pron. personnel neutre, qui, comme on l'a vu dans un précédent article, a conservé dans cette région une forme distincte de celle du pron. masculin. Après le verbe, ce pronom neutre est *o*, *ou*, *eu*, *e*, *a*, *é*, *lo* ou *la*: *lo* et *la* appartiennent au sud de l'arr. de Grenoble, *o* au centre du département, *é* au nord; *ou* domine dans la Savoie et dans l'Ain: *eu* et *a* sont très rares. *Est* est représenté le plus souvent par *é*, plus rarement par *i*, *eu* ou *aé*, quelquefois par *ay* ou *èy* devant *lo* et *la*. La dentale finale tombe devant *lo* et *la*, tandis qu'elle persiste devant les autres formes du pronom, qui ne commencent pas par une consonne, et fait corps avec elles: *i to ke*, mais *i lo ke*. Quand la périphrase s'abrège pour se réduire à pronom + conj., le *t*, qui persiste, représente seul la forme verbale disparue: *i to ke* > *to ke*, *é té ke* > *té ke*, etc. *Est* persiste toujours devant *lo* et *la*, très fréquemment devant *o*, tandis que *i té ké* et *é té ke* se réduisent presque toujours à *té ke*. De là les formes suivantes:

1° **è to ke** ou **kè**, sur les bords de l'Isère, à Sainte-

1. On dit même, populairement: *Si que nous irions promener ?* Cf. dans un roman publié par la *Revue de Paris*, 15 juillet 1901: *si qu'on serait, une supposition, les maîtres du bord, hein ? on irait où ça qu'on voudrait...*

Marie-d'Allaix (c. du Touvet), à Villard-Bonnot, à Combe-de-Lancey, à Saint-Jean-le-Vieux, à Saint-Martin-d'Uriage, au Versoud, à Domène dans le c. de Domène, au Sappey dans le c. de Grenoble-E., à Quaix et à Proveyzieux dans le c. de Grenoble-N., à Vaulnaveys et à Champagnier dans le c. de Vizille, à Méaudre, à Lans et à Autrans dans le c. de Villard-de-Lans, à Saint-Nizier-de-Pariset (c. de Sassenage), à Vinay¹, à Chatte (c. de Saint-Marcellin), à la Forteresse et à la Rivière dans le c. de Tullins, à Eydoche dans le c. du Grand-Lemps. — *E to ke* se rencontre encore isolément dans la Loire à Saint-Joseph-de-Rivière (c. de Rivede-Gier), dans l'Ain à Arandas (c. de Saint-Rambert) et au Poisat (c. de Nantua), dans le Jura à Doucier et à Soucia dans le c. de Clairvaux, et au Vaudioux (c. de Champagnole).

2° **ae to ke**, à Vizille² dans l'Isère.

3° **i to ke**, à Vinay (voir ci-dessus) et à Saint-Michel (c. de Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs).

4° **to ke** ou **ké**, à Hurtières (c. de Goncelin), à Saint-Ismier et à Saint-Nazaire (c. de Grenoble-E.), à Saint-Martin-d'Uriage (voir *e to ke*) et au Versoud (c. de Domène), à Noyarey (c. de Sassenage) dans une grande partie du c. de Voiron (Voreppe, Chirens et Voiron), à Izeaux (c. de Rives), à Tullins, à Viriville (c. de Roybon), dans les cantons de Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs (Sillans, Brezin, Sardieu, Penol), de Beaurepaire (Pisieu, Saint-Barthélemy, Pommier, Beaurepaire), et de la Côte-Saint-André (Semons, Commelle), à Merlas et à Velanne dans le c. de Saint-

1. Deux de nos corr. sont d'accord; un 3^e donne *i to ke*.

2. *ae* est une diphtongue ascendante, où *a* est sourd et à peine sensible.

Geoire, à Charavines (c. de Virieu); *to ke* est isolé au milieu de *té ke* aus Éparres dans le c. de Bourgoïn. — Il faut signaler encore *to ké* à l'est de l'Ain, à Saint-Martin-de-Bavel (c. de Virieu), à Rufieu (c. de Champagne), à Culoz (c. de Seyssel), à Hauteville et à Brénod, et *to ke* à Barézia dans le c. de Clairvaux (Jura) où nous avons trouvé déjà *é to ke*.

5° **é yoke**, à Rencurel (c. de Pont-en-Royans), au sud de l'arr. de Saint-Marcellin (Isère), et tout près de là à Saint-Jean-en-Royans à l'est de l'arr. de Valence (Drôme); *y* est peut-être le successeur de la sifflante finale de *es(t)*¹.

6° **é lo ke** à Charnas (c. de Serrières) au nord de l'arr. de Tournon (Ardèche); *l* n'appartient pas au pronom, c'est une lettre de liaison, empruntée aux pronoms de la 3^e pers., pour remplacer le *t* de *est*, qui est tombé¹.

7° **é té ké**. La forme complète *é té ké* ne nous est signalée qu'à Saint-Just-de-Claix (c. de Pont-en-Royans) et à Saint-Victor-de-Cessieu (c. de la Tour-du-Pin) dans l'Isère, à Claveyson (c. de Saint-Vallier), dans la Drôme.

8° **té ke** ou **ké**, forme abrégée, occupe les arr. de Vienne et de la Tour-du-Pin presque entiers, c'est-à-dire les c. de Roussillon (Chanas, le Péage, Sonnay, Roussillon), de Beaurepaire (Revel, Monstereux-Milieu), de la Côte-Saint-André (le Mottier), de Saint-Jean-de-Bournay (Royas, Saint-Agnin, Saint-Jean-de-Bournay), de Vienne-S. (Moidieu, Estrablin), de Vienne-N.

1. Toutefois, ailleurs que dans la périphrase interrogative, on ne trouve que *é<est*.

2. La lettre peut jouer le même rôle avant le verbe, de là des phrases comme *lu fo lè tso* (le four est chaud).

(Septème, Luzinay), d'Heyrieux (Chalessin, Diémoz, Oytier, Saint-Georges-d'Espéranche, Heyrieux), de la Verpillière (Saint-Alban, Bonnefamille, Saint-Quentin-Statolas, etc.), de Meyzieu (Jonage, Chavanoz, Genas, Villette-d'Anthon), de Crémieu (Hières, Vertrieu, Porcieu, Saint-Hilaire-de-Brens, Trept, Veyssilieu), de Morestel (Bouvesse-Quirieu, Charette, Brangues, Morestel, le Bouchage, les Avenières), de la Tour-du-Pin (Dolomieu, Cessieu, Saint-Victor-de-Cessieu, Saint-Jean-de-Soudain, Vasselin, Vignieu), de Bourgoin (Saint-Chef, Saint-Savin, Demptézieu, Nivolas-Vermelle, Châteauvilain), du Grand-Lemps (Biol), de Virieu (Panissage, Saint-Ondras), du Pont-de-Beauvoisin (les Abrets, Chimilin, Saint-André-le-Gaz et Pont-de-Beauvoisin), de Saint-Geoire (Charancieu, Montferrat). Il faut ajouter quelques communes appartenant au nord de l'arr. de Grenoble: Saint-Laurent-du-Pont et Saint-Christophe-Entre-Deux-Guiers¹ dans le c. de Saint-Laurent, le Touvet, la Buissière et Chapareillan dans le c. du Touvet, et Allevard. — Dans les dép. voisins, on ne trouve *té kè* qu'au sud de l'Ain, à Miribel (c. de Montluel), à Bourg-Saint-Christophe (c. de Meximieux), à l'Abergement-de-Varey (c. d'Ambérieu), à Lagnieu, à Lhuis, à Divonne, à Échenevex et à Gex, et dans la Haute-Savoie à Tanninges.

9° **é teu ke** ou **ké**, dans l'Ain à Ceignes (c. d'Izeronore), dans la Drôme à Montrigaud (c. du Grand-Serre), dans le Jura, à Montcusel (c. de Moirans) et à Choux (c. des Bouchoux). *Eu* s'affaiblit en *e* au sud du

1. Saint-Christophe, où l'on trouve à la fois *é tou ke* et *tè ke*, est sur la limite des deux domaines.

Rhône, à Givors, et dans la Loire, à Saint-Héand et à Saint-Chamond.

10° **teuké**, dans l'Ain, à Chavannes (c. de Treffort) et à Villereversure (c. de Ceyzériat); dans le Jura, à Cézia (c. d'Arinthod); dans l'Isère seulement aux Côtes-d'Arey (c. de Vienne-S.), où *teu* s'affaiblit en *te*.

11° **é tou ke**, dans l'Isère, à Saint-Christophe-Entre-Deux-Guiers (voir *té ke*); dans la Savoie, à Saint-Genix, à la Motte-Servolex, à la Rochette et à Yenne; dans l'Ain, à Lancrans (c. de Collonges) et à Châtillon-de-Michaille.

12° **i tou ke**, à Aiguebelle, dans la Savoie.

13° **tou ke** ou **ké**, dans la Savoie, aux Échelles, à Saint-Thibaut-de-Couz (c. des Échelles), à Montmélian, à Planaise et aux Mollettes (c. de Montmélian), à Chamoux (c. de Chambéry), à Chambéry (section de la Croix-Rouge), à Aix, à Drumettaz-Clarafond (c. d'Aix), à Albens, à Chindrieux (c. de Ruffieux); dans la Haute-Savoie, à Seyssel, à Bassy (c. de Seyssel), à Alby, à Veyrier (c. d'Annecy-N.). à Frangy, à Cru-selles, à Marcellaz (c. de Bonneville); dans l'Ain, à Belley et à Chazey-Bons (c. de Belley).

14° **ta ke**, au nord de la Haute-Savoie, à Ambilly (c. d'Annemasse), à Saint-Julien et à Thonon.

15° **élake** à Serrières, au nord de l'Ardèche: *l* est une lettre de liaison empruntée aux pron. personnels; cf. *é lo ke*.

16° **éylo ke**, dans l'Isère, à Oz, à la Garde et à Bourg-d'Oisans, dans l'Oisans, à Laffrey (c. de Vizille), à Gresse et au Monestier-de-Clermont.

17° **ay lo ké**, au sud de l'Isère, dans les c. du Monestier-de-Clermont (Saint-Paul-les-Monestier), de la Mure (la Mure, Nantes, Monteynard, Saint-Arey,

Saint-Honoré, la Motte-d'Aveillans, Notre-Dame-de Vaux), de Valbonnais (Entraigues et Valbonnais).

18° **aé lo ke**, à Cholonges (c. de la Mure).

19° **é lo ke**, à Vaujany (c. du Bourg-d'Oisans) et à Saint-Georges-de-Commiers (c. de Vizille).

20° **i lo ke**, dans le c. de la Mure (la Motte-Saint-Martin, la Motte-d'Aveillans, Pierre-Châtel).

21° **éy la ke**, à la Salle (c. du Monétier, Hautes-Alpes).

22° **aé la ke**, à la Cluse-et-Pâquier (c. de Vif, Isère).

23° **é la ke**, au Fréney (c. de Bourg-d'Oisans, Isère).

24° **eu la ke**, à Livet-et-Gavet (c. du Bourg-d'Oisans, Isère).

25° **i la ke**, au Monétier dans les Hautes-Alpes.

Il faut mettre à part la périphrase **yo ti ke**, qui nous est signalée à Chaussin (Jura); elle se compose de *y*, qui est probablement un reste du pron. personnel neutre *éy*, de *o* = *est* et de *ti* interrogatif, et équivant par conséquent à *c'est-il que*.

Au nord et au sud de notre région, la périphrase est formée de *est* et du pron. démonstratif *ce*; elle correspond exactement à la locution française *est-ce que*, dont dans quelques patois du sud elle n'est sans doute qu'une simple adaptation. Le démonstratif, réduit à *s*, se soude à la forme verbale et *és* peut passer à *as* et à *os*; *s* disparaît quelquefois ou devient *ch*, *y*; quant au verbe, il est rarement supprimé. De là les formes suivantes:

1° **oske** ou **oské**. Le domaine de *oske* s'étend en forme de demi-cercle, depuis le nord de l'arr. de

Neufchâteau (Vosges) jusqu'au nord de l'arr. de Dôle (Jura), sur le centre et à l'est des Vosges, le terr. de de Belfort, l'est de la Haute-Saône et le nord du Doubs. Il comprend dans les Vosges une partie des c. de Neufchâteau (Landaville), de Châtenois (Dommartin, Châtenois), de Charmes (Socourt, Avillers), de Vittel (They, Remoncourt), de Châtel (Thaon, Villoncourt), de Rambervillers (Brû, Romont, Jeanménil, de Bruyères, d'Épinal, de Xertigny (Uriménil), de Raon-l'Étape', de Senones (Mont, Ban-de Sapt, Senones), de Provenchères (la Petite-Fosse, Provenchères), de Saint-Dié, de Brouvelieures (Mortagne, Fremifontaine', de Remiremont (le Tholy, Remiremont), de Saulxures' et du Thillot; sur le terr. de Belfort, des c. de Fontaines, de Rougemont et de Giromagny; dans la Haute-Saône, des c. de Champagny (Clairegoutte, Champagny, de Mélisey (Mélisey, Servance, Miélin, Haut-du-Them', de Luxeuil (Beaudoncourt), de Saulx (Villers), d'Héricourt (Étobon); dans le Doubs, des c. de Pont-de-Roide (Goux), du Russey (la Bosse), de Maiche, de Morteau (Lac-ou-Villers), de Vercel (Chaux), de Pierrefontaine (Landresse), de Clerval (Chasot, Pom-pierre), de Rougemont, de Roulans (Villers-Grélot), de Marchaux (Bonnay, Germondans), de Besançon-S. (Mamirolles, Gennes); dans le Jura, Our (c. de Dampierre).

2^o **aske** ou **askè**. *Aske* est employé à peu près dans les mêmes régions que la forme précédente, à Bouxurulles (c. de Charmes), à Ambacourt (c. de Mirecourt), à Attigny (c. de Darney), à Provenchères, à Fremifon-

1. *Eske*, d'après un autre corr.

2. *Aske* à Fremifontaine, d'après un autre corr.

3. Deux autres corr. de Saulxure donnent *askè*.

taine (c. de Brouvelieures)¹, à Fraize, à Plainfaing (c. de Fraize), à Saulxures², au Ménil-Thillot (c. du Thillot), dans les Vosges; à Belfort et à Bermont sur le terr. de Belfort; à Champey (c. d'Héricourt), à Champagny, à Gy, à Fédry (c. de Dampierre), à Montagney (c. de Pesmes) dans la Haute-Saône; à Montbéliard, à Désandans (c. de Montbéliard), à Dasle (c. d'Audincourt), à Berche et à Colombier-Fontaine (c. de Pont-de-Roide), à Droitfontaine (c. de Maiche), à la Chénalotte (c. du Russey), à Flangebouché (c. de Pierrefontaine), à Blussans et à la Pretière (c. de l'Isle-sur-le-Doubs), à Germondans (c. de Marchaux) dans le Doubs. — On trouve encore *aske* dans quelques communes au nord et au centre de la Saône-et-Loire: Montjay (c. de Pierre), Bosjean (c. de Saint-Germain-du-Bois), Sassenay (c. de Chalon-N.), Fontaines et Demigny (c. de Chagny), Marcilly (c. de Buxy), Couches-les-Mines, Antully (c. d'Autun), Collonges et Joncy (c. de la Guiche), Rigny (c. de Gueugnon). — *Aske* est isolé dans l'Isère, à Mions et à Corbas (c. de Saint-Symphorien d'Ozon).

3° *ake*, à Broye (c. de Pesmes), au sud de la Haute-Saône.

4° *èske* ou *èské*. C'est la forme la plus fréquente. Toutefois, elle n'est bien employée qu'au nord, à l'ouest et au sud de notre région. Elle nous est signalée dans les communes suivantes:

VOSGES: Raon-l'Étape³, la Bolle, Brouvelieures dans l'arr. de Saint-Dié; Raon-aux-Bois, Val-d'Ajol dans l'arr. de Remiremont; Bains, Nertigny, Saint-Gorgon, Moyemont, Pierremont, Bayecourt, dans l'arr. d'Épinal;

1. Cf. *oske*.

2. Cf. *oské*.

3. Cf. *oske*.

Dompaire, Escles, Bleurville dans l'arr. de Mirecourt; Ainvelle, Aroffe, Coussey, Autreville, Mont dans l'arr. de Neufchâteau.

HAUTE-SAÔNE : Ambiévillers, Cuve, Bouligney, Pont-du-Bois, Fougerolles, Aillevillers, Amont, Lyofans, Coisevaux, Villersexel, Gouhenans dans l'arr. de Lure; Noroy, Borey, Grattery, Venisey, Jussey, Cornot, Neuvelle, Raze, Vy-les-Filain, Cirey dans l'arr. de Vesoul; Velleuxon, Champlitte, Suaucourt, Dampierre, Roche-et-Raucourt, Auvet, Igny, Sauvigney, Germigney, Chambornay, Bonboillon, Lieucourt dans l'arr. de Gray.

DOUBS: Chaucenne, Besançon, Boussières, Épeugney, Courcelles, Chouzelot, Nans, Fertans dans l'arr. de Besançon; Baume-les-Dames dans l'arr. du même nom; Levier, Saint-Gorgon, Arc-sous-Cicon, Gilley, la Chaux, Bouverans, Touillon-et-Loutelet, Remoray, les Longevilles dans l'arr. de Pontarlier.

JURA: Cernans, Port-Lesney, Arbois, Montigny, Aumont, Champrougier, Nozeroy, Cerniébaud, Supt, Sirod dans l'arr. de Poligny; Dompierre, Plaisia, Senaud, Saint-Maur, Trenal, dans l'arr. de Lons-le-Saunier; Vincent, la Vieille-Loye, Gevry, Tavaux dans l'arr. de Dôle.

SAÔNE-ET-LOIRE: Varennes, Mouthier, Authumes, Bouhans, Montret, Sagy, Sainte-Croix, Ormes, Ratte, Branges dans l'arr. de Louhans; Saint-Germain-du-Plain, Écuellen, Navilly, Mercurey, Saint-Jean-de-Vaux, Givry, Sercy, Bissey, Étrigny, Saint-Vallier dans l'arr. de Chalon; Marmagne, Dezize, Épinac, Collonges, Épertully, Igornay, Dracy, la Comelle, Issy-l'Évêquedans l'arr. d'Autun; Bourbon-Lancy, Maltat, Toulon-s-Arroux, Neuvy-Grandchamp, les Guerreaux,

Poisson, Oudry, Saint-Bonnet-de-Vieille-Vigne, Sivi-
gnon, Saint-JuliendeCivrey, Saint-Racho, Vaubandans
l'arr. de Charolles; Matour, Germolles, Sainte-Cécile,
Saint-André-le-Désert, Malay, Uchizy, la Truchère,
Vinzelles, Leynes, Prusilly dans l'arr. de Mâcon.

LOIRE : Urbise, Saint-Haon¹, Ambierle, Ville-
montaix, Cergne, Saint-Symphorien-de-Lay, Saint-
Cyr-de-Favières, Saint-Georges-de-Baroilles, dans
l'arr. de Roanne; Montchal et Saint-Barthélemy-
Lestra dans l'arr. de Montbrison.

RHÔNE : Juliéna, Fleurie, Monsols, Saint-Bonnet-les-
Bruyères, Odenas, Charentay, Cercié, Belleville, Saint-
Étienne-des-Ouillères, Pont-Trambouze, Cours, Limas,
Pouilly-le-Monial, Saint-Vérand, Létra, Châtillon-
d'Azergues, Saint-Forgeux dans l'arr. de Villefranche;
l'Arbresle, Limonest, Montrottier dans l'arr. de Lyon.

HAUTE-LOIRE : Brioude, la Voute-Chilhac¹, Aubazat,
Cerzat, Saint-Arcons, la Chomette, Collat, la Chaise-
Dieu dans l'arr. de Brioude; Chomelix, Saint-Georges-
Lagricol, Vorey, Vernassal, Saint-Vincent, Cayres,
Saugues, Saint-Étienne-du-Vigan, le Monastier,
Freycenet-Latour, Champclause dans l'arr. du Puy;
Saint-Voy, le Chambon-de-Tence dans l'arr. d'Yssin-
geaux.

ARDÈCHE : Saint-Agrève, Lamastre, Plats, Vernoux,
Silhac dans l'arr. de Tournon; Montpezat, Burzet,
Coucouron, Saint-Étienne-de-Lugdarès, Valgorge,

1. Cf. dans notre *Recue*, t. XIII, p. 300.

2. *Eské* devant voyelle devient *eskés* à la Voute-Chilhac;
d'ailleurs ce *z* s'adjoint, dans tous les cas, aux verbes comme
avoir, aimer, être, etc., qui commencent par une voyelle, et fait
corps avec le verbe. A Frugières-lès-Pin (c. de Paulhaguet), au
lieu de *eské*[z], on emploie *é(z)*, qui est peut-être une réduction
de la forme précédente.

Thueyts, Jaujac, Largentière, Lablachère, Vallon, Salavas, Saint-Paul-le-Jeune dans l'arr. de Largentière; Saint-Pierre-ville, Privas, Gilhac-et-Bruzac, Lavilledieu, Viviers, Gras dans l'arr. de Privas.

DRÔME: Beaumont, Chabeuil, Montmeyran, Lorient, Clionsclat, Mirmande dans l'arr. de Valence; Sauzet, Donzère dans l'arr. de Montélimar; Séderon, Montferrand dans l'arr. de Nyons; Félines, Grâne, Beaufort, Die dans l'arr. de Die.

HAUTES-ALPES: Laragne, Orpierre, Nossage-et-Bénévent, Barillonnette, Aspres, Veynes, la Cluse dans l'arr. de Gap; Savines, Réallon, les Crottes, Orcières, Risoul dans l'arr. d'Embrun.

Au centre et au sud-est, la périphrase est formée en général, comme on l'a vu plus haut, du pron. personnel neutre; toutefois on trouve *èske* dans quelques communes de l'Ain (Curciat, Marboz, Manziat, Grièges, Treffort, Ceyzériat, Montcet, Vandeins, Vonnas, Peyzieu, Birieux, Montanay, Bourg-Saint-Christophe), de l'Isère (Genas¹, Chaponnay, Ternay, Oytier, Saint-Pierre-de-Chandieu, Chuzelle, Luzzinay, Saint-Geoirs, Corps), de la Savoie (Albanne, Beaufort) et de la Haute-Savoie (Faverge, Sallanche, les Houches).

5° **èssèké** dans quelques communes de la Haute-Loire (Saint-Voy), de l'Ardèche (Saint-Romain-d'Ay, Saint-Péray, Boffres) et de la Drôme (Claveyson, Marsanne).

6° **èchéké**, à Baix dans l'Ardèche (voir *èyké*).

1. Un 2° corr. de Genas, donne *tè ke*; dans toutes les communes de l'Isère citées plus haut, voisines de Lyon ou de Vienne, *eske* est évidemment un emprunt au français. Il faut excepter les deux dernières qui appartiennent à la partie méridionale du département.

7° **èsaké** à la Chapelle-sous-Chanéac (c. de Saint-Martin-de-Valamas (Ardèche).

8° **èchké**, à Die dans la Drôme; **èchke** à Saint-Martin-de-Bavel (c. de Virieu) dans l'Ain.

9° **èyke** à Baix dans l'Ardèche (voir *échéké*), à Lalley (c. de Clelles), à Cordéac et à Saint-Sébastien (c. de Mens), à Roissard (c. du Monastier-de-Clermont) au sud de l'Isère.

10° **èke**, à Saint-Vérand dans le Rhône; **èké** à Bouvières dans la Drôme.

11° **ske** à Sigoyer (c. de Tallard) dans les Hautes-Alpes; à Bruailles (c. de Louhans), à Saint-Bonnet-de-Joux, à Poisson (c. de Paray-le-Monial, cf. *éske*), à Saint-Jean-de-Vaux (c. de Givry) et à Saint-Germain-du-Plain dans la Saône-et-Loire; à Fourneaux, dans la Loire; **ské** dans l'Ardèche, à Gilliac-et-Bruzac (c. de la Voulte).

III. — INTERROGATION PAR PARTICULE (pron. + verbe + particule)

M. G. Paris, dans son étude sur *Ti interrogatif* (*Romania*, VI, 438 sqq.) cite des phrases du français populaire, comme *nous avons-ti bu, j'aime-ti, t'as-ti bu*, etc., où *ti* a complètement perdu sa valeur pronominale primitive pour devenir une simple particule interrogative, susceptible de s'adapter à toutes les personnes du verbe. Cette forme d'interrogation, pron. + verbe + particule, se retrouve dans nos patois, non point isolément, mais sur une grande partie des dép. de Saône-et-Loire et des Vosges et dans les Savoies. La particule prend des formes assez variées, le plus souvent *ti*, *té* ou *tou*, très rarement *thi*, *ki*, *te*,

tso, dzo, lyi ; au sud de notre région où le pronom sujet peut n'être pas exprimé, l'interrogation se réduit quelquefois à verbe + particule.

Ti est surtout employé dans la Saône-et-Loire et dans les Vosges. Connue dans quelques communes seulement des arr. de Louhans (Vérissey, c. de Montret), de Chalon Saint-Germain-du-Plain, Sennecey, Mont-Saint-Vincent, Saint-Eusèbe) et d'Autun (Saint-Vallier, c. de Montcenis, Dracy-Saint-Loup, c. d'Autun, la Comelle, c. de Saint-Léger), il est très fréquent dans les arr. de Charolles et de Mâcon. On nous le signale dans presque tous les cantons du premier, à Toulon-s-Arroux, à Bourbon-Lancy, à Maltat (c. de Bourbon-Lancy), aus Guerreaux (c. de Digoin), à Oudry (c. de Palinges), à Vitry et à Poisson (c. de Paray-le-Monial), à Bourg-le-Comte (c. de Marcigny), à Ligny (c. de Semur), à Saint-Igny-de-Roche (c. de Chauffailles), à Saint-Racho (c. de la Clayette), à Saint-Julien-de-Civry (c. de Charolles), à Saint-Bonnet-de-Joux et à Sivignon (c. de Saint-Bonnet) et à la Guiche ; à Rigny (c. de Gueugnon) et à Charbonnat (c. de Mesvres, arr. d'Autun), le pronom sujet avant le verbe est supprimé : *ênme-ti* (aime-t-il, elle), *vnan-ti* (viennent-ils, elles), mais à Rigny on préfère la périphrase *aske*. Dans l'arr. de Mâcon, on emploie *ti* à Malay et à Ameugny (c. de Saint-Gengoux), à Saint-Martin-de-Sénozan et à Saint-Sorlin (c. de Mâcon N.), à Igé et à Sainte-Cécile (c. de Cluny), à Tramayes, à Germolles et à Saint-Pierre (c. de Tramayes), à Matour. Il faut y ajouter quelques communes voisines, au nord du dép. du Rhône : Aigueperse, Ouroux, Trades', Saint-

1. A Trades et à Juliéas le sujet pronominal est supprimé.

Bonnet-des-Bruyères dans le c. de Monsols, Juliéna et Fleuriedans le c. de Beaujeu, Cercié et Odenas dans le c. de Belleville, et Claveisolles, dans le c. de Lamure; et au nord du dép. de la Loire: Pouilly et Nandax, dans le c. de Charlieu, Changy dans le c. de Lapacaudière¹. Il nous faut remonter au nord jusqu'aux Vosges pour retrouver le *ti* interrogatif avec un pron. sujet, au nord et à l'ouest du département: à Mont et à Landaville dans le c. et l'arr. de Neufchâteau, à Remoncourt (c. de Vittel), à Remicourt (c. de Mirecourt) et à Avillers (c. de Charmes) dans l'arr. de Mirecourt, dans les c. de Châtel (Bayecourt, Nomexy, Thaon), de Rambervillers (Moyemont, Roville, Romont, Saint-Gorgon, Housseras, Saint-Maurice) dans l'arr. d'Épinal, et à Étival (c. de Raon-l'Étape), dans l'arr. de Saint-Dié.

La formule interrogative se réduit à verbe + *ti* sans pron. sujet à Taulignan (c. de Grignan) et à Montjoux (c. de Dieulefit) dans la Drôme, à Bège (c. de Montpezat) dans l'Ardèche. A Cornillon (c. de Mens) au sud de l'Isère, le pron. sujet n'est pas nécessaire: si on l'exprime, on le place après *ti*: *vénoun ti* (viennent-ils) ou *vénoun ti ulou* (viennent-ils, eus). A Chambles, au sud-ouest de la Loire et à la Chapelle-d'Aurec, au nord de la Haute-Loire, *t* de *ti* s'est palatalisé: *plèw ki* (pleut-il), *vèn ki* (vient-il, vient-elle), etc., à la Chapelle, *é thi vraé* (est-ce vrai), *venon thi* (viennent-ils, viennent-elles) à Chambles.

té est propre à l'est et au sud-est des Vosges; on l'y trouve à Taintrux (c. de Saint-Dié), à Fraize, et à

1. Il faut ajouter Saint-Haon d'après M. Blanchardon. Cf. notre *Recue*, t. XIII, 301.

Plainfaing (c. de Fraize), à Corcieux, à Brouvelieures et à Mortagne (c. de Brouvelieures) dans l'arr. de Saint-Dié; à Bruyères et à Charmois (c. de Bruyères), à Xertigny et à Bains dans l'arr. d'Épinal; à Avrainville (c. de Charmes) dans l'arr. de Mirecourt; au Tholy (c. de Remiremont) et à Plombières. A Dompaire (arr. de Mirecourt), *té* s'est affaibli en *te*. — On trouve *té* isolément aux Houches (c. de Chamonix) dans la Haute-Savoie, et à Chanos-Curson (c. de Tain) dans la Drôme.

lou ne se rencontre que dans une partie de la Savoie, entre Annecy au nord, Chambéry au sud, Albertville à l'est et le Rhône à l'ouest; on nous le signale à Versonnex (c. de Rumilly) et à Doussard (c. de Faverges) dans la Haute-Savoie; à Grignon et à Mercurey-Gémilly (c. d'Albertville), à Grézy-sur-Isère, à Saint-Pierre-d'Albigny, à Saint-Jean-d'Arvey (c. de Chambéry-N.), à Grézy-s-Aix et à Saint-Offenge-Dessous (c. d'Aix), à Saint-Girod (c. d'Albens) dans la Savoie.

Il faut signaler encore :

dzo à Saint-Hostien (c. de Saint-Julien-Chapteuil, Haute-Loire) : *zélous véndron dzo* (viendront-ils), *plou dzo* (pleut-il), *éy dzo véray* (est-il vrai).

tsu à Moingt (c. de Monbrison, Loire) : *o vin tsu* (vient-il), *i vin tsu* (vient-elle), *i venoun tsu* (viennent-ils elles), *ou plo tsu* (pleut-il), *vou é tsu vré* (est-ce vrai);

li à la Chapelle-en-Vercors au nord-est de l'arr. de Die (Drôme), où le pron. sujet peut être exprimé après *li* : *vèn li* (vient-il), *vèn li* ou *vèn li élo* (vient-elle), *plou li* (pleut-il).

Dans les localités citées plus haut, la tournure interrogative pron. + verbe + particule s'emploie aus deus nombres et aus trois genres de la 3^e pers., à la 1^{re} et à

la 2^e pers. du plur. : *no sortan ti* (sortons-nous), *co sorti ti* (sortez-vous), Saint-Julien-de-Civry (Saône-et-Loire) ; *é vèn tou* (vient-il), *le vèn tou* (vient-elle), *é vnyon tou* (viennent-ils, elles), *é plyu tou* (pleut-il), Saint-Girod (Savoie). Elle semble aussi fréquente à la 2^e pers. du plur. qu'à la 1^{re} ; toutefois, on dit *j setyon té* (sortons-nous), mais *setyé co* (sortez-vous), à Bains (Vosges), il en est de même à Avillers, à Avrainville, à Bayecourt, à Dompaire dans le même département, et à Saint-Pierre-d'Albigny dans la Savoie. Les renseignements nous font défaut pour la 1^{re} pers. du sing. ; mais il paraît probable qu'elle ne se sépare pas des autres personnes, surtout dans les Vosges où le pron. *je* s'est substitué à *nous*, à la 1^{re} pers. du plur. ; comme on dit *j soton ti* (sortons-nous, Remoncourt), on doit aussi employer la tournure *je + verbe + ti* à la 1^{re} pers. du sing. Pour la 2^e pers. du sing., nous ne disposons que d'un exemple : Est-ce que tu lui devais beaucoup d'argent ? La périphrase *est-ce que* a été supprimée et l'interrogation marquée à l'aide de la tournure pron. + verbe + particule à Juliéna (te deveu ti byèn...) et à Claveisolles dans le Rhône, à Changy dans la Loire, à la Comelle, à Igé, à Mont-Saint-Vincent, à Saint-Julien-de-Civry et à Ligny-en-Brionnais dans la Saône-et-Loire, à Nomexy, à Saint-Maurice, à Housseras, à Charmois, à Bruyères, à Corcieux et à Étival dans les Vosges.

Avec les verbes impersonnels, l'interrogation est marquée de la même façon qu'avec les autres verbes : *é pyeu té* (Xertigny, Vosges), *i pyou ti* (Tramayes, Saône-et-Loire), *é pleu tou* (Mercury, Savoie), *ou plo tsu* (Moingt, Loire), etc. Mais il faut mettre à part les locutions impersonnelles où entre le verbe être : est-

il vrai, est-ce vrai, etc., qui admettent la forme interrogative pron. + verbe + particule, non seulement dans les localités citées plus haut, mais encore dans quelques communes voisines, où cette tournure ne s'emploie pas avec les autres verbes. C'est ainsi qu'on dit *so ti vra* (m. à m. c'est-il vrai), dans les Vosges à Moyemont et à Roville, *so té vra* à Plombières, *sa té vré* à Plainfaing, à Fraize et à Taintrux, et encore *so ti vré* à Coussey, *so té vra* à Saint-Laurent et à Senones dans les Vosges, *so té vra* à Baulay et à Aillevillers au nord de la Haute-Saône. Au sud de notre région, où *ce* français a pour équivalent *ko kou*, on trouve de même *ko i dzo véray* à Saint-Hostien, *kou i ki vray* et par assimilation régressive *ki ki vray* à la Chapelle-d'Aurec dans la Haute-Loire. — Au centre, où le démonstratif *ce* est remplacé par un pron. personnel neutre *i-y, ou, vou*, etc., distinct du pron. masc. *o-ol, a-al* etc., *est-il vrai* et *est-ce vrai* sont traduits dans la Saône-et-Loire par *yé ti vré, yé ti vra, y o ti vré, y eu ti vra, y é teu vré*, etc., dans les arr. de Charolles et de Mâcon, partout où l'on dit *al ome ti, a vèti, o vèn ti*, etc. Quelquefois, comme à Sainte-Cécile et à Saint-Germain-du-Plain, on trouve à la fois *yé ti vré* avec un pron. neutre sujet et *é ti vré* sans pron. sujet. Mais il faut encore signaler la même tournure au nord et au centre du département : *yé ti vré* à Issy-l'Évêque, *yo ti vré* à Saint-Bérain et à Cussy dans l'arr. d'Autun ; *ye ti vra* à Marcilly, *yo ti vra* à Sevrey et à Sassenay dans l'arr. de Chalon ; *yé ti vré* à la Frette, à Bosjean, à Sagy et à Authumes, *yé teu vré* à Savigny dans l'arr. de Louhans, et plus à l'est *yé ti vré* à Foul-

1. Voir notre *Revue*, t. XV.

nay dans le Jura ; *yé ti vré* à la Truchère et à Clessé, *yé ti vra* à Sigy dans l'arr. de Mâcon ; *yé ti vré* à Rigny et à Neuvy dans l'arr. de Charolles. Cette locution s'étend encore sur l'arr. de Villefranche entier et sur le nord de celui de Lyon dans le Rhône ; on la retrouve même dans quelques communes de l'Ain (Vonnas, Rignieux, Reyrieux, Trévoux, Marlieu, Chaveyriat, Tossiat), et de l'Isère (Meyzieu, Pommier), peu éloignées du Rhône. Dans la Loire, il faut citer *o yé to vré* à Essertines, *vou é tu vré* à Ailleux, *vwe jo vé* à Saint-Didier-sur-Rochefort, *ou é tu vray* à Juré, *ye ti vré* à Fourneaux, c'est-à-dire dans des communes où l'emploi de la tournure interrogative pron. + verbe + particule semble restreinte à cette locution. Il en est de même de *ye tou vré* à Saint-Jean-d'Arvey, *yé tou vré* à Versonnex et à Frangy dans les Savoies.

M. G. Paris a montré que *ti*, signe d'interrogation, n'est pas autre chose que le pron. masc. de la 3^e personne du sing. *i(l)*, auquel s'est soudé un *t* détaché de la forme verbale et qui s'est ensuite propagé aux autres personnes dans le français populaire. Dans les patois vosgiens, il est facile d'identifier aussi *ti* et *té* après le verbe avec *i-il*, *é-el* avant le verbe. On s'explique encore que dans les Savoies, dans la Loire et ailleurs ; *ille* ait abouti à *é-al*, *a-al*, *o-ol* en position proclitique, tandis qu'il passait à *t)ou*, *ts u* après le verbe. Mais dans la Saône-et-Loire et dans les dép. voisins, *o-ol* et *a-al* avant le verbe, *ti* après le verbe ne semblent pas pouvoir admettre la même origine. Faut-il supposer que *ti* est un emprunt au français ? Ce n'est guère vraisemblable pour un domaine aussi étendu, dont les communes sont pour la plupart éloignées des grandes villes. *Ti* ne proviendrait-il pas plutôt du pron. neutre *i* dev. cons.,

y dev. voy., qui ne s'est confondu nulle part dans cette région avec le pron. masculin ? *Ti* n'a-t-il pas pu se détacher de *i plou ti*, *y é ti vré* et d'autres formes semblables, pour s'introduire d'abord au masc. et au fém. de la 3^e pers., puis à la 2^e et à la 1^{re} ? L'extension considérable de ce pronom neutre, qui correspond à la fois à *il* français et, dans beaucoup de locutions très employées, au démonstratif *ce* ' expliquerait qu'il ait pu ainsi se substituer aux autres formes pronominales dans l'interrogation.

La particule *bi*, que nous avons relevée à la Chapelle-en-Vercors, dans la Drôme, doit s'expliquer d'une façon semblable ; elle n'est évidemment pas due à l'influence du français, et elle ne peut provenir du masc. qui est *ou-oul* avant le verbe. Il faut la rapprocher de la forme proclitique *i-il* avant le verbe qui est commune au fém. sing., au masc. et au fém. plur. et qui présente le même vocalisme. L'examen des formes employées dans les cantons voisins de la Drôme et de l'Isère paraît confirmer cette hypothèse : à l'ouest et au nord (Saint-Bonnet-de-Valclérieux, Bourg-de-Péage, Triors, Saint-Donat), une forme spéciale pour le masc. sing., *o-ol ou-oul* avant le verbe, *té* après le verbe, une forme commune aux autres genres et aux autres nombres, *i-il* avant le verbe, *ti* après le verbe. A l'est, dans le massif du Villars-de-Lans, nous trouvons de même *o-ol* et *to* pour le masc. sing., *i-il* et *ti* ou *é-él* et *té* pour le fém. sing. et pour le plur. des deux genres ; dans les c. du Monastier-de-Clermont, de Vif et de Vizille, on peut relever des faits analogues. Plus à l'est, dans l'Oisans, on emploie *ou-oul* et *zou* d'une

.1. Voir notre *Recue*, t. XV.

part, *i-il* et *zi* de l'autre à la Garde et à Villard-Reculas; à Auris, au Fréney nous retrouvons la même forme qu'à la Chapelle-en-Vercors, *lyi*, mais seulement pour le fém. sing. et pour le plur. des deus genres, le masc. sing. ayant une forme distincte *law* au Fréney, (*o-ol* avant le verbe), *zéo* à Auris (*o-ol* avant le verbe). A Livet-et-Gavet *ti* ou *tyi* (*i-il* avant le verbe) joue le même rôle que *lyi*, mais tent à s'introduire aussi au masc. sing. et à supplanter la forme *tow* (*ou-oul* avant le verbe), déjà moins employée. Des exemples cités on peut conclure qu'à *i-il* proclitique, qui s'emploie comme pron. du fém. sing., du masc. plur. et du fém. plur., correspond après le verbe *ti*, *zi* ou *lyi*, commun de même au fém. sing. et au plur. des deus genres. Cette forme tent à se substituer aussi à celle du pron. masc. sing. *to*, *zou*, *law*, *tow*, etc., et à perdre par là même sa valeur pronominale pour tomber au rang de simple particule interrogative. Cette évolution est achevée à la Chapelle-en-Vercors, tandis qu'elle commence à peine dans les cantons voisins.

IV. — INTERROGATION MARQUÉE PAR LA PLACE DU PRONOM APRÈS LE VERBE

Dans les départements du nord et du centre de notre région, dans les Vosges, dans la Haute-Saône, dans le Doubs, dans le Jura, dans l'Ain, dans l'Isère, dans le Rhône et dans la Loire, l'interrogation est marquée souvent, comme en français, par la place du pron. sujet qui est rejeté après le verbe. On a même signalé plus haut quelques localités où l'on ne semble pas connaître d'autre forme d'interrogation.

Dans le français populaire, il y a identité complète

entre le pron. sujet proclitique et le pron. sujet enclitique. Il n'en est pas toujours ainsi dans nos patois : au centre de notre région surtout, le pronom sujet, suivant qu'il était placé avant ou après le verbe, a suivi des voies différentes dans son développement et a donné naissance à deux formes distinctes. Nous ne relèverons dans les pages suivantes que les formes du pron. de la 3^e personne, en laissant de côté les pron. de la 1^{re} et de la 2^e pers. pour lesquels nous n'avons que des renseignements insuffisants.

Dans tous les enclitiques de la 3^e pers., un *t*, détaché des formes verbales terminées par *-t* ou *-nt*, s'est soudé au pronom, avec lequel il fait corps dans la prononciation. Dans quelques communes de la Loire et de la Haute-Loire, le *t* de *ti*, comme celui du pronom de la 2^e pers. *tu'*, s'est palatalisé : de là le *tci*, *ki* signalé plus haut et des formes comme *tsi* et même *tsèle* par analogie. Au sud-est, dans une partie de l'Oisans et du Briançonnais, où sans doute le *t* final du verbe avait disparu sans laisser de traces, il fallut pour supprimer l'hiatus, emprunter à d'autres formes une consonne, qui, parce qu'elle n'apparaissait que devant une voyelle, semblait jouer le rôle d'une simple lettre de liaison : de là le *l* de *law*, le *z* de *zi*, *zou*, *ze*, etc., le *y* de *yo*, *yi'*. Mais dans le neutre *la*, *l* fait partie intégrante du pronom, et peut-être en est-il du même du *l* palatal de *l^yi* dans le Vercors et dans l'Oisans.

1. Voir notre *Recue*, XIII, 99-102.

2. Cf. Le rôle de *z*, *j*, *y* dans les formes toniques du pron. sujet avant le verbe, *Rec. de Phil. fr.*, XIV, 117-118 ; cf. encore *ibid.*, XV, p. 7.

1° *Le masculin singulier*

Le pronom masculin singulier de la 3^e pers. se présente dans l'interrogation sous les formes suivantes :

1° **ti** dans l'Ain, au nord du Rhône, au sud du Jura et aussi dans les dép. limitrophes, l'Isère, la Loire et la Saône-et-Loire, tout à fait au nord sur les frontières du Doubs et de la Haute-Saône et à l'ouest des Vosges, c'est-à-dire sur une grande partie du territoire où dominent les formes en *i* avant le verbe (*i-il*, *i-l*, *i-al*)¹. *Ti* correspond en effet à *i* proclitique dans les arr. de Trévoux et de Bourg en entier², dans tout l'arr. de Nantua³, sauf à Petit-Abergement et à Arlod, au sud-est, dans l'arr. de Belley à Lagnieu, à Vaux (c. de Lagnieu) et à Corlier (c. d'Hauteville), partout aussi dans les arr. de Lons-le-Saunier et de Saint-Claude (Jura)⁴, dans l'arr. de Neufchâteau (Vosges), à Dommartin, à Neufchâteau, à Barville et à Coussey, dans l'arr. de Mirecourt, à Remicourt, à Mirecourt et à Charmes, dans l'arr. d'Épinal à Châtel, dans l'arr. de Saint-Dié à la Bolle. On retrouve la même concordance dans la plus grande partie de l'arr. de Villefranche (Rhône), à Saint-Vérand, à Chamelet, à Theizé, à Charnay, à Liergues, à Blacé, à Vaux, à Saint-Julien, à Limas, à Odenas, à Cercié, à Saint-Lager, à Charentay, à Saint-Étienne-des-Ouillères, à Saint-Étienne-la-Varenne, à Corcelles, à Dracé, à Quincié, à Fleurie et à Saint-Bonnet-des-Bruyères, dans l'arr. de Lyon,

1. Voir notre *Recue*, XIV, 8-15, 19-20.

2 et 3. Voir notre *Recue*, XIV, 10, 13, 14, 15, 19 et 20 pour les noms des localités.

4. Voir les noms dans notre *Recue*, XII, 35.

à Dardilly et aus Chères ; dans l'Isère à la Forteresse, à Voreppe, à Champagnier et à Bresson ; dans l'arr. de Mâcon (Saône-et-Loire) à Chânes, dans l'arr. de Louhans à la Chapelle-Thècle, au Miroir, à Savigny et à Sagy ; dans la Savoie à Séez et à Saint-Georges-d'Hurtières.

Mais aus points où les domaines des pronoms proclitiques *i* et *é* se touchent et où par suite les échanges de formes sont faciles, *ti* interrogatif correspond à *é* proclitique¹ ; tel est le cas pour les communes situées sur la frontière de la Haute-Saône et du Doubs : Clair-regoutte, Villersexel, Noroy, Montbozon, Boulton, Buthiers, Apremont, Gézières d'une part, Mamirolle, Ruffey, Rigney, Blussans, Geney, Abbenans, Dampierre de l'autre. Il faut y ajouter Remoray au sud de l'arr. de Pontarlier, Fouligny dans le Jura, Authumes dans la Saône-et-Loire, Divonne dans le pays de Gex (Ain), Saint-Haon dans la Loire, Pont-Trambouze dans le Rhône, Saint-Ismier dans l'Isère ; le mélange des formes est surtout sensible à Noroy (Haute-Saône), à Divonne (Ain), à Létra (Rhône), à Saint-Laurent (Jura), où *ti* et *té* coexistent.

Ti interrogatif correspond encore aus formes proclitiques suivantes² :

a à Belmont, à Pouilly et à Nandax au nord de la Loire, à Propières, à Cours et à Chamelet dans le Rhône, à Solutré, à Clessé, à Antully et à Demigny dans la Saône-et-Loire ;

o à Sevrey, à Marcilly, à Saint-Bérain, à Sigy-le-Châtel et à Saint-Pierre-le-Vieux dans la Saône-et-Loire ; à Saint-Rirand dans la Loire, à Aigueperse dans le

1. Voir notre *Revue*, t. XIV, 4-8 18-19.

2. *Ibid.*, 15-27.

Rhône ; à Peyrieu dans l'Ain et à Presles dans l'Isère ;
ou à Livet-et-Gavet dans l'Isère, où l'interrogatif est
quelquefois *tou* ou *tow* ; à Sutrieu dans l'Ain ;

u à Prusilly dans la Saône-et-Loire ; à Trades, à
Monsols, à Juliéna, à Marchampt, aus Ardillats, au
nord de l'arr. de Villefranche dans le Rhône.

2° tsi à Firminy (Loire) où le pronom proclitique
est *o*.

3° té ou tè s'emploie au nord et au centre de notre
région, sur une grande partie du domaine du sujet
é ou *è* avant le verbe¹. On trouve *té* ou *tè* en effet à
Grandvillars et à Fontaine sur le territoire de Belfort ;
sur toute l'étendue de l'arr. de Remiremont², à Gé-
rardmer au sud de l'arr. de Saint-Dié, à Saint-Laurent,
à Uriménil, à Xertigny et à Bains dans l'arr. d'Épinal,
et à Ainvelle au sud de celui de Neufchâteau dans les
Vosges ; dans toute la Haute-Saône, sauf sur la lisière
méridionale, à Aillevillers, à Bouligney, à Raddon, à
Villers-lès-Luxeuil, à Mélisey et à Coisevaux dans
l'arr. de Lure, à Baulay, à Jussey, à Bétoncourt, à
Chantes, à Raze (*tè*), à Lavilleneuve et à Navenne dans
l'arr. de Vesoul, à Champlitte, à Oyrrières (*tè*), à Dam-
pierre et à Autoreille dans l'arr. de Gray ; à la Loye
et à Offlanges (*tè*) au nord du Jura ; à Bosjean à l'est de
l'arr. de Louhans dans la Saône-et-Loire ; dans l'arr.
de Gex tout entier³ et à Arlod dans l'arr. de Nantua
(Ain) ; partout aussi dans les arr. de Thonon et de Saint-
Julien⁴, et à Meythet dans l'arr. d'Annecy⁵ (Haute-

1. Voir notre *Recue*, XIV, 4-8, 18-19.

2. Voir les noms, *ibid.*, XIII, 13.

3. Voir les noms des localités, *ibid.*, XIV, 8, 19.

4. Voir les noms des localités, *ibid.*, XIV, 7, 19.

5. Ajouter Rumilly d'après les poésies de J. Béard.

Savoie), enfin à Bernin et au Sappey au centre de l'arr. de Grenoble dans l'Isère.

Pour *té* comme pour *ti*, sur les frontières des domaines de *i* et de *é* proclitiques, nous pouvons constater des mélanges de formes, et *té* correspond au sujet *i* avant le verbe, au nord-est des Vosges, à Épinal, à Bruyères, à Fraize, à Brouvelieures, à Taintrux, à Saint-Dié, à Provenchères et à Mont; dans le Rhône, à Châtillon-d'Azergues (*tè*) et à Letra (*tè*), dans l'Isère, à Charavines (*tè*), à la Terrasse (*tè*), à Sillans (*tè*) et à Saint-Paul-d'Izeaux (*tè*).

Enfin, dans les départ. du centre, *té* ou *tè* correspond à une forme proclitique :

en *a* à Arlod et à Petit-Abergement (arr. de Nantua) à Corbonod et à Hauteville (arr. de Belley) dans l'Ain; dans une grande partie de l'arr. de Lyon (Saint-Forgeux, Bully *tè*, Vaugneray *tè*, Courzieux, Mornant *tè*, Grézieu *tè* et Longes) dans le Rhône; et sur la rive droite de la Loire dans le dép. du même nom (Sainte-Colombe *tè*, Fourneaux, Essertines *tè*, Viricelles, Izieux)¹;

en *o* à Saint-Étienne (*tè*)² dans la Loire; à Cormaranche, à Ruffieu et à Fitignieu (*tè*) dans l'Ain; à Vinay (*tè*) et à Saint-Bonnet-de-Chavagne dans l'Isère; à Triors (*tè*) et à Bourg-de-Péage dans la Drôme;

en *ou* à Cressin-Rochefort dans l'Ain; dans l'Isère au sud de l'arr. de Vienne, aux Côtes-d'Arey, à Farammans, à Gillonnay, à la Côte-Saint-André, au Péage-

1. Ajouter Rive-de-Gier d'après les poésies de Roquille, et au nord du Jura, Petit-Noir.

2. Le *taï* qu'on trouve dans les chroniques patoises du journal la Loire, est sans doute une mauvaise graphie pour *tè*.

de-Roussillon, à Pommier¹, à Revel et à Beaurepaire, et dans l'arr. de Saint-Marcellin, à Saint-Michel-de-Saint-Geoirs (*tè*) et à Vatilieu (*tè*) ; dans la Drôme, à Saint-Donat (*tè*) et à Châtillon-Saint-Jean (*tè*) ;

en *u* à Savigny (*tè*) dans le Rhône, à Belley dans l'Ain, à Semons et à Charavines (*tè*) dans l'Isère².

4° zéo, à Auris-en-Oisans (Isère), où l'on emploie *o* avant le verbe.

5° teu ne correspond à *eu* proclitique que dans les c. de Darney et de Dompain dans les Vosges ; à Mersuay, à Velleux et à Germigney dans la Haute-Saône, le pron. sujet avant le verbe est *é* ; il en est de même à Saint-Hilaire (arr. de Grenoble) dans l'Isère. A Proveyzieux (Isère) on emploie *teu* après le verbe, *i* avant ; un peu plus au nord, dans une partie des Terres-Froides, *teu* correspond à *o* proclitique à Cessieu, à la Chapelle-de-la-Tour et à Saint-Didier-de-la-Tour ; mais on trouve aussi *tao* dans ces trois communes ; au Pin dans la même région, où le pronom proclitique est *u*, *teu* tend à se nasaliser et à passer à *teun* ; cf. *tyeu*.

6° zeu s'observe à la Salle (forme proclitique *o*) dans le Briançonnais (Hautes-Alpes) : *ame zeu* (aime-t-il), *van zeu* (vient-il).

7° tyeu au Pin (Isère), à côté de *teun*, seul connu d'un autre corr. *Tyeu* semble encore être employé, à côté de *ti* au sud de l'arr. de Mâcon, à Solutré (Saône-et-Loire) : cf. *tyae* dans une commune voisine, à St-Amour.

8° tu occupe dans l'Isère un domaine assez important au nord-est de l'arr. de Grenoble, Chapareillan, la Buissière, Moutaret, Pinsot, Saint-Pierre-d'Allevard,

1. On emploie aussi *to* à Pommier.

2. Ajouter Saint-Nicolas-de-Macherin, d'après la *Vie d'un bon Curé de campagne*, de Vial, p. 57.

Pontcharra ; il faut y ajouter à l'autre bout du département, Saint-Jean-de-Bournay (arr. de Vienne). Le sujet avant le verbe est partout *u*. Le département du Doubs presque entier (il faut excepter la lisière septentrionale) emploie aussi *tu* interrogatif ; mais il ne correspond à *u* proclitique qu'aus Pontets au sud de l'arr. de Pontarlier ; au nord-est du départ., la forme correspondante avant le verbe est *é* à Blussans, à Courles-Baume et à Frambouhans', communes auxquelles il faut ajouter Bonboillon, au sud de l'arr. de Gray (Haute-Saône) ; au centre du Doubs, le sujet avant le verbe est *i* à Boujeon, aus Fourgs, à Lévier, à Bians, dans le c. de Montbenoit tout entier dans l'arr. de Pontarlier¹, à Nans, à Refranche, à Avanne et à Franois dans l'arr. de Besançon, à Passonfontaine, à Nancray, à Glamondans et à Courtetaïn dans l'arr. de Baume, à Grand-Combe-des-Bois et au Russey dans l'arr. de Montbéliard. Il faut encore signaler *tu* dans le Jura, à Sirod.

9° *taw* dans les Terres-Froides (Isère), à Cessieu (*o* av. le verbe) où *teu* existe aussi et aus Avenières où l'on dit aussi *tæ* (*u* av. le verbe).

10° *tæ* dans la même région que *taiw*, aus Avenières, à la Chapelle-de-la-Tour et à Saint-Didier-de-la-Tour, à côté de *teu* ; la forme proclitique correspondante est *o*.

11° *tay* à Auxelles-Haut (terr. de Belfort) correspond à une forme proclitique *a* et doit peut-être son *y* à la forme du fém. *tiye*, *tige*.

1. Ajouter dans le même arr. Bournois (*Rec. des Pat. g.-r.*, IV, 255) et Sancey (*Rec. de phil. fr.*, IV, 126).

2. Ajouter Bannans dans le c. de Pontarlier (*Rec. des Pat. g.-rom.*, I, 132).

12° tyae est isolé à Saint-Amour au sud de l'arr. de Mâcon (S.-et-L.) où le pron. avant le verbe est *a*.

13° law et **law** sont fréquents au sud de l'arr. de Grenoble (Isère). Abstraction faite de *t* et de *l*, il n'y a identité entre la forme proclitique et la forme enclitique qu'au Guâ et à Saint-Paul-les-Monestier: *law* au Fréney-d'Oisans correspond à *o* avant le verbe, *taio* à la Motte-d'Aveillans et à la Motte-Saint-Martin à *ou*, *taio* à Mens à *uo*. Plus au nord, dans les Terres-Froides, où nous avons déjà rencontré *tæ* et *taïö*, on hésite entre *taw* et *taïö*, à Brangues (*u* avant le verbe) et à Saint-Clair-de-la-Tour (*o* avant le verbe).

14° tow dans la même région que *taio*, à Livet-et-Gavet (*ou* avant le verbe), où *ti* l'a presque complètement supplanté.

15° tou occupe le nord des arr. de Vienne et de la Tour-du-Pin dans l'Isère et correspond toujours à *ou* proclitique. On le trouve à Jons, à Meyzieu, à la Verpillière, à Roche, à Chaponnay, à Corbas, à Marennes, à Saint-Pierre-de-Chandieu et à Saint-Georges-d'Espéranche dans le premier, à Hières, à Saint-Savin et à Vignieu dans le second; à la Tour-du-Pin, *tou* après le verbe, mais *o* avant.

16° zou dans l'Oisans, à la Garde et à Villard-Reculas, au sud-est de l'arr. de Grenoble, correspond aussi à *ou* proclitique.

17° to à la Frette et à Ormes dans l'arr. de Louhans (S.-et-L.), à la Fouillouse, à Ailleux, à Saint-Didier-sur-Rochefort, à Champoly et à Juré au centre du départ. de la Loire¹; *to* dans l'Isère, au sud-ouest de l'arr. de

1. C'est aussi la forme qu'on trouve dans deux textes cités par Gras, l'un en patois de Montbrison (p. 233), l'autre en patois de la plaine (p. 237).

Grenoble, oscille entre *o* et *ou* au Villard-de-Lans, à Méaudre, à Lans, à Autrans, à Saint-Jean-de-Vaux et à Champ. La forme proclitique est partout *o* : mais à Pommiers (sud de l'arr. de Vienne) où d'ailleurs *té* semble plus fréquent, *to* correspond à *ou* proclitique. La forme nasalisée *ton*, que signale un de nos deus corr. de Vinay (arr. de Saint-Marcellin) semble aussi plus rare que *té* (*o* avant le verbe). Il faut citer encore dans les Terres-Froides (arr. de Saint-Marcellin), *tan* à Faverges (*ou* avant le verbe).

18° *yo* à Bourg-Argental au sud de la Loire : *ame yo* = aime-t-il, *van yo* = vient-il (*o* avant le verbe).

On voit par les listes ci-dessus qu'aus formes proclitiques en *é* et en *i* correspondent le plus souvent après le verbe respect. *té*, *ti*, très rarement *teu* ou *tu* ; *é-ti*, *i-té* ne se rencontrent que sur les points où les domaines de *é* et de *i* se touchent. Il n'y a jamais identité entre les deus formes quand le pron. proclitique est *a* : la forme enclitique est toujours *ti*, *té*. Au contraire *o-to*, *ou-tou*, *eu-teu*, *u-tu* sont très fréquents ; mais on trouve tout aussi souvent *o-té* ou *té*, *eu-té*, *u-té*. Enfin, à *o* correspondent quelquefois *ti*, *teu*, *taïë*, *tæ*, *tou*, *taw* (*law*), *zéo*, *zeu*, à *ou*, *taw* ou *ti*, à *u*, *ti*, *taw*, *teu*, *tæ*.

2° *Le masculin pluriel*

Les formes enclitiques du masculin pluriel que l'on rencontre dans notre région sont :

1° *ti*. Partout où le sing. est *ti*, le plur. est aussi *ti* ; c'est à peine si l'on peut signaler quelques divergences : dans les Vosges, à la Bolle (sing. *ti*, pl. *té*), dans la Haute-Saône à Clairegoutte (s. *ti*, pl. *té*), dans

le Doubs, à Remoray (s. *tî*, pl. *tu*). Mais le domaine de *tî* plur. est plus étendu que celui de *tî* sing. : aus localités citées aus pages 193 à 195, il faut ajouter dans la Saône-et-Loire Saint-Amour, dans la Loire Izieux, Essertines, Ailleux, Saint-Didier-sur-Rochefort, Champoly, Juré, Sainte-Colombe, Fourneaux ; dans le dép. de l'Ain, *tî* plur. s'étend en outre sur tout l'arr. de Belley (sauf Corbonod), où le sing. est tantôt *tî*, tantôt *té*, et se rencontre encore dans l'arr. de Gex à Thoiry et à Challex ; de là il pénètre dans la Haute-Savoie où on l'emploie dans tout l'arr. de Saint-Julien¹ et à Meythet dans l'arr. d'Annecy. Dans l'Isère, aus localités déjà citées, il faut ajouter Saint-Paul-les-Monastier, Villard-de-Lans, Lans dans l'arr. de Grenoble ; la Tour-du-Pin, Saint-Clair, Saint-Didier, la Chapelle-de-la-Tour, Faverges, Cessieu², Vignieu, les Avenières, Hières dans l'arr. de la Tour-du-Pin ; Saint-Bonnet-de-Chavagne, Vinay, Vatilieu dans l'arr. de Saint-Marcellin ; la Côte-Saint-André, Gillonnay, Saint-Georges-d'Espéranche, Saint-Pierre-de-Chandieu, Corbas, Meyzieu et Jons dans l'arr. de Vienne. Enfin, au nord de la Drôme, Bourg-du-Péage, Châtillon-Saint-Jean, Triors, Saint-Donat et Saint-Bonnet-de-Valclérieux emploient aussi *tî* au pluriel.

Presque partout *tî* plur. enclitique correspond à une forme proclitique en *i* (*i-il*, *i-is*, *i-ir*, *i-l*, *i-al*, *i-ly*), surtout dans les Vosges, dans le Jura, dans la Saône-et-Loire, dans la Loire, dans le Rhône et dans l'Ain.. Toutefois, pour le plur. comme pour le sing., aus points de contact des domaines de *é* et de *i*, il s'est

1. Voir les noms dans notre *Recue*, XIV, 7, 19.

2. Un 2^e corr. ne connaît que *té*.

produit des échanges de formes : c'est ainsi que l'enclitique *ti* dans les quelques localités de la Haute-Saône et du Doubs où il est employé, correspond toujours au proclitique *é*. On trouve encore *é-ti* à Foulnay dans le Jura, à Authumes dans la Saône-et-Loire, à Sutrieu, à Arlod, à Thoiry et à Challex dans l'Ain, à Meythet, à Frangy et à Desingy dans la Haute-Savoie, à Saint-Bonnet-de-Valclérieux dans la Drôme, et dans un grand nombre de communes de l'Isère : Saint-Paulles-Monestier, Lans, Saint-Ismier, la Tour-du-Pin, Saint-Clair, Saint-Didier, la Chapelle-de-la-Tour, Faverges, Cessieu, Vignieu, les Avenières, Vinay.

Enfin *ti* enclitique correspond à *a* proclitique à Séez dans la Savoie, à Clessé, à Demigny et à Antully dans la Saône-et-Loire ; à *o* à Mercurey et à Sevrey dans la Saône-et-Loire ; à *u* à Pressins et à Chimilin dans l'Isère.

2° tsi au sud de la Loire, à Firminy (*o* av. le v.), à la Fouillouse (*é* av. le v.), à Saint-Chamond et à Saint-Étienne (*i* av. le v.)¹.

3° ti à Saint-Michel-de-Saint-Geoirs (arr. de Saint-Marcellin) et à Livet-et-Gavet² (c. du Bourg-d'Oisans) dans l'Isère. Le proclitique est partout *i*.

4° yi à Bourg-Argental (*é* av. le v.) au sud de la Loire.

5° fi à la Chapelle-en-Vercors à l'est de la Drôme (*i* av. le v.), et dans l'Oisans (Isère) au Fréney (*i* av. le v.) et à Auris (*é* av. le v.)³.

1. Cf. *tchis* dans la chronique patoise du journal *La Loire* (20 avril 1899).

2. Un autre corr. de Livet-et-Gavet écrit *ti*.

3. Cf. *ran-li* (vont-ils) au Queyras d'après Chabrand et de Rochas.

6° **zi** dans une autre partie de l'Oisans, à Villard-Reculas et à la Garde (*i* av. le verbe).

7° **té, tè** à peu près partout où le sing. est *té, tè*. Il faut ajouter au domaine du plur. *té*, la Bolle (Vosges) et Clairegoutte (Haute-Saône), où le sing. est *ti*, et noter à Mélisey (Haute-Saône), la forme *tée*, qui s'est introduite aussi au singulier où *té* est pourtant plus fréquent. Dans la Loire, dans l'Ain et dans la Haute-Savoie, le domaine de *té* est plus restreint que celui de *té* sing. On ne trouve *té* plur. dans la Loire qu'à Viricelles¹, dans l'Ain qu'à Corbonod (arr. de Belley). à Gex, à Divonne, à Vesancy, et à Versonnex dans l'arr. de Gex; dans la Haute-Savoie qu'à Thonon et à Boège². Dans la Drôme, nous ne trouvons pas trace de *té* plur.; dans l'Isère, il n'y a identité entre le sing. et le plur. que dans quelques localités: Saint-Paul-d'Izeaux, Penol et Sillans dans l'arr. de Saint-Marcellin, Péage-de-Roussillon, Faramans, Semons, Commelle, les Côtes-d'Arey dans l'arr. de Vienne, Bernin, le Sappey, la Terrasse et Vizille dans l'arr. de Grenoble, Charavines dans l'arr. de la Tour-du-Pin. Mais on trouve encore *té* à Méaudre, à Autrans, à Champ, *té* à la Motte-Saint-Martin, au Gua et à Saint-Jean-de-Vaux dans l'arr. de Grenoble, *té* à Marennes et à Chaponnay dans l'arr. de Vienne, communes où le sing. est *to* ou *tou*. A Cessieu les formes du plur. *ti* et *té* semblent coexister à côté du sing. *taw*, *teu*; au Pin, le plur. est *té* d'après un corr. (sing. *teun*), *tyeu* d'après un autre (sing. *teun* ou *tyeu*).

1. *té* se trouve encore dans les poésies de Roquille en patois de Rive-de-Gier.

2. Béard, dans ses poésies en patois de Rumilly, emploie aussi *té* au plur. comme au sing.

Si l'on compare les formes enclitiques aux formes proclitiques, on voit que *té, tè* correspond le plus souvent à *é, è* dans les Vosges, dans la Haute-Saône, sur le terr. de Belfort, dans le Jura, dans l'Ain et dans la Saône-et-Loire. Toutefois, on trouve *i-té* ou *tè* dans une partie de l'arr. de Saint-Dié (la Bolle, Fraize, Saint-Dié, Provençères, Mont). Dans la Loire, dans la Haute-Savoie et dans le Rhône, le plur. *té* ou *tè* enclitique ne correspond jamais à une forme proclitique en *é*, mais toujours à une forme en *i*, très rarement en *a* (Longes). Dans l'Isère, si l'on met à part Penol où l'on a *ou-té*, Semons, Commelles et le Pin où l'on a *u-té, té, tè* enclitique correspond le plus souvent à *é, è* proclitique, mais quelquefois aussi à *i* (le Péage, Côtes-d'Arey, Faramans, la Terrasse, Charavines, Saint-Paul-d'Izeaux).

8° *teu* dans les mêmes localités que *teu* sing. dans les Vosges (*eu* av. le verbe) et dans la Haute-Saône (*é* av. le verbe); mais dans l'Isère seulement à Saint-Hilaire (*é* av. v.), à Proveyzieux (*i* av. v.) et à Roche (*é* av. v.).

9° *tveu* dans l'Isère au Pin (2° corr. *té*), et dans le Doubs à Levier, où la forme proclitique est *i*.

10° *tu* partout où le sing. est *tu*, dans l'Isère, dans le Jura et dans le Doubs (sauf à Levier, *tveu*), et en outre à Remoray (sing. *ti*) dans ce dernier département. Le pronom proclitique correspondant est *u* dans l'Isère, *é* dans quelques communes du Doubs (Frambouhans, Cour-les-Baume), *i* dans les autres et dans le Jura.

11° *taw* à Mens (Isère) où le proclitique est *élou*.

12° *tæ* à la Chapelle-de-la-Tour (*é* av. v.) dans l'Isère; un 2° corr. donne *ti*.

13° *tay* à Auxelles-Haut (terr. de Belfort) comme

au sing. (*a* av. v.), et dans l'Isère à la Motte-Saint-Martin et à la Motte-d'Aveillans (av. v. *i*); un 2^e corr. de la Motte-Saint-Martin donne *tè*.

14^o *to* est très rare au pluriel; on ne le rencontre qu'à Ormes et à la Frette (*o* av. le v.) dans la Saône-et-Loire, et dans quelques communes de l'Isère (Oyeu, Beaurepaire, Revel) où il correspond à un proclitique en *i*.

La comparaison des formes proclitiques et des formes enclitiques du plur. prête aux mêmes observations que celle des formes du sing. comme l'indique le tableau suivant:

Proclitiques	Enclitiques correspondants
<i>i</i>	<i>ti</i> le plus souvent (Vosges, Jura, Saône et Loire, Loire, Rhône, Ain, Haute-Savoie, Isère, Drôme) et isolément <i>tsi</i> (Loire), <i>tyi</i> (Isère), <i>zi</i> (Isère), <i>ʔi</i> (Isère); <i>té</i> ou <i>tè</i> quelquefois (Vosges, Loire, Rhône, Isère, Haute Savoie); <i>tu</i> rarement (Doubs, Jura), et plus rarement encore <i>tag</i> , <i>teu</i> , <i>to</i> dans l'Isère, <i>tyeu</i> dans le Doubs.
<i>é, è</i>	<i>té</i> ou <i>tè</i> le plus souvent (Vosges, Haute-Saône, Belfort, Jura, Saône et Loire, Isère). <i>ti</i> rarement (Vosges, Rhône, Isère, Haute-Savoie); <i>tsi</i> (Loire), <i>ʔi</i> (Isère), <i>yi</i> (Loire), <i>tu</i> (Doubs), <i>tæ</i> (Isère), <i>teu</i> (Haute-Saône, Isère) très rarement.
<i>u</i>	<i>tu</i> (Isère); <i>té</i> (Isère), <i>ti</i> (Isère), <i>tyeu</i> (Isère) moins souvent;
<i>eu</i>	<i>teu</i> toujours (Vosges);
<i>ou</i>	<i>té</i> (Isère);

Proclitiques

Enclitiques correspondants

<i>o</i>	<i>ti</i> (Saône-et-Loire), <i>tsi</i> (Loire), <i>to</i> (Saône-et-Loire);
<i>a</i>	<i>tay</i> (Belfort), <i>té</i> (Rhône), <i>ti</i> (Saône-et-Loire, Savoie).

3° *Le féminin singulier*

Les formes enclitiques du fém. sing. sont très nombreuses et très variées : dans nos quinze départements nous avons relevé plus de quarante formes différentes ; on les a divisées en cinq catégories, suivant la nature de la voyelle radicale : *é* ou *è* (type *tèle*), *a* (type *tale*), *eu* ou *e* (type *teule*), *u* (type *tule*), *i* (type *tîle*) ; une 6^e catégorie contient celles où la voyelle radicale a disparu, par suite d'un déplacement de l'accent qui s'est porté sur la syllabe finale (type *tlè*, *tle*). Dans chaque catégorie, on a groupé ensemble d'abord les formes où *ll* de *illa* est représenté par *l* simple pur, puis celles où *ll* > *lv* ou *y*, enfin celles qui, ne présentant aucune trace de l'atone finale ni de *ll* (*té*, *ti*, *tu*, etc.), paraissent dues à une assimilation aux formes correspondantes du masculin.

Lv ou *y* < *ll* est bien plus fréquent dans les formes enclitiques que dans les formes proclitiques ' de *illa*. Le centre de son domaine est dans le dép. de l'Ain, qu'il couvre presque en entier ; il comprend encore dans les dép. voisins, le nord et la lisière occidentale de la Haute-Savoie, le nord de l'Isère (arr. de la Tour-du-Pin presque entier, angle nord-est de l'arr. de Grenoble, nord de l'arr. de Saint-Marcellin, sud de

1. Cf. t. XIV, p. 204, 206-207, 215-217.

l'arr. de Vienne), le sud et le centre du Rhône avec quelques communes de la Loire. On connaît encore les formes avec *lv* ou *y* au sud-est de l'arr. de Mâcon, dans l'arr. de Louhans, au centre du Jura et du Doubs.

Le passage de *ll* à *lv* ou *y* dans les successeurs de *illa* est intimement lié à un autre phénomène qui apparaît dans la même région : tandis que *a* final atone de *illa* s'est affaibli presque partout en un *e* féminin, qui semble se maintenir plus solidement dans les formes enclitiques que dans les formes proclitiques, il est représenté par *i* dans une partie du domaine de *ll* > *lv* (Isère, Rhône, Loire) et dans quelques cantons voisins, au nord de l'arr. de Vienne et au sud de l'arr. de Villefranche où l'on emploie *teli*, *teuli*, *tèli*.

A. Les formes en *é* ou *è*

Elles correspondent le plus souvent à des formes proclitiques en *él*, souvent aussi à *le*, quelquefois à *eul*, à *al* ou à *l^{ve}*, rarement à *il*. Les formes proclitiques seront indiquées entre parenthèses.

1° **téla** à Vatilieu (*é-él*) dans l'Isère, à Courzieux¹, à Vaugneray, à Bully, à Létra², à Vaux, à Cercicé, à Saint-Lager et à Dracé dans le Rhône où le proclitique est *él* ou *al*, à Essertines (*le*), à Saint-Étienne³ et à Firminy (*él*)⁴ dans la Loire, à Bois-d'Amont, à côté de *tèle* dans le Jura.

1. *tèla* ou *tèlvi*, dit notre correspondant.

2. Un 2^e corr. de Létra donne *tèlvi*.

3. La forme du masc. *tè* semble aussi s'employer pour le fém. à Saint-Étienne.

4. Notre corr. de Firminy donne aussi *tsèle* ; cf. masc. *tsi*.

2° télé à Mens (*élo*) dans l'Isère.

3° télé à Saint-Laurent (*él*)¹ dans le Jura, à Izer-nore (*lye*) dans l'Ain, à Planaise (*lé*) dans la Savoie, à la Forteresse (*i-il*)² dans l'Isère, à Châtillon-Saint-Jean (*i-il*) dans la Drôme.

4° tële ou **tële** dans les Vosges, dans la Haute-Saône, et dans une partie du Doubs, du Jura et du Rhône et dans quelques cantons de la Saône-et-Loire, de la Loire, de l'Ain et de l'Isère, c'est-à-dire sur la plus grande partie du domaine des formes proclitiques en *él*. Il correspond en effet à *él* dans les localités suivantes :

VOSGES : Ainvelle, Lamarche dans l'arr. de Neufchâteau ; Darnay, Dompierre, Mirecourt et Charmes dans l'arr. de Mirecourt ; Gruy, Xertigny, Uriménil, Saint-Laurent, Moyemont et Roville dans l'arr. d'Épinal ; Gérardmer, Fraize, la Bolle, Saint-Dié, Provençères et Mont³ dans l'arr. de Saint-Dié ; dans tout l'arr. de Remiremont.

HAUTE-SAÔNE : Autoreille, Gézières, Apremont et Dampierre dans l'arr. de Gray ; Buthiers, Boulton, Montbozon, Noroy⁴, Navenne, Lavilleneuve, Raze, Chantes, Bétoncourt, Jussey et Baulay dans l'arr. de Vesoul ; Villersexel, Clairegoutte, Mélièze, Villers-les-Luxeuil, Raddon, Bouligney, Aillevillers, dans l'arr. de Lure.

BELFORT : Grandvillars.

DOUBS : Ruffey, Rigney, Giney, Dampierre.

JURA : La Loye, Offlanges, Chilles, Moirans.

1. Un 2^e corr. donne *tlè*.

2. A la Forteresse, aussi *ti* comme au masc.

3. A Gérardmer, à Saint-Dié, à Mont, on emploie aussi *tè*, semble-t-il, comme au masc.

4. Un 2^e corr. de Noroy donne *teule*.

SAÔNE-ET-LOIRE : Saint-Pierre-le-Vieux, Saint-Racho, Saint-Bérain, Sevrey.

LOIRE : Belmont, Saint-Haon.

RHÔNE : Aigueperse, Propières, Saint-Bonnet-des-Bruyères, Cours, Limas, Saint-Julien, Liergues, Charnay, Theizé, Dardilly, les Chères.

AIN : Villeneuve, Reyrieux et Marlieux (arr. de Trévoux), Peyrieu (arr. de Belley), Brion (arr. de Nantua).

ISÈRE : Voreppe, Charavines (cf. *tètle*) et Beaurepaire.

Mais il correspond encore à *eul* dans les Vosges à Dommartin, à Neufchâteau, à Barville, à Coussey et à Remicourt ; à *le* dans le Doubs (Boujeons, Épeugney, Franois', Glamondans), dans le Jura (Bornay, Chille, Blye', Longchaumoises', Bois-d'Amont), dans l'Ain (Trévoux, Bouvent, Pont-d'Ain, Chavannes-sur-Suran, Divonne), à Clessé dans la S.-et-L. et à Saint-Haon dans la Loire ; à *lé* à Faramans et à Rignieux dans l'Ain ; à *lœ* à Moutaret dans l'Isère ; à *al* à Sigy, à Antully et à Sevrey dans la S.-et-L., à Sillans' dans l'Isère, à Marchampt', à Fleurie, à Quincié, à Corcelles, à Saint-Étienne-la-Varenne, à Saint-Étienne-les-Oullières, à Vaux et à Blacé dans le Rhône.

5° *tènle* à Charavines (*él*) à côté de *tèle*, dans l'Isère.

6° *tyèle* à Ceyzériat (*le*), avec un *y* dû sans doute à la forme tonique employée après les prépositions, *yéla* ; d'ailleurs aussi *li* comme au masculin.

7° *téli*, au centre du dép. du Rhône, correspond à

1. Notre corr. de Franois donne aussi une autre forme, *tle*.

2. A Blye, on emploie aussi *ti*, comme au masculin.

3. Aussi *tle* à Longchaumoises.

4. Un autre corr. de Sillans ne connaît que *talye*.

5. A Marchampt, on emploie à la fois *tèle* ou *tele*.

le proclitique à Savigny, à Saint-Forgeux, à Saint-Vérand, à Létra et à Châtillon-d'Azergues, à *al* à Chamet. *Téli* dans l'Isère correspond à *él* à Pommiers, à *le* à Roche et à Hières.

8° tél'e dans quelques communes à l'est de l'Ain : Corbonod, Gex, Vesancy ; *tél'é* à Vignieu dans l'arr. de la Tour-du-Pin (Isère) ; le proclitique est partout *le*.

9° tél'e ne correspond à *lye* qu'à Pinsot (Isère) ; ailleurs, il correspond à *él* à Champlitte (Haute-Saône), à Pressins et à la Tour-du-Pin (Isère) ; à *al* à Illiat (Ain), à Oyeu, au Pin et aus Côtes-d'Arey (Isère), à *le* à Passonfontaine¹ dans le Doubs, à Villereversure et à Treffort² dans l'Ain ; à Saint-Pierre-d'Allevard³, à Pressins, à Saint-Clair-de-la-Tour, à la Chapelle-de-la-Tour⁴ et à Cessieu dans l'Isère.

10° tél'i correspond à *él* dans l'Isère à Penol et à Faramans, à *le* à Commelle, à Semonset à Saint-Savin.

11° tenl'e au Pin (*al*) dans l'Isère ; cf. *tél'e*.

12° té, forme du masc., tent, comme nous l'avons dit, à se substituer au fém. dans quelques communes des Vosges (Bruyères, Plombière, Gérardmer, Brouvelieures, Taintrux, Saint-Dié, le Mont), à Fontaine, (Belfort), à Coisevaux (Haute-Saône) et à Champ (Isère) où la forme proclitique est *él*. *Té* correspond à *a-al* proclitique à Séez (Savoie), à *é-él* à Méaudre, à Autrans et à Vizille dans l'Isère ; à Champagnier, où la forme proclitique est *ti*, on trouve à la fois comme enclitique *ti* et *tée*.

1. Aussi *tu* comme au masculin.

2. Quelquefois *ti* comme au masculin.

3. Un autre corr. donne *te*, qui semble s'être introduit aussi au masc. à la place de *tu*.

4. Un 2^e corr. donne *taël'e*.

B. Les formes en a

On ne les rencontre que dans l'Isère et dans quelques communes de la Saône-et-Loire ; la forme proclitique correspondante est *al*, *èl*, *il* ou *le*.

1° **taïe** à Marcilly et à Demigny (S.-et-L.) où la périphrase *ask + al* est bien plus fréquente, et à Bresson (Isère) ; *al* est la forme proclitique.

2° **tal'i** et **tail'vi** aus Avenièrès (*le*) dans l'Isère, sont indiqués par deus correspondants ; le 3° donne *taèle*.

3° **taèl'ye** à côté de *tèl'ye* à la Chapelle-de-la-Tour (Isère), et de *tal'vi*, *tail'vi* aus Avenièrès.

4° **tal'ye** dans l'Isère à la Côte-Saint-André (*èl*), à Sillans (*al* : cf. *tèl'ye*) et à Saint-Didier-de-la-Tour (*al*).

5° **tay** dans l'Isère à la Motte-d'Aveillans et à la Motte-Saint-Martin (*il*).

C. Les formes en eu, e

Ce sont les plus fréquentes après les formes en *é* ; on les rencontre surtout au centre, dans l'Ain et dans le Rhône, où elles correspondent presque toujours à *èl* ou à *le* avant le verbe.

1° **teule**, **tele**. *Teule* ne correspond à *eul* proclitique que dans le Doubs, au Russey et à Grand-Combe-des-Bois. Mais on a *èl* avant le verbe, *teule* après le verbe, dans la Haute-Saône à Germigney, à Velleuxon, à Mersuay et à Noroy (cf. *tèle*), dans le Doubs à Blussans, à Cour-les-Baume, à Abbenans et à Frambouhans ; *le* av. le verbe, *teule* ap. le v. dans le Doubs aus Pontets, à Fertans, à Nancray, à Courtetain, dans le Jura à Blye. La forme enclitique *tele*, où *eu* s'est affaibli en *e*

tout en conservant l'accent, correspond à *él* dans le Rhône aus Ardillats, à *le* dans l'Ain à Neuville¹ et à Belley, à *lye* dans l'Ain à Saint-Germain-de-Joux, à *al* dans le Rhône à Marchampt (cf. *tele*) et à Juliéna.

2° *teli* est propre au nord et au centre de l'arr. de Vienne (Isère). Il correspond à *él* à Saint-Pierre-de-Chandieu, à Marennes et à Chaponnay, à *al* à Corbas, à *le* à Saint-Georges-d'Espérance, à la Verpillière, à Jons, à Villette-d'Anthon, à Meyzieu et aussi à Bouvesse-Quirieu (arr. de la Tour-du-Pin).

3° *teul^e, tel^e*. *Teul^e* est employé dans quelques communes au sud de l'arr. de Mâcon (Saint-Amour, Chânes, Solutré) et dans l'arr. de Louhans (la Chapelle-Thècle², le Miroir, Savigny), où *al* est la forme proclitique. *Tel^e* correspond aussi à *al* au nord-ouest de l'Ain, à Boisse, à Courtes, à Lescheroux, à Saint-Julien et à Saint-Jean-sur-Reyssouze, à Montrevel, à Mogneneins, à Baneins, et à Villes, à l'autre extrémité du dép. On connaît encore *al-tel^e* dans l'Isère au Péage-de-Roussillon et dans la Savoie à Saint-Georges d'Hurtières; *él-tel^e* n'est employé qu'à Gillonnay dans l'Isère. Mais *tel^e* enclitique se rencontre très fréquemment à côté de *le* proclitique, dans l'Isère à Brangues, dans le Rhône à Grézieux-le-Marché, et surtout dans l'Ain à Cressin-Rochefort, à Ruffieu, à Sutrieu, à Corlier et à Fitignieu dans l'arr. de Belley, à Corcelles dans l'arr. de Nantua, à Thoiry dans le pays de Gex, à Druillat, à Tossiat, à Péronnas, à Viriat, à Salavre et à Saint-Jean-sur-Veyre dans l'arr. de Bourg, à Neuville (cf. *tele*), à Vonnas, à Marlieu et à Chaveyriat

1. Un 2^e corr. donne *telye*.

2. Un 2^e corr. donne *tilye*, assez fréquent d'ailleurs dans la région, voir plus loin.

dans l'ar. de Trévoux. La forme proclitique est *lʷe* dans quelques cantons des arr. de Belley (Cormaranche, Hauteville) et de Nantua (Ceignes, Villes, Saint-Alban) *lè* à Lagnieu et à Bourg-Saint-Christophe¹.

4° **telʷé** à l'est du dép. de l'Ain, à Challex et à Vanchy (*le*), mais à Grand-Corent (*lʷe*) et à Versonnex (*le*), comme plus à l'est dans la Haute-Savoie, l'accent s'est porté sur la 2° syllabe et l'*e* fém. tend à disparaître : *tlʷé*.

5° **telʷi** est rare dans l'Ain, où on ne le rencontre qu'à Arlod (*le*), à Vaux (*lè*) et à Niévroz (*él*). Mais il est assez fréquent dans le Rhône et dans l'Isère. Il correspond à *él* à la Buissière, à Saint-Hilaire et à Faramans (Isère), à *al* à Chamelet (Rhône)², à *lé* à Chapareillan (Isère), à *le* dans la Loire à Viricelles et à Sainte-Colombe, dans le Rhône à Longes et à Chaussan, dans l'Isère à Saint-Ismier, à Pontcharra, à la Buissière, à Saint-Hilaire et à la Terrasse.

6° **te** est commun aux deux nombres au masc. et au fém. dans l'Isère à Proveyzieux (*i-il* av. v.) ; on le trouve encore à côté de *télʷe* à Saint-Pierre-d'Allevard, (*le*), à côté de la tournure plus employée *él* + *verbe* + *tou* à Grignon (*é-él*) dans la Savoie.

D. Les formes en **u**

On ne les rencontre que dans quelques communes du Doubs et de l'Ain, à côté des formes proclitiques *le* ou *lʷe*.

1. Le *e* final de *télʷe* à Saint-Christophe tient le milieu entre *e* muet et *é*. Un 2° corr. emploie *ti* comme au masc. ou la tournure périphrastique *tè ke lè*.

2. Un autre corr. donne *téli*.

1° tule à Avannes (c. de Boussières, Doubs) est peut-être dû à l'influence du masc. *tu*.

2° tulve à Petit-Abergement (arr. de Nantua, Ain) se tire facilement de *teulve*, *telye*, qui est fréquent dans la région.

3° tulvu à Brénod (arr. de Nantua, Ain) a la même origine; l'*u* final atone, faiblement senti d'ailleurs, est dû sans doute à l'influence de l'*u* accentué.

4° tu à Passonfontaine (Doubs) est la forme du masc. qui tend à supplanter la forme du fém. *tèlve*.

E. Les formes en i

Aussi rares que les précédentes, elles ne sont employées que dans les dép. du Centre, en corrélation avec les proclitiques *il*, *ilve*, *lve*, *le*.

1° tile dans l'arr. de Louhans (S.-et-L.), à Ormes, à la Frette et à Authumes, où le proclitique est *il'*.

2° tilve dans l'arr. de Louhans, à Bosjean (*il*), à Sagy (*al*), à la Chapelle-Thècle (*al*; cf. *telve*), sur le territoire de Belfort à Auxelles-Haut (*al*), dans l'Isère à Revel (*al*) et à Faverges (*le*).

3° tilvi seulement à Fourneaux (*le*)¹ dans la Loire et à Saint-Maurice-de-Gourdans (*le*) dans l'Ain.

4° ti masc. se substitue quelquefois, comme on l'a vu, à la forme féminine, à Blye dans le Jura (voir *tele*), à Saint-Maurice-de-Gourdans (cf. *tilvi*), à Bourg-Saint-Christophe (cf. *telve*), à Grand-Corent (cf. *telvé*), à Ceyzériat (cf. *tyèle*), à Treffort (cf. *tèlve*), à Tossiat (cf. *telve*) dans l'Ain, à la Forteresse (cf. *télé*) dans l'Isère.

1. Cf. *tile* non loin de là, à Petit-Noir dans le Jura.

2. A Saint-Haon, d'après Blanchardon (*Rec. de Phil. fr.*, t. XIII, p. 300), *tige* ou *ti*.

Ailleurs, à Mamirolle (Doubs), à Toulon-sur-Arroux et à Marcilly dans la Saône-et-Loire, à Odenas dans le Rhône, à Miribel dans l'Ain, à Chimilin dans l'Isère, *ti*, confondu avec l'enclitique masculin, fait concurrence à la périphrase *est-ce qu'elle ?* Mais *ti* féminin est bien distinct de l'enclitique masculin, tandis qu'il correspond à *i-il* fém. proclitique dans la Loire à Izieux, à Ailleux, à Saint-Didier-sur-Rochefort, à Champoly et à Juré, dans l'Isère à Livet-et-Gavet', au Villard-de-Lans et à Saint-Bonnet-de-Chavagne, dans la Drôme à Saint-Donat, à Chanos-Curson, à Triors et à Bourg-de-Péage. A Champagnier (Isère) où *i-il* est commun au masc. et au fém. avant le verbe, *ti* après le verbe sert naturellement aussi pour les deux genres. *Ti* fém. ne se confond ni avec l'enclitique masc. (*té, to, tau*) ni avec le proclitique fém. (*é-él*) à Saint-Paul-les-Monestier, à Lans et à Vinay dans l'Isère, à Saint-Bonnet-de-Valclérieux dans la Drôme.

A *ti*, il faut rattacher d'autres formes enclitiques en *i* qui se distinguent nettement des enclitiques masculins *séo, sou, law, yo, to*, et qui correspondent presque toujours à un proclitique féminin *i-il* : **tsi** à Saint-Chamond et à Moingt' dans la Loire, **zi** à la Garde et à Villard-Reculas dans l'Isère, **lyi** au Fréney-d'Oisans (Isère). Mais **yi** à Bourg-Argental (Loire), **lyi** à Auris-en-Oisans (Isère), correspondent à *é-él* avant le verbe.

F. Les formes syncopées

Dans les pays où la voyelle radicale du pron. fém.

1. Comme au masc., on trouve à la fois *ti* et *tyi*.
2. A Moingt, *tsi* fait concurrence à la tournure pron. + verbe + particule.

s'est affaiblie en *eu* ou en *e* muet, des formes comme *tele* devaient se prêter facilement à un déplacement de l'accent, qui tent à se porter sur la 2^e syllabe ; ce déplacement était plus facile encore dans des formes comme *telé* où, tandis que la voyelle radicale s'affaiblissait en *e*, la voyelle finale s'était seulement réduite à *é*. Le déplacement de l'accent amena la disparition complète de la voyelle radicale devenue atone : *tle*, *tlé*. Ces formes syncopées sont surtout fréquentes au sud du Doubs et sur un territoire assez étendu, de chaque côté du Rhône, à l'est du dép. de l'Ain, au nord et à l'ouest de la Haute-Savoie.

1^o **tlé** dans le Jura, à Saint-Laurent (*lé* avant le verbe), où *télé* existe aussi d'après un autre correspondant.

2^o **tl^yé** tent déjà à sortir de *tel^yé* à Grand-Corent, à Vanchy et à Challex dans l'Ain ; à Versonnex l'accent est nettement sur la finale, *tl^yé*. De l'autre côté du Rhône nos correspondants de Meythet, de Frangy, de Thonon et des environs de Thonon (Sciez, Authy, Margencel, etc.) donnent *tl^yé*.

3^o **t^yé**, issu de *tl^yé*, est aussi employé dans la Haute-Savoie, à Pers-Jussy et à Andilly ; à Desingy, plus au sud, *é* de *tyé* flotte entre *e* et *é*'. *T^yé* est isolé dans l'Isère, à Saint-Michel-de-Saint-Geoirs.

4^o **tleu** à Remoray, **tle** aus Fourgs dans le Doubs, et à Longchaumois, à côté de *tele* dans le Jura.

5^o **tl^yeu**, **t^yeu** ou **t^ye** à Levier, à Bians, à Montbenoit et dans les communes du canton de Montbenoit, à Nans et à Refranche dans le Doubs, à Sirod, à Quin-

1. Cf. *tl^yé* dans les poésies de Joseph Béard (Rumilly), où *é* est d'après l'éditeur un son intermédiaire entre *e* muet et *é*.

tigny et à Foulnay dans le Jura. Il faut y joindre *l^{ve}* à Boège dans la Haute-Savoie (cf. *l^{ve}*).

4^o Le féminin pluriel

Le plus souvent le pluriel ne se distingue pas du singulier ; il n'y a à signaler que quelques divergences qui portent sur la voyelle finale, dans les localités où il est resté quelques traces de la différence de traitement de *a* latin atone, suivant qu'il était final (*illa[m]*) ou suivie de *s* de flexion (*illas*).

A *têlo* singulier correspond régulièrement *têla* à Mens (Isère).

A *têla* s. correspond *têle* pluriel à Vatilieu (Isère), à Firminy et à Essertines (Loire), à Saint-Lager (Rhône). Les renseignements nous font défaut pour les autres communes du Rhône, où le sing. est *têla*.

Les formes qui ont *i* final atone au sing. ont généralement un *e* féminin ou un *é* au pluriel. A *têli* correspond *têle* à Chamelet (Rhône) et à Roche (Isère) ; mais *têli* est commun au sing. et au plur. à Saint-Vérand et à Létra ; les renseignements nous manquent pour les autres communes. — *Têl^{vi}* ne s'emploie aus deus nombres qu'à Cessieu et à Saint-Savin (Isère) ; le plur. est *têl^{ve}* à Penol, à Faramans et à Commelle, *têl^{vé}* à Semons. *Teli* et *tel^{vi}* ne sont nulle part communs au sing. et au plur. : au premier correspondent *tele* à Saint-Pierre-de-Chandieu, à Marennes, à Jons et à Meyzieu, *tel^{ve}* à Bouvesse-Quirieu, à Corbas et à Chaponnay, *têle* à Saint-Georges-d'Espéranche ; pour la Verpillière et Villette-d'Anthon, les renseignements manquent. A côté du sing. *tel^{vi}* on trouve le plur. *tel^{ve}* à la Buisnière, à Saint-Hilaire, à Faramans, à Saint-Ismier, à

Pontcharra et à la Terrasse dans l'Isère, à Longes et à Chamelet dans le Rhône, à Viricelles et à Sainte-Colombe dans la Loire, *tel^{ve}* à Vaux (Ain); nos corr. de Niévroz, de Chapareillan et de Chaussan ont oublié de nous signaler la forme du pluriel. *Ti* à Arlod (Ain) est emprunté au masc. — Au sing. *tilvi* correspond partout un plur. *tilve*.

Les formes qui ont *é* ou *è* à la finale servent à la fois pour le sing. et pour le plur. : *télé*, *télyé*, *telyé*, *tlé*, *thyé*, etc. Toutefois, il faut signaler le plur. *tèle* (sing. *télé*) à la Forteresse (Isère).

Il en est de même en général des formes qui ont *eu* ou *e* à la finale. Mais il arrive assez souvent que le plur. se distingue du sing. par *é* final : *télé* à Faramans, à Rignieux-le-Franc, à Brion et à Chavannes-sur-Suran dans l'Ain, où le sing. est *tèle*; *yélé* à côté du sing. *tyèle* à Ceyzériat (Ain); *tél^{ve}* (sing. *télve*) à Villereversure et à Treffort (Ain); *teulé* (s. *teule*) aus Pontets (Doubs); *télé* (s. *tele*) à Saint-Germain-de-Joux (Ain); *tel^{ve}* (s. *telve*) à Druillat, à Tossiat, à Lagnieu et à Saint-Alban dans l'Ain. De même, le plur. est *tlé* partout où le sing. est *tleu*, et si *tl^{ve}eu* est commun au sing. et au plur. à Bians et à Refranche dans le Doubs, à Quintigny et à Foulnay dans le Jura, le plur. est *tyé* à Levier et à Nans (Doubs), à Sirod (Jura), *télé* à Montbenoit (Doubs), et à Boège (Haute-Savoie) *tè* sert à la fois pour le masc. et pour le fém. au plur. Il faut signaler encore les pluriels *tle* à Boujons (Doubs) et à Longchaumois (Jura), *telé* à Glamondans (Doubs), *tèla* à Bois-d'Amont (Jura), où le sing. est *tèle*.

Les formes *ti* et *té*, *tè* s'emploient au fém. pluriel dans les mêmes régions qu'au fém. singulier. Il en est de même de *zi* et de *yi*; mais *tsi* ne se rencontre

qu'au sing. à Saint-Chamont et à Moingt (Loire), où l'on emploie au pluriel la périphrase *e te kil* (Saint-Chamond) ou *i + verbe + tsu* (Moingt), et au sing. *li* correspond au pluriel *la* au Freney et à Auris-en-Oisans (Isère) '.

5° Le neutre

Après le verbe, comme avant le verbe, le pronom neutre sujet admet des formes en *o*, en *ou*, en *a*, en *é* et en *i*; après le verbe on trouve en outre des formes en *eu* ou en *u*. Le tableau suivant permet de comparer les formes proclitiques étudiées dans notre *Revue*, XV, 1-25, aux formes enclitiques correspondantes :

Proclitiques	Enclitiques
<i>o</i> (<i>oy, or, ol</i>)	<i>to</i> en général (Rhône, Loire); <i>té, ti</i> isolément.
<i>ou, rou</i>	<i>tou, teu</i> ou <i>tu</i> (Loire); <i>to, ti</i> isolément.
<i>a</i> (<i>ay, az, al</i>)	<i>to</i> en général (Isère, Ain); isolément <i>ta</i> (Ain), <i>té</i> (Isère, Drôme), <i>teu, ti</i> (Ain);
<i>la, lan</i>	<i>lo</i> (Isère) et quelquefois <i>la</i> (Isère, Hautes-Alpes); <i>to</i> isolément (Isère).
<i>é</i> (<i>éz, ér, éy, y</i>)	<i>té</i> (Isère, Ain, Saône-et-Loire, Jura) ou <i>teu</i> (Ain, Jura, Saône-et-Loire); quelquefois <i>to</i> (Isère, Ain, Jura), <i>tou</i> (Ain, Savoie, Haute-Savoie);

1. A cause de l'extrême diversité des enclitiques féminins, il a paru sans intérêt de présenter sous forme de tableau, comme on l'a fait pour le masculin et pour le neutre, les formes enclitiques qui correspondent aux formes proclitiques énumérées dans les précédents articles.

Proclitiques

Enclitiques

*i (y)*isolément *ti* (Ain, Saône-et-Loire), *ta* (Jura);généralement *ti* (Ain, Rhône, Saône-et-Loire, Jura), *té* (Rhône, Isère, Haute-Savoie), ou *to* (Isère);moins souvent *teu* (Ain) ou *tou* (Ain, Savoie, Haute-Savoie).

Dans quelques communes de l'Isère, de la Drôme, des Hautes-Alpes et de la Loire, le pron. sujet neutre, qui n'est pas exprimé avant le verbe¹, apparaît après le verbe sous les formes suivantes:

té : Saint-Bonnet-de-Chavagne*, la Buissière, Pinsot, Moutaret, Pontcharra, Saint-Pierre-d'Allevard, Châtillon-Saint-Jean*, Triors*;

to : Saint-Paul-d'Izeaux, Saint-Michel-de-Saint-Geoirs, la Forteresse, Vatilieu, Saint-Ismier, Vinay, Saint-Hilaire, le Gua, Lans*, Saint-Bonnet-de-Valclérieux;

lo : Saint-Paul-les-Monastier, Villard-de-Lans, Bourg-Argental;

la : la Salle.

Dans les localités ci-dessus marquées d'un astérisque, l'enclitique neutre ne se distingue pas de l'enclitique masculin, mais à cause de l'usage des communes voisines et de son emploi dans des locutions comme *éto vrè* (est-ce vrai), *ké to* (qu'est-ce), etc., emploi qui n'est connu que dans les régions où il existe un pron. neutre sujet distinct du pron. masculin¹, il faut considérer

1. Voir notre *Revue*, XIII, 4-6.

2. Cf. *ibid.*, XV, 6.

cet enclitique neutre comme une forme indépendante et non comme un emprunt au masculin.

Le plus souvent il n'y a pas de confusion possible entre les enclitiques neutres et les enclitiques masculins; toutefois on a vu¹ qu'avant le verbe, sur des territoires assez étendus, le neutre sujet ne se distinguait du masculin que dev. voyelle (masc. *él, al, l*, neutre *éy, éz, y*; masc. *il, al, l*, neutre *y*), mais se confondait avec lui devant consonne (*é* ou *i*); si l'enclitique neutre correspondant est *té* ou *ti*, il est naturellement identique à l'enclitique masculin. Mais il arrive aussi quelquefois que l'enclitique masculin *ti*, *té* ou *to* prend la place de l'enclitique neutre sans réussir à le chasser de tous ses emplois; on dit par exemple *plo té* (pleut-il) à Commelle (Isère) comme *ame té* (aime-t-il), et de même *pleu ti* à Chaveyriat (Ain), *moye té* à Viricelles (Loire), *plo to* à Ailleux (Loire), mais la forme neutre s'est maintenue dans des locutions « figées », comme *est-ce que, est-ce vrai, qu'est-ce, qui est-ce*, etc. ? *to vra, to ké plo, to kéye* (Commelle), *ye teu vra, teu ke ye* (Chaveyriat), *é to vrè, ki é to* (Viricelles), *vioé tu vrè* (Ailleux). On trouvera plus loin d'autres exemples de ce fait.

Ailleurs, il ne s'agit plus, semble-t-il, d'une simple substitution de la forme masculine à la place de la forme neutre, mais d'une assimilation de la 2^e à la 1^{re}: à Champoly (Loire), *ou* neutre se confond parfois avant le verbe avec *o* masculin²; après le verbe, la même forme *to* sert pour les deux genres. L'assimilation est quelquefois incomplète: à Andilly et à Thonon (Haute-Savoie), le neutre *ta* apparaît encore dans des locutions

1. Voir notre *Recue*, XV, 3-4.

2. Cf. *ibid.*, 10.

comme *ké ta* (qu'est-ce), *ké ta arvo* (qu'est-il arrivé), *ta keyé* (qu'est-ce que c'est), etc., mais on dit *plu té* (pleut-il), *té vré* où *té* avec un *é* très ouvert est encore assez nettement distinct de *té* masc. avec un *é* fermé.

C'est à peine si l'on peut signaler un cas certain, où l'enclitique neutre a cédé la place non à l'enclitique masculin correspondant, mais à l'enclitique du français ou de quelque patois voisin : à Fourneaux (Loire), *ti* dans *ye ti vré* est un emprunt ; cf. l'enclitique masc. *té*.

Les formes en a

1° *ta* ne correspond à *a* proclitique qu'à Niévroz : *plo ta* (Ain) ; mais il correspond à *é* au Bois-d'Amont (Jura), et à *i-y* à Thonon et à Andilly (Haute-Savoie), où d'ailleurs il passe à *té* quelquefois, sous l'influence du *té* masculin. Cf. ci-dessus.

2° *la* enclitique est identique à *la* proclitique dans une partie de l'Oisans (Villard-Reculas, le Fréncy) ; au nord des Hautes-Alpes (la Salle) et au Gua (Isère), où le sujet neutre n'est pas exprimé avant le verbe, *la* ne se rencontre qu'après le verbe, dans des locutions comme *ka è la* (qu'est-ce) *kaè la ka è* (qu'est-ce que c'est), etc., mais on emploie aussi au Gua *to* (*plaw to*, *éto vraé*), fréquent dans la région voisine.

Les formes en o

On les rencontre surtout au Centre, dans l'Isère et dans l'Ain, plus rarement dans la Loire, dans le Rhône et dans la Drôme.

1° *lo* correspond aux proclitiques : *la* à la Motte-d'Aveillans et dans une partie de l'Oisans (la Garde,

Auris, Livet-et-Gavet), *lan* à la Motte-Saint-Martin. On le trouve encore dans l'Isère à Saint-Paul-les-Monestier et au Villard-de-Lans, dans la Loire à Bourg-Argental, où le sujet neutre n'est pas exprimé avant le verbe¹.

2^o *to*. Les formes proclitiques correspondantes sont :

la à Saint-Jean-de-Vaux où *to* pour *lo*, est peut-être dû à l'enclitique masculin *to* ;

o à Grézieux, à Longes et à Chaussan dans le Rhône, à Essertines et à Sainte-Colombe dans la Loire² ; à Viricelles, *té* masculin a pris la place du neutre *to* : *moye té*, mais, comme on l'a vu plus haut, *to* s'est maintenu dans quelques locutions ; à Champoly et à Ailleux, où avant le verbe le neutre *ou*, *vou* s'assimile parfois au masc. *o-ol*, *to* est commun aux deux genres après le verbe ;

a dans l'Ain à Brénod et à Corcelles, et dans l'Isère à Sillans, à Voreppe, à la Terrasse, au Sappey, à Proveyzieux et à Bernin ; à Méaudre, à Autrans et à Champ, où l'enclitique masc. est aussi *to*, il n'y a pas de différence entre le masc. et le neutre. Rappelons que nous avons signalé *to* dans quelques communes de l'Isère et de la Drôme, où le proclitique neutre n'est pas exprimé ;

é-éy, *y* dans le Jura à Chille³, dans l'Ain à Corlier, à Ceignes (cf. *tou*), à Saint-Alban, à Ruffieu, à Sutrieu,

1. Dans une partie des Hautes-Alpes (le Queyras) on trouve aussi *lo* (*cilo*... est-ce) d'après Chabrand et de Rochas ; cf. encore *lo* ap. le v., *la* av. v. au XVI^e siècle, dans le *Mystère de Saint-Eustache*.

2. Cf. *to* (*o*, *oc* av. v.) chez Roquille (Rive-de-Gier).

3. Cf. *to* (*é* av. v.) au Vaudieux d'après Thevenin, *Pat. du Vaudieux* p. 48-49.

à Fitignieu, à Hauteville, à Cormaranche et à Petit-Abergement, dans l'Isère à la Côte-Saint-André, à Charavines et à Oyeu¹ ; il reste des traces de *to* à Bresson (*éto vrè, ké to a*), à Semons (*to vra, ki to*), à Commelle (*to vra, to ké plo*), à Saint-Bonnet-de-Chavagne (*ki éto*), et à Marennes (*to vra*), où *té* masc. s'est introduit dans *pleut-il* et ailleurs aussi ;

i-y dans l'Isère à Gillonnay, à Faramans, à Pommier, à Revel, à Beaurepaire, à Penol, à Voreppe, à Vinay, à Vizille, à Saint-Hilaire et à la Terrasse.

La forme tou

Tou ne correspond à *ou* proclitique que dans la Loire, à Saint-Rirand et à Saint-Didier-sur-Rochefort².

Dans l'Ain et dans les Savoies, on emploie *tou* ap. le v. — *é* (*éy, éz, él, y*) av. le v. à Ceyzériat, à Tossiat, à Ceignes, à Corbonod et à Villes dans l'Ain, à Grésy-sur-Isère, à Grignon et à Saint-Georges-des-Hurtières dans la Savoie, à Desingy et à Meythet dans la Haute-Savoie³. Le masc. *ti* à Arlod (Ain), *té* à Frangy et à Versonnex (Haute-Savoie) a supplanté le neutre *tou*, dont il ne reste que quelques traces : *tou vrè, tou ké zé, tou ké tareva*, mais *plyuti* à Arlod, *é tou vrè, tou k³é*, mais *plyuté* à Frangy. *Tou*, réduit au rôle de

1. Cf. *to* (é av. v.) à Saint-Nicolas-de-Macherin, d'après Vial, *Vie*, etc., p. 48.

2. Cf. *tou* (*ou*, *rou* av. v.) déjà au XVII^e siècle chez les Chapelon, à Saint-Étienne, et aujourd'hui dans la chronique patoise du journal *La Loire*.

3. Cf. *tou* (é av. v.) dans les poésies de J. Béard (Rumilly), éd. Constantin, p. 47, 59, etc. ; au XVI^e siècle en Maurienne, on emploie *to, toz* (*Noëls* de N. Martin, éd. Constantin, p. 24, 25).

simple particule, s'emploie ailleurs dans les Savoies dans la tournure interrogative pron. + verbe + *tou*. Voir plus haut.

Enfin *tou* correspond à *i-y* proclitique à Cressin-Rochefort et à Belley ; à Peyrieu, *ti* est commun au masc. et au neutre, mais on dit *é tou vrè*, *ka é tou*, etc.

La forme teu

On la rencontre surtout dans l'Ain, et isolément dans la Loire, dans la Saône-et-Loire et dans le Jura ; elle correspond presque toujours au proclitique *é-éy*, *y*, *éz*, quelquefois à *i-y*, très rarement à d'autres formes.

On trouve *é-teu* dans le Jura à Blye, à Bornay et à Moirans¹, dans la Saône-et-Loire à Savigny, dans l'Ain à Brion, à Iznore, à Bouvent, à Grand-Corent, à Villereversure, à Chavanne-sur-Suran, à Treffort, à Péronnas, à Viriat, à Salavre, à Montrevel, à Saint-Jean-sur-Reyssouze, à Lescheroux, à Saint-Julien-sur-Reyssouze et à Courtes². A Chaveyriat (Ain) et au Miroir (Saône-et-Loire) où *ti* masc. a supplanté le

1. M. Clédât a trouvé *teu* (é av. le v.) à Saint-Amour au sud du Jura et à Coligny au nord de l'Ain.

2. Dans les textes patois du XVII^e siècle, on ne trouve que *to* (*Guemen*, 1615), *tou* (*Tican*, 1675, *Noëls*) et *ti* (*Noël de Boz*). *Teu* apparaît au XVIII^e siècle, dans quelques chansons du recueil de Ph. Le Duc, d'ailleurs non datées et mal localisées : *Mon pauvre ami Claude* (Saint-Étienne-du-Bois, c. de Treffort), *La Soupe au vin*, *J'ai perdu mon galant*, *Les Filles de Viriat*. Au XIX^e siècle, on trouve *teu* dans la *Statistique de l'Ain* (1808), dans la *Chanson des Autrichiens* (*Ann. de la Soc. d'émul.*, XVII, 368-369), *teu* dans la *Saint-Vincent* (pat. de Treffort) et dans d'autres textes d'origine non populaire, recueillis par Le Duc (*Lettres bressanes, dombistes, Ébaude noucelle, sermon du curé de Grèzia*).

neutre, *teu* vit encore dans quelques locutions : *teu voué*, *kès ké yeu*, mais *plu ti* (le Miroir).

On trouve *i-teu* dans l'Ain à Vonnas et à Boisse ; à Saint-Jean-sur-Veyle *ti* masc. dans *pleu ti*, mais *i teu va*, *teu ke ye*, etc.

Teu correspond à *a* proclitique à Saint-Germain-de-Joux (Ain), à *ou* dans la Loire à Saint-Chamond, à Saint-Étienne et à Izieux ; à Juré, on trouve aussi *tu* : *ou é tu vray*.

La forme tu

Tu est particulier à la Loire, où il correspond à *ou vou* à la Fouillouse ; on trouve des traces de *tu*, comme on l'a dit plus haut, à Juré et à Ailleux (*vou é tu vré*, mais *plo to*).

La forme té

Té neutre enclitique est surtout fréquent dans l'Ain et dans l'Isère, à côté du proclitique *e-éy*, *y*, *éz* ou *i-y*. On nous signale *é-té* ausud-est du Jura à Longchaumois, dans la Saône-et-Loire à la Chapelle-Thècle (arr. de Louhans), dans l'Ain à Saint-Maurice-de-Gourdans, à Druillat, à Vaux et à Lagnieu¹, dans l'Isère partout où nous avons trouvé *é-éy*, *y* comme proclitique², excepté à Charavines, à Oyeu et à la Côte-Saint-André (*to*). On relève des traces de *té* neutre, supplanté par le masc. *ti* à Bourg-Saint-Christophe (*té vraé*, *ke té ké yé*, mais *plou ti*), à Miribel (*té vré*, *ke té ké yé*, mais *plo ti*), à Faramans (*té ké yé vraé*, *ké yé*, etc., mais *plou*

1. M. Philipon donne *té* (p. 40) ou *té* (p. 64) pour Jujurieux (*é* proclitique).

2. Voir notre *Recue*, XV, 13.

ti) dans l'Ain ; à Pont-d'Ain *ti* n'apparaît que dans *ti vra*, à côté de *té vra* ; enfin, à Saint-Jean-sur-Reysouze, à côté de *teu* (*pleu teu, teu va*, etc.) on trouve aussi *té* (*té ké ye, té ké ya arvo*). Dans l'arr. de Gex, où le proclitique neutre se confond avec le proclitique masculin devant consonne (mais non devant voyelle), l'enclitique *té* est naturellement commun aux deux genres.

Té correspond à *i-y* proclitique, dans le Rhône à Saint-Vérand ; il est commun au masculin et au neutre dans le Rhône à Vaugneray, à Savigny, à Létra, à Châtillon-d'Azergues¹, dans l'Isère aux Côtes-d'Arey et au Péage-de-Roussillon, dans la Haute-Savoie, à Thonon, à Boège, à Pers-Jussy². On trouve encore *té* neutre dans quelques localités de l'Isère et de la Drôme citées plus haut, où le pron. neutre n'est pas exprimé avant le verbe.

Enfin *té* correspond à *o* proclitique à Courzieux (Rhône), où il se confond avec *té* masculin ; à *a* à Bourg-du-Péage, à Chanas-Curson et à Saint-Donat dans la Drôme, où *té* s'emploie aussi au masculin.

La forme ti

Dans l'Ain, dans le Rhône, dans la Saône-et-Loire, elle correspond presque toujours au proclitique *i-y*, quelquefois à *é-éy, éz, y*.

On ne trouve *é-ti* qu'à Sagy (S.-et-L.), où d'ailleurs

1. Cf. *té* (*i* av. le v.) à Craponne, d'après N. du Puitspelu, *Dict.*, p. cx.

2. Cf. *teyet te* (*è* av. le verbe) dans la *Plaisante pronostication faite par un astrologue de Chambéry* (1603) publiée par A. Constantin, p. 15, 18, 19, 21, etc. ; et *tai* (*i* av. le verbe) dans le *Noël d'Annemasse* (?) publié par le même, p. 5, 6.

ti est commun au masculin et au neutre. Au Miroir et dans quelques communes de l'Ain, où nous avons relevé quelques traces de *té*, de *teu* ou de *tou*, *ti* est un emprunt au masculin.

Ti correspond fréquemment à *i-y* dans les départements du centre de notre région ; mais il n'est distinct de l'enclitique masc. qu'à Saint-Amour, à Ormes, à la Frette et à Bosjean dans la Saône-et-Loire, à Bully dans le Rhône, à Fourneaux dans la Loire. *Ti* se confond avec l'enclitique masculin dans le dép. de Saône-et-Loire presque entier, où d'ailleurs il a perdu toute valeur pronominale pour devenir simple particule interrogative : mais tandis qu'on dit *ol am ti* (il aime-t-il) par exemple (Saint-Eusèbe), on dit généralement *pyo ti* sans pronom sujet avant le verbe ; mais cf. plus haut, III. Dans l'arr. de Trévoux (sauf à Saint-Maurice-de-Gourdans et à Niévroz, cf. *té*, *ta*), l'enclitique *ti* sert aussi pour le masculin et pour le neutre, mais les restes de *té*, de *tou* et de *teu*, que nous avons relevés plus haut, semblent indiquer que *ti* neutre n'est qu'un emprunt au masculin. Il faut sans doute en dire autant du *ti* que l'on trouve dans la Loire à Saint-Haon, à Belmont, à Pouilly, à Nandax, à Saint-Cyr-de-Favières, dans le Jura à Foulnay et à Quintigny (cf. *teu* un peu plus au sud à Bornay, Blye, Moirans). Enfin dans le Rhône, partout où l'enclitique masculin est *ti*, l'enclitique neutre est aussi *ti*, sauf à Saint-Vérand (masc. *ti* neutre *tè*)¹.

L. VIGNON.

1. Cf. plus haut, *Le masculin singulier*, 1^{er} *ti*.

UN PRÉDÉCESSEUR DE RENÉ EN AMÉRIQUE

Chateaubriand n'était encore qu'un petit garçon indiscipliné et un peu sauvage, compagnon, comme il dit, des flots et des vents, et qui, de son rocher natal de Saint-Malo, contemplait les lointains bleuâtres, quand parut en 1776, à Paris, un roman intitulé *Florello, histoire méridionale*. L'auteur, Joseph-Marie Loaisel de Tréogate, ancien gendarme du roi, allait être un des plus féconds parmi les auteurs de troisième ordre du XVIII^e siècle finissant. A cette date, il n'avait que vingt-quatre ans, étant né en 1752, au château de Beauvel, à quelques lieues de Ploërmel. Or, il est curieux de trouver, dans cette œuvre de jeunesse d'un compatriote de Chateaubriand, comme une ébauche hésitante et maladroite de la donnée qu'illustra plus tard l'auteur des *Natchez*. Parmi tant d'œuvres où le déclin du XVIII^e siècle a confessé sa lassitude et sa satiété, *Florello* annonce le plus distinctement les futures aventures de René chez les Indiens d'Amérique. Le héros de Loaisel de Tréogate, pareillement avide de se rapprocher de la nature et d'échapper à la civilisation et aux hommes, rencontre, dans le Nouveau-Monde, des personnages dont la psychologie rudimentaire annonce la sagesse accueillante de Chactas, l'ingénuité amoureuse de Celuta, la rancune d'Ondouré des *Natchez*. La couleur locale, d'ailleurs, est ici d'une incertitude et d'une timidité qui ne font guère prévoir la documentation de Chateaubriand et sa manière somptueuse, toute saturée de

mots significatifs et d'épithètes spéciales. Ici, des formules indifférentes, « le plus agréable horizon du monde », « des bosquets d'arbres odoriférants », sont à peine relevées, çà et là, par des touches plus précises, « un antique mapou », « des figues d'Inde et des ananas »; le plus souvent, c'est un décor indécis où l'auteur songe à faire « garder les moutons » à ses personnages, à leur faire « cueillir des violettes et des lis » dans des prairies de bergerie. La préoccupation du détail ethnographique n'est pas poussée plus loin que le souci de l'exotisme dans la description, et nous sommes bien éloignés assurément de la complaisance avec laquelle Chateaubriand suivra ses sauvages à la chasse, à la guerre, sous la hutte ou à l'assemblée.

Cependant, par maint détail de style comme par les péripéties de l'aventure elle-même, par le désir de susciter l'impression de climats très distants et par un effort parfois heureux de mélancolie pathétique, le petit roman de Loaisel de Tréogate, — qui ne se trouve pas à la Bibliothèque nationale, — est bien une sorte de précédent timide de l'histoire de René en Amérique. Il est intéressant à ce titre, et comme un exemple de la genèse insensible des formes littéraires.

Au lieu de la « grande voix » du Meschacébé, c'est la « chute immense des eaux » de l'Orénoque dont le fracas retentit ici, car l'histoire « méridionale » de *Florello* se joue « entre l'isthme de Panama et la Nouvelle-Grenade ». Un bon vieillard nommé Kador y vit depuis quarante ans dans la solitude : c'est une façon de Chactas, un sage patriarche du désert, lui aussi, mais qui semble avoir rompu les attaches avec le monde et la vie en société que conservera le sachem de Chateaubriand. Un soir, il rencontre, près de la grotte

qu'il habite, un jeune Européen « dont l'extérieur annonçait l'infortune » : c'est Florello, dont la vie n'a été que désillusion et malheur, et qui apporte dans le Nouveau-Monde, sinon l'ennui persévérant de René et son spleen hautain, du moins un désir analogue de régénération et l'obscur espoir d'une existence nouvelle loin de la civilisation et des hommes. Kador l'accueille et le retient auprès de lui. Et, de même que René, à son premier réveil sur le seuil d'une hutte de sauvage, éprouve un confus sentiment de bonheur, et croit « sentir son sang rafraîchi descendre de son cœur dans ses veines et par un long détour remonter à sa source », Florello salue, en face de la sérénité de ces régions solitaires, l'espoir d'une résurrection de tout son être. « Il écoutait le murmure tendre et assoupissant des nappes d'eau qui tombaient doucement des collines, l'agréable frémissement des feuilles, qui se jouent avec les zéphirs, et le chant extraordinaire de quelques oiseaux, qui serpentaient avec bruit sur sa tête. Il considérait la lueur argentée de l'astre des nuits, le sombre azur d'un ciel semé de brillantes étoiles ; et son âme, enivrée du vif sentiment de sa félicité, restait comme passive sous l'impression de tant de merveilles. O joie ! disait-il, depuis si longtemps étrangère à mon cœur, que ton retour m'est doux ! Tes rayons bienfaisants pénétrèrent enfin tout mon être. Je respire avec liberté, et mes yeux ne versent plus que des larmes de plaisir. Les hommes ne me tromperont plus, car je ne verrai plus les hommes : je n'ai plus besoin d'eux¹. »

Florello a passé quelque temps auprès de Kador, partageant sa vie contemplative et recevant l'enseigne-

ment de son expérience, quand le sage vieillard meurt et laisse seul son hôte européen. Un jour, Florello voit au pied d'un arbre une jeune sauvage endormie ; il s'éprend d'elle, la revoit, lui fait comprendre son amour et reçoit d'elle un aveu dont l'ingénuité rappelle ce « style sauvage » qui dérouta si fort, à l'apparition d'*Atala*, la critique raisonnable. « Bel Européen, lui dit-elle, tu es pour moi un rayon de l'aurore, tu es l'existence de ma vie, je t'aime plus que le Soleil, mais, hélas ! nous ne pouvons vivre ensemble' ! »

En effet la cruauté des conquistadors européens a fait couler naguère le sang de la tribu à laquelle appartient Eurimale : et son père Thoal, semblable au vieil Adario des *Natches*, est l'adversaire farouche des hommes blancs. Eurimale désolée donne à Florello ces explications : « ... La tristesse commençait son récit, et des pleurs le finissaient. Puis elle disait : Hélas ! nous n'habiterons jamais le même toit ; nous n'irons jamais ensemble garder les moutons, nous baigner dans les ondes du ruisseau et cueillir les fleurs de la plaine. Si mon père venait à te voir un jour à mes côtés, tu mourrais, et moi... je mourrais aussi'. » Thoal cependant se laisse fléchir, et consent à l'union de sa fille avec le « bel Européen ». Mais Eurimale est enlevée ainsi au « féroce » Orabski, à qui elle était promise et qui, pareil à l'artificieux et vindicatif Ondouré, mais plus brutal que ce rival de René, voue au jeune étranger une haine implacable. Il tue le bon Thoal dans un accès de fureur, enlève sa fille et l'emporte au fond des bois. Florello se met à la recherche de sa bien-

1. P. 50.

2. P. 52.

aimée, et Loaisel de Tréogate trouve vraiment, pour dépeindre le désarroi de cette poursuite éperdue dans un décor hostile, quelques expressions vives et fortes. « ... Il parcourt toute cette plage inconnue ; Eurimale n'y était plus. Il s'arrête, il écoute ; mais il n'entend que le bruit de la chute immense des eaux, et les roulements interrompus des tonnerres, tantôt proches, tantôt éloignés. Il continue d'errer dans cette nouvelle solitude. L'épaisseur des ténèbres, les détours périlleux de ces bois sauvages, qu'il n'a point encore parcourus ; les hauts peupliers, mugissants sur les monts sourcilieux ; le fracas des torrents, grossis par l'orage ; le ciel vomissant des foudres ; la vue d'un horizon immense tout en feu, rien ne l'arrête ; il court au hasard dans cette obscurité vaste et profonde, cherchant en vain son amante sur les rocs, au fond des bois, dans les cavernes et dans les repaires des monstres. Les rayons de la neuvième aurore éclairaient les montagnes, depuis qu'il frappait de ses cris funèbres tous les échos du désert'. »

Une méprise tragique rent Florello criminel : il croit reconnaître le ravisseur et tue un sauvage innocent qu'il a surpris. Cette nouvelle infortune l'accable ; il s'abîme dans une douleur irrémédiable, et Eurimale, échappée à Orabski, le retrouve mourant. Les dernières paroles qu'il adresse à son amante sont pénétrées d'une amertume que ne désavouerait pas Chateaubriand : « ... Le malheur est de s'attacher à des objets qui périssent. Il n'est rien sous les cieux qui ne soit soumis à l'empire du temps ; il renverse et moissonne tout. Nous fûmes tous les deus victimes du prestige et de la séduction. Cette félicité, dont nous nous enivrâmes

autrefois, fut l'enfant d'un délire passager... Nous ne sommes ici-bas que des étrangers qui devons conserver l'esprit de retour vers notre asile primitif. Nous passons aussi vite qu'un tourbillon de poussière que le vent élève et fait disparaître sur le sommet des monts... ' »

Les dernières pages du livre nous renseignent sur la destinée d'Eurimale après la mort de Florello : tandis qu'elle pleure son amant, des marins français la trouvent et l'amènent à leur bord. Leur capitaine l'adopte et décide de l'arracher à la vie sauvage ; sous le nom de M^{lle} de Milfort, elle a vécu en France, a reçu de l'instruction, a été présentée à la société ; mais la civilisation n'a pu lui faire perdre la mémoire de son mélancolique et malheureux amant...

Loisel de Tréogate, qui mourut en 1812, n'a pu voir à quelle ampleur d'épopée un grand écrivain devait hausser une idée qui lui fournit la matière d'un roman exigu. Comme Bernardin de Saint-Pierre, il avait eu « un petit pinceau » où Chateaubriand maniait la brosse largement. Du moins la critique avait-elle discerné dans son inspiration, dès 1776, les caractères mêmes qui devaient faire le succès de l'auteur de *René*, « une imagination vive et sensible, mais mélancolique et sombre ».

F. BALDENSPERGER.

1. P. 83 et suiv.

2. *Mercure de France*, juillet 1776, page 106.

LES FORMES FRANÇAISES DE "FICATUM"

Dans un article récent, qui fait partie des *Miscellanea linguistica in onore di Graziadio Ascoli* (Turin, Loescher, 1901), M. Gaston Paris insiste sur le parallélisme du grec *συχωτόν* et du latin *ficatum*. Comme il le remarque très justement, il serait par trop surprenant qu'une évolution sémantique faisant passer un mot du sens de « nourri de figes » d'abord au sens de « foie d'animal nourri de figes », puis à celui de *foie* en général, se fût faite indépendamment chez deux peuples. Il est extrêmement vraisemblable que le mot *ficatum* est une imitation latine du mot grec, avec son sens de *foie* déjà dégagé, et cette hypothèse facilite singulièrement l'explication des transformations phonétiques du mot.

Les Latins ont donc substitué la racine *fic* à la racine grecque *συχ* et la désinence *atum* à la désinence *ωτόν*. Mais ils ont hésité sur l'accentuation à donner à ce mot. Les mots latins en *atum* avaient l'accent sur la pénultième longue, mais le mot grec était un oxyton, et la prononciation des oxytons se rapproche singulièrement de celle des proparoxytons (en raison de l'accent secondaire qui frappe la dernière syllabe des proparoxytons). On comprend donc qu'on ait pu prononcer à la latine « *ficatum*' » et à la grecque « *Ficatum* », en substituant

1. M. L. Havet croit que cette prononciation est postérieure à l'autre et due à une influence savante. Peu importe, d'ailleurs, au point de vue des dérivations romanes.

à l'accentuation oxytonique, qui répugnait au latin, celle qui s'en rapprochait le plus. Et nous avons des mots romans qui se rattachent à chacune de ces formes.

D'autre part, on comprend que, dans la prononciation pseudo-grecque « *ficatum* », l'influence du mot grec, — latinisé d'ailleurs sous la forme *sycotum*, qu'on employait concurremment avec *ficatum*, — ait pu être plus active, et qu'elle ait pu amener le changement de l'*i* long de *fica* en un *i* bref (*é* fermé du latin populaire), plus voisin de l'upsilon grec¹.

Plusieurs des formes romanes supposent en effet, outre l'accentuation sur la syllabe initiale, la présence d'un *é* fermé au lieu d'un *i* long dans cette syllabe.

Quant aux transformations ultérieures de « *fécato* », nous en donnerions une explication un peu différente de celle qu'indique M. Gaston Paris.

La désinence *atone* « *atum* » était anormale en latin, d'où le changement de « *fécatum* » en « *fécitum* », — sans assibilation du *c*, — devenu régulièrement *fégido* (Glos. de Cassel), puis *fédigo* par métathèse des deux consonnes et sous l'influence des nombreux mots en *igo* (latin antérieur *icum*).

Fedigo est devenu régulièrement *fedyo* par la chute du *g* intervocal devant une voyelle labiale, comme *medico*, *medigo* est devenu *medyo*.

Mais quand ces mots sont arrivés à cet état, le temps était passé des lois phonétiques qui avaient transformé l'adjectif *medium*² en *mi*. La voyelle finale, qu'ils avaient

1. L'upsilon a été traité comme un *i* bref dans *presbyterum* donnant *proceire*, *proueoir*, *prouaire*.

2. *Medium* est paroxyton en latin populaire, d'où la chute de la voyelle finale.

conservée en vertu de l'accent secondaire, qui la frappe dans les proparoxytons, doit dorénavant persister sous forme d'*e* muet, l'*yod* doit devenir chuintant ou se fondre dans la syllabe tonique, et le *d* se maintenir, disparaître ou se changer en *r*'. D'où pour *mèdyo* (par *è* ouvert) issu de *medico*, les quatre formes *mège*, *mide*, *nire*, *mie*, dont on trouvera des exemples dans Godefroy ; et pour *fèdyo* (par *é* fermé) issu de *ficato*, les formes correspondantes *fège*, *feide*, *feire*, *feie* (d'où *foie*). L'histoire phonétique de *fèdyo* (= *ficatum*) est donc toute semblable à celle de *mèdyo*¹. Nous avons indiqué les formes principales de chacun de ces mots² ; on en rencontrera d'autres, qui ne diffèrent des premières que par la voyelle tonique, et qui peuvent être des variantes purement graphiques. Celles où le mot *foie* présente un *i* tonique, assuré par la rime, doivent être rattachées à *ficatum* par *i* long.

L. CLÉDAT.

1. Par l'intermédiaire d'un changement en *l* d'après l'hypothèse de M. Gaston Paris (*Romania*, VI, 132). Nous admettrions plutôt l'intermédiaire d'une sifflante continue, analogue à celle qu'a produite normalement le *d* intervocal.

2. C'est à l'époque où *medico* était devenu *medyo*, que *remedium* est entré en français par voie d'emprunt, d'où la forme ultérieure *remire*, semblable à *nire* de *medico*. Mais la forme purement savante, *remède*, a prévalu. Si ce mot s'était maintenu sans interruption dans la langue, depuis l'époque latine, il aurait la forme *remi*.

3. Il va sans dire qu'elles se sont produites sur des points différents du territoire français ; mais elles n'ont pas encore été localisées avec précision.

QUELQUES EXPRESSIONS DU FRANÇAIS LOCAL DU HAUT-JURA

A. — Abeiller, *rucher* ; agricher, *égatigner*, *attraper* ; astiquer, *appliquer un soufflet* ; apondre, *répliquer* ; avoir une grosse tête, *être peu intelligent* ; avoir bonne touche, *avoir bonne tenue* ; avoir mauvaise touche, *avoir mauvaise tenue* ; avoir le coup, *avoir l'habileté de la main*.

B. — Barder, *aller de tous côtés* ; un baril, *un double décalitre* ; baver, *répondre* ; bejon ou blejon, *térébenthine* ; belet, *douillet* ; baume ou borne, *excavation, grotte* ; biquer, *embrasser* ; un biquon, *un baiser* ; bourdaine, *hanneton* ; bosse, bousset, *tonneau ouvert à une extrémité* ; brancher, *chanceler* ; buriner, *travailler ferme*.

C. — Être caillant, *être agaçant* ; camus, *boucreuil* ; caner, *avoir une syncope* ; cadette, *pierre plate, peu épaisse* ; du chenil, *balayures* ; chalas, *fanés de pommes de terre* ; chuiner, *sangloter* ; une coffe, *une gousse* ; cordonner des souliers, *lacer des souliers* ; se cramper, *se dresser* ; creuser des pommes de terres, *arracher des pommes de terre* ; cuchet ou cucho, *petite meule de foin*.

D. — Débutiner, *déplacer* ; se défatiguer, *se reposer* ; déchucher, *défaire une meule de foin* ; délire, *trier, choisir* ; dépendre, *se rompre*.

E. — Écamber, *enjamber* ; écampiller, *dispenser* ; écharboter, *encherêtrer* ; échirer, *déchirer* ; empogne, *poignée* ; eneucher, *mettre en meules* ; engaudé, *enfariné* ; s'épériser, *s'étirer*.

F. — Faire la vie, *faire du bruit* ; faire la vie, *avoir*

maucaise conduite ; le feu fait, *le feu brille, s'éclaire* ; une filette, *un rouet* ; flappe, *fiétri* ; fruche ou fleury, *grand drap* ; frouiller, *brouiller* ; frouillon, *brouillon*.

G. — Des gaudes, *bouillie de maïs* ; le galatas, *les combles d'un bâtiment* ; gatiller, *chatouiller* ; guinguelin, *auriculaire*.

J. — J'ai faute, *j'ai besoin* ; je n'en suis plus, *je ne suis plus d'accord*.

L. — Le soleil donne, *le soleil brille*.

M. — Moulette, *petite meule* ; mouler un outil, *aiguiser un outil*.

O. — Ouvrer, *pondre*.

P. — Pesse, *épicéa* ; poche, *grande cuillère en bois* ; pochon, *grande cuillère en fer étamé* ; porte-chenil, *boîte à ordures*.

R. — Rapondre, *rapiecer* ; raponse, *reprise* ; ramioner, *minauder, caresser* ; rafouiller, *fureter* ; ravauder, *déprécier* ; de la recuite, *du petit lait* ; se refier, *avoir confiance* ; se retourner, *riposter*.

S. — Une sache, *un sac* ; une serviette, *un tablier d'enfant*.

T. — Tâcher, *ciser* ; taupier, *taupière, taupinière* ; tête-noire, *mésange* ; tremper la soupe, *servir la soupe* ; une tri-fouillée, *une bonne correction* ; trèsir, *se dit du blé qui sort de terre*.

V. — Un vannoir, *un trieur* ; de la vouaille, *de la clématite*.

II. CARREZ,

Instituteur à Saint-Lupicin (Jura).

PUBLICATIONS ADRESSEES A LA REVUE

Tous les ouvrages adressés à la Direction de la « Revue » sont mentionnés. Ceux qui sont envoyés en double exemplaire font l'objet d'un compte rendu.

Dr Bos. — *Les doubles Infinitifs en roman* (Paris, Welter, 1901, 62 p. petit in-8). — On explique ordinairement les doubles infinitifs tels que *manoir-maindre*, *plaisir-plaire*, etc., en admettant la dérivation régulière des formes en *oir*, *ir*, et la création analogique des formes en *re*. M. Bos fait remarquer que, pour tous ces verbes, la forme en *ère* a existé en latin et qu'elle est même la plus ancienne. Il reste établi qu'on passait facilement d'une conjugaison à l'autre, — que le passage se soit effectué, pour tel ou tel verbe, à l'époque latine ou à l'époque française, — et que le latin populaire, comme le français, a pu hésiter entre deux prononciations.

E. DELIGNIÈRES. — *Nouvelles Recherches sur le lieu d'origine de Raoul de Houdenc* (Amiens, Yvert et Tellier, 1901, 38 p. in-8). — L'auteur se prononce pour Houdant-en-Vimeu, mais donne des arguments peu solides à l'appui de son opinion.

HEINRICH MORF. — *Deutsche und Romanen in der Schweiz* (Zurich, Fäsi et Beer, 61 p., in-8). — Aperçus ingénieux sur la répartition et la pénétration réciproque des parlers romans et germaniques en Suisse.

Le Gérant : V^{ve} ÉMILE BOUILLON.

Histoire et religion des Nosairis, par R. DUSSAUD.
Un vol. gr. in-8°. Prix..... 7 fr.

Textes religieux assyriens et babyloniens. Transcription, traduction et commentaire, par l'abbé F. MARTIN. Un vol. gr. in-8°, avec 1 pl. Prix..... 6 fr.

Manuel d'orthographe française simplifiée, par E. ERNAULT et E. CHEVALDIN. Un vol. in-8°. Prix..... 3 fr. 50

Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Le royaume de Provence sous les Carolingiens (855-883), par R. POUPARDIN. Un vol. gr. in-8°. Prix..... 15 fr.

Études linguistiques sur la Basse-Auvergne. Monographie du patois de Vinzelles, par ALB. DAUZAT. Un vol. gr. in-8°, accompagné d'une carte. Prix..... 10 fr.

Idioma nacional de los Argentinos, por el D^r L. ABEILLE con una introducción por el D^r L. DUVAU. Un vol. gr. in-8°. Prix..... 25 fr.

Études sur la langue des Francs à l'époque carolingienne, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, membre de l'Institut. In-8°. — Prix..... 6 fr.

Rimes bourguignonnes (Texte et traduction), par F. FERTIAULT. Un vol. in-8°. — Prix 3 fr.

Essai de dialectologie normande. La palatalisation des groupes initiaux gl, kl, fl, pl, bl, étudiée dans les parlers de 300 communes du département du Calvados, par Ch. GUERLIN de GUER. Un vol. grand in-8°, accompagné de tableaux et de 8 cartes. — Prix..... 10 fr.

Mémoires de la Société de Linguistique de Paris. Tome XI, complet — Prix..... 36 fr.

— **Table analytique des dix premiers volumes**. par L. ERNAULT. Un vol. gr. in-8°. — Prix..... 18 fr.

Glossaire moyen breton, par E. ERNAULT, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers, lauréat de l'Institut. Deuxième édition corrigée et augmentée. Un volume grand in-8°, en deux parties. — Prix..... 30 fr.

Dictionnaire du langage populaire Verduno-Chalonnais (S. & L.) par F. FERTIAULT (Verdunois). Un fort volume in-8°. — Prix..... 15 fr.

Chrestomathie de l'ancien français par L. CONS-TANS (IX^e—XV^e siècles). Deuxième édition revue et considérablement augmentée. Un fort volume in-8°, cartonné. — Prix..... 7 fr.

Dictionnaire de l'ancienne langue française (IX^e—XV^e siècles), par F. GODEFROY. Livraisons 1 à 99. — La livraison..... 5 fr.

ROMANIA

RECUEIL TRIMESTRIEL

Consacré à l'étude des Langues et des Littératures romanes

PUBLIÉ PAR

MM. P. MEYER ET G. PARIS

Membres de l'Institut.

Prix d'abonnement annuel : Paris	20 fr.
— — — Départements et Union postale.	22 fr.

REVUE DES BIBLIOTHÈQUES

PUBLICATION MENSUELLE

DIRIGÉE PAR

MM. ÉMILE CHATELAIN et LÉON DOREZ

Prix d'abonnement annuel : Paris	15 fr.
— — — Départements et Union postale.	17 fr.

REVUE CELTIQUE

Fondée par H. GAIDOZ

Publiée sous la direction de H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE
Membre de l'Institut.

Avec le concours de J. LOTH, doyen de la Faculté des lettres de
Rennes; E. ERNAULT, professeur à la Faculté des lettres de
Poitiers, et de plusieurs savants des Îles Britanniques et du continent.

Prix d'abonnement annuel : Paris	20 fr.
— — — Départements et Union postale.	22 fr.

LE MOYEN ÂGE

RECUEIL PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

DIRIGÉ PAR

MM. A. MARIGNAN, M. PROU ET M. WILMOTTE

Prix d'abonnement annuel : Paris	15 fr.
— — — Départements et Union postale.	17 fr.

CHALON-S-SAÔNE, IMPR. FRANÇAISE ET ORIENTALE E. BERTRAND

REVUE
DE
PHILOLOGIE FRANÇAISE
ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

LÉON CLÉDAT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LYON

SOMMAIRE DU PRÉSENT NUMÉRO

	Pages
I. — L. CLÉDAT. — La place de l'adjectif en Français.	241
II. — CH. GUERLIN DE GUER. — Des perturbateurs linguistiques.....	277
III. — FÉLIX PELEN. — De la prononciation des <i>w</i> en Français.....	286
IV. — H. YVON. — Sur l'emploi du mot <i>indéfini</i> en grammaire française.....	292
V. — MÉLANGES. — « C'est son père tout craché » (L. CLÉDAT). — Sur la réduction de <i>l</i> initial + <i>y</i> à <i>y</i> (L. C.).....	308
VI. — COMPTES RENDUS. — J. BOLTE : <i>Veterator (Maître Patelin) und advocatus</i> (PIL. FABIA). — M. FRIEDWAGNER : <i>Frauen Staël's Anteil an der romantischen Bewegung in Frankreich</i> (F. BALDENSBERGER). — G. MICHAUT : <i>Aucassin et Nicolette, traduction en Français moderne</i> (L. CLÉDAT).....	313
PUBLICATIONS ADRESSÉES A LA REVUE.....	317

PARIS (2^e)

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

(Tous droits réservés)

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Paris : 15 fr. — Départements et Union postale : 16 fr.

N. B. — Toute demande d'abonnement doit être accompagnée du montant en mandat-poste ou en chèque au nom de M^{me} V^e E. BOUILLON.

*Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à
M. CLÉDAT, professeur à l'Université de Lyon.*

*Tous les ouvrages adressés à la Direction de la Revue sont
mentionnés. Ceux qui sont envoyés en double exemplaire font
l'objet d'un compte rendu.*

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Les Marchands de l'eau Hanse parisienne et Compagnie
française, par A. PICARDA. Gr.
in-8 br. Prix 3 fr.

**Notices bibliographiques sur les archives des
églises et des monastères** de l'époque carolingienne, par
A. GIRY. Un vol. gr. in-8°. Prix..... 3 fr. 50

Essai sur un Patois vosgien (5^e Section), supplément au
Dictionnaire phonétique et
étymologique et petit programme de recherches sur les patois
vosgiens, par N. HAILLANT. Prix..... 0 fr. 75

Deux Chantiers bordelais (1486-1521), par J.-A. BRUTAILS.
Brochure gr. in-8°. Prix. 3 fr. 50

Le royaume de Provence sous les Carolingiens,
(855-933?) par R. POUPARDIN. Un vol. gr. in-8°. — Prix. 15 fr.

La flore de l'Inde d'après les écrivains grecs,
par Ch. JORET, correspondant de l'Institut. in-8°. — Prix..... 2 fr. 50

Les mots qui restent, supplément à la 3^e édit. du Musée de
la conversation, répertoire de cita-
tions françaises, expressions et formules proverbiales, avec une
indication précise des sources, par R. ALEXANDRE. Un vol.
in-8°. — Prix..... 4 fr.

Les personnages de l'épopée romane, par le vicomte
CH. DE LA
LANDE DE CALAN. Un vol. in-8°. — Prix..... 5 fr.

La question de l'accord du participe passé,
par L. CLÉDAT. Brochure in-8°. — Prix..... 1 fr. 50

Le Roman de Flamenca, publié d'après le manuscrit de
Carcassonne, traduit et accompa-
gné d'un vocabulaire. Deuxième édition entièrement refondue,
par P. MEYER. Tome I. Un vol. petit in-8°. Prix..... 9 fr.

Les plus anciens mots d'emprunt du français,
par G. PARIS. Brochure in-4°. — Prix..... 2 fr.

Les Statuts d'Adalhard pour l'Abbaye de Corbie, IX^e à
X^e siècles, par A. LEVILLAIN. Gr.
in-8°. Prix 1 fr. 50

Histoire d'un chant populaire bourguignon,
par F. FERTIAULT. Seconde édition considérablement aug-
mentée. In-4°. Prix..... 4 fr.

LA PLACE DE L'ADJECTIF EN FRANÇAIS'

Après avoir indiqué quelques règles sur la place de l'adjectif, la Grammaire de Borel (citée par M. Brinkmann) ajoute :

« Les principes que nous venons de poser sur la place qu'occupe l'adjectif suffisent pour la plupart des cas, mais *on ne peut presque jamais en faire une règle absolue. Il est peu de questions grammaticales qui prêtent plus à l'arbitraire que celle-là... S'il est dans notre langue une question grammaticale laissée jusqu'à présent sans solution satisfaisante, c'est sans doute celle de la place que doivent occuper les adjectifs. Il est vrai qu'il y en a peu qui soient hérissées de plus de difficultés.* »

Les grammairiens sont d'ailleurs unanimes à constater ces difficultés, et se bornent à faire un certain nombre de remarques, telles que :

1° « Un certain nombre d'adjectifs, à cause de leur brièveté, se placent régulièrement avant le nom. Ainsi *beau, bon, grand, gros, long, petit, mauvais, jeune, vieux.* » Mais il y a quantité d'adjectifs non moins courts, qui se placent régulièrement ou ordinairement après le nom : ainsi *gras, plat, creus, maigre, laid, neuf, net, sec, rond,* etc. Ce n'est donc pas à cause de leur brièveté que *beau* et les autres précèdent le nom.

1. M. Schöningh a donné une bibliographie assez complète de la question (Voyez *Neuphilologische Studien* de Körting, siebentes Heft, 1899).

2° « Les adjectifs employés au figuré se placent avant le nom. Ainsi: *un aveugle désir, de noirs pressentiments.* » Mais on dit: *des idées noires, un esprit net, un caractère rond,* etc. Il n'est donc pas exact que l'emploi au figuré entraîne nécessairement un changement de place de l'adjectif.

3° « Les adjectifs terminés par *able, ible, al, el, il, ique, if, esque,* ne peuvent ordinairement se placer qu'après le nom. » Ici encore les exemples contraires abondent: *un aimable homme, une irrésistible poussée, une tragique aventure, un naïf engouement, une chevaleresque pensée,* etc., etc.

4° « L'adjectif exprimant une qualité physique a souvent une place fixe que l'usage lui a assurée. Ainsi, quoi que l'on fasse, que l'on veuille attirer ou non l'attention sur le substantif, on devra toujours dire: Il dansait *la tête haute, le jarret ferme* » (J. Bastin). Ici nous n'avons pas affaire à un adjectif ordinaire, mais à un prédicat: *la tête haute* est un ablatif absolu, qui équivaut à une proposition complète: « la tête étant haute. » C'est comme lorsqu'on dit: « Il avait ou il portait la tête haute », et non « il portait la haute tête. »

5. « Les adjectifs féminins se placent plus volontiers avant le nom que les adjectifs masculins: *une attentive amitié* et non un attentif amour, *une flatteuse espérance.* » La place de ces adjectifs ne tient pas, comme nous le verrons, à leur forme féminine, mais à des considérations logiques.

On a remarqué enfin que les adjectifs ordinaux se placent avant le nom, que les adjectifs de couleur, les adjectifs ethniques et les participes employés adjectivement se placent généralement après. Ces observa-

tions sont en grande partie exactes, mais s'expliquent par une loi plus générale, qui rent compte des exceptions.

Certains adjectifs ajoutent à l'idée exprimée par le substantif un détail caractéristique, différentiel, de forme, de couleur, de valeur, de structure, etc. Tels : *carré, rond, gris, barbu, pelé, chauve*, etc.

D'autres, sans ajouter aucun détail à l'idée exprimée par le substantif, se bornent à amplifier ou à amoindrir cette idée, comme pourrait le faire un suffixe augmentatif ou diminutif : un *gros* pâté, un *beau* melon, une *petite* maison, etc. Ces qualités peuvent être appelées essentiels, parce qu'elles tiennent à l'essence même de l'objet que l'on veut désigner, tandis que les autres sont circonstantiels.

Les qualités essentiels avec lesquelles l'esprit conçoit les objets sont : 1° relativement à l'espace, la grandeur et la petitesse, 2° relativement au temps, outre la grandeur et la petitesse, l'ancienneté et la nouveauté, 3° absolument, la vérité ou la fausseté, la beauté ou la laideur, la bonté ou son contraire.

On remarquera que ces qualités vont par groupes de deux ; elles ne sont, en somme, que les différents aspects, suivant qu'on considère l'espace, le temps, etc., de l'idée augmentative et de l'idée diminutive.

Ces qualités essentiels se présentent à notre esprit en même temps que l'idée de l'objet auquel nous les appliquons, et ne font qu'un avec cette idée. Quand nous pensons à une *petite maison*, notre idée est une, bien que nous la rendions par deux mots (et nous pourrions ici l'exprimer en un seul mot, par un diminutif : *maisonnette* ¹). Au contraire, si nous pensons

1. Comme il arrive presque toujours quand une même idée a

à une maison blanche, l'idée est réellement double, comme l'expression.

La façon dont nous concevons les qualités essentielles explique fort bien qu'elles puissent être rendues par des affixes; les diminutifs et les péjoratifs d'une part, les augmentatifs et les mélioratifs de l'autre, expriment la même idée que le terme primitif mais, augmentée ou diminuée: un *salon* est une *belle salle*, un *louveteau* est un *jeune loup*, un *agnelet* est un *petit agneau*, une *ruelle* est une *petite rue*, des *pape-rasses* sont de *mauvais papiers*, un *médailillon* est dans un sens une *grande médaille* et dans l'autre une *petite médaille* (le suffixe *on* possède en effet la double valeur). Un *ex-député* est un *ancien député*, etc.

L'union tout à fait intime de la qualité essentielle et de l'idée substantive explique aussi fort bien que l'adjectif qui exprime cette qualité se place entre l'article ou le déterminatif et le nom: une *fausse fenêtre*, un *gros tas* ¹.

Les adjectifs qui expriment des qualités non essentielles, circonstantielles, se placent au contraire après le nom, parce qu'au lieu de s'incorporer en quelque sorte dans l'idée exprimée par le nom, elles s'y ajoutent: une *fenêtre ronde* ².

deux expressions possibles, on a utilisé les deux expressions pour rendre deux nuances de l'idée: *petite maison* et *maisonnette* ne sont pas synonymes.

1. L'affixe servant à former un *mot nouveau*, il n'y a aucun inconvénient à ce qu'il suive les syllabes qui représentent le mot primitif, au lieu de les précéder. Mais dans la « locution » formée par l'adjectif de qualité essentielle et le substantif, pour que l'esprit de l'auditeur ne parte pas sur une fausse piste, il est nécessaire qu'avant de prononcer le substantif on fasse entendre l'adjectif qui doit en modifier « essentiellement » l'idée.

2. Il va sans dire qu'un substantif suivi d'un adjectif circons-

Les mots composés d'un adjectif et d'un nom devraient en principe commencer par l'adjectif, quand il exprime une qualité essentielle, et par le nom quand l'adjectif exprime une qualité circonstancielle : « un bonheur, les *beaus-arts*, un *grand-livre*, — du *fer-blanc*, de l'eau-*forte*, un cerf-*volant*, du vinaigre, un coffre-*fort*, un bec-*fin*. »

Mais il y a de notables exceptions : « plafond (plafond), plate-bande, ronde-bosse, rouge-gorge, chauve-souris, etc. » Pour certains de ces mots, comme *plafond*, *ronde-bosse*, on peut supposer que l'adjectif a été considéré comme une épithète de nature (voyez ci-dessous, p. 260). Mais pour d'autres, comme *rouge-gorge*, l'épithète est nettement différentielle, le mot remonte à l'époque où l'adjectif se plaçait plus librement devant le nom. Pour certains noms de lieux composés, voy. p. 256. Pour *chauve-souris*, une autre explication est possible, voy. p. 266.

Les adjectifs qui expriment, en principe, des qualités circonstancielles peuvent prendre des acceptions qui les rapprochent singulièrement des adjectifs exprimant des qualités essentielles. Ainsi *agréable* signifie proprement « qui peut être agréé » et *charmant* « qui charme », ce sont des adjectifs circonstanciels, mais ils arrivent à exprimer les qualités essentielles de bonté ou de beauté, lorsqu'on dit par exemple : « c'est une charmante promenade, » ce qui équivaut à peu près à *C'est une belle* ou *une bonne promenade*, ou « il a eu une agréable surprise » = *il a eu une bonne surprise*. Dans ces acceptions où ils se rapprochent des adjectifs de qualités essentielles, les adjectifs circonstanciels

peut arriver à former locution avec lui et à ne plus exprimer qu'une idée simple, ainsi *cinaigre*, *bec-fin*, etc.

peuvent se placer comme eus avant le nom, mais ils peuvent aussi se placer après (c'est une promenade charmante, il a eu une surprise agréable), à moins qu'ils ne se soient tout à fait assimilés à des adjectifs essentiels, ou qu'ils n'aient conservé un sens propre sensiblement éloigné du sens dérivé; ainsi on dira « c'est un triste père » avec le sens de « c'est un mauvais père », mais dans « c'est un père triste », l'adjectif ne peut avoir que son sens propre.

Les adjectifs de qualités essentielles ne font que modifier la signification du substantif dans un sens augmentatif ou mélioratif, ou dans un sens péjoratif ou diminutif, sans y rien ajouter à proprement parler, et c'est pourquoi ils se préposent au substantif. Mais il est un autre cas où l'adjectif ajoute encore moins au substantif et doit aussi, par conséquent, lui être préposé, c'est lorsqu'il exprime une qualité incluse dans l'idée même du substantif, lorsqu'on dit par exemple « le prudent Ulysse »; au lieu d'ajouter à l'idée exprimée par le nom une idée nouvelle de qualité (Ulysse malade, Ulysse joyeux, etc.), on dégage, pour la faire ressortir, une qualité que le nom contient déjà « en puissance ». C'est ce qu'on appelle l'épithète de nature, qui peut se rencontrer avec un nom indéterminé aussi bien qu'avec un nom déterminé (voyez ci-dessous, p. 260).

Épithètes adverbiales. — Les adjectifs qui marquent la manière équivalent à un adverbe et se placent comme l'adverbe modifiant un adjectif, c'est-à-dire avant le terme modifié.

Un précoce malfaiteur, c'est un individu qui est précocement malfaiteur. L'adjectif peut aussi se placer

après, parce qu'il peut être considéré comme circonstantiel : *un malfaiteur précoce*.

L'adjectif est purement circonstantiel et se place nécessairement après le nom dans « un enfant précoce », parce que le sens n'est pas : « un qui est précocement enfant », l'épithète n'est pas adverbiale.

Des remontrances tardives ou *de tardives remontrances*, parce que ce sont des remontrances « faites tardivement » ; mais *des fruits tardifs* et non pas *de tardifs fruits*. — *Un secret désir, une secrète pensée* (ce qu'on désire, ce qu'on pense secrètement). — *De continuelles préoccupations*, etc.

L'épithète adverbiale peut former avec le substantif un véritable nom composé, et dès lors elle ne peut plus se placer après : *un libre penseur* (qui pense librement) et non *un penseur libre, un nouveau marié* et non *un marié nouveau*.

L'adjectif ne peut évidemment avoir une valeur adverbiale que lorsque le substantif contient une idée d'action ou de qualité, lorsque c'est un nom d'action, d'agent, d'état ou de qualité : une médiocre envie, une entière confiance, une complète indifférence. Dans « la pleine campagne, la pleine mer », il faut entendre : ce qui est pleinement, complètement la campagne, la mer. Le substantif a une valeur qualificative.

Adjectifs dits déterminatifs¹ et adjectifs circonstantiels qui leur sont assimilables. — Les adjectifs dits déterminatifs, comme les démonstratifs, les pos-

1. Tous les adjectifs peuvent être déterminatifs (voy. ci-dessous p. 257), mais ceux qu'on appelle *déterminatifs*, et qui seraient mieux nommés *essentiellement déterminatifs*, ont pour fonction spéciale de déterminer.

sessifs, les indéfinis, se placent régulièrement avant le nom, et les adjectifs ordinaux et multiplicatifs rentrent dans cette catégorie : une *première* sortie, une *double* raison, etc.¹

Certains adjectifs circonstantiels se rapprochent, par leur signification, des adjectifs dits déterminatifs, et peuvent dès lors précéder le nom : une *pareille* ou *semblable* conduite, comme « une *telle* conduite » ; une *commune* patrie, comme « une *même* patrie » ; de *nombreux*, d'*innombrables* auditeurs, comme « *beaucoup* d'auditeurs » ; de *rare*s clients, comme « *peu de* clients, *quelques* clients » ; la *présente* lettre, comme « *cette* lettre ».

Propre, quand il ne fait que renfoncer l'adjectif possessif, ne s'en sépare pas et précède le nom : « ton *propre* frère. » Il peut aussi, à cette place, accentuer l'idée possessive marquée par un complément : « le *propre* frère de... » Mais on dira : « il a sa valeur *propre* », parce qu'ici *propre* signifie « particulière », c'est une épithète circonstantielle.

Qualités subjectives. — Bien que les différentes qualités des objets ne puissent exister pour nous qu'autant que nous les percevons, un certain nombre sont conçues indépendamment de cette perception, comme objectives. Mais à côté des adjectifs exprimant ces qualités, que nous considérons comme inhérentes aux objets, telles les qualités de couleur, de forme, etc., il en est par lesquels nous exprimons le rôle que nous attribuons aux objets ou l'impression que nous en re-

1. Avec un nom qui n'est pas précédé de l'article, l'adjectif ordinal suit : « Charles premier, Henri deus (pour deusième), livre premier, chapitre second. » La numérotation ordinale chiffrée se fait en effet après le nom.

cevons, autrement dit leurs relations avec le sujet pensant et sentant : ainsi *symbolique*, *étrange*, *émouvant*, *attrayant*, *affligeant*, etc., etc. C'est par une fiction que nous localisons ces qualités dans les objets, elles sont éminemment subjectives. Un anneau *symbolique* ne diffère en rien d'un anneau semblable auquel nous n'attribuerions pas la valeur d'un symbole ; un animal peut avoir telle ou telle qualité d'où il résulte que *nous le trouvons* « étrange, singulier », mais l'étrangeté, la singularité sont des conclusions de notre esprit, et ne constituent pas une qualité effective de l'animal. Quand nous sommes émus au récit d'une aventure, nous constatons cette émotion en qualifiant l'aventure d'*émouvante*, mais c'est là une qualité subjective, qui n'ajoute aucun détail descriptif à l'idée exprimée par le substantif *aventure*, comme le ferait par exemple l'adjectif « maritime ».

A la différence des adjectifs descriptifs, vraiment circonstantiels, les adjectifs de qualités subjectives *peuvent* se placer avant le substantif : *une émouvante, attachante, effrayante aventure*, tandis qu'on ne dirait pas « une maritime aventure » ; *un étrange animal*, mais jamais « un boiteux animal, un inquiet animal », etc. C'est que la qualité subjective est suffisamment unie à l'idée substantive pour pouvoir former avec elle dans notre esprit une conception voisine d'une idée simple : *étrange animal* comme *petit animal, jeune animal*. Au contraire, l'idée substantive et la qualité circonstantielle ne peuvent se présenter à l'esprit que successivement, et, dans ce cas, le français prépose toujours le terme principal au terme adjoint, à l'adjectif.

Les épithètes subjectives peuvent donc en principe se placer avant ou après le nom, et souvent la place

est indifférente: *de troublantes images* ou *des images troublantes*. Mais lorsque l'adjectif suit, l'idée substantive et l'idée adjectivale se présentent séparément à notre esprit et conservent chacune toute leur valeur, tandis qu'elles se fondent ensemble, pour ainsi dire, quand l'adjectif précède. Il en résulte que l'épithète doit suivre quand on veut mettre en relief chacune des deux idées ou l'une d'elles. C'est là une distinction fort délicate, mais que nous appliquons instinctivement; elle est difficile pour les étrangers, qui agissent prudemment en plaçant toujours l'épithète subjective après le nom. Ainsi, on dira indifféremment: « Cet enfant a d'inquiétantes dispositions » ou « des dispositions inquiétantes ; » mais on ne dirait pas : « Cet enfant a un inquiétant caractère », le *caractère* se présentant à notre esprit comme un objet nettement distinct des impressions qu'il peut nous donner, tandis que nous pouvons réunir dans une même conception, sans les séparer, un simple état comme celui qu'exprime le mot *dispositions* et la qualité subjective par laquelle il nous impressionne. Logiquement, on devrait *pouvoir* dire « c'est un inquiétant cas », mais ici intervient l'euphonie, qui tolère difficilement un substantif monosyllabique après l'adjectif, sauf quand l'adjectif exprime une qualité essentielle (c'est un *excellent chef*).

Tels sont les principes généraux qui régissent la matière ; mais, dans l'ancienne langue, la place des adjectifs était beaucoup plus libre¹, et il nous en est resté des locutions toutes faites où l'adjectif est placé

1. Comme le prouve en particulier la vieille formule: « Bonnet blanc, blanc bonnet. » Pour exprimer une identité, nous ne dirions pas aujourd'hui : « Robe grise, grise robe. »

contrairement aux lois modernes. D'autre part, lorsque l'adjectif est dans les conditions voulues pour qu'on puisse le mettre librement soit avant, soit après le nom, nous venons de voir que la préoccupation de l'harmonie de la phrase peut déterminer la place qu'on choisit¹. Cette préoccupation intervient même parfois pour nous empêcher d'employer certaines expressions qui, logiquement, seraient très correctes; ainsi on évitera de dire : « C'est un vrai enfant », à cause de l'hiatus², on remplacera *vrai* par un synonyme : « C'est un véritable enfant. » Enfin la langue poétique se permet bien des licences³, et la langue littéraire de la prose a une tendance à mettre l'adjectif avant le nom quand on a le choix de la place, précisément parce que la langue populaire a la tendance inverse.

Mais, répétons-le, il faut pour cela que la place de l'adjectif soit logiquement indifférente. On ne dira jamais, comme en latin, *l'humain genre* pour « le genre humain », ni *un pointu clocher*, ni *du blanc vin*, ni *une anglaise mode*, etc.

1. Ainsi, avec deux substantifs consécutifs, le même adjectif répété ou deux adjectifs de même nature peuvent occuper deux places différentes. Châteaubriand (cité par Schöningh : « *La nouvelle nature et les mœurs nouvelles* que j'ai peintes. » Il arrive aussi que, si l'on applique à un substantif plusieurs adjectifs dont l'un se place nécessairement ou ordinairement avant, les autres s'intercalent après lui avant le nom; Alphonse Daudet (voy. Rodhe, *Essais de phil. mod.*, II, p. 25) : « Un toute jeune, dolente et délicate créole. » Séparés de *jeune*, les adjectifs *dolente* et *délicate* ne pourraient se placer avant le substantif que comme épithètes de nature, si l'auteur voulait présenter ces qualités comme ordinaires chez les créoles.

2. Bossuet écrit cependant : « le *vrai* égard pour le public » (Extr. de Strowski, p. 124).

3. La Fontaine applique au français la syntaxe latine lorsqu'il écrit : Témoin nous, que punit la *romaine* avarice.

Lorsque l'adjectif suit le nom, la qualité est nécessairement considérée comme circonstantielle. Lorsqu'il le précède, ce peut être un adjectif de qualité essentielle, ou de qualité subjective, un déterminatif d'ordre général, une épithète de nature ou une épithète adverbiale. Il peut remplir à la fois plusieurs de ces conditions ; ainsi, dans « un *charmant* discours », on peut expliquer la place de *charmant* (qui, en soi, est un adjectif circonstantiel), en le considérant comme un mélioratif (qualité essentielle), comme une épithète subjective, et même comme une épithète adverbiale, *discours* étant le nom d'une action dont *charmant* exprime la manière.

Après ces considérations générales, il nous reste à examiner avec plus de détail les trois catégories d'adjectifs qui offrent le plus de difficultés d'application : 1° les adjectifs de qualités essentielles ; 2° les épithètes de nature, 3° les adjectifs circonstantiels assimilés à des adjectifs de qualités essentielles.

I. — ADJECTIFS DE QUALITÉS ESSENTIELLES

Rappelons d'abord que les qualités essentielles des choses sont les qualités de petitesse ou grandeur, — ancienneté ou nouveauté, — bonté, beauté, vérité et leurs contraires, dans ce qu'elles ont de plus général, de plus imprécis.

1° *Relativement à l'espace*

L'adjectif *petit* exprime la petitesse dans les trois dimensions, en surface et en volume :

Longueur : une petite distance.

Largeur : un petit chemin.

Hauteur : un petit arbre.

Surface : un petit champ.

Volume : un petit ballon.

Grand s'applique aux trois dimensions et à la surface : « une grande distance, la grand'route, un grand chêne, un grand tapis. » Pour le volume, c'est *gros* qui s'oppose à *petit* : « un gros ballon. » Ces trois adjectifs ne peuvent se placer après le nom que lorsqu'ils sont accompagnés d'un adverbe qui en fait des adjectifs circonstantiels : « une maison tout à fait grande. » Avec *très*, *plus*, *moins*, *trop*, ils peuvent précéder ou suivre le nom : « une plus petite ville ou une ville plus petite. »

Le mot *grand*, employé au figuré, mais exprimant toujours une qualité essentielle, se trouve dans « grand homme, grand orateur, grand écrivain ». C'est l'idée exprimée par le substantif, qui indique si l'adjectif *grand* qui précède est pris au propre ou au figuré (avec le substantif *homme*, il pouvait y avoir hésitation, mais c'est le sens figuré qui l'a emporté); quand on parle d'un écrivain, on a bien plus souvent l'occasion de signaler la grandeur de son talent d'écrivain que celle de sa taille. Aussi *grand*, devant ces mots, exprimant une qualité essentielle, a-t-il pris exclusivement la valeur figurée. Lorsque, par exception, on veut parler de la grandeur physique d'un écrivain, d'un orateur, d'un homme, on emploie une périphrase, par exemple : « C'était un orateur de haute taille. » Il ne suffit pas de placer l'adjectif après, à moins que

1. Notez cependant la locution « femme grosse », où *gros* exprime une qualité éminemment circonstantielle.

le contexte ne précise le sens, car *un homme grand* n'est pas nécessairement un homme de haute taille. Dans « un homme grand », l'adjectif peut exprimer la grandeur morale, qui est une qualité circonstancielle, et qui ne se confond pas avec la grandeur, qualité essentielle, telle qu'on l'entend dans l'expression « grand homme » : « Charlemagne était un de ces rares grands hommes qui sont aussi des hommes grands » (V. Hugo, cité par Brinkmann).

Les adjectifs qui expriment avec plus de précision que *grand*, *petit* et *gros* la grandeur ou la petitesse dans l'une ou l'autre des dimensions, peuvent prendre, en raison même de cette précision, le caractère d'adjectifs circonstanciels et se placer alors après le nom. Ainsi *long* et *court* pour la longueur, *large* et *étroit* pour la largeur, *haut*, *bas* et *profond* pour la hauteur, *vaste* pour la surface. Lorsque prévaut l'idée générale de grandeur ou de petitesse, ces adjectifs se placent avant le nom; ils se placent après quand on pense surtout à la dimension particulière que chacun d'eux représente ou à toute autre idée circonstancielle. On demandera dans un magasin « un ruban large », parce qu'alors l'idée circonstancielle de la dimension en large prévaut; on dira qu'une robe était ornée « d'un large ruban » si on pense surtout à la valeur augmentative de l'épithète. On dira « une large route », parce que, le substantif *route* comprenant déjà l'idée d'une raisonnable largeur, l'épithète ne fait qu'amplifier cette idée; mais on dira une *route étroite* plutôt qu'« une étroite route », parce que l'*étroitesse* est pour une route une qualité plutôt exceptionnelle et par conséquent circonstancielle. On dit au figuré « de larges compensations »

1. Toute qualité exceptionnelle est nécessairement circonstan-

(= de grandes compensations); l'adjectif *étroit* peut avoir aussi une acception figurée, mais on n'a pas l'habitude de le joindre au mot « compensation »; à « large compensation » s'oppose, non pas « étroite compensation », mais « faible *ou* petite compensation ». On dit « un terrain bas » et non pas « un bas terrain », et de même « les Pays-Bas », parce qu'ici la valeur de l'adjectif *bas* n'est pas purement diminutive; cet adjectif et son contraire, *haut*, ont une signification plus générale (d'où leur place avant le nom) dans « Haut-Limousin, Bas-Quercy, la haute mer, la haute banque, les basses eaux, les hauts plateaux, les hautes montagnes, à bas pris, etc. ». On dit « à marée haute, à marée basse », parce que, dans ces locutions, l'adjectif a une valeur de prédicat; c'est comme si l'on disait: quand la marée est haute, basse. On dit « les notes hautes » ou « les notes basses » d'un instrument, parce que la hauteur musicale est une qualité tout à fait circonstantielle.

Dans la locution adverbiale « à haute voix », le mot *voix* implique une certaine élévation que l'adjectif *haut*, placé avant, ne fait que dégager et amplifier. Mais on ne dit pas « à basse voix », parce que, appliqué à la voix, *bas* est une qualité exceptionnelle, circonstantielle. On dit donc en principe « à haute voix » et « à voix basse »; mais, par analogie avec la seconde locution, on dit aussi « à voix haute. »

2° *Relativement au temps*

Les adjectifs de qualités essentielles, particuliers au temps, sont: *vieux, jeune; ancien, nouveau*.

tielle, ce qui ne veut pas dire que les qualités circonstantielles soient nécessairement exceptionnelles.

Ex. : une vieille femme, un vieuschâteau, une jeune louve, une ancienne route, une nouvelle crue. » Ajoutez *futur* dans les expressions telles que « un futur ministre ».

Remarquons d'abord que l'adjectif *neuf*, impliquant une idée précise de confection récente, ne peut être qu'un adjectif circonstantiel : « un pont neuf, un habit neuf, une ville neuve, une maison neuve, etc. » Les termes géographiques comme « Neuchâtel, Neuville, etc. » (et inversement « Châteaueux, etc. ») appartiennent à des régions où la syntaxe est ou a été différente, ou s'expliquent par l'ancienne liberté de la place de l'adjectif.

Remarquez encore que lorsque les adjectifs *vieux*, *jeune*, *ancien*, *nouveau* prennent une signification plus précise, ils deviennent circonstantiels et se placent après le nom, comme dans « vin *nouveau*, vin *vieux* », exprimant une qualité marchande du vin, « femme *jeune* » à côté de « *jeune* femme », « la Grèce *ancienne* » opposée à « la Grèce *moderne* ».

La grandeur et son contraire sont des qualités essentielles pour le temps comme pour l'espace ; aussi dira-t-on : un *grand moment* ou un *long moment*, de *longs jours*, une *longue* et une *courte* visite, etc.

3^e Qualités absolues

Vrai, faus, véritable.

Beau, joli, vilain.

Bon, mauvais.

Ex. : « Un vrai jour d'été, une véritable invasion,

1. Ou bien encore remontent à une époque où *neuf* avait la valeur que nous attribuons aujourd'hui à *nouveau*.

une fausse bonté, un beau temps, une jolie personne, une vilaine affaire, un bon garçon, un mauvais diner. » *Vrai* et *faus* peuvent être des adjectifs circonstantiels : « une histoire *vraie* (véridique), un homme *faus*. » Cf. p. 272.

Sauf de rares exceptions, l'adjectif *laid* ne s'emploie que comme adjectif circonstantiel, parce qu'il comporte une idée précise, notamment quand on l'applique à l'homme, chez lequel il ne se rapporte qu'au visage. D'ailleurs, l'adjectif *beau* lui-même, appliqué à une personne, lorsqu'il se restreint à la beauté des traits, cesse d'être un adjectif de qualité essentielle : « un bel homme, une belle femme » peuvent ne pas être *beaus*, ne pas avoir un beau visage.

L'adjectif *bon*, appliqué à l'homme comme qualité essentielle, s'est sensiblement affaibli et même dénaturé : « un bon homme, un bonhomme. » D'ailleurs, *bon* exprimant la tendresse de cœur est un adjectif circonstantiel et se place après le nom : « un homme bon. »

Plusieurs épithètes essentielles peuvent être réunies avant le nom. On en trouve jusqu'à trois : « Jarnac, *beau grand jeune* homme, » écrit Michelet.

II. — ÉPITHÈTES DE NATURE

Pour l'emploi de l'épithète *de nature*, il y a lieu de distinguer entre les noms déterminés et les noms indéterminés.

Noms déterminés. — Un nom peut être déterminé par un adjectif : « Il préfère les violettes *blanches*. » Quelles violettes ? Les blanches. L'adjectif peut aussi

apporter un supplément de détermination à un nom déterminé en outre par un complément ou par un adjectif possessif : « Il a pris *son* manteau *bleu*, le manteau *bleu de son frère*. » Lequel de ses manteaus, des manteaus de son frère ? Le *bleu*. Lequel des manteaus bleus ? Le *sien*, celui de son frère. Dans ces différents cas, l'adjectif se place nécessairement après le nom, à moins que ce ne soit un adjectif de qualité essentielle : « *son grand manteau*. »

Mais lorsqu'on dit : « On apercevait de loin son manteau *bleu*, » l'adjectif, bien que placé de même, n'a plus la même valeur : il n'est plus déterminatif, il est simplement qualificatif ; il ne s'agit plus de distinguer son manteau bleu de ses autres manteaus : « On apercevait son manteau, lequel était bleu. » Dans ce cas, la langue littéraire et surtout la langue poétique placent parfois l'adjectif circonstantiel avant le nom, et il devient alors une épithète de nature :

Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos *rouges tabliers*.

Les tabliers déterminés dont on parle sont présentés comme étant, de leur nature, rouges. D'ailleurs, la langue courante emploie aussi, dans ce cas, certains adjectifs comme épithètes de nature : « notre *respecté*, *dévoué* président, son *cher* enfant, notre *regretté* camarade, etc. »

Quand un substantif, précédé de l'article défini et non suivi d'un complément, est accompagné d'un adjectif, cet adjectif, nous l'avons vu, peut exprimer la détermination annoncée par l'article, auquel cas il se place après le nom quand il est circonstantiel (les violettes blanches). Mais l'article peut marquer une détermination résultant du contexte ou d'un emploi

du nom au sens général, et dès lors ou bien l'adjectif est purement qualificatif et se place après le nom (*sous le soleil torride*, H. de Régnier), ou bien c'est une épithète de nature, qui se place avant le nom : « plus blanche que la *blanche* hermine, » « la *pâle* Mort », etc.¹

Lorsqu'on emploie un nom au vocatif, bien qu'il ne soit pas précédé de l'article défini, il est parfaitement déterminé par l'application qui en est faite à une objet précis, et l'adjectif qui l'accompagne est une épithète de nature : cher ami, cher Jacques, sacrés murs (dans *Andromaque*)²; Saint-Père, en s'adressant au Pape ; saint Pierre, saint Paul, etc., dans les prières et les litanies. L'adjectif *saint* s'est ainsi agglutiné aux noms propres des saints et leur reste attaché en dehors de l'emploi au vocatif. Et de même, le *saint-père* = celui qu'on appelle « saint père ». C'est l'intermédiaire du vocatif qui explique la place de l'adjectif ; car, sans l'influence du vocatif, on dirait *le père saint* comme on dit *les lieux saints* (Voy. ci-dessous, p. 269).

Dans la vieille locution *à ventre* (Cf. *à dents* dans *le Roland*), le nom est déterminé par le contexte (nous disons : sur *le ventre*), c'est le ventre de celui dont on parle ; et la position ainsi exprimée implique un aplatissement ; il en résulte que *plat* est épithète de nature dans la formule « à plat ventre », qui a persisté.

1. M. Rodhe aborde en passant cette question de syntaxe, en examinant une dissertation récente sur la langue d'Alphonse Daudet (Voy. *Essais de philologie moderne*, II, Lund, Gleerup, p. 24-27). Dans l'exemple : « Ce petit tondu aux *noirs sourcils*, » les sourcils déterminés dont on parle sont présentés comme étant *noirs* par nature : *les noirs sourcils de ce petit tondu*.

2. *Sacré* est aussi une épithète de nature dans « le Sacré-Cœur » ; la locution complète est : *le sacré cœur de Jésus*. Voy. aussi p. 263.

Noms indéterminés. — Avec un nom *déterminé*, l'épithète de nature est celle qui exprime une qualité naturelle de l'*objet*, tel qu'il est déterminé. Avec un nom *indéterminé* (précédé d'un article ou adjectif indéfini), l'épithète de nature est celle qui exprime une qualité naturelle de l'*espèce d'objet* désignée par le nom : « un rouge liard, un vil chenapan, un pâle voyou¹. » On ne dira pas « un vil homme, un pâle enfant », parce que la vileté n'est pas une qualité naturelle des hommes ni la pâleur une qualité naturelle des enfants. Appliquées à l'homme et à l'enfant, ce sont des qualités circonstantielles, qui distinguent certains enfants des autres, qui s'ajoutent à l'idée exprimée par le substantif, et n'y sont pas comprises ; l'adjectif suit le nom : « un homme vil, un enfant pâle. »

Quand on dit « un plat valet », on considère la platitude comme une qualité naturelle des valets, et l'adjectif est une épithète de nature. Dans « un valet plat », le même adjectif est différentiel ; on distingue alors entre les valets plats et ceux qui ne le sont pas². Comparez encore « un savant professeur » et « un professeur savant » ; « une faible femme, un faible enfant » et « une femme faible, un enfant faible » ; « un mol oreiller, un mol abandon³ » et « un oreiller mou ».

1. Alphonse Daudet a écrit (voy. Rodhe, *l. c.*) : « Le jardin couvert de neige formait un blanc carré. » Il est certain qu'un carré n'est pas blanc par nature ; mais ce qui est naturellement blanc, c'est un carré tel que celui dont on parle, c'est-à-dire un carré formé par un jardin couvert de neige. On ne dirait pas : « Il avait peint un blanc carré sur sa porte. »

2. De même, lorsqu'on dit : « par une nuit noire. »

3. Il se trouve que les substantifs masculins qu'on a l'occasion de faire ainsi précéder de l'adjectif *mou* sont du singulier et commencent par une voyelle. Il en résulte que l'oreille n'est habituée

La force est une qualité circonstancielle de la *femme* au sens ordinaire du mot : « la femme *forte* de l'Écriture. » Mais quand on oppose la *femme* à la *dame* ou à la *jeune fille*, *forte* devient épithète de nature et se place avant :

C'est une *forte femme* aux puissantes mamelles.

L'homme, en soi, n'est ni fort ni faible ; appliquées à l'homme, ces deux épithètes sont circonstancielles et se placent après le substantif : « un homme fort, un homme faible. » Mais on dira : « c'est un *fort gaillard*. »

Qualités rentrant dans la nature de l'objet

L'épithète, sans être, à proprement parler, *de nature*, peut exprimer une qualité *qui convient à la nature* de l'objet ; ainsi, on dira « une attentive amitié », mais non « un attentif amour », cette qualité rentrant dans la nature de l'amitié, et non dans celle de l'amour.

On dira, à moins de vouloir marquer une différenciation, « un pieux évêque, une pieuse femme », ce qui indique que la langue, c'est-à-dire l'esprit populaire, a considéré la piété comme une qualité naturelle des évêques et des femmes. On ne dirait pas « un pieux enfant », mais « un enfant pieux' ».

à entendre avant le nom que la forme *mol*. Si on voulait mettre au pluriel la locution « *mol abandon* », on reculera sûrement devant *mous abandons*, et on dirait plutôt « de *mols* abandons ».

1. On dit cependant « une pieuse coutume, une pieuse entreprise », et il est certain qu'il n'entre pas dans la nature des coutumes et des entreprises d'être pieuses. On pourrait penser que l'épithète est simplement méliorative (*bon* au point de vue religieux), mais alors elle se placerait de même devant n'importe quel substantif, or, on ne dit pas : « un pieux livre. » Il faut remarquer que les coutumes sont des façons d'*agir* et les entreprises des

L'adjectif *dévo*t exprime encore une nuance trop particulière, trop circonstancielle en soi, pour qu'on puisse le placer avant le nom ; on ne dira pas « une dévote femme ». Toutefois, on dira « un dévot personnage », avec une idée péjorative, le substantif *personnage* ayant lui-même, entre autres valeurs, une acception péjorative qui permet de lui préposer, comme épithètes rentrant dans sa nature, les adjectifs exprimant de mauvaises qualités (cf. « un grossier personnage »).

On dit « un savant homme » et « une femme savante », la science rentrant dans la nature de l'homme et non dans celle de la femme. Le féminisme dotera peut-être la langue de la locution « savante femme ». Dans « une sage-femme » *sage* a d'abord signifié « de bon conseil », puis la locution est devenue un nom composé, en subissant la restriction de sens que l'on sait.

L'adjectif *galant* désigne une certaine amabilité d'un sexe pour l'autre. Le mot, appliqué à la femme, a pris une signification dérivée très circonstancielle. Appliqué à l'homme, il peut se généraliser suffisamment pour se placer devant le nom avec une valeur simplement méliorative : « un *galant* homme. »

Certaines couleurs sont considérées comme particulièrement belles pour certains objets. *Blanc* est une épithète méliorative de nature dans « de *blanches* mains ». Le moyen âge considérait la couleur blonde comme la seule estimable pour la chevelure ; il nous en reste la possibilité d'employer *blond* comme une sorte d'épithète méliorative dans « de *blonds* cheveux, de *blondes* jeunes filles ».

commencements d'*action*, l'adjectif a ici une valeur adverbiale (Voy. p. 246).

III. — ADJECTIFS CIRCONSTANTIELS

La couleur propre d'un objet, sa forme, son origine ethnique, l'action qu'il produit ou qu'il subit, etc., sont des particularités circonstantielles, que l'on exprime naturellement après le nom. Ainsi s'explique la place donnée aux adjectifs de couleur, de forme, de pays, et, sous réserve des exceptions indiquées ci-dessus, aux participes employés adjectivement. Mais un certain nombre de ces adjectifs peuvent prendre des acceptions qui les assimilent à des adjectifs de qualités essentielles.

Ceux qui subissent, dans cette assimilation, un évolution de sens, se placent toujours avant le nom quand ils ont leur valeur augmentative (ou méliorative) ou bien diminutive (ou péjorative) :

« Un *fameus* service, un *rude* travailleur, un *sacré* farceur, un *triste* sire, un *pauvre* diable, un *fichu* métier, un *méchant* livre, etc. »

De la signification de *fameus* au sens propre (célèbre), on a passé, par une connexion naturelle, au sens de *très grand*, *très beau*, et cette acception s'est limitée à l'emploi avant le nom, la valeur circonstantielle primitive restant propre à l'adjectif suivant le nom. Des remarques analogues s'appliqueraient aux autres adjectifs qui offrent la même particularité.

Ceux qui expriment l'idée augmentative ou diminutive sans évolution de sens, peuvent se placer avant ou après : *un voyage charmant* ou *un charmant voyage*. Dans « un voyage charmant », l'adjectif qualifie le voyage dont on parle. Dans « un charmant voyage », l'adjectif qualifie l'espèce de voyage dont

on a fait un¹. Comparez encore « un honnête homme » et « un homme honnête », « une heureuse idée » et « une idée heureuse ». Voy. ci-dessus, p. 249.

Dans cet emploi, les adjectifs circonstantiels peuvent se ranger en autant de catégories que les adjectifs de qualités essentielles :

1° *Petitesse ou grandeur (grosseur, étendue)*
au propre et au figuré

Faible: une faible partie, une faible somme, une faible idée. — « Faible » a toute sa valeur d'adjectif circonstantiel dans « un devoir faible, un élève faible ». C'est une épithète de nature dans « une faible femme ».

Médiocre: de médiocres revenus.

Maigre: de maigres appointements, de maigres ressources.

Menu: de menus objets, de menues compensations.

Gras: une grasse prébende.

Fort: une forte partie, une forte somme, une forte secousse, une forte émotion.

Les adjectifs *gigantesque*, *énorme*, *immense*, *prodigieux* s'emploient aussi, avec une signification affaiblie, comme adjectifs de qualités essentielles (au sens de *très gros*, *très grand*, *très vaste*), mais ils restent assez voisins de leur signification primitive pour qu'ils puissent se placer, même alors, après le substantif, « une gigantesque entreprise, un énorme

1. L'adjectif est qualificatif (et non pas *constitutif*) d'espèce. Nous avons vu ci-dessus, pp. 97 et suiv., que l'emploi de l'article partitif le rendrait « *constitutif d'espèce* ».

ballon, une immense douleur, une prodigieuse différence », ou « une entreprise gigantesque, etc. ».

L'adjectif *nombreux* exprime la grandeur en nombre et se place de même : « une nombreuse famille. » Voyez aussi p. 248.

Plein, joint à un nom de mesure désignant le contenu, exprime la grandeur maximum de ce contenu : « une pleine main, un plein sac; » *gras*, appliqué à *matinée*, a une valeur semblable : « la grasse matinée » (la pleine matinée). Mais, quand le nom de mesure exprime le contenant, *plein* est une épithète circonstancielle : « un sac *plein*. » Comparez *un plein verre* et *un verre plein*. Dans « pleins pouvoirs », l'adjectif a une valeur adverbiale (p. 246).

L'adjectif *fou* a pris aussi une valeur purement augmentative dans « mal de tête *fou*, succès *fou* » ; mais, même avec cette valeur, il ne peut se mettre avant le nom, parce qu'on a surtout eu l'occasion de le placer ainsi avec une valeur adverbiale devant des substantifs féminins ou des masculins singuliers commençant par une voyelle (folles caresses, fol amour, fol espoir, folle enchère)¹. Il en résulte que l'oreille s'est habituée à n'entendre avant le nom que la forme *fol* (ou *folle*). Mais on dira : « Il a une *folle envie* ou une *envie folle* de le revoir. » *Furieux* s'emploie de même avec une valeur augmentative : « une furieuse envie. »

2^o Qualités relatives au temps

On ne voit guère d'adjectifs circonstantiels qui

1. Notez que dans ces expressions *fou* a une signification affaiblie, mais non pas une valeur augmentative : *un fol amour* est autre chose qu'un grand amour, et *une folle enchère* n'est pas une grande enchère.

puissent s'assimiler, devant le nom, à *jeune, vieux, nouveau, ancien*. « Agé », qu'on pourrait rapprocher de *vieux*, reste une épithète purement circonstancielle.

Mais les adjectifs *éternel, immortel* expriment une extrême grandeur de durée, acception augmentative qui permet de les préposer au nom : « un éternel printemps » ou « un printemps éternel », « une immortelle gloire » ou « une gloire immortelle ».

3° Vérité, fausseté

Les qualités essentielles qu'expriment *vrai et faux*, ou des idées voisines, peuvent être rendues par d'autres adjectifs : « une *prétendue* surprise, un *soi-disant* grand homme, un *franc* imbécile, une *uste* idée, le *juste* pris. »

Comparez « une vraie maladresse, une pure maladresse, une simple maladresse » ; quelleque soit la locution employée, c'est véritablement une maladresse, ou une maladresse sans aucun mélange, pas autre chose qu'une maladresse.

C'est à cette catégorie d'adjectifs qu'il faut rattacher les expressions telles que « mouvant tableau, vivant portrait », et peut-être aussi « chauve-souris ». Un *mouvant tableau* n'est pas, à proprement parler, un tableau, ce mot, dans son sens propre, impliquant immobilité, et un *vivant portrait* (c'est le *vivant portrait* de son père) n'est pas vraiment un portrait ; l'adjectif, placé avant, nous avertit dans quel sens, contraire à sa signification propre, le substantif doit être compris (tout comme *faux* dans *fausse fenêtre*). De même, une *chauve-souris* n'est pas une souris.

L'adjectif, dans cet emploi, peut d'ailleurs se placer après' — on a dit « une *souris chauve* », — excepté lorsque le groupe « adjectif + substantif » est arrivé à former un nom composé.

4° *Beauté* et son contraire

Les adjectifs *merveilleux*, *charmant*, *admirable*, *superbe*, *inoubliable*, d'une part, et *affreux*, *horrible*, *épouvantable*, *abominable*, *monstrueux*, peuvent prendre une acception assez imprécise pour équivaloir à peu près aux adjectifs de qualités essentielles *très beau* et *très vilain*, et se placer facultativement avant le nom.

Superbe, au sens de « orgueilleux », est exclusivement un adjectif circonstanciel et se place après le nom (à moins qu'il ne soit employé comme épithète de nature).

5° *Qualité bonne ou mauvaise*

Pour exprimer la qualité bonne ou la qualité mauvaise des objets, on emploie souvent les adjectifs *agréable*, *excellent*, *fameux* (un fameux vin, une fameuse idée; un fameux coquin = un coquin de bonne qualité), *heureux* (appliqué aux choses: une heureuse idée, une heureuse circonstance), *brave* (appliqué aux êtres animés: un brave homme, un brave garçon, une brave bête), *rude* (un rude homme, un rude gaillard, un rude gredin); — *exécrable*, *détestable*, *méchant*

1. Mais il peut alors avoir un autre sens; un *portrait cicant* peut être un vrai portrait, *qui a les apparences de la vie*. De même, un *tableau cicant* est un tableau « dont les personnages sont vivants. »

(une méchante affaire, un méchant livre, un méchant soldat), *triste* (un triste sire, un triste ouvrier), *malheureux* (appliqué aux choses : de malheureuses aventures). Appliqués à des personnes, les adjectifs *heureux* et *malheureux* peuvent avoir aussi un caractère mélioratif ou péjoratif, car on peut dire que l'homme heureux est dans une *bonne* situation, et l'homme malheureux dans une *mauvaise*. C'est avec cette acception que ces adjectifs peuvent se préposer au nom (et aussi l'adjectif *pauvre*, qui devient synonyme de « malheureux »). Mais quand on veut exprimer formellement la jouissance ou la souffrance de la personne, ce sont là qualités circonstantielles, qui ne peuvent admettre que l'ordre inverse : un *enfant malheureux* est un enfant qui souffre, c'est forcément un « malheureux enfant », c'est dire « un enfant dans une fâcheuse situation et qu'on plaint » ; mais un « malheureux enfant » peut ne pas être un *enfant malheureux*, s'il ne sent pas ou ne connaît pas son malheur.

Maigre équivaut à « mauvais » (par insuffisance) dans : faire *maigrè* chère, un *maigre* diner. Comparez « diner maigre », où l'adjectif a toute sa valeur.

Saint est une épithète méliorative (ou péjorative par ironie) dans : un saint homme, une sainte femme, une sainte colère, la Sainte-Alliance.

Digne et *indigne*, placés avant le nom, prennent une valeur simplement méliorative ou péjorative dans « un *digne* homme, d'*indignes* fils, etc. ».

La « morte saison » est la *mauvaise* saison pour les ouvriers. L'épithète est circonstantielle dans « feuilles *mortes* ».

REMARQUES PARTICULIÈRES SUR UN CERTAIN NOMBRE
D'ADJECTIFS

SAINT

Nous avons signalé ci-dessus, et p. 259, quelques emplois de l'adjectif *saint*; nous examinerons ici son emploi avec un substantif précédé de l'article défini. C'est une épithète de nature dans « la sainte messe, la sainte Église, la sainte Trinité, la sainte Bible », car il ne s'agit pas de distinguer une Trinité, une Bible, une messe d'une autre. C'est une épithète circonstancielle dans « le jeudi saint, la semaine sainte, la Terre-Sainte, les Livres-Saints, l'histoire sainte ».

Quand on a dit « la Sainte-Écriture, les Saintes-Écritures, le Saint-Siège, les saints Pères, la Sainte Vierge, le Saint-Sacrement », on a pensé à l'Écriture ou aux Écritures (dans le sens de « les livres inspirés »), au Siège apostolique; aux Pères de l'Église, à la Vierge Marie, au sacrement de l'autel, dont la qualité naturelle est d'être *saints*. Cependant, on a pu opposer l'écriture « sainte » à l'écriture *profane*, et on dit dès lors « l'Écriture-Sainte », aussi bien que « la Sainte-Écriture ». Mais on ne dit pas « les Écritures-Saintes », le mot *Écritures*, au pluriel, désignant à lui seul, plus nettement encore qu'au singulier, les livres révélés, et n'ayant pas à être distingué d'autres écritures: l'épithète, ici, ne peut être qu'une épithète de nature, placée avant.

Il en est de même du mot *huiles* au pluriel, désignant les flacons d'huile bénite distribués aux prêtres: « les *saintes* huiles. » Au singulier, le mot a, par lui-même son sens vulgaire, et il faut le *faire suivre* de l'épithète

différentielle *sainte* pour lui faire désigner l'huile consacrée: « l'huile sainte » et non « la sainte huile. »

Quand on dit « la sainte lance, la sainte épine, la sainte crois », l'adjectif n'est pas différentiel, parce que l'objet est déterminé dans l'esprit de celui qui parle, il s'agit de la lance, de l'épine, de la crois *de la Passion*. C'est encore une épithète de nature.

L'Esprit par excellence, associé au Père et au Fils, est saint par nature: « le Saint-Esprit. » Dans l'expression *Esprit-Saint*, il y a eu à l'origine une différenciation (d'avec l'esprit humain ou l'esprit du mal). C'est en pensant à la table *de communion*, au sépulcre *du Christ*, qu'on a dit: « la sainte Table, le saint Sépulcre. » Mais on dit aussi « la table sainte », où *sainte* est une épithète de différenciation.

En résumé, toutes les fois que le substantif, par sa signification propre (la messe, la Cène, la Bible, le ciboire, la Trinité, ou en sous-entendant un déterminatif (le Sacrement *de l'autel*, le Siège *apostolique*, la Vierge *Marie*) désigne un objet *saint*, l'adjectif *saint* se place avant le nom, c'est une épithète de nature.

Lorsque aucune détermination habituelle ne donne au substantif employé seul, en sous-entendant la détermination, la valeur représentative d'un objet saint (par exemple avec les mots *terre*, *histoire*, *semaine*, *vendredi*), l'adjectif *saint*, placé après, a une signification différentielle, déterminative: la *terre sainte*, par opposition aux terres qui ne sont pas saintes.

Enfin, 3^e certains substantifs peuvent être considérés, suivant le point de vue où on se place, comme appartenant à la 1^{re} ou à la 2^e catégorie: *l'écriture*, *l'esprit*, *la table*. Pour ceus-là on a double formule, tantôt l'adjectif précède le nom, et tantôt il le suit.

On peut s'étonner de voir le mot *table* figurer dans la dernière catégorie, et non dans la seconde ; mais il faut songer que, dans une église, la table sans déterminatif, c'est la table de communion, et c'est à l'église qu'est née la locution « la Sainte-Table. » Toutefois, la place de l'adjectif pourrait ici s'expliquer par la valeur méliorative de *saint*, comme dans « la Sainte-Alliance ».

DERNIER

Dernier signifie proprement « qui est derrière » et, en passant du lieu au temps, « qui est après ». De cette signification dérivent les suivantes :

1° Venant après tous les autres dont on parle (dans le temps ou dans l'espace) : « la dernière année de son séjour à Lyon, les dernières lignes d'une lettre. »

2° Le plus récent de ceux qui ont précédé le moment présent : « la nuit dernière, la dernière fois, la dernière séance. »

3° Après lequel il n'y en a plus eu ou il n'y en aura plus : « sa dernière pensée a été... — Il restera inébranlable jusqu'à son dernier soupir. »

Dans ces trois acceptions, *dernier* est adjectif numéral et se place devant le nom toutes les fois qu'on pense vraiment au nombre des objets : *la dernière fois, la dernière représentation* ; on pense aux différentes fois, aux différentes représentations qui ont précédé celle dont on parle. Mais lorsqu'on dit : « Il est parti la semaine dernière, lundi dernier, la nuit dernière, l'année dernière », il n'en est pas de même, on ne pense pas aux autres semaines, aux autres lundis. La signification numérale primitive disparaît devant l'acception dérivée : la semaine dernière, c'est la semaine la plus voisine de

la semaine actuelle, plutôt que la dernière des semaines qui ont précédé la semaine actuelle. Il y a là une nuance de sens délicate, qu'on observe instinctivement sans s'y tromper. On peut remplacer *dernier* par *passé* dans un cas et pas dans l'autre : « la semaine passée » et non « la fois passée. »

De même, quand on dit « le Jugement dernier, à son heure dernière », on ne pense pas à un certain nombre de jugements et d'heures, parmi lesquels ce jugement, cette heure seraient les derniers. L'idée qui prévaut, c'est que cette heure est finale, ce jugement définitif. L'épithète est circonstancielle¹.

Il en est de même pour l'adjectif *prochain*. Quand on dit « la prochaine fois », on pense aux fois qui se succèdent ; mais la « semaine prochaine », c'est simplement la semaine qui va venir : on ne se reporte pas à une succession de semaines.

FAUS

L'adjectif *faus* peut exprimer le manque de *sincérité* (au propre ou au figuré) ou d'*exactitude*, et dans ces cas c'est un adjectif circonstanciel, qui se place après le nom.

Il peut aussi exprimer le manque de *réalité*, et c'est alors un adjectif essentiel, qui se place avant le nom : « la fausse gloire » n'est pas *réellement* « la gloire », tandis qu'un *homme faus* (non sincère) est un homme, un *calcul faus* (non exact) est un calcul. Dans l'acception dite essentielle, l'adjectif *faus* nous avertit que l'objet dont on parle n'a que les apparences de l'objet

1. L'idée numérale prévaut au contraire dans « à ses derniers moments, le dernier soupir ».

exprimé par le nom qui suit ; ou bien encore, il nous avertit que l'objet exprimé par le nom n'a qu'une existence précaire parce qu'il ne repose pas sur la réalité : « une fausse joie, une fausse nouvelle ». Ainsi, l'objet qualifié par l'adjectif *faus* placé avant peut manquer de réalité ou simplement de fondement. Enfin, l'objet peut encore n'être pas conforme à ce qu'il doit être : un *faus pli* est un pli qui ne se trouve pas à l'endroit voulu. Ici l'adjectif s'écarte sensiblement de sa signification primitive et devient une simple épithète péjorative : un *faus jour* est un *mauvais jour*, un *faus pli* est un *mauvais pli*, etc.

Nous allons reprendre ces différentes valeurs, pour donner un plus grand nombre d'exemples :

I. — Valeurs circonstantielles

1° *Manque de sincérité* (au propre) :

Un homme faus, un cœur faus, un air faus*, un regard faus.

2° *Manque de sincérité* (au figuré), *falsification* :

Une carte fausse (biseautée ; dans « une fausse carte » l'adjectif a une valeur préjorative), un billet faus, une pièce fausse, une pierre fausse, une perle fausse, un document faus.

3° *Manque d'exactitude, de justesse* : un esprit faus, un calcul faus*, une opinion fausse, une vois fausse, un raisonnement faus, une note fausse (qui manque de justesse, tandis que dans « fausse note »,

1. Dans « il a un *faus* air de... », l'adjectif exprime le manque de réalité.

2. Dans « il a fait un faus calcul », le mot *calcul* prend le sens de « combinaison », et l'adjectif exprime le manque de fondement.

l'adjectif indique qu'on n'a pas donné la vraie note, telle qu'elle était écrite), un accord faus, une intonation fausse, des idées fausses, un style faus, un vers faus, un coloris faus.

II. — Valeurs essentielles

1° *Manque de réalité.* — Le nom ne convient pas à l'objet ; ou bien il lui convient, mais ce n'est pas le véritable objet auquel ce nom fait penser. Ex. :

Un faus ami, une fausse gloire, une fausse modestie, une fausse couche, une fausse signature (ce n'est pas la vraie signature, celle de la personne dont le nom est écrit), de faus cheveux (ce ne sont pas les vrais cheveux de la personne qui les porte ou les portera), une fausse clef (ce n'est pas la vraie clef), un faus nom, un faus poids (ce n'est pas le vrai poids, le poids légal), de la fausse monnaie (ce n'est pas de la vraie monnaie¹, tandis qu'une pièce fausse est vraiment une pièce², mais qui a été falsifiée).

La nuance entre le manque de réalité et la falsification est assez délicate ; aussi hésite-t-on par exemple entre « diamant faus » et « faus diamant ». D'ailleurs *un diamant faus* (diamant falsifié) est en même temps *un faus diamant*, puisque ce n'est pas vraiment du diamant.

2° *Manque de fondement :*

Un faus bruit, une fausse nouvelle, un faus rapport,

1. Le mot « monnaie » implique en effet une valeur d'échange, que n'a pas la fausse monnaie.

2. Mais, s'il s'agit d'une *imitation de pièce*, telle qu'une pièce en carton, on dira : « une fausse pièce. » De même, un billet « de la sainte farce » est un faus billet ; mais un billet de banque falsifié est un billet faus.

un faus témoignage, une fausse joie, une fausse alerte, un faus soupçon.

3° *Sens péjoratif* :

Une fausse démarche, un faus pli, un faus pas, un faus mouvement, une fausse position, un faus jour, un faus teint. Dans « être dans une position fausse », l'adjectif a une valeur circonstantielle qui se rattache au manque d'exactitude.

Dans « faus semblant » = qui semble faussement, l'adjectif a une valeur adverbiale (p. 246).

Les deux catégories de valeurs de l'adjectif *faus* sont d'ailleurs assez voisines l'une de l'autre pour que, en dehors des locutions consacrées, on puisse parfois hésiter sur la place de l'adjectif.

L. CLÉDAT.

Note additionnelle. — Les adjectifs de qualités circonstantielles peuvent être placés avant le nom comme épithètes de nature (Voy. pp. 258 et suiv.) : « la *blanche* hermine, pas un *rouge* liard¹, etc. » Mais il est des adjectifs circonstantiels qui ne se prêtent pas à cet emploi, par exemple ceux qui expriment un « détail » de forme et qui, à ce titre, ne peuvent être considérés comme caractérisant la *nature* de l'objet. Ainsi, à l'époque où la barbe était l'ornement obligatoire des sapeurs, on n'aurait pas dit : « un *barbu* sapeur. » On n'écirait pas : « il apercevait de loin le *pointu* clocher de son village. » Et il ne faut pas croire qu'il y ait là une question d'euphonie ; car, en tant que succession de sons,

1. Remarquons en passant ce procédé curieux, employé par la langue populaire pour renforcer la négation, et qui consiste à accoler au nom de l'objet « nié » une épithète de nature : « il n'a pas un *rouge* liard ; on n'entend pas un *traître* mot. » (Le mot est par nature « *traître* », c'est-à-dire révélateur de la pensée.)

pointu clocher ne doit pas plus choquer l'oreille que *laitue frisée*, *menu profit* ou *vertugadin*.

L'excellent correcteur de notre imprimerie a corrigé partout dans cet article *circonstanciel* en *circonstantiel*, et j'ai laissé faire. Il est assurément logique d'écrire *circonstantiel* à côté de *circonstance*, puisqu'on a *providentiel* à côté de *providence*. Mais il serait plus logique encore, — en attendant que le son *se* soit partout représenté par sa graphie normale *s* comme dans la forme *prétension*, employée par Racine et La Bruyère, — d'écrire *providenciel* comme *providence* et *circonstanciel* comme *circonstance*. J'estime toutefois que le meilleur procédé pour arriver sans secousse à bien des réformes, c'est, dans les cas semblables, de tolérer pendant quelque temps deux graphies, et il est bon que les réformateurs donnent l'exemple de la tolérance aux conservateurs de notre absurde orthographe. Pour rattacher ces réflexions au sujet de notre article, je ferai remarquer que, dans l'expression « notre absurde orthographe », l'adjectif *absurde* est une épithète de nature, ce qui justifie la place qu'il occupe avant le substantif.

DES PERTURBATEURS LINGUISTIQUES

Une jeune Allemande, doctoresse de l'Université de Zurich, qui fréquentait naguère, comme je le faisais moi-même, les cours d'un de nos maîtres de la Dialectologie, pénétrait, un après-midi, dans la salle des conférences. Elle était en retard, contre son habitude, et paraissait sous le coup d'une vive émotion.

« Monsieur, déclara-t-elle au professeur, je ne crois plus à la phonétique. »

Et, tandis que nous la considérions avec des sentiments divers, d'où n'était pas exempte quelque légitime compassion, elle voulait bien nous exposer ses raisons de ne plus croire. Elle avait entendu, la veille, sur le boulevard, trois crieurs du journal *Le Soir* l'un prononçait *swâr*, l'autre *swèr*, le troisième enfin *swòr*.

« Comment, disait-elle, fonder une science sur de pareilles variétés phoniques individuelles? »

Nous nous attachions, dans la mesure de nos moyens, à lui prodiguer les secours de la foi. C'était en vain. Et voyez à quoi tiennent les choses! Pour une parole de camelots, la phonétique pensa périlcliter aux yeux d'une doctoresse en philosophie.

Un examen plus approfondi des choses lui eût permis, pourtant, de tirer de ce simple fait la conclusion justement opposée et l'eût engagée davantage en la croyance aux lois de la linguistique.

La variété dans le monde des êtres et dans le monde des choses n'a jamais, que je sache, porté atteinte à la légitimité des sciences biologique et physique. Pourquoi la variété dans le monde des sons porterait-elle atteinte à la légitimité des sciences philologiques? Tout au contraire, la complexité des phénomènes n'est-elle pas un attrait qui s'ajoute à l'attrait de la recherche?

Nous n'ignorons pas que, suivant une conception trop répandue encore aujourd'hui, de bons esprits se représentent les lois des sciences comme autant d'axiomes intangibles et définitivement acquis. Il en est ainsi, sans doute, des lois des nombres. Mais, dès qu'on aborde les sciences d'induction, on constate que les lois y ont nécessairement un caractère provisoire et hypothétique.

Nous croirons à la valeur de ces lois, en tant qu'elles énoncent un rapport, tout en nous réservant la faculté de modifier les termes de ce rapport, dans la mesure où nous y inviteront les données ultérieures de l'expérience.

Nous n'en sommes plus à certain idéal de symétrie linguistique, dont la belle et majestueuse ordonnance pouvait satisfaire, jadis, l'œil et l'esprit des philologues en chambre. La science des langues s'est plongée dans le bain de jouvence des idiomes vivants. Elle est sortie de là méconnaissable, plus vivante et plus énigmatique aussi, plus fuyante, plus déconcertante par la multitude de ses manifestations contradictoires et l'infinie diversité de ses aspects.

Nul ne saurait dire à qui reviendra jamais l'honneur d'en déchiffrer toute l'énigme. Notre tâche, plus restreinte, consiste à relever, avec une inlassable patience,

tout ce qui frappe notre oreille, à noter les faits avec une scrupuleuse précision, en nous efforçant d'apporter quelque ordre dans ce pêle-mêle, quelque unité au sein de cette diversité, sans omettre de considérer l'ensemble après avoir inspecté le détail.

La phonétique s'est, sans doute, étudiée à rompre toute attache avec la métaphysique linguistique. Et toutefois, la réaction qui s'y est manifestée contre les recherches touchant l'origine et l'explication totale des phénomènes semble avoir, comme toute réaction, dépassé le but à atteindre.

La phonétique, une fois qu'elle eut secoué le joug, se constitua en science indépendante et s'imagina, dès lors, capable de résoudre les problèmes relatifs à la nature des sons sans recourir aux sciences voisines; et par sa tendance à s'affranchir de toute influence extrinsèque, elle parut ne tendre encore à rien de moins qu'à réaliser des abstractions.

Quelque indépendante qu'elle se déclare, elle est bien forcée, pourtant, de se conformer au principe du déterminisme universel qui régit la science moderne, puisque, notamment, le sort de toute voyelle est nécessairement lié à la nature des consonnes qui l'avosinent.

Nous voilà donc en présence d'une première variété de déterminisme : le déterminisme du son dans le vocable. C'est celui que les linguistes se sont le plus volontiers attachés à préciser, sans avoir peut-être, d'ailleurs, pénétré comme il convient l'influence exercée sur certaines voyelles par le voisinage des palatales, et surtout des labiales.

Mais ce n'est pas tout; et, de même que le son paraît

déterminé au sein du vocable, de même le mot paraît déterminé au sein de la phrase.

La phonétique syntaxique replace le mot dans son milieu propre; elle examine dans quelle mesure il se trouve modifié par ses voisins de gauche et de droite. Il est du plus haut intérêt d'étudier la quantité et la qualité des voyelles dans les mêmes mots, suivant la place qu'occupent ces mots dans la phrase.

Au retour d'une excursion dialectologique, vous déclarerez que les mots de la série latine en *-ellum* ont l'*e* final ouvert chez les paysans de tel village (que ces paysans disent, par exemple : *õa kapě, cẽ koutě*). Vos observations n'auront pas grande valeur si vous n'avez noté la place qu'occupaient ces mots dans les phrases proposées. S'ils terminent la phrase, rien d'étonnant à ce que l'*e* final soit ouvert (Ex. : j'ai un beau *koutě*.) Qui vous dit que cet *e* ne se présente pas fermé si le mot est, dans la phrase, en position médiale? (Ex. : mon *koutě* n'est pas propre).

J'en dirai autant de la valeur relative des consonnes.

La grammaire usuelle nous apprend qu'on ne prononce pas le *t* final du mot *sept* quand il se trouve au milieu de la phrase, devant consonne; qu'on le prononce quand il la termine [Ex. : il y a sept (*sě*) jours; à côté de: il y en a sept (*sět*)].

Un étranger, à l'affût de ces curiosités linguistiques, me demandait un jour si le *c* final se prononçait dans le mot : *porc*. Je répondis : oui et non. Non, si le mot est employé au sens propre (Ex. : il a deux porcs [*põr*] dans son étable). Et oui, si le mot est employé au figuré, trivialement, dans la locution : cet individu est un *porc* (*põrk*).

La phonétique syntaxique étudie le très délicat et

subtil mécanisme des élisions et non-élisions des voyelles muettes suivant la place qu'elles occupent dans le mot et suivant la place de ce mot dans la phrase (Cf. : je l' leur ai dit, et : je le leur dirai ; je n' sais pas, et : j' ne l' savais pas ; je l' leur ai d'jà dit, et : je l' leur ai dit déjà ; allons d'jeuner, et : j' n'ai pas encore déjeuné, etc.).

L'étude des patois permet de multiplier à l'infini les remarques de ce genre.

Plusieurs de ces variétés, je le sais, se rencontrent dans la bouche d'un même individu, suivant les dispositions du moment.

C'est ainsi que nous sommes amenés à envisager une nouvelle espèce de déterminisme, qui est le déterminisme de la phrase dans la bouche d'un seul homme ou de plusieurs hommes ; et, conséquemment, l'influence de l'homme sur les patois, l'influence des patois sur les langues.

Les peuples ne sont pas seuls à avoir des patois. Chaque homme aussi a le sien. La remarque, je crois, est de M. Passy. Elle pourrait donner lieu à d'intéressantes recherches. On étudierait le patois de l'homme malade et de l'homme bien portant. Je ne serais pas éloigné de penser que le premier se caractérisât par la prédominance des sons fermés et brefs sur les sons ouverts et longs, lesquels exigent un effort plus prononcé.

On distinguerait aussi, chez l'homme sain, ce qu'on appelle, en philosophie, l'activité de jeu.

Il y a activité de jeu, en matière phonique, lorsque, par exemple, nous donnons à notre prononciation une valeur emphatique qui ne lui est pas naturelle, en vue de nous assurer du fonctionnement normal de nos

organes vocaux; — dépense superflue et somptuaire de notre activité, pour le plaisir.

Il n'est personne qui ne se soit surpris, dans certaines circonstances, à modifier la valeur de certains de ses phonèmes, sans nécessité ni cause apparente, par jeu.

Telle personne de ma connaissance, qui prononce couramment *sm* (c'est-à-dire *s* dure + *m*) dans le suffixe *-isme* des mots tels que *rhumatisme*, *mécanisme*, prononcera parfois *ʒm* (c'est-à-dire *s* douce + *m*); elle dira parfois *dijèsyō*, *sujèsyō* et, journellement, *di-îestyō*, *sugjèstyō* (fr. digestion, suggestion).

Dans l'une et l'autre occurrence, elle fait usage, pour ainsi dire, de deux patois : du sien, d'abord, puis d'un patois voisin; et, dans ce dernier cas, elle en a conscience; elle éprouve je ne sais quelle satisfaction à y avoir recours, comme s'il s'agissait de quelque emprunt à un patois supérieur.

Du reste, nul ne doute que nous ne parlions différemment, suivant les milieux où nous nous rencontrons.

Je mès en fait que nous parlons divers patois suivant que nous conversons avec des hommes de notre situation sociale, d'une situation sociale inférieure ou supérieure, et suivant aussi que nous conversons avec des hommes ou avec des femmes.

Figurez-vous un membre de l'Académie française, soit qu'il donne des ordres à sa cuisinière, soit qu'il présente ses hommages à quelque douairière du faubourg, soit qu'il discute, le jeudi, sur la lettre A du Dictionnaire historique.

J'ai, pour ma part, la sensation très nette, quand je me trouve dans la société d'ouvriers ou de paysans,

d'émettre une quantité relativement considérable de sons fermés qui n'appartiennent point à mon patois.

Il n'est pas, par contre, de dialectologue qui n'ait gémé sur la tendance des paysans à franciser leur patois, quand ils se sentent en présence d'un citadin.

Il ressort de là que les patois se modifient et s'influencent avec une remarquable facilité, et, d'autre part, qu'il existe une hiérarchie de ces patois. Quand le paysan défigure les phonèmes de son patois natal, il fait appel à un patois qu'il estime supérieur; de même mon individu, quand il disait : « mécanisme; » de même, et par contre, si je défigure les phonèmes de mon patois devant le paysan, j'ai recours à un patois que je juge inférieur.

Comment douter, après cela, de l'existence des modificateurs individuels? Comment douter qu'il y ait des influences individuelles exercées sur l'évolution des langues?

Il suffit que le patois d'un seul individu soit considéré, dans un ensemble linguistique, comme supérieur, pour qu'il pénètre cet ensemble. Les raisons qui le feront estimer supérieur seront le plus souvent superficielles et sans portée scientifique. Elles pourront être tirées de l'influence morale, sociale, exercée déjà par cette unité linguistique. Elles n'empêcheront pas qu'un domaine patois en soit profondément modifié, bouleversé dans ses tendances et ses aptitudes.

Et c'est par le même accident que le patois d'une commune, d'un canton, d'une province exercera son influence sur les patois voisins et les déformera à son image.

Le jour où nous aurons à notre disposition l'Atlas phonétique de la France, il nous sera possible de re-

chercher la nature de ces patois supérieurs et peut-être discernons-nous les causes de leurs empiètements.

Au demeurant, l'histoire de notre langue nous donne là-dessus déjà quelques lumières. Nous savons certaines des raisons qui ont fait que le patois de l'Ile-de-France a triomphé de la majorité des autres, en attendant le jour, — que le dialectologue sent, hélas ! trop prochain, — où il aura triomphé d'eux tous.

Il semble que j'aie, dans ce qui précède, distingué de nombreuses variétés de patois. J'ai parlé du patois de la province, du patois de la commune, du patois de l'individu, des patois d'un seul et même individu.

On me demandera comment j'explique que tous les Français se puissent entendre, s'ils ont à leur usage des instruments linguistiques aussi variés, aussi variables.

Je répondrai d'abord que peut-être nous ne nous comprenons pas aussi bien qu'il nous le semble.

Combien ne faut-il pas de circonstances réunies pour que deux hommes en présence se comprennent jusque dans les nuances et se pénètrent : circonstances de tempérament, d'éducation, de condition sociale et de milieu ! Je vous défie de comprendre un ouvrier, un paysan, quand même vous les auriez fréquentés longtemps, si vous n'êtes ouvrier vous-même ou paysan. Ils vous parleront toujours une langue dont quelque nuance vous échappera.

Ayant son jargon, le jargon de sa profession, de son état, l'ouvrier aura tendance à y emprunter ses métaphores ; et, comme l'un ne vous sera pas familier, vous aurez peine à saisir la portée des autres. N'est-il donc pas juste de dire, puisqu'une langue est faite de métaphores, que celle dont nous ne possédons pas

les métaphores est pour nous quelque chose comme une langue étrangère ?

Je me hâte d'ajouter que ma doctoresse allemande aurait mauvaise grâce à triompher.

Les considérations qui précèdent reviennent à dire qu'il y a tant de patois qu'en somme on peut conclure qu'il n'y en a pas. C'est une conclusion qui, pour avoir soulevé des tempêtes, n'en paraît pas moins aujourd'hui solidement établie.

Toutefois, elles ne reviennent pas à dire qu'il soit légitime de « ne plus croire à la phonétique ».

Dans le débat auquel a donné lieu l'examen de la nature des patois, on a, plus d'une fois, et mieux que je ne le prétens faire, montré que, s'il n'est point de patois, il est des caractères linguistiques; que ces caractères doivent être situés, catalogués, puis analysés avec méthode, ce qui est précisément la tâche des phonéticiens.

Ils s'attacheront, en outre, à ne jamais considérer les sons sans les avoir, au préalable, replacés dans leur milieu naturel; autrement dit, ils ne chercheront pas à en faire la métaphysique, mais plutôt, si l'on me passe ce mot de jargon, la psycho-physiologie.

Ch. GUERLIN DE GUER.

DE LA PRONONCIATION DE **X** en Français

Dans cet article, nous étudierons les diverses prononciations de l'*x* d'après le *Dictionnaire général de la Langue française*, de MM. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas, en comparant à la notation des mots qui y est figurée la prononciation d'un sujet : *F., 32 ans, né à Belley, qu'il n'a guère quitté que pour son service militaire; instruction moyenne.* Nous ne noterons celle-ci, en plus petits caractères, que lorsqu'elle différera de celle notée au Dictionnaire H. D. T. Faute d'exemples parmi les mots du Dictionnaire, nous les prendrons parmi les noms propres, français autant que possible, sinon prononcés à la française¹.

Les quatre principales divisions de ce travail sont purement logiques. Si nous les avons classées par ordre d'importance, c'est au § II que revenait la première place, et la dernière au § III, vraiment trop compliqué pour que nous ayons rien pu y établir de fixe. Pour les exemples de cet article, nous nous conformerons à l'orthographe ordinaire, en ne tenant compte que dans l'article lui-même des réformes adoptées par la *Revue*.

1. C'est-à-dire prononcés comme s'ils étaient des noms français.

§ I. — **X** EN MONOSYLLABE

a) En monosyllabe, *x* initial ou précédé d'une voyelle initiale autre que *au*, *eu*, *ou*, autre aussi que *i*, *ai* interconsonnantiques et quelquefois *ai* immédiatement initial = *ks* (*Dax*, *ex*, *Gex*, *sphinx*, *ix*, *Æx*, *Fox*, etc.)

b) Précédé de *ai* interconsonnantique, de *au*, *eu*, *ou* médiatement ou immédiatement initiaux, *x* s'amuït complètement à la pause et devant une consonne (*faix*, *aux*, *faux*, *beaux*, *eux*, *vœux*, *lieux*, *houx*, *choux*, etc.). En liaison avec une voyelle, *x* sonne alors *z* (*paix* à tous, *aux* hommes, *deux* ifs, *des choux* aigres, etc.).

c) Précédé d'un *i* interconsonnantique, *x* s'amuït, à la pause comme devant une consonne, et sonne *z* en liaison avec une voyelle (*prix*, *prix de vertu* ; *prix éminent*). Pour *six*, *dix*, cependant, l'amuïssement n'a lieu que devant une consonne (*six* lièvres). A la pause *x* est prononcé *s*, et *z* en liaison avec une voyelle (*six*, *dix* ; *six* ans, etc.).

d) Précédé de *ai* immédiatement initial, *x*, dans la prononciation de *F.*, est facultativement et dans tous les cas *o* ou *ks* (*Aix*, *Aix-les-Bains*, *Aix-en-Provence* = *ès* ou *éks*).

e) Dans tous les cas, lorsque l'*x* d'un monosyllabe est suivi d'un *e* féminin, il est prononcé *ks* (*axe*, *sexe*, etc.)¹.

1. Toutes les fois que dans cette étude, nous parlerons d'amuïssement de l'*x* final, il est bien entendu qu'alors, ce n'est pas d'une consonne autrefois prononcée *ks* qu'il s'agit, mais simplement d'une ancienne *s* que, dans certaines conditions, on écrivait *x*, et qui s'est régulièrement amuïe. On sait du reste que le groupe *us*, par exemple, était abrégativement noté *x*.

2. Il est vrai que le mot n'est alors monosyllabique que phonétiquement, et encore faut-il que l'*e* soit vraiment muet.

§ II. — **X** INITIAL OU PRÉCÉDÉ D'UNE VOYELLE
INITIALE D'UN POLYSYLLABE

a) **X** initial (il est alors toujours suivi d'une voyelle) ne se rencontre que dans des noms communs de formation savante, où il représente un ξ grec. Il est toujours noté *ks* dans le Dictionnaire H. D. T. Mais pour le même cas M. Koschwitz (*Aussprache des Französischen*) a noté, pp. 34 et 35 : à Paris, les prononciations *gzilògrâf*, *gzilòfôn'* ; à Lyon, *ksilògrâf* et *gzilògrâf*, *ksilòfôn'* et *gzilòfôn'* ; à Amiens, *ksilògrâf*. Dans la prononciation du sujet *F.*, je dois noter la même hésitation (souvent *ks*, mais quelquefois *gz*).

Pour les noms propres de cette catégorie, M. K. relève la même hésitation. C'est ainsi qu'il a noté : à Genève, *Ksèrksès* et *Gzèrgzè*. *Ksénofon* et *Gzénofon*, *Ksàryé* et *Gzàryé* ; à Lyon, *Ksèrksè* et *Gzèrksès*, *Ksénofon* et *Gzénofon*, *Gzàryé* ; à Paris, *Gzèrsès* et *Ksèrsès*, *Gzénòfon*, *Gzàryé* ; à Tours, *Ksèrsès*, *Ksénofon* ; à Caen, *Gzèrsès*, *Gzénòfon* ; à Amiens : *Gzèrsès*, *Ksénofon*. Par contre, dans la prononciation de *F.*, *x* initial + voyelle = toujours *gz* dans les noms propres.

b) *ex*, *hex* atones, immédiatement initiaux + voyelle = *gz* (*exact*, etc., en tout 118 mots).

La seule exception relevée dans le Dictionnaire H. D. T. est la locution latine *ex abrupto*, qui est notée *èks*. Mais on peut l'expliquer par le fait que le monosyllabe *ex* ne fait pas corps avec *abrupto*.

c) Si, tout en étant protosyllabique, *ex* est précédé d'une consonne, *x* est prononcé *ks*, fût-il alors suivi d'une voyelle (*Sexagésime*, *Texas*, *vexer*, etc.).

d) *ex* initial + consonne = *ks* (*exposer*, etc., en tout 222 mots et pas une exception).

Dans la prononciation de *F.*, après *e* initial, *x* + consonne peut facultativement se réduire de *ks* à *s* devant :

Kà (*excavation*).

Kà (*exacer*).

Kl (*exclure*).

Ko (*excommunier*).

Kr (*excrément*).

Ku (*excuse*).

Plík, mais non *plis*, ni les autres *pl* (*expliquer*, mais non *explicité*).

Ki (*exquis*)¹.

Tork, mais non les autres *t*; *extorquer*, mais non *extorsion*.

Après *ex*, *hex* initiaux, *h*, dans la prononciation de *F*, n'a son effet de consonne que devant *au* (*exhausser*). Il donne alors un intermédiaire *ékzô*, encore pas toujours, et, sans doute, pour éviter l'équivoque *exaucer*.

e) Lorsqu'une consonne sifflante est graphiquement ajoutée à *x*, l'élément sifflant de l'*x* se font avec cette consonne suivante dans un même son *s* (*excès* = *éksè*, non *ékssè*). En sorte qu'il paraîtrait qu'on ait ici affaire à *ex initial* + *voyelle* = *éks*. Il est inutile de faire remarquer que les exceptions de cette sorte à la loi *b*) ne sont qu'apparentes.

f) Après toute voyelle immédiatement initiale autre que *e*, *he*, *x* est prononcé *ks*, qu'il soit suivi d'une consonne ou d'une voyelle (*axis*, *ixia*, *oxyton*, etc.).

Dans la prononciation de *F*, la seule exception à cette loi *f*) est *ôgzâsid*² qu'il donne presque toujours pour *oxacide*, sans doute pour dissimiler l'élément sifflant de l'*x* d'avec le *c* de la troisième syllabe. M. Koschwitz (*op. c.*) a noté : à Genève, *ôgzijèn* ; à Lyon, *ôksijèn* et *ôgzijèn* ; à Paris, *ôgzijèn*.

g) Lorsque ces voyelles autres que *e*, tout en étant protosyllabiques, sont précédées d'une consonne, l'*x* qui les suit peut être diversement traité. Mais nous indiquerons ces différents traitements dans le paragraphe suivant ; car, en réalité, il s'agit alors d'un *x* intérieur, et si, plus haut, nous avons consacré un article du présent paragraphe à *ex* précédé d'une consonne immédiatement initiale, ce fut pour réunir autant que possible les faits relatifs à *ex*.

1. Ici la réduction *s* est presque obligatoire pour *F* (*eski*).

§ III. — **X** A L'INTÉRIEUR D'UN POLYSYLLABE

C'est dans l'intérieur des mots que la question de la prononciation de l'*x* est le plus complexe. N'ayant pu déterminer exactement les conditions dans lesquelles s'y produisent ces prononciations, nous nous bornerons à les indiquer :

X intérieur est prononcé tantôt *gz* (*Anaxagore*), tantôt *ks* (*relaxer*, *annexer*, etc.)¹, tantôt *s* (*soixante*), et tantôt *z* (*sixième*, *deuxième*, etc.)².

§ IV. — **X** EN FINALE D'UN POLYSYLLABE

A la finale, la prononciation de l'*x* des polysyllabes est à peu près soumise aux mêmes règles (si l'on préfère, aux mêmes variations), que nous l'avons vu plus haut (§ I) pour les monosyllabes. Il suffirait donc de substituer aux exemples monosyllabiques, des polysyllabiques, par exemple, *chevaux* à *aur*, *cheveux* à *eur*, etc.

Comme dans les monosyllabes, la finale *ix* des polysyllabes est prononcée de différentes façons. Dans quelques mots, tirés tels quels d'une langue étrangère (le grec généralement), l'*x* sonne toujours *ks* (*phé-*

1. On remarquera ces différences de traitement entre *Anaxagore* et *relaxer* d'une part, et entre *Anaxagore* et *annexer* d'autre part. Davantage, en cherchant bien, on trouverait certainement des exemples pour établir que la voyelle suivante n'a pas exercé d'influence sur les traitements de l'*x*. Resterait alors à examiner son plus ou moins d'éloignement de la tonique, et l'influence de l'assimilation ou de la dissimilation. On voit combien cette question de l'*x* intérieur est compliquée.

2. Ces prononciations *s*, *z* sont absolument régulières. Comme nous l'avons dit plus haut, *x* alors n'a jamais représenté un son *ks* ou *gz*.

nix, etc.); dans d'autres (d'origine latine), *x* s'amuit complètement à la pause ou devant une consonne, et sonne *z* en liaison avec une voyelle (*une perdrix, des perdrix aux choux*). Mais, ni dans les mots du Dictionnaire H.D.T., ni dans la prononciation de *F*, *ix* (non plus *aix*) finale de polysyllabe ne se réduit à *is* à la pause, comme nous l'avons vu pour *six, dix*.

Ainsi que nous l'avons vu pour les monosyllabes, la finale atone *xe* des polysyllabes est prononcée *ks*. A ce propos, bien que devant une tonique il s'agisse vraiment d'un *x* intérieur, remarquons, — que la dernière syllabe soit atone ou tonique, — que toujours alors l'*x* est prononcé *ks* '.

FÉLIX PELEN.

Appendice. — Les phonéticiens ont longtemps hésité à classer *x* parmi les sons simples ou composés. Littré écrivait, en notation phonétique, *èk-spô-zé*, mais *è-gzà*. Aujourd'hui, on s'entend justement en ce point à reconnaître en *x* un son composé, et MM. H. D. T. notent alors *èk-s* et *èg-z*. Cet embarras où l'on était entre *ks* et *gz* venait de ce que, en effet, *gz* est plus coulant; mais en réalité, il n'est que le correspondant sonore de *ks*. — F. P.

1. [Le changement de *ks* initial en *gz* peut être rapproché du changement dialectal de *cl* initial en *gl*; les prononciations populaires telles que *excuser* rappellent, dans les mots « héréditaires », la chute de *k* inclus dans *x* devant une autre consonne (**estendere* à côté de *exire*); enfin, dans *x* intervocal prononcé *gz*, le groupe *ks* est traité comme une consonne intervocale isolée (cf. les groupes latins *dentale* + *liquide*). Les mots qui restent confinés dans la langue savante sont naturellement soustraits à ces tendances. Il est très curieux que la tendance à l'adoucissement de *x* intervocal disparaisse quand la syllabe qui précède *x* commence par une consonne; j'expliquerais *Anagazagore* par la coupe *An-agzagore* (tandis qu'on ne peut couper : *rel-axer*).] L. C.

SUR L'EMPLOI DU MOT *indéfini* EN GRAMMAIRE FRANÇAISE

Le mot *indéfini* est fréquemment employé dans notre grammaire : les grammairiens, du moins la plupart d'entre eux, parlent d'un article indéfini, d'adjectifs, de pronoms indéfinis, d'un passé indéfini. Quelle est la valeur de ce mot *indéfini*? Est-elle la même dans toutes les locutions que nous venons de citer? L'idée qu'évoque ce mot correspond-elle à une distinction logique? Au contraire, ne sert-il pas à masquer une analyse insuffisante, et n'y a-t-il pas lieu de le remplacer par des termes plus précis? C'est ce que nous nous proposons d'examiner, en commençant par les adjectifs indéfinis'.

Cette question n'est pas nouvelle, et depuis longtemps des grammairiens sont arrivés à des conclusions très voisines de celles que nous exprimerons; mais comme ces conclusions n'ont pas été adoptées, il nous a paru intéressant, en ce moment où l'on parle tant de simplification grammaticale, d'essayer, par une étude spéciale, de porter un peu de lumière dans ce petit

1. Ce que nous dirons des adjectifs indéfinis élucidera la question pour l'article, et en partie pour les pronoms. Pour ce qui est du passé indéfini, la question est toute différente, et ce n'est pas une preuve que le mot soit très bien choisi. On sait d'ailleurs que les grammairiens du XVII^e siècle appelaient défini ce que nous appelons indéfini, et réciproquement.

canton de nos grammaires. Il nous semble d'autre part que la question se pose de la même manière pour d'autres langues, ce qui donnera à nos remarques un peu plus de portée.

Nous chercherons d'abord, d'après ce qu'en disent les dictionnaires et les grammaires, ce que signifie le mot *indéfini*, spécialement quand on l'applique au mot *adjectif*.

A tout seigneur, tout honneur : voici ce que dit le Dictionnaire de l'Académie à l'article *Indéfini* :

« Il se dit, en grammaire, de ce qui exprime une idée vague ou générale qu'on n'applique point à un objet particulier et déterminé. *Sens indéfini*. On, quelque, quiconque, *sont des mots, des pronoms indéfinis*. Un *est article indéfini* dans cette phrase qui a elle-même un sens indéfini, Un homme sage doit toujours, etc... »

Littre reprent, en corrigeant les exemples¹, la définition de l'Académie. « Terme de grammaire. Qui exprime une idée vague ou générale qu'on n'applique point à un objet particulier et déterminé. *Sens indéfini*. Un *est article indéfini*. On, quelque, quiconque *sont des mots indéfinis*. »

Le Dictionnaire Général donne une définition plus brève : « 2° Qu'on ne peut définir. Terme indéfini.

1. L'Académie, dans cet article, ne fait pas mention d'adjectifs indéfinis. Elle n'en dit rien non plus au mot *adjectif*, où elle distingue en passant deux classes d'adjectifs, ceux qui qualifient et ceux qui modifient. Pour *un*, si l'on se reporte au mot *article*, on voit que l'Académie ne considère comme article que *le, la, les*.

2. Littre ne fait plus de « quelque » un *pronom* indéfini.

3. Il ne parle pas d'adjectifs indéfinis, et, au mot *article*, range parmi les articles, en donnant au mot, d'après Jullien, un sens général. ce qu'on appelle ordinairement adjectifs indéfinis.

Spécialement (grammaire) qui ne s'applique point à un objet déterminé. Article indéfini. Pronom, adjectif indéfini. Prétérit ou passé indéfini, qui indique une action passée sans relation à une époque déterminée'. »

Les définitions des grammaires se rattachent aux précédentes. En voici quelques-unes prises dans des livres très employés :

« Les adjectifs *indéfinis* ajoutent au nom une idée générale, *indéfinie*, de nombre, de quantité ou de manière d'être. »

» Les adjectifs indéfinis sont ceux qui marquent que le nom est employé d'une manière vague et générale.

» Les adjectifs indéfinis déterminent les substantifs, mais d'une manière plus vague, plus générale que les autres adjectifs'. »

En somme, avec de légères différences dans la forme, ces divers ouvrages disent la même chose, et nous pouvons les résumer comme il suit : l'*adjectif indéfini*, 1^o *définit d'une façon vague et générale*, 2^o *ne s'applique pas à un objet déterminé*. La définition étant ainsi posée, examinons quelle en est la valeur logique.

Tout substantif pris isolément a une signification abstraite, ou si l'on veut, vague, générale, indéfinie; il ne désigne pas un objet particulier, il est le nom, l'étiquette de l'espèce, abstraction faite de tous les

1. On voit mal comment H.D.T. rattache le sens grammatical à celui de « qu'on ne peut définir ». Il semble que ces mots s'appliqueraient mieux au substantif qu'à l'adjectif.

2. Qu'est-ce qu'une idée indéfinie de manière d'être? Nous retiendrons toutefois la distinction du nombre et de la quantité dont nous essayerons de tirer parti plus tard.

3. On tirerait à la rigueur de cette définition que tous les adjectifs déterminent d'une manière vague, puisque les indéfinis se distinguent des autres en ce qu'ils déterminent plus vaguement.

caractères qui distinguent chacun des individus de cette espèce. Il ne correspond à rien de réel, et s'il existait seul, ne serait presque d'aucune utilité pour l'échange des pensées : on a rarement à parler des espèces, mais presque toujours des individus. Le substantif n'est qu'un signe incolore, informe, qu'on ne sait où situer ; il a besoin qu'on lui ajoute d'autres mots, qui lui donneront la forme et la couleur qui lui manquent. Ces mots que l'on ajoute au substantif pour lui donner la vie, en quelque sorte, sont proprement les *adjectifs*.

Un adjectif est ainsi un mot que l'on ajoute à un substantif pour le sortir de l'indétermination dans laquelle il se trouve naturellement, de sorte qu'en se reportant à la seconde partie de la définition établie plus haut, on pourrait presque dire que tous les adjectifs sont des indéfinis, puisque tous s'appliquent à des substantifs indéterminés ; mais ce n'est évidemment pas ainsi qu'on entend le mot, et il nous faut maintenant pousser plus avant l'étude des rapports entre substantifs et adjectifs.

Chaque espèce, désignée par un substantif, se compose d'une pluralité d'individus ; chacun de ces individus est doué de qualités qui le distinguent des autres êtres de la même espèce. On peut ainsi adjoindre des adjectifs aux substantifs pour deux raisons, pour déterminer de quels individus d'une espèce on veut parler, en les séparant des autres, pour attribuer à un ou plusieurs individus une qualité qui les caractérise. On modifie dans le premier cas l'*extension*, dans le second la *compréhension* du substantif. Dans les deux cas, il y a détermination, le sens du substantif est précisé, mais de façon différente ; il y a par suite deux classes nettement distinctes d'adjectifs,

les déterminatifs qui modifient l'extension des substantifs, les qualificatifs qui en modifient la compréhension. Où, dans quelle classe, pourrions-nous placer les indéfinis, ces adjectifs qui déterminent d'une façon vague, générale, et qui ne s'appliquent point à un objet déterminé?

Les adjectifs qualificatifs ont, logiquement, de grandes affinités avec les substantifs. Le substantif est le nom d'une espèce; il sert à distinguer cette espèce des autres espèces du même genre; or, une espèce ne peut être distinguée d'une autre que par certains caractères, certaines qualités, qui appartiennent à la première, mais non à la seconde. Le substantif, qui exprime ces qualités, est, dans une large mesure, un qualificatif. Aussi la détermination par un adjectif qualificatif manque-t-elle de précision. L'adjectif qualificatif n'individualise pas; il désigne, en général, par son union avec le substantif, une sous-espèce qui n'est pas moins abstraite, moins indéterminée ou indéfinie que celle que désignait le substantif seul¹. Pour individualiser, pour déterminer vraiment le substantif, il n'y a donc que les adjectifs déterminatifs. Mais on n'a besoin de déterminer que ce qui ne l'est pas encore, et par conséquent on n'appliquera jamais un adjectif déterminatif à un substantif déterminé. De ces remarques résulterait cette conclusion surprenante que les qualificatifs et les déterminatifs ont également droit

1. C'est pourquoi l'on voit si souvent un adjectif devenir un substantif, et réciproquement. Voir à ce sujet Bréal, *Mélanges de mythologie et de linguistique*. Les idées latentes du langage (p. 316).

2. On trouvera des idées analogues, à propos d'un autre sujet, dans L. Clédat : La préposition et l'article partitifs. *Recue de Philologie française*, 1901. T. XV, pp. 97 et suiv.

au titre d'indéfinis, les premiers parce qu'ils ne déterminent pas d'une façon précise les substantifs, et les seconds parce qu'on ne les applique pas à un objet déterminé. On pourrait soutenir aussi que, parmi les adjectifs qualificatifs, des mots comme *vague, imprécis, équivoque, incertain, ambigu, général* sont des indéfinis, puisqu'ils ne peuvent déterminer le mot auquel ils se rapportent que d'une façon vague et indéfinie. Mais ce serait presque jouer sur les mots, et d'ailleurs nous avons contre nous l'unanimité des grammairiens, qui s'accordent pour faire des indéfinis une classe à part parmi les déterminatifs.

Les adjectifs déterminatifs (exception faite pour les adjectifs numéraux) sont en petit nombre. Ce n'est pas qu'il y ait moins de manières, ou que l'on ait moins besoin de modifier l'extension que la compréhension des substantifs. Bien au contraire; c'est parce que les manières de limiter l'extension des substantifs sont trop nombreuses, trop variées, que la langue n'a pas pu créer d'adjectifs spéciaux. Souvent l'extension d'un substantif est limitée par un complément dit déterminatif, ou par une proposition tout entière que l'on appelle relative ou incidente. Nous n'avons, par suite, d'adjectifs déterminatifs spéciaux, que pour trois manières de limiter l'extension des substantifs : en indiquant le nombre des individus dont on parle, en les montrant par une manière de geste, en exprimant qu'ils appartiennent à l'une des trois personnes du discours. Les grammairiens établissent bien une quatrième classe de déterminatifs, les indéfinis, mais nous avons vu plus haut que la définition qu'ils en donnent pourrait s'appliquer à tous les adjectifs qualificatifs, à tous les déterminatifs et même à tous les adjectifs. Pour

éclairer la question au point où nous en sommes arrivés, il nous est nécessaire d'examiner séparément la valeur de chacun des adjectifs que l'on appelle généralement des indéfinis.

Les grammairiens ne sont pas tout à fait d'accord lorsqu'il s'agit de dresser la liste des adjectifs indéfinis'. Les uns y admettent des adjectifs que les autres rejettent; cependant un certain nombre d'adjectifs se trouvent sur toutes les listes : ce sont proprement ceux que l'on regarde comme indéfinis'. Nous examinerons d'abord ceux qui sont contestés; les voici : *un, une; des; autre, même; quel, quelconque*.

Un, une. Si ces mots ne se trouvent pas toujours sur la liste des indéfinis, c'est que nombre de grammairiens en font des articles. Le mot article n'a, étymologiquement, qu'un sens fort vague, et longtemps les grammairiens ont confondu sous ce nom tous les mots courts qu'ils regardaient comme des articulations de la phrase, conjonctions, prépositions, pronoms, et ce que nous appelons spécialement aujourd'hui l'article. Rien n'empêche donc d'appeler article *un, une*, aussi bien que *le, la*; mais il ne faut alors donner à ce mot aucun sens précis, sinon l'on aboutit à des contradictions, à des définitions dans le genre de celle-ci :

1. Nous avons vu plus haut (p. 293, notes 1 et 3), que le Dictionnaire de l'Académie et Littré ne disent rien à ce sujet. Dans le Dictionnaire Général il y a désaccord entre les indications du Dictionnaire et la liste des indéfinis donnée à la p. 200 du *Traité de la formation de la langue*. Même, par exemple, que le Dictionnaire considère comme démonstratif est dans la liste des indéfinis, ainsi que *quel, quelconque, tel*. *Quelconque* n'est pas un indéfini; on le donne comme indéterminé (*Traité de la formation, loc. cit.*).

2. Nous laissons de côté des adjectifs sortis de l'usage, comme *tant* et *quant* qu'enregistre le Dictionnaire Général, *Traité de la formation de la langue*, p. 200.

L'article est un petit mot qui précède ordinairement le nom commun et qui a pour objet de le présenter comme déterminé ou indéterminé.

Cette définition est doublement mauvaise : d'abord elle ferait croire que c'est le même mot qui présente le substantif tantôt comme déterminé, tantôt comme indéterminé, ce qui serait d'une logique bizarre ; elle a ensuite et surtout le tort d'employer d'une façon incompréhensible le mot *indéterminé*. En effet, c'est lorsqu'il est isolé que le substantif est indéterminé ; tout mot qui lui est adjoint nécessairement le détermine, en modifie l'extension ou la compréhension. Le déterminatif le plus faible, l'article, indique au moins que le substantif qu'il accompagne est déterminé, et à moins de jouer sur les mots, il est contradictoire de dire qu'un adjectif, joint à un substantif, a pour fonction de le présenter comme indéterminé. D'ailleurs, le mot *un* accompagne souvent un substantif dont la compréhension est modifiée par des qualificatifs. Dirait-on que dans cette expression, *un grand cheval blanc*, *un* marque que le mot *cheval* est indéterminé ? Il ne le serait pas moins dans les expressions, *deus*, *dis*, *cent grands chevaux blancs*, et l'on ne dit pas pourtant que *deus*, *dis*, *cent* soient des indéfinis.

Si l'on veut faire entendre, en employant le mot *indéterminé*, que l'expression *un cheval* ne nous renseigne pas sur l'âge, la couleur, la taille du cheval en question, que nous ne pouvons pas nous le représenter, d'abord on donne au mot *indéterminé* un sens nouveau ; ensuite on constate qu'un déterminatif n'est pas un qualificatif, ou plus exactement que tous les déterminatifs ne limitent pas de la même manière l'extension des substantifs. Les uns la limitent strictement,

d'une façon tout abstraite, et ne renferment rien qui puisse modifier la compréhension; ce sont ceux qui indiquent à combien d'individus de l'espèce on applique le substantif, ce sont les numéros. Les autres, qui localisent l'objet dans l'espace, ou qui l'attribuent à l'une des trois personnes du discours paraissent moins abstraits et se rapprochent un peu des qualificatifs. Appartenir à quelqu'un, être à un endroit plutôt qu'à un autre, c'est quelque chose qui ressemble à une qualité. La détermination par un possessif ou un démonstratif paraît plus complète parce qu'ils tiennent des qualificatifs et des déterminatifs.

Un, au contraire, partout où il est employé, détermine à la façon des numéros le substantif auquel il se rapporte : il n'y a donc pas lieu de le séparer des numéros pour en faire soit un article, soit un adjectif indéfini. Il suffira de remarquer sur ce mot qu'il est susceptible de deux sens, ou plutôt de deux nuances distinctes de sens, suivant que celui qui l'emploie veut exprimer l'*unité* par rapport à un autre nombre, ou le *singulier* : dans le premier cas, *un* est un *nombre*; dans le second, il marque une *quantité*.

Des. Cet adjectif se rattache pour la forme à l'article, mais il a pris une fonction spéciale qui est de marquer le pluriel. Même, comme c'est le mot le plus souvent employé dans ce sens, on le considère souvent comme le pluriel de *un*. Ce n'est vrai qu'en partie : car

1. De même, bien des adjectifs que l'on range parmi les qualificatifs ressemblent fort à des déterminatifs. La maison paternelle, par exemple, qu'est-ce autre chose que la maison où loge le père, qui appartient au père, et ces compléments ne sont-ils pas des compléments déterminatifs?

2. Nous avons noté déjà cette différence entre nombre et quantité (p. 294, note 2).

deus, trois et tous les autres numéraux sont aussi légitimement des pluriels par rapport à *un* ; mais si on laisse de côté l'idée de nombre, pour s'occuper de la quantité seulement, on peut dire que *des* modifie l'extension des substantifs en y ajoutant l'idée du pluriel, comme *un* la modifie en y ajoutant l'idée du singulier.

Autre, même. Nous plaçons ensemble ces deux adjectifs qui sont le contraire l'un de l'autre, parce qu'ils nous semblent exprimer une démarche analogue de l'esprit : l'un marque l'identité, l'autre la non-identité de deus ou plusieurs objets. Ce qui est en question dans les deus cas, c'est la compréhension des substantifs : on affirme, par le mot *même*, l'identité, lorsqu'on a constaté dans les objets dont on parle des qualités identiques ; on affirme, par le mot *autre*, la non-identité, lorsqu'on n'a pas constaté ces qualités. Compréhension, qualités, ces termes placent *même* et *autre* parmi les qualificatifs. Il faut noter toutefois, à propos du mot *autre*, qu'il est toujours employé en opposition, et par suite en liaison, avec un premier adjectif dont il prend la valeur¹. Il pourra prendre ainsi l'aspect d'un démonstratif ou d'un numéral ; mais dans aucun cas il ne déterminera d'une façon vague, puisqu'il sera toujours en relation avec un adjectif parfaitement défini.

Quel. On comprend facilement que l'on ait eu l'idée de ranger cet adjectif parmi les indéfinis : il est bien entre tous celui qui nous donne le moins de renseignements sur le substantif auquel il est joint. Mais s'il ne donne pas de renseignements, il en demande ; et ces renseignements portent sur les qualités, c'est-à-dire

1. Même lorsqu'il est employé seul, il suppose dans l'esprit une comparaison avec un autre adjectif.

sur la compréhension du substantif modifié par *quel*. Puisqu'il s'agit de compréhension, il faut ranger *quel* parmi les qualificatifs.

Il en est de même de *quelconque*. Il semble pourtant bien qu'il détermine d'une façon vague le substantif auquel il se rapporte et qu'il a tous les droits au titre d'indéfini. Ce n'est qu'une apparence. Remarquons d'abord que ce mot s'applique toujours à un substantif déjà accompagné d'un déterminatif, et qu'il ne se place jamais seul devant le substantif comme les vrais déterminatifs. D'autre part, le mot *quelconque* nous renseigne sur la compréhension du substantif qu'il accompagne ; c'est bien nous renseigner en effet que nous dire que la compréhension du substantif n'importe pas, qu'elle est hors de question. De cette façon, sans la modifier exactement, le mot *quelconque* concerne la compréhension, et nous le rangerons pour cette raison parmi les qualificatifs.

Nous passons à l'examen des adjectifs que la plupart des grammairiens s'accordent à considérer comme des indéfinis. Ce sont :

aucun, nul ;
certain, tel, chaque, quelque, tout ;
maint, plusieurs, quelques, certains, tels ;
tout, tous.

L'ordre dans lequel nous avons placé ces adjectifs nous paraît indiquer suffisamment la valeur que nous leur attribuons : les deux premiers expriment la négation, le néant, ce que signifie dans la numération le zéro. Les suivants¹ expriment, avec des nuances, l'unité

1. Ausquels nous joindrions l'adjectif *seul*.

ou plutôt le singulier; ceux de la troisième série¹ marquent la pluralité, les derniers enfin la totalité. Néant, singulier, pluralité, totalité, telles sont donc les idées que ces prétendus indéfinis ajoutent aux substantifs qu'ils modifient. Sans doute, ces idées sont abstraites; en revanche, elles sont fort claires et fort précises, et si on a pu les trouver vagues, ce n'est assurément qu'à cause de leur abstraction ou peut-être parce qu'on ne les a pas regardées d'assez près. Comme nous l'avons dit déjà pour *un*², les adjectifs que nous étudions modifient strictement, plus strictement encore que les numéraux, l'extension des substantifs auxquels ils se rapportent: un adjectif numéral dit certainement moins à l'imagination qu'un démonstratif ou un possessif; pourtant l'adjectif numéral peut évoquer l'image du chiffre, des objets empilés ou placés côte à côte, au lieu que les adjectifs dont il est ici question sont vides absolument et décolorés; ils ne sont en réalité que des signes logiques, qui expriment l'idée de quantité sans rapport à un nombre. L'examen de chacun de ces adjectifs confirmera ce que nous venons d'affirmer.

Il y a peu de chose à dire sur *aucun* et *nul*, si ce n'est qu'il n'y a pas entre eux de différence de sens tranchée; *aucun* paraît plus populaire que *nul*. On peut noter aussi que *nul* est proprement négatif et que pourtant on lui joint toujours la particule négative *ne*, tandis qu'*aucun*,³ qui est étymologiquement synonyme de *quelqu'un*, a usurpé la valeur de la négation.

1. Desquels on peut rapprocher les adjectifs *différents*, *dicers*, *nombreux*.

2. P. 299-300.

Nul prend parfois le sens de « égal à zéro », ce qui n'arrive jamais à *aucun*¹. Par là, l'adjectif *nul* se rapproche des qualificatifs, car si on l'applique à une personne, il devient synonyme d'incapable, inintelligent.

Dans la seconde série, il faut mettre à part *certain* et *tel*. Ces mots sont des qualificatifs, et en apparence seulement des déterminatifs. Ils ne sont pas exactement synonymes d'*un*, mais ajoutent cette nuance que celui qui parle et celui à qui il parle connaissent l'objet ou la personne dont il va être question; loin de déterminer d'une façon vague, ces adjectifs expriment donc, primitivement, une détermination précise, sur laquelle on n'insiste pas, que l'on se contente d'indiquer à mi-mot². Ils ne méritent en rien l'épithète d'indéfinis. Cette nuance toutefois peut s'atténuer, et c'est ce qui permet de ranger *certain* et *tel* parmi les déterminatifs; mais elle ne disparaît jamais complètement. Ces observations portent également sur le sens de ces deux mots lorsqu'ils sont employés au pluriel : ils sont alors à peu près synonymes de *des*, c'est-à-dire qu'ils marquent la pluralité en y ajoutant la nuance que nous avons indiquée.

Quelque. A ce mot, le Dictionnaire Général dit que *quelque* désigne une quantité indéterminée, un ou plusieurs par rapport à un plus grand nombre. Nous retiendrons d'abord que le Dictionnaire Général est

1. Beaumarchais, *Barbier de Séville*, I, 4. *Le Comte* : Ainsi, ses moyens de plaire sont... *Figaro*. Nuls.

2. Molière, *Les Femmes Savantes*, IV, 3, vers 1307-1310.
Clitandre. Si pour moi l'ignorance a des charmes si grands,
C'est depuis qu'à mes yeux s'offrent *certain*s *sacans*'s.

Trissotin. Ces *certain*s savants-là, peuvent, à les connaître,
Valoir *certain*s gens que nous voyons paraître.

d'accord avec nous pour considérer que *quelque* modifie les substantifs au point de vue de la quantité. Quant à savoir si la quantité exprimée par *quelque* est indéterminée, les auteurs disent le contraire au mot suivant; *un* est une quantité nettement déterminée. L'article est mal rédigé; on pourrait en conclure que *quelque* signifie un ou plusieurs. Il faudrait dire qu'au singulier *quelque* exprime l'unité avec une nuance de sens qui le rapproche du mot *quelconque*, et qu'au pluriel il exprime la pluralité, en marquant qu'il s'agit d'une quantité inférieure à une quantité connue, latente dans l'esprit. Si par exemple l'on parle de jours, comme le terme de comparaison usité dans cet ordre d'idées est la semaine, l'expression *quelques jours* signifiera une pluralité de jours moindre qu'une semaine, c'est-à-dire quatre ou cinq jours. On voit par là que *quelques* exprime une quantité non pas indéterminée, mais indirectement déterminée.

Chaque, que le Dictionnaire Général appelle distributif, et *tout* qu'il appelle collectif partitif expriment également l'unité. Le premier exprime que l'objet désigné par le substantif qu'il accompagne est considéré en lui-même, séparé de tous ceux de la même espèce, mais soumis au même traitement que ces autres objets. *Tout* a sensiblement le même sens; il insiste plus sur ce fait que ce qui est affirmé du substantif qu'il accompagne est vrai également de la totalité des objets de la même espèce'. *Tout*, devenu *tous*, au pluriel, exprime la totalité sans aucune nuance spéciale. Sans doute on ne sait pas à quel nombre précis se monte le total, la quantité totale d'objets ainsi exprimée; mais

1. Par définition, *chaque* ne s'emploie qu'au singulier.

le substantif accompagné par *tous* n'en est pas moins très exactement déterminé, puisque nous savons qu'il est employé avec son extension complète¹.

Maint qui est vieilli, et *plusieurs* qui ne s'emploie qu'au pluriel, expriment l'idée de pluralité. *Plusieurs* a la valeur d'un comparatif, mais on oublie fréquemment cette valeur dans la langue courante. Elle se retrouve dans l'expression d'arithmétique, *deus ou plusieurs*. Si l'on voulait établir une différence entre *plusieurs* et *des*², auxquels nous attribuons le même sens, on pourrait dire que *plusieurs* exprime précisément la pluralité des objets, tandis que *des* n'est plus qu'un signe grammatical marquant que le substantif est au pluriel.

Nous voici parvenu au terme de notre travail. Nous avons cherché d'abord quel était le sens généralement attribué au mot *indéfini* dans l'expression *adjectif indéfini* ; nous avons examiné ensuite la valeur logique de la définition ainsi établie ; nous avons enfin étudié isolément chacun des adjectifs que l'on a proposé de ranger parmi les indéfinis. Nous avons reconnu au courant de cette étude que la définition usuelle du mot *indéfini* (au sens grammatical) n'était pas logiquement satisfaisante, qu'on pouvait l'appliquer soit à tous les adjectifs sans exception, soit à tous les qualificatifs, soit à tous les déterminatifs, mais non à ceus auxquels on l'attribue habituellement. Nous avons vu ensuite que parmi les adjectifs que l'on nomme indéfinis, plusieurs modifient les substantifs dans leur com-

1. L'adjectif *tout* représentant à la fois *omnis* et *totus*, est tour à tour déterminatif ou qualificatif. Nous le considérons comme représentant d'*omnis*.

2. Voir ci-dessus, p. 300.

préhension et doivent être rangés parmi les qualificatifs. Nous avons vu enfin que ceus des adjectifs examinés qui sont bien des déterminatifs, modifient tous l'extension des substantifs, en y ajoutant une idée de quantité (néant, singulier, pluralité, totalité) qui n'est pas exprimée par un nombre.

Notre conclusion est qu'il y a lieu :

1° « De rayer de nos papiers, » c'est-à-dire de nos grammaires et dictionnaires, l'expression *adjectifs indéfinis*¹.

2° De créer, à côté des adjectifs numéraux, une nouvelle classe d'adjectifs déterminatifs, dans laquelle on rangera non seulement les adjectifs que nous avons étudiés, mais tous ceus qui déterminent l'extension des substantifs sous le rapport de la quantité. Nous proposons d'appeler ces adjectifs des adjectifs *quantitatifs*².

H. YVON.

1. Plusieurs grammairiens sont arrivés avant nous à cette conclusion ; peut-être ont-ils nui à la cause qu'ils défendaient, en se bornant à ranger les adjectifs en question parmi les numéraux, ce qui n'était pas suffisamment exact.

2. La désignation serait d'autant plus facile à admettre que nos grammaires reconnaissent déjà (voir le Dictionnaire Général à l'article *quantitatif*) des adverbes quantitatifs qui sont aus verbes, adverbes et adjectifs, ce que les adjectifs quantitatifs seraient aus substantifs. — [Il serait bien utile aussi d'appeler les adjectifs déterminatifs *essentiellement déterminatifs*, car les qualificatifs déterminent aussi à l'occasion. Cf. ci-dessus, p. 257]. L. C.

MÉLANGES

I

C'est son père « tout craché »

D'après M. Gaston Paris (*Romania*, X, 626, et XXX, 433), la locution populaire : « C'est son père *tout craché* » devrait s'interpréter : « Il ressemble à son père comme deus crachats se ressemblent. » D'après M. Nyrop (*Bulletin de l'Académie de Danemark*, 1900, p. 344), il faudrait entendre : « Il ressemble à son père comme s'il l'avait craché de sa bouche'. »

Nous croyons que l'explication de M. Nyrop est beaucoup plus près de la vérité que celle de M. Gaston Paris. Pour nous, *craché* a eu d'abord ici le sens métaphorique de « jailli du sein maternel », *nato e sputato*, comme dit l'italien par redondance. Or, l'enfantement est un phénomène de reproduction, la mère qui enfante « reproduit » le père. *C'est son père tout craché* signifie donc exactement : « C'est son père *tout reproduit*. »

Le substantif qualifié a dû être nécessairement à l'origine le mot « père », comme aujourd'hui encore dans la forme la plus usuelle de la locution. Puis, *tout craché* a été détaché du mot « père », avec le sens de *tout reproduit*, *exactement reproduit*, que ce

1. Le Dictionnaire D-H-T traduit *tout craché* par « ressemblant du premier jet ».

mot lui avait communiqué, et c'est ainsi qu'on est arrivé à dire : « C'est ton portrait tout craché', » ou comme Lucas dans le *Médecin malgré lui* : « Le v'là tout craché comme on nous l'a défiguré. »

Dans les exemples anglais cités par M. Nyrop¹, et qui lui ont fourni la formule, sinon l'idée, de son explication, — comme aussi dans l'exemple danois, — nous voyons la déformation par euphémisme de notre locution, dont le sens original s'était déjà obscurci. Sur ce point, je suis d'accord avec M. Gaston Paris. Le sens devient alors : « Il vous ressemble comme si vous l'aviez craché, ou mouché, c'est-à-dire comme s'il était « sorti » de vous, comme si vous étiez son père », ou, si l'on parle au vrai père : « comme si vous l'aviez procréé directement¹. »

Quant au passage de *Patelin* allégué par M. G. Paris : *Qui vous auroit craché Tous deus encontre la paroi, Si seriez-vous sans différence*, on peut, il me semble, l'interpréter très simplement par : « Si l'on pouvait vous *appliquer* tous les deus contre la muraille (pour vous comparer), on ne verrait pas de différence entre vous. » Il est certain que l'acte exprimé ici par « cracher » est un moyen de constater la ressemblance et non pas l'origine de cette ressemblance.

La farce de *Patelin* emploie aussi *tout poché* comme

1. Encore le dit-on surtout, sinon exclusivement, en parlant au père ou du père.

2. Notamment : *He is as like you as if he had been spit out of your own mouth.*

3. Je pense, avec M. Nyrop, que, pour expliquer cette signification, il est superflu de remonter, comme le veut F. Liebrecht, aux antiques conceptions mythologiques de procréations effectuées par l'action de cracher.

synonyme de *tout craché*¹. Il est possible qu'à l'origine, *poché* ait qualifié l'enfant formé dans le sein maternel, tandis que *craché* s'appliquait à l'enfant mis au monde, dans les deux cas avec l'idée de la ressemblance héréditaire du père. Quoi qu'il en soit, on trouve dans Godefroy (*Dictionnaire et Supplément*) deux exemples de *poché* accolé à *contrefait*, avec le sens de « imité, reproduit ». Quel rapport ce mot a-t-il avec l'adjectif *poché* qu'on rencontre dans les expressions « œufs pochés, yeus pochés, lettre pochée, œuvre artistique pochée » ? Y a-t-il là plusieurs racines différentes, ou bien est-il possible d'apparenter ces divers sens, avec une vraisemblance suffisante, et de les rattacher tous au substantif *poche* ? C'est une question que nous n'examinerons pas ici. Il nous suffit d'avoir constaté que *poché* avait couramment dans l'ancienne langue le sens de « imité ».

L. CLÉDAT.

II

SUR LA RÉDUCTION DE *L* INITIAL + *Y* A *Y*

La réduction de *l* mouillé intervocal ou final à *yod* est bien connue : *Vèyé* pour *veillé*, *solèy* pour *soleil*, etc. *L* non mouillé, mais suivi d'un *i* en hiatus, a aussi une tendance bien naturelle à se transformer en *y*, et on entend souvent prononcer « un souyé » pour *un soulier*. Cette tendance, dans un bon nombre de patois de France, au Nord comme au Midi, se mani-

1. Il va sans dire que dans « C'estes vous tout craché ou tout poché », le *l* participe doit être rapporté à l'attribut *ce* et non au sujet *vous* : « Vous êtes cela — votre père — tout craché. »

feste non seulement dans le corps du mot, mais encore à l'initiale. C'est ainsi qu'à Lyon, les maçons ont reçu le sobriquet populaire de « youna », que Nizier du Puitspelu explique fort bien, dans son *Litttré de de la Grand'Côte*, par le prénom *Léonard*, très usité dans le département de la Creuse, d'où viennent la plupart des maçons qui travaillent à Lyon; *Léonard* a produit *Liouna*, *Lyouna*, puis *Youna*. Malgré l'influence conservatrice des formes françaises *Lyon*, *Lyonnais*, où *l* initial est conservé, il n'est pas rare d'entendre ici parler des « Yonnais ». Une personne habituée au patois de Saint-Haon-le-Châtel (Loire), devant laquelle on parlait récemment de « genievre », a pu croire qu'il s'agissait d'un « jeune lièvre », le mot *lièvre* ayant perdu l'*l* dans son patois'.

M. Chabaneau, dans sa *Grammaire limousine* (p. 93), signale en bas limousin les formes *youn* (lion), et *yé* pour *lié* (= lit); et même *yinge* (linge) et *yiberta* (liberté), qui ne peuvent s'expliquer que par le dégagement préalable d'un *yod* entre *l* initial et l'*i* voyelle qui suivait.

Nous relevons dans le Dictionnaire de Mistral les formes rhodaniennes *hiò* (pour *liò* = lieu), *hiogo* (pour *liogo*), *hiame* (pour *liame* = lien), *hiard* (liard) et ses dérivés *hiardau*, *hiardeja*, *hiardo*; *hiasso* (liasse), *hié* (pour *lié* = lit), *hiéume* (pour *liéume* = légume), *hiéuro*

1. Un de mes élèves, M. Déchavanne, qui connaît le patois de la région roannaise (Sevelinges, Lagresle, Cours, Thizy), me signale les formes suivantes : *yò* (liard), *yasson* (liasse), *yê* (lier), *yèn* (lien), *yeù* (lieue), *you* (lieur), *youré* (liure), *yeünè* (lyonnais), *yeutenan* ou *lieutenan* (lieutenant) : sous l'influence du français, on dit *Lyon*, *lion* et *lionne*. Dans ce patois, la forme du mot *liècre* est *licre*; ici, comme il n'y a pas d'*yod* après *l* initial, cette consonne a persisté.

(pour *liéuro* = livre). Mistral signale encore les formes limousines *ia* (pour *lia* = lier), *iam* (lien), *ioun* (lion.)

Dans une partie des départements de Saône-et-Loire, du Jura, de la Haute-Saône et du Doubs (voy. notre *Revue*, tome I, p. 82), l'article s'est fondu avec l'*yod* initial du mot *iô* (= eau), si bien que ce mot présente l'exception apparente de s'employer toujours sans article.

Enfin, M. Ch. Guerlin de Guer, dans le *Bulletin des Parlers normands* (5^e année, p. 451), signale à Pertheville-Ners la forme *yèvre* = *lièvre*. Il la présente comme un cas très curieux d'analogie erronée, s'appuyant sur le mot *yère* (latin *hedera*, français *lierre*) auquel, dans ce pays, l'article ne se serait pas agglutiné. Mais on ne voit pas bien comment le nom du lierre aurait réagi sur celui du lièvre. Il est fort possible, au contraire, si l'on admet notre explication, que, même dans ce pays, l'article se soit d'abord agglutiné à *ière*, et que *lière* ait subi la même transformation, purement phonétique, que *lièvre*. D'ailleurs, M. Guerlin de Guer, nous écrit qu'il se rallie à notre opinion, que confirme, dit-il, une forme *gur* = latin *ligare* + *atura*.

L. C.

COMPTES RENDUS

Veterator (Maistre Patelin) und *Advocatus*. Zwei Pariser Studentenkomödien aus den Jahren 1512 und 1532. Herausgegeben von Johannes BOLTE (*Lateinische Litteraturdenkmäler des XV und XVI Jahrhunderts*. Herausgegeben von Max HERMANN, 15). Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1901, xxvi + 122 p. in-8°.

La première des deux comédies latines que M. Bolte vient de rééditer avec un soin et une érudition remarquables, a pour auteur un certain juriste, Conybertus, d'ailleurs inconnu; la seconde est une œuvre anonyme. Ni l'une ni l'autre n'a grande valeur littéraire, et le *Veterator* ne soutient pas la comparaison avec cet admirable *Maistre Patelin* que Conybertus a eu l'ambition de faire passer dans la langue de Plaute et de Térence. Il les avait lus certainement, et son confrère anonyme aussi. La liste des réminiscences que M. Bolte a signalées pourrait même être considérablement allongée. Mais ces multiples emprunts de détails ne donnent pas une couleur franchement latine à ce style de bons écoliers sans talent. Ce n'est pas du Plaute ou du Térence, c'est du latin de la Renaissance, clair, facile et quelconque. Pour le fond, le *Veterator* reproduit assez exactement *Maistre Patelin*, et l'*Advocatus* est une grosse farce de qualité inférieure. Au point de vue historique, les deux pièces sont des documents curieux. La morale, surtout celle de l'*Advocatus*, est loin d'en être irréprochable. Cependant elles furent représentées dans des collèges, devant un public d'écoliers. Singuliers pédagogues que ceux du XVI^e siècle!

L'établissement du texte me semble avoir été fait avec une méthode excellente. L'introduction contient un aperçu très substantiel et très bien présenté de l'histoire du drame latin en France, un historique et une analyse des deux pièces, la

bibliographie, les variantes, des remarques dont la plupart sont des rapprochements avec les comiques latins, un fac-similé du titre des deux premières éditions du *Veterator*.

Philippe FABIA.

MATHIAS FRIEDWAGNER. — *Frau von Staël's Anteil an der romantischen Bewegung in Frankreich*. Hanovre et Berlin, Carl Meyer, 1901, in-8° de 14 pages.

M. Friedwagner s'inscrit en faux contre la théorie qui attribue une part prédominante, dans le romantisme français, à l'influence de M^{me} de Staël : on peut s'étonner qu'il ne cite pas la lettre bien connue de Saint-Beuve à M. Raymond (*Nouv. Lundis*, IV, 452), qui constitue à la fois, pour cette thèse, un précédent et un argument. Mais, d'une façon générale, les témoignages directs sont négligés ; à leur place, des citations de seconde main¹, ou des raisonnements aussi contestables que celui-ci : la Révolution française ayant influé sur le développement du romantisme, si nous déterminons dans quelle mesure M^{me} de Staël a contribué à la Révolution, nous aurons défini une partie de son action sur le romantisme lui-même... ! Il eût été d'une méthode plus rigoureuse de consulter la *Correspondance* et les *Confidences* de Lamartine, le *Journal* de Michelet, l'*Histoire de mes idées* de Quinet, la *Correspondance* de Stendahl, les feuillets de Nodier dans les *Debats*, etc. : la conclusion de M. F. n'eût pas manqué de s'en trouver modifiée — non pour le romantisme de 1830 peut-être, qui échappe assurément à l'influence de M^{me} de Staël, mais pour celui de 1820, qui a préparé l'autre, et qui sacrifie bien à l'« enthousiasme rêveur » cher à l'auteur de l'*Allemagne*.

F. BALDENSPERGER.

1. Non sans des choix significatifs. M. F. cite (p. 11, note 5) un passage de Delecluze en faveur de sa thèse ; M. Maigron, à qui il l'emprunte (p. 116), donne également (p. 143) un passage du même auteur nommant l'*Allemagne* de M^{me} de Staël. On prend l'un, on néglige l'autre.

GUSTAVE MICHAUT. — *Aucassin et Nicolette, chante-fable du XII^e siècle, mise en français moderne* (Paris, Fontemoing, XLVII-137 pages, petit format carré, préface datée d'août 1901).

Ce charmant petit livre, dont l'impression est extrêmement soignée, s'ouvre par une préface non moins charmante de M. Joseph Bédier, l'ingénieux « renouveau » de *Tristan*. Nous nous associons aux éloges du préfacier, mais non point au léger reproche qu'il fait à M. Michaut d'avoir eu trop de scrupule, « un souci peut-être décevant, ça et là, de littéralité verbale ». Nous regretterions plutôt que le traducteur n'ait pas poussé le scrupule jusqu'à conserver, dans les parties chantées, autant que faire se pouvait, le rythme de l'original. Voici, par exemple, le couplet de « l'étoile », tel que le traduit M. Michaut : « Étoilette, je te vois, — que la lune attire à elle. — Nicolette est avec toi, — mon amie aus blonds cheveux. — Dieu la veut avoir, je pense, — pour que la clarté du soir — soit par elle plus brillante. — Viens, je t'en conjure, amie ! — Ou puissé-je m'élever, — au risque de retomber, — pour être avec toi là haut ! — Je te baiserais bien fort ! — Quand je serais fils de roi, — vous seriez digne de moi, — sœur, douce amie. » En suivant plus exactement le texte, il eût été possible de conserver presque partout l'assonance masculine en *oi* :

Étoilette, je te vois,
Que la lune attire à *soi*.
Nicolette est avec toi,
Mon amie aus blonds cheveux.
Dieu, je crois, la veut *avoir*,
Pour la lumière du soir,
Que d'elle plus claire *soit*.
Viens, jet'en conjure, amie !
Ou je voudrais monter *droit*,
Au risque même de *choir*,

Pour être là haut vers *toi!*
Je te baiserais bien fort!
Quand je serais fils de roi,
Vous seriez digne de moi,
Sœur, douce amie.

Les mots en italiques sont ceux-là même par lesquels se termine chaque vers dans la chante-fable; il n'est malheureusement pas possible de conserver *poils* au 4^e vers, ni, au 8^e, *je te proi*, forme ancienne de « je te prie », ni, au 12^e, *étroit* employé adverbialement au sens de « étroitement ». Mais les six autres assonances sacrifiées par le traducteur pouvaient être maintenues et contribuer à rendre plus fidèlement la physionomie de l'œuvre originale.

L. CLÉDAT.

PUBLICATIONS ADRESSÉES A LA REVUE

Tous les ouvrages adressés à la Direction de la « Revue » sont mentionnés. Ceux qui sont envoyés en double exemplaire font l'objet d'un compte rendu.

Georges GOURDON. — *Chansons de geste et Poèmes divers* (Paris, Lemerre, 1901, 206 p. in-8°). — Ce volume contient un certain nombre d'épisodes épiques, empruntés à nos chansons de geste et très librement imités, mais avec le souci de ne pas altérer l'inspiration primitive. Une lettre-préface de M. Melchior de Vogué remercie l'auteur de mettre nos vieilles légendes à la portée du grand public, en des vers « habiles et sonores », et rappelle que nous lui devons déjà, dans cet ordre d'idées, un « judicieux arrangement de *Guillaume d'Orange* », que nous avons signalé en son temps à nos lecteurs.

Hugo HAGELIN. — *Den franska sprakreformen* (36 pages, extr. de *Särtryck ur tidskriften VERDANDI*, 1901). — M. Hagelin soutient le bon combat pour la réforme orthographique et met au service de la cause l'autorité légitime dont il jouit en Suède dans le corps enseignant.

J. HAAS. — Diverses études grammaticales dans les *Südwestdeutsche Schulblätter* de Karlsruhe, 1900, n° 11; 1901, nos 3 et 8. — Voici les titres des articles de M. Haas, sur lesquels nous espérons pouvoir revenir : *Ueber die Bedeutung des Konjunktivs im Neufranzösischen*. — *Steht im Neufranzösischen der Konjunktiv in Hauptsätzen?* — *Ueber französische Subordination, und ueber die Behandlung des Konjunktivs im französischen Unterricht*.

C. CHABANEAU. — Compte rendu de la 2^e édition du *Roman de Flamenca*, publié par M. Paul Meyer (extr. de la *Revue des Langues romanes*, 1901). — Ce compte rendu, qui n'a pas moins de 39 pages, nous apporte une revision

minutieuse du texte de *Flamenca*, faite avec la conscience et l'autorité qui distinguent toutes les publications de l'éminent romaniste.

Émile RODHE. — *Essais de philologie moderne, I. Les grammairiens et le Français parlé; II. La méthode mécanique en grammaire* (Lund, Gleerup, 184 et 68 p.). — M. Rodhe s'attache avec une louable ardeur à déterminer les véritables caractères du français actuellement parlé; nous avons déjà eu l'occasion (ci-dessus, p. 251 et 259) d'utiliser une de ces études.

Ch. GUERLIN DE GUER. — *Formes du verbe TOUSSER dans le département du Calvados* (dans le *Bulletin des Parlers normands*, 1901, pp. 437 et suiv.). — On trouve dans le Calvados les formes *toutre* et *toudre*, qui sont expliquées ici par **tussere*. Mais *tussere* n'a pu phonétiquement produire que *toutre*; il me semble impossible d'admettre que dans aucun dialecte l's redoublée, et par conséquent sourde en roman, ait pu être suivie d'une consonne d'appui sonore comme *d*. Il y aurait peu de vraisemblance à supposer une forme *tusere* à côté de *tussere*; d'ailleurs la supposition est rendue impossible par ce fait qu'à l'infinitif *toudre* correspond un participe passé *toussu* et non *touzu* (cf. en français *coudre* et *couzu*). Nous croyons donc que *toudre* pour *toutre* est le produit d'une dissimilation favorisée par l'analogie des verbes en *dre*. Il nous paraît difficile aussi d'admettre que le participe passé *tou*, de Courson, correspondant à un infinitif *toudre*, remonte à une forme latine accentuée sur le radical; ce patois doit posséder des verbes semblables aux verbes français en *eindre*, participe passé *-ein(t)*, dont l'analogie a pu engendrer la forme *tou*, tirée de *toudre*.

Paul MARCHOT. — *Petite Phonétique du français prélitéraire. VI^e-X^e siècles. Première partie: Les voyelles*

1. L'infinitif *touzir* doit s'expliquer non par **tusire*, mais par une transformation relativement récente de *toussir*.

(Fribourg en Suisse, Veith, 1901, 39 p.). — Remarques minutieuses, quelques-unes contestables, mais toutes intéressantes, sur les phénomènes les plus anciens de la phonétique vocalique française. Il nous semble que le glissement ordinaire de l'accent secondaire de la première syllabe sur la seconde, dans les mots proclitiques, suffit à expliquer toutes les formes proclitiques des adjectifs possessifs des trois personnes du singulier. M. Marchot explique *tus*, *tum*, *sus*, *sum* par la fusion des deus *u*, et fait dériver les autres formes de celles-ci.

Wilhelm MANGOLD. — *Voltairiana inedita, aus den Königlichen Archiven zu Berlin* (Berlin, Wiegandt et Grieben, 1901, vi-92 p., in-8°). — Ces *inedita* se composent d'un conte en vers, d'une pièce allégorique, de onze épigrammes, de deus madrigaux, de trois autres pièces très courtes et de quelques lettres. Il faut y ajouter un certain nombre de variantes et trois pièces d'attribution douteuse.

Anna AHLSTRÖM. — *Remarques sur l'arrêté ministériel du 31 juillet 1900* (14 p., in-8°). — Ces remarques sont en général fort judicieuses. Quelques-unes ont été contestées par M. Émile Rodhe (ci-dessus, p. 137). M^{lle} Ahlström nous a adressé une réponse aux critiques de M. Rodhe, que nous sommes obligés d'ajourner, faute de place, à notre prochain fascicule.

Eugen HERZOG. — *Untersuchungen zu Macé de la Charité's altfranzösischer Uebersetzung des Alten Testaments* (Vienne, 82 p., gr. in-8°. Extr. des *Sitzungsberichte* de l'Académie des sciences de Vienne, classe philosophique et historique, vol. CXLII). Cf. notre *Revue*, t. XII, p. 230.

Georges BARRAL. — *Les Frances littéraires de l'étranger* (Paris, Fischbacher, 1900, xlv p. in-12).

Karl JABERG. — *Pejorative Bedeutungsentwicklung im französischen* (Diss. de Halle, 1901, 44 p., in-8°).

Benj. IDE WHEELER. — *The Causes of Uniformity in*

Phonetic Change (15 p. des *Transactions of the American Philological Association*, 1901).

V. CRESCINI. — *Rambaut de Vaqueiras et le marquis Boniface I de Montferrat, nouvelles observations* (Toulouse, Privat, 1901, 82 p. Extr. des *Annales du Midi*).

Marian GRANDIA. — *Gramatica etimologica catalana* (Barcelona, Llibreria Salesiana, 1901, LXIV-508 p. in-12).

Dans la *Raccolta di studii critici dedicata ad Alessandro d'Ancona* (Florence, Barbera, 1901), nous signalons particulièrement les deux articles suivants : *Una Questione d'amore*, par Pio Rajua; et *La source italienne de la Courtisane amoureuse de La Fontaine*, par Gaston Paris.

E. BOURCIEZ. — *Les Mots espagnols comparés aux mots gascons, époque ancienne* (23 p. extr. du *Bulletin Hispanique* publié par la Faculté des Lettres de Bordeaux, tome III, n° 4).

La Société de Linguistique de Paris vient de décerner, pour la première fois, le pris fondé par le prince Alexandre BIBESCO, en faveur du meilleur ouvrage relatif à l'histoire des langues romanes en général, et, préférablement, de la langue roumaine en particulier.

Le lauréat, M. Lazare SAINÉANU, ancien professeur suppléant à l'Université de Bucarest, est l'auteur d'un important ouvrage, en trois volumes, ayant pour titre : *Influences orientales sur la langue et la civilisation roumaines*. Sis autres ouvrages, tous d'un réel mérite et dont quelques-uns de très grande valeur, avaient été présentés au concours par cinq auteurs différents.

La généreuse initiative du prince Alexandre BIBESCO aura donc été, dès le début, couronnée d'un succès tel qu'on pouvait le souhaiter. Le lien nouveau ainsi créé entre la science roumaine et la science française se resserrera, nous l'espérons, toujours davantage, pour le plus grand profit de l'une ou de l'autre.

. TABLE DU TOME XV
DE LA *Revue de Philologie française*, 1901

Vignon (Léon).

Les patois de la région lyonnaise (suite):	
Le pronom neutre sujet.....	
Les tournures interrogatives et les pronoms sujets après le verbe... ..	161

Baldensperger (F.).

A propos de « l'aveu » de la Princesse de Clèves.....	26
Un prédécesseur de René en Amérique...	229

Pélissier (Léon-G.).

Stendhalien Babilan.....	32
--------------------------	----

Blanchardon (M.).

Le patois de Saint-Haon-le-Châtel (suite)..	35
---	----

Clédat (L.).

Sur le traitement des voyelles atones et semi-toniques du latin.....	58
Sur le changement anormal de <i>v</i> initial en <i>f</i>	64
La préposition et l'article partitifs.....	81
Sur une forme elliptique de la proposition participe	132
Les formes françaises de « <i>ficatum</i> ».....	235
La place de l'adjectif en français.....	241
<i>C'est son père</i> « <i>tout craché</i> ».....	308
Sur la réduction de <i>l</i> initial + <i>y</i> à <i>y</i>	310

Rodhe (Émile).

La réforme de l'orthographe et de la syntaxe française.....	137, Cf. 319
---	--------------

Carrez (H.).

Quelques expressions du français local du Haut-Jura.....	238
--	-----

Guerlin de Guér (Ch.)

Des perturbateurs linguistiques..... 277

Pelen (Félix).De la prononciation de *x* en français..... 286**Yvon** (H.)Sur l'emploi du mot *indéfini* en grammaire
française..... 292

COMPTES RENDUS

E. Koschwitz : *Mireio* de Mistral (L. Vignon) 65*G. Huth* : Jacques Dubois (J. Désormaux)... 76*G. Paris* : François Villon (L. Clédât)..... 79*H. Cuers* : Bildung und Bedeutungswandel
französischer Infinitive beim Uebergang
aus dem Lateinischen (L. Vignon)..... 149*G. Körting* : Lateinisch-romanisches Wörter-
buch, 2 Ausgabe (L. Vignon)..... 151*L. Morel* : Gœthe et les Français de passage
en Allemagne (F. Baldensperger)..... 154*E. Lavis* : Histoire de France, tomes I, II
et III (L. Clédât)..... 156
« Entre camarades » (L. C.)..... 157*J. Bolte* : *Veterator* (Maistre Patelin) und *Ad-
vocatus* (Ph. Fabia)..... 313*M. Friedwagner* : Frau von Staël's Anteil an
der romantischen Bewegung in Frankreich
(F. Baldensperger)..... 314*G. Michaut* : *Aucassin et Nicolette*, tr. en fran-
çais moderne (L. Clédât)..... 315

PUBLICATIONS ADRESSÉES A LA REVUE..... 159,240,317

Le Gérant : V^{ve} ÉMILE BOUILLON.

Histoire et religion des Nosairis, par R. DUSSAUD.
Un vol. gr. in-8°. Prix..... 7 fr.

Textes religieux assyriens et babyloniens. Transcription, traduction et commentaire, par l'abbé F. MARTIN. Un vol. gr. in-8°, avec 1 pl. Prix..... 6 fr.

Manuel d'orthographe française simplifiée, par E. ERNAULT et E. CHEVALDIN. Un vol. in-8°. Prix..... 3 fr. 50

Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Le royaume de Provence sous les Carolingiens (855-883?), par R. POUPARDIN. Un vol. gr. in-8°. Prix..... 15 fr.

Études linguistiques sur la Basse-Auvergne. Monographie du patois de Vinzelles, par ALB. DAUZAT. Un vol. gr. in-8°, accompagné d'une carte. Prix..... 10 fr.

Idioma nacional de los Argentinos, por el D^r L. ABEILLE con una introduccion por el D^r L. DUVAU. Un vol. gr. in-8°. Prix..... 25 fr.

Études sur la langue des Francs à l'époque carolingienne, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, membre de l'Institut. In-8°. — Prix..... 6 fr.

Rimes bourguignonnes (Texte et traduction), par F. FERTIAULT. Un vol. in-8°. — Prix 3 fr.

Essai de dialectologie normande. La palatalisation des groupes initiaux gl, kl, fl, pl, bl, étudiée dans les parlers de 300 communes du département du Calvados, par Ch. GUERLIN de GUER. Un vol. grand in-8°, accompagné de tableaux et de 8 cartes. — Prix..... 10 fr.

Mémoires de la Société de Linguistique de Paris. Tome XI, complet — Prix..... 36 fr.

— **Table analytique des dix premiers volumes**, par L. ERNAULT. Un vol. gr. in-8°. — Prix..... 18 fr.

Glossaire moyen breton, par E. ERNAULT, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers, lauréat de l'Institut. Deuxième édition corrigée et augmentée. Un volume grand in-8°, en deux parties. — Prix..... 30 fr.

Dictionnaire du langage populaire Verduno-Chalonnais (S. & L.) par F. FERTIAULT (Verdunois). Un fort volume in-8°. — Prix..... 15 fr.

Chrestomathie de l'ancien français par L. CONS TANS (IX^e XV^e siècles). Deuxième édition revue et considérablement augmentée. Un fort volume in-8°, cartonné. — Prix..... 7 fr.

Dictionnaire de l'ancienne langue française (IX^e au XV^e siècles), par F. GODEFROY. Livraisons 1 à 99. — La livraison..... 5 fr.

ROMANIA

RECUEIL TRIMESTRIEL

Consacré à l'étude des Langues et des Littératures romanes

PUBLIÉ PAR

MM. P. MEYER ET G. PARIS

Membres de l'Institut.

Prix d'abonnement annuel : Paris 20 fr.
— — — Départements et Union postale. 22 fr.

REVUE DES BIBLIOTHÈQUES

PUBLICATION MENSUELLE

DIRIGÉE PAR

MM. ÉMILE CHATELAIN et LÉON DOREZ

Prix d'abonnement annuel : Paris 15 fr.
— — — Départements et Union postale. 17 fr.

REVUE CELTIQUE

Fondée par H. GAIDOZ

Publiée sous la direction de H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE
Membre de l'Institut.

Avec le concours de J. LOTH, doyen de la Faculté des lettres de
Rennes; E. ERNAULT, professeur à la Faculté des lettres de
Poitiers, et de plusieurs savants des Îles Britanniques et du continent.

Prix d'abonnement annuel : Paris 20 fr.
— — — Départements et Union postale. 22 fr.

LE MOYEN AGE

RECUEIL PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

DIRIGÉ PAR

MM. A. MARIGNAN, M. PROU ET M. WILMOTTE

Prix d'abonnement annuel : Paris 15 fr.
— — — Départements et Union postale. 17 fr.

CHALON-S-SAÔNE, IMPR. FRANÇAISE ET ORIENTALE E. BERTRAND

REVUE
DE
PHILOLOGIE FRANÇAISE
ET DE LITTÉRATURE

SYSTÈME ORTHOGRAPHIQUE
DE LA *REVUE DE PHILOLOGIE FRANÇAISE*

1. — Remplacer par *s* l'*x* final valant *s*, sauf dans les noms propres et noms de lieux.

2. — Écrire par *s* ou *z* *deuxième*, *troisième*, *sisième*, *disième*, *disaine*, ou *deuxième*, etc.

3. — A l'indicatif présent des verbes en *re*, *oir* et *ir*, terminer toujours par un *t* la troisième personne du singulier, et supprimer toute consonne qui ne se prononce pas devant l'*s* des deux premières personnes et devant le *t* de la troisième : *je m'assies*, *il s'assiet*; *je cous*, *il cout*; *je prens*, *il prent*; *je pers*, *il pert*; *je conceains*, *il conceaint*; *je permès*, *je combas*, *j'interrons*.

4. — Ne jamais redoubler l'*l* ni le *t* dans les verbes en *eler* et en *eter*.

5. — Ne jamais faire l'accord du participe quand le complément direct est le pronom *en*, et quand le participe est suivi d'un infinitif sans préposition ou d'un prédicat. Faire ou ne pas faire l'accord, sans y attacher aucune importance, pour les participes *couté* et *calu*, qu'ils soient pris au propre ou au figuré.

Ce programme vise, non à simplifier l'orthographe, mais à la rendre plus correcte; il se trouve d'ailleurs qu'en devenant plus rationnelle, elle devient aussi plus facile; car notre réforme, bien que partielle, supprime déjà une vingtaine de règles, exceptions ou remarques des grammaires, qui ne peuvent se justifier par aucun argument sérieux. Les personnes qui concevraient des doutes sur la légitimité de telle ou telle modification sont priées de se reporter aux fascicules de la *Revue de Philologie française*, où chaque article du programme est proposé et discuté (tome III, page 270; tome IV, pages 85, 153, 161, 235; tome V, pages 81 et 308).

Les premiers adhérents ont été MM. Michel Bréal, Édouard Hervé, Francisque Sarcey, Paul Passy, Camille Chabaneau, Louis Havet, Charles Lebaigue, Ferdinand Brunot, Eugène Monseur, etc.

Nous recommandons particulièrement aux directeurs de Périodiques, favorables à la réforme, la mise en pratique de l'article 1, qui n'exige aucun effort d'attention de la part de MM. les Protes.

Dans sa *Grammaire historique* posthume, Arsène Darmesteter dit excellemment : « C'est à une succession d'erreurs qu'est due la fâcheuse habitude de l'orthographe moderne de noter par *x* presque toute *s* qui suit un *u*.... Il serait grand temps qu'une orthographe plus correcte et plus simple rétablît partout l'*s* finale à la place de cette *x* barbare. »

REVUE
DE
PHILOLOGIE FRANÇAISE
ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

LÉON CLÉDAT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LYON

Tome XVI — 1902



PARIS
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER
(Tous droits réservés)

1891

Sever fund

TOME XVI, FASCICULES 1 et 2

1^{er} et 2^e TRIMESTRE 1902

REVUE
DE
PHILOLOGIE FRANÇAISE
ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

LÉON CLÉDAT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LYON

SOMMAIRE DU PRÉSENT NUMÉRO

	Pages
L. VIGNON. — <i>Les patois de la région lyonnaise : les pronoms régimes de la première et de la seconde personne du singulier et le pronom réfléchi</i>	1
L. CLÉDAT. — <i>La négation dite explétive</i>	84
J. BASTIN. — <i>Omission de NE explétif</i>	101
F. BALDENSPERGER. — <i>Une définition de la poésie romantique par Charles de Villers</i>	115
ANNA AHLSTRÖM. — <i>La réforme de l'orthographe, réponse à M. Emile Rodhe</i>	123
H. YVON et L. CLÉDAT. — <i>Sur l'emploi du mot « indéfini » en grammaire française. — II. Les pronoms dits indéfinis</i>	129
H. YVON. — <i>Sur la place de l'adjectif en français</i>	147
COMPTES RENDUS. — A. Malmstedt, <i>Sur les propositions relatives doubles</i> (L. CLÉDAT). — Langlois et Coille, <i>Chapitres littéraires de la grande Histoire de France</i> (L. C.).....	155
LIVRES ET ARTICLES SIGNALÉS.....	163

PARIS (2^e)
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

(Tous droits réservés)

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Paris : 15 fr. — Départements et Union postale 16 fr.

N. B. — Toute demande d'abonnement doit être accompagnée du montant en mandat-poste ou en chèque au nom de M^{me} V^e E. BOUILLON.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à
M. CLÉDAT, professeur à l'Université de Lyon.

Tous les ouvrages adressés à la Direction de la Revue sont
mentionnés. Ceux qui sont envoyés en double exemplaire font
l'objet d'un compte rendu.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Hermiae Alexandrini in Platonis Phaedrum

Scholia ad fidem cod. Paris. 1810 denuo collati, edidit et
apparatu critico ornavit P. COUVREUR. Un vol.
gr. in-8°. Prix..... 12 fr.

La Diplomatie Carolingienne, du traité de Verdun à la
mort de Charles le Chauve
(843-877), par J. CALMETTE. Un vol. gr. in-8°. Prix... 7 fr.

Les plus anciennes bulles en faveur de l'abbaye

de Saint-Denis, par A. HESSEL. Broch. gr. in-8° (Extrait
du *Moyen Age*). Prix..... 1 fr. 50

Togail Bruidne Dà Verga. The destruction of Dá Vergas
Hostel edited with Translation
and Glossarial Index, by WHITLEY STOKES, D. C. L. Un vol.
in-8°. Prix..... 8 fr.

Les Marchands de l'eau Hanse parisienne et Compagnie
française, par A. PICARDA. Gr.
in-8 br. Prix 3 fr.

Notices bibliographiques sur les archives des

églises et des monastères de l'époque carolingienne, par
A. GIRY. Un vol. gr. in-8°. Prix..... 3 fr. 50

Essai sur un Patois vosgien (5° Section), supplément au
Dictionnaire phonétique et
étymologique et petit programme de recherches sur les patois
vosgiens, par N. HAILLANT. Prix..... 0 fr. 75

Deux Chantiers bordelais (1486-1521), par J.-A. BRUTAILS.
Brochure gr. in-8°. Prix. 3 fr. 50

Le royaume de Provence sous les Carolingiens,
(855-933?) par R. POUPARDIN. Un vol. gr. in-8°. — Prix. 15 fr.

La flore de l'Inde d'après les écrivains grecs,
par Ch. JORET, correspondant de l'Institut. in-8°. — Prix..... 2 fr. 50

Les mots qui restent, supplément à la 3° édit. du Musée de
la conversation, répertoire de cita-
tions françaises, expressions et formules proverbiales, avec une
indication précise des sources, par R. ALEXANDRE. Un vol.
in-8°. — Prix..... 4 fr.

Les personnages de l'épopée romane, par le vicomte
Ch. DE LA
LANDE DE CALAN. Un vol. in-8°. — Prix..... 5 fr.

La question de l'accord du participe passé,
par L. GLEDAT. Brochure in-8°. — Prix..... 1 fr. 50

LES PATOIS DE LA RÉGION LYONNAISE¹

LES PRONOMS RÉGIMES DE LA 1^{re} ET DE LA 2^e PERS. DU SING. ET LE PRONOM RÉFLÉCHI

On a déjà donné, au tome XIII de la *Revue*, p. 161 à 212, la liste des successeurs de *nos*, *vos*, sujets ou régimes, dans notre région. Parmi les pronoms régimes qu'il nous reste à examiner, il faut mettre à part ceux de la 3^e personne, qui feront l'objet d'un prochain article; les autres, ceux de la 1^{re} et de la 2^e pers. du sing. et le pronom réfléchi, qui ont eu en général la même destinée, doivent être étudiés ensemble².

LES FORMES ATONES

Les successeurs atones de *mê tē sē* sont, au centre et à l'ouest de notre région, *me te se* comme en français, au sud et au nord *mê tē sé*, dans quelques communes du centre et de l'est *mè tē sè*, isolément *mu*, *tu*. *Sé* et

1. Voir les t. XII, p. 1, note 1, XIII, XIV et XV de la *Revue*.

2. Les phrases de nos deux questionnaires, utilisées dans le présent article, sont les suivantes: *il me craint*, *il me parle*, *il m'aime*, *il m'a dit*, *il me l'a raconté*, *elle te craint*, *elle te parle*, *elle t'aime*, *il se pince de pain*, *il se trompe*, *on se trompe*, *il s'aime trop*, *donne-le-moi*, *amène-le-moi*, *il travaille pour moi*,

se passent à *ché* et à *che* dans un petit coin du département de l'Ain, au nord-ouest de l'arr. de Bourg, et isolément dans la Drôme et dans l'Ardèche. Toutes ces formes se réduisent à *m t s (ch)*: 1° par élision devant un mot qui commence par une voyelle; 2° par enclise, dans certaines conditions difficiles à déterminer; disons seulement que le pronom atone peut se souder comme enclitique à un monosyllabe terminé par une voyelle autre que *e* féminin, nasale ou orale: *é m dôte* (il me craint), *on s trompe*; mais *él té dote* (elle te craint), à Gruy (c. de Bains, Vosges); *é m prôke* (il me parle), mais *él té prôke* (elle te parle) à Uriménil (c. de Xertigny, Vosges); *é m krèn*, mais *l té krèn* à Versonnex (c. de Rumilly, Haute-Savoie); *te né vu pa m rêdré* (tu ne veux par me vendre), mais *de té parlo* (je te parle) à Marcellaz (c. de Rumilly). L'élision affecte toutes les formes atones dans notre région; mais l'enclise est surtout sensible avec les formes en *é, è*; encore semble-t-elle ne se produire que dans les Vosges et dans la Haute-Saône, plus rarement dans les Savoies; la partie méridionale du domaine de *m, t, s, + é, è* ne la connaît pas.

Les formes atones s'emploient dans nos patois à peu près de la même façon qu'en français; il est rare toutefois qu'un impératif soit suivi, comme en français, de la forme tonique, et le réfléchi semble avoir pris, sur un domaine assez étendu, la place de *nos, vos* à côté des verbes pronominaux.

pour toi, il ne faut parler que pour soi dans le premier; *tu ne teus pas me vendre...* 22, *tu m'aidais* 35, *je te parle* 32, *je reste à côté de toi* 17, *cette bourse était à moi, à toi* 21, *toi tu danses quand moi je pleure* 4, *je cousais moi-même* 26, *mon neveu et moi* 33 dans le second.

I. — **Mu, tu**

Les formes en *u* sont bien attestées dans deus ou trois communes voisines les unes des autres, au sud-ouest de la Haute-Saône et au nord-ouest du Doubs. Notre correspondant de Chambornay-les-Pin (c. de Marnay) traduit *tu ne veus pas me vendre* par *tu nu veu pa mu vandre* et *je te parle* par *i tu palè*. A Buthiers (c. de Rioz), on emploie en général *me te se*; mais je trouve *mu*, forme atone (ton. *mica*), dans *bèye mu lou* (donne-le-moi), *èmune mu lou* (amène-le-moi); mêmes formes à Ruffey (c. d'Audeux) et en outre *èl tu krèn*, *èl tu pale* (elle te craint, elle te parle). De ces formes pronominales en *u* il faut rapprocher *stu* = cette, *ku* = que, *du* = de à Chambornay et à Ruffey, *nu* = ne à Chambornay, où *u* apparaît comme un développement de *eu*, *e*.

II. — **Mè, tè, sè**

On rencontre les formes en *è* dans les mêmes régions que *tè* = tu, *lè*, *l'è* = elle', c'est-à-dire à l'est de l'Ain, au sud-est du Jura, et isolément dans les Vosges, dans les Savoies et dans l'Isère.

Dans l'Ain, les formes en *e* occupent l'ouest du département, c'est-à-dire la Bresse et les Dombes, les formes en *è* l'est, c'est-à-dire le Revermont, le Valromey, le Bugey et une partie du pays de Gex; entre ces deus domaines, dans une zone intermédiaire, on trouve des formes en *é*. Le *é* de *m*, *t*, *s* + *é* est un *é* mi-ouvert, et il y a hésitation entre *é* et *è* aus points où

1. Voir la *Rerue*, t. XIII, 98-99, et XIV, 214-216.

leurs domaines respectifs se touchent, à Lagnieu¹, à l'Abergement-de-Varey (c. d'Ambérieu), à Ceyzériat, à Tossiat (c. de Pont-d'Ain), à Villes (c. de Châtillon-de-Michaille) et à Gex, entre *ê* et *e* à Bourg-Saint-Christophe². Mais on ne trouve que *m*, *t*, *s* + *ê* à Brénod, à Corcelles et à Petit-Abergement dans le c. de Brénod³, à Saint-Alban dans le c. de Poncin⁴, à Brion et au Poisat dans le c. de Nantua, à Saint-Germain-de-Joux dans le c. de Châtillon-de-Michaille, à Ceignes dans le c. d'Izernore, à Bouvent dans le c. d'Oyonnax, à Vesancy dans le c. de Gex, à Treffort et à Chavannes-sur-Suran (c. de Treffort), à Grand-Corent et à Ville-reversure dans le c. de Ceyzériat, à Pont-d'Ain, à Rignieux-le-Franc (c. de Meximieux), à Vaux (c. de Lagnieu), à Arandas (c. de Saint-Rambert), à Hauteville et à Corlier dans le c. d'Hauteville, à Ruffieu, à Fitignieu et à Sutrieu dans le c. de Champagne⁵, à Culoz (c. de Seyssel), à Virieu et à Saint-Martin-de-Bavel (c. de Virieu), et à Peyrieu (c. de Belley)⁶.

1. Cf. *tê*, *sê* dans *la Serrante*, chanson en patois de Lagnieu recueillie par Le Duc.

2. Ces hésitations se retrouvent dans quelques textes imprimés. Le P. Froment (M. Meusy, de Cerdon, c. de Poncin) emploie dans ses *Fables*, tantôt *mê tê sê*, tantôt *mê tê sê*; cf. encore dans les *Noëls bugistes*, publiés par Le Duc, *mê tê* et *me* (Noël de Nantua), *mê tê sê* dans le Noël de Saint-Rambert, mais *tê* et *tê* dans celui de Seyssel.

3. Cf. *mê* dans une chanson en patois du Grand-Abergement. *Rev. des Pat.*, II, 290.

4. Cf. *m*, *t*, *s* + *ê* à Jujurieux d'après Philippon, p. 39.

5. M. Pelen donne aussi *mê tê sê* pour toute cette région, le Val-romey; cf. encore *mê sê* dans la *Chanson contre les gens de loi*, composée, d'après Le Duc, en 1789, à Brénaz (c. de Champagne).

6. La *Benoîte* de Brillat-Savarin, en patois bugiste (sans doute de Belley), renferme aussi *mê sê*.

Au nord de l'arr. de Nantua, l'arr. de Saint-Claude (Jura) est compris presque tout entier dans le domaine des formes en *è* : on y trouve *m, t, s + è* à Saint-Laurent, à Longchaumois et au Bois-d'Amont (c. de Morez), à Choux (c. des Bouchoux); il faut mettre à part le c. de Moirans où l'on signale *me te se* à Moirans et à Montcusel; en revanche Cézia (c. d'Arinthod) dans l'angle sud-est de l'arr. de Lons-le-Saunier se rattache au domaine de *è*. *M, t, s + è* est isolé à Chille dans le c. de Conliège.

Dans les Savoies, où *e* et *é* dominent, nous trouvons comme dans l'Ain une zone intermédiaire où il y a hésitation entre *é* et *è* : aus Houches (c. de Chamonix), à Bourg-Saint-Maurice, à Séez¹ et à Bozel dans le c. de Bourg-Saint-Maurice, entre *è* et *e* à Beaufort², à Chindrieux (c. de Ruffieux)³, à Saint-Thibaut-de-Couz (c. des Échelles); mais on ne nous signale que *m, t, s + è*, à Doussard (c. de Faverges), à Veyrier (c. d'Annecy-N.) et à Cruseilles dans la Haute-Savoie, à Montgilbert (c. d'Aiguebelle) et à Tignes (c. de Bourg-Saint-Maurice) dans la Savoie.

Dans l'Isère, le *è* de *m, t, s + è* n'est nulle part franchement ouvert : aus Avenières, tout près du dép. de l'Ain, on dit *è* d'après un correspondant, mais trois

1. Pour Séez nous avons les réponses de deux correspondants : l'un donne *è*, l'autre *é*; dans les textes de Pont en patois de la Tarentaise (la Gurrâz, Hauteclour, Tignes), on lit *met, set* avec *et = é* (?), mais *te* à Bellentre (c. d'Aime).

2. Il faut, dit notre correspondant, placer la bouche comme pour *e* et prononcer *è*; cf. *met, tet, set* dans les textes de Pont en patois de Beaufort.

3. Dans les poésies de Béard, en patois de Rumilly, chef-lieu d'un canton voisin de celui de Ruffieux, on lit *è*, qui sert à noter dans l'éd. Constantin, un son intermédiaire entre *e* et *è*.

autres s'accordent à écrire *e*. Nos correspondants de Lans (c. du Villard-de-Lans) ne sont pas non plus d'accord : l'un indique un *è* mi-ouvert, l'autre un *é* fermé ; il en est de même au Bernin (c. Est de Grenoble). Notre corr. de Saint-Just-de-Claix (c. de Pont-en-Royans) donne pour *m t s + é* un son intermédiaire entre *é* et *è*, mais plus près de *é*.

Dans les Vosges, où l'on emploie presque partout *m, t, s + e*, ou *é*, on ne trouve les formes en *è* qu'à Corcieux et à Raon-au-Bois (c. de Remiremont). Il faut y joindre Rougemont sur le territoire et le c. de Belfort. Dans quelques communes pour lesquelles nous avons plusieurs correspondants, à Moyemont et à Roville (c. de Rambervillers), à Saulxures et à Gérardmer, la qualité de *e* est incertaine et semble flotter entre *é* et *è*.

III. — Mé té sé (ché)

On a déjà pu voir dans le paragraphe précédent que les formes en *é* se rencontrent souvent à côté des formes en *è* dans l'Ain et dans les Savoies d'une part, dans les Vosges et dans la Haute-Saône de l'autre. Elles occupent en outre un autre domaine, beaucoup plus important que les précédents et qui comprend la majeure partie de la Drôme et de l'Ar-

1. Dans les textes comtois recueillis par M. P. Passy sur les confins des Vosges et de la Haute-Saône et publiés dans la *Recue*, aux tomes V et X, on trouve quelques formes en *è* aus Granges (c. de Plombières) et au Val-d'Ajol dans les Vosges, à Fougerolles, à Corbenay et à Fontaine (c. de Saint-Loup), à Froideconche (c. de Luxeuil), à Longine (c. de Faucogney), à Ternuay (c. de Mélisey) dans la Haute-Saône. Mais *è > é*, quand le pronom est enclitique après un impératif.

dèche, l'est de la Haute-Loire, le sud de l'Isère et des Hautes-Alpes.

A peine connues dans les arr. de Neufchâteau et de Mirecourt, où on ne les rencontre qu'à Escles (c. de Darney¹) et concurremment avec les formes en *e* à Neufchâteau et à Lamarche, les formes en *é* occupent une grande partie des arr. d'Épinal, de Saint-Dié et de Remiremont. On nous les signale dans les cantons de Rambervillers (Brû, Housseras, Jeanménil, Romont, Saint-Gorgon, Saint-Maurice et Saint-Pierremont²; mais hésitation entre *é* et *è* à Moyemont et à Roville), de Châtel (Bayecourt, Villoncourt³, mais *e* à Thaon et à Nomexy), de Bruyères (Bruyères, mais *e* à Charmois), d'Épinal (Saint-Laurent, Épinal⁴), de Xertigny (Uriménil⁵ et Xertigny), de Bains (Gruey, Bains) dans l'arr. d'Épinal; dans les c. de Senones (le Mont, Senones, mais *e* à Ban-de-Sapt), de Brouvelieures (Fremifontaine, Mortagne, Brouvelieures) et de Gérardmer (à Gérardmer même, entre *é* et *è*) dans l'arr. de Saint-Dié; dans les c. de Remiremont (Tendon, le Tholy, mais *e* à Remiremont, *é* à Raon-a-1-Bois⁶), de Plombières, de Saulxures (Basse-sur-le Rupt, la Bresse⁶, mais *é* et *è* à Saulxures) et du Thillot (seulement au Thillot, *e* dans le reste du canton) dans l'arr. de Remiremont. — Au domaine vosgien de *mè té sé se*

1. Ajouter, d'après Adam, *mè* à Lignéville (c. de Vittel), *tè* à Attigny (c. de Darney).

2. Ajouter, d'après Adam, *tè* à Sainte-Barbe.

3. Ajouter, d'après Adam, *tè* à Haillainville.

4. Ajouter, d'après Adam, *mè té* à Sanchez.

5. M. Haillant donne aussi *mè té* dans son *Essai sur un patois cosgien*.

6. Notre correspondant, M. le chanoine Hingre, écrit *me te sé* dans le texte patois qu'il a publié dans la *Recue*, t. I et II.

rattachent quelques communes du nord-est de la Haute-Saône: Bouligney (c. de Vauvillers), Aillevillers et Fougerolles (c. de Saint-Loup)¹, Raddon (c. de Faucogney); les formes en *e* et les formes en *é* semblent coexister à Mélisey, à Villers-les-Luxeuil (c. de Saulx) et à Clairegoutte (c. de Champagny)¹.

Nous avons déjà vu que dans l'Ain le domaine de *é* sépare le domaine de *è* de celui de *e*, et nous avons cité quelques localités de la zone intermédiaire entre *é* et *e* où la qualité de la voyelle est incertaine. On hésite de même entre *é* et *e* à Lhuis², à Izernore, à Corbonod (c. de Seyssel), à Divonne (c. de Gex) et à Gex. L'*é* fermé n'est bien net qu'à Cormaranche³ (c. d'Hauteville), dans le c. de Belley Cressin-Rochefort, Chazey-Bons, Belley, Massignieu-de-Rives⁴, à Druillat (c. de Pont-d'Ain), à Versonnex (c. de Ferney), à Châtillon-de-Michaille, à Martignat (c. d'Oyonnax), à Faramans (c. de Meximieux)⁴.

Si nous franchissons le Rhône, nous rencontrons *mé té sé* à l'ouest de la Haute-Savoie, à Pers-Jussy (c. de Reignier), à Andilly (c. de Cruseilles), à Frangy, à

1. Dans les textes comtois recueillis par M. Passy dans les c. de Saint-Loup, de Faucogney, de Luxeuil et de Mélisey, on trouve partout *mè* proclitique, mais *mé* enclitique après les impératifs. Il n'y a pas trace de cette différence dans les réponses de nos correspondants.

2. Les chansons bugistes d'Anthelme Greffe, citées par Le Duc dans son recueil, contiennent aussi *te* à côté de *mè té*. L'auteur était de Belley même.

3. Toutefois, le traducteur de la *Benoîte* de Brillat-Savarin en patois de Cormaranche (*Rec. des Pat.*, I, 133) écrit *sè* à côté de *mé*.

4. D'après une chanson recueillie à Reyriex, près de Trévoux, et publiée par Le Duc, *é* s'avancerait à l'ouest à travers les Dombes, presque jusqu'à la Saône.

Versonnex et à Marcellaz (c. de Rumilly), à Alby, à Argonnex et à Veyrier (c. d'Annecy-N.), à Saint-Jorioz (c. d'Annecy-S.) et dans quelques communes au nord de la Savoie : Grésy-sur-Aix et Drumettaz dans le c. d'Aix, Saint-Girod (c. d'Albens), Chamoux et Yenne ; il faut y ajouter la Chambre et Valloires dans la Maurienne¹. Mais *é* se rapproche de *e* à Aix-les-Bains, à Albens, à Montmélian, à Lescheraines (c. du Châtelard), tandis qu'à l'est, dans la Tarentaise, comme on l'a vu plus haut, *é* et *ê* coexistent.

Le domaine méridional de *mé té sé* couvre la majeure partie de la Drôme et de l'Ardèche : il s'étend encore à l'ouest sur la Haute-Loire, presque jusqu'au fleuve de la Loire. On ne connaît que *mé té sé* à Saint-Étienne-du-Vigan (c. de Pradelles, mais *me te se* à Pradelles), au Monastier, à Fay-le-Froid et à Champclause (c. de Fay), au Puy et à Coubon (c. du Puy-S.-E.), à Saint-Hostien (c. de Saint-Julien-Chapteuil), à Saint-Voy (c. de Tence) et à Araules (c. d'Yssingeaux) ; mais on hésite entre *e* et *é* à Cayres, à Feycenet-Latour (c. du Monastier), à Tence et au Chambon-de-Tence ; un peu plus à l'ouest, dans les c. de Saugues, du Puy-N.-O., de Saint-Paulien, de Vorey, de Monistrol et de Montfaucon, on ne connaît que *me te se*². — Dans l'Ardèche,

1. D'après un texte de Pont, où l'on trouve *tet* (= *té* ?), *té* s'avancerait à l'est jusqu'à Albertville.

2. Dans les textes en patois vellavien, du moyen âge et du XVI^e siècle, on ne trouve que *me* et *se* ; mais le *e* de ces formes avait sans doute la valeur d'un *ê* fermé. L'*ê* fermé n'apparaît dans l'écriture qu'au milieu du XVII^e siècle, dans les *Noëls* de Cordat, où *sê* voisine avec *me te se*. Au XVIII^e siècle, A. Clet écrit encore le plus souvent *me te se*, rarement *té*. Au commencement du XIX^e siècle, Deribier distingue de *e* et de *ê*, le *ê* des formes *mê té sê*. L'abbé Giban dans ses comédies écrit tantôt *e*, tantôt *ê* ; aujourd'hui au Puy, on prononce *mê té sê*.

les formes en *é* ne semblent inconnues qu'à l'extrémité septentrionale dans une partie des c. de Serrières (*e* à Serrières, mais *e* et *é* à Charnas) et de Tournon (Plats); plus au sud, on semble hésiter entre *e* et *é* à Gilhac-et-Bruzac dans le c. de la Voulte, et sans doute, dans plusieurs localités la voyelle de *mé té sé*, notée *é* par nos corr., doit se rapprocher de l'*e* muet : la chose est sûre pour Jaujac¹. Signalons encore *tché* = *se* à Baix (c. de Chomérac). — Dans la Drôme, *m*, *t*, *s* + *é* ne dépasse guère au nord la vallée de l'Isère : dans les c. du Grand-Serre (Montrigaud, Saint-Bonnet-de-Valclérieux) et de Saint-Vallier (Claveyson, Anneyron) on ne connaît que *e*, dans le c. de Tain *é* à Chanos-Curson, mais *e* à la Roche-de-Glun ; dans le c. de Saint-Donat, *e* se rapproche de *é* ; dans le c. de Romans² *e* est intermédiaire entre *e* muet et *é* fermé à Triors, mais on ne trouve que *me te se* à Châtillon-Saint-Jean et dans le c. de Bourg-du-Péage. Dans le reste du département, c'est-à-dire dans les c. de Saint-Jean-en-Royans, de Chabeuil, de Valence et de Loriol, et dans les arr. de Die, de Montélimar et de Nyons, on emploie *mé té sé*³ ; il faut signaler *ché* = *se* à Die et à Menglon.

Dans l'Isère, on n'emploie *mé té sé* que dans quelques cantons groupés au sud-ouest de l'arr. de Grenoble ; dans les c. de Valbonnais (Entraigues, Valbonnais) et de Clelles (Lalley, Clelles, le Percy, Monestier-du-Percy), les formes en *é* semblent seules connues ; elles se par-

1. Pour les noms des localités, voir la *Recue*, t. XII, p. 4, et XIII, 306-307.

2. L'auteur des chroniques patoises de l'*Impartial* de Romans et du Bourg-du-Péage écrit *me te se*.

3. Voir les noms des localités dans la *Recue*, XII, 5, et XIII, 308-309.

tagent avec les formes en *e* les *c.* de Corps (*é* à Sainte-Luce et à Saint-Laurent, mais *e* à Corps et à Beaufin), de Mens (*é* à Lavars, à Tréminis, à Saint-Sébastien et à Cornillon, *e* à Cordéac, *e* et *é* à Mens, son intermédiaire entre *e* et *é* à Saint-Jean-d'Hérans), du Monestier-de-Clermont (*é* à Gresse et à Treffort, *e* au Monestier et à Roissard, *e* et *é* à Saint-Paul-les-Monestier), de la Mure (*é* à Nantes, à N.-D.-de-Vaulx, à la Mure et à Saint-Arey, *e* à Cholonge, à Monteynard et à Villard-Saint-Christophe, *e* et *é* à la Motte-Saint-Martin, à la Motte-d'Aveillans et à Pierre-Châtel, *é* voisin de *e* à Saint-Honoré), du Villard de Lans (*é* à Lans, mais hésitations entre *e* et *é* dans les autres communes, Autrans, Méaudre, le Villard-de-Lans), de Vizille (*é* à Laffrey seulement, mais *e* à Champ, à Champagnier, à Saint-Jean-de-Vaux, à Vizille, à Vaulnaveyset à Saint-Georges-de-Commiers); il en est de même un peu plus au nord, sur les bords de l'Isère, dans les *c.* de Tullins (*é* et *e* à la Forteresse, mais *e* à la Rivière, à Tullins, à Vatilieu et à Saint-Paul-d'Izeaux), de Sassenage (*é* à Saint-Nizier-de-Pariset, mais *e* à Noyarey) et de Grenoble-E. (*é* ou *é* à Bernin, mais *e* à Saint-Ismier, au Sappey et à Saint-Nazaire). Mais si nous avançons un peu plus à l'est, au nord et à l'ouest, en atteignant les *c.* du Bourg-d'Oisans, de Domène, de Grenoble-S. et N., de Voiron, de Rives, de Vinay et de Saint-Marcellin, nous ne trouvons plus que *me te se*. Les formes *m*, *t*, *s* + *é* sont complètement isolées à Saint-Pierre-de-Chartreuse (*c.* de Saint-Laurent-du-Pont) et à Saint-Christophe-entre-2-Guiers où d'ailleurs *é* est intermédiaire entre *é* fermé et *e* muet (cf. *e* à Saint-Laurent-du-Pont). Au nord du département, Meyzieu et Villette-d'Anthon (*c.* de

Meyzieu), où la voyelle des pronoms atones flotte entre *e* et *é*, touchent à une partie du dép. de l'Ain, où les domaines de *e*, de *é* et de *ê* se rencontrent¹.

Dans les Hautes-Alpes, *é* n'est fréquent qu'au centre et au sud-ouest du département. Nos correspondants de Rosans, de Serres, de Veynes, de Risoul (c. de Guillestre), de Savines et de Molines (c. d'Aiguille)² écrivent *m*, *t*, *s + é*, tandis que ceux de Barillonnette, d'Orpierre, de Nossage-et-Bénévent (c. d'Orpierre), de Sigoyer (c. de Tallard), de Saint-Julien (c. de Saint-Bonnet), de Saint-Étienne-en-Dévoluy, de la Cluse (c. de Saint-Étienne), d'Orcières, de Réallon (c. de Savines³), de Briançon⁴, du Monétier⁵ et de la Salle (c. du Monétier) écrivent *me te se*. Nos corr. d'Aspres et de Laragne donnent les uns *é*, les autres *e*; ailleurs, on note l'*e* de *me te se* comme un son intermédiaire entre *é* et *e* (Ribeyret), entre *é* et *a* (Saint-Julien-en-Beauchène et Chorges), sans équivalent en français (la Bâtie-Neuve, noté *æ*). Il s'agit sans doute du son que M. Nicollet note *æ* et qu'il décrit ainsi: « C'est un son intermédiaire entre *e* et *i*. Il se prononce la bouche un peu moins ouverte que pour *e*, sans que les lèvres soient pressées contre les dents ni écartées aus commissures comme pour *i*; la pointe de la langue ap-

1. Dans les textes de Gratier, on relève *m*, *t*, *s + é* pour les c. de Clelles, de Corps, de Grenoble E. et S., de Mens, de la Mure et de Valbonnais, *me te se* pour tous les autres.

2. Chabrand et de Rochas donnent *me te se* pour le Queyras en général.

3. Cf. *me* à Embrun d'après un texte cité par Chabrand et de Rochas.

4. Cf. *te* dans la trad. de la *Parabole* en patois de Briançon, citée par Chabrand et de Rochas.

5. Cf. *me* proclitique, *mé* enclitique dans la *Parabole* en patois du Monétier.

puyée contre les incisives inférieures un peu plus haut que pour *e*, moins au bord que pour *i*, et sans que la partie médiane s'élève vers le palais'. »

IV. — **Me te se (che)**

Les formes du français, *me te se*, sont aussi celles qu'on emploie à l'ouest et au centre de notre région. Elles sont seules usitées sur le territoire de Belfort¹, dans le Doubs², dans la Saône-et-Loire, dans le Rhône et dans la Loire; ailleurs, où nous avons trouvé des formes en *é* ou en *è*, elles occupent encore des territoires plus ou moins étendus.

Dans la Haute-Saône, leur domaine couvre, à l'ouest et au centre du département, les arr. de Gray et de Vesoul³; à l'est, l'arr. de Lure appartient dans sa partie septentrionale au domaine d'*é*, à celui d'*e* au sud. On nous signale *me te se* dans les c. de Vauvillers (Ambiévillers, Cuve, Pont-du-Bois, mais *é* à Boulingney), de Luxeuil (Baudoncourt), de Saulx (Villers, 2^e corr. *é*), de Lure (Lyoffans), de Villersexel (Gouhenans, Villersexel), d'Héricourt (Champéy, Coisevaux, Étobon), de Champagny (Champagny, mais *e* et *é* à Clairegoutte), de Mélisey (Servance, Miélin, Haut-du-Them, mais *é* et *e* à Mélisey) et de Faucogney (Amont, mais *é* à Raddon).

1. *Phonétique du patois alpin*, Gap, 1900, p. 47; sur cet ouvrage, voir la *Recue*, XIV, 319-322.

2. Voir pourtant plus haut, p. 6.

3. Il faut excepter quelques localités, où nous avons trouvé *mu*, *tu*. Voir plus haut.

4. Voir les noms dans la *Recue*, XII, 32, 36, et XIII, 313-314. Pour *mu*, *tu*, voir plus haut.

Dans les Vosges, les arr. de Neufchâteau et de Mirecourt, à l'ouest du département, appartiennent en entier au domaine de *me te se*¹.

Dans l'arr. d'Épinal, les formes en *e* se mêlent aux formes en *é* : on emploie *me te se* à Châtel, à Thaon et à Nomexy dans le c. de Châtel (mais *mé té sé* à Bayecourt et à Villoncourt), à Moyemont dans le c. de Rambervillers (*é* dans le reste du c.), à Charmois dans le c. de Bruyères (mais *e* et *é* à Bruyères). Elles sont un peu plus fréquentes dans l'arr. de Saint-Dié, où on les signale dans les c. de Raon-l'Étape (Raon, Étival), de Senones (Ban-de-Sapt, mais *é* au Mont), de Provenchères [la Petite-Fosse, Provenchères], de Fraize (Plainfaing, Fraize), de Saint-Dié (Taintrux, la Bolle, Saint-Dié); ajoutons Brouvelieures où *e* et *é* coexistent (*é* seulement à Mortagne et à Fremifontaine dans le même c.). Mais elles sont à peine connues (Remiremont, Ramonchamp) dans l'arr. de Remiremont, qui appartient presque tout entier au domaine de *mé té sé*.

Dans le Jura, on emploie *me te se* partout dans les arr. de Dôle et de Poligny au nord, partout aussi à l'ouest dans l'arr. de Lons-le-Saulnier², sauf à Chille et à Cézia; mais au sud-est dans l'arr. de Saint-Claude, où *mé té sé* domine, on ne connaît *me te se* que dans le c. de Moirans (Montcusel, Moirans. — Dans l'Ain, les formes en *e* occupent l'ouest du département, c'est-à-dire la Bresse et les Dombes. Au nord-ouest de l'arr. de Bourg *se* > *che* dans une partie des c. de Saint-

1. Voir les noms dans la *Revue*, XII, 36-37, et XIII, 318; quelques exceptions ont été signalées plus haut, p. 7.

2. Voir les noms des localités dans la *Revue*, XII, 35, et XIII, 310-311.

Trivier-de-Courtes (Courtes, Lescheroux, Saint-Julien et Saint-Jean-sur-Reyssouze), de Pont-de-Vaux (Boissey), de Coligny (Salavre)¹, de Montrevel; à Viriat (c. de Bourg) *se* et *che* semblent également employés. Mais on dit *me te se* comme en français à Curciat-Dongalon (c. de Saint-Trivier), à Chavannes-sur-Reyssouze (c. de Pont-de-Vaux), à Marboz (c. de Coligny), à Saint-Martin-le-Châtel (c. de Montrevel), à Péronnas et à Montcet (c. de Bourg), et dans les c. de Pont-de-Veyle (Grièges, Saint-Jean-sur-Veyle), de Bâgé-le-Châtel (Manziat, Bâgé). Les c. de Treffort, de Ceyzériat et de Pont-d'Ain sur la lisière orientale de l'arr. appartiennent à *é* ou à *è*. Si l'on excepte deux ou trois localités, citées plus haut, p. 4 et 8, Bourg-Saint-Christophe, Faramans et Rignieux-le-Franc au sud-est, on emploie *me te se* sur toute l'étendue de l'arr. de Trévoux². A l'est du département, *e* est rare; en dehors des quelques communes mentionnées plus haut, où l'on hésite entre *é* ou *è* et *e*, on nous signale *me te se* à Arlod (c. de Châtillon-de-Michaille) dans l'arr. de Nantua, à Challex, à Lancrans et à Péron dans le c. de Collonges, à Thoiry (c. de Ferney) et à Échenevex (c. de Gex) dans l'arr. de Gex.

Dans la Haute-Savoie, dont le centre et le sud-ouest appartiennent à *é*, le domaine d'*e* comprend surtout le nord et l'est, au nord l'arr. de Thonon entier³, quelques communes de l'arr. de Saint-Julien situées le

1. Ajouter Coligny et Saint-Amour (Jura) d'après M. Clédât. *Rec. des Pat.*, I, 166.

2. Voir les noms dans la *Recue*, XII, 33-34, et XIII, 305.

3. Voir les noms dans la *Recue*, XII, 34, et XIII, 317; ajouter Douvaine et Saint-Paul (c. d'Évian) d'après des textes publiés par la *Recue Savoisienne*, 2^e trimestre 1900, p. 121-124.

long du Rhône, Ambilly (c. d'Annemasse), Saint-Julien, Seyssel, Desingy et Bassy (c. de Seyssel), à l'est l'arr. de Bonneville entier¹, sauf les Houches, et Faverges dans l'arr. d'Annecy². — Dans la Savoie, comme dans la Haute-Savoie, les formes en *e* se mêlent aux formes en *é* ou en *è*, et, comme on l'a vu plus haut, la qualité de la voyelle flotte entre *e*, *é*, *è* dans l'arr. de Chambéry. Mais *e* semble bien avoir la valeur de l'*e* muet du français à Saint-Offenges-Dessous (c. d'Aix, cf. *é* à Aix et à Drumettaz), à Saint-Jean-d'Arvey (c. Chambéry-N.), à la Croix-Rouge dans la banlieue de Chambéry, au Châtelard, à la Motte-Servolex, à Saint-Genix, au Pont-de-Beauvoisin, aux Échelles, à Planaise et aux Mollettes (c. de Montmélian; mais *é* et *e* à Montmélian), à la Rochette, à Saint-Pierre-d'Albigny. Dans l'arr. d'Albertville, Ugine, Grésy-sur-Isère, le c. d'Alberville (Grignon, Marthod, Mercurey, Venthon) appartiennent au domaine d'*e*, tandis qu'à Beaufort on entend un son intermédiaire entre *e* et *é*. Enfin, dans l'arr. de Saint-Jean-de-Maurienne, on emploie *me te se* à Aiguebelle³, à Saint-Georges-d'Hurtières (c. d'Aiguebelle), à Albanne (c. de Saint-Jean-de-M.), à Saint-Michel-de-M., à Lanslebourg, à Avrieux (c. Modane)⁴. — Dans l'Isère, *me te se* occupe

1. Voir les noms dans la *Revue*, XIII, 317.

2. Il faudrait ajouter Thônes, d'après la trad. de la *Parabole* citée dans la *Statistique du Mont-Blanc* (1807), p. 317, qui renferme *se*.

3. Cf. *me* dans la *Parabole* en patois d'Aiguebelle, *Statistique*, p. 304-306.

4. Dans la Tarentaise, on emploie *m*, *t*, *s+é* en général; toutefois, on trouve *te* à Bellentre (c. d'Aime) d'après un texte de Pont, *me te* à la Thuile (com. de Sainte-Foy, c. de Bourg-Saint-Maurice) d'après une note de la *Gram.*, de Duret, p. 28.

les trois arr. de Vienne, de Saint-Marcellin et de la Tour-du-Pin, situés au nord du département; l'arr. de Grenoble n'emploie ces formes qu'au nord et à l'est dans les c. d'Allevard (le Moutaret, Pinsot, Saint-Pierre-d'Allevard, Allevard, la Ferrière), de Goncelin (Froges, Hurtières, Pontcharra, Tencin), de Domène (Combe-de-Lancey, Domène, Saint-Jean-le-Vieux, Saint-Martin-d'Uriage, le Versoud, Villard-Bonnot), du Bourg-d'Oisans (Auris, Bourg-d'Oisans, le Fréney, la Garde, Livet-et-Gavet, Oz, Vaujany, Villard-Reculas), de Grenoble-S. (Bresson), de Grenoble-N. (Quaix, Proveyzieux), du Touvet (la Buissière, Saint-Hilaire, Sainte-Marie-d'Allaix, la Terrasse, le Touvet, mais *é* à Chapareillan) et de Voiron (Chirens, Voreppe, Voiron). Nous avons cité plus haut, p. 11, les cantons de l'ouest et du sud-ouest, où *é* et *è* le disputent à *e* et ceus du sud, où *m*, *t*, *s* + *é* règne seul.

Dans la partie méridionale de notre région, presque tout entière occupée par *m*, *t*, *s* + *é*, *me te se* est rare dans la Drôme et dans l'Ardèche; c'est à peine si nous avons pu citer à la p. 10 quelques communes au nord de ces deux départements, où l'on emploie les formes en *e*. Ausud-est, dans les Hautes-Alpes, et ausud-ouest, dans la Haute-Loire, leur domaine est bien plus vaste; *me te se* le dispute à *mé té sé*, comme on l'a vu plus haut, p. 12, presque partout dans les Hautes-Alpes. Dans la Haute-Loire, les formes en *e* occupent l'ouest et le nord du département, c'est-à-dire l'arr. de Brioude entier et le nord des deux autres: Craponne, Chomelix et Saint-Georges-Lagricol (c. de Craponne), Vorey, Saint-Vincent (c. de Saint-Paulien), Vernassal (c. d'Alègres) et Saugues dans l'arr. du Puy, Bas, Boisset (c. de Bas), la Chapelle-d'Aurec (c. de Monistrol) et

Saint-Julien-Molhesabate (c. de Montfaucon) dans celui d'Yssingeaux. A l'est et au sud du dép., nous avons vu qu'on hésite entre *e* et *é* ou qu'on emploie *é*.

V. — EMPLOI DES FORMES ATONES APRÈS UN IMPÉRATIF

Après un impératif, on remplace en français la forme atone par la forme tonique: *donne-le-moi* (fr. pop. *donne-moi-le*); la plupart de nos patois emploient au contraire la forme atone et disent *donne me le* ou *donne le me'*. Nous nous contenterons de signaler les exceptions, rares d'ailleurs, en distinguant les cas suivants:

1° L'usage français n'est connu que dans quelques communes des Vosges, du Doubs, du Jura, de la Saône-et-Loire, de l'Ain, de la Savoie et de l'Isère. La forme tonique, qui prend la place de l'atone après un impératif, est une des formes suivantes :

mi (atone *me*) dans le c. de Lamarche et en particulier à Ainvelle, à Dommartin (c. de Châtenois), dans le c. de Neufchâteau et en particulier à Barville, dans le c. de Coussey, dans le c. de Mirecourt et en particulier à Remicourt, à Gruey (c. de Bains) et dans le c. de Gérardmer dans les Vosges; à Cessieu (c. de la Tour-du-Pin) et à Presles (c. de Pont-en-Royans) dans l'Isère;

mwā (at. *me*) à Geney (c. de l'Isle-sur-le-Doubs) dans le Doubs, à Offlanges (c. de Montmirey) dans le Jura, à Sainte-Cécile (c. de Cluny) et à Saint-Vallier (c. de Montceau) dans la Saône-et-Loire;

1. Pour la place des pronoms, quand il y a plusieurs régimes pronominaux, nous renvoyons à un prochain article.

ma (at. *me*) à Sivignon (c. de Saint-Bonnet-de-Joux) dans la Saône-et-Loire;

mò (at. *me*) à Boisse (c. de Pont-de-Vaux) dans l'Ain;

mwé ou **mwè** (at. *me*) à Antully (c. d'Autun), à Cussy (c. de Lucenay) et à Demigny (c. de Chagny) dans la Saône-et-Loire;

mé ou **mè** (at. *me*) à Izernore dans l'Ain, à Grignon (c. d'Albertville) et à Saint-Jean-d'Arvey (c. de Chambéry-N). dans la Savoie;

mè (at. *mé*) à Séez (c. de Bourg-Saint-Maurice) dans la Savoie et à Villes (c. de Châtillon-de-Michaille) dans l'Ain'.

2° Dans quelques communes de la Saône-et-Loire, ce n'est pas la forme tonique indigène, mais la forme tonique d'une région voisine, qui s'est substituée à la forme atone après les impératifs. A Charbonnet (c. de Mesvres), *me* est le pronom atone proclitique, *moy* le pronom tonique; mais après un impératif et seulement dans ce cas, on emploie *micè* qui est la forme tonique la plus usitée dans l'arr. d'Autun: *o me parle* (il me parle), *por moy* (pour moi), *ameune lo micè*, *dône lo micè* (amène-le-moi, donne-le-moi); on trouve de même à Mercurey (c. de Givry) *o me krèn* (il me craint), *pou mica*, *bal'e ma le*, *emene ma le*: *mica* est la forme indigène, usitée au nord de l'arr. de Chalon, *ma* une forme empruntée au sud de l'arr.

3° A Saint Vérand (c. du Bois-d'Oingt) dans le Rhône, à Saint-Ismier (c. de Grenoble-E.), à Saint-Pierre-d'Allevard (c. d'Allevard et à Saint-Georges-

1. A Lagnieu, le pronom atone proclitique est identique au pronom tonique *mè*, et se distingue de l'atone enclitique après les impératifs qui est *mè*.

d'Espéranche (c. d'Heyrieux) dans l'Isère, on ne dit ni *donne-le-moi* comme en français, ni *donne me le* comme dans la plupart de nos patois, mais *donne le à moi*, en employant la forme tonique précédée d'une préposition.

Dans la plupart des localités citées ci-dessus, la substitution de la forme tonique à la forme atone est due probablement à l'influence du français; c'est du moins ce que semblent indiquer le petit nombre de ces localités, leur dispersion au milieu des autres, où la forme atone a persisté, et aussi la coexistence sur quelques points, notamment à Dommartin et à Gérardmer dans les Vosges, à Cessieu, à Saint-Ismier, à Saint-Pierre-d'Allevard et à Saint-Georges-d'Espéranche dans l'Isère, à Sivignon (S.-et-L.), à Geney (Doubs) et à Offlanges (Jura), des deux tournures: *donne-le-moi* avec le pronom tonique et *donne-me-le* avec le pronom atone. M. Meyer-Lübke suppose que l'usage français a eu pour point de départ les impératifs de la 1^{re} conjugaison: on a dit *donne-moi* au lieu de *donne-me*, pour ne pas avoir deux syllabes muettes de suite après la syllabe accentuée'. Nos patois ont sans doute obéi à une préoccupation analogue en empruntant au français le moyen d'éviter pareille accumulation de syllabes muettes. Mais on est arrivé ailleurs au même résultat, sans avoir besoin de substituer la forme tonique à la forme atone: il a suffi de faire subir à la forme atone, quand elle était employée après le verbe, une légère modification: *me* proclitique atone est devenu *mé*, *mè* ou *mu* après les impératifs dans quelques communes, où les pronoms régimes revêtent ainsi trois formes

1. *Gramm. des L. rom.*, III, § 719.

différentes, suivant qu'ils sont toniques, atones avant le verbe, atones après les impératifs. C'est ainsi que l'on trouve :

me proclitique et **mé** enclitique à Broye (tonique *mica*), à Bétoncourt (ton. *micé*) et à Jussey (ton. *mica*) dans la Haute-Saône, à Corbonod (ton. *mè*) dans l'Ain, à Semons (ton. *mi*) dans l'Isère, à Saint-Bonnet-de-Valclérieux (ton. *mi*) dans la Drôme et dans la Haute-Loire à Cayres et à Pradelles, où le sujet tonique prend la place du régime tonique ;

me procl. et **mè** enclit. à Moirans (ton. *ma*) dans le Jura, à Épinac (ton. *mica*) dans la Saône-et-Loire ;

me procl. et **mu** enclit. à Buthiers (ton. *mica*) dans la Haute-Saône et à Ruffey (ton. *mica*) dans le Doubs ; voir plus haut les formes *mu tu*.

Enfin, il faut signaler quelques communes où le pronom avant le verbe et le pronom atone après les impératifs se distinguent par l'ouverture plus ou moins grande de la voyelle. A Tossiat (c. de Pont-d'Ain, Ain), le pron. proclitique est *mè*, l'enclitique *mé*, le tonique *mé* avec un *é* très ouvert' ; à Fay-le-Froid dans la Haute-Loire, nous trouvons le rapport inverse : *mé* procl., *mè* enclitique, le régime tonique étant remplacé par le sujet tonique.

VI. — **Se** = NOUS, VOUS

M. Chabaneau, au tome IV de la *Romania*, p. 343-344, a déjà signalé l'emploi de *se* réfléchi pour *nous* avec les verbes pronominaux en Béarn, en Provence, à Valence et jusque dans le Jura, pour *nous* et pour *vous*

1. M. P. Passy a observé le même passage de *mè* à *mé* dans quelques patois comtois, voir plus haut, p. 6, note 1.

dans le Forez et dans le Berry. M. Meyer-Lübke l'a rencontré encore dans la Haute-Italie (*Gramm. des L. rom.*, III, §380), M. Gilliéron dans le département du Nord (*Mélanges gallo-romans*), M. Rousselot à Cellerouin. Le même phénomène se produit dans notre région: *se* remplace *nous*, *vous* ou seulement l'un des deux pronoms dans un assez grand nombre de communes de la Saône-et-Loire, de la Loire et du Rhône à l'ouest de notre région, du Doubs, du Jura, de l'Ain et des Savoies au centre et à l'est, des Hautes-Alpes et isolément de l'Ardèche, de la Drôme et de la Haute-Loire au sud.

Dans une partie du Jura, de l'Ain et des Savoies où, comme on l'a vu, *on* a pris la place de *nous* sujet, le réfléchi *se* s'est naturellement substitué à *nous* régime dans la conjugaison pronominale: tout comme on dit *on parle* pour *nous parlons*, on dit aussi *on se parle* pour *nous nous parlons*. Là où *on* et *nous* sujet coexistent, *se* et *nous* régime coexistent également. On dit aussi bien *on se kase* que *neu neu kasan* (nous nous cassons) à Montcusel (c. de Moirans), *on se kèse* que *nous nous kèsèn* au Vaudioux (c. de Champagnole) dans le Jura. Il est curieux de constater que dans nombre de communes où *on* est beaucoup plus employé que *nous* sujet ou même seul employé, on préfère dans la conjugaison réfléchie *nous nous parlons* à *on se parle*; c'est le cas pour Échenevex (c. de Gex), pour Thoiry (c. de Ferney), pour Ambérieux (c. de Saint-Trivier-sur-Moignans) et pour Treffort dans l'Ain, pour Alby, le Biot, Frangy, les Essert-Ésery (c. de Reignier) et Saint-Joire dans la Haute-Savoie, pour

1. Voir la *Revue*, t. XIII, 168-170.

Aime dans la Savoie, pour Mouthe et les Longevilles (c. de Mouthe) au sud du Doubs.

On conçoit sans peine que *se* ait pu passer facilement de la 1^{re} personne avec *on* = *nous* comme sujet, à la 2^e. A côté des communes du Jura, Blye, Saint-Maur, Trenal, Bornay, Dampierre, Plaisia, Doucier, Montcusel, Choux, et de l'Ain, Bouvent, où *se* est restreint à la 1^{re} personne, il en est d'autres comme Cézia (c. d'Arinthod) et Barézia (c. de Clairvaux) où l'on emploie à la fois *on se* = *nous nous* et *vous se* = *vous vous*: *on sè kasè* et *vou sè kasè* à Cézia, *on se tèsè* et *vou se kèsè* à Barézia. A Soucia (c. de Clairvaux) on emploie aussi bien *vou se* que *vou vou*, mais notre correspondant ne connaît que *nou nou* et non *on se* à la 1^{re} pers. A Saint-Laurent, où pourtant *on* remplace presque toujours *nous*, on dit *vo se* à la 2^e pers., mais *no no* à la 1^{re}. Dans la Haute-Savoie, où l'emploi de *on* pour *nous* est si fréquent, *se* n'a pénétré que très rarement à la 2^e personne; on nous signale *vo se* = *vous vous* à Chevenoz (c. d'Abondance) où d'ailleurs on semble préférer à la 1^{re} pers. *no se* à *on se*.

Se remplace *nous* et *vous* dans quelques communes de la Saône-et-Loire, de la Loire et du Rhône, où l'emploi de *on* pour *nous* sujet est inconnu. On dit par exemple à Mont-Saint-Vincent *no se kason* et *vo se kasé*, à Bissey-sous-Cruchaud, où *nous* sujet est remplacé par *je'*, *je s kasan* et *vou s kasé*. Il en est de même à Sercy (c. de Buxy) dans l'arr. de Chalon, à Saint-Bonnet-de-Joux, à Poisson (c. de Paray-le-Monial), à Saint-Julien-de-Civry (c. de Charolles), à Vauban (c. de la Clayette) et à Maltat (c. de Bourbon-

Lancy) dans l'arr. de Charolles; à Couches-les-Mines dans l'arr. d'Autun, *vous kasé*, mais *i nou kason*. On emploie encore *se* pour *nous, vous*, au nord et à l'est de la Loire, au Cergnes (c. de Belmont), à Urbise (c. de Lapacaudière), à Saint-Haon-le-Châtel' et à Ambierle (c. de Saint-Haon), à Villemontais (c. de Roanne) et à Montchal (c. de Feurs), dans le Rhône à Saint-Marcel-l'Éclairé (c. de Tarare) et à Saint-Vérand (c. du Bois-d'Oingt). *Se = nous, vous* est isolé dans l'Ardèche à Montpezat, *se = vous* dans la Haute-Loire à Saint-Julien-Molhesabate (c. de Montfaucon): *vous sé kasa*, mais *nou kasén*, avec *nou* sujet sous-entendu.

Enfin, dans une grande partie des Hautes-Alpes, *se* a pris, comme en Provence, la place de *nous*, mais non celle de *vous*; et, comme dans cette région le sujet pronominal est le plus souvent sous-entendu, on dit par exemple *se kasén* (nous nous cassons...), mais *vous kasa* (vous vous cassez) à la Cluse (c. de Saint-Étienne-en-Dévoluy), plus rarement *nou se kasén* (Briançon) ou *nous autrès se kasén* (Saint-Étienne-en-Dévoluy) avec un sujet exprimé. Cet emploi de *se* nous est signalé à Orcières, à Risoul (c. de Guillestre), aux Crottes (c. d'Embrun), à Savines et à Réallon (c. de Savines) dans l'arr. d'Embrun, à la Bâtie-Neuve, à Saint-Julien-en-Champsaur (c. de Saint-Bonnet), à Saint-Étienne-en-Dévoluy, à Sigoyer (c. de Tallard), à Aspres, à Veynes, à Barcillonnette, à Serres, à Nossage-et-Bénévent (c. d'Orpierre), à Laragne et à Rosans dans l'arr. de Gap. Il faut y joindre Séderon dans la partie de l'arr. de Nyons (Drôme) qui touche aux Hautes-Alpes.

1. Cf. dans la *Revue*, XIII, 296, l'étude de M. Blanchardon sur le *poatois* de Saint-Haon.

L'origine de *se* = *nous*, *vous*, dans le Jura, dans l'Ain et dans les Savoies, n'est pas douteuse : c'est bien le pronom réfléchi qui a pris la place des pronoms de la 1^{re} et de la 2^e pers. La substitution de *on* à *nous* dans *on parle* pour *nous parlons*, a eu pour conséquence celle de *se* à *nous* dans *on se parle* pour *nous nous parlons*. *On se parle* a entraîné *nous se parlons*, là où *nous* sujet n'était pas complètement supplanté par *on*, et la 2^e pers. s'est modelée sur la 1^{re} pers. : *vous se parlez*. Mais dans la Saône-et-Loire, dans le Rhône, dans la Loire et dans les Hautes-Alpes, *se* = *nous*, *vous*, est-il bien le pronom réfléchi ? Comme l'emploi de *on* pour *nous* sujet est inconnu dans ces départements¹, *on se parle* n'a pu servir d'intermédiaire entre *nous nous parlons* et *nous se parlons*. M. Rousselot pense que *se* n'a rien à faire avec le réfléchi et n'est qu'un reste de *nos*, *vos* réduits à *ns*, *vs*. M. Meyer-Lübke admet cette explication pour le Béarn, il la repousse pour la Haute-Italie et pour la Provence ; d'après lui, l'idée de personne s'étant affaiblie dans la conjugaison réfléchie, le pronom *se* a paru suffisant pour marquer le sens réfléchi aussi bien à la 1^{re} et à la 2^e pers. du pluriel qu'à la 3^e. Cette explication ne laisse pas que de soulever certaines difficultés : on ne voit pas notamment pourquoi *se* s'est substitué seulement à la 1^{re} et à la 2^e pers. du pluriel, plus rarement à la 2^e qu'à la 1^{re}, mais jamais à la 1^{re} et

1. L'emploi de *on* pour *nous* n'est connu dans la Saône-et-Loire qu'au sud de l'arr. de Louhans (Cuiseaux, Sainte-Croix) et au nord-ouest de l'arr. d'Autun (Antully, la Comelle), assez loin par conséquent de la région où *se* = *nous*, *vous*. On pourrait admettre à la rigueur que *se* s'est propagé du Jura et des arr. de Louhans et d'Autun à l'arr. de Charolles, et de là à la Loire et au Rhône.

à la 2^e pers. du singulier. L'explication de M. Roussetot paraît plus satisfaisante pour notre région; surtout si l'on considère que la réduction de *nos*, *vos* est particulièrement fréquente dans la Saône-et-Loire, dans le Rhône et dans la Loire. Aus nombreux exemples cités dans la *Revue*, t. XIII, 194-196 et 204-206, nous pouvons ajouter *nos* sujet > *ne*, *n* dev. voy. à Ambierle, *ne*, *nz* dev. voy. à Changy et à Urbise, *ne*, *nez* dev. voy. à Perreux, *nos* suj. et rég. > *ne*, *nez* au Cergne et à Villemontais, *nos*, *vos* > *ne*, *ve*, *nez*, *vez* au sujet et au régime, à Saint-Marcel-l'Éclairé. Des phrases comme *j nze rontèn l né* (nous nous cassons le nez), *ve v ronté la chamba* (vous vous cassez la jambe) à Rancy, *ve v ronté...* à Romenay, *je nze kasen...*, *ve vze kasé...* à Uchizy, *euvre nze* (ouvrenous) à Vauban, dans la Saône-et-Loire, sont particulièrement caractéristiques. On a dû dire d'abord *no nze* [cassons la jambe], puis *no ze*. Dès lors, la confusion était facile de *ze*, réfléchi de la 1^{re} et de la 2^e pers., avec *se* réfléchi de la 3^e.

LES FORMES TONIQUES

Issues du latin *me*, *te*, *se*, *mihi*, *tibi*, *sibi*, les formes toniques peuvent se grouper en sept catégories, suivant la nature de leur voyelle :

- 1^o *mé té sé* ou *mè tè sè* ;
- 2^o *me te se* ;
- 3^o *ma ta sa* ;
- 4^o *mo to so* ;
- 5^o *mwé twé swé* ou *mwè twè swè* ;
- 6^o *mwa twa swa* ;
- 7^o *mi ti si*.

Les formes en *é* et en *e* occupent, à l'est de notre région, le sud-est du Jura, le pays de Gex et le Bugey, les Savoies et l'arr. de la Tour-du-Pin (Isère), et à l'ouest le Forez et une partie du Lyonnais et du Roannais. Les formes en *a* et en *o* dominent dans le restant du Lyonnais et du Roannais, dans l'arr. de Mâcon et de l'autre côté de la Saône, dans les Dombes, dans la Bresse et au sud de l'arr. de Louhans ; de là elles s'avancent à travers le Jura jusqu'au sud du Doubs. Les formes en *wé* et en *wa* occupent la partie septentrionale de notre région, c'est-à-dire la Haute-Saône et presque toute l'étendue des départements du Doubs, du Jura et de Saône-et-Loire. Il faut mettre à part les Vosges, qui appartiennent au domaine de *mi ti si* ; mais les formes en *i* sont surtout fréquentes dans le Dauphiné, depuis Lyon jusqu'à la vallée de la Drôme. Tout à fait au sud de notre région, dans la Haute-Loire, dans l'Ardèche, au sud de la Drôme et dans les Hautes-Alpes, le sujet tonique de la 1^{re} et de la 2^e pers. a pris, comme en provençal, la place du régime tonique.

En général, la voyelle *a* été traitée de même dans les trois pronoms ; mais dans les zones intermédiaires entre les domaines cités plus haut, il s'est produit des mélanges de formes : tantôt c'est la 1^{re} pers. qui ne concorde pas avec la 2^e et avec le réfléchi : *mwa ta sa*, *mwa tè sè*, *micé té sé*, *mwè ta sa*, etc. ; tantôt il y a accord entre la 1^{re} pers. et le réfléchi, qui se distinguent de la 2^e pers. : *mwa tè swa*, *micé té swé*, *mi tu si*, etc. ; tantôt enfin c'est le réfléchi qui ne concorde pas avec les deux autres : *mi ti swa* ou *swé*, *mè tè swè*, *mè tè sa*, etc. On trouvera dans les paragraphes suivants un grand nombre

d'exemples de ces formes mélangées. Il faut encore tenir compte, pour le nord de notre région, de la disparition du réfléchi tonique : tandis que le réfléchi atone se maintient partout et parfois même éteint singulièrement son emploi en se substituant à *nos, vos*, le réfléchi tonique a complètement disparu sur une grande partie des Vosges et de la Haute-Saône, plus rarement dans le Doubs, dans le Jura, ailleurs encore. Mais nulle part, sauf dans les Vosges où la disparition du réfléchi est à peu près générale, les communes qui ne connaissent pas l'emploi du réfléchi tonique, ne forment des groupes étendus et compacts ; elles sont disséminées çà et là sur les domaines de *mica tica sica*, de *micé tucé sicé*, de *ma ta sa*, etc. On en trouvera plus loin l'énumération complète.

On supplée par des moyens divers à l'absence du réfléchi :

1° Dans le Doubs, dans la Haute-Saône, à l'ouest des Vosges, dans le Jura et dans la Saône-et-Loire, c'est le pronom de la 3^e pers. du sing. qui prend la place du réfléchi : *lu*, plus rarement *li* ou *le*. Dans quelques patois on le fait suivre de *même* : *lu mémou* aus Fourgs (Doubs), *lu manme* à Provenchères (Vosges), *lé môme* à Saulxures (Vosges).

2° A Nans (c. d'Amancey, Doubs), si les indications de notre correspondant sont exactes, c'est au pronom féminin sing. *li* qu'on a recours.

3° Au centre et au nord-est des Vosges et dans quelques communes du territoire de Belfort, le réflé-

1. Dans une autre région, c'est au contraire le pronom de la 3^e pers. qui a disparu et qui a été remplacé par le réfléchi. Nous nous occuperons de ce phénomène, en traitant du pronom de la 3^e pers.

chi est remplacé par le pron. de la 3^e pers. du masc. plur. (fr. *eus*) : *yeu* à Bermont et dans le c. de Belfort; *zo* dans les c. de Charmes, de Châtel, de Bruyères, de Brouvelieures, d'Épinal, de Xertigny (en particulier à Uriménil); *z'yo* dans le c. de Senones et en particulier à Mont; *so* à Moyemont et à Roville (c. de Rambervillers) et dans le c. de Plombières.

4^e A l'est et au sud-est des Vosges, on se sert d'une locution indéfinie, composée de *gent* et de *lui-même* :
ène jo lé môme à Basse-sur-le-Rupt (c. de Saulxures);

ène djo lé môme à la Bresse (c. de Saulxures);

ène jan li môme à Gérardmer et à Tendon (c. de Remiremont);

ène jan lu même dans le c. de Fraize.

La façon dont cette locution a pu se former apparaît clairement dans la traduction de la phrase du questionnaire, *il ne faut parler que pour soi* en patois de Plainfaing : *i n fō prakè keu djan pò leu* (= une gent pour lui) ; « une gent » y joue le même rôle que *chacun* dans *chacun pour soi, pour lui*; en déplaçant la préposition, on obtient la locution du c. de Fraize : *pou ène jan lu [même]*.

5^e Au sud de notre région, où les pronoms sujets se sont substitués aux pronoms régimes toniques, c'est le pronom sujet de la 3^e pers., *él* (Pradelle, Haute-Loire), *jèto* (Taulignan, Drôme), quelquefois celui de la 2^e pers. du plur. *vouz avotrèy* (Suze-la-Rousse, Baume-de-Transit), qui prend la place du réfléchi; mais la disparition du réfléchi est très rare dans cette région.

1. C'est M. Brunot, professeur à la Sorbonne, qui nous a fourni cette traduction.

Les formes toniques des pronoms régimes se répartissent dans nos quinze départements de la façon suivante¹ :

AIN : *mè, mé, ma, me, mo, may, maé, mae, ma ta cha, mo to cho, mé té sucé, mè tè saè, mè tè sa.*

ALPES (HAUTES-) : *si, se, mi tu si.*

ARDÈCHE : *si, sé, se, chi, mi, mi tu (ku) si.*

BELFORT : *mica, mica tica lu, mica tica yeu.*

DOUBS : *mica, micé, ma, mè, mica tè lu, mica tica lu, mica tè li, mica tè sica, mica tché lu, ma ta lu, mè tè lu, micé to.*

DRÔME : *mi, mé, si, jèr, mi ti chi, mi tu si (chi).*

ISÈRE : *mi, mè, mé, me, m^{ve}, mze, mèn, mèy, may, ma, mi tu si, me te si, me te s^{ve} (ch^{ve}), m^{ve} t^{ve} ch^{ve}, m^{ve} t^{ve} chi, mi ti chi, mi tsi si, mi t^{vi}, mi t^{ve}, mé t^{ve} si, mèn tèn si, me tse se, mé tse.*

JURA : *micé, mica, ma, mè, mae, may, micé té sucé, micé tè sucé, mè tè sucé, mé té li, mè tè li, mica tica lu, mica tè sè, mica tè lu, mica ta, maè tchaè saè.*

LOIRE : *me, ma, mè, maè, may, se, mi t^{ve} si, mae tae sa.*

LOIRE (HAUTE-) : *se, sé, si, èl.*

RHÔNE : *me, ma, mè, mo, mica.*

SAÔNE-ET-LOIRE : *mica, micé, micé, ma, mo, mè, me, moy, mòe, mae, maè, mica tira lu, mica ta sa, mica té sé, micé té sé, micé tè sè, micé té li, micé ta sa, ma ta so, moy toy so, man tan.*

SAÔNE (HAUTE-) : *mica, micé, mè, mica tira lu, micé tira lu, mò tò lu, mi ti lu.*

SAVOIE : *mè, mé, ma, me, maè, mae, mèn, mé té say.*

1. Dans le tableau qui suit, on n'a cité les trois pronoms que lorsque leurs voyelles étaient différentes; lorsqu'elles étaient identiques, on s'est contenté de citer la forme de la 1^{re} personne : *mi* pour *mi ti si*, *ma* pour *ma ta sa*, etc.; pour le sud de notre région, où les pronoms régimes sont remplacés par les pronoms sujets, on n'a cité que la forme du réfléchi.

SAVOIE (HAUTE-) : *mè, me, mé, may, mèn, mèn tèn sè, mèn tè.*

VOSGES : *mi, mi ti lu, mi ti le, mi ti suca, mi ti xo, mi ti so, mi ti* (loc. indéf.), *mi ti lé-mome, mi ti swé, mi ti li, mi ti z^{yo}.*

On a pu remarquer dans le tableau ci-dessus que les consonnes *m, t, s* sont sujettes à se palataliser et à passer à *m^y, t^y, s^y, m^z, ts, ch*, ou *tch*. Ce phénomène s'est produit, tantôt pour l'une ou l'autre de ces consonnes, tantôt pour toutes les trois, sur une bande de terrain qui part du sud de la Loire, suit la lisière méridionale de l'arr. de Vienne, la lisière septentrionale de l'arr. de Saint-Marcellin, pour aboutir au sud de l'arr. de la Tour-du-Pin, où elle s'élargit singulièrement vers le nord, en couvrant à peu près le territoire entier dit des Terres-Froides :

t > t^y à Bourg-Argental (Loire), dans quelques communes de l'arr. de Saint-Marcellin groupées autour de Saint-Geoirs (Viriville, Brezins, Saint-Michel) et dans la majeure partie des Terres-Froides¹;

t > ts dans le voisinage de *t > t^y*, d'une part à Saint-Jean-de-Soudain, à Saint-André-le-Gaz et à Biol dans l'arr. de la Tour-du-Pin, d'autre part à Sil-lans, à Saint-Barthélemy, à Beaurepaire, à Sonnay, à Roussillon et au Péage dans les arr. de Saint-Marcellin et de Vienne;

t > tch isolément dans le Doubs à Frambouhans;

m > m^y dans une partie des Terres-Froides²;

m > m^z à Saint-André-le-Gaz (Isère);

s > ch dans les formes toniques, partout où le même

1. Voir plus loin, p. 49 et 50.

2. Voir plus loin.

phénomène s'est produit dans les formes atones (*che*, *ché*), c'est-à-dire dans un coin du dép. de l'Ain, au nord-ouest de l'arr. de Bourg¹, dans quelques communes de la vallée supérieure de la Drôme et à Baix (*tch*), dans l'Ardèche. — *Se*, *che* doivent donner *s^{ye}*, *ch^{ye}* partout où *me te* > *m^{ye}*, *t^{ye}*; mais par suite d'une erreur de quelques correspondants, nous n'avons de renseignements que pour une partie des Terres-Froides : *s^{ye}* à Faverges, à Oyeu, au Pin, à Saint-Clair-de-la-Tour et à la Tour-du-Pin, *ch^{ye}* à la Chapelle, à Saint-Didier-de-la-Tour et au Pin.

Les formes toniques *m*, *t*, *s* + *wé*, *wè*, *wa*, *a*, *o*, *i*, ne risquent jamais de se confondre avec les formes atones *m*, *t*, *s* + *e*, *é*, *è*, *u*. Mais là où *ē* accentué a abouti au même résultat qu'*e* atone, c'est-à-dire à *é*, *è* ou *e*, la confusion s'est produite. A *me te se* toniques, dont nous déterminerons plus loin l'extension, correspondent toujours *me te se* atones; il n'y a pas d'exceptions. Si l'on considère l'ensemble du domaine des formes toniques en *e*, on voit qu'elles ne se distinguent des formes atones que dans les quelques localités où les consonnes *m*, *t*, *s* ont subi dans les premières les modifications indiquées plus haut, tandis qu'elles sont restées intactes dans les secondes. Quand les trois pronoms n'ont pas été traités de même, l'identité de la forme accentuée et de la forme atone peut se restreindre à un ou à deux d'entre eux : *me te si*, *me te s^{ye}*, *me tse se*, par exemple, ne se confondent que partiellement avec *me te se* atones. En particulier, au sud de notre région, où les pronoms sujets ont pris la place des pronoms régimes accentués, le réfléchi est le seul

1. Voir plus haut, p. 14-15, et plus bas, p. 56 et 60.

qui puisse n'avoir qu'une forme, tonique ou atone; encore y a-t-il, comme on le verra plus loin, une zone intermédiaire où le réfléchi tonique est issu du datif *sibi* et par suite ne se confond pas avec le réfléchi atone issu de l'accusatif *se*.

Sur le domaine des formes toniques en *é* ou *è*, le rapport des pronoms toniques et des pronoms atones n'est ni aussi simple ni aussi clair. Dans la partie occidentale de ce domaine, c'est-à-dire dans le Charolais, dans le Roannais, dans le Lyonnais, dans l'Isère même, et au nord dans la Bresse Louhanaise, dans le Jura septentrional et dans le Doubs, où d'ailleurs *m*, *t*, *s* + *é*, *é* se mêle souvent à *m*, *t*, *s* + *icé*, *ica*, les formes atones ont toujours un *e* féminin à la finale, et par suite se distinguent nettement des formes toniques; partout la différence est bien tranchée, nulle part on ne constate même de tendance à l'assimilation. Au centre au contraire et à l'est, dans l'arr. de Saint-Claude, dans le pays de Gex, dans le Bugey et le Valromey et dans les Savoies, les formes toniques en *en é*, *è* correspondent généralement à des formes atones en *é*, *è*; si ça et là l'identité n'est pas parfaite, on saisit sur le fait l'action de l'assimilation qui tend à identifier des formes déjà bien voisines. On peut distinguer, sur cette partie du domaine de *m*, *t*, *s* + *é*, *è*, des régions différentes :

1° L'identité est parfaite entre la forme atone et la forme tonique dans l'arr. de Saint-Claude à Saint-Laurent, à Longchaumois, à Bois-d'Amont et à Choux; dans l'arr. de Gex à Vesancy, à Versonnex et à Gex; dans l'arr. de Nantua à Châtillon-de-Michaille, à Saint-Germain-de-Joux, à Brénod et à Petit-Abergement;

dans l'arr. de Bourg à Treffort; dans l'arr. de Belley à Corlier, à Hauteville, à Cormaranche, à Ruffieu, à Fitignieu, à Sutrieu, à Arandas, à Vaux, à Lagnieu, à Culoz et à Lhuis; dans l'arr. de Saint-Julien à Esserts-Ésery, à Pers-Jussy, à Cruseilles, à Andilly, à Seyssel et à Bassy; dans l'arr. d'Annecy à Versonnex, à Alby et à Doussard; dans l'arr. de Bonneville aus Houches; dans l'arr. de Chambéry à Saint-Offengens-Dessous, à Aix-les-Bains, à Grésy-sur-Aix, à Drumettaz-Clarafond, à Lescheraines; dans l'arr. d'Albertville à Beaufort; dans l'arr. de Moutiers à Aimes, à Bourg-Saint-Maurice, à Tignes, à Bozel; dans l'arr. de Saint-Jean-de-Maurienne, à la Chambre, à Lanslebourg et à Valloires. Elle paraît accidentelle aus Avenièrès, dans l'Isère, non loin du Bugey.

2° L'identité est restreinte à la 2^e personne à Chille (Jura) où *muè tè swè* toniques correspondent à *mè tè sè* atones; à la 1^{re} et à la 2^d pers. dans quelques communes de l'Ain : à Villes (c. de Châtillon-de-Michaille) et à Divonne (c. de Gex) *mè té* servent à la fois de pronoms atones et de pronoms toniques, mais le réfléchi a deus formes, *sé* et *saè* à Villes, *sé* et *swé* à Divonne. Nous trouvons de même *mè tè sè* atones et *mè tè saè* toniques à Corcelles (c. de Brenod), et dans l'Isère à Méandre (c. du Villard-de-Lans) et à Chapareillan (c. de Vizille), le réfléchi paraît avoir un *é* fermé quand il est tonique, un *e* muet, quand il est atone.

3° La différence est très faible entre les formes toniques qui ont un *é* ouvert et les formes atones qui ont un *é* fermé à Ceyzériat, à Belley et à Cressin-Rochefort dans l'Ain; à Saint-Girod (c. d'Albens), à Yenne, à Chamoux, à Montmélian et à Séez dans la

Savoie; à Frangy, à Meythet et à Saint-Jorioz dans la Haute-Savoie. Elle est plus faible encore à Corlier, à Tossiat et au Poisat dans l'Ain, à Saint-Thibaut-de-Couz dans la Savoie, à Veyrier dans la Haute-Savoie, où la forme atone a un *é* ouvert, la forme tonique un *é* très ouvert.

4° Même dans l'Ain et dans les Savoies, où l'identité est si fréquente, les formes toniques en *é*, *è* correspondent parfois à des formes atones en *e*. Tel est le cas dans l'Ain, pour quelques localités situées sur les frontières des domaines d'*é* et d'*e* toniques : Corbonod, Échenevex, Thoiry, Challex, Lancrans, Izernore, Péronnas et Moncet; pour quelques communes au nord et à l'est de la Haute-Savoie : Thonon, Ambilly, le Biot, Bonneville, Cluses, Sallanches, Domancy, Passy, et aussi pour Desingy et pour Faverges au sud-ouest. Il en est de même dans bon nombre de communes de la Savoie, à Planaise, à Venthon, à Albens, à Saint-Jean d'Arvey, à la Croix-Rouge dans la banlieue de Chambéry, au Châtelard, au Pont-de-Beauvoisin, aus Mollettes, à Ugines, à Saint-Michel-de-Maurienne, à Avrieux. Mais on verra que dans beaucoup de ces localités, à la tonique comme à l'atone, *mé té sé* et *me te se* coexistent et tendent par suite à s'assimiler. Cf. plus haut, p. 9 et 16, et plus loin, p. 36.

I. — LES FORMES EN *è*, *é*

Elles dominent à l'est et au centre de notre région, dans les Savoies, dans une partie de l'Isère, de l'Ain et du Jura. Il faut y ajouter un peu plus au nord quelques communes du Doubs et à l'ouest, entre la Saône et la Loire, quelques cantons du Lyonnais, du

Roannais et du Charolais. *E* fermé semble plus fréquent qu'*è* ouvert dans les Savoies; partout ailleurs c'est *é* ouvert qui l'emporte. Dans le Doubs et dans le Jura, dont la partie septentrionale appartient au domaine de *m, t, s + α é* ou *α a*, les formes en *è* se combinent souvent avec ces dernières; dans les Savoies, *m, t, s + é* et *m, t, s + e* coexistent souvent. Sur le rapport des formes toniques et des formes atones en *é* ou *è*, voir plus haut, p. 35-35.

1^{re} **Mé té sé, mè tè sè**

Dans la Haute-Savoie, l'*é* des formes pronominales est nettement ouvert au Biot¹, à Ambilly (c. d'Annemasse, aus Esserts-Ésery (c. de Reignier), à Cruseilles, à Meithet et à Saint-Jorioz (c. d'Annecy-S.), à Veyrier (c. d'Annecy-N.), à Doussard (c. de Faverges), à Passy (c. de Saint-Gervais). On hésite entre *è* et *é* à Thonon, à Faverges² et aus Houches (c. d'Annecy; mais on dit *é* à Pers-Jussy (c. de Reignier), à Andilly (c. de Cruseilles), à Seyssel et à Bassy (c. de Seyssel), à Alby, à Sallanches et à Domancy (c. de Sallanches), à Cluse. A Desingy (c. de Seyssel), la voyelle très brève flotte, d'après notre correspondant, entre *e* et *é*, et nos correspondants de Chevenoz (c. d'Abondance) et de Bonneville écrivent tantôt *mé té sé*, tantôt *me te se*.

Dans la Savoie, *é* occupe le nord de l'arr. de Chambéry (Saint-Jean-d'Arvey, Grésy-sur-Aix, Drumettaz-Clarafond, Lescheraines), Ugines dans l'arr. d'Albert-

1. Ajouter Douvaine et Saint-Paul (c. d'Évian) d'après des textes publiés par la *Revue Savoisiennne*, 2^e trim. 1900, p. 122-123.

2. Brachet donne pour Faverges *met tet seïn*.

ville, la Chambre et Valloires¹ dans l'arr. de Saint-Jean-de-Maurienne; il se rapproche de *e* à Aix-les-Bains², de *é* à Chindrieux (c. de Ruffieux), au Châtelard, et à l'est dans la Tarentaise, à Aime, à Bourg-Saint-Maurice et à Bozel³. Notre corr. de Lanslebourg, dans la Maurienne, écrit tour à tour *mé mē me* et *te*. Enfin *é* nous est signalé à Saint-Girod (c. d'Albens), à Yenne, à Chambéry (banlieue de la Croix-Rouge), au Pont-de-Beauvoisin, à Saint-Thibaut-de-Couz (c. des Échelles), à Montmélian, à Planaise et aux Mollettes (c. de Montmélian), à Chamoux dans l'arr. de Chambéry, à Beaufort⁴ et à Venthon dans l'arr. d'Albertville, à Séez et à Tignes⁵ dans l'arr. de Moutiers, à Saint-Michel-de-Maurienne et à Avrieux (c. de Modane) dans la Maurienne.

Les formes anciennes *mey*, *tey*, que l'on trouve au XVI^e siècle dans les *Noëls* de N. Martin (1555), dans le *Prologue fait par un messager savoyard* (1596) et dans la *Plaisante pronostiquation* (1603), semblent avoir laissé quelques traces à Seyssel et à Bassy d'une part, à Albanne de l'autre, à en juger d'après la graphie de nos correspondants, *méh téh* (Seyssel et Bassy), *méc tée* (Albanne).

Si nous remontons vers le nord, en suivant la fron-

1. Pour la Chambre et Valloires, voir p. 76, notre chap. VIII.

2. La *Parabole* en patois des Beauges renferme *met tet sé*.

3. Ajouter la Thuile (com. de Sainte-Foy, c. de Bourg-Saint-Maurice) d'après une note de la *Gramm.* de Duret, p. 28. Pour Bozel et le Bourg, voir plus loin, p. 45. Dans les textes en patois de la Tarentaise, de Tignes, de la Gurrez, de Beaufort et d'Albertville, publiés par Pont, on lit *met tet set*.

4. A Beaufort, *é* se rapproche de *e*; il faut, dit notre corr., placer la bouche comme pour *e* et prononcer *é*.

5. Voir plus loin, p. 76, notre chap. VIII.

tière suisse, nous rencontrons encore les formes en *ê* sur un territoire assez vaste qui s'étend au nord jusqu'au Doubs, et à l'ouest jusqu'à la rivière d'Ain; toutefois quelques communes groupées au sud-ouest de Nantua, et entre Virieu et Belley appartiennent au domaine des formes en *a*. On emploie dans l'arr. de Belley *m*, *t*, *s* + *ê*, à Belley, à Cressin-Rochefort (c. de Belley), à Culoz et à Corbonod (c. de Seyssel), à Ruffieu et à Fitignieu (c. de Champagne), à Hauteville et à Corlier (c. de Hauteville), à Vaux (c. de Lagnieu) et à Arandas (c. de Saint-Rambert), *m*, *t*, *s* + *ê* à Lhuis, à Lagnieu¹ et à Cormaranche (c. de Hauteville); dans l'arr. de Nantua *ê* à Brenod, au Petit-Abergement et à Corcelles² (c. de Brenod), au Poisat (c. de Nantua), à Bouvent (c. d'Oyonnax)³, *ê* à Châtillon-de-Michaille; dans l'arr. de Bourg *ê* dans quelques communes de la lisière orientale, à Tossiat (c. de Pont-d'Ain), à Ceyzériat, à Treffort et jusqu'à Péronnas et à Montcet (c. de Bourg); dans l'arr. de Gex, *ê* à Vesancy et à Échenevex (c. de Gex), *ê* à Lancrans et à Challex (c. de Collonges) et à Versonnex (c. de Ferney), *ê* ou *é* à Thoiry (c. de Ferney) et à Gex. — Dans l'arr. de Saint-Claude, *mêe tée* à peine distincts de *mèy, tèy*, à Montcusel (c. de Moirans), semblent des restes de formes plus anciennes; on emploie des formes en *ê* à Choux (c. des Bouchoux), à Bois-d'Amont et à Tancua (c. de

1. D'après un 2^e corr. de Lagnieu, le *ê* de *mê tè sè* n'est pas tout à fait fermé.

2. Corcelles, qui emploie *saè* comme réfléchi, subit l'influence des formes voisines en *a*. Il faut ajouter Jujurieux (c. de Poncin) où, d'après M. Philippon, on dit *mê tè sè*.

3. Les indications de notre corr. de Bouvent sont obscures : il écrit *mai, tè, sei*, et il indique une prononciation intermédiaire entre *oi* et *in* français.

Morez) et dans quelques communes au sud de l'arr. de Poligny, à Foncine-le-Haut (c. de Planches-en-Montagne) et au Vaudioux (c. de Champagnole'). On dit *mè tè* à Longchaumois (c. de Morez) et *mé té* à Quintigny (c. de Bletterans, arr. de Lons-le-Saunier), mais le réfléchi est remplacé par *li* (lui); à Saint-Laurent, on dit *m*, *t*, *s* + *é* d'après un corr., *mè tè li* d'après un autre.

En continuant à remonter vers le nord le long de la frontière, nous atteignons, après avoir traversé les cantons de Mouthe et de Pontarlier, qui appartiennent au domaine des formes en *a*, le c. de Montbenoit où dominant les formes en *è* (Maison-du-Bois, les Allemands, Saint-Gorgon, Montbenoit, la Longeville, Ville-du-Pont, Gilley, la Chaux-de-Gilley); *sè* est remplacé par *lu* (lui) à Lièvremon. Plus au nord encore, *mè tè* est complètement isolé dans la Haute-Saône à Villersexel, au milieu des formes en *wa* et en *wè*.

Au sud, le domaine de *m*, *t*, *s* + *é*, *è* dépasse un peu les limites des départements de l'Ain et de la Savoie et empiète d'une part sur l'arr. de la Tour-du-Pin, d'autre part sur l'arr. de Grenoble dans l'Isère. Le sud de l'arr. de la Tour-du-Pin appartient à *me te se*, le sud-ouest à *mi ti si*; mais au nord on emploie *m*, *t*, *s* + *é* dans les c. de Crémieu (Porcieu, Veyssilieu, Frontonas, Saint-Hilaire-de-Brens; à Vertrieu *mi ti* et *mé té*) et de Morestel (le Bouchage, les Avenières, Morestel, son intermédiaire entre *e* et *é* à Charette et à Bouvesse-

1. M. Thévenin dans sa monographie du patois du Vaudioux donne aussi *mè tè*, et je lis *met* (= *è* ou *é*) dans un texte en patois de Crans (c. des Planches) publié par la *Recue*, IV, p. 54, 58, 144, etc.

Quirieu)¹ et à Vasselin et à Vignieu dans le c. de la Tour-du-Pin; *m*, *t*, *s* + *é* à Dolomieu (c. de la Tour-du-Pin) et au Pont-de-Beauvoisin². — Au nord-est de l'arr. de Grenoble, sur les frontières de la Savoie, *é* des formes pronominales se rapproche de *a* et l'on trouve quelques traces de formes plus anciennes *éy* ou *ay*. Deux correspondants de Saint-Christophe-entre-deux-Guiers (c. de Saint-Laurent-du-Pont) donnent *é* très ouvert, un 3^e *a*. On ne connaît que *é* à Pontcharra (c. de Goncelin), à Chapareillan (c. du Touvet) et au Touvet³; mais à la Buissière (c. du Touvet) *é* d'après un corr., *éy* ou *céy* avec un *e* furtif d'après un autre; dans le c. d'Allevard, *é* très ouvert au Moutaret, à Pinsot et à Saint-Pierre-d'Allevard, *ây* ou *éy* à Allevard d'après un corr., *é* très ouvert voisin de *a* d'après un autre; notre corr. d'Hurtières (c. de Goncelin)⁴ ne peut préciser le son de la voyelle de *mé té sé*, il tient à la fois de *é*, de *i* et de *è*. Le reste de l'arr. de Grenoble appartient au domaine de *mî tî sî*; toutefois, à l'ouest de Grenoble, aux frontières de l'arr. de Saint-Marcellin, on retrouve les formes en *é* ou en *è*: *mé té sé* aux environs de Grenoble, *mè tè sè*, mai *smi mèmo*

1. Les indications fournies par Gratier pour les c. de Crémieu, de Morestel et de la Tour-du-Pin concordent avec les nôtres; mais il ne faut pas oublier que les traductions du *Loup et l'Agneau*, qu'il a recueillies, ne sont pas suffisamment localisées et ne peuvent être regardées comme des spécimens fidèles pour des cantons entiers, mais seulement pour certaines communes de ces cantons.

2. M. Devaux donne comme nous *mè* pour le Pont, *Essai*, etc., p. 164; d'après Gratier *mè té*.

3. Cf. *mè tè*, d'après Gratier dans le c. du Touvet.

4. Gratier donne *mey*, *tey*, pour le c. de Goncelin, formes qui ne sont sûrement pas employées partout dans les 17 communes de ce canton.

(moi-même à Noyarey (c. de Sassenage)¹, *m, t, s + é* ou *é* à côté de *mi ti si*, donnés par d'autres correspondants, à Méaudre et à Autrans dans le c. du Villard-de-Lans. — Dans l'arr. de Saint-Marcellin, qui touche à la fois au domaine de *mi ti si* (arr. de Grenoble et de Vienne) et à ceux de *m, t, s + é* et de *me te se* (arr. de la Tour-du-Pin), toutes ces formes se rencontrent et se mêlent : *e, é* et quelques traces de *i* à Tullins et à la Rivière (c. de Tullins)² et à Chattes (c. de Saint-Marcellin)³, *e* et *é* à la Forteresse (c. de Tullins), mais seulement *é* à Saint-Romans (c. de Pont-en-Royans), à Izeaux (c. de Rives) et à Saint-Paul-d'Izeaux (c. de Tullins). — *M, t, s + é* est isolé à Chanas (c. de Roussillon) dans l'angle sud-ouest de l'arr. de Vienne, à Claveyson mais *mi même* dans le c. de Saint-Vallier et à Triors (c. de Romans) dans la Drôme.

Le domaine occidental de *m, t, s + é* est enserré entre celui de *me te se* au sud de la Loire, et celui de *ma ta sa* dans le Rhône et dans la Saône-et-Loire ; il comprend dans la Loire : Saint-Barthélemy-Lestra, Essertines et Montchal (c. de Feurs), Saint-Symphorien-de-Lay, Fourneaux et Saint-Cyr-de-Favières (c. de Saint-Symphorien), Villemontais (c. de Roanne), Saint-Haon⁴, Changy (c. de Lapacaudière) ; dans le Rhône : Montrottier (c. de Saint-Laurent-de-Chamousset), Saint-Vérand, Chamelet, Létra et Ville-sur-Jarnioux (c. du Bois-d'Oingt), Pouilly-le-Monial

1. Cf. *mè tè* dans le c. de Sassenage, d'après Gratier.

2. Gratier ne donne que *me te* pour le c. de Tullins.

3. Cf. *mè tè* d'après Gratier, dans le c. de Saint-Marcellin.

4. M. Blanchardon donne aussi *mè tè sè* pour Saint-Haon, voir la *Revue*, XV, 52-53, et on lit *tei* dans un texte en patois de Saint-Haon et de la Côte-de-Renaion, cité par Gras.

(c. d'Anse) et Claveisolles (c. de Lamure); dans l'arr. de Charolles (Saône-et-Loire), Ligny-en-Brionnais (c. de Semur), Vauban (c. de la Clayette) et Poisson (c. de Paray-le-Monial). Dans toutes ces communes le *è* de *m*, *t*, *s* + *è* est très ouvert et tend à passer à *a*; un de nos corr. d'Ambierle (c. de Saint-Haon) le note par *ae* avec un *a* furtif à peine sensible, un deuxième indique seulement un *è* très ouvert. Nos corr. de Saint-Igny-de-Roche (c. de Chauffailles) et de Saint-Julien-de-Civry (c. de Charolles) donnent, les uns *è* très ouvert, les autres *a*.

2° **Mèn, tèn, sèn**

D'après M. Devaux (*Essai*, etc., p. 164), on dit *mèn* dans quelques communes de l'Isère, groupées d'une part autour de la Côte-Saint-André, de l'autre autour de Saint-Bueil (c. de Saint-Geoire). Nos corr. nous indiquent en effet *mèn tèn* à Velanne (c. de Saint-Geoire), *mèn, tèn, sèn* à Gillonnay et *mèn tèn* au Mottier, dans le c. de la Côte-Saint-André, *mèn tèn*, mais *si*, à la Côte¹. Dans un canton de la Savoie, voisin du c. de Saint-Geoire, aus Échelles, on emploie *mèn tèn* à côté de *mè tè* et de *muè twè*. Une nasalisation semblable s'est produite dans la Haute-Savoie à Frangy et à Argonnex (c. Annecy-N.)², mais seulement pour la 1^{re} et la 2^e pers., le réfléchi est *sé*; d'ailleurs un deuxième corr. de Frangy ne donne que *mèn*, mais *tè*, et notre corr. d'Argonnex emploie aussi bien

1. Cf. *min tin* (= *mèn, tèn*), d'après Gratier, dans le c. de la Côte Saint-André; mais plusieurs communes de ce canton appartiennent, comme on le verra plus loin, au domaine de *mi ti si*.

2. Cf. *men de* = moi je ..., dans la *Parab.* en pat. de Thônes, publiée dans la *Statistique du Mont-Blanc*.

mè tè que *mèn tèn* ; il s'agit évidemment d'une nasalisation adventice, qui se produit surtout à la 1^{re} pers. sous l'influence de la nasale initiale, pour se propager ensuite à la 2^e, plus rarement au réfléchi. On en trouve encore des traces sur le domaine vosgien de *mi ti si* : on dit *mèn té* à la Petite-Fosse (c. de Provenchères) et *mèn té* ou *mèn ti* à Provenchères¹ ; la nasalisation disparaît quand le pronom est suivi de *même* : *mi-même*.

3^o Mé, t^{vé}

Dans quelques communes de l'arr. de Saint-Marcellin, à Saint-Michel-de-Saint-Geoirs et à Saint-Geoirs, *té* s'est palatalisé en *t^{vé}* ; mais *mi* est aussi employé que *mé* à Saint-Geoirs et on dit toujours *mi même* à Saint-Michel.

4^o Mélange de é, è et de e

Au sud de l'arr. de Vienne, dans le c. de Roussillon, voisin du domaine de *e* qui s'étend au sud de la Loire, on dit *mé*, mais *tse* à Roussillon ; nous n'avons pas de renseignements sur le réfléchi.

5^o Mélange de é, è et de a

Il s'est produit isolément dans l'Ain, à Izernore (*mè tè sa*) et à Corcelles (*mè tè saè*), dans la Savoie à Saint-Offenges-Dessous (*mè tè say*), et l'on a vu plus haut, p. 40, que dans quelques communes de l'Isère, les formes en *è* et les formes en *a* coexistent.

6^o Mélange de é, è et de wa

Dans la zone intermédiaire entre le domaine de

1. Adam indique pour Provenchères *men*, *mein*, *min* et *té*.

mica tica sica et celui de *m*, *t*, *s* + *è*, qui s'étend de l'ouest à l'est à travers le Doubs et le Jura, on trouve des localités où le pronom de la 2^e pers., et plus rarement le réfléchi sont en *è* ou *é*, tandis que le pronom de la 1^{re} pers. est en *ica*. On emploie :

mica tè sica à Fertans et là à Refranche, dans le c. d'Amancey (Doubs ; nous n'avons pas de renseignements pour le réfléchi à la Bosse et à la Chénalotte c. du Russey), à Landresse (c. de Pierrefontaine), à Chaux-lès-Passavant (c. de Vercel), à Amancey¹, à Arc-sous-Cicon (c. de Montbenoit), où *mica tè* seuls nous sont attestés ;

mica tè lu (lui) au Russey et à Grand-Combe-des-Bois (c. du Russey), à Passonfontaine (c. de Vercel), et à Levier où *mica* et *micé* sont également usités. Il faut ajouter *mica tè lu* à Offlanges (c. de Montmirey), dans le Jura ;

mica tché lu (lui) à Frambouhans (c. de Maiche) ;

mica tè li (elle) à Nans (c. d'Amancey) ;

mica tè sè à Foulnay (c. de Chaumergy), dans le Jura ; faute de renseignements sur le réfléchi, nous ne pouvons indiquer que *mica tè* à Saint-Lothain (c. de Sellières), à Supt (c. de Champagnole) et à Cernans (c. de Salins). Un peu plus à l'ouest, à Sainte-Croix (c. de Montpont), dans l'arr. de Louhans, on trouve à la fois *mica* et *ma*, mais seulement *tè*.

7^e Mélange de *é*, *è* et de *wé*, *wè*

Il se produit dans les mêmes conditions et à peu près dans les mêmes régions que le mélange de *é* et de *ica*. On trouve donc :

1. Cf. *mica* dans un texte en patois d'Amancey et de Deservillers, publié par la *Revue des Pat. gal.-rom.*, 1, 133-134.

micè tè swè, dans le Jura, à Bornay (c. de Lons-le-Saunier), et à Chille (c. de Conliège); le réfléchi nous manque pour Doucier (c. de Clairvaux) et pour Trenal (c. de Lons-le-Saunier); on trouve de même *micè tè* dans le Doubs à Flangebouche (c. de Pierrefontaine), au Lac-ou-Villers (c. de Morteau) et à Levier (cf. *micà té lu*);

micé té li (lui) à Savigny-en-Revermont (c. de Beaurepaire), dans l'arr. de Louhans (Saône-et-Loire);

micè tè sè à Sagy (c. de Beaurepaire), *micé té sé* à la Truchère (c. de Tournus), à l'est de la Saône-et-Loire; nous n'avons de renseignements que pour la 1^{re} et la 2^e pers. dans quelques localités voisines : *micè tè* à Bruailles (c. de Louhans), à Rancy (c. de Cuisery) et à Igé (c. de Cluny), *micé té* à Ratte (c. de Louhans);

mè tè swè à Sirod (c. de Champagnole, Jura), et *mé té swè* à Divonne (c. de Gex, Ain).

8° Mélange de *é* et de *i*

Il n'y a à signaler que *mî t^hé* à côté de *mé t^hé* à Saint-Geoirs (Isère), et *mèn ti* dans le c. de Provençères (Vosges).

9° Mélange de *é* et des formes du sujet

Dans la Haute-Loire et dans l'Ardèche où, comme sur le domaine provençal, le pronom sujet a pris la place du pronom régime tonique à la 1^{re} et à la 2^e pers., le pronom réfléchi s'est maintenu sous la forme *sé* dans quelques localités. On trouve :

yèw tu sé au Bège (c. de Montpezat) et à Lablachère (c. de Joyeuse), dans l'Ardèche;

yèw tʰu sé à Cayres et au Monastier, dans la Haute-Loire;

yèg tʰu sé à la Voûte-Chilhac, dans la Haute-Loire.

II. — LES FORMES EN *e*

Les formes en *e* occupent un domaine situé entre celui des formes en *é*, *ê*, et celui des formes en *i* : aussi se mêlent-elles fréquemment aux unes et aux autres. Elles occupent le sud de la Loire et du Rhône, une partie des arr. de la Tour-du-Pin et de Saint-Marcellin, dans l'Isère, et quelques cantons de la Savoie.

1° *Me, te, se*

On emploie *me te se* dans la Loire, au sud-ouest de l'arr. de Roanne (Champoly, Juré), et dans la majeure partie des arr. de Montbrison et de Saint-Étienne, dont quelques rares communes appartiennent au domaine de *mê té sé*. On trouve *me te se* dans le premier, à Saint-Didier-sur-Rochefort et aux Salles dans le c. de Noirétable, à Ailleux (c. de Boën), à Chalain-d'Uzon, à Savigneux et à Moingt dans le c. de Montbrison, à Margerie (c. de Saint-Jean-Soleymieux)¹, à Chamblès (c. de Saint-Rambert) et sur la rive droite de la Loire, à Viricelles (c. de Saint-Galmier); dans le second, à Firminy (c. du Chambon), à Saint-Étienne²,

1. Cf. *me* dans les textes en patois de la plaine de Montbrison et de Saint-Jean-Soleymieux, publiés par Gras, p. 210, 211, 237, 243.

2. Cf. au XVII^e siècle *met* dans les poésies de Chapelon : le chroniqueur actuel du journal *la Loire* emploie *mei tei* (= *mê tè* ?), mais on trouve *me* dans le texte de Linossier, cité par Gras, p. 259.

à Saint-Héand et à la Fouillouse (c. de Saint-Héand), à Saint-Chamond et à Izieux (c. de Saint-Chamond), à Saint-Joseph-de-Rivière (c. de Rive-de-Gier)¹. — Tandis qu'au centre et au nord du dép. du Rhône on emploie *ma ta sa* ou *mé té sé*, dans l'arr. de Lyon on ne connaît guère que *me te se*, attesté à Grézieux² (c. de Saint-Symphorien-sur-Coise), à Mornant, à Longes (c. de Condrieu) et à Givors ; au nord de l'arr., à Limonest, *me te* et *ma ta* coexistent, mais aux Chères (c. de Limonest), on ne connaît plus que *ma ta*.

Une étroite bande de terrain qui suit le Rhône au nord de l'arr. de Vienne, fait suite de l'autre côté du fleuve au domaine lyonnais de *me te se*. Elle englobe Corbas (c. de Saint-Symphorien-d'Ozon) et le c. de Meyzieu entier : Meyzieu, Jonage, Jons, Chavanoz ; toutefois à Villette-d'Anthon *e* n'est pas complètement muet et se rapproche de *é*, et il en est sans doute de même à Genas, où un corr. nous signale *me te se*, un autre *mé té sé*. Il faut ajouter à ce petit domaine le village voisin de Saint-Maurice-de-Gourdans dans l'Ain, et Hières dans le c. de Crémieu au nord de l'arr. de la Tour-du-Pin. — La plus grande partie de l'arr. de la Tour-du-Pin appartient aux formes mouillées *mye tye sye*. M. Devaux déclare que *me* s'étend sur la lisière sud des Terres-Froides, depuis Bevenais (c. du Grand-Lemps), jusqu'à Miribel (c. de

1. Cf. *me, te, se* dans les poésies de Roquille en patois de Rives-de-Gier.

2. On lit *me* dans un texte en patois de Saint-Symphorien-sur-Coise, publié dans la *Recue*, I, 107 sqq., *me te se* dans un texte en patois de Grézieu (*ibid.*, VII, 285) et Pultspelu donne *me te* pour Craponne, *Dict.*, CX.

Saint-Laurent-du-Pont). Il faut y ajouter une partie des arr. limitrophes de Saint-Marcellin et de Grenoble. On ne nous signale *me te se*, dans l'arr. de la Tour-du-Pin, qu'à Saint-Chef (c. de Bourgoin), à Merlas (c. de Saint-Geoire) et à Charavines (c. de Virieu)¹; *me te* est moins fréquent que *m^ee t^ee* à Montferrat (c. de Saint-Geoire) et *mé té sé* le dispute à *me te se* aus Avenièrès au sud du c. de Morestel. — Nous avons déjà cité les communes de l'arr. de Saint-Marcellin, où l'on trouve à la fois *me te se* et *m. t. s + è*; on n'emploie que *me te se* à Charnècles (c. de Rives)²; un corr. de Vinay laisse le choix entre *me te se* et *mi ti si*, mais un deuxième ne donne que *me te se*, un troisième que *mi ti si*; le quatrième et le cinquième donnent aussi *me te se*, mais *mi* dans *mi mémo*³. A Varacieux (c. de Vinay), le *e* de *me te se*, au témoignage de notre corr., se rapproche à la fois de *i* et de *e* muet. — Dans l'arr. de Grenoble on n'emploie *me te se* que dans les parties limitrophes des arr. de Saint-Marcellin et de la Tour-du-Pin, à Voiron, à Voreppe et à Chirens dans le c. de Voiron⁴ et à Saint-Laurent-du-Pont. Au sud de Grenoble, *me te se* occupe encore quelques communes des cantons voisins de Grenoble-S. et de Vizille, notamment Bresson et Champ; mais à Vaulnaveys *me te se* et

1. *Me te*, d'après Gratier, dans le c. du Grand-Lemps; mais au nord du c., à Biol et à Eydoche, *mi ti*.

2. Cf. *me te*, d'après Gratier, dans le c. de Rives; mais on nous signale *mè té* à Izeaux.

3. Cf. *me té*, d'après Gratier, dans le c. de Vinay.

4. Il faut y joindre Saint-Nicolas-de-Macherin, d'après Vial, *Vie d'un bon Curé*, etc., *passim*; Gratier donne pour le c. de Voiron *mèy tey*, formes qui ne peuvent appartenir au c. entier.

mi ti si coexistent, et à Champagnier on connaît bien *me et te*, mais le réfléchi est *si*.

Nous avons déjà trouvé *me te se* à côté de *mé té sé* dans une partie des Savoies; on n'emploie que *me te se* à Boège, à Saint-Julien, à Saint-Joire et à Ville-en-Sallaz (c. de Saint-Joire), à Taninges et à Samoëns dans la Haute-Savoie, à Saint-Pierre-d'Albigny dans la Savoie.

2° *M^{ye}, t^{ye}, s^{ye} (ch^{ye})*

D'après M. Devaux (*Essai*, p. 164), *mye* est la forme usuelle dans la plus grande partie des Terres-Froides (arr. de la Tour-du-Pin), c'est-à-dire dans le quadrilatère formé par Bourgoin et la Côte-Saint-André à l'ouest, le Pont-de-Beauvoisin et Miribel à l'est. Nos correspondants nous signalent *m^{ye}* et aussi *t^{ye}*, *s^{ye}* à la Tour-du-Pin et à Saint-Clair-de-la-Tour, *m^{ye} t^{ye} ch^{ye}* à la Chapelle et à Saint-Didier-de-la-Tour. Quelques-uns ont oublié de nous signaler les formes du réfléchi; on nous indique seulement *m^{ye} t^{ye}* à Panissage et à Saint-Ondras dans le c. de Virieu¹, à Saint-Victor-de-Cessieu (c. de la Tour-du-Pin), aus Abrets (c. du Pont-de-Beauvoisin), à Charancieu (c. de Saint-Geoire²). Sur les frontières des Terres-Froides, les formes avec consonne mouillée se mêlent aus formes en *e* et aus formes en *i*: au nord, à Faverges (c. de la Tour-du-Pin), on emploie *s^{ye}*, mais *me te*; à l'est, à Montferrat (c. de Saint-Geoire), à côté de *m^{ye} t^{ye}* on

1. Le texte de Gratier pour le c. de Virieu renferme *m^{ie} t^{ae}*; mais on nous signale *me te se* à Charavines, *me te s^{ye}* ou *ch^{ye}* à Oyeu et au Pin.

2. Cf. *t^{ie}*, d'après Gratier, dans le c. de Saint-Geoire; mais nous connaissons aussi *me te* à Merlas *mèn tèn* à Velanne.

trouve aussi quelquefois *me* ; au sud, *me te*, mais *s^{ye}* à Oyeu, *s^{ye}* ou *ch^{ye}* au Pin dans le c. de Virieu ; à l'ouest, déjà dans le c. de la Tour-du-Pin, *m^{ye}* seulement dans *m^{ye} même*, mais *me tse* à Saint-Jean-de-Soudain, *m^{ye} t^{ye}*, mais *chi* à Cessieu d'après un corr., et même *mi ti chi* d'après un autre ; enfin, dans le c. de Bourgoin, qui appartient presque tout entier à *mi ti si*, on trouve *m^{ye} t^{ye}*, mais *mi* dans *mi mémo* à Châteauvilain, et *mi ti* fait concurrence à *m^{ye} t^{ye}* dans la section de Demptézieu, de la commune de Saint-Savin, tandis que *mi ti* l'emporte dans le restant de la commune ; cf. encore plus loin *mi t^{ye}*.

3° Mze, tse (se)

Sur la lisière des Terres-Froides, nous trouvons des formes qui semblent dérivées des précédentes : *mze*, *tse* au sud-est, à Saint-André-le-Gaz (c. du Pont-de-Beauvoisin), *me*, *tse*, *se*, au sud-ouest, à Sillans (c. de Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs)¹ ; cf. plus à l'ouest à Sonnay dans le c. de Roussillon *mé tse*.

4° Mélange d'*e* et d'*i*

Aus points de contact du domaine de *me te se* et du domaine de *mi ti si* qui s'étent surtout sur les arr. de Vienne et de Grenoble, les formes en *e* et les formes en *i* coexistent ou se mêlent fréquemment. Nous en avons cité plus haut quelques exemples dans les arr. de la Tour-du-Pin, de Saint-Marcellin et de Grenoble. On trouve encore :

1. Cf. *me tse* d'après Gratier dans le c. de Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs ; mais nous connaissons *mi ti* à Sardieu, *mé t^{ye}* à Saint-Geoirs, *mi t^{ye}* à Brezins, *mi ti si* à Penol, *mé t^{ye} si* à Saint-Michel ; le texte de Gratier doit être en patois de Sillans.

mi tʷe à Viriville (c. de Roybon)¹ et à Brezins (c. de Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs); notre corr. de Bourg-Argental, au sud-est de la Loire, nous transmet *mi thie si*, sans s'expliquer sur la valeur de ce *thie*²;

me te si dans une partie de l'arr. de Saint-Marcellin: à Saint-Bonnet-de-Chavagne (c. de Saint-Marcellin), à Vatilieu et à la Forteresse (c. de Tullins)³; il faut y joindre Champagnier (c. de Vizille) dans l'arr. de Grenoble. *Si* est en général accompagné de *même*.

5^e Mélange d'*e* et des formes du cas sujet

Au sud de notre région, le réfléchi seul appartient aux formes en *e* dans quelques communes de la Loire et de la Haute-Loire; la forme du sujet remplace la forme du régime tonique; de là :

you, tʷu, se à Estivarcille et à Rozier dans le c. de Saint-Bonnet-le-Château, au sud-ouest de la Loire;

yèiə ou *yeu, tʷu, se* à la Chaise-Dieu et à Craponne (Haute-Loire);

you, kʷu, se à la Chapelle-d'Aurec (c. de Monistrol-sur-Loire, Haute-Loire);

yèw, kʷu, se à Saugues (Haute-Loire);

y.əw, tu, se à Ribeyret (c. de Rosans, Hautes-Alpes).

III. — LES FORMES EN *a*

Issues de formes plus pleines en *ay, ae, aé*, dont il reste quelques traces, les formes en *a* occupent exac-

1. Gratier ne connaît que *mi ti* pour le c. de Roybon.

2. Le mince *Recueil de poésies en patois de Lupè* (c. de Pélussin) de J.-A. Teyssier (Saint-Étienne, 1863), ne contient que *mi*. Le c. de Pélussin touche celui de Bourg-Argental.

3. Un 2^e corr. de la Forteresse donne *mè tē*.

tement le centre de notre région depuis Chalon-sur-Saône au nord jusqu'à Lyon au sud, depuis Charolles et Roanne à l'ouest, jusqu'à la rivière d'Ain à l'est. Il faut y joindre une partie de l'arr. de Pontarlier (Doubs) et quelques communes du Bugey et des Savoies. Voisines des formes en *é*, *è* à l'est et à l'ouest, des formes en *wa* et en *wé* au nord, elles se mêlent avec elles dans les régions intermédiaires.

1° *May, tay, say*

Les formes en *ay*, comme aussi les suivantes en *ae* et *ae* ne se rencontrent guère que sur les limites des domaines de *ma ta sa* et de *mè té sé* ou *mè tè sè*, d'où il faut conclure sans doute que sur certains points *mè tè sè* est sorti de *mèy tày sèy* par l'intermédiaire de *may tay say*, et non directement par chute de l'élément palatal.

On nous signale *may tay say* dans le Jura à Soucia (c. de Clairvaux) et à Cézia (c. d'Arinthod), dans la Loire à Saint-Georges-de-Baroille (c. de Saint-Germain-Laval), dans la Haute-Savoie à Marcellaz (c. de Rumilly)¹, dans l'Isère à Allevard, où l'on semble hésiter entre *ay*, *èy* et *è'*; dans l'Ain, c'est à l'est de la Bresse que nous trouvons les formes en *ay*, à Villereversure (c. de Ceyzériat, cf. *maé*, *taé*, *saé*), à Ceignes

1. Béard emploie généralement *maï tai*, mais on trouve aussi *mè* (p. 57 de l'édition de Constantin); cf. *mè té say* à Saint-Offenges-Dessous.

2. Voir plus haut, p. 40. M. Devaux signale encore *maï* à Saint-Martin-de-Vaulserre dans le c. du Pont-de-Beauvoisin; le texte de Gratier en patois de Vienne-N. renferme aussi *maï*, *tai*; mais nos trois corr. de ce canton (Chuzelles, Luzinay, Septème) ne connaissent que *mi ti*.

(c. d'Izernore), à Saint-Alban (c. de Poncin)¹, et dans l'arr. de Belley à Virieu et à Saint-Martin-de-Bavel (c. de Virieu), à Chazey-Bons et à Massignieu-de-Rives (c. de Belley)¹.

2° Mae, tao, sae

Ces formes, accentuées sur *a*, sont attestées à Dom-pierre (c. d'Orgelet) dans le Jura, à Tramayes, à Chânes et à Leynes (c. de la Chapelle-de-Guinchay) au sud de l'arr. de Mâcon (Saône-et-Loire), dans la Savoie

1. Cf. *maï tai* dans les *Fables* du P. Froment (M. Meusy, de Cerdon, c. de Poncin).

2. Cf. *mây* dans la *Benoîte* en patois du Bugey (probablement de Belley) de Brillat-Savarin; A. Greffe (mort en 1847), dans ses poésies en patois du Bugey (de Belley) emploie une forme qu'il note *maë*; aujourd'hui dans la plus grande partie de l'arr. de Belley on emploie *m*, *t*, *s* + *é*, cf. p. 38. — Les formes *may tay say* sont inconnues aujourd'hui dans la Bresse et dans la Dombes, où elles se sont réduites partout à *ma ta sa*. Au XIII^e et au XIV^e siècle, d'après M. Philippon, on disait *mey et sey*; dans le *Compte de Juifs* (1365) publié par M. Devaux, on trouve *mey et sey*; *sey* encore dans *lo Guemen* (1615) de B. Uchard, *mey tay* et plus souvent *may tay* dans les œuvres de Brossard de Montanay (*Dialogo* 1661, *Noëls* 1661, *Tican* 1675); *may, say* dans la chanson sur le *Temple de Reyssouze* (1685) et dans les *Noëls* de Borjon (1684), qui renferment un exemple isolé de *ma* (p. 40 de l'éd. Le Duc). Dans les chansons du XVIII^e siècle, que Le Duc a admises dans son recueil et dont la date est fort incertaine, mais plutôt plus ancienne que plus récente, on voit apparaître *ma ta* (*Suzon*, *l'Ane de la Liauda*, *la Fille de Saint-Nizier*) à côté de *may, tay* (*Mon pauvre ami Claude*, *la Reine de Pont-de-Vaux*, *l'Ebaude*, *les Filles de Viriat*), et l'on trouve encore *tai* à la fin du siècle (*la Fin de la Terreur*). Mais dès les premières années du XIX^e siècle, dans la *Statistique de l'Ain* (1808) et dans la *Liaudainna*, qui est de la même époque, on ne trouve plus que *ma*; toutefois parmi les *Lettres bressanes* publiées dans les journaux de Bourg de 1845 à 1849 et recueillies par Le Duc, la 2^e, qui est de Ph. Le Duc, renferme *may, say*, mais la 2^e et la 4^e qui sont de son ami Dalbar et la 5^e qui est de l'abbé Nyd ne contiennent que *ma*.

à Saint-Genix. *Sae* s'est réduit à *sa*, tandis que la diphtongue s'est maintenue dans *mae*, *tae* à Saint-Rirand (c. de Saint-Haon) dans la Loire.

3° **Maé, taé, saé**

Les formes en *ae* avec une diphtongue descendante formée d'*a* et d'un *é* fermé se rencontrent dans l'Ain à Brion (c. de Nantua, cf. *mè*, *tè*, *saè* à Corcelles, p. 38) et à Faramans (c. de Meximieux); à Villereversure (c. de Ceyzériat) *maé*, *taé*, *saé* d'après un correspondant, *may*, *tay*, *say* d'après un autre; à Bourg-Saint-Christophe (c. de Meximieux), un 1^{er} corr. entent *ae*, un 2^e *ae*, un 3^e *a* : nous sommes sur la limite des domaines d'*a*, d'*é* et d'*e*. A Blye (c. de Conliège) dans le Jura, à Saint-Sorlin (c. de Mâcon-N.) et à Vinzelles (c. de Mâcon-S.) dans la Saône-et-Loire, l'*e* de la diphtongue *ae* paraît être légèrement ouvert.

4° **Ma, ta, sa (cha)**

On emploie *ma ta sa* dans la Loire, dans le Rhône, dans une partie de la Saône-et-Loire et du Jura, dans l'Ain et dans quelques communes des Savoies.

Tandis que le sud de la Loire appartient aux formes en *e*, le nord-ouest aux formes en *é*, les formes en *a* dominant au nord-est, dans les c. de Néronde (Sainte-Colombe), de Perreux, de Charlieu (Pouilly, Nandax) et de Belmont (Belmont, le Cergne). — C'est au nord et au centre que l'on emploie *ma ta sa* dans le Rhône, à Saint-Bonnet-de-Bruyères (c. de Monsols), à Pont-Trambouze et à Cours (c. de Thizy), à Quincié (c. de Beaujeu), à Odenas (c. de Belleville), à Limas (c. de Villefranche), à Liergues et à Charnay (c. d'Anse), à Tarare et à Saint-Marcel-l'Éclairé (c. de Tarare), à

Châtillon-d'Azergues (c. du Bois-d'Oingt), à l'Arbresle, aus Chères (c. de Limonest); Limonest où l'on trouve à la fois *me te* et *ma ta* est sur la limite méridionale de *ma ta sa*, qui n'atteint pas tout à fait Lyon¹.

Dans la Saône-et-Loire, les formes en *a*, ne dépassent pas à l'ouest Saint-Igny-de-Roche et Saint-Julien-de-Civry, où, comme on l'a vu plus haut, p. 42, *a* et *é* coexistent, et au nord Bissey-sous-Cruchaud (c. de Buxy) où les formes en *wa* particulières au village et les formes en *a* employées dans les environs, se rencontrent. On nous signale encore *a* à Saint-Racho (c. de la Clayette), à Saint-Bonnet-de-Vieille-Vigne (c. de Palinges), à Saint-Bonnet-de-Joux et à Sivignon (c. de Saint-Bonnet), à la Guiche, à Collonges et à Joncy (c. de la Guiche), à Mont-Saint-Vincent et à Saint-Eusèbe (c. de Mont-Saint-Vincent), à Sennecey-le-Grand; à Marcilly (c. de Buxy) et à Étrigny (c. de Sennecey) *a* de *ma ta sa* tent à passer à *o* très ouvert; il semble en être de même à Saint-André-le-Désert (c. de Cluny) où, d'après notre corr., *a* peu ouvert se rapproche d'*e* muet. A Sercy (c. de Buxy), où on emploie à la fois *ma ta*, *man tan* et *mwé twé*, nous atteignons le domaine des formes en *wé*. Mais nous retrouvons *ma ta sa* de l'autre côté de la Saône à Romenay (c. de Tournus) et au sud de l'arr. de Louhans, à la Chapelle-Thècle (c. de Montpont) et à Cuiseaux. Le reste du département, c'est-à-dire le nord

1. Au XIII^e siècle, Marguerite d'Oyngt emploie *toy*, p. 54 de l'éd. Philippon, *se*, p. 38, 67, 76, *sei*, p. 38 et 59, *soy*, p. 92. Au XVII^e siècle, on trouve encore dans la *Bernarda* (1658) et dans la *Ville de Lyon en vers burlesques* (1683) *mey*, *tey*, *sey* à côté de *may*, *tay*; *ay* et *ey* représentent sans doute un même son, l'*e* estreyt, comme le veut M. Philippon, mais un *e* en train de se modifier, puisqu'il a abouti à *a* dans *ma ta sa*.

et l'est, appartient en grande partie au domaine des formes en *wa* et en *wé*.

Les formes en *a* sont rares dans le Jura; nous connaissons *ma ta* à Barézia (c. de Clairvaux), à Plaisia (c. d'Orgelet) et à Senaud (c. de Saint-Amour)¹ dans l'arr. de Lons-le-Saunier et *ma ta sa* à Moirans. — Dans le Doubs, *ma ta sa* est isolé à Remoray (c. de Mouthé), au milieu d'un certain nombre de communes qui connaissent *ma ta*, mais qui remplacent le réfléchi par le pron. de la 3^e pers. — En revanche, la partie occidentale du dép. de l'Ain, comprise entre la rivière d'Ain et la Saône, n'emploie guère que des formes en *a*. Au nord de l'arr. de Bourg, *sa* > *cha* à Lescheroux et à Saint-Jean-sur-Reyssouze dans le c. de Saint-Trivier-de-Courtes, à Salavre (c. de Coligny), et d'après M. Clédat, à Coligny même, et à Montrevel; Viriat (c. de Bourg), qui est sur la limite de ce petit domaine, emploie à la fois *sa* et *cha*. Le réfléchi manque dans les renseignements de quelques-uns de nos correspondants : on nous signale *ma ta* à Curciat-Dongalon (c. de Saint-Trivier-de-Courtes), où *a* se rapproche d'*é*, à Marboz (c. de Coligny), à Bâgé-le-Châtel et à Manziat (c. de Bâgé), *ma ta sa* à Saint-Jean-sur-Veyre (c. de Pont-de-Veyre), *ma ta* à Grièges (c. de Pont-de-Veyre), à Saint-Martin-le-Châtel (c. de Montrevel), *ma ta sa* à Chavannes (c. de Treffort), à Grand-Corent (c. de Ceyzériat), à Pont-d'Ain et à Druillat (c. de Pont-d'Ain). Dans l'arr. de Trévoux, on trouve les formes en *a* à Neuville, à Vonnas, à Vandeins et à Chaveyriat dans le c. de Châtillon-sur-Chalaronne, à Marlieux et

1. Cf. *ma ta cha* à Saint-Amour, d'après M. Clédat (*Le Patois de Coligny et de Saint-Amour*).

à Birieux (c. de Villars), à Ambérieu-en-Dombes (c. de Saint-Trivier-sur-Moignans), à Trévoux, à Reyrieux et à Montanay dans le c. de Trévoux, à Miribel (c. de Montluel), à Rignieux-le-Franc dans le c. de Meximieux; mais à Bourg-Saint-Christophe, qui est sur la limite méridionale du domaine, on nous signale *maé*, *mae* et *ma*, tandis qu'à Saint-Maurice-de-Gourdans, au sud du canton, les formes toniques et les formes atones *me te se* se confondent. — M. Philipon, à la p. 6 de son étude sur le patois de Jujurieux, place *ma ta sa* dans le Bugey; M. Pelen a noté ici même, t. XI, 65, les mêmes formes comme appartenant aux environs de Belley; mais seul, notre corr. de Peyrieu nous signale *ma ta sa*, dans le reste du canton on dit *may tay say* (voir plus haut, p. 53) et dans la majeure partie du Bugey *m*, *t*, *s + è*.

Dans la Savoie, c'est aussi au milieu du domaine de *m*, *t*, *s + è* que les formes en *a* occupent un petit territoire, sur les confins des arr. d'Albertville, de Saint-Jean-de-Maurienne et de Chambéry; on rencontre en effet *ma ta sa* à Mercury-Gémilly et à Grésy-sur-Isère dans le 1^{er}, à Aiguebelle et à Saint-Georges-d'Hurtières dans le 2^e et à la Rochette dans le dernier; ajoutons la Motte-Servolex, plus à l'ouest. Rappelons qu'à Grignon (c. d'Albertville), *a* se rapproche de *è* très ouvert, et que sur les frontières de la Savoie et de l'Isère, à Saint-Christophe-entre-deux-Guiers (c. de Saint-Laurent-du-Pont) *a* et *è* très ouvert coexistent.

5^o **Man, tan**

La nasalisation s'est produite à Sercy (c. de Buxy) dans la Saône-et-Loire, où d'ailleurs on emploie aussi *ma ta* et *mwé twé*..

6° **Ma, ta, li ou lu**

Le réfléchi tonique a disparu au sud de l'arr. de Pontarlier (Doubs); il est remplacé par *li* (lui) aus Pontets (c. de Mouthe), par *lu* (lui) à Boujeon (c. de Mouthe), aus Fourgs (c. de Pontarlier), à Bians (c. de Levier); il en est peut-être de même à Mouthe et aus Longevilles (c. de Mouthe), à Bouverans et à Touillon-et-Louthelet (c. de Pontarlier), mais les corr. de ces communes ne nous ont transmis que *ma ta'*.

7° *Mélange de a et de é, è*

Voir plus haut les formes en *é*.

8° *Mélange de a et de wa*

Aus points de contact des domaines de *mwa twa swa* et de *ma ta sa*, on trouve quelquefois *mwa* pour la 1^{re} personne, mais *ta* et *sa*, par exemple à Matour, à Ameugny (c. de Saint-Gengoux) et à Ormes (c. de Cuisery) dans la Saône-et-Loire. Nous ne connaissons que *mwa ta* à Saint-Maur (c. de Conliège), et à Nozeroy dans le Jura, à Maiche et à Droitfontaine (c. de Maiche) dans le Doubs.

9° *Mélange de a et de wé*

Nous n'en avons pas d'autre exemple que *micé ta sa* au Miroir (c. de Cuiseaux) dans la Saône-et-Loire, *micé ta* à Uchizy (c. de Tournus) dans la Saône-et-Loire et à Cerniébaud (c. de Nozeroy) dans le Jura.

1. Cf. encore *tâ* à Bannans (c. de Pontarlier) d'après un texte de la *Revue des Pat. gal.-rom.*, I, 132.

IV. — LES FORMES EN O

Les formes en *o* ne se rencontrent guère qu'au milieu du domaine des formes en *a*, sur les deux rives de la Saône, depuis Villefranche jusqu'à l'arr. de Chalon, et isolément dans quelques communes des arr. d'Autun (S.-et-L.), de Gray (Haute-Saône), de Baume-les-Dames et de Montbéliard (Doubs).

Le voisinage des formes en *a*, qui coexistent parfois dans les mêmes localités avec les formes en *o*, la nature de *o* qui est partout très ouvert d'après nos correspondants, la facilité du passage dans cette région de *a* à *o* qui est attestée pour d'autres mots¹, tout semble indiquer que les formes en *o*, *oy* dérivent directement des formes en *a*, *ay*.

1° **Moy, toy, soy**

Ces formes ne nous sont signalées qu'à Saint-Amour (c. de la Chapelle-de-Guinchay) au sud de l'arr. de Mâcon; à Charbonnat (c. de Mesvres, arr. d'Autun), on dit *moy toy*, mais *so*.

2° **Moe toæ soe**

Tout près de Saint-Amour, à Germolles et dans quelques villages environnants, on emploie *mòe tòe sòe*; dans la *Revue des Patois*, I, 201, notre correspondant nous indique la nature de la diphtongue *òe*, formée, dit-il, d'un *o* très ouvert, suivi d'un son intermédiaire entre *é* fermé et *e* muet. Un autre corr. de Germolles entent et écrit *mò tò sò*.

1. Voir la *Recue*, XIV, 116.

3° **Mo to so (cho)**

Quelques communes au nord du département du Rhône emploient *mò tò sò*; ò tent à passer à *ó* à Vaux et à Blacé (c. de Villefranche) et à Charentay (c. de Belleville); mais il est nettement ouvert à Saint-Lager et à Odenas (c. de Belleville), aus Ardillats, à Juliéas et à Chiroubles (c. de Beaujeu), et même un 2° corr. de Juliéas entent un son intermédiaire entre *o* et *a* et un 2° corr. d'Odenas donne *a*. — En remontant vers le nord, après avoir traversé les cantons de la Chapelle-de-Guinchay et de Tramayes, où nous avons trouvé, *moy toy soy* dans le premier, *mòe tòe sòe* et *mò tò sò* à Germolles dans le second, nous atteignons le c. de Mâcon-N. où l'on emploie *mò tò sò* à Saint-Martin-de-Sénozan, puis les c. de Lugny et de Saint-Gengoux où les mêmes formes sont signalées à Clessé et à Malay. *Mo to so* s'avance au nord jusqu'au canton de Buxy dans l'arr. de Chalon : un corr. de Marcilly écrit *mò tò sò* avec un *o* très ouvert, qu'il déclare voisin de *a*, un 2° corr. écrit *ma ta so*; à Bissey-sous-Cruchaud dans le même canton, on emploie *mwa twa*, mais *ma ta* ou *mo to* dans les environs. De l'autre côté de la Saône, dans l'Ain, nous retrouvons *mo to so* dans deux groupes de communes qui font face aux précédentes : d'une part au nord-ouest de l'arr. de Trévoux, à Peyzieux, à Mogneneins et à Illiat dans le c. de Thoissey et à Baneins dans le c. de Saint-Trivier-sur-Moignans, d'autre part au nord-ouest de l'arr. de Bourg, dans les c. de Pont-de-Vaux (Chavannes, Boisse) et de Saint-Trivier-de-Courtes (Saint-Julien, Courtes, Lescheroux), où *so* > *cho*.

4° **Mo to lu** (*lui*)

Le réfléchi est remplacé par *lu* à Champlitte à l'ouest de l'arr. de Gray, dans la Haute-Saône; non loin de là, dans la Côte-d'Or, à Bourberain, M. Rabiet a trouvé *mó tò lu*.

5° *Mélange de e et de wa wè*

Notre corr. de Goux-les-Dambelin (c. de Pont-de-Roide, Doubs) nous signale *mwa tò*, et celui de Chasot (c. de Clerval) *mwè tò*. Il faut en rapprocher *mwa tò* à Sancey (c. de Clerval), voir la *Revue*, XI, 126.

V. — LES FORMES EN **wé, wè**

Elles occupent une bande de terrain, resserrée entre le domaine de *wa* au nord et celui de *a* et de *é* au sud et à l'est, et qui s'étend depuis l'ouest de la Saône-et-Loire jusqu'à l'est de la Haute-Saône. Mais ce domaine est loin d'être compact et les formes en *wé* apparaissent assez souvent, surtout dans la Haute-Saône, au milieu des formes en *wa*. Aus points de contact des domaines de *wé* et de *é*, *é* ou *a*, on trouve des formes mélangées, pour lesquelles nous renvoyons aux paragraphes précédents : *mwè tè swè* p. 44, *mwè tè li* p. 45, *mè tè swè* p. 45, *mwè ta sa* p. 58, et *mwè tò*. C'est généralement le pronom de la 1^{re} pers., qui renferme la semi-voyelle *w*, plus rarement le pronom réfléchi, jamais le pronom de la 2^e pers. : la consonne labiale *m* de *mwè* a dû favoriser l'introduction ou empêcher la chute de la semi-voyelle labiale *w*.

1° **Mwè twè swè et mwé twé swé**

Les formes en *wè*, *wé* sont surtout fréquentes dans la Saône-et-Loire, sur la rive droite de la Loire; nous trouvons *m*, *t*, *s* + *wè* aus Guerreaux, à la Motte-Saint-Jean et à Saint-Agnan dans le c. de Digoin, à Curdin, à Neuvy et à Rigny dans le c. de Gueugnon, *m*, *t*, *s* + *wé* à Vitry (c. de Paray-le-Monial) à Bourbon-Lancy, à Maltat (c. de Bourbon-Lancy), et à Toulon-sur-Arroux. Dans l'arr. d'Autun, Issy-l'Évêque, la Comelle (c. de Saint-Léger), Antully et Dracy-Saint-Loup (c. d'Autun), Cussy et Igornay (c. de Lucenay), Marmagne (c. de Montcenis), Collonge-la-Madeleine (c. d'Épinac) appartiennent aus formes en *wè*, Épertully (c. d'Épinac) aus formes en *wé*. Dans l'arr. de Chalon, on ne trouve *wé* qu'à Demigny (c. de Chagny) et *wè* à Navilly (c. de Verdun) sur la lisière nord. Mais les formes en *wé* couvrent le nord et le centre de l'arr. de Louhans : Montjay, Authumes et Mouthier dans le c. de Pierre, Bosjean et Bouhans dans le c. de Saint-Germain-du-Bois, Montret, Vérissey et la Frette dans le c. de Montret, Branges dans le c. de Louhans; à partir de Louhans elles se mêlent aus formes en *é* et en *a* qui dominant au sud de l'arr. Il en est de même au centre du Jura; mais au nord, on nous signale *mwè* *wè* à Vincent (c. de Chaumergy, à Chaussin, à la Vieille-Loye (c. de Montbarrey) et à Port-Lesney (c. de Villers-Farlay); à Gevry (c. de Dôle) et à Champrougier (c. de Poligny), *wa* et *wé* semblent coexister.

Dans le Doubs, les formes en *a* dominant au sud, les formes en *é* à l'est, les formes en *wa* sur la lisière nord; les formes en *wé* sont rares et ne se rencontrent guère que dans le c. de Quingey, *wè* à Chou-

zèlot, *wé* à Courcelles, *wé* et *wa* à Épeugney ; il faut y joindre Bonnay (*mwé twé*) dans le c. de Marchaux, et, d'après un texte de la *Revue des Pat. g.-rom.*, IV, 255 sqq., Bournois (c. de l'Isle-sur-le-Doubs). Dans la Haute-Saône, les formes en *wé*, *wè* sont éparses au milieu des formes en *wa* : *mwé twé swé* à Montbozon, *mwé twé* à Fédry (c. de Dampierre), *mwè twè* à Suau-court (c. de Dampierre) et à Gouhenans (c. de Villersexel), *mwé twé* et *mwà twà* à Gy et à Noroy. Ajoutons que M. Passy a rencontré *mwè* plus au nord à Cîteaux (c. de Luxeuil), voir la *Revue*, XI, 172 sq.

Mwè twè est complètement isolé aus Échelles dans la Savoie ; notre corr. ne l'emploie que dans un seul exemple : *moi je pleure, toi tu ris* ; partout ailleurs il donne *m*, *t* + *è* ou *èn*.

2° **Mwé twé lu** (*lui*)

Lu prend la place du réfléchi à Bétoncourt-les-Ménétriers (c. de Vitrey) dans la Haute-Saône ; il se peut qu'il en soit de même dans quelques-unes des communes citées plus haut, où nous ne connaissons que les pronoms de la 1^{re} et de la 2^e personne.

VI. — LES FORMES EN **wa**

Les formes en *wa* occupent la majeure partie de la Haute-Saône, sauf la lisière septentrionale, qui se rattache au domaine vosgien de *mi ti si* ; au sud, elles franchissent les frontières de la Haute-Saône et s'étendent jusque sur la rive gauche de la rivière du Doubs. On les trouve encore çà et là au nord du Jura et de la Saône-et-Loire. Dans le Doubs et dans le Jura, leur domaine est contigu à celui des formes en *e*, dans la

Saône-et-Loire il touche à celui des formes en *a* et en *o*, de là les formes mélangées, que nous avons énumérées plus haut : p. 44, 58, 61. Comme dans les formes mélangées en *icé* et pour la même raison, c'est surtout le pronom de la 1^{re} personne qui renferme la semi-voyelle *ic*.

1° **Mwa, twa, swa**

En partant de Belfort et en traversant de l'est à l'ouest le département de la Haute-Saône, nous trouvons *mwa twa swa* sur le terr. de Belfort dans les c. de Giromagny, de Rougemont et de Fontaine, et à Grandvillars, dans l'arr. de Lure à Villers-les-Luxeuil (c. de Saulx) et à Raddon (c. de Faucogney)¹; le pronom réfléchi nous manque pour Étobon et pour Champey dans le c. d'Héricourt, pour Champagny, pour Lyoffans (c. de Lure), pour Amont (c. de Faucogney), pour Baudoncourt (c. de Luxeuil)², pour Haut-du-Them, Miélin et Servance dans le c. de Mélisey³. Dans l'arr. de Vesoul on nous signale *mwa twa swa* à Mersuay (c. de Port-sur-Saône), à Baulay (c. d'Amance), à Jussey, à Lavilleneuve (c. de Vesoul), à Noroy où d'après un 2^e corr. on dit *m, t, s + icé*, à Buthiers et à Boulton (c. de Rioz), *mwa twa* à Ve-

1. Cf. *mwa* à Raddon, d'après M. Passy, dans la *Recue*, X, 172 sq.

2. Il faut ajouter, d'après les textes publiés dans la *Recue* par M. Passy, *mwa* à Saint-Sauveur comme à Baudoncourt, X, 9; mais à Froideconche dans le même canton *mwa ti*, X, 10. Pour le c. de Saint-Loup, M. Passy donne *mwa twa* à Hautevelle, mais à Fougerolles et dans le c. de Vauvillers commence le domaine de *mi ti*.

3. Cf. d'après les textes de M. Passy, *mwa twa* à Mélisey, X, 13, *mwa* à Ternuay (c. de Mélisey), X, 12.

nisey (c. d'Amance), à Cornot (c. de Combeaufontaine), à Grattery (c. de Port-sur-Saône), à Borey (c. de Noroy), à Neuvelle-lès-la-Charité (c. de Scey-sur-Saône), à Cirey-et-Réunion (c. de Rioz) et à Vy-lès-Filain (c. de Montbozon); dans l'arr. de Gray, *mica tica sica* à Dampierre (un 2^e corr. remplace *sica* par *lu*), à Apremont et à Germigney (c. de Gray), à Montagny (c. de Pesmes) et à Autoreille (c. de Gy), *mica tica* à Roche-et-Raucourt (c. de Dampierre), à Auvet (c. d'Autrey), à Igny et à Sauvigney (c. de Gray), à Lieucourt (c. de Pesmes), à Gézier (c. de Gy) et à Chambornay (c. de Marnay).

Dans le Doubs, toutes les communes situées sur la rive droite de la rivière, depuis la frontière suisse jusqu'au Jura, appartiennent au domaine de *ica*; on nous signale en effet, en allant de l'est à l'ouest, *mica tica* à Montancy-Brémontcourt (c. de Saint-Hippolyte), à Dasle (c. d'Audincourt), à Montbéliard et à Désandans (c. de Montbéliard), à la Prêtière (c. de l'Isle-sur-le-Doubs), à Rougemont, à Baume-les-Dames, à Villers-Grélot (c. de Roulans), à Germondans (c. de Marchaux), dans la banlieue de Besançon et à Chaucenne (c. d'Audeux), *mica tica sica* à Rigney (c. de Marchaux), à Ruffey et à François (c. d'Audeux), à Avannes (c. de Boussières). Sur la rive gauche du Doubs, les formes en *ica* atteignent Berche et Colombier-Fontaine dans le c. de Pont-de-Roide (mais *mica to* à Goux), Blussans (c. de l'Isle-sur-le-Doubs), Pompière dans le c. de Clerval mais *mucè to* à Chasot, Courlès-Baume dans le c. de Baume-les-Dames, Nancray dans le c. de Roulans, Courtetaïn dans le c. de Vercel (mais *mica tè* à Chaux et à Passonfontaine), Gennes et Mamirolle dans le c. de Besançon-S., Boussières

(c. dudit), Épeugney, où l'on emploie aussi *micé ticé swé*, dans le c. de Quingey (mais *micé ticé* à Chouzelot et à Courcelles).

Dans le Jura, nous pouvons citer *mica tica sica* à la Loye (c. de Montbarrey) et à Tavaux (c. de Chemin), *mica tica* à Our (c. de Dampierre) et à Molay (c. de Chemin) sur les bords du Doubs, et à Aumont (c. de Poligny), à Arbois et à Montigny (c. d'Arbois) au nord-ouest de l'arr. de Poligny.

Dans la Saône-et-Loire, les formes en *ica* sont employées surtout dans la plaine qui s'étend autour et au nord de Chalon', à Varenne (c. de Pierre), à Écuellen (c. de Verdun), à Sassenay (c. de Chalon-N.), à Sevrey (c. de Chalon-S.), à Saint-Germain-du-Plain, à Fontaines (c. de Chagny), à Givry, à Mercurey et à Saint-Jean-de-Vaux dans le c. de Givry, à Bissey-sous-Cru-chaud (c. de Buxy, mais voir plus haut, IV, 3^o), à Saint-Vallier (c. de Montceaux). Dans l'arr. d'Autun, où *icé* est plus fréquent, *ica* n'est signalé qu'à Saint-Berain (c. de Montcenis), à Couches-les-Mines et à Épinac. Enfin, on emploie *mica tica sica* dans l'arr. de Mâcon, à Sainte-Cécile (c. de Cluny), dans l'arr. de Charolles à Oudry (c. de Palinges) et à Bourg-le-Comte (c. de Marcigny); à Neuvy (c. de Gueugnon) *ica* et *icé* co-existent.

Mica tica sica est tout à fait isolé dans le Rhône à Cercié (c. de Belleville).

2^o **Mwa, twa, lu** (*lui*, ou **yeu** (*eus*))

Ça et là, dans la Haute-Saône, plus rarement dans le Doubs et dans les départements limitrophes, le

1. M. Fertiault donne les mêmes formes dans son *Dict. cerduno-chalonnais*.

réfléchi est remplacé par *lu* = *lui*. On nous signale *mica tva lu* sur le terr. de Belfort à Auxelles-Haut; dans la Haute-Saône, à Mélisey, à Clairegoutte (c. de Champagney), à Coisevaux (c. de Héricourt), à Navenne (c. de Vesoul), à Raze (c. de Scey), à Vellexon (c. de Fresne), à Oyrières (c. d'Autrey), à Dampierre-sur-le-Doubs où *sica* est pourtant attesté par un 2^e corr., à Bonboillon (c. de Marnay), à Broye (c. de Pesmes); dans le Doubs, à Dampierre (c. de Pont-de-Roide), à Geney (c. de l'Isle-sur-le-Doubs), à Abbenans (c. de Rougemont) et à Glamondans (c. de Roulans); dans le Jura, à Tavaux (c. de Chemin), où *sica* n'est pas inconnu, et dans la Saône-et-Loire à Dezize (c. de Couches).

Sica est remplacé par *yeu* = *eus* dans le c. de Belfort, notamment à Bermont.

3^e Mélange de **wa** et d'**i**

Dans les cantons de Darney, du Thillot, de Gérardmer et de Provenchères, au milieu du domaine vosgien de *mi ti si*, on dit *mi ti*, mais *sica*; le réfléchi étant le plus souvent remplacé par le pron. pers. de la 3^e pers. dans les Vosges, *sica* doit être un emprunt au français. *Sica* et *lu* coexistent à Provenchères.

VII. — LES FORMES EN **i**

M. Meyer-Lübke a signalé *mi* d'une part au nord-est de la France, depuis le ballon d'Alsace jusqu'en Lorraine, en Belgique et en Picardie, d'autre part dans les dialectes du Queyras et de la vallée de la Drôme. D'après nos renseignements, le premier de ces domaines dépasse à peine au sud la limite méridionale du dép. des Vosges et touche au domaine de *mica*

tica sica, qui occupe le dép. de la Haute-Saône ; la forme *mi ti sica* appartient à l'un et à l'autre. Le second n'est pas restreint à la vallée de la Drôme, mais il s'étend sur le nord du dép. de la Drôme, englobe à l'ouest, au delà du Rhône, le nord de l'Ardèche, et couvre à l'est et au nord les arr. de Vienne et de Grenoble presque entiers, la lisière occidentale de l'arr. de la Tour-du-Pin, la lisière sud de l'arr. de Saint-Marcellin. D'un côté, il touche aux domaines des formes en *e* et en *é* qui dominent dans la Loire, dans l'Ain, dans l'arr. de la Tour-du-Pin et dans la Savoie ; l'arr. de Saint-Marcellin est une sorte de terrain commun où toutes ces formes se rencontrent et se mêlent : nous avons déjà parlé de *mi tye si* II, 4°, de *me te si* II, 4°, de *mi tyé* et de *mèn ti* I, 8°. Au sud, *mi ti si* touche au domaine provençal, où les formes du sujet ont pris la place des formes toniques du régime, domaine qui comprend dans notre région les Hautes-Alpes, le sud de la Drôme et de l'Ardèche et la Haute-Loire. Dans une zone intermédiaire, qui s'étend de l'ouest à l'est, depuis la Haute-Loire jusqu'à la frontière italienne, on trouve des formes mélangées, du type *mi tu si* ou *you ti si*, et un peu plus au sud des formes comme *you tu si*, où le datif latin subsiste encore dans le réfléchi *si*, tandis qu'un peu plus au sud il a fait place à la forme *sé* ou *se*, issue de l'accusatif.

1° **Mi, ti (tsi), si (chi)**

Mi ti si ne dépasse guère au sud la vallée de la Drôme¹ : Die, où l'on trouve à la fois *mi* et *yôir*², mais

1. L'abbé Moutiers, dans sa *Gramm. dauphinoise*, indique *mi ti si* pour toute la vallée.

2. Mêmes formes dans les poésies d'Auguste Boissier en patois

toujours *ti*, *si* ou *chi*, Mirmande (c. de Loriol) où l'on dit *mi* et *si*, mais *tu*, sont sur la limite. On ne trouve que *mi ti si* à la Chapelle-en-Vercors, à Beaufort (c. de Crest-N.), à Grâne (c. de Crest-S.)', à Loriol, à Cliousclat (c. de Loriol), à Beaumont (c. de Valence), à Montmeyran (c. de Chabeuil), à Chabeuil, à Saint-Jean-en-Royans, à Bourg-de-Péage¹, à Chanos-Curson et à la Roche-de-Glun (c. de Tain), à Saint-Donat, à Montrigaud et à Saint-Bonnet-de-Valclérieux (c. du Grand-Serre); mais au nord-ouest du département, dans le c. de Saint-Vallier, qui touche à cette partie de l'arr. de Vienne, où nous avons trouvé quelques formes en *e*, *é*, *i* tent à se rapprocher d'*e* à Anneyrion; à Claveyson, où *mé té* sont les formes ordinaires, *mi* ne persiste que dans *mi-même*.

Une partie seulement de l'Ardèche appartient au domaine de *mi ti si*; elle est limitée à l'est par le Rhône, au sud et à l'ouest par une ligne qui va du confluent de la Drôme et du Rhône au point où se rencontrent les limites des trois départements de l'Ardèche, de la Haute-Loire et de la Loire. Gilhac-et-Bruzac (c. de la Voulte), où l'on dit *tu*, mais *mi* ou *yo* à la 1^{re} pers., Boffres (c. de Vernoux) où *mi tu si* et *mi ti si* coexistent, Saint-Péray, où l'on n'emploie que *ti* à la 2^e pers., mais *yo* ou *mi* à la 1^{re}, enfin Gilhoc (c. de Lamastre), où d'après Clugnet, *mi* remplace quelque-

de Die, publiées dans la *Recue des L. rom.*, XIII, 221 sqq. : *iou* = moi je..., *yoou que* = moi qui, *ti que* = toi qui, *de mi* = de moi; cf. encore *mi si* dans la *Parabole*. citée par Delacroix, *Stat. de la Drôme*, 1835, p. 296-297.

1. Roch-Grivel dans ses poésies en patois de Crest, emploie aussi *mi ti si*.

2. Ajoutez Romans d'après un texte fourni par Delacroix, *loc. cit.*, p. 300.

fois *yeou*, sont sur la limite. Mais Plats (c. de Tournon), Saint-Félicien, Quintenas et Saint-Romain-d'Ay (c. de Satillieu), Serrières et Charnas (c. de Serrières) ne connaissent que *mi ti si*.

Les trois arr. de l'Isère qui touchent à la Drôme, les arr. de Vienne, de Saint-Marcellin et de Grenoble, appartiennent en totalité ou en partie au domaine de *mi ti si*. Si l'on excepte la lisière nord (Corbas et le c. de Meyzieu), l'angle sud-ouest (Sonnay, Chanas) et l'angle sud-est (la Côte-Saint-André, Gillonnay, le Mottier), où l'on emploie *é*, on peut dire que l'arr. de Vienne y est compris tout entier¹. Mais au sud, à Beaurepaire² et à Saint-Barthélemy-de-Beaurepaire, à Roussillon et au Péage-de-Roussillon, *ti* prend un son sifflant *tsi*. On emploie *mi ti si* dans le reste du c. de Beaurepaire (Revel, Pisieu, Pommier, Monsteroux-Milieu), dans une partie du c. de la Côte-Saint-André (Commelle, Faramans, Semons), dans les c. de Vienne-S. (les Côtes-d'Arey, Moidieu, Estrablin), de Vienne-N. (Chuzelle, Luzinay, Septème)³, de Saint-Jean-de-Bournay (Royas, Saint-Agnin, Saint-Jean)⁴, d'Heyrieux (Saint-Georges-d'Espéranche, Oytier, Diémoz, Saint-Just-Chaleyssin, Valencin, Heyrieux, Saint-Pierre-de-Chandieu), de Saint-Symphorien-d'Ozon (Ternay, Marennes, Chaponnay, Mions, mais *é* à

1. Cf. Devaux, *Essai*, etc., p. 164; les textes de Gratier sont en général d'accord avec nos renseignements; nous ne signalerons que les divergences, plus apparentes que réelles.

2. Un 2^e corr. donne *ti*, Gratier *mi tie*, formes qui ne conviennent à aucune des communes du c. pour lesquelles nous avons des renseignements.

3. Nous ne savons à quelle partie du c. appartiennent les formes *maï taï* du texte de Gratier.

4. Cf. les *Rasimole de le-z-autre fas*, en patois de Saint-Jean-de-Bournay, qui contiennent les mêmes formes.

Corbas), et de la Verpillière (Roche, Saint-Alban, Vaulx-Milieu, Bonnefamille, Villefontaine, la Verpillière, Saint-Quentin, Satolas, Colombier-Saugnieu). A l'est, *mi ti si* déborde un peu sur l'arr. de la Tour-du-Pin, où dominant *mé té sé* et les formes en *e*; on signale *mi ti si* dans une partie du c. de Bourgoin', à Nivolas-Vermelle, aus Éparres, à Saint-Savin (sauf dans la section de Demptézieu qui emploie *m^{ye} t^{ye}* comme plus à l'est), au nord du c. du Grand-Lemps, à Eydoche, etsous la forme *mi tsi* à Biol, enfin à Cessieu (*mi ti chi*, 2^e corr. *mi t^{ye} chi*) à l'ouest du c. de la Tour-du-Pin.

Les formes en *i* sont isolées au nord de l'arr., à Vertrieu (c. de Crémieu), où d'ailleurs on emploie aussi *mé té*, et à l'est, dans le c. du Pont-de-Beauvoisin, à Pressins et à Chimilin (deusième corr., *ti* et *té* à la 2^e pers.). — Dans l'arr. de Saint-Marcellin, les formes en *i* ne règnent exclusivement qu'au nord, dans le voisinage de l'arr. de Vienne, à Penol et à Sardieu (c. de Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs), et au sud, dans le voisinage de la Drôme, à Saint-Just-de-Claix, à Presles et à Rencurel dans le c. de Pont-en-Royans (mais *mé té sé* à Saint-Romans). Au centre, les formes en *i* se mêlent aus formes en *é* et en *e*, comme nous l'avons indiqué plus haut, I, 1^o et II, 1^o : *mi* seul et seulement lorsqu'il est suivi de *même*, persiste à Saint-Geoirs et à Saint-Michel (c. de Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs), à Chattes (c. de Saint-Marcellin), à Tullins et à la Rivière (c. de Tullins); on trouve

1. Cf. *tⁱ* dans un texte en patois de Bourgoin, publié par la *Rec. des Pat. gall.-rom.*, III, 54. Gratier donne *mi tⁱ* pour le canton; dans les communes que nous connaissons, on ne trouve que *mi ti si*, *mi ti*, *me te*, *mi t^{ye}*, *m^{ye} t^{ye}*.

pourtant le réfléchi *si* à côté de *me te* ou de *mé té* à Saint-Bonnet-de-Chavagne (c. de Saint-Marcellin), à Vatilieu et à la Forteresse (c. de Tullins); un seul corr. de Vinay donne *mi ti si*, à l'exclusion de toute autre forme, mais un deuxième laisse le choix libre entre *mi ti si* et *me te se*, tandis que deux autres ne connaissent que *me te se*; à Varacieux (c. de Vinay), *e* de *me te se* se rapproche de *i*. — Dans la partie de l'arr. de Grenoble qui touche à l'arr. de Saint-Marcellin, l'état des choses est le même: au nord du c. de Villard-de-Lans, Méaudre et Autrans emploient, d'après certains correspondants des formes en *é* ou *è*, *mi ti si* d'après d'autres; à Noyarey (c. de Sassenage) et dans les environs immédiats de Grenoble, on ne paraît connaître *mi* que dans *mi même*; dans le c. de Vizille *mi ti* et *me te* coexistent à Vaulnaveys, et l'on dit *me te*, mais *si* à Champagnier; dans le c. de Domène, à Saint-Martin-d'Uriage, *me*, *mé* et *mi*, *te*, *té* et *ti* paraissent également usités, tandis que *mi ti si* à Saint-Jean-le-Vieux tend à s'affaiblir en *me te se*; enfin dans le c. de Goncelin, à Hurtières, *mé té sé* d'après notre corr. se rapproche de *mi ti si*. Nous trouvons trace encore de *mi* dans *mi même*, à Voiron, qui emploie partout ailleurs *me te se*. *Mi ti si* domine, à l'exclusion de toute autre forme, dans une partie des c. cités plus haut, au Villard-de-Lans et à Lans dans le c. du Villard, à Saint-Nizier-de-Pariset dans le c. de Sassenage, à Vizille, à Saint-Georges-de-Commiers, à Laffrey et à Saint-Jean-de-Vaux dans le c. de Vizille, à Proveyzieux et à Quaix dans le c. de Grenoble-N., dans le c. de Grenoble-E. entier (le Sappey, Saint-Ismier, Saint-Nazaire et Bernin), à Domène, au Versoud, à Combe-de-Lancey et à Villard-Bonnot dans le c. de Domène, à

Tencin et à Froges dans le c. de Goncelin, à la Terrasse, à Saint-Hilaire et à Sainte-Marie-d'Allaix dans le c. du Touvet (mais *é* au Touvet et à la Buissière), et jusqu'à Saint-Pierre-de-Chartreuse dans le c. de Saint-Laurent-du-Pont; il en est de même dans les cantons, situés au sud des précédents, de Vif (le Gua, la Cluze-et-Pasquier), du Monestier-de-Clermont (Saint-Paul, Treffort, le Monestier, Roissard, Gresse), de la Mure (Monteynard, Notre-Dame-de-Vaulx, Chollonge, Villard-Saint-Christophe, la Motte-d'Aveillans, la Motte-Saint-Martin, Pierre-Châtel, Saint-Honoré, Nantes, la Mure, Saint-Arey), de Valbonnais (Valbonnais, Entraigues, Chantelouve) et du Bourg-d'Oisans (Vaujany, Oz, Livet-et-Gavet, Villard-Reculas, la Garde, le Bourg, Auris, le Fréney). Mais dans les cantons de Clelles, de Mens et de Corps, sur la lisière méridionale, commence à se faire sentir l'influence de l'usage provençal qui remplace les formes toniques du régime par les formes toniques du sujet : à Clelles, on dit *ti*, mais *you*, *mi* seulement dans *mi mémé*; au Percy et au Monestier-du-Percy dans le même canton, *mi* et *you*, *ti* et *tu* coexistent à côté du réfléchi *si*, tandis qu'un peu plus au sud, à Lalley, on ne trouve plus que *you* et *tu*. Dans le canton de Mens, *mi ti si* sont les seules formes connues à Cornillon, à Lavars, à Tréminis et à Saint-Sébastien; à Saint-Jean-d'Hérans et à Cordéac, *you* et *yèw* apparaissent quelquefois à côté de *mi ti*; à Mens même, trois corr. connaissent *mi ti si*, un quatrième *iw tu*, un cinquième *yow* et *mi, ti*; cf. *iou ti* dans un texte en patois de Mens, publié par la *Revue des L. rom.*, XXI, 123 sqq. Dans le c. de Corps, *mi ti* sont seuls employés à Saint-Laurent; mais on dit *you* ou *mi* et *tu* à Sainte-Luce;

et à Beaufin et à Corps les formes du sujet ont complètement supplanté les formes du régime.

A l'autre extrémité de notre région, les formes en *i* occupent le dép. des Vosges presque entier; mais le réfléchi tonique y est rare : *mi ti si* ne nous est attesté que pour le c. de Mirecourt. Partout ailleurs, il est remplacé par le pronom de la 3^e pers. ou par une locution indéfinie. Il est vrai que nos renseignements ne portent que sur la 1^{re} et la 2^e pers. *mi ti* dans un certain nombre de communes : Mont et Landaville dans le c. de Neufchâteau, Autreville (c. de Coussey), Châtenois, Rouvres et Aroffe dans le c. de Châtenois, Avillers, Avrainville, Bouxurulles et Socourt dans le c. de Charmes, Ambacourt (c. de Mirecourt), Remoncourt et They dans le c. de Vittel, Attigny et Escles dans le c. de Darney, Bleurville (c. de Monthureux), Bru, Housseras, Jeanménil, Romont, Saint-Maurice et Saint-Pierremont dans le c. de Rambervillers, Bayecourt, Nomexy, Thaon et Villoncourt dans le c. de Châtel, Charmois (c. de Bruyères), Étival (c. de Raon-l'Étape), Ban-de-Sapt (c. de Senones), Fremifontaine et Mortagne (c. de Brouvelieures), Corcieux, Remiremont, le Tholy et Raon dans le c. de Remiremont, Bussang, Ferdrupt, Fresse, le Ménil, Ramonchamp et Saint-Maurice dans le c. du Thillot, Val-d'Ajol dans le c. de Plombières¹. Il faut y ajouter quelques communes de la lisière nord de la Haute-Saône, Pont-du-Bois, Ambiéwillers et Cuve dans le c. de Vauvillers, Fougerolles dans le c. de Saint-Loup².

1. Cf., d'après les textes de M. Passy, *ti* aus Granges (c. de Plombières), V, 246, *mi* à Val-d'Ajol, V, 250; X, 5.

2. D'après M. Passy, *mi* à Fougerolles, V, 250, X, 6, à Corbenay (c. de Saint-Loup), X, 7, et à Longine (c. de Faucogney), X, 11.

2° Substitution du pron. de la 3^e pers. au réfléchi

Elle semble à peu près générale sur le domaine vosgien de *mi ti*' ; le pronom réfléchi est remplacé par l'équivalent du français *lui* ou *eus*. De là, les formes :

Mi ti lu à Neufchâteau et à Barville (c. de Neufchâteau, à Dommartin (c. de Châtenois), à Lamarche et à Ainvelle (c. de Lamarche), dans l'arr. de Neufchâteau ; dans le c. de Dompaire et à Remicourt (c. de Mirecourt), dans l'arr. de Mirecourt ; à Saint-Laurent, dans le c. et l'arr. d'Épinal ; à Taintrux (c. de Saint-Dié ; à Saint-Dié, *sic* = *soi* nous est fourni par un corr., mais un deuxième affirme que *soi* est remplacé par un des pronoms *no*, *vo*, *lu* ; à Provenchères, les deux formes *sica* et *lu manme* (lui-même) coexistent. On emploie encore *mi ti lu* à Boulligny et à Aillevillers au nord de la Haute-Saône ;

Mi ti li dans le c. de Raon-l'Étape ;

Mi ti le dans le c. de Coussey et à Fraize ;

Mi ti lé môme (lui-même) dans le c. de Saulxures ;

Mi ti zo (*eus*) dans les c. de Charmes, de Xertigny (en particulier à Uriménil), d'Épinal, de Bruyères, de Châtel et de Brouvelieures ; *so* dans le c. de Plombières, et à Moyemont et à Roville dans le c. de Rambervillers, est peut-être dû à un croisement de *zo* et du *soi* français ;

Mi ti zo dans le c. de Senones, en particulier à Mont.

1. Adam signale aussi *mi*, *ti*, *li*, *leu*, *lou*, *lu* dans « la majorité des communes ».

3° *Substitution d'une locution indéfinie au pron. réfléchi*

Elle s'est produite surtout dans les arr. de Saint-Dié et de Remiremont; les pronoms de la 1^{re} et de la 2^e pers. sont *mi ti*, le réfléchi est remplacé par une des locutions indéfinies énumérées plus haut.

4° *Mélange des formes du régime en i et des formes du sujet*

Dans la zone intermédiaire entre le domaine de *mi ti si* et le domaine provençal, où la forme du sujet a pris la place de la forme du régime, nous trouvons les formes mélangées :

Mi tu si à Monétier et à la Salle (c. de Monétier, dans les Hautes-Alpes; *mi tu chi* à Menglon et *mi tu si* à Mirmande (c. de Loriol), dans la Drôme; *mi tu si* et *mi ti si* à Boffres, *yo tu si* et *mi tu si* à Gillhac-et-Bruzac, dans l'Ardèche;

Yo ti si à Saint-Péray (Ardèche), où d'ailleurs *mi* n'est pas complètement inconnu (*mi même*);

You ti si à Clelles et à Saint-Jean-d'Hérans, où *mi* fait concurrence à *you*, dans l'Isère;

You ti chi à Die, où *mi* paraît aussi fréquent, dans la Drôme.

Enfin, seul, le réfléchi *si* continue le datif latin, tandis que *mi ti* ont été remplacés par les formes toniques du sujet :

You tu à Aspres et à Barcillonnette, dans les Hautes-Alpes; à Bouvières (c. de Bourdeaux) et à Sauzet (c. de Marsanne), dans la Drôme; à Monestier-du-Percy (c. de Clelles), dans l'Isère;

Ic tu à Chorges et à Saint-Julien-en-Beauchène, dans les Hautes-Alpes; à Montjoux (c. de Dieulefit), dans la Drôme; pour Mens (Isère), voir p. 73;

Yèw tu, dans la Drôme, à Sauzet (c. de Marsanne, deuxième corr. *you*); dans l'Ardèche, à Saint-Pierre-ville (deuxième corr. *tu*), au Cheylard (deuxième corr. *tu*) et à Lavilledieu (c. de Villeneuve), à Baix (c. de Chomérac), *si > tchi*; cf. *tché* atone;

Yèw tu à Saint-Pierre-ville et au Cheylard dans l'Ardèche, à Pinols dans la Haute-Loire;

Yèw ku à Coucouron et à Devesset (c. de Saint-Agrève), dans l'Ardèche; à Freycenet-Latour (c. du Monastier)¹, à Fay-le-Froid, à Saint-Hostien (c. de Saint-Julien-Chapteuil), à Saint-Voy et au Chambon-de-Tence), dans la Haute-Loire.

VIII. — EMPLOI DU CAS SUJET POUR LE CAS RÉGIME

En français, le régime tonique a pris dans certains cas la place du sujet tonique, qui a complètement disparu : *moi je pleure, moi je parle, c'est moi*, etc.; et nous avons vu que la plupart de nos patois, depuis les Vosges jusqu'à la vallée de la Drôme, suivent le même usage, que dans quelques-uns même la forme du régime a supplanté la forme du sujet, tonique ou atone, dans tous ses emplois². En provençal et dans la partie sud de notre région, qui se rattache au domaine provençal, c'est le contraire qui s'est produit : non seulement la forme tonique du sujet s'est maintenue dans les cas où le français lui a substitué à tort la forme du régime, mais encore elle a supplanté la forme

1. Un deuxième corr. indique *sé* comme réfléchi.

2. Voir la *Recue*, XIII, 38-41.

tonique du régime après les prépositions *a yêc, a tu* = à moi, à toi. Quant au réfléchi, il persiste sous la forme *si, chi, tchi*, issue du datif *sibi* dans le voisinage du domaine de *mî ti si*, ailleurs sous la forme *se, sé*, issue de l'accusatif *se*. Quelques communes de la Maurienne et de la Tarentaise ne se rattachent complètement ni à l'usage provençal, ni à l'usage français : la forme du régime s'emploie après les prépositions, comme en français ; mais comme en provençal, la forme du sujet se maintient dans les cas où le français l'a remplacée par la forme du régime. Dans les phrases de nos questionnaires, *moi je pleure, toi tu danses, je cousais moi-même, mon neveu et moi nous ne voulions pas, moi et toi* ont été traduits par des formes de nominatif, issues de *ego* et de *tu*, qui ne se confondent pas toujours avec les formes atones correspondantes de ces pronoms. A Valloires (c. de Saint-Michel-de-Maurienne), *ɛo* et *teio* servent de sujets toniques ou absolus (fr. moi et toi), *dé* et *té* de sujets atones (fr. je et tu), *mé* et *té* de régimes toniques après les prépositions (fr. moi, toi) : *ɛo dé pluro, teio té dansé, dé tchozi ɛo asé, mon nèvu é ɛo, a mé, a té*. Mais ce système de formes pronominales n'est complet qu'à Valloires ; ailleurs, il tend à se simplifier soit par l'identification des deux formes du sujet, soit par la substitution partielle ou complète du régime tonique à la place du sujet tonique comme en français. Nous avons réuni dans le tableau suivant tous les cas signalés par nos correspondants.

FRANÇAIS.....	moi, je pleure	toi, tu dances	je cousais moi-même	mon neveu et moi	à moi à toi
Albanne (c. de Saint-Jean)	ʒe de...	te te...	mé mémo	...ʒe	mée, tée
La Chambre	ʒou de...	tou te...	mé mémo	...mé	mé, té
Bourg-Saint-Maurice ¹	dʒou dʒe...	tou te...	mé mémou	...mè	mè, tè
Bozel	dʒe dʒe...	te te...	mé mémo	...mè	mé, tè
Sééz (c. de Bourg-St-Maurice)	ʒou ʒou...	tou tou...	ʒou mémo	...ʒou	mè, tè
Tignes (c. de Bourg-St-Maurice)	ʒou ʒou...	tou tou...	ʒou mémo	...mè	mè, tè
Les Avanchers (c. de Moutiers)	dʒe dʒe...	te te...			

Dans les communes voisines, à Lanslebourg, à Avrieux, à Saint-Michel-de-Maurienne dans la Mau-

1. Cf. *dzo dze mouero* (moi je meurs), dans la *Parab.* en patois de la Tarentaise, citée par Pont, *Origines*, p. 127.

rienne, à Aime dans la Tarentaise, l'emploi des pronoms sujets et régimes est conforme à l'usage français.

En laissant de côté la Maurienne et la Tarentaise, on doit considérer les communes suivantes comme les points extrêmes jusqu'où s'avance vers le nord l'usage provençal de remplacer les formes toniques du régime par les formes du sujet : Estivareille et Rozier au sud-ouest de l'arrondissement de Montbrison (Loire, Bas, la Chapelle-d'Aurec et Saint-Julien-Molhesabate sur la lisière nord-est de la Haute-Loire, Devesset, Saint-Agrève, Lamastre, Boffres, Saint-Péray, Gilhae-et-Bruzac dans l'Ardèche, Mirmande, Marsanne, Pont-de-Barret, Die et Menglon dans la Drôme, Clelles, Mens, Saint-Jean-d'Hérans, Corps et Sainte-Luce au sud de l'Isère, le Monétier, la Salle et Briançon au nord-est des Hautes-Alpes. La limite entre le domaine français et le domaine provençal serait une ligne qui, réunissant tous ces points, partirait du canton de Saint-Bonnet-le-Château au sud-ouest de la Loire, suivrait les frontières de la Loire et de la Haute-Loire jusqu'à l'Ardèche, couperait obliquement l'arrondissement de Tournon à travers les cantons de Saint-Félicien, de la Mastre et de Saint-Péray, pour atteindre le Rhône à Saint-Péray, descendrait le fleuve jusqu'à son confluent avec la Drôme, et gagnerait Die en coupant le département de la Drôme parallèlement à la rivière, mais un peu plus au sud, qui enfin traverserait les cantons de Clelles, de Mens et de Corps au sud de l'arrondissement de Grenoble, pour aboutir au nord de l'arrondissement de Briançon. Au nord de cette limite s'étendent les domaines de *me te se* dans la Loire, de *mi ti si* dans l'Ardèche, dans la Drôme et dans l'Isère, de *me te se* et de *mè tè sè* dans la Savoie.

Nous avons déjà relevé les formes mélangées, que l'on trouve dans la zone intermédiaire et cité toutes les localités, pour lesquelles nous avons des renseignements complets, aussi bien sur le réfléchi que sur les pronoms de la 1^{re} et de la 2^e personne¹. En voici quelques autres, pour lesquelles nous ne possédons que ces derniers :

yo tu à Briançon dans les Hautes-Alpes ;

yo t^u à Lamastre et à Vernoux dans l'Ardèche ;

you tu à Molines (c. d'Aiguilles)², aus Crottes (c. d'Embrun³) ; à Orcières, à Réallon (c. de Savines), à Risoul (c. de Guillestre), à la Cluse (c. de Saint-Étienne-en-Dévoluy), à Saint-Étienne-en-Dévoluy, à Sigoyer (c. de Tallard) et à Veynes dans les Hautes-Alpes ; à Grignan dans la Drôme ; à Lalley (c. de Clelles) dans l'Isère ;

you tun (u nasal) à Laragne dans les Hautes-Alpes ;

you t^u à Vernassal (c. d'Allègre) et à Saint-Vincent (c. de Saint-Paulien) dans la Haute-Loire ;

you k^u à Saint-Julien-Molhesabate (c. de Montfaucon) dans la Haute-Loire ;

iir tu à la Bâtie-Neuve, à Saint-Julien-en-Champsaur (c. de Saint-Bonnet) et à Rosans dans les Hautes-Alpes ; à Beaufin, à Sainte-Luce et à Corps (c. de Corps) dans l'Isère ; à Montjoux (c. de Dieulefit) et à Chaudebonne (c. de la Motte-Chalançon) dans la Drôme ;

yêr tu à Laragne, à Nossage-et-Bénévent (c. d'Orpierre) dans les Hautes-Alpes ; à Séderon, à Montferrand (c. de Rémuzat), à Félines (c. de Bourdeaux), à Dieulefit, à Vesc (c. de Dieulefit), à Saint-Paul-3-Châteaux, à Donzère (c. de Pierrelatte) et à Marsanne dans la Drôme ; au Teil (c. de

1. Voir plus haut, *passim*.

2. Chabrand et de Rochas indiquent *mi ti si* pour le Queyras.

3. Cf. *ioir* à Embrun, d'après un texte cité par Chabrand et de Rochas, p. 157.

Viviers), à Saint-Jean-le-Centenier (c. de Villeneuve-de-Berg), à Rochemaure, à Saint-Julien-en-Saint-Alban (c. de Chomérac), à Ailhon (c. d'Aubenas), à Antraigues, à Salavas (c. de Vallon), à Saint-Paul-le-Jeune (c. des Vans), à Joyeuse, à Valgorge, à Saint-Étienne-de-Lugdarès, à Thueyts, à Montpezat, au Béage et à Cros-de-Géorand (c. de Montpezat), à Burzet, à Sainte-Eulalie et à Sagnes-et-Goudoulet (c. de Burzet), dans l'Ardèche; à Araules (c. d'Yssingeaux) dans la Haute-Loire;

yèr tun (u nasal) à Orpierre dans les Hautes-Alpes;

yèr teu à Bourg-Saint-Andéol, à Saint-Just et à Saint-Marcel (c. du Bourg) dans l'Ardèche.

yèr t^u à Saint-Vincent (c. de Saint-Paulien), à Coubon (c. du Puy-S.-E.), à Saint-Étienne-du-Vigan (c. de Pradelles), à Saint-Arcons (c. de Langeac) et à Pinols dans la Haute-Loire';

yèr t^{ou} à la Chapuze (c. de Saint-Julien-Chapteuil) dans la Haute-Loire;

yèr ku à Saint-Agrève dans l'Ardèche; à Champclause (c. de Fay-le-Froid) et à Tence dans la Haute-Loire;

yèr k^u à Vorey dans la Haute-Loire;

yèr t^u à Boisset (c. de Bas), à Chomelix et à Saint-Georges-Lagricol (c. de Craponne) dans la Haute-Loire;

yèr tchu à Saint-Georges-Lagricol (c. de Craponne, Haute-Loire);

yèu t^u à Bas¹, à Collat (c. de Paulhaguet), à Julliangès (c. de la Chaise-Dieu) et à Auzon dans la Haute-Loire;

1. Au Puy, on emploie actuellement *yèr t^u*. La forme de l'accusatif s'emploie encore au XVI^e siècle après les prépositions, comme l'atteste *me* dans un *Mistère* joué au Puy en 1518, dont Médicis nous a conservé le texte (*Chroniques*, éd. Chassaing, II, 430). Dans les *Noëls* de Cordat, *yèu* est la forme ordinaire; on ne trouve *mè* ou *me* après préposition qu'à la rime, n^o IV, str. 2, et XII, 15; mais cf. III, 4; XIV, 4; VII, 1. Dans les textes du XVIII^e siècle, on ne trouve plus trace de l'accusatif.

2. Cf. *ieu* ap. prép. dans un texte en patois d'Usson (sud-ouest de l'arr. de Montbrison), cité par Gras, p. 206.

yu t''u à Blesle dans la Haute-Loire;
yaw tu à la Chapelle-sous-Chanéac (c. de Saint-Martin-de-Valamas) et à Silhac (c. de Vernoux) dans l'Ardèche;
yaw t''u à Aubazat (c. de la Voute-Chilhac) dans la Haute-Loire;
yae t''u à Auzon dans la Haute-Loire;
yèy tu à Salavas (c. de Vallon) dans l'Ardèche;
yèy t''u à Cerzat (c. de la Voute-Chilhac) et à Domeyrat (c. de Paulhaguet) dans la Haute-Loire;
yi t''u à la Chomette (c. de Paulhaguet et à Brioude dans la Haute-Loire.

L. VIGNON.

LA NÉGATION DITE EXPLÉTIVE

Définition de la Négation explétive

La négation dite explétive serait plus exactement appelée négation pléonastique. On la rencontre en effet, dans les propositions subordonnées, quand le verbe de la principale ou la locution conjonctive exprime ou implique déjà une idée négative.

Quand nous commençons une phrase par *évit*ez que, il est clair que l'action qui va être indiquée par la subordonnée doit, dans notre pensée, *ne pas être faite*. Lorsque nous disons : « évitez qu'il *ne* prenne froid, » nous exprimons donc inutilement par *ne* une idée négative qui était déjà incluse dans la signification propre du verbe *éviter*. C'est ce qui fait que la même idée peut être rendue sans négation : « évitez qu'il prenne froid. » Cette négation étant inutile, on s'est abstenu le plus souvent de la renforcer par *pas* ou *point* ; on trouve cependant, dans les anciens textes et dans les parlers populaires actuels, des exemples de phrases telles que : « évitez qu'il *ne* s'enrhume *pas*, » où le pléonasm est plus visible, mais n'est pas plus réel que dans la formule sans *pas*. On sait en effet que, dans l'ancienne langue, *ne* sans *pas* était la forme la plus usuelle de la négation, et nous disons encore : « je *ne* puis, *n'*importe, etc. » Aujourd'hui, sous ré-

serve de l'exception que présentent certains parlers populaires, la négation pléonastique n'est jamais accompagnée de *pas*. Et comme on n'emploie plus jamais *ne* seul avec un infinitif, il en résulte cette conséquence qu'il n'y a pas de négation explétive quand la subordonnée est infinitive : « évitez de prendre froid. » Il est vrai qu'on aurait pu continuer à dire : « évitez de *ne pas* prendre froid' ; » nous disons bien : « prenez garde de *ne pas* tomber, où de tomber. » Mais ici, le cas est différent ; dans : « prenez garde de *ne pas* tomber, » la locution verbale *prendre garde* est prise dans le sens général de *faire attention*, qui est son sens primitif, et qui n'implique pas négation de l'action de la subordonnée. Dans : « prenez garde de tomber. » la même locution est prise au sens restreint de *faire attention pour éviter de...*, et renferme l'idée négative.

La négation dite explétive peut toujours être supprimée, puisqu'elle forme pléonisme ; et, en effet, dans tous les cas, on rencontre chez les meilleurs auteurs des exemples où cette négation manque. D'ailleurs, nous la sentons à peine, et nous employons indifféremment, sans analyser l'expression, les deux tournures, qui expriment la même idée. Mais, si peu sentie qu'elle soit aujourd'hui, la négation explétive n'en est pas moins le reste d'un pléonisme fort grossier, tel que serait pour nous : « empêchez qu'il *n'*approche *pas*. » Il est donc tout à fait extraordinaire qu'on puisse y tenir comme à une élégance intangible.

1. Cf. M^{re} de Sévigné (B.) : « il leur défendit de *ne plus* songer à ce mariage. »

*Distinction de la Négation explétive et de la Négation
non pléonastique*

En reprenant le verbe *éviter*, supposons que ce qu'il s'agit d'éviter, ce soit non pas de faire une action, mais de ne pas la faire, par exemple de « ne pas paraître joyeux ». Quand la subordonnée est infinitive, il n'y a aucune difficulté, puisque la proposition infinitive ne comporte plus l'emploi de la négation pléonastique ; il n'y aura pas de confusion possible entre « évitez de paraître joyeux » et « évitez de ne pas paraître joyeux. » Mais dans « évitez *que* votre visage *ne* paraisse joyeux », ou, comme on disait aussi, « évitez *que* votre visage *ne* paraisse *pas* joyeux », nous avons vu que *ne* ou *ne pas* constituait une négation pléonastique. Si l'on veut exprimer l'idée contraire, celle que l'on rent, dans la proposition infinitive, avec *ne pas* non pléonastique, par « évitez de ne pas paraître joyeux », comment distinguera-t-on, dans la subordonnée à mode personnel, les deux valeurs de *ne pas*, qui aboutissent à deux idées contradictoires ? La phrase : « évitez *que* votre visage *ne* paraisse *pas* joyeux » aura deux sens opposés, suivant que *ne pas* sera conçu ou non comme pléonastique. Cette équivoque a certainement existé dans l'ancienne langue ; mais, depuis que la négation pléonastique est réduite uniformément à *ne*, et que, d'autre part, *ne* non pléonastique est toujours renforcé par des mots tels que *pas* ou *point*, sauf dans quelques expressions consacrées où il accompagne généralement un verbe de *proposition principale*, il n'y a plus aucune difficulté : dans « évitez *que* votre visage *ne* paraisse joyeux, » *ne* est nécessairement pléonastique, et c'est comme si

l'on disait : « évitez que votre visage paraisse joyeux. » Au contraire, dans : « évitez que votre visage *ne* paraisse *pas* joyeux, » *ne*, étant accompagné de *pas*, ne peut plus être pléonastique, et c'est comme si l'on disait : « évitez que votre visage paraisse triste. » Il est d'ailleurs assez rare qu'on ait l'occasion d'employer la négation non pléonastique dans les subordonnées qui admettent le *ne* explétif¹, — sauf cependant après les verbes « de crainte », et ainsi s'explique la différence entre « je crains qu'il *ne* vienne » et « je crains qu'il *ne* vienne *pas* ». Ce n'est pas du tout comme en latin, où l'idée que nous exprimons par « je crains qu'il ne vienne pas, » se rent par « je crains qu'il vienne » ou par un équivalent où deux négations se détruisent, tandis que chez nous, *pas* ajouté à *ne* ne fait que marquer la valeur non pléonastique de la négation. Il n'y a donc de ressemblance avec le latin que pour « je crains qu'il *ne* vienne ».

En résumé, toutes les fois que *ne* est accompagné de *pas*, *point*, *jamais*, *plus* (au sens de *pas désormais*), *rien*, *guère*, *aucun*, *personne*, il a sa valeur non pléonastique² : « je crains qu'il *ne* vienne *pas*, *plus*, *jamais*, qu'il *ne* fasse *rien*, qu'il *n'*ait *aucun* succès, qu'il *ne* réussisse *guère*, qu'il *ne* rencontre *personne*. » Toutes les fois qu'il est seul ou accompagné d'un mot qui ne fait pas corps avec la négation, il est explétif dans la proposition subordonnée³ et peut logiquement être supprimé : « je crains qu'il (ne) vienne, qu'il (ne)

1. Ayer (§ 288, 2^e) prévoit cet emploi après *ne pas douter* : « je ne doute pas que vous *ne* l'ayez *pas* fait. »

2. Voyez toutefois ci-dessous, p. 96.

3. Sauf après *si* dans « si ce n'est toi », après *ce n'est pas que*, et après *que* au sens de *sans que* (voyez ci-dessous, p. 95).

souffre davantage, etc. » Il y a une équivoque possible avec *plus*, en raison des deux sens de ce mot : « je craignais qu'il n'y eût plus de fleurs » peut signifier « je craignais qu'il n'y eût *plus aucune* fleur, » ou (négation explétive) : « je craignais qu'il (*n'*)y eût une *plus grande quantité* de fleurs. »

Emploi de la Négation explétive

D'après la définition que nous en avons donnée, il est facile de classer les cas d'emploi de la négation explétive. On la rencontre :

A. Quand l'idée exprimée par le verbe de la proposition principale indique un effort pour que l'action de la subordonnée *ne* se fasse *pas* (verbes d'empêchement) ou le désir qu'elle *ne* se fasse *pas* (verbes de crainte); mais il faut en général que le verbe de la principale ne soit pas accompagné d'une négation ni employé interrogativement.

B. Quand le verbe de la proposition principale, au lieu d'indiquer simplement une tendance à ce que l'action ne se fasse pas, exprime l'opinion qu'elle ne s'est pas faite ou ne se fera pas (verbes de négation et de doute), ou le fait qu'elle n'a pas eu ou n'aura pas lieu. Mais il faut alors, pour des raisons que nous rechercherons plus loin, que ce verbe de la principale soit accompagné d'une négation ou d'une atténuation, ou employé interrogativement : « je *ne* nie *pas* que... ne; *peu* s'en faut que... ne. »

C. Quand la locution conjonctive qui amène la subordonnée implique :

1° L'idée que l'action ne se fait pas du tout (sans que);

2° L'idée que l'action ne s'est pas encore faite (avant que);

3° L'idée qu'elle peut ne pas se faire (à moins que = si... ne... pas);

4° L'idée qu'elle ne se fait pas avec la même intensité ou de la même manière que l'action de la principale (locutions conjonctives de comparaison autre que la comparaison d'égalité).

Les Latins employaient aussi la négation (*ne*, *quin* ou *quominus*) après les verbes d'empêchement ou de crainte, et après « ne pas douter que, n'être pas éloigné de ». Cf. Riemann, *Syntaxe latine*, §§ 188-190.

Ces diverses catégories appellent les remarques suivantes :

A. 1° Verbes d'empêchement

Ces verbes sont *défendre*, *empêcher*, *éviter*, *prendre garde*.

Ne et *ne pas* pléonastiques se sont employés après *défendre*. D'Aubigné : « Le comte Ludovic avait défendu à Janlis qu'il *ne* vint *point* droit à Monts. » L'usage a changé pour ce verbe, qu'on ne fait plus suivre du *ne* explétif (voy. ci-dessous, p. 91). L'arrêté ministériel du 26 février 1901 revient en arrière quand il autorise le *ne* après *défendre*.

Ayer (§ 288, 3, a) nous dit que le *ne* explétif ne s'emploie, avec les verbes *éviter* et *prendre garde*, qu'après l'impératif. Cette restriction est bien extraordinaire; si l'on dit : « prenez garde qu'on *ne* vous voie, » il est bien naturel de dire aussi : « vous prendrez garde qu'on *ne* vous voie, » et même, en donnant à *prendre garde* son sens général de « faire attention »

(voyez ci-dessus, p. 85) : « vous prendrez garde qu'on ne vous voie pas. » Mais ce verbe s'emploie principalement à l'impératif dans la langue courante, et c'est ce qui fait sans doute qu'on a surtout remarqué le *ne* explétif après ce temps.

Quand les verbes d'empêchement sont employés négativement ou interrogativement ' vous n'empêcherez pas que, empêcherez-vous que...? , l'idée qui prévaut c'est : « malgré tout la chose se fera, » l'action de la subordonnée se présente affirmativement à notre esprit, et nous n'éprouvons plus le besoin de répéter l'idée négative incluse dans le verbe de la principale : « vous n'empêcherez pas qu'il vous suive. » Cependant, sous l'influence de « empêcher que ne... » on a dit parfois « ne pas empêcher que ne » :

Vous n'empêcherez *pas* que ma gloire offensée
N'en punisse aussitôt la coupable pensée.

RACINE (L.).

A. 2° Verbes de crainte

Ces verbes sont : *craindre*, *redouter*, *avoir peur*, *appréhender*, *trembler que*. Ayer y joint *courir risque que*, qui exprime le danger, et non pas la crainte, mais qui implique, comme les verbes de crainte, un désir plus ou moins précis que l'action ne s'accomplisse pas. *Désespérer*, que l'arrêté ministériel du 26 février 1901 assimile aux verbes de crainte, implique au contraire le désir que l'action ait lieu. Il doit être assimilé aux verbes de doute, et n'appelle la négation explétive que lorsqu'il est lui-même accom-

1. Du moins quand l'interrogation implique une croyance négative et non une simple question.

pagné d'une négation ; on ne dirait jamais : « je désespère qu'il *ne* vienne. »

Quand les verbes de crainte sont employés négativement ou interrogativement, on nie ou on met en doute le désir négatif qui expliquait le *ne* dans la subordonnée, et dès lors, il n'y a plus de *ne* explétif : « je ne crains pas qu'il arrive. »

B. 1^o *Verbes de négation ou de doute*

Calvin (L.) a écrit : « Il faut qu'il *nie*, quant et quant, que la transgression de la loi *n'est point* péché, » et ailleurs : « Il *nie* qu'il *n'a point* esté créé apostre ne des hommes, ne par hommes, mais par Jésus-Christ. »

Nier que ne est tout à fait semblable à *défendre que ne*. Mais l'idée négative est si fortement marquée par les verbes *nier* et *défendre*, que le pléonasme a été particulièrement sensible, et que la langue a cessé, après ces verbes, de joindre *ne* au verbe de la subordonnée.

Lorsqu'on dit « ne pas nier que », on décompose instinctivement *nier* en « dire que non », et la négation exprimée, *ne pas*, porte sur l'idée de *dire*, et non pas sur l'idée de *non* incluse dans *nier*. Autrement dit, *ne pas nier que*, c'est « ne pas dire que non », et non pas « affirmer » ; les deux négations ne se détruisent pas, la première s'applique à l'idée de *dire*, la seconde à l'action exprimée dans la subordonnée. Mais, en dégageant ainsi l'idée de *dire*, la première négation fait prévaloir cette idée sur la négation incluse dans *nier*, et dès lors la langue a éprouvé le besoin de renforcer cette négation en introduisant le *ne* explétif

dans la subordonnée : « je ne nie pas qu'il *ne* soit intéressant » = « je ne *dis* pas qu'il *ne* soit *pas* intéressant. »

L'interrogation produit le même effet qu'une première négation, et met aussi en relief l'idée de *dire*. Il en résulte que le *ne* pléonastique s'emploie après *nierez-vous que* aussi bien qu'après « vous ne nierez pas que ».

De même, l'idée de *penser* est dégagée dans les verbes *douter*, *désespérer*, par une première négation ou par une interrogation, et dès lors on emploie aussi le *ne* pléonastique après « vous ne doutez pas que, je ne désespère pas que, doutez-vous que ? »

Par une négligence inexplicable, l'arrêté ministériel du 26 février 1901 autorise le *ne* explétif après « douter, contester, nier que ». Il fallait dire : « après *ne pas* douter, *ne pas* contester, etc. » D'ailleurs, le seul exemple donné contient : « je ne doute pas que. » On ne dirait jamais : « je doute qu'il *n'*ait raison, je conteste que cette théorie *ne* soit exacte. »

B. 2° Verbes indiquant que l'action ne s'est pas faite ou ne se fera pas

Quand on dit : « *Il s'en faut* qu'il soit heureux, » le verbe de la proposition principale indique que l'action de la subordonnée *n'a pas lieu* ; mais il l'indique si fortement que la négation explétive serait trop pléonastique¹. Mais supposons « peu s'en faut que », l'idée négative exprimée par le verbe principal est atténuée par l'adverbe *peu*, et dès lors la langue, en introdui-

1. Aussi ne l'emploie-t-on jamais, bien que l'arrêté ministériel du 26 février 1901 l'autorise.

sant la négation dans la subordonnée, indique en quelque sorte que l'idée négative incluse dans le verbe principal, si atténuée qu'elle soit, subsiste : « *peu* s'en faut, il *ne* s'en faut *pas beaucoup* qu'il *ne* soit heureux » = il n'est pas heureux, si peu qu'il s'en faille. L'interrogation produit le même effet qu'un adverbe d'atténuation : « s'en faut-il beaucoup qu'il *ne* vous ait payé ? »

Dire que l'accomplissement d'une action dépend ou a dépendu d'une personne ou d'une circonstance, qu'il « tient ou a tenu à quelqu'un ou à quelque chose », c'est indiquer nettement que l'action n'a pas eu lieu, ou qu'elle n'aura pas lieu (tant que l'obstacle résultant de cette personne ou de cette chose ne sera pas levé). Comme dit fort bien Littré (v^o *tenir*, 48^o) : « impersonnellement, *tenir* se dit des obstacles, des considérations qui empêchent une chose de se faire¹. » Ex. : « il a tenu à vous qu'il se soumit. » Il n'y a pas de négation explétive dans la subordonnée. Si cet impersonnel est accompagné d'une négation ou employé interrogativement, la négation ou le doute porte non sur le verbe, qui continue à marquer que l'action ne s'est pas faite ou ne se fera pas, mais sur le complément indirect : « il n'a pas tenu à vous que » = il a tenu non à vous (mais à autre chose) que... Dans ce cas, comme après *ne pas nier que* et pour la même raison, la négation explétive apparaît dans la subordonnée : « Il n'a pas tenu à vous² que la chose *ne* se

1. Cet emploi impersonnel est rattaché à tort, dans le Dictionnaire D-H-T., au sens de : « participer de la nature de quelqu'un ou de quelque chose », qui exige la construction avec *de* et non avec *a*.

2. Une simple atténuation suffit : « il a tenu à peu de chose... » Cf. *il s'en faut peu*.

fit. » Il importe de remarquer qu'ici, comme partout ailleurs, la négation explétive exprime à nouveau l'idée négative incluse dans le verbe de la principale, et non pas l'idée négative marquée par la négation qui accompagne ce verbe. Si la négation proprement dite pouvait être redoublée dans la subordonnée, nous dirions : « je *ne* souhaite *pas* qu'il *ne* vienne, je *ne* pense *pas* qu'il *ne* soit ici, etc. »

Si le verbe de la principale est accompagné de *ne que*, il n'y a pas à vrai dire de négation : « il ne tient qu'à vous que » = il tient à vous seul que. Dès lors, il ne devrait pas y avoir de *ne* explétif dans la subordonnée, et ce n'est pas sans quelque raison, quoi qu'en pense Littré, que Voltaire critique ce vers de *Nicomède* :

Il ne tiendra qu'à vous qu'aus effets je *ne* passe.

En résumé, la négation explétive renforce l'idée de tendance négative exprimée par les verbes de la catégorie A, et l'idée formelle de non-accomplissement de l'action, impliquée par les verbes de la catégorie B, mais seulement, pour ces derniers, quand l'idée du non-accomplissement de l'action subordonnée est contredite ou affaiblie dans la proposition principale par une négation, une atténuation ou une tournure interrogative.

C. 1° Après « sans que »

La préposition *sans* implique une négation tout aussi forte que *défendre* ou *nier*. Aussi n'emploie-t-on guère la négation explétive après *sans que*. On s'attendrait à la voir paraître quand *sans que* est accompagné d'une négation, comme elle paraît après *ne pas nier*

que. Et en effet, M^{me} de Sévigné écrit : « ces cris de toute une armée *ne* se peuvent représenter *sans que* l'on *n'en* soit ému¹. »

On emploie parfois la simple conjonction *que*, au sens de *sans que*, et alors le *ne* devint nécessaire; Musset (A.) : « il ne s'est pas écoulé un jour, *que* je *n'aie* fait des vœus pour lui. » Il n'y a plus ici de pléonasme, puisque la préposition négative *sans* n'est pas exprimée. Ce n'est pas le *ne* explétif.

C. 2° Après « *avant que* »

Nous ne sentons plus aucune différence entre : « partons avant qu'il soit ici » et « partons avant qu'il *ne* soit ici. » Mais il est certain qu'à l'origine, avec *ne*, on avait conscience de redoubler la négation implicitement contenue dans *avant que* : alors qu'il *n'est pas* encore ici. Peu importe évidemment que l'action soit douteuse ou non, elle n'est toujours pas encore faite. Aussi faut-il condamner, avec Littré, la subtilité imaginaire en vertu de laquelle on n'emploierait *ne* après *avant que* « que lorsqu'il y a du doute sur la réalité de l'action exprimée par le verbe qui vient après ».

C. 3° Après « *à moins que* »

Littré (v^o *moins*, 8^o) cite de nombreux passages où nos classiques se sont abstenus très naturellement d'employer le *ne* pléonastique après *à moins que*.

C. 4° Après une comparaison d'inégalité

Il est tout naturel qu'il n'y ait pas de *ne* explétif après une comparaison d'égalité. Car le *ne* pléonas-

1. Voir ci-dessous d'autres exemples dans l'article de M. Bastin.

tique suppose nécessairement une idée négative impliquée par le verbe ou l'adverbe qui précède; or, il n'y a aucune idée négative attachée aux adverbes d'égalité : « il est *aussi* maladroit qu'on l'avait dit. »

On ne voit pas bien comment Ayer peut admettre (§ 309, 4, a) que la négation explétive s'explique mieux après le comparatif de supériorité qu'après le comparatif d'infériorité. Que vous soyez *plus* ou *moins* patient qu'un autre, cet autre *n'est pas* patient comme vous l'êtes, et c'est cette idée négative, incluse dans la comparaison d'infériorité comme dans la comparaison de supériorité et même dans la comparaison purement différentielle (*autrement que*), qui explique l'emploi de *ne* dans la subordonnée. Ce *ne* est pléonastique, puisque l'idée négative résulte déjà de la comparaison, et c'est ce qui permet de le supprimer : « vous êtes plus patient qu'il *l'est*. » Il n'est pas patient comme vous, mais *il l'est* à un certain degré, et le fait qu'il *ne l'est pas comme vous* est suffisamment indiqué par la proposition principale.

Après les locutions comparatives, la subordonnée ne peut jamais contenir de négation non pléonastique, et lorsqu'on disait, — comme les dialectes le disent encore souvent : — « il est plus heureux que vous *ne* l'êtes *pas*, » il n'y avait aucune équivoque possible. La langue n'avait donc pas à différencier ici la négation explétive de la négation non pléonastique par la suppression de *pas*, comme elle l'a fait en distinguant par exemple « je crains qu'il *ne* vienne » de « je crains qu'il *ne* vienne *pas* », et « à moins qu'il *ne* veuille » de « à moins qu'il *ne* veuille *pas* » (Voyez plus haut, p. 86). On aurait pu continuer à dire : « il est plus heureux que vous *ne* l'êtes *pas*. » Si l'on ne s'exprime

plus ainsi, on continue à dire : « il est plus heureux que *personne ne* l'est », ou, ce qui revient au même : « plus heureux que *personne* ». Ce n'est pas là un des cas où *personne* a conservé sa valeur positive primitive; *plus heureux que personne* équivaut rigoureusement à *plus heureux que personne ne l'est*, on a une idée négative dans l'esprit. En d'autres termes, après une locution comparative, on peut trouver, comme négation explétive : 1° *ne* suivi ou non d'un mot de renforcement autre que *pas*, *point* ou *plus*; 2° la négation contenue explicitement ou implicitement dans *nul* (plus que *nul* autre), *jamais*, *aucun*, *personne*, *rien* : « il vaut moins qu'*aucun* autre, que *personne*, que *rien*, » équivalent exactement à « il vaut moins qu'*aucun* autre *ne* vaut, que *personne ne* vaut, que *rien ne* vaut ». Lorsqu'on dit : « il vaut moins que son ami, » on peut théoriquement compléter la phrase avec ou sans *ne* explétif : « *moins que son ami vaut* ou *ne vaut*. » On ne pourrait dire au contraire : « il vaut moins que *personne* vaut, » ce qui montre bien que dans « il vaut moins que *personne* », *personne* a une valeur négative, puisque son équivalent est nécessairement *personne ne* quand le verbe est exprimé¹.

Après les locutions comparatives, comme après les verbes de crainte et après *à moins que*, la négation explétive forme pléonasme non pas précisément avec les adverbes *plus* ou *moins* ni avec le verbe de crainte, mais avec une idée connexe, celle de désir négatif qui

1. *Jamais* a conservé, mieux qu'*aucun* des mots de cette catégorie, sa valeur positive primitive (= à quelque moment que ce soit), si bien que « il est plus heureux qu'il l'a jamais été » ne nous choquerait pas. Par conséquent, « plus heureux que jamais » peut s'interpréter librement avec ou sans idée négative explétive, aussi bien que « plus heureux que son ami ».

accompagne l'idée de crainte, celle de condition négative qui s'est dégagée de *à moins que*¹, et avec l'idée également négative qui peut se dégager de la comparaison d'inégalité. Au contraire, après les verbes d'empêchement et de négation et après *sans que*, *avant que* (= *sans que... encore*), il y a pléonasme avec l'idée propre exprimée par le verbe ou par la locution, qui est négative par elle-même.

De cette remarque, et de celle que nous avons faite sur la valeur toujours pléonastique de la négation après une principale comparative, résultent les conclusions suivantes :

1° Dans « ne jamais, aucun ne, etc. » après une principale comparative, la négation est toujours explétive.

2° Dans les mêmes locutions, après les verbes de crainte et après *à moins que*, la négation est toujours non pléonastique, parce que les mots *jamais*, *aucun*, etc., l'accentuent comme ferait *pas* ou *point* : « je crains qu'il *ne* cède *jamais*; à moins qu'il *ne* dise *rien*, » comme « je crains qu'il *ne* cède *pas*; à moins qu'il *ne* veuille *point* ». D'autre part, les mots *jamais*, *aucun*, *rien*, etc., ne peuvent se trouver sans *ne* dans la subordonnée, parce qu'ils ne peuvent se joindre à l'idée négative du verbe principal ou de la conjonction, le verbe et la conjonction n'étant point négatifs *par eus-mêmes*. On ne dira pas : « je crains qu'il fasse *aucune* imprudence; à moins qu'il cède *jamais*. » L'ancienne langue pouvait s'exprimer ainsi, en donnant à *aucun*, *jamais*, etc., leur signification positive : *je crains qu'il fasse aucune imprudence* équivalant

1. On a dit d'abord : « je n'irai pas à moins qu'il le demande, » *il est* « à une condition moindre que celle-ci, à savoir qu'il le demande », d'où le sens de « s'il ne le demande pas ».

alors à *je crains qu'il fasse quelque imprudence.*

3^e Après les autres verbes ou conjonctions qui comportent la négation explétive, il faut distinguer. Dans les cas assez rares ' où on a l'occasion d'exprimer dans la subordonnée la négation *non pléonastique*, les locutions *ne jamais*, *ne... aucun*, etc., ont toute leur force négative : « je ne nie pas qu'il *ne* soit *jamais* venu, qu'il *n'*ait fait *aucun* progrès je reconnais qu'il n'est jamais venu, qu'il *n'*a fait aucun progrès. » Lorsqu'il s'agit au contraire d'une négation explétive, le pléonisme serait trop apparent si l'on disait : « il est venu sans qu'il *n'*ait *jamais* été avisé, avant qu'il *n'*ait reçu *aucun* avis, empêchez qu'il *n'*attaque *personne*. » On n'a pas la ressource de supprimer le second terme de la négation, comme dans « empêchez qu'il *ne* vienne *pas* » réduit à « empêchez qu'il *ne* vienne », car ce second terme est tout à fait nécessaire au sens : *empêchez qu'il n'attaque* n'équivaudrait pas à *empêchez qu'il n'attaque personne*. Dès lors, dans ce cas, on n'exprime pas à nouveau la négation incluse dans le verbe principal ou dans la conjonction. On dit : « *sans qu'il ait reçu aucun avis, empêchez qu'il attaque personne.* » Il n'y a plus de négation redoublée et explétive, il n'y a plus qu'une seule négation en deux termes, l'un inclus dans la signification du verbe principal ou de la conjonction, l'autre exprimé par *aucun*, *jamais*, etc. C'est tout à fait comme lorsque la proposition principale n'est pas de celles qui se construisent avec la négation explétive dans la subordonnée, et que le verbe de cette principale est accompagné d'une négation exprimée : « je *ne* souhaite *pas* qu'il s'éloigne *jamais*. »

1. Voyez ci-dessus, p. 87.

Pour en revenir au *ne* explétif après une comparaison d'inégalité, je reconnais avec M. Bourciez¹ qu'on l'emploie plus souvent qu'on *ne* l'omet. Mais je ne le suivrai pas lorsqu'il ajoute : « Dira-t-on que nos auteurs les plus classiques se sont déjà exprimés de la sorte (sans *ne* après *plus que*, *moins que*) ? Ce serait faux. M. Haase a cherché, — avec quelle patience et quel soin ! — des exemples du tour en question dans les écrivains du XVII^e siècle : il en a péniblement collectionné une douzaine, dont quelques-uns restent douteux, dont les autres sont ou des lapsus ou des fautes d'impression. » C'est bientôt dit. Mais les exemples en question ne sont pas douteux, et rien ne prouve qu'ils renferment des lapsus de rédaction ou d'impression. Il est invraisemblable que M. Haase ait eu tant de peine à recueillir ces exemples, il aurait pu n'en noter beaucoup d'autres, et notre temps en fournit une ample collection². Il faut seulement éviter de faire entrer en ligne de compte des expressions comme « *Mielz* vueil mourir *que* hontages m'ataigne », dans le *Roland*, ou comme « *Plustost que* je la lasche, il me fault mettre à mort », dans la *Troade* de Garnier. Ce sont là, en effet, des tournures elliptiques pour : « J'aime mieus mourir que (je *n'aime que*) la honte m'atteigne ; il faut me mettre à mort plutôt que (il *ne* faut que) je la lasche. » La subordonnée dépend non pas de *mieus que*, *plutôt que*, mais d'une première subordonnée non exprimée et dans laquelle, seule, la négation explétive serait à sa place.

L. CLÉDAT.

1. *Recue des Lettres françaises et étrangères*, octobre-décembre 1900, p. 251.

2. Voyez, ci-après, l'article de M. Bastin.

OMISSION DE « NE » EXPLÉTIF

Nous essayerons de prouver, par de nombreux exemples, que le Ministère de l'Instruction publique en permettant, par son *Arrêté*, élaboré d'accord avec l'Académie française, d'employer ou d'omettre à *volonté* la négation dite explétive, ne fait que rentrer dans la vieille tradition. L'*omission* est plus conforme que l'*emploi* au génie de la langue française et des autres langues modernes.

« *Ne* » après les verbes ou les expressions
qui expriment la crainte

1^o EXEMPLES DU XIX^e SIÈCLE

Madame R. avait peur que son mari découvrit le stratagème (H. Gréville, *Folle Acoine*, p. 210). Je crains bien que tu aies peur de lui montrer tes sentiments (Vial). Je craignais un instant qu'il me fit une bonne affaire (Id.). De peur que j'en échappe (Florian, la *Sauterelle*). On pouvait craindre qu'il changeât de sentiment et que le Sénat finît par avoir raison (Gaston Boissier de l'Académie française, *R. des D.-M.*, 1^{er} juillet 1888). Elle fut prise de la crainte qu'il eût attenté à ses jours (P. Bourget, *Mensonges*). Il tremblait que tout cela aboutît à l'abuser (L. Barracand). Elle aurait eu peur que l'enfant l'aimât trop (René Maizeroy). J'ai peur que cet enfant me ressemble et qu'il aime trop quand il aimera (id.). Il avait peur qu'on les entendît (A. Daudet, les *Rois en exil*). Il avait peur qu'on l'emportât dans la salle du trône

(Id.). Commesi elle craignait que la nuit et le silence pussent l'entendre (Id.). De peur qu'on les vît ensemble et qu'ils fussent compromis (*Lecture*, 1887, p. 537). On eut peur qu'il eût la rage (*ibid.*, p. 541). De peur que je m'enrhume (A. Daudet, *Numa Roumestan*). Je crains que nous nous contentions d'une promenade militaire (*R. pol. et litt.*, 1873). Je tremble que mon absence ait été découverte et qu'ils se soient vengés sur mon frère (A. Ranc, *Roman d'une conspiration*). Ce que je crains le plus, c'est qu'il soit malade (*Lecture*, 25 juillet 1889). J'avais peur qu'il se fût laissé entraîner (le *Temps*, 30 avril 1890, J. Lermina). Il ne faut point tuer Agamemnon, de peur que l'Atréide Orestès se vengeât (Leconte de Lisle, *Odyssée*, p. 2). Craignez qu'un roi soit désormais cruel et veuille l'iniquité (Id., p. 20). De peur que les prétendants consomment tes biens et se partagent tes richesses (Id., p. 37). De peur qu'il me prévienne et m'échappe (Id., p. 55). De peur que l'Atréide arrivât en secret et se souvint de sa force (Id., p. 59). Il craignait qu'en pleurant tu blessasses ton beau corps (Id., 66). Cessez toutes ces paroles téméraires, de peur qu'on les répète à Pénélopeia (Id., 67). On craignait que le verdict pût être soupçonné d'injustice (G. Perrot, de l'Institut, *R. des D.-M.*, 1^{er} novembre 1872). J'ai peur que mon fils se prenne d'amour pour cette femme (H. Malot, *Complices*, II, 3; *Figaro*, 19 mars 1890). L'*Eclair* (journal) craint que le public se fasse à la fin justice (*Figaro*, 22 mars 1892, p. 2). Il craignait que son dernier regard me livrât son secret (A. Daudet, la *Mentuse*, *Lecture*, 10 mars 1892, p. 481). Je craignais à chaque instant qu'il se fît mordre (*Lecture*, 15 mai 1892, p. 230). On aurait pu craindre qu'il se livrât à des excès de boisson (*Lecture*, 25 juin 1892, p. 593, Gaston Bergeret). Il n'avait pas écrit, de peur que sa lettre s'égarât (Guy de Maupassant, *Notre Cœur*, p. 608). Il craignait qu'ils lui missent la main sur l'épaule (*Lecture*, *Jocaste*, 10 novembre 1893). Ma crainte était qu'il se fût lassé de m'attendre (Anatole France, la *Rôtisserie de la reine Pédauque*, XIV, 1894). Il vécut dans la crainte perpétuelle qu'on parlât de sa surdité

(H. Rosny, *l'Impérieuse Beauté*, 6 janvier 1894). Il craint que l'expression soit trop forte (*Lect.*, 10 octobre 1894, p. 41). Il craignait que quelque chose en lui fût ridicule (P. Margueritte, *Lect.*, 25 mars 1895, *Jours d'épreuve*). Je crains que mes parents manquent d'argent (*R. des D.-M.*, 1^{er} mai 1895, p. 487). On pouvait craindre que la solution se fit attendre (*Id.*, p. 190). Vous craignez qu'il vous l'enlève (G. Ohnet, *la Dame en gris*, p. 9, 1895). Il était à craindre que Paris leur interceptât la France (Et. Lamy, *R. des D.-M.*, 15 juin 1896). Ils redoutent que l'étranger s'enrichisse à leurs dépens (*Id.*, 1^{er} septembre 1894, p. 184). Je commence à craindre que ton grand amour de la solitude soit tout bonnement de la discrétion (Ad. de Chenevière, *Lect.*, 11 décembre 1897). Notre ministre exprimait la crainte que l'empereur fût entraîné trop loin (*R. des D.-M.*, 1^{er} mars 1898, p. 64). Il la reçut au saut de la selle, de crainte qu'elle tentât de lui échapper (*Lect.*, avril 98, *le Capitaine Satan*). Vous avez peur que je me mêle de vos affaires (Ad. de Chenevière, *Lect.*, 20 septembre 98, p. 240). On n'ose pas recruter régionalement l'armée, de peur que les Marseillais tirent sur les Normands (*Annales pol. et litt.*, p. 372, 11 décembre 98). On peut appréhender que les séances aboutissent à une rupture (*le Temps*, 16 novembre 98). Il craignit qu'on risquât tout à vouloir trop faire (Petit de Julleville, *Litt. fr.*, VII, p. 817; F. Brunot, *Hist. externe de la langue*). Il redoutait qu'une question provoquât un éclat (E. Daudet, *Frédérique*, 4 février 99, *Lecture*). Il eut peur qu'elle devint sérieusement malade (J. Aicard, 28 janvier 99, p. 333, *l'Ibis bleu*).

2^o Voici des exemples de la vieille langue (orthographe parfois rajeunie) :

Grant paor ai mes nies as porz remaignet (*Ch. de Rolland*).
 -- Il est en esfrei et en poür que tuit conuissent sun talent (Marie de France, *Fable LIX*, 16-18). Il creinst que pur les Franceis laist Normanx a amer (*Rou*, 1380, p. 88). Mult je criem que nos seions honi (*Id.*, 7978). En crient il que l'en

le fière (Id., 41110). Ço meismes Engleis cremeient que Normant par noit les querreient (Id., 7001-2). Jo criem, se vos vos cumbatez..., que del parjure pies vos seit, et que cil venque qui a droit (Id., 6937-39-40). Ço cremeit que li Normant pres les siveient (8887-88). Franceis duterent e cremirent ke Richard venist od grant ost (Id., 1615). Je creem que mal seriez venuz (*Chev. au lion*, 979). Je criem que pooirs me faille (Id., 6699). Jen criem que poi li vaille (M. de France, les *Deus Amanz*). Il cremeit que il eüst mis en abandon ses chevaliers (Ead., *Eliduc*, 230-32). Il crient que li chevaliers l'ocirroit (*Erec et Enide*, 229; nombreux exemples chez Crestien de Troyes). Cilz se dormoit sus sa male quant nuit venoist, de paour que lui fust emblée (Christine de Pisan, *Chemin de long estude*, 4711-13).

XVI^e SIÈCLE. — Je crains qu'il soit tué avant que nous soyons là (Marg. de Navarre). Je crains qu'il ait quelque empêchement (Ead.). Il craignait que la lune tombât par terre (Rabelais, *Pantagruel*, IV, 17; nombreux exemples chez l'auteur). Il a eu belle peur que j'entrasse en sa ville et que je lui fisse contrecarre à son autorité (Brantôme, III, p. 358). Ils craignoient qu'ils lui fissent mauvais parti (Id.). Craignant que ceste grande victoire tombast sur l'Italie (Id.). Craignant qu'on lui tinst mauvais propos (Montaigne). Il craignoit que le roi le tensast (Brantôme). — Je crains que vos douleurs croissent de ces discours (Garnier). De crainte qu'ils sortent (Id., la *Troade*, 512). Je crains qu'on l'oste de mes mains (Id., 683-84). J'ai crainte que quelqu'un me voise (m'aille) déceler (Id., 703). — Je crain qu'il soit desja dans la presse de coups (Montchrestien, *Hector*). Je crain que je fasse mal aussi (Id., p. 33). Je crain qu'il soit aus ombres d'embas (p. 57). J'ay peur que de sa vie il abrège le cours (Id., *Aman*, p. 257; nombreux exemples dans chacune des tragédies de l'auteur). Je crain bien que la torche vous guide en la tombe (Id., p. 154). — Je crains que la fin sera insupportable (*Les Comptes du monde adventures*, conte I).

Je crains que j'en sois cause (Id.). J'ay grand peur que vous en soyez degoustez (conte VIII). De peur que le peuple en fasse peu de compte (conte XXVIII). Craignant que le mal me reprint (même page). De crainte que les autres s'enche-rissent (conte XXX). J'ai grand peur qu'il ait suivi Cassie (Garnier). Je craignais qu'Antigone reprist son Octavie (Id.). — Je craindroie que le faict de la Religion y *seroit* entre-meslé (*Corresp. du cardinal de Granville*, p. 27). Je crains qu'il le *dira* à M^{me} de Parme (I, 67). Les matrones craignent que ce soit quelque mauvaise assemblée d'humeurs (Id.).

XVII^e SIÈCLE. — Vous craignez que ma foi vous l'ose reprocher (Corneille). Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous écoute (Id.). Craignez que demain il soit trop tard (Id.). J'appréhende qu'il soit malade (Balzac ; voir la *Syntaxe du XVII^e siècle* par Haase, trad. de M^{lle} Obert). J'ai grand peur que la ligue soit trop forte (Id.). J'ai peur que vous me trompiez (Voiture). J'ai peur que vous vous lassiez de mes remerciements (Id.). Vous avez peur que je sois trop heureux (Id.). Je crains que vous remettiez à lire ma lettre (Id.). Je crains que cela soit trop long (Pascal). Hérode craignait qu'il usurpât son empire (Id.). Les hommes ont peur que la religion soit vraie (Id.). De peur que le malheur arrive (Id.). Il y a danger qu'on *agisse* en cela par haine et que cela *ne causât* trop de meurtres (Id. ; remarquons l'omission et l'emploi de la négation et le changement de temps dans les verbes selon l'idée). De peur qu'il vous ennuie (La Fontaine). Craignant qu'on me fasse un crime (Campistron). Je craindrais que celui-là fût trop faible (Sévigné). De peur qu'un autre vous ait donné cette nouvelle (Id.). Nous avions peur que le monde manquât (Id.). Je crains toujours que mes petites filles aient beaucoup de science et peu de pain (M^{me} de Maintenon). J'ai peur qu'il *m'arrirera* comme à celui-là (Voiture). Je craignais que les Grecs nous *communiqueraient* bien plus leurs arts que leur sagesse (Fénelon). Je crains bien que tous ces petits sophistes grecs *achèreront* de corrompre les mœurs (Id.). J'ai grand peur que tu *auras*

tout gâté (Id.). La crainte qu'il *imputerait* leur mauvais succès, etc. (Id.). De crainte qu'on vous le rende (Sévigné). De peur qu'on en fit le conte (Id.). De peur qu'on me contraigne (Id.). De peur qu'il nous entraîne (Id.; voir l'ouvrage cité d'Haase sur la syntaxe du XVII^e siècle, § 104, B).

Corneille, que nous venons de citer, ne fait, non plus, usage de la négation dans les cas où l'emploi de *ne* ne changerait rien à la mesure du vers.

De peur qu'il en reçût quelque importunité (II, 39, *Galerie du Palais*, p. 395). Mais je crains qu'elle échappe (*Nicomède*). Séparons-nous de peur qu'il *entrât* en cervelle (I, 406; *Veuce*, 142). De peur que mon tourment aigrît ses dé plaisirs (II, 194; *Suivante*, 1307). De peur que mon abord interrompît son frère (II, 256; *Pl. Roy.*, 626), voir le *Lexique de Corneille*, éd. des *Grands Écrivains fr.* — Il craignait fort que je m'engageasse (Saint-Évremond, II, 15).

Il est même arrivé très souvent à Corneille, en retouchant ses pièces, d'effacer la négation dans des cas où il l'avait d'abord employée par inadvertance ou pour se conformer à la tendance de son époque. Son frère Thomas, au contraire, préférait l'emploi de la négation après les verbes et les locutions qui expriment la *crainte*. On peut assurer, sans craindre de se tromper, que chez ces deux poètes (Garnier, XVI^e siècle; Corneille, XVII^e siècle), la règle est de ne pas employer la négation *ne* après les expressions qui marquent la crainte.

Molière, qui resta toujours étranger au langage des Précieux et Précieuses, évite aussi très souvent, après *craindre*, l'emploi de la négation simple (*ne*); les exemples, chez lui, sont nombreux :

De peur que ma présence encor soit criminelle, je te laisse (l'*Étourdi*, I, 4). J'ai toujours peur qu'on nous vienne sur-

prendre (Id., I, 7). J'ai bien peur que ses yeux resserrent votre chaîne (Id., *Dépit amoureux*, IV, 2). Tu trembles de peur qu'on tôte ton galant (*Sganarelle*, scène 22, 568). Je crains que mon frère y puisse trop devoir (*Don Garcie*, I, 2). Je crains bien que j'y perde mes soins (Id., II, 6). De peur qu'elle revint (*École des Maris*, III, 2). Je crains qu'il prononce à mon désavantage (les *Fâcheux*, II, 4). Je craindrais que tu me fisses connaître (Id., III, 1). Qui rit d'autrui doit craindre qu'en revanche on rie aussi de lui (*École des Femmes*, I, 1). J'ai peur qu'on vous surprenne (*G. Dandin*, II, 8).

Dans la phrase suivante, Molière emploie et omet la négation :

Veus-tu qu'entre nous je te dise ma pensée ? J'ai peur qu'elle NE soit mal payée de son amour, que son voyage en cette ville *produise* peu de fruits (*Don Juan*, I, 1).

Ne pour ne pas

L'ancienne langue employait *ne* après *craindre* pour rendre l'idée que nous exprimons par *ne pas* :

Il cremeit que l'alme en allast (qu'il NE mourût) et que jamais n'en relevast (qu'il NE guérit PAS; *Rou*, 598-99).

Voici d'autres exemples (on pourrait en citer des centaines), où *ne* n'est pas employé là où nos grammairres le disent nécessaire, et où le simple *ne* remplace le *ne pas* obligatoire d'aujourd'hui :

Estouffez cet amour blondissant, de peur qu'il s'enracine (*pas de négation*), et qu'après on NE puisse combattre sa malice (nous mettrions maintenant « qu'on NE puisse PAS, qu'on NE puisse PLUS... »; Garnier, *Hippolyte*, 486-88). Je crains que la fortune, encontre nous esmeue, de nos malheurs NE soit suffisamment repeue (*ne* = NE PAS; Id., *Cornélie*, III).

A MOINS QUE

Après *à moins que*, on peut employer ou omettre à volonté la négation *ne* dans la proposition subordonnée. Nous ne donnerons ici que des exemples sans négation pour montrer encore combien ont tort les grammairiens qui enseignent que l'emploi de la négation est nécessaire :

Ne recevez pas de présents, à moins que ce soient des bagatelles (Voltaire). A moins qu'à vos projets un plein effet réponde (Corneille). A moins que pour régner leur destin les sépare (Id.). A moins que vous m'aimiez, votre Jason est mort (Id. ; voir le *Lexique de la langue de Corneille*, qui donne encore beaucoup d'autres exemples). A moins que son profond jugement lui fasse perdre cette occasion (Sévigné). A moins que ce fût une perte (Id.). A moins que le plaisir soit mêlé d'un peu de peine (La Fontaine). A moins que la suivante en fasse autant pour moi (Molière). A moins que vos bontés accordent mon pardon (Id.). A moins qu'il y eût entre eux une amitié plus étroite (Pascal). A moins qu'il y eût quelque loi particulière qui le défendit (Id.). Cela est impossible, à moins qu'on ait prouvé le contraire (Descartes). A moins que par miracle Dieu établît la vérité sans la foi (Bossuet).

XIX^e SIÈCLE. — A moins que ce soit le châtiment de nos folies (Souvestre). A moins que l'auteur se décide à nous donner sa nouvelle pièce (André Mariel, *Lecture*, 27 avril 1890, p. 114). A moins que son génie ait besoin de cela (J. Richepin, *Césarine*). Chacun pouvait se retirer chez soi, à moins que l'on préférât la réunion dans le fumoir (*Souvenirs de la Cour des Tuileries*; *Lect.*, p. 328, 10 nov. 91). Voyons comment nous éloignerons les prétendants, à moins qu'ils se retirent d'eux-mêmes (Leconte de Lisle, *Odyssée*, p. 19). Jure que tu ne diras rien à ma mère, à moins qu'elle me demande

ou qu'elle sache que je suis parti (Id., p. 25). A moins que cet oubli (de Pétrarque) soit volontaire et constitue une petite vengeance (*Romania*, XXI, 1892, p. 599). Ils devaient rester rivés à la même chaîne, à moins que la mort de l'un d'eux vint inespérément briser cette chaîne (Hector Malot, *Complices*, xi). Cette bibliothèque n'est qu'une bouquinerie auprès de la mienne, à moins que vous considériez uniquement le nombre des volumes et la masse du papier noirⁱ (Anat. France, la *Rôtisserie de la reine Pédauque*, 1894). Pas plus que ces martyrs, nous ne voulons mettre, à moins qu'on nous y contraigne, la violence au service de cette foi (G. Duruy, *Figaro*, 15 juin 95). Jamais on ne voit une phrase commencer ainsi, à moins que cette phrase soit complète en un vers (Paul Meyer, de l'Institut, *Romania*, XXIII, 7). A moins que je me trompe fort, on vous le donnera aussitôt (*R. pol. et litt.*, 1895, p. 498). Alors vous êtes un héros, à moins que vous ignoriez à quel martyre vous seriez exposé (E. Daudet, *Frédérique*, *Lect.*, 4 févr. 99, p. 456). C'est là que je vous retrouverai, à moins que le roi en ordonne autrement (Id., 4 mars 99, p. 142). A moins que d'autres prisonniers se trouvassent aussi dans le temple (*Lect.*, 25 mars 99, p. 313).

Que d'autres exemples, si l'on pensait à en prendre note chaque fois qu'on les rencontre, et combien différentes seraient nos grammaires si leurs auteurs lisaient davantage et plus attentivement qu'ils ne le font !

Au lexique de la langue de Corneille, ajoutons ceux de la langue de M^{me} de Sévigné et de la langue de Molière. Dans le lexique de la langue de Molière, on trouve une foule d'exemples où la négation *ne* est omise après *à moins que*.

AUTRE, AUTREMENT, PLUS QUE, MOINS QUE

L'emploi de la négation *ne* dans la proposition subordonnée, après *autre, autrement, plus que, moins que* est très ancien dans la langue.

L'on peut dire, je crois, sans avoir à craindre de se tromper, que l'omission de la négation nous fait plutôt sortir ici de la tradition qu'elle ne nous y fait rentrer comme dans les cas que nous venons d'étudier. Je renvoie aux nombreux exemples d'emploi de la négation qui se trouvent dans mon étude sur le verbe et les adverbes. Les exemples où la négation est omise sont rares dans le vieux français :

Qui mielz les cuevre que je faz (*Fabliaus*, I, p. 5). Mes le roi ne plect ne agréé que plus an facent qu'il ont fait (*Cligès*, 4962-63).

XVII^e et XVIII^e SIÈCLES. — Tu mettras au jeu plus que tu l'imagines (Corneille). Il est impossible de s'être plus distingué qu'il a fait (Sévigné). Je vous défie tous de l'aimer mieus que je l'aime (Id.). J'ai peur d'y demeurer plus que je voudrais (Voiture). Quand celle-là qui plus vaut qu'on la prise (La Fontaine). On a moins d'ardeur qu'il en avait (La Bruyère). Le malheur du duc de Maine m'afflige plus qu'il m'étonne (M^{me} de Maintenon). Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes? (Voltaire). Voir la *Syntaxe du XVII^e siècle* par Haase.

XIX^e SIÈCLE. — Elle deviendrait autre qu'elle est présentement (Hector Malot, *Complices*, 1892). Le Belge est moins casanier qu'on le croit (Clément Lyon, *l'Éducation populaire* ; après *moins*, l'omission de la négation est peut-être plus fréquente que son emploi). Elle paraissait encore plus triste qu'elle l'était la veille (M^{lle} de Saint-Germain, *l'Oiseau du Bon Dieu*). On peut aimer un enfant autrement que vous aimez le vôtre (J. Barbey d'Aurévilly). La confiance du duc

d'Albe était moins complète que son attitude et son langage auraient pu le faire croire (Jurien de la Gravière, les *Gueus de mer*, *R. des D.-M.*, 15 janvier 1892, p. 402). Nous sommes assurément plus éclairés, plus dous que l'étaient nos pères (Id., 15 septembre 1891, p. 368). M. Anatole France nous montre le roi de Naples moins noir qu'on se le fait (*R. des D.-M.*, 1^{er} janvier 1860). Ces fines impressions se ressentent plus facilement qu'elles s'expriment (*R. bleue*, 6 février 1892, p. 189). Ils sont moins infâmes que l'écrivain les a faits (Id., 26 mars 92, p. 412). Dumas (père) a inventé ou exploité plus qu'on avait fait avant lui ce genre pathétique (Lanson, *Hist. de la Litt. fr.*, 1895, p. 957). La composition du cabinet est beaucoup moins avancée qu'on le croyait hier (Corresp. fr. de l'*Ind. belge*, 23 juin 1898). Le mot a repris plus de jeunesse qu'il en eut jamais (*Annales pol. et litt.*, p. 236, 9 octobre 1898). Ils furent poètes autrement qu'ils le crurent (Petit de Julleville, *Litt. fr.*, V, p. 174). L'empereur François-Joseph a accordé, de bonne grâce, à ses sujets plus qu'ils eussent osé l'espérer (*Annales pol. et litt.*, 11 décembre 1898, p. 372). Au point de vue de l'âge, le personnage d'Athalie, joué à Saint-Cyr, doit être plus parfait qu'il l'est généralement (*Lect.*, 4 février 1899, p. 405). Athalie est, en effet, beaucoup plus jeune qu'on se le figure (même page). Toutes les relations de Balzac avec la presse furent beaucoup plus fréquentes, et, somme toute, beaucoup moins tendues qu'on pourrait le supposer d'après ses âpres sorties contre les journalistes (*Lect.*, 18 mars 1899). Il juge plus encore qu'il raconte (Petit de Julleville, *Litt. fr.*, VII, p. 142; 1899). Nous valons beaucoup mieux, déclare l'amiral Ricunier, que nous le croyons nous-mêmes (21 juin 1900, discours de l'amiral).

NE PAS DOUTER

Il y a ici, comme après *craindre*, une tendance évidente à ne plus employer la négation dans la proposition subordonnée.

Cléopâtre ne douta pas un instant que ce piètre morceau de pain fût remplacé, sis mois plus tard, par la fortune éclatante d'un époux (H. Gréville, *Cléopâtre*). Je ne doute pas que vous réussissiez dans cette entreprise (Napoléon III, *R. des D.-M.*, 1^{er} août 69, p. 680). Il ne douta pas un seul instant que je prisse à cette affaire le plus vif intérêt (*Lect.*, 10 nov. 91, la *Dernière Idylle*). Il ne douta point que cette mélodie annonçât la descente de son amie (*R. pol. et litt.*, 5 mars 92, p. 300). On ne doutait point que tous les alliés lui confiassent leurs intérêts (*R. des D.-M.*, 1^{er} mars 91, p. 131). Le prince ne doutait point que le roi, son père, fût autant que lui sensible aux propositions de Louis XV (*ibid.*). Je ne doute pas que tu m'aies crue (H. Malot, *Complices; Figaro*, 12 mars 92). Je ne doute pas qu'il soit animé d'excellentes intentions (G. Bergeret, *R. pol. et litt.*, p. 658, 21 mai 92). Je ne doute pas que Votre Excellence s'égaye de ces couplets (*Lect.*, p. 610, 25 septembre 94). Il ne doute nullement que cette mélodieuse vois soit celle du cygne (*R. rétrospective*, p. 129, 20 juillet 95). Personne ne doutait qu'il obtint la crois (*Annales pol. et litt.*, 11 juil. 97, p. 22). Je ne doute pas qu'il *fera* son possible (Littré).

Voici encore d'autres exemples avec l'indicatif :

On ne saurait douter que les Germains *achetaient* leurs femmes (Guizot. Jean, ne doutant pas qu'il *se fourroyait*, s'inclina (Mario Uchard, *R. des D.-M.*, 1^{er} septembre 78). Il n'est pas douteux que l'armée de Metz *serait arrivée* vers Lyon (*R. pol. et litt.*, 1873). Elle ne doutait pas que son père *ciendrait* (Guy de Maupassant, *Inutile Beauté*, p. 27). Il n'est pas douteux que la Chine *cherchera* à prendre sa revanche (le *Voleur illustré*, 6 juin 95). Il n'est pas douteux que Chateaubriand et son groupe littéraire *en furent* très satisfaits (Petit de Julleville, *Litt. fr.*, VII, p. 264).

AVANT QUE, SANS QUE

Pour tous les autres cas où l'on peut omettre la négation là où les grammairiens veulent qu'on doive l'employer, je renvoie à mon étude sur le verbe et la négation (1896, Saint-Petersbourg).

Il en est de même pour la négation employée encore très souvent aujourd'hui dans les cas où les grammairiens prétendent qu'on ne l'emploie plus, qu'on ne peut plus l'employer, comme après *avant que*, *sans que*. Voici des exemples à ajouter à ceux que je cite dans mon ouvrage de 1896:

AVANT QUE. — Dites-moi votre secret avant que je NE vous quitte (Victor Duruy, *Annales pol. et litt.*, 10 janvier 97, p. 22). Avant que je n'eusse terminé (même page). Il aura fini avant que vous n'arriviez (F. Brunot, *Grammaire*). Si tu reviens avant que je ne te l'ordonne (E. M. de Vogué, 16 juillet 98, le *Temps du serrage en Russie*). Leurs enfants (des Juifs) ont appris à lire avant que NE fût fixé notre alphabet (A. Leroy-Beaulieu, *R. des D.-M.*, 15 juillet 91, p. 378-79). Avant que L. NE l'ait pris pour modèle (Id., 15 juillet 91, p. 405). Avant qu'elle NE monte (Id., 15 août 91). Avant que les choses ne fussent plus avancées (Paul Bourget, *Annales pol. et litt.*, 17 déc. 99, p. 399). Avant que le feu ne fût éteint (A. Theuriet, *Raymonde*; *R. des D.-M.*, p. 753, 15 avril 96). Avant que Rousseau n'en mit (des bois et des campagnes) dans notre littérature (P. de Jull., *Litt. fr.*, VI, p. 782). Avant qu'elle n'en comprit le sens (*R. des D.-M.*, 15 mars 91, p. 263). Napoléon 1^{er} disposait du Portugal avant qu'il ne fût conquis (Id., 1^{er} juillet 91, p. 132). Avant que la musique n'eût rejoint le régiment (Id., 1^{er} déc. 91, p. 608). Avant que l'enfant n'ait sept mois révolus (*Annales pol. et litt.*, 3 mars 1901, p. 131; la *Question des nourrices*).

Le privilège défendait d'imprimer aucun dictionnaire avant que celui de l'Académie n'eût paru (Gaston Boissier, 15 juin 1897; l'*Acad. fr. au XVII^e siècle*).

SANS QUE. — Il rentre sans qu'un seul mot ne vienne adoucir ma blessure (A. Dumas, *Charles VII*, II, 2). Sans que la question espagnole ne devint l'objet principal des délibérations du Congrès et sans que l'accord *fût complet* (emploi et omission de la nég., 1^{er} oct. 1897, p. 554; *R. des D.-M.*). Nos chiens de berger savent rallier les moutons sans qu'aucune bête ne s'écarte (11 mars 1898, C. Teyssandier). Mon lait a diminué sans que mon petit garçon ne s'en aperçût (G. Sand; *R. des D.-M.*, 1^{er} janv. 1881, p. 82). Rien ne se fera dans ces parages sans que les États-Unis n'aient leur mot à dire (*Annales pol. et litt.*, août 1898). Aucun concert ne s'y donnait sans que la reine n'y parût (Id., 9 oct. 98, la *Reine de Danemark*). Sans que rien de providentiel ne se soit produit (*Lect.*, 8 juillet 99; L. Robert, l'*Anneau*). Un chef d'armée ne peut être relevé de son commandement sans que l'opinion ne s'émue et ne demande les raisons d'une pareille et si grave mesure (*Annales pol. et litt.*, 6 août 1899, *Chronique politique*). Je n'ai jamais entendu ce chant grave et pathétique sans que mes entrailles *s'en soient émues*, n'en aient tressailli, et que les larmes m'en *soient venues* aux yeux (Petit de Julleville, *Litt. fr.*, VI, p. 370; emploi et omission de la négation).

CONCLUSION. — Décidément les grammairiens ne régentent pas jusqu'aux rois, les écrivains ne semblent pas même craindre la férule des maîtres.

J. BASTIN.

Saint-Petersbourg, 12/25 décembre 1901.

UNE DÉFINITION DE LA POÉSIE ROMANTIQUE

Par CHARLES DE VILLERS

« Le nom de *romantique*, écrit M^{me} de Staël¹, a été introduit nouvellement en Allemagne pour désigner la poésie dont les chants des troubadours ont été l'origine, celle qui est née de la chevalerie et du christianisme..... On prend quelquefois le mot *classique* comme synonyme de perfection. Je m'en sers ici dans une autre acception, en considérant la poésie classique comme celle des anciens, et la poésie romantique comme celle qui tient de quelque manière aux traditions chevaleresques. » L'histoire littéraire, tout en marquant la dépendance qui rattache cette définition à la théorie allemande du romantisme, fait généralement honneur à M^{me} de Staël d'avoir la première, en français, employé et défini dans ce sens le mot *romantique*, synonyme jusque-là d'un certain genre de pittoresque ou de romanesque. « Ce fut cette femme de génie qui donna sous l'influence de Schlegel à la poésie chrétienne le nom de « poésie romantique. » Ce mot, employé jusqu'alors dans le sens de romanesque, fut importé par elle en France². . . » « M^{me} de Staël paraît avoir donné la première à ce mot une signification lit-

1. *De l'Allemagne*, 2^e partie, chap. xi.

2. Th. Ziesing, *le Globe de 1824 à 1830 considéré dans ses rapports avec l'école romantique*, p. 10.

téraire¹. » « Le mot *romantique* a été transplanté en France par elle². . . »

Que M^{me} de Staël ait procuré à cette acception du mot *romantique* la plus grande partie de son retentissement chez nous, cela n'est pas douteux ; mais, à ne considérer que la stricte chronologie, elle n'a nullement le mérite d'avoir, la première en France, rattaché la poésie romantique à la civilisation chrétienne et chevaleresque. Trois ans avant la publication réelle de l'*Allemagne*, au moment même où M^{me} de Staël corrigeait les dernières épreuves du tirage qui devait être mis au pilon³, le *Magasin encyclopédique* de septembre 1810⁴ publiait une lettre où Charles de Villers commentait abondamment, et avec une hostilité visible à l'imitation de l'antiquité, ces termes qui devaient si longtemps occuper la critique et l'esthétique.

Cette lettre, adressée à Millin, directeur du *Magasin encyclopédique*, prend texte d'une récente publication⁵, pour étudier les conditions successives qu'a traversées la littérature de l'Europe chrétienne, et opposer à la poésie « dite classique » un autre genre de poésie, longtemps négligée et dédaignée au profit de celle-là. Après avoir rappelé ce que l'Europe a pu devoir aux invasions barbares, Villers donnait, des thèmes d'inspiration préférés de l'Europe chevale-

1. Petit de Julleville, *le Théâtre en France*, p. 365.

2. M. Friedwagner, *Frau von Staëls Anteil an der romantischen Bewegung in Frankreich*, p. 12, note 5.

3. Cf. Welschinger, *la Censure sous le premier Empire*.

4. Année 1810, t. V. p. 5 et suivantes.

5. G. F. Benecke, *Minnelieder...* Göttingen, 1810. Il s'agit du premier volume des *Beiträge zur Kenntnis der altdeutschen Sprache und Literatur*.

resque et chrétienne, le résumé suivant, dont le détail reparaitra souvent au cours de la campagne romantique :

« Toute l'Europe germanique, ou plutôt la noblesse de ses diverses contrées, occupée sans cesse de dévotion, de guerres et d'affections plus douces, prioit au pied des autels, se battoit, se croisoit, faisoit l'amour, et chantoit; et les chants, à leur tour, reproduisoient ces objets chéris, célébroient Dieu et ses Saints, les combats, les entreprises héroïques, les dames et la galanterie. On y voyoit figurer les anciens Paladins, les douze Pairs de France, les héros sarrasins, les sorciers, les enchanteurs, et tous les personnages d'une Mythologie fondée sur les traditions et les opinions vulgaires. Ce n'est pas ici le lieu de décrire l'histoire de cette poésie, qu'on peut appeler la *poésie romantique*, à cause de la langue *romane* dans laquelle elle s'exprimoit le plus souvent. . . »

Villers déplore ensuite que la Renaissance et l'imitation de l'antique aient fait tort à cette littérature autochtone et spontanée et étouffé son développement normal : grief que reprendra, à travers M^{me} de Staël, la critique de 1820, de Ballanche à Nodier. « Ce genre de poésie, tout informe qu'il pût être dans le principe, naissoit du fond même de l'esprit des nations modernes, étoit une production propre à elles, conforme à leur nature, à leur mode d'existence; ce genre, sans nul doute, se seroit à la longue développé et perfectionné sur des règles et sur des modèles adéquats, et seroit devenu enfin un résultat libre et ingénu, une expression claire et naturelle du génie de ces nations. . . Une poésie formée de la sorte, soutenue par la Mythologie de la religion nationale elle-même,

nourrie par l'esprit local et inhérent au terroir, peignant les maux, les aventures, les exploits, les héros indigènes, nous eût formé à la longue une littérature originale, native, qui seroit devenue la *Romantique* polie et perfectionnée, dont la couleur eût mieux convenu que celle de toute littérature étrangère à nous; qui eût influé avec plus d'efficacité sur la masse des peuples, et eût certainement imprimé à notre existence intellectuelle une autre tournure et un autre caractère. »

A cette littérature nationale qui n'a pu se développer, Villers oppose, avec plus de rigueur que n'en témoignera le *xr^e* chapitre de l'*Allemagne*, la littérature d'inspiration classique, où il affecte de ne voir qu'imitation et artifice. « Vers l'époque qu'on nomme vulgairement la renaissance des lettres, le goût des langues anciennes, soit qu'il ait été provoqué par des Grecs venus de Bysance, ou par d'autres causes, se répandit de toutes parts, et avec lui le goût des livres et de la poésie de ces anciens peuples. On trouvoit dans leurs ouvrages plus de perfection et de fini, quant aux formes, qu'on ne pouvoit en accorder aux productions alors existantes de l'esprit moderne. Ces dernières furent donc abandonnées, rejetées avec mépris; on cessa de s'en occuper, d'en composer de la même nature. Les poèmes des Grecs et ceux des Romains, qui se ressembloient presque en tout point, devinrent l'unique objet de l'étude, de l'admiration et de l'imitation des modernes. L'enthousiasme pour eux ne connut bientôt plus de bornes; ce fut une sorte de culte, de fanatisme que le dévouement de l'esprit moderne à celui d'Athènes et de Rome. Non content d'étudier ce qu'ils avoient de bon, et qui pût nous

convenir, afin de nous l'approprier, on en adopta exclusivement les formes et le fond, et l'on oublia le resté ; on oublia ce qui nous convenoit mieux, ce qui procédoit de tout l'ensemble de notre manière d'être actuelle, on parvint même à le trouver tout à fait ridicule et insupportable. Ainsi fut tranché le fil qui attachoit notre culture poétique à la culture poétique de nos pères. Nous devinmes infidèles à leur esprit, pour nous livrer sans réserve à un esprit étranger, que nous entendions mal, qui n'avoit aucun rapport avec notre vie réelle, avec notre religion, nos mœurs, notre histoire. L'Olympe et ses idoles remplaça dans la poésie le Ciel des Chrétiens, ses miracles et ses chœurs. La Bible, la Légende, l'Histoire héroïque et merveilleuse de nos bons ayeux cédèrent le champ aux fables de la Mythologie payenne. La muse des modernes, soumise à cette transfusion, reçut dans ses veines un sang étranger, qui ne put jamais s'assimiler entièrement à sa vie. Dès lors, elle languit, dépérit, s'affoiblit, se décolora, et ne sembla se soutenir qu'à force de fard et d'ornemens empruntés. Le monde de la poésie devint un tout autre monde que le monde vulgaire. On n'y entendoit parler que de Troie ou de Thèbes, de Carthage, ou de Rome, de héros et de dieux étrangers.

» Celui qui écrit ces lignes est loin de méconnoître le mérite propre à la littérature dite *classique*. Il sait ce que les Grecs et les Romains ont d'excellent, et jusqu'à quel point ils devoient nous servir de modèles. Mais la ligne a été dépassée. »

Villers examine ensuite quelles conséquences a pu avoir pour la foi et l'idéal « l'adoption exagérée d'une littérature, d'une poésie, d'une philosophie, en

un mot d'un esprit tout à fait étranger », et signale les travaux par lesquels l'érudition française a commencé « à faire renaître le goût de l'ancienne poésie nationale ». Enfin, avant de passer au recueil de Minnesinger qui est le sujet et le prétexte de sa communication, Villers discerne, en France et en Allemagne, les symptômes d'une révolution littéraire. « Au milieu de l'immense et dévorante activité de la littérature allemande, il s'est élevé une secte spirituelle qui s'est déclarée hautement pour la *Romantique*, et avec d'autant plus d'autorité qu'on ne peut la soupçonner d'ignorer ou de négliger la littérature classique. Le célèbre SCHILLER a nommé sa tragédie de *Jeanne d'Arc* une *tragédie romantique*. En France, nous avons vu récemment, par l'accueil distingué fait au recueil de *Clotilde de Surville*, dont M. DE VANDERBOURG est l'éditeur et l'interprète, combien l'esprit moderne est disposé à revenir sur ses pas, et à suivre ces premières traces de son développement primitif. »

Y a-t-il dans la publication de cette lettre en septembre 1810, au moment où s'achevait l'impression de l'*Allemagne*, l'indice d'une entente avec M^{me} de Staël, et comme d'une marche parallèle ? Cela n'est pas invraisemblable. En tout cas, il est facile de reconnaître, dans cette communication que n'atteignirent pas les rigueurs policières, quelques-unes des idées que M^{me} de Staël exprimait avec plus d'éclat à la même date, — sans pouvoir se faire entendre encore. Il est aisé aussi d'y retrouver, — comme on l'a fait pour M^{me} de Staël¹, — l'écho direct des théories d'A. W. Schlegel sur le romantisme. C'est lui qui,

1. Cf. O. F. Walzel, *Frau von Staël's « De l'Allemagne » und W. Schlegel* (Festgabe Heinzel), 1898.

dans le troisième cycle de ses conférences de Berlin (1801-1804), avait le plus systématiquement rapproché des littératures du moyen âge et des langues *romanes*, le terme de *romantique*, entraîné vers d'autres nuances de sens, jusque-là, par d'autres affinités et des analogies différentes¹. *La Romantique*, pour employer le mot par lequel Villers traduit l'allemand *die Romantik*, était devenue très nettement, dans l'hiver de 1803 à 1804, le monde poétique de l'Europe chrétienne du moyen âge, littérature et folk-lore tout ensemble, et le néo-romantisme allait consister désormais, au gré des théoriciens de l'école, à exploiter cette « somme » longtemps négligée, plutôt que de hanter un « Parnasse idolâtre » et des « héros étrangers ».

Le mot français de *romantique*, bien que moins propre que l'allemand *romantisch* à être rapproché, jusqu'à la confusion, de l'adjectif *roman*, ne laissait pas de se prêter cependant à cette assimilation. E. Gérard pouvait écrire dans son journal en 1797 : « Je lis en ce moment les vieilles chroniques de chevalerie par Tressan. La teinte moitié religieuse, moitié héroïque de ces temps reculés me plaît et m'attache infiniment... Il y a là je ne sais quel charme *romantique*, que je préfère encore à la mythologie grecque²... » Et l'année 1805 avait vu paraître un ouvrage intitulé *La Nouvelle Astrée, ou les Aventures romantiques du*

1. Cf. R. Haym, *Die romantische Schule*, p. 804 ; H. Petrich, *Drei Kapitel vom romantischen Stil*, p. 107, note : et surtout le 3^e vol. de A. W. Schlegels *Vorlesungen über schöne Litteratur und Kunst* (*Deutsche Litteraturdenkmale*, 19), p. 17, 87 et suiv.

2. Maur. Albert, *Un homme de lettres sous le Consulat et l'Empire*, p. 6.

temps passé, traditions recueillies et publiées par Ch. Fr. Ph. Masson, de l'Institut. Il est vrai que les *Débats* relevaient avec vivacité l'alliance de mots du sous-titre et apostrophaient l'auteur : «... Je le prie de me dire ce qu'il entend par des *aventures romantiques*. Il serait fâcheux pour un membre de l'Institut d'avoir mis sur le titre même de son ouvrage un mot qui n'est pas français'. »

F. BALDENSBERGER.

1. *Journal des Débats*, 13 septembre 1805.

LA RÉFORME DE L'ORTHOGRAPHE

Réponse à M. Émile Rodhe¹

Nous demandons la liberté de présenter quelques remarques au sujet d'un article de M. Émile Rodhe intitulé : « La Réforme de l'orthographe et de la syntaxe françaises » et inséré dans la *Revue de Philologie française*, t. XV, 2^e trimestre 1901.

M. Rodhe nous accuse d'avoir déformé, pour mieux les combattre, les idées exprimées par lui dans sa brochure « La Nouvelle Réforme de l'orthographe et de la syntaxe françaises² ». Il omet seulement de dire en quoi consiste cette déformation et sur quels points elle a porté. C'est que son accusation n'est probablement pas plus justifiée que les expressions malsonnantes dont il a cru devoir émailler son article, et qui n'épargnent pas plus les auteurs de l'arrêté que nous-même. Voici un échantillon du style de M. Rodhe : *M^{lle} Ahlström prétent que cet exemple (c'est des montagnes et des précipices, etc.) se rencontre dans Bossuet lui-même. Si c'est vrai, il faut reconnaître que les auteurs de l'arrêté ont fait une citation tronquée et mensongère.* Voilà de jolies insinuations. Non seulement on donne à entendre que nous n'avons pas

1. [Nos lecteurs excuseront la vivacité de cet article, en songeant que c'est une réplique]. N. de la R.

2. Lund, 1900.

vérifié notre citation (M^{lle} A. *prétent*), on met en doute notre affirmation (*si c'est vrai*), mais on ne craint pas de laisser planer sur les auteurs de l'arrêté les soupçons les plus graves. Or, tout l'article est à l'avenant'. M. R., qui déteste les « tolérances », n'est guère « tolérant », en effet, pour ses contradicteurs.

M. Rodhe s'étonne que MM. Bourciez et Clédat n'aient pas été mentionnés dans notre travail. La raison en est fort simple pourtant : c'est que, pour le fond et pour la forme, leurs substantielles et intéressantes contributions ne prêtent pas, et à beaucoup près, le flanc à la critique autant que la brochure de M. Rodhe.

Quant à l'importante question de savoir si le commentaire de M. Rodhe est « pathétique » ou « ironique », nous inclinons toujours à penser que les conseils et indications distribués par M. Rodhe aux pédagogues de l'Europe et aux ministres et académiciens de la France renferment plus de pathétique déplacé que d'ironie. Volontiers pourtant nous laisserons la question ouverte.

M. Rodhe est « bien curieux de savoir » d'où nous vient la « prononciation pédantesque » de *pozofa*, et nous sommes heureux de pouvoir lui donner « ce précieux renseignement » : c'est de Paris où nous l'avons entendue, dans une faïencerie, près l'église Notre-

1. Que le lecteur en juge par un autre exemple : « Mais que M^{lle} Ahlström, qui défend avec tant d'enthousiasme la réforme orthographique contre ses ennemis et contre ses partisans, — dont nous sommes, — *appelle au secours de M. Leygues*, non seulement l'Académie française du temps de Corneille, mais encore saint Alexis, le brave Roland et les vénérables pirates Gormund et Isembart, c'est ce qui nous déconcerte et nous fait douter de la force logique de certains cervaux suédois. » p. 140.

Dame, et de Berck-Plage (Pas-de-Calais), où nous l'avons notée également. Que la prononciation *potofix*, au pluriel, soit seule admise et naturelle, ce n'est point aussi certain que le croit M. Rodhe; *pot* est un mot fort usité et peut ainsi garder son individualité même dans les composés¹; une réaction contre l'influence du singulier est par conséquent très possible; la prononciation *pozofix* ne doit pas être plus choquante que celle de *gentizhommes*.

M. Rodhe n'a pas réussi à bien comprendre le sens et la portée de notre exposé de *témoin*, et les conclusions qu'il tire des petites notices historiques que nous avons mises çà et là ne sont pas heureuses. M. Rodhe semble avoir grand'peur de l'histoire²; elle est instructive pourtant, et sans elle mainte question linguistique serait difficile à comprendre. Pour plusieurs de celles dont s'occupe l'arrêté ministériel, en particulier, c'est l'histoire justement qui peut montrer qu'elles n'ont jamais été et ne sont pas encore aujourd'hui aussi indiscutables que le croient les conservateurs. Que l'orthographe de *témoin(s)* présente un intérêt plus ou moins grand pour l'enseignement du français en Suède, cela n'a rien à faire avec la question elle-même. M. Rodhe dit aujourd'hui qu'il parlait de l'enseignement dans les lycées : et alors il peut avoir raison. Mais à l'égard de cette phrase toute générale du commentaire de sa brochure, où il affirmait que cette question « n'intéresse pas beaucoup notre enseigne-

1. Cf. « des pots antiques, des pots à anses », prononcé *des pozantiques, des pozanses*.

2. « On ne s'attendait guère à voir l'histoire en cette affaire ! Que l'histoire vienne complaisamment au secours des conservateurs à tous crins et serve aux doléances de M. Brunetière, nous le prenons, etc., » p. 140.

ment », notre critique était justifiée. Au reste, M. Rodhe n'insiste pas trop : « Que les Français, dit-il, fassent ce qu'ils voudront de témoin, » et le Ministère de l'instruction publique en France ne manquera pas de lui en savoir gré.

Pour ce qui est de la phrase *elle se fait fort* ou *elle se fait forte*, M. Rodhe a de nouveau très mal rendu notre pensée sur ce point, comme il nous semble avoir mal compris toute cette question. Aucun linguiste français ne doute que le mot *fort* dans la phrase *elle se fait fort* ne soit, quant à sa forme, un reste du temps où *fort* avait la même forme au masculin et au féminin. On sait aussi que *fort*, dans cette locution, était regardé par les grammairiens comme un adverbe. Mais on n'ignore pas davantage que le sentiment de la langue et la logique ne s'y sont pas trompés¹. Aussi quand l'arrêté ministériel tolère *elle se fait forte* aussi bien que *elle se fait fort*, il ne fait que céder à des exigences légitimes, à une analyse tout ensemble juste et si facile que chacun peut la faire. M. Rodhe croit que pour un Français contemporain la phrase forme un tout. Nous ne pouvons comprendre où il en veut venir avec cette supposition. Nous ne le comprenons pas non plus lorsque du fait que la phrase se rapporte, dans l'immense majorité des cas, à un sujet masculin, il tire la conclusion que *fort* est devenu invariable et adverbial. L'usage auquel l'arrêté ministériel a voulu faire des concessions montre que M. Rodhe fait erreur. L'invariabilité n'est pourtant pas ce qui constitue proprement l'adverbe.

1. Cf. Darmesteter, *Cours de grammaire historique*, et le *Dictionnaire* de Littré.

Enfin pour ce qui est de *c'est, ce sont*, M. Rodhe se montre plus conciliant qu'on n'aurait osé l'espérer. Sans doute, et bien qu'il ne voie de salut que dans la langue actuelle, il reste intraitable en face de l'usage, qui met le verbe au singulier aussi bien qu'au pluriel ; mais il veut bien laisser « aus législateurs français » le soin de résoudre cette question, et il promet de s'incliner devant leurs avis. Ce n'est pas là, précisément, ce qu'on peut appeler approfondir son sujet.

La place dont nous disposons pour cette réponse nous est mesurée. Nous ne pouvons donc soumettre à une critique détaillée l'étrange travestissement que M. Rodhe fait subir aux exemples que nous avons cités, et grâce auquel il triomphe trop aisément. Il y aurait beaucoup à dire pourtant. Pour *c'est quarante-deux mille cinq cents francs* (Zola, le *Ventre de Paris*, 289, par exemple, que M. Rodhe veuille bien se reporter au contexte, il verra qu'il est impossible de paraphraser « cela coûte, etc. », mais qu'il s'agit bien d'un singulier mis à la place d'un pluriel. Au reste, la différence qu'il établit dans ces exemples et quant au nombre du verbe entre ceux où il y a emphase et les autres dont cette emphase est absente, n'existe pas. M. Rodhe peut s'en convaincre lui-même soit en observant l'usage, soit en étudiant n'importe quelle grammaire un peu complète ou n'importe quel bon dictionnaire¹.

« En dehors du français actuel, point de salut. Les arguments historiques n'ont ici aucune valeur, » dit

1. Il suffira même à M. Rodhe de consulter l'opuscule de M. Hugo Hagelin : « Den franska sprakreformen, » p. 31 et suiv. (Särtryck ur tidskriften *Verdandi* 1901), pour trouver les indications nécessaires à ce sujet.

M. Rodhe¹. Notre critique est sans doute seul à penser que l'étude historique des questions linguistiques et le sentiment des exigences de la langue actuelle ne puissent coexister. Aussi cette opinion est-elle facile à réfuter, pour peu qu'on étudie les philologues historiques. M. Rodhe est probablement aussi seul à croire que « tolérance » veut dire « anarchie », et qu'une *simplification réglementée, ordonnée, venant d'en haut*², constitue seule un allègement véritable³. On ne s'explique pas bien, d'ailleurs, ce que M. Rodhe veut dire par ces mots. On le comprend fort bien, par contre, lorsqu'il dit : « Sous quelle forme définitive, applicable, l'arrêté va-t-il enfin se présenter dans l'enseignement et entrer dans la phase active, c'est ce que nous ne savons pas encore⁴, » car on ne lui demande pas l'impossible.

Puissent les professeurs étrangers, dont M. Rodhe admire l'intrépidité pour s'être, selon lui, déjà « fabriqué un petit français bien à eux⁵ », éprouver aussi un peu d'admiration pour sa connaissance de la langue actuelle et pour le sens qu'il a des réformes à y apporter ! Ce n'est là qu'un désir.

Stockholm, le 25 novembre 1901.

Anna AHLSTRÖM.

1. P. 146.

2. D'où ? du ciel ? ou seulement du ministre peut-être ? ou de l'Académie ? M. Rodhe, pour qui il n'y a pas de salut en dehors de la langue actuelle, réclamerait ainsi une « simplification » imposée du dehors ? Cruelle énigme !

3. P. 140.

4. P. 147.

5. P. 148.

SUR L'EMPLOI DU MOT « INDÉFINI »

EN GRAMMAIRE FRANÇAISE

II

SUR LES PRONOMS DITS INDÉFINIS

Dans un précédent article¹, nous avons cherché ce que signifiait l'expression *adjectif indéfini* : il nous a semblé qu'elle ne signifiait rien et qu'il y avait presque contradiction entre les deux mots ainsi unis. Nous nous proposons aujourd'hui d'examiner si l'expression *pronom indéfini* qui se trouve partout, dans les grammaires classiques comme dans le Dictionnaire de l'Académie, dans le Dictionnaire Général et même, malgré les précautions de l'auteur, dans celui de Littré², est plus satisfaisante.

La question se pose ici d'une façon plus délicate : en effet, on est d'accord sur le sens du mot *adjectif*, et nous avons eu là un fondement solide ; il n'en est pas de même pour le pronom, et il n'y a peut-être pas de *partie d'oraison* sur laquelle on ait écrit plus de choses et des plus différentes. Pour certains grammairiens il y a plusieurs classes de pronoms ; pour d'autres, seuls, les pronoms personnels sont des pronoms ; pour

1. *Revue de Philologie française*, XV, p. 292 et suiv.

2. Littré à l'article *pronom* n'admet pas de pronoms indéfinis, mais la terminologie usuelle s'est imposée à lui, et il lui échappe d'appeler d'abord *quiconque* pronom indéfini.

d'autres enfin *je* et *tu* sont de vrais substantifs, *il* est un adjectif, et il n'y a pas de pronoms.

Ces opinions peuvent se ramener à deux manières différentes de définir le mot *pronom*. La plupart des grammairiens, s'en référant à l'étymologie (*pronomine*, pour le nom, à la place du nom) considèrent que les pronoms ont été inventés dans les langues à une époque relativement récente pour la commodité du langage et la beauté du style, pour épargner aux écrivains la répétition de substantifs précédemment employés¹. Ce serait le cas en particulier des pronoms *il*, *le*, *la*, *elle*, *eus*, *lui*, etc., d'après lesquels se serait formée la catégorie du pronom². On a rangé ensuite parmi les pronoms tous les mots qui tiennent ou sont censés tenir la place du nom³.

Les autres, considérant non plus le nom, mais la fonction des pronoms, ont remarqué que dans bien des cas ces pronoms, ne remplaçaient aucun mot déjà exprimé, comme par exemple le pronom de la première ou de la seconde personne, ou encore qu'ils représentaient un substantif en y ajoutant une détermination à la manière d'un adjectif, et ils en ont conclu que le pronom ne devait pas être mis à part parmi les éléments du discours (c'est l'opinion de Condillac⁴), mais qu'il fallait faire de certains pronoms

1. Bescherelle, *Grammaire nationale*, p. 313 : « Les pronoms sont d'un grand avantage dans les langues : ils épargnent des répétitions qui seraient insupportables : ils répandent sur tout le discours plus de vérité, de clarté et de grâce. »

2. Voir à ce sujet l'opinion contraire, dans Bréal, *Essai de sémantique*, p. 206.

3. Définition du Dictionnaire de l'Académie.

4. Condillac, *Grammaire*, t. V des Œuvres complètes, p. 142.

des substantifs et des autres des adjectifs. Toutefois, les pronoms ne sont pas des adjectifs et des noms comme les autres. Ils sont plutôt *comme des noms*, et c'est la définition que Destutt de Tracy propose pour le mot *pronom*, en suivant de près les opinions de Bauzée. Mais ces mots qui sont *comme des noms* se distinguent des noms en ce qu'ils ne désignent pas toujours des objets, mais quelquefois des vues de notre esprit¹, ou, s'ils désignent les objets, ce n'est pas en eux-mêmes, par quelque qualité concrète qui leur soit propre, mais par rapport aux opérations de notre esprit ; on a pu dire, sous une forme paradoxale, que les pronoms sont des *gestes parlés*².

Les grammairiens qui soutiennent cette opinion restreignent le nombre des pronoms, et n'en admettent en général que trois classes : *pronoms personnels*, *pronoms démonstratifs* et *pronoms relatifs* ou *conjonctifs* et *interrogatifs*. Nous n'aurons donc pas à nous occuper de cette théorie dans notre étude. La question se trouve ainsi limitée : nous avons à examiner ce que signifie l'expression *pronom indéfini*, en admettant que le pronom est un mot qui *tient* ou *est censé tenir la place d'un nom*. Ici, il est nécessaire de préciser encore, parce que les mots *tenir la place*, *remplacer* sont susceptibles d'une double interprétation : le pronom peut remplacer un nom déjà exprimé ou un nom qui n'a pas encore été exprimé. Ces deux sens sont réunis dans la définition suivante : « Le pronom est un mot qui tient ordinairement la place d'un

1. Condillac, *loc. cit.*

2. *Dictionnaire Général, Traité de la formation de la langue*, p. 207. C'est certainement à Darmesteter qu'il faut attribuer cette définition.

nom précédemment exprimé ou dont l'idée est présente à l'esprit. » Faute d'avoir fait cette distinction, plusieurs grammairiens ont donné au mot *remplacer* tantôt un sens, tantôt l'autre, ce qui cause beaucoup de confusion. Nous aurons soin, dans cette étude, de tenir compte des deux sens possibles du mot *remplacer*.

Voyons maintenant les définitions qu'on donne des pronoms indéfinis. En voici quelques-unes :

1° Les pronoms indéfinis sont ainsi nommés parce qu'ils peuvent représenter des personnes ou des choses dont on n'a fait auparavant aucune mention précise.

2° Les pronoms indéfinis représentent les personnes et les choses d'une manière vague, générale, indéterminée en un mot.

3° Les pronoms indéfinis sont ceux qui désignent une personne ou une chose d'une manière vague, générale et indéterminée.

4° Les pronoms indéfinis sont ceux qui désignent d'une manière vague les personnes ou les choses dont ils rappellent l'idée.

5° Le pronom indéfini est un mot qui remplace un nom précédé d'un adjectif indéfini, ou de l'article indéfini.

Ces définitions ne concordent pas entre elles ; aussi les étudierons-nous séparément.

La première, si l'on considère que le pronom remplace un nom déjà exprimé, indique que les pronoms indéfinis ne sont pas des pronoms. Elle dit en effet que les pronoms indéfinis peuvent représenter des personnes ou des choses dont on n'a fait auparavant aucune mention précise ; une personne dont on n'a fait aucune mention précise, c'est évidemment une personne dont on n'a pas encore prononcé le nom ; il y a

donc contradiction entre cette définition du pronom indéfini et celle du pronom. Admettons au contraire que le pronom remplace un nom qui n'a pas encore été exprimé : par suite de la définition que nous étudions, tous les pronoms deviennent des pronoms indéfinis ; elle n'est donc pas satisfaisante.

Les trois définitions que nous avons relevées ensuite ont plus de rapport entre elles ; encore la quatrième indique-t-elle nettement que le pronom rappelle l'idée d'une personne ou d'une chose dont il a été déjà parlé tandis que la deuxième et la troisième semblent dire plutôt que les pronoms représentent directement des personnes ou des choses. Ce qu'elles ont de commun, c'est qu'elles se bornent à remplacer par des synonymes, *vague*, *général*, *indéterminé*¹, le mot *indéfini*. Ce n'est qu'un changement d'épithète qui ne nous apprend rien sur la nature des pronoms indéfinis. Il est permis même de se demander si les grammairiens qui ont rédigé ces définitions savaient exactement ce qu'ils voulaient dire. On conçoit en effet qu'un substantif soit déterminé ou indéterminé, qu'il ait un sens général ou particulier, précis ou vague ; mais représenter, désigner une personne ou une chose d'une façon générale, ou vague, ou indéterminée, qu'est-ce que cela peut bien signifier ? Est-ce la représenter sans en avoir l'air, sans qu'on puisse savoir si elle est vraiment représentée, la désigner à la façon d'une énigme, de manière à ce qu'il soit impossible de reconnaître la personne ou la chose en question ? Nous ne voyons là qu'obscurité.

1. Cela est sensible surtout dans la seconde définition où l'auteur ayant trouvé, pour expliquer *indéfini*, *vague* et *général*, se résume par le mot *indéterminé*.

Peut-être pourrait-on cependant trouver un sens à cette définition, mais il faudrait l'appliquer à tous les pronoms et non aux seuls pronoms indéfinis. En effet, si l'on réfléchit sur la notion du pronom, en le considérant comme substitut d'un nom déjà exprimé, on se rend compte qu'il ne peut pas représenter un nom d'une façon absolument adéquate et précise. Si l'on remplace un nom par un pronom, c'est, suivant la définition même que nous étudions, pour éviter une répétition, pour alléger la phrase, pour faire une économie, non pas de mots, mais d'idées. Au lieu de répéter, en répétant le nom, toutes les idées qu'il évoque, on isole parmi ces idées une ou deux d'entre elles qui ne sont pas les plus spéciales, les plus caractéristiques, mais au contraire les plus générales et les plus abstraites, celles de nombre et de genre ordinairement, et à l'aide de ces seules idées le pronom représente le nom avec tout son bagage d'idées particulières. Les pronoms ne sont ainsi que des signes incolores, et parfois ce n'est que d'après la place qu'il occupe dans la phrase qu'on peut connaître le nom que le pronom représente. De plus, comme le même pronom peut représenter successivement un très grand nombre de noms différents, il est naturel qu'il ne représente chacun que d'une façon vague, générale et indéterminée; ainsi, c'est à tous les pronoms que conviendrait la définition que l'on nous donne des pronoms indéfinis.

Il ne nous reste plus qu'à examiner une dernière définition, celle qui dit que le pronom indéfini remplace un mot précédé d'un adjectif indéfini, ou de l'article indéfini¹. Voilà une définition intelligible; ce

1. Il nous semble qu'on peut rapprocher de cette définition

qui est indéfini ce n'est pas le pronom, ce n'est pas non plus la façon dont le pronom remplace le nom, c'est le nom lui-même. Il nous semble pourtant qu'elle renferme encore une obscurité, due toujours au double sens possible du verbe *remplacer*. On peut comprendre en effet que le pronom indéfini représente un nom déjà exprimé, qui *lorsqu'il a été employé* était accompagné d'un adjectif indéfini, ou, que si l'on voulait mettre à la place du pronom indéfini le nom représenté par lui, ce nom serait, à cette place, accompagné de l'adjectif indéfini. Cette seconde interprétation est la plus satisfaisante ; elle revient à dire que « les pronoms indéfinis représentent des personnes ou des choses avec la même étendue qu'auraient des substantifs précédés d'un adjectif indéfini ». Pour apprécier la valeur de cette définition, il nous paraît nécessaire d'examiner d'abord les pronoms que l'on considère comme indéfinis. En voici la liste que nous croyons complète :

l'autre, les autres, àn autre, autrui,
chacun,
on, l'on,
personne,
quelqu'un, quelqu'une, quelques-uns, quelques-unes,
quiconque,
rien,
l'un, l'une, les uns, les unes,

auxquels on peut joindre les adjectifs *certain, nuls, plusieurs*.

celle de Girault-Duvivier, *Grammaire des Grammaires*, t. I, p. 393 : « La fonction des pronoms indéfinis est de désigner les personnes et les choses sans les particulariser. »

1. *Dictionnaire Larousse*. Article *pronom*.

Il y a lieu d'établir des distinctions entre ces prétendus pronoms, d'après leur origine ; les uns proviennent de substantifs et les autres d'adjectifs. *On*, *personne*, *rien* ont été employés, et les deux derniers s'emploient couramment encore comme substantifs. Comment a-t-on été amené à les ranger dans la catégorie des pronoms ? C'est à la suite d'un affaiblissement, d'un épuisement du substantif qui s'est vidé peu à peu de toute sa substance ou de la majeure partie de sa substance¹, pour exprimer d'une façon abstraite l'idée d'être humain, ou d'objet, de chose, que le latin, comme le grec, exprimaient par une tournure syntaxique spéciale² ou par l'emploi du neutre. Un substantif qui n'a pas d'autre valeur que celle d'une forme syntaxique ou d'un genre est évidemment bien décoloré, bien abstrait ; on ne peut plus lui ajouter aucune détermination ; cesse-t-il pour cela d'être un substantif ? Nous ne le pensons pas. Remplaçons *on*, *personne*, *rien* par les expressions correspondantes, *un homme*, *aucune personne*, *aucune chose* ; qu'y a-t-il dans ces trois expressions de plus que dans les premières ? Est-ce le substantif ? Non, car *homme* ne dit pas plus que *on*, ni *rien* que *chose*, et *personne* se trouve exprimé des deux côtés. C'est donc le déterminatif. Ainsi *on*, *personne*, *rien* ne sont pas des mots qui représentent des substantifs, exprimés ou non antérieurement, en y ajoutant l'indétermination ; ce sont des substantifs de sens très abstrait, qui ont con-

1. *Personne* et *rien* peuvent encore avoir un sens concret, *on* est allé jusqu'au bout de l'abstraction, sans doute parce qu'il se survit comme substantif sous la forme *homme*.

2. Emploi du passif, de la 3^e personne du pluriel pour signifier *on*.

servé de l'ancien usage de la langue la faculté de s'employer sans déterminatifs¹.

Avant de passer aux pronoms indéfinis qui seraient dérivés d'un adjectif, nous dirons deux mots d'*autrui* et de *quiconque*.

Autrui est synonyme de *un autre, les autres*, et ce que nous dirons de ces mots s'appliquera également à *autrui*. Nous remarquerons que le mot n'est pas d'un emploi courant, et que s'il se maintient en usage, c'est grâce à sa présence dans des locutions et proverbes où il est comme figé.

Quiconque mérite aussi d'être traité à part. On l'emploie souvent comme sujet de deux propositions à la fois, l'une principale, l'autre subordonnée ; dans quelques cas même le sujet de la proposition principale est exprimé et ne laisse à *quiconque* que la fonction de relatif. Et en effet, *quiconque* est un relatif ; dans tous les passages où il est employé, il signifie *celui, celle qui, l'homme, la femme, la personne qui*, ou encore *tout homme qui*. C'est parce qu'il ne désigne ainsi aucune personne précise qu'on a été amené à le ranger parmi les indéfinis : c'est un relatif, dont l'antécédent qu'on n'exprime pas serait accompagné de l'adjectif quantitatif *tout*².

Tous les pronoms dits indéfinis que nous avons maintenant à examiner se rattachent à des adjectifs que nous avons étudiés dans un article précédent ; si nous avons réussi à y démontrer que ces adjectifs ne mé-

1. C'est l'opinion de Littré et de l'Académie française, du moins pour *personne* et *rien*.

2. Il n'y a pas plus lieu de considérer *quiconque* comme un indéfini qu'en grec le mot *ὅς* ; dont l'antécédent est généralement accompagné d'une forme de *πᾶς*.

ritent en aucune façon le nom d'indéfinis, il est évident que nous n'admettrons pas davantage que les pronoms correspondants soient des pronoms indéfinis. Comme nous avons proposé de créer une classe d'adjectifs, les quantitatifs, parlerons-nous de pronoms quantitatifs ? Nullement. A notre avis, les mots qui sont en question ne sont pas des pronoms. Reportons-nous en effet à la définition du pronom indéfini qui nous a paru la plus claire : le pronom indéfini remplace un substantif accompagné d'un adjectif indéfini ; par suite, *chacun* serait un pronom indéfini représentant un nom accompagné de *chaque*, *quelqu'un* un nom accompagné de *quelque*, *l'un*, *l'autre* un nom accompagné de *un* ou de *autre*. Les rapprochements que nous venons de faire nous semblent montrer clairement que ces prétendus pronoms remplacent non pas des noms, mais les adjectifs auxquels ils correspondent (*chacun* remplaçant *chaque*, *quelqu'un* *quelque*, etc.), et que les noms restent sous-entendus, soit qu'ils aient été exprimés précédemment, ce qui est le cas le plus fréquent, soit qu'il s'agisse d'un de ces noms très généraux, comme ceux dont nous avons parlé plus haut, *homme*, *être humain*, *personne*, qui sont toujours latents dans l'esprit. *Chacun*, *quelqu'un* semblent se comporter comme des substantifs ; mais en réalité, c'est le substantif que nous suppléons à côté d'eus qui est sujet ou complément, et nous n'avons affaire qu'à des adjectifs. Comme ces adjectifs n'ont pas à côté d'eus de substantifs qu'ils déterminent, nous dirons qu'ils sont employés absolument. Mais cet emploi n'est pas propre aux seuls adjectifs quantitatifs : tous les adjectifs peuvent être employés absolument. Lorsqu'une personne, qui choisit entre deux rubans, dit :

« le *bleu* est plus beau que le *rouge*, » les adjectifs *bleu* et *rouge* modifient un substantif sous-entendu, exactement comme *l'un* et *l'autre* dans cette phrase : « *l'un* coûte plus cher que *l'autre*. » Il ne viendra à l'esprit de personne de dire que *bleu* et *rouge* sont des pronoms de couleur. Il doit en être de même pour *l'un* et *l'autre* et tous les pronoms indéfinis. Toutefois, il faut remarquer que, tandis que les adjectifs qualificatifs conservent leur forme, en se faisant accompagner de l'article lorsqu'ils sont employés absolument, un petit nombre seulement d'adjectifs quantitatifs, dans le même cas, ne subissent aucune modification, ni ne prennent l'article (plusieurs, certains, nuls); les autres se font accompagner de l'article (*l'un*, *l'autre*) ou se combinent avec l'adjectif *un* (quelqu'un, chacun¹).

Nous voici parvenu au terme que nous nous étions proposé d'atteindre. Nous avons constaté d'abord que les grammairiens étaient loin d'être d'accord sur la notion de pronom et que certaines définitions données de ce mot ne laissaient aucune place à des pronoms indéfinis. Nous avons alors adopté une autre définition, celle des grammairiens qui reconnaissent l'existence de pronoms indéfinis : l'expression *pronom indéfini* nous a paru incompréhensible, inexacte ou contradictoire selon les définitions données. Nous avons alors examiné les pronoms dits indéfinis, et nous avons cons-

1. En réalité, l'article accompagne non l'adjectif, mais le substantif sous-entendu.

2. Nous ne donnons pas ces idées comme absolument originales, on en trouverait d'analogues dans Ayer, *Grammaire, pronoms*, passim. Nous nous sommes surtout inspiré de la critique faite par Darmesteter de la *Grammaire* de Brachet : Darmesteter, *Reliques scientifiques*, t. II.

taté que l'un est un pronom relatif ; trois autres, des substantifs abstraits ; la plupart, des adjectifs quantitatifs employés absolument et dont quelques-uns prennent pour la circonstance une forme spéciale.

Notre conclusion sera que, quelle que soit la définition que l'on adopte pour le mot *pronom*, il n'y a pas lieu de parler dans notre grammaire de pronoms indéfinis.

H. YVON.

A propos de cet article fort judicieux, je voudrais présenter quelques observations, qui m'obligent à revenir sur le premier article de M. Yvon.

Les grammaires emploient le plus souvent *défini* comme synonyme de *déterminé*, et *indéfini* comme synonyme de *indéterminé*. Cet emploi est conforme à l'étymologie de ces mots, et mieux vaut s'y tenir que d'établir accidentellement une distinction entre les deux expressions, comme fait par exemple la Grammaire Darmesteter-Sudre en disant : « Les noms *indéfinis déterminent* les personnes et les choses d'une manière *indéfinie*. »

D'autre part, l'épithète « déterminatifs » caractérise mal, même en ajoutant *essentiellement*, les adjectifs qui ne sont pas qualificatifs. En mettant à part les adjectifs qui expriment le nombre des objets et ceux qui, comme l'article et les démonstratifs, annoncent seulement la détermination¹, tous les autres adjectifs peuvent également servir à déterminer soit le ou les objets dont on parle, soit la catégorie dans laquelle ces

1. Quand on dit « ce livre », ce qui détermine l'objet, ce n'est pas l'adjectif démonstratif, mais le geste qui l'accompagne ou la définition qui précède ou qui suit. Le démonstratif est simplement l'indice de la détermination.

objets rentrent. Les adjectifs ne diffèrent que par la manière dont se fait cette détermination, tantôt par l'indication d'une qualité caractéristique (*adjectifs qualificatifs*), tantôt par l'expression d'une relation avec les trois personnes du discours (*adjectifs possessifs*), ou par l'expression d'une relation avec un objet semblable, c'est-à-dire par une comparaison. La comparaison peut porter sur une qualité, et elle s'exprime par un adjectif qualificatif accompagné d'un adverbe de comparaison; elle peut porter aussi sur la situation relative des objets dans l'espace ou le temps, et elle s'exprime par les *adjectifs ordinaux*; enfin elle peut porter sur les objets considérés dans leur individualité, et constater une identité ou le contraire, ou une ressemblance générale, à l'aide des faux indéfinis, dénoncés par M. Yvon, *même, autre, tel*. Nous proposerions donc la division suivante:

I. *Adjectifs numéraux cardinaux*.

II. *Adjectifs démonstratifs* (comprenant les articles).

III. *Adjectifs qualificatifs*.

IV. <i>Adjectifs de relation</i>	{	1° <i>Adjectifs possessifs</i> .	{	a. <i>Adjectifs ordinaux</i> .
		2° <i>Adjectifs comparatifs</i> (non qualificatifs).		

Quand un nom est précédé d'un adjectif numéral cardinal, l'objet ou les objets sont nécessairement indéterminés', à moins que le nombre indiqué ne forme

1. L'espèce des objets peut être déterminée (*deux roses blanches*) mais non pas les objets eux-mêmes. *Deus* ne détermine en au-

la totalité des objets dont on parle, auquel cas le nom de nombre est précédé de l'article défini : *les deux* hémisphères. On comprend dès lors que l'adjectif numéral *un*, et son pluriel *uns*, remplacé aujourd'hui par *des*, aient pu devenir des signes d'indétermination par opposition à l'article défini (qui serait mieux nommé *article du défini*), quand l'usage s'est introduit d'indiquer toujours la détermination par cet article. Dans cet emploi, *un*, pluriel *des*, peut être sans abus nommé *article indéfini*, ou mieux *article de l'indéfini*. Tandis que l'indétermination est *annoncée* par « un », elle est *exprimée* par « quelconque », qui pourrait être nommé *adjectif de qualité indéfinie*.

Il est difficile de voir entre « trois, quatre, etc. », d'une part, et « quelques, plusieurs, beaucoup de, tous », d'autre part, une différence de *nombre* à *quantité*. La quantité, au sens propre, s'applique aux *matières*, toujours exprimées par des noms au singulier, le nombre s'applique aux *objets* proprement dits. Quand on dit « *beaucoup de vin* », la locution *beaucoup de* équivaut à un adjectif quantitatif, mais dans « *beaucoup de fleurs* », la même locution équivaut à un adjectif numéral. Seulement, le *nombre* des objets peut être *déterminé*, quand on compte les objets, ou *indéterminé* quand on se borne à distinguer la pluralité de l'unité ou la totalité de la pluralité. Je crois donc que les adjectifs qualifiés de *quantitatifs* par M. Yvon doivent être considérés comme des adjectifs *de nombre indéfini*, et former une simple subdivision des adjectifs numéraux. Seul, *tout* singulier, au sens de *totus*, est un adjectif de quantité ; on pourrait y

eune manière les *roses* dont on parle, il n'en détermine que le nombre.

joindre *quelque* singulier: « il a *quelque* compétence » = il a *un peu* de compétence.

En ce qui touche les prétendus *pronoms* indéfinis, il est certain que *on*, *personne* et *rien* sont des noms, mais des noms qui se sont incorporé une idée adjectivique d'indétermination d'objet ou de nombre; *rien* signifie « une chose *quelle qu'elle soit* » (a-t-il jamais *rien* fait?) ou « *nulle* chose ». Et de même, *personne* c'est « une personne *quelle qu'elle soit* » ou « *nulle* personne. » *On* c'est, suivant les cas, « une personne *quelconque* » (*on* frappe), ou un nombre indéterminé de personnes, *plusieurs* ou *toutes* (*on* m'a raconté = *des gens* m'ont raconté; *on* sait que... = *tout le monde* sait que)¹. Donc, lorsqu'on emploie ces mots, ce qui est indéfini, indéterminé, c'est tantôt la personne ou la chose, tantôt le nombre.

Quiconque est un pronom à la fois démonstratif et relatif, qui renferme en outre une idée adjectivique d'indétermination: *celui — quel qu'il soit — qui*.

Les adjectifs peuvent, à la suite d'une ellipse passée dans l'usage et devenue insensible, s'incorporer une idée substantivique et devenir de véritables substantifs: le substantif masculin *troisième* désigne « un troisième étage », le substantif féminin *troisième* désigne une « troisième classe »; *savant*, employé comme substantif, équivaut à « savant homme ». L'article de l'indéfini, *un*, s'est aussi employé substantivement, Pascal a écrit: « Ma fantaisie me fait haïr *un* qui souffle en mangeant. » Et c'est encore la valeur de *un* dans « *quelqu'un*, *chacun* », mais non pas dans « *l'un* », qui

1. Il y a actuellement contradiction logique entre l'idée exprimée par *on* et la signification propre de l'article défini, qu'on lui adjoint souvent par archaïsme, pour des raisons d'euphonie.

n'équivaut pas à « le un homme ». Il faut remarquer que *l'un* s'emploie ordinairement par opposition à *l'autre*, et si on compare des phrases telles que : « *l'un* partait, *l'autre* arrivait; *le premier* lisait, *le second* écrivait; *la rouge* est plus jolie, mais *la bleue* est moins chère, » on se rendra compte que, dans toutes ces expressions, *le* et *la* sont encore employés avec la valeur *pronominale* du latin *illum*, *illam*, et qu'il faut les interpréter par *celui*, *celle* : « celui premier, celle rouge, etc.' » On verra nettement qu'il n'y a pas de substantif sous-entendu, si l'on place des noms propres dans la proposition qui précède : « Il y avait là Pierre et Jacques, *l'un* ou *le premier* écrivait, etc. » Ce n'est évidemment pas « le premier homme », mais « *celui* premier, *celui* dont j'ai parlé en premier lieu ». L'ancienne langue employait *le*, *la*, avec cette valeur, même devant un complément : « Je n'i vi cotes brodées, ne *les* le roi, ne *les* autrui » (Joinville) = ni *celles* du roi, ni *celles* des autres.

L'un, *l'autre*, *le même*, non suivis d'un substantif, sont donc, comme *le mien*, *le tien*, etc., des locutions pronominales, composées d'un pronom démonstratif *le*, et d'un adjectif qui peut appartenir à l'une quelconque des espèces d'adjectifs énumérées plus haut.

Lorsqu'on dit « *chacun* pour soi et Dieu pour tous, » *un* inclus dans *chacun* a une valeur substantive, c'est comme si l'on disait : « chaque homme pour soi. » Mais, lorsqu'on dit, par exemple : « *chacun* de ses livres est un succès, » *chacun* n'équivaut plus à « chaque homme », il faut interpréter : « *chacun* livre (comme on disait autrefois) parmi ses livres. »

1. De même, *ce* est encore pronom dans « *ce* dernier ; choisissez parmi les pommes, prenez *cette* belle. »

Le substantif sous-entendu est exprimé par le contexte, et n'est plus incorporé à l'adjectif *chacun* comme dans *chacun* = *chaque homme*. Dès lors, *chacun* ne peut plus être assimilé à un substantif, mais à un pronom : il remplace un nom exprimé d'autre part, avant ou après, et il y ajoute l'idée adjectivale qui lui est propre. De même, *tous* est employé substantivement dans « Dieu pour *tous* » = pour tout le monde, et pronominalement dans : « il avait beaucoup de chiens, *tous* ont péri » = tous les chiens. C'est comme si l'on disait : *tous ils* ont péri. Dans cet emploi, *tous* conserve sa valeur propre (adjective) et y ajoute celle de *pronom personnel pluriel*. Ce que nous venons de dire de *tous* et de *chacun* s'applique à *plusieurs*, *certains*, *quelqu'un*.

Pour résumer ce qui concerne *un*, il est substantif dans l'une des valeurs de *chacun*, *quelqu'un*, *quelques-uns* ; il reste adjectif, mais fait partie d'une locution pronominale dans *l'un*, *les uns*, opposé à *l'autre*, *les autres*, il est pronom dans : « *un* de ces jours, *une* de ses idées, *chacune* de ses démarches. »

Il est par trop simpliste de donner à *tous* ces mots le nom de *pronoms* et de les qualifier uniformément d'*indéfinis*. Comme le rappelle très justement M. Yvon, *on*, *personne* et *rien* sont des substantifs : *personne* et *on* sont des noms de personne, et *rien* un nom de chose, auxquels se sont agglutinées, pour l'un (*personne*) dans certains emplois, pour les deux autres dans tous leurs emplois actuels, des idées adjectivales d'indétermination, et c'est ce qui fait qu'on peut les traduire par un nom accompagné d'un adjectif d'indétermination.

Tous les autres prétendus pronoms indéfinis sont

des adjectifs, qui rentrent dans diverses catégories, et à propos desquels il faut seulement faire remarquer, quand il y a lieu, qu'ils peuvent s'employer substantivement et pronominalement, ou former une locution pronominale avec le *pronom démonstratif* « le, la, les ».

L. CLÉDAT.

SUR

LA PLACE DE L'ADJECTIF EN FRANÇAIS

M. Clédât nous paraît avoir démontré, dans le dernier fascicule de cette revue, que ce qui détermine en français la place de l'adjectif avant ou après le substantif, ce n'est ni la longueur, ni la forme, ni la signification, mais la valeur logique de l'adjectif; d'une manière générale l'adjectif se place avant le substantif quand il exprime une qualité essentielle à ce substantif, après s'il exprime une qualité circonstancielle; c'est un moyen ingénieux de noter une nuance délicate de pensée. Il n'y a pas de règle analogue dans la syntaxe latine; on peut par suite se demander comment celle-ci a pu s'introduire dans notre langue. C'est sur cette question que nous voudrions proposer une hypothèse.

Voici exactement le problème: étant donné qu'en latin l'adjectif se place régulièrement avant le substantif, comment peut-on expliquer qu'en français il se place, suivant sa valeur logique, tantôt avant, tantôt après? S'il se plaçait toujours après, nous n'aurions qu'à constater une fois de plus que l'ordre des mots n'est pas le même en latin et en français. Dans notre langue, au contraire de ce qui se passe dans les langues

anciennes, il y a une tendance générale à placer le déterminé avant les déterminants. Il n'y avait aucune raison pour que cette tendance qui a agi sur le verbe, sur l'adverbe, sur les compléments déterminatifs, n'agit pas aussi sur les adjectifs, et si elle avait existé seule, logiquement l'adjectif se placerait en français toujours après le substantif. On peut se représenter de la façon suivante cette évolution:

1^o Une période où l'on met généralement l'adjectif (A) avant le substantif (S): c'est le latin classique.

A — S

2^o Une période où l'on met indifféremment l'adjectif avant ou après le substantif.

A — S ou S — A

3^o Une période enfin, que le français n'a pas atteinte et où la forme régulière serait:

S — A

Quelle est l'influence qui a arrêté cette évolution à la deuxième période? Ce sont, très faiblement, des raisons d'euphonie, surtout des influences analogiques, quelque chose qui ressemble à ce que M. Bréal appelle la loi de répartition¹.

Pendant la seconde période de l'évolution que nous supposons, la même tendance a sans doute agi sur tous les adjectifs, mais tous n'étaient pas libres de la subir également. En effet, certains adjectifs, les plus em-

1. Bréal, *Essai de Sémantique*.

ployés, ceux qui reviennent le plus fréquemment, se trouvaient dans un grand nombre d'expressions usuelles placés avant le substantif; on avait coutume de les voir à cette place, et ainsi la tendance conservatrice de l'habitude s'est opposée à la tendance nouvelle qui transportait l'adjectif après le substantif. Au contraire, pour les adjectifs moins fréquemment employés, on n'avait pas dans l'esprit d'expression qui les montrait placés avant le substantif, et ils ont pu se soumettre plus facilement à la loi nouvelle.

Mais les adjectifs qui reviennent le plus souvent dans la langue, ce sont assurément ceux qui expriment les qualités essentielles des objets, puisque ces idées sont à la fois les moins nombreuses et les plus usuelles; au contraire, les qualités circonstanciellles étant beaucoup plus variées, les adjectifs qui les expriment sont beaucoup plus nombreux, et chacun d'eux par suite revient moins souvent en usage. On s'explique ainsi que peu à peu l'habitude se soit imposée de placer *avant* le substantif les adjectifs essentiels, et *après* les adjectifs circonstanciels, et comme cette distinction, introduite ainsi mécaniquement, était utile, on comprend aussi qu'elle se soit maintenue et que l'évolution que nous avons indiquée se soit arrêtée à la seconde période.

Est-il possible de déterminer à quel moment la règle actuelle est entrée en usage? Nous voyons dans les *Remarques* de Vaugelas qu'elle s'appliquait déjà très exactement au XVII^e siècle. Voici ce que dit à ce propos Vaugelas: « Il y a des adjectifs que l'on met

tousjours deuant les substantifs, et d'autres que l'on met tousjours après, comme les adjectifs numéraux se mettent tousjours deuant... Il y a aussi certains mots, qui marchent tousjours deuant le substantif, comme *bon, beau, mauvais, grand, petit*. On ne dit jamais *un homme bon, une femme belle, un cheval beau*, mais *un bon homme, une belle femme, un beau cheval*. Il y en a encore sans doute quelques autres de même nature, qui ne tombent pas maintenant sous la plume. Et pour les adjectifs qui ne se mettent jamais qu'après le substantif, ie n'en ay remarqué qu'en vne seule chose, dont l'usage n'est pas de grande estendue, qui sont les adjectifs des couleurs, comme *un chapeau noir, une robe blanche, une écharpe rouge*, et ainsi des autres; car l'on ne dit jamais *un noir chapeau, une blanche robe*, etc..., il n'y a point de François naturel, mesme de la lie du peuple ny des Prouinces, qui manque à cela... Certainement après avoir bien cherché, ie n'ay point trouué que l'on en puisse establir aucune reigle, ny qu'il y ayt en cela vn plus grand secret que de consulter l'oreille. »

Vaugelas dit clairement dans ce passage que les adjectifs qui se mettent toujours avant le substantif sont *bon, beau, mauvais, grand, petit*, et ceus de même nature, c'est-à-dire précisément ceus que M. Clédat considère comme des adjectifs essentiels; quant aus adjectifs des couleurs, qu'il indique comme se plaçant toujours après le substantif, ce sont bien des adjectifs circonstantiels. Il constate encore que cette distinction est, de son temps, assez usuelle pour qu'aucun François *naturel* ne s'y trompe.

La règle constatée par Vaugelas était mise en pratique bien avant le XVII^e siècle, ainsi qu'il ressort

d'un travail dans lequel M. R. Wagner a étudié, au point de vue qui nous intéresse, les principaux textes en prose du XIII^e et du XIV^e siècle, en particulier Villehardouin, Henri de Valenciennes, Robert de Clary, *Aucassin et Nicolette*, le Ménestrel de Reims, Joinville et Froissart¹. Dans les textes qu'il a étudiés, M. Wagner a relevé 263 adjectifs différents, sur lesquels 125 sont, d'après lui, de formation savante. Si l'on ne tient compte que du nombre des adjectifs, on voit qu'il y avait à cette époque à peu près équilibre entre la tendance à placer l'adjectif avant le substantif et la tendance à le placer après. En effet, 136 adjectifs se rencontrent toujours avant ou plutôt avant le substantif, 17 se placent aussi souvent avant qu'après et 110 se placent plutôt après ou toujours après le substantif. Il y a toutefois une petite supériorité pour la tendance à placer l'adjectif avant le substantif. Cette supériorité s'accroît si on considère non plus le nombre des adjectifs, mais le nombre des exemples d'adjectifs employés; sur 6.853 exemples d'adjectifs relevés, 6.274, c'est-à-dire 63,5 0/0 sont placés avant et 579 ou 36,5 0/0 après le substantif.

C'est que les adjectifs qui se placent après les substantifs sont ceux dont le sens est le plus spécial; si le nombre des adjectifs de cette catégorie est relativement considérable, en revanche, chacun d'entre eux se présente rarement. Au contraire (et c'est ce qui confirme la règle que nous étudions), « les adjectifs de sens très général qui sont en même temps les plus souvent employés se placent avant leur substantif

1. R. Wagner, *Dissertation*, Greifswald, 1890.

dans l'immense majorité des cas » . M. Wagner donne sur ce dernier point des statistiques intéressantes :

L'adjectif *grand* se trouve 2.393 fois avant, 11 fois après le substantif.

—	<i>petit</i>	—	117	—	6	—
• —	<i>gros</i>	—	103	—	1	—
—	<i>vieil</i>	—	39	—	2	—
—	<i>neuf</i>	—	28	—	1	—
—	<i>mauvais</i>	—	61	—	3	—
—	<i>fort</i>	—	116	—	1	—
	etc.		etc.		etc.	

M. Wagner ajoute qu'il en est autrement pour les adjectifs qui se présentent plus rarement, dont le sens est plus spécial.

Mais ce n'est pas seulement aux XIII^e et XIV^e siècles que la place de l'adjectif par rapport au substantif est déterminée par le sens de l'adjectif.

Il y a peu d'adjectifs dans les *Serments de Strasbourg*; nous n'en relevons que deux dans la première phrase : « *pro christian poblo et nostro commun salvament.* » Il est difficile de tirer une conclusion d'un nombre si restreint d'exemples; toutefois il faut reconnaître que ces exemples ne s'accordent pas avec la thèse que nous soutenons.

Dans la cantilène de *Sainte-Eulalie* en revanche, il y a plus d'adjectifs, et nous voyons la règle actuelle déjà appliquée. *Bone, bel, bellezour, mals, grant* sont placés avant le substantif : ce sont des adjectifs que M. Clédât considère comme essentiels. Après le substantif nous trouvons *regiel, christien et pagiens* qui sont des adjectifs circonstantiels.

1. A. Bergaigne, *La place de l'adjectif épithète en vieux français et en latin* (*Mélanges Graux*, Paris, 1884, 533-543). Cité par M. Wagner.

Le texte de la *Chanson de Roland* est plus significatif encore : dans les deux cent cinquante premiers vers des extraits de M. G. Paris, nous avons relevé 59 adjectifs qualificatifs (nous ne comptons pas 7 participes employés adjectivement, dont 2 sont avant, et 5 après le substantif). Sur ces 59 adjectifs 32 sont avant et 27 après le substantif¹. Si nous examinons maintenant la signification de ces adjectifs, nous voyons qu'avant le substantif il y a 14 fois *grand*, 1 fois *petit*, 3 fois *bon*, 1 fois *male* et 1 fois *malvaise*, c'est-à-dire sur 32 exemples d'adjectifs, 21 fois des adjectifs essentiels. Après le substantif on trouve 1 fois *bon*, et 1 fois *grant* ; l'adjectif le plus fréquent dans cette situation est *blanc*, qui se trouve 4 fois après le substantif et 2 fois avant.

Notre conclusion sera celle à laquelle ont abouti A. Bergaigne et surtout M. Wagner, dont nous avons plus haut résumé le travail, et qui comprend l'évolution de la syntaxe française en ce qui concerne la place de l'adjectif à peu près comme nous l'avons fait nous-même. Voici en effet ce qu'il dit : « Dans la période que nous avons examinée, à côté de l'ancien principe² à la suite duquel l'adjectif se plaçait devant le substantif, se développe le principe, aujourd'hui encore en vigueur, suivant lequel les adjectifs de signification individuelle ou distinctive attirent à eux l'accent et suivent le substantif, tandis que si la qua-

1. C'est à peu près la même proportion dans les 250 premiers vers du *Misanthrope* : sur 63 adjectifs, 31 sont avant et 32 après le substantif.

2. Ce serait le souvenir de l'usage latin, renforcé vraisemblablement par l'influence des dialectes germaniques.

lité est exprimée d'une façon moins apparente ou plus générale l'adjectif précède le substantif¹. »

De son côté, A. Bergaigne² ayant étudié comparativement la place de l'adjectif dans les *Commentaires* de César, où les préoccupations rythmiques sont peu sensibles, et dans les anciens textes français, conclut que l'usage était sensiblement le même des deux côtés, que pourtant en latin plus souvent qu'en français l'adjectif se plaçait avant le substantif.

M. Wagner dit encore, d'après M. Morf, que les adjectifs dont le sens est plus spécial, les adjectifs *techniques* manifestaient déjà en latin une tendance à suivre le substantif.

Il semble donc que la règle actuelle, si subtile en apparence, est le résultat naturel de tendances contradictoires qui existaient déjà en latin : c'est en latin qu'il en faut chercher l'origine et l'explication.

H. YVON.

1. R. Wagner, *op. cit.*, p. 118.

2. *Op. cit.*

COMPTES RENDUS

A. MALMSTEDT. — *Sur les propositions relatives doubles* (dans *Studier i modern språkvetenskap*, II. Upsal, Almqvist, 1901).

On appelle **DOUBLE** la proposition relative qu'on trouve dans ce vers de l'*Étourdi* :

C'est vous...

Qu'on m'a dit **QUI** viviez inconnu dans ces lieux.

Je l'appellerais plus volontiers **COMPLEXE**, car elle peut être triple, comme nous le verrons, et d'autre part le terme de « proposition relative double » semble indiquer qu'il y a *deus relatives* (c'est d'ailleurs la théorie de M. Koschwitz); en réalité, il n'y a là, à mon avis, qu'une proposition relative, mais *complexe*, formée d'une principale et d'une subordonnée.

M. Malmstedt résume avec beaucoup de clarté et discute avec sagacité les opinions antérieurement émises. Il donne à son tour une explication qui est assurément judicieuse, mais qui ne me semble pas tout à fait satisfaisante.

Je rappèlerai d'abord la position de la question. La proposition relative complexe se présente sous quatre formes principales :

1. Celui *qui* l'on dit *que* répondit au roi ;
2. Celui *que* l'on dit *que* répondit au roi ;
3. Celui *que* l'on dit *qu'il* répondit au roi ;
4. Celui *que* l'on dit *qui* répondit au roi.

Cette dernière est la plus fréquente, on la rencontre constamment au XVII^e siècle, et plusieurs écrivains, notamment M. Faguet, la remettent en honneur dans la langue littéraire.

La seconde est fort rare, J'en ai noté un exemple dans Des

Périers, nouvelle LXVI : « Il sembloit quasi à celui *que* l'on dit *que*, devant le roy François, alors qu'on parloit, etc., *dit* au roy : Sire, je l'ay bien veu, etc. » On peut trouver, après le premier verbe, au lieu de la conjonction de subordination *que*, un pronom interrogatif; car l'exemple « cest duel *que* ne sai *dont* vos naist » est tout à fait semblable à « celui *que* l'on dit *que* répondit ».

Les exemples de la première formule sont aussi très rares. Il est impossible de supposer que *qui* y est le sujet du second verbe : « Celui *qui* l'on dit *que* RÉPONDIT au roi. » Cela ne sonne pas français; le pronom relatif sujet ne peut ainsi être séparé de son verbe, si ce n'est par un complément circonstanciel ou une parenthèse. Nous voyons dans ce *qui* (c'est une des hypothèses que M. Wilhelm Neumann oppose à M. Tobler) l'une des deux formes du cas régime du pronom relatif; l'ancienne langue disait : « Celui *que* ou *qui* écrit *cui* ou *qui* vous cherchez. »

La première formule se confond donc avec la seconde.

Le deuxième et la troisième n'en font en réalité qu'une, car elles ne diffèrent que par l'emploi ou l'omission du pronom personnel sujet devant le second verbe, ce qui ne modifie en rien la construction ni la valeur des deux *que*.

Restent : 1° Celui *que* l'on dit *que* (il) répondit au roi;

2° Celui *que* l'on dit *qui* répondit au roi.

On pourrait supposer que *qui* vient d'un ancien *qu'il*, comme dans « je le trouvai *qui* écrivait » = je le trouvai *qu'il* (alors qu'il) écrivait. Les deux cas se réduiraient ainsi à un seul; mais on a fait remarquer avec raison que les exemples connus de *qu'il* sont postérieurs à ceux de *qui*. En réalité, ces deux tournures sont, comme le pense M. Malmstedt, deux façons différentes de résoudre la même difficulté. Examinons d'abord la première, et comparons :

- a. Celui *dont* on entendit la réponse;
- b. Celui *qu'on* entendit répondre;
- c. Celui *qu'on* entendit *que* répondit.

L'exemple *c* est la phrase même de Des Périers, mais où j'ai substitué le verbe *entendre* au verbe *dire*, qui ne se prêtait pas aux trois constructions.

La proposition relative complexe des exemples *b* et *c* exprime la même idée que la proposition relative simple de l'exemple *a*. L'action de répondre est exprimée dans *a* par un substantif, dans *b* par un infinitif, dans *c* par un verbe à mode personnel. Le pronom relatif, qui représente l'agent de cette action, est naturellement au génitif dans *a*, comme complément subjectif du substantif *réponse*, « celui dont la réponse fut entendue » ; il est à l'accusatif dans *b*, comme complément de la locution verbale *entendre répondre* : celui que « on entendit répondre ». Mais « *entendre que répond* quelqu'un » est une locution équivalente à « *entendre répondre* quelqu'un », et peut comporter de même un pronom complément direct de la locution, ce pronom représentant l'agent de l'action de répondre. Donc, « celui que — on entendit que répondit » peut être assimilé à « celui que — on entendit répondre ».

Il est certain que la seconde tournure est plus simple que la première, mais elle n'est possible qu'avec sept verbes : *voir, entendre, sentir, laisser, faire, envoyer, mener*. Ce sont les seuls qui puissent former locution avec un infinitif dont le sujet est autre que leur propre sujet. Des Périers n'aurait pas pu écrire : « celui que l'on *dit* répondre au roi » ; et « celui que l'on dit avoir répondu » eût été un latinisme.

Ainsi, dans la vieille tournure « celui qu'on entendit que répondit », le premier *que* pourrait être considéré comme un pronom relatif complément direct de la locution qui suit. Mais cette locution contient un verbe à un mode personnel, impliquant un sujet au nominatif, que le sujet soit exprimé ou non par le pronom personnel, si bien que « celui qu'on entendit que répondit » est identique à « celui qu'on entendit qu'il répondit ». Et dès lors le pronom relatif, qui relie la proposition relative complexe à l'antécédent *celui*, se trouve ostensiblement décomposé en *que + il*, c'est-à-dire en un

cas régime purement conjonctif et invariable *que*, suivi du pronom personnel variable; peu importe que ce pronom soit exprimé, ou inclus dans la forme du verbe. Le pronom relatif n'est autre chose en effet qu'un pronom personnel auquel s'ajoute l'idée relative ou conjonctive, et la langue populaire dissocie volontiers les deux idées, l'idée pronominale et l'idée conjonctive, même dans une proposition relative simple : « c'est moi *que* je l'ai fait; l'homme *qu'on* a parlé *de lui* au patron' ». »

En définitive, dans « celui *qu'on* entendit *que* répondit, ou qu'il répondit », le premier *que* doit être considéré comme une forme invariable du pronom relatif, complétée par le sujet, exprimé ou non, du second verbe. La langue a préféré à cette tournure celle dont nous allons parler, et qui introduit un pronom relatif à la place du second *que* : « celui qu'on entendit *qui* répondit. » Mais dans les propositions relatives complexes qui ne se prêtent pas à cette construction, notamment dans celles où la proposition subordonnée est amenée par une autre conjonction que *que*, il nous arrive encore de dissocier les deux éléments du pronom relatif; M. Brunetière cité par M. Malmstedt) : « Il y a des œuvres *que* Sainte-Beuve lui-même a fait comme s'il les ignorait. » Cf. Massillon (cité par Haase) : « des paroles *qu'on* ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées. » Ici la

1. L'élément pronominal peut même être sous-entendu : « Cet ouvrier *qu'on* n'a jamais trouvé un plus habile », *id est* « un plus habile *que lui* ». Cf. l'exemple : « D'une damoiselle vos veul conter, c'onques ne virent nul plus belle riens. »

M. Schäfer, dans sa Dissertation sur la proposition relative double (Marburg, 1884), donne des exemples de pronom relatif décomposé, dont quelques-uns doivent, me semble-t-il, s'expliquer autrement. Ainsi :

Il n'a çaiens Sarrasin ne Escler,
Tant soit haut hom, se il li faisoit mel,
Que il ne soit pendus et trainés.

Que il n'est pas ici pour *qui*. Il faut entendre : « Il n'y a pas de Sarrasin (qui) soit si puissant homme... *qu'il* ne soit pendu... », et non pas : « Il n'y a pas de Sarrasin, quelque puissant homme qu'il soit, *qui* ne soit pendu. »

proposition relative complexe se compose de trois parties : « *qu'on ne sait — si c'est le désespoir — qui les a formées.* »

Arrivons à la tournure : « Celui *que* l'on dit ou que l'on entendit *qui* répondit au roi; celui *que* l'on souhaite *qui* vienne. » Celle-ci est inséparable du cas où l'objet dont on parle est le complément du second verbe, au lieu d'en être le sujet : « Celui *que* l'on souhaite *que* vous suiviez. » Dans cet exemple, le premier *que* est le pronom relatif complet, complément direct de « suiviez' ».

Quant au second *que*, c'est la conjonction de subordination; mais, par une confusion dont la langue populaire offre d'autres exemples, on a vu dans ce second *que* une sorte de redoublement du pronom relatif déjà exprimé, et dès lors, quand on avait affaire à un sujet, on a donné à ce faus pronom relatif la forme du nominatif : « Celui *que* je souhaite *qui* vous suive. » Mais on sentait bien, quoique confusément, que ce n'était pas un vrai pronom relatif; aussi ne le trouve-t-on jamais remplacé par *lequel*. Quand nous rencontrons cette tournure, nous avons vaguement le sentiment que ce *qui* équivaut à la conjonction de subordination suivie du pronom personnel sujet, et nous l'assimilons ainsi à la construction tombée en désuétude : « Celui *que* je souhaite *qu'il* vous suive. » On a un mélange des deux constructions dans un exemple curieux, cité par M. Tobler : « Les bestes *que* tu vois *qui* mostrent felonie et *que* l'une vers l'autre porte si grant envie. » Seulement le pronom personnel y est remplacé par la locution *l'une vers l'autre*, et c'est d'ailleurs en raison de cette locution que la tournure a été changée. — En

1. MM. Koschevitz et Schmidt, et la Grammaire Darmesteter-Sudre admettent que ce *que* est complément direct du premier verbe, et ils en donnent comme preuve cette phrase de Joinville : « Pour l'amour *que* il orent *ceue* que li rois m'avoit moustrée. » L'accord du premier participe semble en effet indiquer qu'on lui donne le premier *que* comme complément direct; mais c'est là un accord purement instinctif, et tout à fait semblable à celui que l'on trouve dans « la robe *que* j'ai faite teindre », où le participe est aussi accordé avec le complément direct d'un autre verbe.

somme, dans les deux constructions, le *que* initial de la proposition relative complexe doit être considéré comme l'élément conjonctif invariable du pronom relatif, l'élément pronominal étant soit exprimé à part, soit inclus dans le pseudo-relatif *qui*, lequel contient en outre un *que* de subordination.

Revenons au cas où l'objet dont on parle est complément du second verbe au lieu d'en être le sujet, et supposons que le premier *que*, au lieu d'être un pronom relatif, soit un pronom interrogatif : « *Que* pensez-vous qu'on fasse ? » Ici encore le second *que* est conjonction de subordination, mais comme il paraît être un pronom relatif dont le premier serait l'antécédent, on a été amené à dire aussi : « *Que* pensez-vous *qui* se produise ? » Et nous employons couramment encore ce faux pronom relatif après un pronom interrogatif, tandis qu'après un pronom relatif la construction est aujourd'hui purement littéraire¹.

Un même objet peut être sujet ou complément d'une principale et sujet ou complément de la subordonnée : « *Je lui* demande qu'il cède. » Cette phrase peut devenir une relative complexe en se rattachant à une autre proposition : « *Celui à qui* j'ai demandé qu'il cédât. » Ici le pronom relatif est complément du premier verbe de la relative, et le même objet est représenté dans la subordonnée par un pronom personnel tout à fait indépendant. Autre exemple : « *On m'a dit de lui* qu'il céderait. — *Celui dont* on m'a dit qu'il céderait. » Cette relative complexe ne diffère de la précédente qu'en ce que le pronom relatif n'est plus complément indirect, mais complément circonstanciel amené par la préposition *de* au sens de « au sujet de ». Dès lors, nous nous rapprochons beaucoup des constructions précédemment signalées. Comparez :

1. Comme exemple de pronom relatif ayant pour antécédent un interrogatif, Ayer cite, par inadvertance, de Molière : « *Que* voilà qui est scélérat ! » Ici, *qui* n'a pas d'antécédent et signifie *quelque chose qui*, comme dans : « *Voilà qui* est fort ! » Le *que* initial de la proposition est l'adverbe exclamatif qui signifie *combien* ; c'est comme si l'on disait : « *Que* cela est scélérat ! *Voilà qui* est *combien* scélérat ! »

A. Celui *qu'on* m'a dit *qu'il* ou *qui* céderait.

B. Celui *dont* on m'a dit *qu'il* céderait.

Dans la formule A, le *que* initial de la proposition relative annonce que l'objet dont on parle va être sujet ou complément de la subordonnée; dans la formule B, *dont* (ou à *propos duquel*, au *sujet duquel*) annonce que ce qui va être rapporté dans la subordonnée est relatif à l'objet dont on parle, ce qui revient au même. On sait ou on dit d'un objet que..., mais on oublie, au *sujet* d'un objet, que..., on se demande, à *propos* d'un objet, si... Avec certains verbes, la proposition relative devrait donc être introduite par *au sujet duquel*, à *propos duquel*, et non par *dont*. Toutefois, pour alléger la phrase, on emploie souvent *dont* dans tous les cas : « Bellah est le seul récit *dont* on ne voit pas qu'il (Feuillet) ait eu des raisons de l'écrire » (Ex. de M. Brunetière, cité par M. Malmstedt). Il va sans dire que cette construction n'est pas possible quand la signification du verbe ne comporte pas un complément circonstanciel amené par à *propos de*, etc. Ainsi, au lieu de « celui *que* j'ai vu *qui* courait », on n'aurait pas pu dire : « celui *dont* j'ai vu *qu'il* courait, » parce qu'on ne voit pas (au sens propre de *voir*) à *propos de*.

Quant aux phrases telles que : « Celui *dont* elle savoit *qui* suens avoit esté », il faut y voir, avec M. Malmstedt, un mélange tout à fait illogique des deux constructions *dont-qu'il* et *que-qui*.

L. CLÉDAT.

Histoire de France d'Ernest Lavisse. — E. LANGLOIS, le second volume du tome III. — A. COVILLE, le premier volume du tome IV (Paris, Hachette, 1902).

M. E. Langlois étudie la période de 1226 à 1328; M. Coville continue jusqu'en 1330. Deux chapitres du volume de M. Langlois et un chapitre seulement du volume de M. Coville intéressent l'histoire littéraire; la différence

vient de ce que M. Langlois termine la partie politique et sociale de son travail par une étude de la société française au XIII^e siècle, faite d'après les œuvres littéraires. C'était là une idée fort ingénieuse, mais de réalisation très délicate, car la littérature nous donne parfois sur l'état de la société des indications sujettes à caution, et on risque de s'égarer en se fiant trop à elle. Ce n'est pas à nous de dire si M. Langlois a pu éviter l'écueil ; le lecteur y aura du moins gagné des analyses fort bien faites du Mémorial de l'évêque Guillaume Le Maire, d'un roman exquis de Beaumanoir, *Jehan et Blonde*, et de plusieurs épisodes de *Bauduin de Sebourc*. C'est aussi dans ce chapitre qu'il faudra chercher ce qui concerne les fableaux¹.

Les chapitres d'histoire littéraire proprement dite sont traités avec grand soin par les deux auteurs, et j'ajouterai avec une compétence qui aurait pu faire défaut à des « historiens ».

Ni l'un ni l'autre n'a été réduit à résumer purement et simplement les travaux des littérateurs et des philologues. Leur connaissance de la langue du moyen âge leur permettait de travailler eux-mêmes sur les textes et de faire œuvre personnelle, dans les limites qui leur étaient assignées par le plan général de la grande Histoire de France. Comme le dit M. Coville, « il ne pouvait être question que des œuvres les plus saillantes, de celles qui font le mieux connaître les idées, la société, les formes littéraires ». Aucune de celles-là n'a été omise ni sacrifiée, et en réunissant les chapitres analogues des volumes déjà parus, on a, — avec une petite lacune qui sera bientôt comblée, — un tableau très exact et très vivant du développement de la littérature en France,

1. Je regrette pour ma part que M. L. n'ait pas, à l'exemple de M. Gaston Paris, substitué la forme française *fableau* à la forme picarde *fabliau*, que nous prononçons en trois syllabes, comme jamais les Picards ne l'ont fait. Le mot, appartenant à la langue littéraire, pouvait être réformé sans aucun inconvénient.

depuis les origines jusqu'au milieu du XIV^e siècle, c'est-à-dire jusqu'aux premières années de la période de transition qui sépare le moyen âge de la Renaissance.

L. C.

LIVRES ET ARTICLES SIGNALÉS

L. MOGEON. — *L'orthographe française en voie de simplification* (Lausanne, Duvoisin, 1902. Pris: 1 fr.). — Cette brochure, ornée du portrait de M. Barès, expose l'état actuel de la réforme orthographique en France, et donne un historique bien fait de la question, avec documents à l'appui.

Antoine THOMAS. — *Mélanges d'étymologie française* (Paris, Alcan, 1902, III-219 p. in-8°). — Ce livre contient 259 notices étymologiques, 161 nouvelles, les autres rééditées après revision et correction. La plupart des mots étudiés appartiennent aux patois ou aux langues techniques ; comme mots français d'usage courant on peut citer : *acheter*, *ancien*, *bourgeon*, *chênevis*, *copeau*, *lumignon*, *nuitamment*, *remoulade*, *revendiquer*, *rosser*, *tréteau*, *tringle* et *vareuse*. En appendice, M. Thomas étudie la vieille locution « mois de deloir », qui désigne le mois de décembre ; il démolit avec beaucoup de sûreté et de maestria les étymologies déjà proposées, mais celle qu'il indique lui-même (*deleerus*, le mois du délire) nous paraît fort sujette à caution.

A. TOBLER. — *Etymologisches* (Communication à l'Académie de Berlin, du 6 février 1902). — Il s'agit des mots *maquereau* (du vieux français *maquer* = négocier), *frayer*, v. f. *froer* (fraudare), *frais* et *défrayer*, *narguer* (de *n'argue*).

A. GUÉRINOT. — *Vocabulaire phonétique des principaux termes du patois en usage aux environs de Baume-les-*

Dames (Extrait de la *Revue de Linguistique*). — L'auteur est au courant des méthodes scientifiques, et son travail est fait avec grand soin.

M^{lle} GROSJEAN et D^r BRIOT. — *Glossaire du patois de Chaussin* (Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*). — Les premières lignes de ce travail dénotent une complète inexpérience des questions philologiques : « Les accents jouent un grand rôle dans le patois de Chaussin. L'accent circonflexe est souvent employé, etc. » Mais les faits et les mots signalés forment une utile contribution à l'étude des patois de la région.

J. DÉSORMAUX. — *Rapport sur les travaux de la Société florimontane pendant les années 1900-1901* (Annecy, Abry, 1901, 12 p.). — Parmi les articles philologiques de la *Revue Savoisienne* que signale M. Désormaux, nous relevons le *Vocabulaire mourmé-français* de Th. Buffet, les *Notes de philologie* de A. Constantin et J. Désormaux, l'*Étude sur le patois savoyard* de J.-F. Gonthier, et les études sur les *Noms de lieux* de Ch. Marteaux.

— Nous souhaitons la bienvenue à la nouvelle *Revue des parlars populaires*, dirigée par Ch. GUERLIN DE GUER, dont nous venons de recevoir le premier fascicule (Paris, Welter, 8, 9 et 10 fr. par an).

ERRATUM. — Page 85, supprimer la note. Dans la phrase de M^{me} de Sévigné, que j'ai citée d'après M. Bastin, il faut corriger : *ne plus en plus*.

Le Gérant : V^{ve} ÉMILE BOUILLON.

Le Roman de Flamenca, publié d'après le manuscrit de Carcassonne, traduit et accompagné d'un vocabulaire. Deuxième édition entièrement refondue, par P. MEYER. Tome I. Un vol. petit in-8°. Prix..... 9 fr.

Les plus anciens mots d'emprunt du français, par G. PARIS. Brochure in-4°. — Prix..... 2 fr.

Les Statuts d'Adalhard pour l'Abbaye de Corbie, IX^e à X^e siècles, par A. LEVILLAIN. Gr. in-8°. Prix..... 1 fr. 50

Histoire d'un chant populaire bourguignon, par F. FERTIAULT. Seconde édition considérablement augmentée. In-4°. Prix..... 4 fr.

Manuel d'orthographe française simplifiée, par E. ERNAULT et E. CHEVALDIN. Un vol. in-8°. Prix..... 3 fr. 50

Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Le royaume de Provence sous les Carolingiens (855-883?), par R. POUPARDIN. Un vol. gr. in-8°. Prix..... 15 fr.

Études linguistiques sur la Basse-Auvergne. Monographie du patois de Vinzelles, par ALB. DAUZAT. Un vol. gr. in-8°, accompagné d'une carte. Prix..... 10 fr.

Études sur la langue des Francs à l'époque carolingienne, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, membre de l'Institut. In-8°. — Prix..... 6 fr.

Rimes bourguignonnes (Texte et traduction), par F. FERTIAULT. Un vol. in-8°. — Prix 3 fr.

Essai de dialectologie normande. La palatalisation des groupes initiaux gl, kl, fl, pl, bl, étudiée dans les parlers de 300 communes du département du Calvados, par CH. GUERLIN DE GUER. Un vol. grand in-8°, accompagné de tableaux et de 8 cartes. — Prix..... 10 fr.

Mémoires de la Société de Linguistique de Paris. Tome XI, complet — Prix..... 36 fr.

— Table analytique des dix premiers volumes, par L. ERNAULT. Un vol. gr. in-8°. — Prix..... 18 fr.

Glossaire moyen breton, par E. ERNAULT, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers, lauréat de l'Institut. Deuxième édition corrigée et augmentée. Un volume grand in-8°, en deux parties. — Prix..... 30 fr.

Chrestomathie de l'ancien français par L. CONS-TANS (IX^e XV^e siècles). Deuxième édition revue et considérablement augmentée. Un fort volume in-8°, cartonné. — Prix..... 7 fr.

Dictionnaire de l'ancienne langue française (IX^e au XV^e siècles), par F. GODEFROY. Livraisons 1 à 100. — La livraison..... 5 fr.

ROMANIA

RECUEIL TRIMESTRIEL

Consacré à l'étude des Langues et des Littératures romanes

PUBLIÉ PAR

MM. P. MEYER ET G. PARIS

Membres de l'Institut.

Prix d'abonnement annuel : Paris.....	20 fr.
— — — Départements et Union postale.	22 fr.

REVUE DES BIBLIOTHÈQUES

PUBLICATION MENSUELLE

DIRIGÉE PAR

MM. ÉMILE CHATELAIN et LÉON DOREZ

Prix d'abonnement annuel : Paris	15 fr.
— — — Départements et Union postale.	17 fr.

REVUE CELTIQUE

Fondée par H. GAIDOZ

Publiée sous la direction de H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE
Membre de l'Institut.

Avec le concours de J. LOTH, doyen de la Faculté des lettres de
Rennes; E. ERNAULT, professeur à la Faculté des lettres de
Poitiers, et de plusieurs savants des Îles Britanniques et du continent.

Prix d'abonnement annuel : Paris	20 fr.
— — — Départements et Union postale.	22 fr.

LE MOYEN AGE

RECUEIL PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

DIRIGÉ PAR

MM. A. MARIGNAN, M. PROU ET M. WILMOTTE

Prix d'abonnement annuel : Paris	15 fr.
— — — Départements et Union postale.	17 fr.

CHALON-S-SAÔNE, IMPR. FRANÇAISE ET ORIENTALE E. BERTRAND

REVUE
DE
PHILOLOGIE FRANÇAISE
ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

LÉON CLÉDAT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LYON

SOMMAIRE DU PRÉSENT NUMÉRO

	Pages
L. CLÉDAT. — <i>Essais de sémantique :</i>	
I. <i>La famille du verbe « céder »</i>	165
II. <i>Les formules négatives</i>	189
COMPTES RENDUS. — <i>Edmond Lefèvre</i> , Catalogue félibréen et du midi de la France (L. VIGNON). — <i>Eberhard Feldpausch</i> , <i>Die Konkordanzgesetze der französischen Sprechsprache</i> (H. YVON)	236
CORRESPONDANCE. — Lettre de M. Friedwagner et réponse de M. Baldensperger	

PARIS (2^e)
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

(Tous droits réservés)

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Paris : 15 fr. — Départements et Union postale : 16 fr.

N. B. — Toute demande d'abonnement doit être accompagnée du montant en mandat-poste ou en chèque au nom de M^{me} V^e E. BOUILLON.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à
M. CLÉDAT, professeur à l'Université de Lyon.

Tous les ouvrages adressés à la Direction de la Revue sont
mentionnés. Ceux qui sont envoyés en double exemplaire font
l'objet d'un compte rendu.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

La vie et l'œuvre du troubadour Raimon de

Miraval. Etude sur la littérature et la société méridionales
à la veille de la guerre des Albigeois,
par P. ANDRAUD. Un vol. gr. in-8°. — Prix..... 6 fr.

Quæ judicia de litteris fecerint provinciales.

par le même. Un vol. in-8°. — Prix..... 3 fr.

Le parler populaire dans la commune de Thaon

(Calvados) (Phonétique, morphologie, syntaxe, folk-lore)
suivi d'un lexique alphabétique de tous les mots
étudiés, par C. GUERLIN DE GUER. Un vol. gr. in-8°. — Prix 16 fr.

Études sur le théâtre français du XIV^e et du

XV^e siècle. La comédie sans titre publiée pour la première
fois d'après le ms. 8163 de la Bibliothèque
nationale et les miracles de Notre-Dame par personnages, par
E. ROY. Un fort vol. in-8°. — Prix..... 10 fr.

Les influences celtiques avant et après Colomban,

par C. ROESSLER. Un vol. in-8° bibliophile, avec 8 pl. hors texte.
— Prix..... 10 fr.

Les vieux chants populaires scandinaves.

Études de littérature comparée. Tome II : Époque barbare, la
légende divine et héroïque, par L. PINEAU. Un fort vol. gr. in-8°.
Prix..... 15 fr.

Hermiae Alexandrini in Platonis Phaedrum

Scholia ad fidem cod. Paris. 1810 denno collati, edidit et
apparatu critico ornavit P. COUVREUR. Un vol.
gr. in-8°. Prix..... 12 fr.

La Diplomatie Carolingienne. du traité de Verdun à la mort de Charles le Chauve

(843-877), par J. CALMETTE. Un vol. gr. in-8°. Prix... 7 fr.

Les plus anciennes bulles en faveur de l'abbaye

de Saint-Denis, par A. HESSEL. Broch. gr. in-8° (Extrait
du *Moyen Âge*). Prix..... 1 fr. 50

Togail Bruidne Dá Derga. The destruction of Dá Derga's

Hostel edited with Translation
and Glossarial Index, by WHITLEY STOKES, D. C. L. Un vol.
in-8°. Prix..... 8 fr.

Les Marchands de l'eau Hanse parisienne et Compagnie

française, par A. PICARDA. Gr.
in-8 br. Prix..... 3 fr.

ESSAIS DE SÉMANTIQUE¹

I

LA FAMILLE DU VERBE « CÉDER »

Parmi les mots qui composent, au nombre d'une soixantaine, la famille du verbe français *céder*, un seul est d'origine populaire, c'est « ancêtre ».

Le verbe latin *cedere*, étant en *ère* par *ë* bref, devait donner en formation populaire un verbe français en *re*. L'*e* long tonique de *cedere*, étant précédé d'une palatale, aurait dû se changer en *i*, de là *cidre*, puis *cire*. Mais dans une forme verbale semblable, *recipere*, on a *reçoivre* au lieu de *recivre*, par analogie avec les autres verbes où *oi* alterne avec *e* dans le radical (*il doit, nous devons*); l'analogie a même été jusqu'à changer *reçoivre* en *recevoir*. Il est donc probable que *cedere* aurait en définitive produit *çoire*, comme *credere* a donné *croire*, et que *çoire* se serait conjugué comme *croire*.

Le verbe français créé par les savants sur *cedere* est entré dans le moule de la conjugaison en *er*. Mais dans les dérivés français, également savants, de ce verbe,

1. Nous adopterons, dans ces études, les termes d'*extension*, *restriction*, *connexion* et *comparaison*, pour désigner les quatre grands procédés de dérivation des sens. Cf. l'article sur les *Lois de la Dérivation des sens* que nous avons publié ici même, t. IX, p. 49.

il reste des traces de la conjugaison qui lui était propre en latin. Ainsi *précédent*, *antécédent*, par *ent*, sont des participes présents latins; *abcès*, *accès*, *décès*, *succès*, *procès* se rattachent au supin latin, constitué par l'adjonction au radical *ced* de la consonne *s*, redoublée par assimilation du *d* final; le redoublement de l'*s* s'est maintenu graphiquement, quand cette consonne ne termine pas le mot français, dans les dérivés tels qu'*accessible*, *succession*, *processif*, etc. *Procès* et *procédé* sont deux substantifs tirés du même verbe, l'un sous la forme de la conjugaison latine, l'autre sous la forme de la conjugaison française (comparez *convers* et *converti*); la forme plus latine encore est *processus*, qu'on emploie quelquefois et qui conserve la terminaison substantive du latin.

Dans beaucoup de dérivés des composés de *céder*, on retrouve cette forme du supin latin *cess*, suivie des suffixes qui ont la propriété de s'ajouter au supin, comme le suffixe d'action *ion* (*succession*, *procession*, *concession*, *intercession*, *rétrocession*), le suffixe d'agent *eur* (*successeur*), les suffixes adjectifs *if* (*processif*) et *oire* (*accessoire*), le suffixe *ible*, qui s'ajoute tantôt au radical du verbe, tantôt au supin (*accessible*). Ce supin a même formé un autre verbe, par l'adjonction de la terminaison verbale : *cess-er*; beaucoup de nos verbes viennent ainsi de formes verbales refaites sur le supin des verbes primitifs du latin (*oser*, *aider*, etc.).

Céder signifie proprement *aller*; mais ce sens ne s'est conservé que dans les composés. Dans le simple, le sens qui a été retenu par le français est le sens connexe, déjà dégagé en latin, de *renoncer*; on renonce

quand on va, quand on s'en va (au lieu de rester). Le verbe *cesser*, formé sur le supin, a, comme d'ordinaire, le même sens, mais avec cette nuance restrictive qu'on renonce à *continuer*.

Voyons d'abord *cesser*, dont la sous-famille est peu nombreuse. Ce verbe, signifiant *ne pas continuer*, s'emploie transitivement ou intransitivement comme *continuer* : le bruit continue ou cesse, on continue son travail ou on le cesse. Le participe présent *cessant*, précédé du préfixe négatif *in*, forme l'adjectif *incessant* qui signifie *continuel*. A cet adjectif se rattache l'adverbe *incessamment*, dont le sens propre est *continuellement*. On le trouve avec cette valeur dans Corneille, Molière, La Fontaine, Massillon (Voy. Littré). Corneille, *Cinna* :

Il me semble surtout *incessamment* le voir
Déposer en nos mains son absolu pouvoir.

Entendez : « il me semble *sans cesse*. » Mais, comme l'adverbe latin *continuo*, « incessamment » signifie à la fois *continuellement* et à *l'instant*. Dans la dernière acception, *incessamment* se rapporte non à une action, mais à la succession de deux actions : « il viendra incessamment, » ce n'est pas sans interruption dans l'action de venir, mais sans interruption entre cette action et l'action qui précède, de là, par atténuation, à très bref délai. Il s'agit le plus souvent de la non-interruption entre le moment présent et une *action future* ; l'Académie en fait presque une règle, mais Littré cite un exemple où *incessamment*, dans ce sens, est joint à un passé, et il dit avec raison que rien n'empêche logiquement de l'employer ainsi.

Le substantif verbal de *cesser* est *cesse* (on a en

vieux français la forme masculine *ces*). Il ne s'emploie que dans certaines locutions : n'avoir point de *cesse*, n'avoir ni *cesse* ni repos, sans *cesse*. On ne dirait plus, comme Malherbe (L.) :

Astre par qui vont *avoir cesse*
Nos malheurs...

ni, comme Marot, « prendre *cesse* » ou « donner *cesse* à sa douleur ».

Sans cesse s'emploie par exagération quand il s'agit d'une action qui se répète à des intervalles très rapprochés : « il réclame sans *cesse* ; » l'action de réclamer *cesse* en réalité, mais pour reprendre presque aussitôt, à propos de la même chose ou d'une autre.

A côté de *cesse*, on a un autre substantif d'action, *cession*, formé par l'adjonction d'un suffixe au radical du verbe. Le substantif *cession* et l'adjectif *cessible* se rattachent directement à *céder* et non à *cesser*.

Céder, nous l'avons vu, signifie « renoncer, renoncer à lutter », d'une façon absolue ou vis-à-vis de quelqu'un ou de quelque chose, et le complément est alors amené par la préposition *à* : « *céder au* sommeil, *au* nombre, *aus* instances. » Par connexion, *céder* s'emploie transitivement dans le sens de renoncer à conserver : « *céder la place.* » On peut renoncer en faveur de quelqu'un, et ce complément est aussi amené par la préposition *à* : « *céder ses droits à* quelqu'un. » Par comparaison, *céder* s'emploie en parlant de choses matérielles qui subissent une violence : « un obstacle *cède.* » *Le céder à*, c'est céder l'avantage à quelqu'un ; on a dit aussi, dans ce sens, *céder à* intransitif ; Bossuet (L.) : « Les Gaulois ne *leur cédaient* pas en courage. » Quand le complément indirect est *lui* ou *leur*, on préfère la forme intransitive, sans doute par

euphonie. On ne dirait guère : « Les Gaulois ne *le leur cédaient* pas en courage. »

Du supin latin de *céder* dérivent le substantif *cession* (action de *céder* au sens transitif), l'adjectif *cessible* (qu'on peut *céder*) et son composé *incessible* (qu'on ne peut *pas céder*).

A *céder*, dans le sens transitif d'abandonner, se rattachent les composés *concéder*, *recéder*, *retrocéder*. La forme populaire du préfixe *retro* est *rière* qu'on a dans le vieus mot *rièregarde*, et qui a été remplacé par *arrière* (arrière-train), mais qui ne sert pas à former des verbes. *Retro* signifie proprement *en arrière*, et, par connexion, en revenant sur ses pas, en refaisant ce qui a déjà été fait; *retrocéder*, c'est céder à quelqu'un qui vous avait déjà cédé la même chose. Le préfixe *re* qui a servi à former *retro* (cf. *in* et *intro*) a exactement la même signification dans *recéder*, mais ce verbe a aussi le sens de « céder à quelqu'un ce qu'un autre vous avait antérieurement cédé ». Le préfixe *con* (avec) de *concéder*, efface l'idée de recul incluse dans *céder*, et introduit l'idée d'entente *avec* celui qui reçoit; dès lors, *concéder* signifie « donner volontairement à quelqu'un qui demande », par conséquent « accorder ». Dans les exemples anciens de *concéder* cités par Littré, on peut toujours traduire par *accorder*, soit au sens propre, soit au sens figuré (accorder un point en discussion). Au sens propre, la signification de *concéder* s'est restreinte, on ne l'emploie plus guère que pour certaines faveurs d'ordre financier, consenties par le pouvoir : concéder un privilège, une ligne de chemin de fer. On ne dirait plus comme Molière (L.) : « C'est avec justice que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mère. »

Concéder et *rétrocéder* ont des dérivés formés sur le supin latin avec le suffixe d'action *ion* : *rétrocession*, *concession*. « Concession » a le sens propre et le sens figuré de *concéder* : *concession* de chemin de fer, *concession* au cimetière, faire des *concessions* à ses contradicteurs. Sur *concession* au sens propre, on a fait *concessionnaire* (qui a une concession), mot semblable à *propriétaire* fait sur *propriété*.

Pour *céder*, au sens latin primitif d'*aller*, nous avons des composés et des dérivés formés avec les préfixes *ad*, *pro*, *inter*, *ab*, *de*, *ex*, *sub*, *ante*, *præ*.

Le préfixe *ad*, dont la forme française est *a*, et qui, en latin, devient *ac* devant un radical commençant par un *c*, indique *direction vers*. « Accéder » signifie donc proprement *aller vers*, et le substantif *accès*, formé sur le supin, doit signifier *action d'aller vers*.

Le sens propre d'*accéder* n'est pas relevé par Littré. Il est cependant usité dans des phrases telles que la suivante, citée par D-H-T. : « On *accède* à la propriété par un sentier assez raide. » Mais le verbe ne s'emploie ainsi qu'avec une idée spéciale qui paraît s'être d'abord développée dans le substantif *accès*. Ce substantif s'est surtout employé dans les locutions « avoir accès, donner accès, l'accès est facile ou difficile », etc., où le contexte lui donne la signification spéciale de « possibilité d'aller vers » ; *accéder* est en somme l'équivalent de « avoir accès », et son usage se restreint au cas où on veut exprimer l'idée au propre et d'une façon impersonnelle : « *on* accède à, » mais non pas « il accède », tandis qu'on dit « il a accès ». Bossuet (L.) : « Nous avons accès à l'autel de sa miséricorde. »

Accéder au figuré signifie « se rallier à ». Voltaire (L.) : « Le roi de Pologne et le czar *accédèrent* eus-

mêmes à ce traité. » Accéder aus désirs de quelqu'un, c'est se rallier à ces désirs, et, par connexion, consentir à les satisfaire.

Le dérivé en *ible* du supin, *accessible*, a son sens normal de « où l'on peut aller, arriver », au propre ou au figuré. Il a donné lui-même naissance au substantif *accessibilité* (qualité de ce qui est *accessible*), relevé par P.-L. Courier.

Le substantif d'action en *ion*, dérivé du supin, *accession*, signifie *action d'arriver à* (dans la locution figurée *accession au trône*), et, par connexion, *de se joindre à*. On le trouve souvent accouplé à *accroissement* dans les textes du XVI^e siècle. Amyot (L.) : « Je ne trouve pas estrange que aus bonnes parties qui jà estoient en toy, il y ait une *accession* et accroissement si grand. » Buffon (D.) : « Le mercure ne reprend de la fluidité que par l'*accession* de la chaleur. » La forme populaire d'*accession* serait *açoisson*.

L'adjectif en *oire*, dérivé encore du supin, *accessoire*, se rattache aussi au sens de « se joindre à ». Le suffixe adjectif *oire* signifie proprement « qui a la qualité de faire l'action » : méritoire, qui mérite ; attentatoire, qui attente. Il a produit le suffixe substantif *oir* ou *oire*, qui exprime l'instrument ou le lieu de l'action. *Accessoire* signifie donc « qui se joint à », et, par connexion, qui n'est pas le principal.

Adverbe en *ment* : « accessoirement. »

Nous n'avons signalé plus haut qu'un des sens du substantif verbal *accès* : possibilité d'approcher. Il en a un autre très usuel : arrivée brusque d'un mal ou d'un sentiment passager. Voici la série des sens : 1^o action d'aller vers ; 2^o par connexion, arrivée, et, par compa-

raison et restriction, atteinte brusque d'un mal sujet à récédive; 3^o par une nouvelle comparaison, explosion d'un sentiment.

Le verbe *accéder* a produit un autre mot français, c'est *accessit*, forme verbale toute latine qui signifie « il a approché ». Dans les distributions de pris qui se faisaient en latin, on disait de l'élève qui avait approché du pris : *accessit*. Par une connexion toute naturelle, le mot qui exprimait le fait d'avoir approché du pris, a servi à exprimer la nomination honorifique qui en résultait. La forme populaire d'*accessit* serait *acest*, qui serait devenue *acist*, puis *acit*, sous l'influence de la 1^{re} personne (*accessi* = *acis*).

Accessit se trouve avec un sens tout spécial dans cette phrase de M^{me} de Sévigné : « Il avait plus de vois qu'il ne lui en fallait pour être pape ; mais l'*accessit* gâta tout. » On disait aussi *accès* dans ce sens ; c'est le fait, pour un cardinal, de se joindre à des collègues pour faire une élection pontificale, de reporter sa vois.

En somme, les sens d'*accéder* et de ses dérivés se rattachent aux idées d'*arriver*, d'*s'approcher* et de *se joindre à*, toutes trois produites par le sens primitif d'*aller vers*.

Le préfixe latin *pro*, dont la forme française est *pour*, signifie proprement *devant soi*, *en avant*. *Procéder*, c'est originairement *aller en avant* ; le substantif latin dérivé du supin, *proæssus*, sa forme française *procès*, le substantif d'action en *ion*, *procession*, le substantif participial *procédé*, le dérivé en *ure*, *procédure*, expriment tous les cinq, en principe, l'action d'*aller en avant*. Mais l'un, *processus*, s'est

spécialisé, comme terme de philosophie, dans le sens figuré de « marche progressive » ; le second, *procès*, s'est spécialisé dans le sens de « poursuite judiciaire » ; le troisième, *procession*, s'est spécialisé dans le sens de « marche solennelle et par files » ; le quatrième, *procédé*, dans le sens figuré de « manière d'agir » ; le cinquième, *procédure*, dans celui de « manière régulière d'agir en justice », ces deux derniers se rattachant à la valeur particulière qu'a prise le verbe *procéder* en français. Rien n'empêchait que ce fût *procession* qui prit le sens de *procès* et *procès* celui de *procession*, etc. Le même préfixe se retrouve, avec un radical latin de même signification que *cedere*, dans *progrès* et le dérivé *progression*, auxquels on a fait exprimer d'autres « espèces » de *marches en avant*¹.

Au point de vue de la forme, il faut remarquer qu'on pourrait avoir *processure* au lieu de *procédure*, le suffixe *ure* s'ajoutant à la forme du supin. Mais *procédure*, a été créé directement sur le verbe français *procéder*, avec *ure* issu d'*eûre*, qui vient d'*atura* et qui contient par conséquent la flexion du supin de la 1^{re} conjugaison.

Les formes populaires de *procès*, *procession*, seraient *pourcès* et *pourçoiſson* (cf. *moisson*, de *missionem*), et *procéder* serait *pourçôire*.

Procéder, accompagné d'un régime précédé de *de*, signifie proprement « aller en avant en s'éloignant », et par conséquent *venir de*. Et en effet, dans les

1. « Faire le *procès* à quelqu'un, » c'est lui intenter une poursuite au criminel, la poursuite au criminel étant considérée comme la poursuite par excellence, ce qui explique l'article défini. Au figuré, *faire le procès* à une personne ou à une chose, c'est la censurer.

exemples que l'on cite de *procéder de*, ce verbe peut être remplacé par *venir* (De là *procède* (vient) la longueur ou la brièveté de mes réflexions, dit La Bruyère), mais l'inverse n'est pas vrai : *il vient de Paris* ne peut se traduire par *il procède de Paris*. C'est que le verbe *procéder* ne s'emploie qu'au figuré. Il n'a même pas exactement la valeur figurée de *venir de* et de *provenir de*. Le Dictionnaire D-H-T. le définit « être l'effet de » ; c'est la définition de *venir de* au figuré et non celle de *procéder*. Littré dit mieux : « tirer origine de. » Comparez : « Sa timidité *procède de* son ignorance » = *est engendrée par*, et « sa timidité *vient* ou *provient de* son ignorance » = *est causée par*. Dans le premier cas, le complément est considéré comme la cause efficiente ; dans le second, comme la cause occasionnelle. On dit : « La cheminée fume, cela *vient* (et non : cela *procède*) de ce qu'on n'y a pas fait de feu depuis longtemps. »

Procéder à, suivi d'un nom d'action, signifie proprement « aller en avant vers cette action » et, par connexion, *l'accomplir* ; « *procéder à l'installation* d'un magistrat », c'est *l'installer*, ou plus exactement « faire les actes que comporte l'installation ». De l'idée de *marche en avant*, incluse dans *procéder*, dérive l'idée d'actes successifs ; le verbe suggère à notre esprit le détail de l'action dont on parle et n'exprime pas seulement « le fait de venir à l'exécution de cette action », comme le dit le Dictionnaire D-H-T.

Absolument, *procéder* a le sens d'*agir*, mais toujours avec la même nuance, *détailler une action* : « Il *procède* avec méthode. » Par restriction, *procéder* a signifié *agir en justice* (exercer une action officielle) :

« On *procéda* contre les Macédoniens qui niaient la divinité de Jésus-Christ » (Fléchier, dans L.). Nous avons vu que, par une restriction analogue, le substantif *procès* signifiait *action en justice* (mais non pas seulement action officielle).

Le sens le plus voisin de l'étymologie, c'est celui d'*avancer* au figuré, qu'on trouve dans cette phrase de J.-J. Rousseau (L.): « Nous *procédons* toujours lentement, d'idée sensible en idée sensible. »

On n'emploie *procéder*, au lieu d'*agir* ou d'un verbe d'action plus précis, que lorsqu'on veut exprimer l'idée d'*agir* d'une certaine manière, en laissant au second plan la nature même de l'action; *procéder* avec lenteur, avec mesure, par allusions, etc. Littré dit très bien: « *Procéder*; 2° Agir en quelque affaire que ce soit, de telle ou telle manière. » Ce verbe convient parfaitement dans ce cas, puisqu'il présente à notre esprit la marche, le détail de l'action. Mais il résulte de cet emploi exclusif que l'idée de manière s'est incorporée au verbe, et qu'on peut traduire *procéder* par « agir d'une certaine manière (indiquée par le complément) ». On comprend dès lors que le substantif participial *procédé* puisse signifier *manière d'agir* (le fait d'agir d'une certaine manière). Il y a d'ailleurs une connexion naturelle entre l'action et la manière d'agir; c'est ainsi qu'*allure*, dont le sens propre serait « action d'aller », signifie « manière d'aller ».

Par une triple restriction, *procédé* signifie: 1° manière d'agir, de se comporter, vis-à-vis de quelqu'un; 2° manière d'agir pour exécuter une action déterminée (et non pas à l'égard de *quelque chose*, comme dit le Dictionnaire D-H-T.): « procédé de désinfection; »

3° préliminaires de duel (voyez dans Littré les exemples de M^{me} de Sévigné et de Montesquieu). Il va sans dire que, dans la création des acceptions des mots, la langue peut sauter des intermédiaires, et que les trois sens restrictifs que nous venons d'indiquer ne supposent pas nécessairement l'existence préalable du sens général de « manière d'agir ».

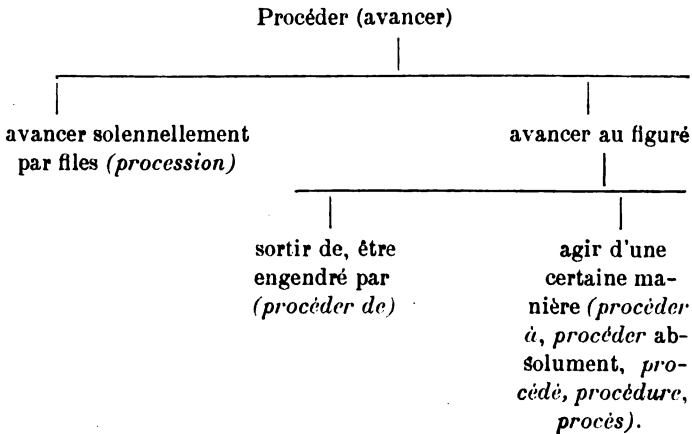
Par une sous-restriction du sens 1, *procédés* signifie *bons procédés*. J.-J. Rousseau (L.) : « Pour couvrir d'un vernis de *procédés* la laideur du vice. » Cette acception, très courante, n'est pas relevée dans le Dictionnaire D-H-T.

Au jeu de billard, pour rendre les coups plus moelleux, il y a un *procédé* qui consiste à coller à l'extrémité de la queue un bout arrondi en cuir. Le mot *procédé* a passé du sens de « manière d'agir dans ce cas particulier » au sens de « instrument de cette action », et c'est ainsi que le bout de cuir s'appèle « procédé ».

L'adjectif *processif* pourrait se rattacher au supin latin, et signifie normalement « qui procède », de même qu'*actif* signifie « qui agit ». Mais en réalité, cet adjectif a été fait sur le substantif *procès*. Les adjectifs en *if* ainsi formés sur un substantif expriment une qualité ayant un rapport quelconque avec l'objet nommé par le substantif. *Processif*, c'est donc proprement « qui a rapport aux procès ». C'est ainsi qu'on dit « formes *processives* ». Le sens de « qui aime les procès » est une restriction de cette signification générale. Mais les deux sens de *processif* peuvent être indépendants l'un de l'autre. Car, en ajoutant *if* à un substantif d'action, le français peut lui donner directement le sens de « qui fait cette action », ou « qui a de :

dispositions pour la faire ». C'est le sens de *fautif* relativement à *faute*, de *craintif* relativement à *crainte* ; c'est aussi le second sens de *processif* relativement à *procès*.

On pourrait résumer dans le tableau suivant les sens principaux de *procéder* et de ses dérivés :



Le préfixe latin *inter*, dont la forme française est *entre*, signifie proprement « dans le milieu ». *Intercéder* (dont la forme populaire serait *entrecevoir*), c'est *aller dans le milieu*, dans l'espace qui sépare deux personnes ou deux groupes de personnes. Comparez *intervenir*, *s'interposer*. Par comparaison et restriction, c'est *solliciter un pardon, une grâce, en faveur de quelqu'un* : on intercède auprès d'une personne pour une autre. Ce n'est pas seulement, comme dit Littré, *intervenir en faveur de quelqu'un*, car *intervenir* a conservé un sens plus général. Quand on intercède, on intervient par la parole et en faisant appel à la générosité de l'une des parties. Si on se joint à l'un des combattants contre l'autre, on intervient,

mais on n'intercède pas. L'intercession implique l'intervention, mais la réciproque n'est pas vraie.

Nous avons un dérivé d'agent en *eur* et un dérivé d'action en *ion*, qui se rattachent l'un et l'autre au supin latin : *intercesseur*, *intercession*. Les formes populaires seraient *entrecesseur* (*entrecêtre* au cas sujet) et *entreçoisson*.

Les prépositions et préfixes du latin *ab*, *de* et *ex* expriment tous les trois l'éloignement, l'extraction, l'origine. Le Dictionnaire de Bréal et Bailly traduit *ab* par *de* et *hors de*, *ex* par *hors de* et *de*, et, tout en signalant pour le latin *de* le sens spécial de *du haut de*, ajoute : « Les nombreux rapports exprimés par *de* se ramènent en dernière analyse à l'idée d'extraction, d'origine. » On peut donc considérer ces trois préfixes comme ayant la même signification générale. Un seul s'est conservé en français comme préposition, *de*, et cette préposition s'emploie dans les cas où le latin employait les deux autres. Comme préfixe, c'est *ex* seul qui est encore vivant, sous la forme *é*, anciennement *es*, et dans le préfixe composé *dé* (= *de é*). Mais on trouve des composés anciens avec *de* ou *dé*, venant du latin *de*, et des composés savants avec *ex* sous la forme latine et avec *ab*.

Les trois composés existent pour *céder* : *abcéder* (terme médical), *décéder* et *excéder*; et on a les trois substantifs dérivés du supin : *abcès*, *décès* et *excès*. Le sens commun étymologique, c'est « marche hors de, sortie ». L'*abcès* est proprement une sortie, une poussée de pus, et, par connexion, la tumeur spéciale qui contient le pus; le *décès* est la sortie de la vie;

1. Il y a un troisième préfixe *dis* (anciennement *des*), venant de *dis*.

l'*excès* est la sortie des bornes légitimes. *Abcès* pourrait fort bien avoir le sens qu'a *décès* ou celui qu'a *excès*, et vice versa. En effet, *éruption*, qui désigne une « sortie de taches ou de boutons » et dont par conséquent la signification est voisine de celle d'*abcès*, est formé avec le préfixe *ex* comme *excès* ; *abuser*, qui signifie « user en sortant de la mesure, avec *excès* », est formé avec le préfixe *ab* comme *abcès*, enfin un des sens latins d'*excéder* était *mourir*.

On disait au XVI^e siècle « décéder de ce monde ». Ce verbe avait en latin le sens général de s'éloigner et un autre sens spécial, celui de « sortir de charge ». Dans ce sens, il avait formé un dérivé d'agent qui serait *décenseur* s'il avait été emprunté par le français, et qui signifiait : « magistrat sortant de charge. » Nous le retrouverons plus loin.

Excéder a pris le sens spécial et figuré de « sortir des bornes légitimes, aller ou être au delà de ce qui convient ». Bossuet (cité par L.) : « Voilà ce qui regarde les vaines et fausses sciences, et, pour ce qui est des véritables, on *excède* beaucoup à s'y livrer trop. » C'est à ce sens que se rattache la signification ordinaire du substantif *excès* : « L'*excès* en tout est un défaut. » L'*excès* est donc le fait de dépasser la bonne mesure, et, par connexion, un acte qui dépasse cette mesure : « commettre des *excès*. » Mais *excès* peut avoir une signification plus générale et exprimer le fait de dépasser une mesure quelconque, indiquée par le contexte : l'*excès* d'un nombre sur un autre. Le résultat de la soustraction s'appelle *excès* ou différence. Le participe présent *excédant* et la forme latine du même participe, employée substantivement, *excédent*, se réfèrent à cette signification plus générale, tandis

que l'adjectif en *if, excessif*, s'applique à ce qui dépasse la bonne mesure'. Buffon (L.): « Pour mieux voir notre objet, nous venons de le circonscrire; nous en avons retranché toutes les extrémités *excédantes*. » Un *excédent*, c'est une quantité qui dépasse une mesure déterminée: pour l'excédent de recettes, la mesure c'est le total des dépenses, pour l'excédent de bagages, c'est le poids transporté gratuitement par les Compagnies. *Excédent* sans complément peut, par restriction, désigner soit un excédent de recettes, soit un excédent de bagages. Dans ses deux premières éditions et dans la dernière, l'Académie a différencié par l'orthographe le substantif *excédent* du participe *excédant*; pendant un siècle (1740-1835) les deux se sont écrits de même.

De *aller au delà*, sens premier, on passe facilement à « aller au delà de », c'est-à-dire de la valeur intransitive à la valeur transitive. En effet, outre sa signification intransitive, *excéder* a une double signification transitive, que le Dictionnaire D-H-T. définit ainsi: 1° aller au delà d'une limite fixée. Ex. de Pascal: « C'est qu'ils ont *excédé* toutes bornes; » 2° aller au delà de ce que quelqu'un peut supporter. Ex. de Buffon: « Faut-il encore les *excéder* (les Nègres)? » Le parallélisme des deux définitions n'est qu'apparent; pour qu'il fût réel, il faudrait comme exemples, d'une part « excéder les bornes », d'autre part « excéder les forces », et les deux significations d'*excéder* seraient au fond identiques. Il faut partir, croyons-nous, de cette définition: *excéder* transitif, c'est « dépasser » au figuré. Ex. cités dans D-H-T.: RACINE, « Ma joie

1. Notez que, par affaiblissement (c'est-à-dire par extension), *excessivement* est arrivé à signifier « extrêmement »; être *excessivement* bon, ce n'est plus être bon *avec excès*.

excède mes souhaits; » CORNEILLE : « Le temps de leur durée *excède* à peine celui de leur représentation. » On peut remplacer partout *excède* par *dépasse*, et de fait, aujourd'hui on emploie exclusivement le verbe *dépasser*. D'autre part, si l'on dit qu'une chose *excède* ou *dépasse*, ou, pour prendre encore un autre synonyme approximatif, qu'elle *déborde* une personne, l'expression peut avoir théoriquement plusieurs significations, suivant qu'on considère dans la personne la force, l'intelligence ou tout autre aspect de la personne. *Excéder quelqu'un* s'est spécialisé dans le sens de *dépasser ses forces* et, par connexion, *l'accabler, le fatiguer, l'importuner*. Le verbe ne s'emploie plus guère qu'au participe passé : « *excédé* de fatigue, de plaisir. » On le trouve au participe présent dans Gresset (L.) : « Ou j'aurais une prude au ton triste, *excédant*. » Par une restriction en sens différent, une chose qui « *dépasse* quelqu'un » n'est pas au-dessus de ses forces, mais au-dessus de sa compréhension. *Déborde* a pris d'autres acceptions spéciales que nous étudierons ailleurs. Pour résumer ce qui concerne *excéder* transitif, il signifie *dépasser* au figuré, d'où, par restriction, avec un complément de personne, *dépasser les forces de*, acception dont il ne reste que le sens dérivé par connexion : *fatiguer outre mesure*.

Le préfixe latin *sub*, dont la forme française est *sou* (subvenir, souvenir), devient en latin *suc* devant le c initial de *céder*. De là *succéder*, qui signifie proprement « aller sous, s'introduire ». Ce sens, qui n'a pas pénétré dans la langue courante, se rencontre dans les écrits scientifiques de Pascal : « Tous les corps contigus résistants à l'effort qu'on fait pour les séparer, quand l'air

ne peut *succéder* entre deux. » En donnant au préfixe une valeur temporelle, on aboutit au sens de « aller après, venir ensuite ». Les deux préfixes qui expriment la position inférieure et la position supérieure, *sou* et *sur*, peuvent par comparaison, l'un comme l'autre, exprimer dans le temps la postériorité, suivant qu'on se représente la durée comme se déroulant de bas en haut ou de haut en bas ; c'est ainsi que *survenir* et *succéder*, qui contiennent l'un le préfixe *sur*, l'autre la forme latine du préfixe *sous*, ont pour caractère commun de s'appliquer à ce qui vient *après* ¹.

Succéder signifie donc « venir après », mais avec une idée conjointe de « remplacement », car le préfixe *sub* = *sous* conserve une partie de sa valeur propre et marque à la fois postériorité et substitution. Un objet « succède » relativement à un autre, ce verbe a donc un complément essentiel ; il est amené par la préposition *à* : « La crainte succède *à* l'espérance ; un fonctionnaire, un négociant succède *à* un autre. »

Par restriction, *succéder* arrive à signifier « succéder à quelqu'un *après sa mort, dans la possession de ses biens* », par conséquent : en hériter. Un verbe qui a le sens d'hériter peut avoir deux compléments différents, suivant qu'on indique la personne dont on reçoit les biens ou les biens que l'on reçoit ; aussi dit-on « hériter de quelqu'un » et « hériter de quelque chose » (et aussi hériter quelque chose de quelqu'un). De même, on *succède à quelqu'un* ou *à quelque chose* ; Fléchier (L.) : « Il sortait d'une famille où les enfants aiment mieux succéder à la probité qu'à la fortune de leurs pères. »

1. Toutefois *sur* exprime une postériorité plus immédiate.

On dit d'une entreprise, d'une affaire, qu'elle va, qu'elle marche, et en parlant de sa terminaison, de son résultat, qu'elle a une bonne ou une mauvaise *issue*, c'est-à-dire proprement une bonne ou une mauvaise « sortie », ou qu'elle *réussit* bien ou mal, ce qui revient au même, puisque *réussir*, c'est étymologiquement « sortir, ressortir ». Par une image semblable, on a dit aussi qu'une entreprise « succède bien ou mal », c'est-à-dire « marche ensuite, marche finalement » bien ou mal. Malherbe (L.): « De quelque manière que notre libéralité nous *succède*, ne nous laissons point de la continuer. » Puis *succéder* dans cette acception, comme *réussir*, a pris particulièrement la valeur de « bien réussir ». La Bruyère (L.): « Tout leur rit, tout leur *succède*. »

Les trois sens principaux de *succéder* sont donc : 1^o venir après, au figuré, 2^o hériter, 3^o réussir. Le substantif formé sur le supin, *succès*, le dérivé d'action en *ion*, *succession*, et l'adjectif en *if* formé sur le supin, *successif*, se rattachent chacun à une acception différente du verbe *succéder*; toutefois *succession* embrasse deux acceptions. Des mouvements *successifs* sont des mouvements qui « viennent l'un après l'autre », qui « se suivent », une *succession* est un « héritage » ou une « suite », et le *succès* est la « réussite ». Il faut noter que *successif*, comme terme de jurisprudence, a signifié « relatif à un héritage, sujet à héritage ». Corneille (L.):

J'étais son cher objet, et maintenant je voi
Que, comme par un droit *successif* de famille,
L'amour qu'il eut pour moi, vous l'avez pour ma fille.

D'Aubigné (L.): « Il veut prouver que le royaume de France n'est pas *successif*, mais électif. »

On a dit à l'origine « *bon et mauvais succès* ». Bossuet: « Les *mauvais succès* sont les seuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement. » On trouve *par succès* dans Rabelais (L.) avec le sens de *par succession, successivement*: « J'ay veu le chamaleon devenir jaune, bleu, tanné, violet *par succès*. »

Le verbe *succéder*, au sens de « remplacer », a un dérivé formé avec un suffixe rare, le suffixe *ané*, féminin *anée*. Le médicament *succédané* d'un autre, ou le *succédané* d'un médicament, c'est la substance qui le remplace, qui peut le remplacer. C'est, je crois bien, le seul exemple en français de ce suffixe ajouté à un radical de verbe : il signifie, comme on le voit, « qui fait l'action du verbe' ».

Le verbe *succéder*, au sens de « remplacer, venir après », a un dérivé d'agent en *eur*, c'est *successeur*. Mais *successeur* n'a pas en français le sens d'héritier, qu'il avait en latin, et qu'on retrouve dans le sous-dérivé *successoral*.

Succéder, au sens de « hériter », a un dérivé en *ible* fait sur le supin : « *successible*. » Le suffixe *ible*, comme *able*, signifie « qui peut être l'objet ou le sujet de l'action exprimée par le verbe ». *Successible* devrait

1. Nous trouvons ce suffixe joint à des substantifs dans *momentané*, *instantané*, mer *Méditerranée*, où il marque un simple rapport avec l'objet exprimé par le radical. Comme, dans le latin *ancum*, l'*e* est bref, l'accent tonique est sur l'*a*, et la forme populaire du suffixe serait au masculin *ain* (anciennement *aing* par *n* mouillée), au féminin *agne* (*montagne* est étymologiquement un adjectif féminin). Un suffixe très voisin de celui-là est *anum*, en français *ain* au masculin, *aine* au féminin : *certain*, *certaine*. Le suffixe *ané* se trouve sous sa forme populaire dans un mot, d'ailleurs tout savant, *contemporain*, au lieu de *contemporané* (cf. le substantif *contemporanéité*).

donc s'interpréter soit « qui peut hériter », soit « dont on peut hériter ». C'est le premier sens que lui donne l'article 487 du Code civil : « ... celui qui se trouve *successible* à l'époque de l'ouverture de la succession. » Par connexion, on passe de l'idée de « qui est en état d'hériter » à celle de « qui met en état d'hériter » ; c'est la valeur du mot dans la locution : « être parent à un degré *successible*. »

Les préfixes *pré* et *anté* signifient *avant* et *devant*. Par conséquent, *précéder* et le théorique *antécéder* ont étymologiquement la même signification et doivent s'opposer à *succéder*.

Un objet « précède », comme il « succède », relativement à un autre. Ces deux verbes ont donc nécessairement un complément essentiel qui, a priori, peut être direct ou amené par une préposition. La langue donne à *précéder* un complément direct (comme en latin), tandis qu'elle introduit celui de *succéder* par la préposition *à*. Ce pourrait être l'inverse.

De même que *succéder* signifie « venir après », *précéder* signifie *venir avant*. Toutefois, l'idée de « remplacement » incluse dans *succéder* implique que les deux faits se suivent sans qu'un autre s'interpose, et qu'ils sont susceptibles de se remplacer, c'est-à-dire de même nature. Lorsque les deux faits ne se suivent pas immédiatement ou lorsque le premier continue après la production du second, et lorsqu'ils sont de nature différente, on peut dire que le premier *précède* le second, mais non pas que le second *succède* au premier. Racine écrit :

Son empire a des temps *précédé* la naissance.

Mais on ne pourrait pas dire, pour interpréter ce

vers : « La naissance des temps a succédé à son empire. » Ce serait une faute de langue et un contresens.

Précéder signifie « venir avant » dans l'ordre du temps et dans l'ordre de la rencontre (le salon *précède* généralement la salle à manger), mais non dans l'ordre d'importance. Cependant on trouve cette acception dans Corneille (L.) :

S'il *précède* Philiste en vaines dignités...

Enfin, *précéder* a conservé le sens étymologique de « aller devant ».

Le participe présent *précédent*, sous sa forme latine, et l'adverbe en *ment* qui en dérive, se rattachent uniquement au sens de « venir avant ». Substantivement, *précédent* a pris le sens restreint de « fait qui s'est produit avant, dans des conditions identiques ».

Le verbe *précéder* a un dérivé d'action en *ion*, formé sur le supin, qui a pris un sens tout à fait spécial ; c'est le fait, pour les équinoxes, de précéder le retour de la terre au même point de son orbite.

Le dérivé d'« agent » en *eur*, *précesseur*, n'existe pas en français, mais il est remplacé par *prédécesseur*, qui signifie proprement « celui qui sort de charge avant ». Voyez plus haut, p. 179.

Le français n'a pas emprunté au latin *antécéder*, qui pourrait être synonyme de *précéder*, mais nous avons, de ce verbe, le participe présent sous sa forme latine, *antécédent*, et le dérivé d'agent sous sa forme populaire, *ancêtre*.

Antécédent est employé adjectivement par Fénelon (D.) : « Cette prédilection *antécédente* à tout mérite. » Ce mot ne s'emploie plus que substantivement ; il pourrait être synonyme de *précédent*, mais il a pris natu-

rellement d'autres acceptions spéciales : en grammaire, c'est le *terme* qui précède le *relatif* et auquel le *relatif* se rapporte ; au pluriel, ce sont les *détails principaux de la vie de quelqu'un* qui précèdent le *moment actuel*.

Le préfixe *ante*, sous sa forme populaire, devait être *ant* devant une voyelle et *an* devant une consonne. On l'a dans « antan » et dans « ancêtre »¹. L'ancienne langue disait *ancestre* au nominatif et *ancesseur* au cas régime. *ANCESSEUR* est formé sur le supin, comme « successeur, prédécesseur ». Mais, au nominatif, l'accent était sur le radical, et dès lors la voyelle du suffixe *eur* devait tomber comme atone, il ne restait que l'*r*, qui, jointe à l'*s* finale du radical, exigeait un *t* et un *e* muet d'appui : de là *ances-tre*, à côté d'*ancess-eur*. Ce substantif est un des rares qui aient conservé la forme du nominatif. Il signifie proprement « celui qui va devant » ou « celui qui vient avant ». C'est le second sens qui s'est maintenu : les ancêtres sont ceux qui nous ont précédés, et spécialement les ascendants jusqu'au grand-père. *Antécédent* aurait pu avoir les mêmes sens.

On a aussi la forme savante du nom d'agent en *eur*, *antécesseur* au lieu d'*ancesseur*. Ce mot a été employé jadis pour désigner les professeurs de droit (qui marchent devant).

1. Ces deux mots sont les seuls où l'on trouve le préfixe *ante* sous sa forme vraiment française. Toutefois, le comparatif *antius* (= plus avant) se retrouve dans *ai* de *ainé*, anciennement *ainsné*, *aisné*.

Liste des Mots étudiés dans l'article

- abcéder, p. 178
 abcès, 166, 178
 accéder, 170-172
 accès, 166, 170, 171, 172
 accessibilité, 171
 accessible, 166, 171
 accession, 171
 accessit, 172
 accessoire, 166, 171
 accessoirement, 171
 ancêtre, 165, 186-187
 antécédent, 166, 186-187
 antécresseur, 187
 céder, 165, 166, 168
 cessation, 168
 cesse, 167
 cesser, 166, 167
 cessible, 168, 169
 cession, 168, 169
 concéder, 169
 concession, 166, 170
 concessionnaire, 170
 décéder, 178, 179
 décès, 166, 178
 excédent, 179
 excéder, 178, 179-181
 excès, 178, 179
 excessif, 180
 excessivement, 180, *note*
 incessamment, 167
 incessant, 167
 incessible, 169
 intercéder, 177
 intercesseur, 178
 intercession, 166, 178
 précédent, 166, 186
 précéder, 185
 précession, 186
 prédécesseur, 186
 procédé, 166, 172, 175-177
 procéder, 172-177
 procédure, 172, 173, 177
 procès, 166, 172, 175, 177
 processif, 166, 176
 procession, 166, 172, 177
 processus, 166, 172
 recéder, 169
 rétrocéder, 169
 rétrocession, 166, 170
 succédané, 184
 succéder, 181-184
 succès, 166, 183-184
 successeur, 166, 184
 successible, 184
 successif, 183
 succession, 166, 183
 successoral, 184

II

LES FORMULES NÉGATIVES

Nous nous proposons d'étudier ici les cas de « contagion » bien connus sur lesquels M. Michel Bréal a appelé de nouveau l'attention dans le chapitre xxi de son *Essai de sémantique*. Il s'agit de la transformation en termes *négatifs* des mots tels que *pas*, *point*, *personne*, *rien*, etc.' Tous ces mots ont étymologiquement une valeur positive, que plusieurs ont conservée dans certains emplois, et ils n'ont pris la valeur négative que par suite de leur emploi fréquent dans des formules où ils sont intimement unis à la négation : *ne pas*, *aucun ne*, etc.

Ces mots peuvent se répartir comme suit :

1° Substantifs : *personne*, *rien*.

2° Substantifs et adverbess de quantité : *pas*, *point*, *mie*, *goutte*, *guère*, *du tout*.

3° Adjectif-pronom : *aucun* (qu'il y aura lieu de rapprocher de *nul*).

4° Adverbess de temps : *jamais*, *plus*.

GÉNÉRALITÉS

On a fréquemment l'occasion de *nier* qu'une action soit faite ou subie (directement ou indirectement) *par*

1. Il va sans dire que nous étudierons, chemin faisant, les questions de syntaxe qui se rattachent à cette question de sémantique.

quelque personne ou *quelque chose que ce soit*, ou bien *en quelque mesure* ou *en quelque temps que ce soit*; d'exprimer la tendance à ce qu'une action ne soit faite ou subie, ou le doute qu'elle soit faite ou subie *par quelque personne* ou *quelque chose que ce soit*, etc., enfin de comparer une action avec la même action faite ou subie *par quelque personne que ce soit*, etc.

Les idées de PERSONNE ou CHOSE *quelle qu'elle soit* sont rendues par le substantif *personne*, par le substantif *rien*, qui était, à l'origine, synonyme de *chose*, et par l'adjectif pronom *aucun*, qui signifie proprement *quelque* et *quelqu'un*.

L'indétermination absolue, l'idée de *quel que soit*, résulte simplement de l'emploi de ces mots dans les propositions négatives, dubitatives ou comparatives, dont nous parlons; pour les substantifs (*personne* et *rien*), elle a comme conséquence l'absence de tout article devant le nom.

Les substantifs *pas*, *point*, *mie*, *goutte*, employés sans article dans les mêmes propositions, expriment la QUANTITÉ *quelle qu'elle soit*.

Dans ces mêmes propositions, *plus* exprime une augmentation de DURÉE ou de FRÉQUENCE, toujours *quelle qu'elle soit*.

La valeur *positive* qui est propre à chacun de ces mots se retrouve parfois *sans altération*. Ainsi en est-il pour *personne* accompagné d'un article ou employé sans article dans les cas où les substantifs ordinaires se passent d'article : « Il cherche une *personne* de bonne volonté. — Elle est *personne* à se fâcher. » Ainsi encore pour *aucuns*, jusqu'au XVII^e siècle :

Plusieurs avaient la tête trop menue,
Aucuns trop grosse, *aucuns* même cornue.
 (LA FONTAINE).

Mais généralement, ces mots sont remplacés par des synonymes dans la valeur positive intégrale. Entre deux synonymes, comme *chose* et *rien*, l'un a conservé la valeur primitive, l'autre s'est incorporé une idée d'indétermination *absolue*¹ qui résultait de la fréquence de son emploi dans les négatives et les dubitatives².

C'est ainsi que les mots *personne* (sans article), *rien* et *aucun* ont pris la valeur que nous leur connaissons dans les propositions négatives, dubitatives et comparatives.

Il y a plus. Ces mots, quand ils sont joints à la négation *ne*, ont formé avec elle une « locution négative » aujourd'hui indivisible pour notre esprit. Quand nous disons : « Personne n'est venu, tu n'as rien fait, il n'a aucun mérite, vous n'avez pas de chance, » nous n'analysons plus : « Qui que ce soit n'est venu, tu n'as fait quoi que ce soit, il n'a quelque mérite que ce soit, vous n'avez quelque quantité de chance que ce soit, » mais

1. Aussi n'est-il pas exact de définir la valeur positive de *rien* par « quelque chose », comme le font le Dictionnaire de Littré et le Dictionnaire général. Il faut dire : « Quelque chose *que ce soit*, quoi que ce soit. » Dans les exemples cités par ces dictionnaires, ce serait rendre imparfaitement l'idée que de substituer *quelque chose* à *rien*, sans ajouter « quelle qu'elle soit ». La même remarque s'applique à *personne* défini par *quelqu'un* et à *aucun* défini par *quelque*.

2. Ce n'est pas que *chose* n'ait jamais été employé de même (voy. Haase, § 51, remarque II), mais il l'a été beaucoup moins souvent, et sa valeur propre n'en a pas été altérée.

personne ne équivaut au latin *nemo*, *ne rien* à *nihil*, *aucun ne* et *ne pas de* à *nullum*¹.

L'idée négative s'est même incorporée à ces mots, d'où il résulte qu'on les emploie sans *ne* avec une valeur négative dans les propositions elliptiques où le verbe est supprimé : « A-t-il des amis? *Aucun*, ou *pas* un. Qui avez-vous rencontré? *Personne*. Il attend toujours : *rien* encore! » Il serait inexact de dire, avec Littré et le *Dictionnaire général*, que la négation est sous-entendue. On sous-entend un verbe, mais non pas une négation. Dans cet emploi, *personne* et *rien*, sans *ne*, valent *nemo* et *nihil*. Sans doute, si l'on complète la proposition, on voit réapparaître le *ne*. Mais il n'en est pas moins vrai que *personne*, *rien*, *pas*, etc., évoquent à *eus seuls* l'idée négative, ce que *ne* peuvent faire ni *chose*, ni *quelque*, ni *quelqu'un*. Ils sont donc devenus négatifs par eus-mêmes. Seulement, quand il y a un verbe exprimé, on a conservé l'habitude, dans cette valeur, de leur joindre *ne*, comme on le joint à *nul* (*nul ne* le sait). Encore la langue populaire s'en dispense-t-elle. Car le peuple dit couramment : « *Personne* l'a demandé. J'ai *rien* fait. Il a *pas* voulu. »

Cette valeur négative de *personne*, *aucun*, *rien*, *pas*, etc., est devenue prépondérante, si bien que ces mots, après avoir presque tous perdu, comme nous l'avons expliqué, leur valeur positive intégrale, ont fini par perdre aussi tout ou partie de leur valeur positive réduite au cas d'indétermination absolue.

1. Ce qui n'empêche pas qu'on puisse ajouter à *personne*, *rien*, *aucun*, un qualificatif : « Je n'ai rencontré *personne* AUTRE. Il n'a *rien* trouvé qui LE SATISFÎT. » Cf. en latin *nihil aliud*.

Ainsi *pas* et *point*, sans article, ne s'emploient plus que joints à *ne* ou avec la valeur de *ne pas*, *ne point*. *Rien*, *personne* et *aucun* ne s'emploient plus avec une valeur positive dans les interrogatives et les hypothétiques que lorsqu'on veut faire entendre que l'action ne s'est pas faite ou ne se fera pas (voyez plus loin).

Du temps où ces mots, qui formaient déjà avec *ne* des locutions *negatives*, s'employaient, d'autre part, dans *toutes* les interrogatives ou hypothétiques, on avait été amené, par analogie, à employer la conjonction *ni* non seulement pour introduire une seconde proposition négative ou comportant une idée négative, mais pour introduire une seconde proposition hypothétique ou interrogative, quelle qu'elle fût :

Sel puis trover a port *ne* a passage.

(ROLAND, 657).

Trad. littérale : « *si* je puis le trouver dans un défilé *ni* dans un passage » (Il compte bien le trouver).

Dites-moi où *n'en* quel pays

Est Flora, la belle Romaine.

(VILLON).

Ici, il y a une idée négative : « *on ne sait* où *ni* en quel pays. »

Nous verrons que la signification positive de « à quelque moment que ce soit », pour le mot *jamais*, n'a pu se dégager que de la locution négative *ne jamais*, mais elle a eu le même succès que si elle eût été primitive.

Parmi les mots qui entrent dans les formules négatives, *guères* doit être mis à part, car il n'exprime pas la même indétermination que les autres ; mais la fré-

quence de son emploi avec la négation lui a fait perdre aussi la valeur positive.

ÉTUDE DES PROPOSITIONS OÙ LES MOTS **personne**,
rien, ETC., ONT PRIS LA VALEUR D'INDÉTERMINATION
ABSOLUE

Les idées de *personne*, *chose*, *manière*, etc., QUELLES QU'ELLES SOIENT, peuvent se rencontrer dans une proposition affirmative, et on les exprime alors de différentes manières : « *Qui que ce soit, n'importe qui* vous le dira. — Il se contentera de *quoi que ce soit*. — Vous me le rendrez *n'importe quand*, à *un moment quelconque*, etc. » C'est seulement dans les propositions négatives, dubitatives et comparatives que les mots *personne*, *rien*, etc., ont pris la valeur de « *personne* ou *chose*, etc., QUELLE QU'ELLE SOIT ».

La proposition doit être considérée comme négative, non seulement lorsqu'elle contient la négation *ne*, mais encore lorsqu'elle est amenée par une locution impliquant négation de l'action, ou lorsqu'elle est subordonnée ou sous-subordonnée à une proposition impliquant aussi négation de l'action.

I. — PROPOSITIONS CONTENANT LA NÉGATION **ne**

« *Personne n'a répondu. Il ne se plaint de rien. Il n'a éprouvé aucun plaisir. Il ne recommencera jamais. Il n'a plus voulu. Il ne tardera pas.* »

Plusieurs de ces mots peuvent se trouver dans la même proposition : « *Personne n'a rien dit.* — Il n'a

jamais rien demandé à *personne* ¹. » Ils se groupent ainsi autour de la même négation *ne*, qui les régit tous : « on *n'a jamais* demandé, *rien n'a* été demandé, on *n'a* demandé à *personne*. »

On devrait donc pouvoir dire : « *Personne n'a pas* répondu, » ce qui signifie proprement : « *Qui que ce soit n'a répondu de quelque manière que ce soit.* » Mais la signification particulière de *pas* et de *point* s'est pour ainsi dire effacée, ces mots ne servent plus qu'à renforcer la négation, et ils semblent faire double emploi avec la valeur négative qui s'est ajoutée à la signification particulière de *personne*, *rien*, etc. Nous avons l'impression de commettre un grossier pléonasme en introduisant *pas* et *point* dans les différentes formules négatives. Le pléonasme est moins choquant lorsque le second terme de la formule négative au lieu d'être sujet ou complément direct² est seulement sujet logique, complément indirect ou sous-complément (ou, s'il s'agit d'*aucun* ou *nul*, *se rapporte au sujet* logique, etc.).

Voici quelques exemples empruntés à Haase (§ 102, A) :

Bossuet : « Il *n'y* reste *pas aucun* vestige que cette ville eût jamais été. » Molière : « ...une imaginative Qui *ne* le cède *point* à *personne* qui vive. » Racine :

1. Ils peuvent être plus nombreux encore : « *Personne n'y a guère jamais rien* compris que ce que l'auteur a pris la peine d'expliquer. » Il est rare d'ailleurs qu'on les accumule en aussi grand nombre, et cette phrase nous paraît un peu extraordinaire, mais elle est inattaquable au point de vue de la correction.

2. On trouve cependant *point* devant *rien* complément direct (mais avec un autre complément intercalé) dans cette phrase de La Bruyère : « Les chambres assemblées *n'offrent point* aux yeux *rien* de si grave. »

« Je *ne* me suis *point* encore produit *nulle* part. » Molière : « Les bruits que j'ai faits... *Ne* sont *pas* envers vous l'effet d'*aucune* haine. » La Bruyère : « Vous *ne* me jugez *pas* digne d'*aucune* réponse. »

La faute de Martine (*ne* servent *pas* de *rien*) aurait pu être contestée par Chrysale.

« D'autant moins, » ou « moins » répondant à *moins* ou *plus* d'une proposition antérieure, constituent une sorte de négation adoucie. Comparez : « Il *ne* vous écoutera *pas* » et « il vous écoutera *d'autant moins* ». On comprend donc qu'on puisse trouver les mots *personne*, *rien*, etc., joints à ce *moins* comme on les joint à *ne* : « Il décidera *d'autant moins* *personne*, qu'il fera plus de promesses exagérées'. » Mais cet emploi est aujourd'hui plutôt rare et archaïque.

II. — PROPOSITIONS AMENÉES PAR UNE LOCUTION IMPLIQUANT NÉGATION DE L'ACTION

Les prépositions ou locutions conjonctives *sans*, *sans que*, *avant de*, *avant que*, *loin que*, *trop pour* (ou *pas assez pour*) impliquent négation de l'action annoncée. Aussi dira-t-on : « *Sans* rencontrer *personne*'. *Sans* penser à *rien*. *Sans* qu'il y ait *jamais* consenti. *Avant* qu'il ait *rien* dit. *Loin* que je lui fasse *aucun* reproche. *Loin* de contester les mérites de *personne*. Il est *trop* habile *pour* *rien* négliger. »

1. Comparez, dans Corneille (Br.) :

Cependant plus j'y songe et plus je m'examine,
Moins je trouve, Seigneur, à me reprocher *rien*.

2. *Sans* peut être joint directement au substantif ou à l'adjectif indéterminé : « Il en est venu à bout *sans* *personne*. Il est sorti *sans* *rien* sur le dos. *Sans* *nul* doute. *Sans* *aucune* remise. »

On peut nier la circonstance exprimée par *sans*, *avant* ou *trop pour*, et dès lors l'action annoncée par ces mots n'est plus niée ; *non sans* indique que l'action s'est faite ou se fera. « On *ne* travaille *pas sans* se fatiguer » (*on se fatigue* quand on travaille). « Je *ne* partirai *pas avant* de l'avoir vu » (*Je l'aurai vu* si je pars). Du moment qu'il n'y a plus négation de l'action, on ne se trouve plus dans les conditions qui communiquent aus mots *personne*, *rien*, etc., une valeur d'indétermination absolue. On emploiera donc, non pas les mots *personne*, *rien*, *jamais*, etc., mais *qui que ce soit*, *quoi que ce soit*, *n'importe quand*, ou *quelqu'un*, *quelque chose*, *quelquefois*, suivant le degré d'indétermination qu'on voudra exprimer. « Il travaille *sans jamais* se fatiguer, » mais « il *ne* travaille *pas sans* se fatiguer *à un moment quelconque*, ou *sans* se fatiguer *quelquefois* » ; « il est parti *avant* d'avoir *rien* promis », et « il est parti, mais *pas avant* d'avoir promis *quelque chose*, d'avoir fait *quelque* promesse ».

III. — SUBORDONNÉES OU SOUS-SUBORDONNÉES DÉPENDANT D'UNE PROPOSITION QUI IMPLIQUE NÉGATION DE L'ACTION

Parlons d'abord des propositions infinitives dépendant d'une principale négative : « Il *ne* cherche à *contrarier* *personne*. Il *n'a* besoin de *rien* *demander*. Il *ne* veut *faire* *aucune* concession. Il *ne* le laisse *s'occuper* de *rien*. »

Dans ces exemples, le verbe principal forme plus ou moins locution avec l'infinitif, si bien que, logiquement, il n'y a pour ainsi dire qu'une seule proposition,

où l'introduction de *pas* ou *point* formerait aujourd'hui pléonasme avec *ne personne*, *ne aucun*, etc.¹ Mais ici, comme dans les propositions grammaticalement simples, on trouve fréquemment au XVII^e siècle *ne pas personne*, *ne point rien*, etc. Racine (H.): « On *ne* veut *pas rien* faire ici qui vous déplaît. » Encore de nos jours : « Une licence qui *ne* semble *pas* avoir choqué sérieusement *personne* » (Petit de Julleville, *Hist. de la litt. fr.*, II, 422). « On *n'a pas* besoin de *rien* emprunter, fût-ce à l'auteur des *Pensées*, quand on est Bossuet » (Brunetière, *R. des D.-M.*, 1^{er} août 1891, p. 673). Ces exemples ont été recueillis par M. Bastin.

Il ne suffit pas d'ailleurs qu'un verbe soit accompagné de *ne* pour que la négation puisse se combiner avec *personne*, *jamais*, etc., dans la proposition infinitive ou à mode personnel qui en dépend; il faut que ce verbe, joint à la négation, implique négation de l'action exprimée par le verbe de la subordonnée. Ainsi, on ne dira jamais : « il *n'évitera* de rencontrer *personne*, » parce que *ne pas éviter* de n'indique pas que l'action de la subordonnée ne se fera pas, au contraire!

Inversement, il n'est pas nécessaire que le verbe principal soit accompagné d'une négation; il suffit que l'idée qu'il exprime implique négation de l'action de la subordonnée : « *Évitez* de le contrarier ou qu'on le contrarie *jamais* (Faites en sorte qu'il *ne soit pas* contrarié). *Je vous défie* d'en rien tirer. *Il est incapable* d'offenser *personne*. *Vous auriez tort* (il n'y a pas lieu) de *rien* craindre². »

1. Voyez ci-dessus, p. 195.

2. Cette dernière phrase appartient plutôt à la langue littéraire

Lorsque la proposition qui contient *personne*, *rien*, etc., est infinitive, mais ne dépend pas immédiatement du verbe accompagné de la négation, ou lorsqu'elle n'est pas infinitive, la négation de la proposition principale reprend la forme ordinaire *ne pas*, *ne point* : « Je ne veux pas qu'on cherche à compromettre personne. — Je ne veux pas qu'il l'apprenne jamais, » et non : « Je ne veux qu'il l'apprenne jamais. »

En étudiant la négation explétive (ci-dessus, p. 84), nous avons vu que cette négation exprime pléonastiquement : 1° une idée négative qui se rattache à l'idée exprimée par le verbe principal (désir négatif qui accompagne la crainte); 2° une idée négative exprimée directement par le verbe principal (verbes d'empêchement); 3° une idée négative exprimée par le verbe principal, mais contredite par une négation (ne pas nier, ne pas douter).

Dans le premier cas, on peut avoir la négation explétive dans la subordonnée (je crains qu'il ne vienne), mais on n'y trouvera pas *personne*, *rien*, *aucun*, etc., avec leur valeur positive, parce que *craindre* une action indique la supposition qu'elle *aura lieu*. C'est *ne pas craindre*, — au moins dans l'acception principale de cette expression¹, — qui indique la supposition que l'action *n'aura pas lieu*, et qui peut communiquer

archaïque qu'à la langue courante, qui exige aujourd'hui que l'idée négative soit plus fortement marquée.

1. On ne dira pas : « Je crains de rien faire qui lui déplaie, » mais on dira : « Je suis arrêté par la crainte de rien faire qui lui déplaie, » parce que « être arrêté par la crainte de faire quelque chose » indique qu'on ne la fait pas.

2. L'autre acception, c'est : « ne pas avoir d'aversion pour une chose, pour une action qui se réalise. » Ex. : *Il ne craint pas la mort.*

à *personne*, *rien*, etc., la valeur d'indétermination absolue : « Je *ne crains pas* qu'il entraîne *personne*. »

Dans le second cas, si l'on compare « empêchez qu'il *ne* sorte » et « empêchez qu'il sorte *jamais* », on constatera que chacune de ces phrases contient une seule idée négative, redoublée pléonastiquement par la négation explétive, ou complétée par l'idée particulière qu'exprime l'adverbe de temps *jamais*.

Dans le 3^e cas, *ne pas nier que*, *ne pas douter que* peuvent se construire avec une négation explétive qui souligne l'idée négative exprimée par *nier* et *douter* (voy. p. 91), mais ces expressions, dans leur ensemble, sont affirmatives et ne sauraient communiquer la valeur d'indétermination absolue à *personne*, *jamais*, etc. Au contraire, *nier que*, *douter que* (qu'on ne fait pas suivre de la négation explicative) peuvent former en quelque sorte une locution négative avec *personne*, *rien*, *aucun*, etc., placés dans la subordonnée : « Je doute qu'il ait rallié *personne* ; je *nie* qu'il se soit *jamais* compromis. » On croit qu'il *n'a* rallié *personne*, on affirme qu'il *ne s'est jamais* compromis.

On dira : « *Il est inutile que tu déranges personne*, » mais ni « il est inutile que » ni « il n'est pas inutile que » se sont suivis du *ne* explétif. Ainsi, bien que l'emploi de la négation explétive et celui de *personne*, *rien*, etc., avec leur valeur d'indétermination absolue dans les subordonnées, dépendent en principe de la même condition, d'une idée négative exprimée par la proposition principale, on ne peut formuler une loi commune aux deux emplois.

Les raisons en sont multiples. D'abord, la négation explétive se rattache à l'idée exprimée directement ou indirectement par le *verbe* de la principale ou par

la locution conjonctive, tandis que la valeur d'indétermination absolue de *personne*, *jamais*, etc., se rattache à l'idée exprimée directement par *l'ensemble de la proposition* principale. En outre, l'idée négative du verbe principal peut être trop formelle pour entraîner le *ne* explétif; elle peut ne l'entraîner que lorsqu'elle est affaiblie ou contredite, auquel cas on n'est plus dans les conditions voulues pour l'emploi des mots tels que *personne* et *rien*. Enfin, l'usage de la négation explétive tend à disparaître et s'est déjà sensiblement restreint.

L'idée négative exprimée par la proposition principale a pour conséquence ordinaire l'emploi du mode subjonctif dans la subordonnée; l'emploi de ce mode lie plus étroitement la subordonnée à la principale, et c'est cette cohésion des deux propositions qui permet à l'idée négative de la principale de se combiner avec la valeur propre des mots *personne*, *rien*, *aucun*, etc. Il en résulte qu'on ne rencontrera pas ces mots sans *ne* dans les subordonnées où, malgré l'idée négative de la principale, le verbe sera exceptionnellement à l'indicatif. On dira bien : « Je *ne dis pas* qu'il ait blessé *personne*, » mais il faudra avec l'indicatif : « Je *ne dis pas* qu'il a blessé *quelqu'un*! »

IV. — PROPOSITIONS DUBITATIVES

Nous appelons « propositions dubitatives » celles qui, *par elles-mêmes*, expriment un doute sur la réa-

1. De même, et pour la même raison, on ne trouve le *ne* explétif, — sauf le cas tout particulier des propositions comparatives, — qu'avec un verbe au subjonctif. Fénelon, qui a dit (ci-dessus, p. 105) : « Je *crains* bien que ces sophistes *achèveront* de cor-

lisation de l'action, c'est-à-dire les *interrogatives* et les *hypothétiques*.

Interrogatives

Les propositions interrogatives, directes ou indirectes (amenées par *si* interrogatif), peuvent exprimer un doute plus ou moins accentué, dont les nuances se manifestent par l'intonation. Ainsi on prononcera de trois façons différentes : « Est-il venu ? » suivant qu'on voudra poser une simple question, ou exprimer l'étonnement que l'action ait eu lieu (avec le sens de : est-il bien vrai qu'il soit venu ?) ou marquer ironiquement que l'action n'a pas eu lieu (avec le sens de : comme vous vous êtes trompé ! Vous prétendiez qu'il viendrait, est-il venu ?).

Dans la simple question, on n'emploie plus avec leur valeur positive les termes dont nous nous occupons. On dira : « A-t-il dit *quelque chose* ? A-t-il rencontré *quelqu'un* ? A-t-il fait *quelque* bêtise ? etc., » et non pas : « A-t-il *rien* dit ? A-t-il rencontré *personne* ? A-t-il fait *aucune* bêtise ? »

Dans l'interrogation d'incrédulité, on emploie encore *jamais*, et les autres termes quand ils sont joints à *jamais* : « Viendra-t-il *jamais* ? Fera-t-il *jamais rien* ? »

C'est seulement dans l'interrogation ironique que les autres termes, isolés, peuvent encore s'employer avec leur valeur *positive* : « S'est-on assez trompé sur son compte ! A-t-il fait *aucun* progrès ? (un progrès

rompre les mœurs, » n'aurait certainement pas écrit : « Je crains bien qu'ils n'achèveront, » mais il aurait pu dire : « Je crains bien qu'ils n'achèvent. »

quelconque). A-t-il décidé *personne*? (*qui que ce soit*). A-t-il *rien* gagné? (*quoi que ce soit*). » On veut faire entendre qu'il n'a fait *aucun* progrès, qu'il n'a décidé *personne*, qu'il n'a *rien* gagné.

Il va sans dire que dans l'interrogation *négative*, on retrouve les mots *personne*, *rien*, *jamais*, *aucun*, etc., formant locution avec *ne*: « *Ne* cessera-t-il *jamais*? N'a-t-il *rien* commandé? N'a-t-il les sympathies de *personne*? » La même question peut être posée sous la forme positive ou sous la forme *négative*. La première forme indique le plus souvent qu'on attend la réponse *non*¹, et la seconde qu'on attend la réponse *si*!

Viendra-t-il *jamais*? — Non !

Ne viendra-t-il *jamais*? — Si !

Exemples d'interrogation indirecte: « On se *demande* s'il aime *personne* (on croit qu'il n'aime *personne*). — Je me demande s'il a *rien* fait qui mérite une pareille réprobation. » Molière (*Amphitryon*, III, 8): « N'est-il pas mieux de *voir* s'il vient *personne*? » (de s'assurer qu'il ne vient *personne*). Dans ce cas, comme dans l'interrogation directe « d'incrédulité », la langue actuelle n'emploie guère que *jamais*. Les autres termes, lorsqu'ils ne sont pas joints à *jamais*, sont remplacés par *quelqu'un*, *quelque chose*, etc.

Les mots *personne*, *rien*, etc., peuvent se trouver dans une subordonnée dépendant d'une interrogative: « Croyez-vous qu'il ait *rien* fait de pareil? »

Dans une interrogation, le doute peut porter non sur l'action, mais sur les circonstances: « A, quelle heure est-il parti? Arrivera-t-il à temps? » On sait

1. D'après ce que nous venons de dire, l'interrogation positive donne toujours cette indication lorsqu'elle contient les mots *jamais*, *personne*, etc.

qu'il est parti et qu'il arrivera, on n'émet de doute que sur les circonstances. Dès lors, on ne dira pas : « *A quelle heure a-t-il rencontré personne ? Dans quelle ville a-t-il rien fait ?* »

Et cependant on pourra dire, au moins dans la langue littéraire : « *Pourquoi avez-vous rien accepté ?* » Molière (*Tartufe*, V, 7):

Pourquoi consentiez-vous à *rien* prendre de lui ?

Il n'y a pas de doute sur les actions (il consentait, il prenait), mais sur la cause. Ici l'emploi de *rien* s'explique non par la forme interrogative, mais par l'idée négative que peut renfermer une interrogation causale, lorsqu'elle implique un blâme : « *Vous ne deviez pas, il ne fallait pas consentir à rien prendre de lui.* » Il y a tendance rétrospective à ce que l'action n'ait pas eu lieu.

Hypothétiques

Les propositions hypothétiques, amenées par le *si* conditionnel, présentent l'action comme plus ou moins incertaine, suivant l'idée exprimée par la proposition principale. Il faut au moins qu'on *suppose* que l'action ne se réalisera pas, pour qu'on puisse employer *jamais* au sens de *un jour quelconque* : « *S'il recommence jamais, il aura de mes nouvelles.* »

Pour employer les autres termes avec leur valeur positive, il faut qu'on ait la *conviction* que l'action ne se réalisera pas :

Corneille (L.) : « *Je croirais vous trahir si je vous cachais rien des justes sentiments...* » Molière :

1. Voy. p. 198, note 2.

« *J'aurais lieu de plainte*, si vous alliez me trahir et me déguiser rien. » « *Je veux être pendu* si je lui fais aucune concession, si *personne* m'en a soufflé mot, si j'ai jamais dit le contraire. — *Il regarderait comme un crime* de rien changer aux vieux usages » (s'il changeait rien). — Molière (B.) : « *Diable emporte* si j'entends rien en médecine. »

V. — PROPOSITIONS COMPARATIVES

Lorsque nous disons : « Il est plus habile que *personne*, qu'*aucun* autre », *personne* et *aucun* sont employés dans une proposition elliptique avec la valeur de *personne ne*, *aucun ne* ; car, en supprimant l'ellipse, on dira : « Il est plus habile que *personne ne* l'est, qu'*aucun* autre *ne* l'est, » et non pas : « que *personne* l'est. » La négation est explétive, mais il y a négation. Ce n'est donc pas un des cas où les termes dits négatifs ont conservé leur valeur positive.

Il en est différemment lorsqu'on fait une comparaison d'égalité. « Il est aussi habile que *personne*, qu'*aucun* autre » équivaut à : « Il est aussi habile que *personne* puisse l'être, qu'*aucun* autre puisse l'être. » Il n'y a pas de négation, et *personne* et *aucun* ont leur valeur positive de « qui que ce soit », sans contamination d'aucune idée négative.

Il n'est pas utile, comme je l'ai cru, de supposer que cet emploi s'est propagé des comparaisons d'inégalité à la comparaison d'égalité. Après *il est aussi... que*, l'idée de « qui que ce soit, à quelque moment que ce soit » vient aussi naturellement qu'après « il est plus... que », et entraîne de même, sans qu'il y ait aucune idée négative latente, l'emploi de *personne*,

aucun, *jamais* avec une valeur d'indétermination absolue.

Jamais, qui a conservé une valeur positive plus étendue que les autres termes dits négatifs, est le seul qui puisse avoir cette valeur après une comparaison d'*inégalité*, car, en supprimant l'ellipse, on pourrait dire indifféremment : « Il est plus habile qu'il *l'a jamais* ou qu'il *ne l'a jamais* été. »

EMPLOI DES TERMES DITS NÉGATIFS DANS LES PROPOSITIONS ELLIPTIQUES

Nous avons vu (p. 192), que *personne* s'emploie pour *personne ne*, *aucun* pour *aucun ne*, etc., dans les propositions elliptiques où manque le verbe. Or, le verbe peut être supprimé :

1° Dans une réponse/ou dans une question provoquée par une affirmation). On sous-entend le verbe de la proposition qui précède. Ex. : « Qui avez-vous vu ? *Personne* (*Je n'ai vu personne*). De quoi vous plaignez-vous ? De *rien* (*Je ne me plains de rien*). Êtes-vous déjà venu ici ? *Jamais*. Avez-vous des livres ? *Aucun* ou *pas* un. Êtes-vous fatigué ? *Point* ou *du tout*, ou *pas du tout*. Il n'a rien promis. *Jamais* ? ou *A personne* ? »

Pas ni *plus* ne s'emploient isolément dans les réponses, mais on dira : « Le ferez-vous encore ? *Jamais plus*, ou *Plus* du tout. »

2° Dans une coordonnée secondaire. On sous-entend le verbe de la coordonnée qui précède. Ex. : « Je veux tout le monde ou *personne* (ou *je ne veux personne*). Il a travaillé hier, mais *pas* aujourd'hui. Il prépare

ses discours le jour même, *jamais* la veille. C'est le cas ou *jamais*. Il a consenti, son ami *pas*. Il en a peu ou *point*. »

Il peut n'y avoir de sous-entendu que l'auxiliaire : « Le général *avait* beaucoup promis et presque *rien* fait » (Thiers, L.).

3° Dans le second terme d'une comparaison. On sous-entend le verbe du premier terme. Voyez p. 205.

4° Dans toute proposition principale où l'on sous-entend le verbe *être* ou son équivalent *y avoir*, accompagnés de la négation. Ex. : « Il attend depuis deux heures : *personne* encore ! (*Il n'y a* encore *personne*). En arrivant à Carcassonne, *plus personne*. »

En dehors des réponses, des coordonnées, et des subordonnées comparatives, le verbe *être* (ou *y avoir*) est naturellement le seul qui puisse toujours être sous-entendu. La négation incluse dans les substantifs *personne*, *rien* et dans l'adjectif-pronom *aucun* implique l'idée verbale élémentaire, qui suffit avec un substantif pour constituer une proposition.

5° On sous-entend aussi le verbe *être* au participe présent ou précédé du relatif *qui*, devant un adjectif ou un participe auquel se rapporte un adverbe négatif.

Ex. : « Les grands toujours loués et *jamais instruits* » (Massillon, L.). — « Un honnête pigeon, *point fourbe* et *point guerrier* (Voltaire, L.).

Il y a une ellipse analogue dans les formules : « Ami de tout le monde, serviteur de *personne* » (*qui n'est* serviteur de *personne*). — « Marchand de tout et faiseur de *rien*. »

REMARQUES PARTICULIÈRES

PERSONNE

Personne, tout en prenant sa valeur positive d'*indétermination absolue* et sa valeur *négative*, a conservé ses fonctions de substantif ordinaire.

Or, un substantif quelconque peut se trouver dans une proposition comportant l'idée d'indétermination absolue de l'objet, idée que nous rendons aujourd'hui par *un*, au sens de « un quel qu'il soit ». Ex. : « Il n'a pas rencontré *un* chat. A-t-il convaincu *un* auditeur ? »

On pourra donc dire aussi, en donnant à *personne* sa valeur de substantif ordinaire : « Il n'a pas rencontré *une* personne ? A-t-il convaincu *une* personne ? »

Si l'on compare « il n'a rencontré *personne* » et « il n'a pas rencontré une personne », on se rendra compte que, dans la seconde phrase l'idée négative, l'idée d'indétermination et l'idée substantive sont exprimées ou indiquées séparément par *ne pas*, *une* et *personne*, tandis que, dans la première phrase, la locution « ne personne » en donne une expression synthétique.

On a dit « il n'a rencontré *âme* » aussi bien que « il n'a rencontré *personne* », de même que « il n'a *chose* vu » aussi bien que « il n'a *rien* vu », et « il n'a *quelque* ami » aussi bien que « il n'a *aucun* ami » ; mais ni *âme*, ni *chose* ni *quelque* ne se sont employés assez couramment ainsi pour former locution avec *ne* et pour prendre au contact de *ne* une acception négative en plus de leur valeur positive. Aussi dira-t-on : « Il n'a pas rencontré *âme* qui vive, » sans qu'il y ait aucun soupçon de pléonasme.

RIEN

Rien, qui vient de *rem*, est à l'origine un substantif féminin ayant le sens de *chose* : « C'est une belle *rien*. » Ce mot a une histoire toute semblable à celle de *personne*, sauf que, dans l'emploi de substantif ordinaire, il a été remplacé par *chose*. Nous avons un substantif masculin « rien » (il s'amuse à des *riens*) ; mais loin que ce soit, comme on l'a dit, un reste de l'ancienne valeur positive de *rien* = *chose*, c'est un nouveau substantif greffé sur sa valeur négative.

RIEN accompagné de NE ou employé sans NE
avec une valeur négative

Rien ne ou *ne rien* exprime aujourd'hui pour nous une idée simple, indivisible, celle que rent le mot latin *nihil* : « Il *ne* fait *rien*, il *ne* veut *rien* dire, etc. »

On emploie souvent *rien* seul avec la valeur de *ne rien*, mais il faut distinguer trois cas :

1. Dans les expressions populaires telles que « il fait *rien* » et dans le vers de Boileau : « La nuit à bien dormir et le jour à *rien* faire, » *rien* s'est incorporé la valeur de la négation, et il a exactement, à lui seul, la signification de *ne rien*. Si bien que, dans le langage du peuple, « il *ne* gagne *pas* *rien* » contient deux négations qui se détruisent, et signifie « il gagne quelque chose, il gagne beaucoup. »

2. Dans les propositions elliptiques où le verbe n'est pas exprimé, c'est l'ellipse du verbe qui entraîne l'emploi de *rien* avec la valeur de *ne rien* : « Que fait-il ? *Rien*, » c'est-à-dire : il *ne* fait *rien*. L'incorporation de l'idée négative dans *rien* est ici accidentelle.

Ces deux cas sont communs à *rien* et aux autres termes dits négatifs, *personne*, *jamais*, *pas*, etc. Le troisième cas est particulier à *rien*.

3. Lorsque le peuple dit « il fait *rien* », la négation incluse dans *rien* est celle même qu'on exprime par *ne* dans « il *ne* fait *rien*. » Cette négation porte sur le verbe et nie l'action. Au contraire, dans « il travaille pour *rien* », l'action n'est plus niée, il travaille, mais pour *nulle chose*. La négation incluse dans *rien* porte uniquement sur l'idée substantive de *chose*, elle a une valeur adjectivale et non plus une valeur adverbiale.

Le verbe peut alors être accompagné d'une négation qui a sa valeur ordinaire, qui indique que l'action ne se fait pas dans les conditions indiquées : « Il *ne* se dérange *pas* pour rien » est le contraire de « il se dérange pour rien » comme « il *ne* se dérange *pas* pour ses amis » est le contraire de « il se dérange pour ses amis ». *Il ne se dérange pas pour rien* exprime donc une tout autre idée que *il ne se dérange pour rien*.

Dans « il *ne* fait *rien* pour rien, » on a les deux valeurs de *rien*. *Il ne fait quoi que ce soit pour rien* (pour *nulle chose*, pour nulle rétribution).

Rien valant à lui seul « nulle chose » ne se rencontre ordinairement ni comme sujet ni comme complément direct, car le néant ne peut être en principe ni l'agent ni le patient d'une action. Mais on dira : « Dieu a créé le monde *de rien*. Il travaille *pour rien*. C'est *comme rien*. C'est *mieux que rien*. Il s'amuse avec *rien* » (par exagération, avec très peu de chose). Toutefois, on pourra dire, en faisant de *rien* dans ce sens un complément direct : « Je préfère *rien*, » parce que « nulle chose » peut être préféré à « quelque chose ».

« Il aime mieux cela que *rien* » a pu signifier : il

aime mieux cela qu'il n'aime *quoi que ce soit*, que toute autre chose. Mais la nouvelle valeur de *rien* prévaut ici, et l'unique sens actuel est : il aime mieux cela qu'il aime *rien*, que si c'était *rien*.

« Et sur *rien* tu te formalises, » dit Sosie à Cléanthis (*Amphitryon*, II, 3), c'est-à-dire : « Tu te formalises à propos de *rien*, de *nulle chose*, *sans raison aucune*. » — « Qu'appelles-tu *sur rien* ? » lui demande Cléanthis. Et Sosie répond :

... J'appelle *sur rien*

Ce qui *sur rien* s'appelle en vers ainsi qu'en prose ;

Et *rien*, comme tu le sais bien.

Veut dire *rien* ou peu de chose.

C'est-à-dire : le mot « rien » veut dire *nulle chose* ou *peu de chose*.

Autres exemples : « Ce qu'il dit et *rien*, c'est la même chose. — Compter pour *rien*. — Être réduit à *rien*. — Un homme de *rien* (de *nulle valeur*). — Il se fâche de *rien*. — Il vit de *rien*. — En moins de *rien* (de *nulle durée*, par exagération), » etc.

En résumé, entre *rien* dans l'expression populaire « Je fais *rien* » et *rien* dans « il le fait pour *rien* », il y a la même différence qu'entre *nihil* et *nihilum*¹.

C'est sur *rien* = « *nihilum* » que s'est greffé le nouveau substantif masculin, *un rien*, *des riens*, c'est-à-dire une chose qui est comme *rien*.

1. Dans « il veut *tout ou rien* » (ou *rien ou tout*, comme dit Racine), le verbe n'a pour complément ni *tout* ni *rien*, mais la locution alternative dans son ensemble. Mais si l'on examine de près cette locution alternative, on se rend compte que *rien* y vaut *nihil* et non pas *nihilum* : « Il veut tout, ou il ne veut *rien*. » Comparez : « Je veux tout le monde ou *personne*. »

« Rien » adverbe

Employé adverbialement, *rien* signifie *en aucune quantité, en aucune manière*. Racan (L.): « Et tout ce que je fais ne me profite *rien*. » On a dit: « Il n'est *rien* sévère, » d'où dans le langage populaire, par réduction de *ne rien* à *rien* (voy. p. 192): « Il est *rien* sévère, » qui signifie proprement: il n'est nullement sévère, et par ironie: il l'est beaucoup!

Les locutions « ne rien que, ne personne que, ne que »

On a construit après *ne* les substantifs *rien* et *personne* ou les adverbes *rien* ou *point* avec la conjonction *que*, par ellipse de l'adjectif *autre* ou de l'adverbe *autrement*. On a dit: « Tu *ne* l'apprendras *rien que* de sa bouche » ou « tu *ne* l'apprendras *point que* de sa bouche », c'est-à-dire: « Tu ne l'apprendras *nullement autrement que, point autrement que* de sa bouche. » Corneille: « Tu *ne* mourras *point que* de la main d'un père'. » La Fontaine: « Il *ne* manquait *rien* à Jupiter *que* la parole, » c'est-à-dire *rien autre que, autre chose que*. Rousseau (L.): « J'aime les seuls biens qui *ne* sont à *personne qu'*au premier qui peut les goûter. »

Par une ellipse plus forte, on a employé aussi de bonne heure, et nous employons encore dans le même sens la locution *ne... que* = *ne...* (rien ou personne *autre que*, ou *ne... (point autrement) que*. Nous disons: « Tu *ne* mourras *que* de la main d'un père; il *ne* lui

1. Dans une proposition elliptique, on avait *point... que* sans *ne*. M^{re} de Sévigné (L.): « *Point* d'argent *qu'*à la pointe de l'épée. »

manquait *que* la parole. » Et les anciennes formules « *ne point que, ne personne que, ne rien que* » nous font l'effet d'être pléonastiques.

C'est ainsi que *que* joint à *ne* a constitué une locution de valeur non pas précisément négative, mais restrictive, équivalant à *seulement*, et l'esprit n'isole plus la signification propre de *que* de celle de *ne*.

L'ancienne langue employait ce même *que*, non seulement après *ne*, mais, comme nous faisons encore pour *rien*, *personne*, etc. (ce qui était tout naturel, puisqu'il y a toujours ellipse de l'un de ces mots), après une locution ou une proposition de valeur négative ou dans les hypothétiques ou interrogatives de même valeur, — auquel cas on voit ressortir la signification propre de ce *que*, qui veut dire *autre chose que, autre personne que, autrement que*, et par conséquent, avec une idée négative: *si ce n'est*.

Corneille (L.): « Le sujet est simple, et du nombre de ces événements connus, où il *ne nous est pas permis* de rien changer *qu'autant que...* » C'est-à-dire: *si ce n'est* autant que... — M^{me} de Sévigné: « *Je doute que je puisse* vous écrire *qu'à* Paris. » C'est-à-dire: *si ce n'est* à Paris. Voyez d'autres exemples dans Haase, § 138, rem. II, et ajoutez de La Fontaine (VIII, 1): « Qu'est-ce que tout cela, *qu'un* avertissement? » et de Racine (cf. Littré, *Sans*, 9°): « *Sans* avoir, en aimant, d'objet *que* son amour. »

Dans *ne que*, les deux éléments constitutifs de la locution ne nous sont plus sensibles; *ne que* représente pour nous l'idée simple de *tantummodo* (seulement). Mais, si nous introduisons *pas* au milieu de la locution, ce mot fait revivre l'idée négative exprimée par *ne*, en isolant cette négation de *que*, lequel continue à

exprimer, sans le secours de *ne*, l'idée de « seulement » qu'il s'est incorporée; il en résulte que « il *n'en* veut *pas que* la moitié » signifie « il *n'en* veut *pas* seulement la moitié », et devient le contraire de « il *n'en* veut *que* la moitié ». *Que* a donc pris après *ne pas* la valeur qui n'appartenait jadis qu'à *ne que*. C'est là une évolution toute naturelle de la langue. Du jour où on a cessé d'employer *ne pas que*, *ne point que*, comme synonymes de *ne que*, et où *ne que* est ainsi resté seul en possession de la signification de « seulement », il devait se former une nouvelle locution *ne pas que*, de sens contraire à la première¹, et il n'y a aucune raison de la proscrire, comme le fait Littré à la suite d'Émile Deschanel (v° *Que*, rem. I).

En résumé, dans la langue actuelle, la locution *ne que* signifie « seulement ». *Que*, à lui seul, a pris la même valeur après *ne pas*². La valeur propre de *que* (= si ce n'est) se dégage lorsque *ne que* est accompagné d'un autre mot formant locution négative avec *ne* : « Il *n'est jamais* venu *qu'en* passant, il *ne* voyage *plus qu'en* voiture. » C'est-à-dire : « *autrement qu'en* passant, *si ce n'est* en passant, en voiture. » Mais les mots dont nous parlons peuvent s'employer sans *ne*,

1. C'est ainsi que « je crains qu'il *ne* vienne *pas* », qui ne se distinguait pas jadis de « je crains qu'il *ne* vienne », exprime aujourd'hui l'idée opposée, et que « il *ne* se dérange *pas* pour rien », qui avait la signification que nous donnons à « il *ne* se dérange pour rien », a aujourd'hui un tout autre sens, expliqué plus haut.

2. Théoriquement, on devrait encore trouver *que*, au lieu de *ne que*, dans une proposition elliptique où manque le verbe : « Pierre sort tous les soirs, Paul *que* le dimanche. » Cf. Vaugelas (H.) : « Il n'est point besoin d'autres tourments; notre infortune leur est un supplice *que* trop rigoureux. » C'est-à-dire : « *qui n'est que* trop rigoureux. »

nous l'avons vu, après une locution ou une proposition de valeur négative, ou dans une interrogative ou une hypothétique impliquant négation; dans ce cas comme dans le précédent, *que* pouvait jadis les accompagner avec sa valeur propre: « *Je ne crois pas* qu'il soit *jamais* venu *qu'en* passant. — Est-il *jamais* venu *qu'en* passant? »

La locution « rien que » sans « ne »

Il les domine tous, *rien que* par ses tombeaux.

(V. HUGO).

Le sens n'est pas: « Il ne les domine que par ses tombeaux, » mais: « il lui suffit de ses tombeaux pour les dominer. »

Cet emploi remarquable de *rien que* est passé sous silence par le Dictionnaire D-H-T. Littré l'explique comme une locution elliptique qui signifie « en ne faisant que, en ne comptant que ». Mais il est impossible de substituer la définition au défini dans les exemples cités, notamment dans ces vers de V. Hugo :

On l'eût pris pour un capitaine,

Rien qu'à voir sa mine hautaine.

« *En ne faisant qu'à* voir » ne convient évidemment pas. Il faut sûrement partir de *ne rien que*, en donnant à *rien* la valeur adverbiale. On disait: « Je ne l'ai reconnu *rien qu'à* la vois » (Je ne l'ai reconnu *d'aucune* [autre] *manière que...*). Réduisez la locution *ne rien que* à *rien que*, en incorporant l'idée négative dans *rien*, vous avez *rien que* = *d'aucune autre manière que*, c'est-à-dire *seulement* précédant un complément circonstanciel. Mais lorsque la circonstance

indiquée est une circonstance de cause, *seulement* peut avoir deux sens. « Je l'ai reconnu *seulement* à la voix » peut signifier que la voix a été la cause *nécessaire*, *sans laquelle* la reconnaissance *n'aurait pas eu lieu*, ou qu'elle a été la cause *suffisante*. C'est le second sens qu'a pris la locution *rien que*. Le premier est resté à la locution *ne rien que* ou *ne que*, avec *ne* exprimé. Comparez : « Je *ne* l'ai reconnu *qu'*à la voix, » et : « je l'ai reconnu *rien qu'*à la voix. » Comme nous l'avons vu plus haut, quand *ne* est exprimé, la négation porte forcément sur le verbe, et *je ne l'ai reconnu que* équivaut à « je *ne* l'ai *pas* reconnu si ce n'est... ». Nous avons vu aussi que la négation incorporée à *rien* peut porter uniquement sur l'idée propre marquée par *rien* ; c'est ce qui s'est produit dans la locution *rien que* ; « je l'ai reconnu *rien que* » signifie : je l'ai reconnu, pour une cause *qui n'est pas autre que* celle qui va être indiquée, cette cause *a suffi* pour que l'action se fit. On peut donc dire que *rien que* se place devant un complément circonstanciel de cause, pour indiquer que cette cause, à elle seule, a suffi ou suffira pour produire l'action.

PAS, POINT, MIE, GOUTTE

Nous négligerons *mie* et *goutte*, qui ne se rencontrent que dans des locutions archaïques. Mais ce que nous dirons de *pas* et *point* s'appliquait aux deux autres mots quand ils faisaient partie de la langue courante.

Pas et *point* (et aussi *mie* et *goutte*) existent encore dans la langue comme substantifs ordinaires. Par métaphore, ils ont été employés avec la négation au sens

de « une très petite quantité », et adverbialement « en très petite quantité », comme nous employons encore *un brin*, avec ou sans négation : « il lui fait *un brin* de cour, il s'amuse *un brin*. »

« Il n'a *pas* ou *point* de pain » a donc signifié : « il n'a même *une très petite quantité* de pain, » et : « il ne travaille *pas* ou *point* » = « il *ne* travaille même *en très petite quantité*. » On aboutit ainsi au sens de : « quelque (ou en quelque) quantité que ce soit. »

Cette valeur *positive* indéterminée, qui se font pour nous avec la négation dans les locutions « ne point, ne pas », était aussi donnée par l'ancienne langue à *pas* et à *point*, — surtout au dernier, — après une proposition ou une locution de valeur négative, et dans les propositions interrogatives ou hypothétiques. Voici des exemples, empruntés la plupart au Dictionnaire de Godefroy¹ :

Ains le ferai *sans nul point* de dangier. (Enf. Ogier).

« *Sans* faire nulle part *point* d'arrest. » (FROISSART).

Sans que son los en soit *point* déprimé. (MAROT, L.).

« César avait de grandes qualités, *sans pas* un défaut. » (MONTESQUIEU, L.).

« Les plus grands usuriers qui soient *point*. » (REINE MARGUERITE).

Comparez : « les plus grands que j'aie *jamais* connus. »

« Et s'il y a *point* d'argent de remenant » (Hist.

1. On en trouvera d'autres dans notre *Recue*, X, 219 (article de M. Bastin).

de Metz), au sens de « s'il y a *quelque* argent de reste ».

Sais-tu geline ne chapon
Qui soit *point* gras sur le crepon? (Renart).

Entendez : « en quelque mesure, si peu que ce soit. »

Cet emploi de *point* ou *pas* au sens « positif » est complètement tombé en désuétude. Dès lors, on a pu, sans inconvénient, abréger « ne pas, ne point » en *pas*, *point*, dans les interrogations, et dire « Est-ce *pas*? » pour « N'est-ce *pas*? » Ce qui empêche d'abréger de même « Ne viendra-t-il *jamais*? » c'est que *jamais* sans *ne* a conservé sa valeur positive dans les interrogations : « Viendra-t-il *jamais*? » = Viendra-t-il quelque jour? Voyez ci-dessus, p. 202.

Corneille emploie encore *point* interrogatif au sens positif, notamment dans *Horace*, IV, 4 :

O dieux ! *sentois-je* alors des douleurs trop légères
Pour le malheur de Rome et la mort de deux frères?
Me flattois-je point trop quand je croyois pouvoir
L'aimer encor sans crime et nourrir quelque espoir?

Il est évident que le sens est, non pas : « Ne me flattais-je point trop ? » mais : « Me flattais-je trop en quelque mesure, vraiment trop ? »

D'ailleurs Corneille a corrigé :

Et me flattois-je trop, etc.

Thomas Corneille (cité par Haase) distingue aussi entre « Il veut savoir s'ils *ont point* été mariés » (= s'ils ont vraiment été mariés) et : « il veut savoir s'ils *n'ont point* été mariés. »

Mais cette valeur de *point* sans *ne* était déjà archaïque, et on rencontre constamment, à cette époque,

point ou *pas* sans *ne*, dans les interrogations, avec le sens de « ne pas, ne point ». Aujourd'hui qu'il n'y a plus aucune équivoque possible, il serait excessif d'éviter de dire: « Fit-il *pas* mieux que de se plaindre? » avec La Fontaine, « Est-ce *point* que...? » avec Bossuet, et de condamner les vers de Victor Hugo :

Viens-tu *pas* voir mes ondines
Ceintes d'algue et de glaïeul?

GUÈRES

Guères signifie proprement *beaucoup*. Joint à la négation *ne*, il prend le sens de « peu ».

Ex. : « Il n'est *guère* content, il *ne* l'aime *guère*, il n'a *guère* de chance. »

Pas et *point*, que nous avons vus s'intercaler dans les locutions *ne... rien*, *ne... que*, se rencontrent aussi entre *ne* et *guère*. Scarron (H.) : « Bien que notre troupe *ne fût pas guère* bonne. »

Dans l'ancienne langue, on trouve aussi *guère* après une proposition ou une locution de valeur négative, et dans les propositions interrogatives ou hypothétiques.

Corneille (H.) : « *Je ne crois pas* que Rodogune en demande *guère* davantage. » Alain Chartier (L.) : « Depuis quatre ans il n'a cessé de voyager *sans guères* de repos. » Berte (L.) : « Qui mangée l'auront *ains que* (avant que) soit *guères* tart. » Montaigne (L.) : « *Il est malaisé* que l'art, sans la nature, aille *guères* avant. » Malherbe (H.) : « *Il est malaisé* que ma vie soit plus *guères* longue. » Froissart (L.) : « *Si* je demeuerois au pays *guères* de temps, le roi me feroit mourir. »

Les mots *beaucoup*, *bien*, *très* se sont substitués à

guères dans ces différents cas, mais nous pouvons encore employer *guères* dans les deux cas où l'idée négative est le plus fortement marquée, c'est-à-dire après *sans* ou *sans que* : « *sans* avoir *guère* fait de concessions, » et après un verbe principal accompagné d'une négation. P. Meyer (*Romania*, 1881, p. 263, cité par B.) : « une pièce dont *il ne me semble pas* qu'on se soit *guère* occupé. »

Joint à l'un des termes qui forment avec *ne* des expressions négatives, *guères* prend une valeur spéciale, et peut être remplacé par *presque* : « Il *n'a guère* convaincu *personne*; il *n'a guère rien* dit; il *n'a guère* fait *qu'une* bonne chose en sa vie. »

Voici comment peut s'expliquer cette nouvelle signification :

Ne pas faire beaucoup une action, c'est *presque ne pas* la faire. « Il *n'a pas beaucoup* parlé » est l'équivalent de « il *n'a presque pas* parlé. » Il suffit qu'en disant *ne guères* on ait pensé à *presque pas*, pour qu'on ait attribué instinctivement à *guères* la valeur adverbiale de *presque* modifiant la négation qui l'accompagne. Autrement dit, étant donné la synonymie de *ne pas guère* et de *presque ne pas*, et ces deux expressions ayant une partie commune, la négation *ne pas*, on a été naturellement amené à donner à l'autre partie dans les deux locutions la même signification. C'est ainsi que *guère*, joint à *ne*, a pris la valeur de *presque* et s'est employé ensuite avec cette valeur dans une formule négative quelconque. M^me de Staël : « On *ne sait guère rien* de l'ensemble en toutes choses, qu'à l'aide des détails. » Littré explique cette phrase en disant qu'il faut donner à *rien* le sens propre de *quelque chose*; mais « on sait *peu quelque chose* de

l'ensemble » est une analyse peu satisfaisante, et d'ailleurs, en nous exprimant comme M^{me} de Staël, nous ne séparons certainement pas dans notre esprit *ne de rien*. L'idée est : « On *ne* sait *rien* ou peu s'en faut, *presque rien* de l'ensemble, si ce n'est à l'aide des détails. »

On emploie rarement *guère* seul avec la valeur de « ne guère, peu ». C'est qu'on a peu d'occasions d'exprimer l'idée de *peu* dans une proposition elliptique; mais rien n'empêche de dire : « donnez du vin à cet enfant, mais *guères*, » aussi bien que « mais *peu* ». La facilité d'user de *peu* a d'ailleurs contribué à rendre plutôt rare cet emploi de *guères*.

DU TOUT

Le sens propre de *du tout* c'est *entièrement* (pour le tout). Joint à la négation, il pouvait la modifier ou bien être modifié par elle, comme le sont les mots *personne*, *rien*, *jamais*, etc.; de là les deux sens de « non entièrement, en partie seulement » et de « entièrement non ». Le second seul a survécu.

On a dit *ne du tout* comme *ne rien*, *ne jamais*, *ne guères* :

Mon fils, je *ne* puis *du tout* croire
Qu'il ait voulu commettre une action si noire.
(Tartufe).

Mais ici, contrairement à ce qui s'est passé pour *ne rien*, *ne guère*, etc., c'est la formule avec *pas* ou *point* intercalé qui a prévalu : « *ne pas* du tout. » On marque mieux ainsi l'importance de la négation dans cette locution, où elle joue le rôle principal, étant le

terme modifié par *du tout*, tandis qu'elle est le terme modificateur dans *ne rien*, *ne personne*, etc.

« Du tout (entièrement) ne pas » exprime la même idée que « ne pas de quelque façon que ce soit ». Cette synonymie a communiqué à *du tout* la valeur de « de quelque façon que ce soit », qui lui a été donnée parfois après une principale de signification négative, comme dans ces vers de *Tartufe*:

Et d'un homme de bien *il sait trop bien* l'office
Pour se vouloir *du tout* opposer à justice.

Il importe de distinguer avec soin cette valeur dérivée et la valeur propre de *du tout* = *entièrement*, que l'on rencontre aussi au XVII^e siècle. Malherbe (L.):

Et si nos maux passés ont laissé quelques restes,
Ils vont *du tout* finir.

Lorsque les mots *personne*, *rien*, *jamais*, etc., se rencontrent dans une même proposition, chacun d'eux conserve son indépendance: « Il n'a *jamais rien* demandé à *personne*. » Au contraire, dans « il n'a *rien* fait *du tout*, il n'a *plus* écrit *du tout* », *du tout* est l'adverbe de *ne rien*, *ne plus*, comme il est celui de *ne pas* dans « ne pas du tout ». Entendez: « Il n'a fait *tout à fait rien*, il n'a écrit *entièrement plus*. »

AUCUN

Étymologiquement, *aucun* (aliquem unum) équivaut à l'adjectif *quelque* et au pronom *quelqu'un*. Il ne reste trace de son ancienne valeur pleinement positive que dans la locution archaïque *d'aucuns* = *quelques-uns*.

1. Cf. ce qui s'est passé pour *guères*, ci-dessus, p. 220.

Dans l'emploi pleinement positif, *aucun* a été remplacé par *quelque* et *quelqu'un*, comme *rien* a été remplacé par *chose*.

Au lieu de dire : « Il n'a fait, ou il ne veut faire *aucun* effort, » on pouvait et on peut encore dire : « Il n'a pas fait, ou il ne veut pas faire d'effort. » La première formule signifie proprement : « il n'a fait *quelque* effort *que ce soit*, » et la seconde : « il n'a fait *quelque quantité* d'effort *que ce soit*. » On comprend qu'il y ait équivalence. Mais pour que *aucun* puisse être ainsi remplacé par *pas de*, il faut que le substantif soit complément direct ou seulement sujet *logique* du verbe ; « *aucun* effort ne lui coûte, il ne se refuse à *aucun* effort » ne peuvent se tourner en « *pas d'effort* ne lui coûte, il ne se refuse à *pas d'effort*. » Les mots *pas*, *point*, n'ont, dans les formules négatives, que la fonction de complément direct (ou de sujet logique : Il n'est *pas* d'effort qu'il n'ait tenté).

De l'équivalence de *pas de* et d'*aucun* résulte cette conséquence qu'il y a pléonasme, du moins en apparence, à dire : « Il n'a *pas* fait *aucun* effort. » On s'est cependant exprimé ainsi (v. ci-dessus, p. 195), et l'analyse ne découvre pas de pléonasme formel dans ces tournures. Le sens propre est : « Il n'a fait en aucune façon quelque effort que ce soit. »

Examinons de près le cas où *aucun*, placé dans une subordonnée à mode personnel, se joint dans notre pensée à la négation exprimée dans la proposition principale : « Il ne faut *pas* qu'*aucune* préoccupation, qu'*aucune* de ces préoccupations l'arrête, qu'il soit arrêté par *aucune* préoccupation. » Dans ces exemples *aucun* se rapporte au sujet ou au complément indirect du verbe ; mais, quand il se rapporte au complément

direct, on retrouve la possibilité d'exprimer la même idée avec *pas de* : « Il *ne faut pas* qu'il ait *aucune* préoccupation, ou qu'il ait *de* préoccupation ; il *ne faut pas* qu'il en ait *aucune*, ou simplement qu'il *en* ait (*en* = *de* préoccupation). » Comme, en disant : « il *ne faut pas* qu'il ait... », on pense à « il faut qu'il *n'ait pas*... », — et c'est ce qui permet d'employer *de*, — on a un peu l'impression d'un pléonasme en prononçant : « Il *ne faut pas* qu'il ait *aucune* préoccupation, » comme si l'on disait : « Il faut qu'il *n'ait pas aucune* préoccupation. »

Après *sans que*, comme après *ne pas* dans la principale, on peut, par analogie, employer *de* au lieu de *aucun* : « *sans* qu'il ait fait *de* résistance, ou fait *aucune* résistance. »

NUL

Dès l'origine, *nul* s'est employé avec un *ne* pléonastique de renforcement : « *Nul ne* le croit ; je *n'ai nulle* envie d'y aller. » Il en résulte que *nul* semblait être synonyme d'*aucun* dans *nul ne* ou *ne nul* = *aucun ne* ou *ne aucun*. Et il est tout naturel qu'on ait été amené à employer également *nul* au lieu d'*aucun* sans *ne*¹, c'est-à-dire avec la valeur positive d'*aucun* : « A-t-il montré *nul* étonnement ? » dans le sens de : « A-t-il montré *aucun* étonnement ? » Il est naturel aussi que cette analogie n'ait pas conduit *nul* jusqu'à la valeur pleinement positive d'*aucun*, et qu'on n'ait jamais dit :

1. Point n'est besoin de recourir à l'explication que j'ai proposée dans un article antérieur (voy. notre *Revue*, t. XIII, p. 140). On trouvera dans cet article, et surtout dans l'étude de M. Bastin, à laquelle je renvoie, des exemples de la valeur « positive » de *nul*.

« Il a fait *nulle* folie » dans le sens de : « Il a fait *quelque* folie, » comme on disait : « Il a fait *aucune* folie. »

AUCUNEMENT, NULLEMENT

Tout ce qu'on peut dire de *nul* et d'*aucun*, relativement à la valeur positive ou négative de ces mots, s'applique aussi aux adverbes qu'ils ont servi à former.

PLUS et JAMAIS

A. — Dans une proposition négative

Le Dictionnaire D-H-T. définit *plus*, dans la locution « ne plus », par *davantage*, et, si l'on se reporte à l'article *davantage*, on constate que ce mot est défini par *plus*, ce qui peut passer pour un renseignement insuffisant.

Si l'on compare « il n'a plus travaillé » et « il n'a jamais travaillé », on voit que, dans les deux cas, l'action ne s'est pas faite; c'est l'idée qui s'attache à la négation *ne*, commune aux deux propositions. Mais *plus* indique que l'action s'est faite antérieurement, et *jamais* qu'elle ne s'est faite à aucun moment.

Or, *jamais* se compose de *jà*, qui signifie « dès lors », et de *mais*, qui vient de *magis*, et qui est étymologiquement synonyme de *plus* (comme encore dans « n'en pouvoir *mais* »). L'idée exprimée par *jà* peut être négligée, car elle pourrait aussi bien se joindre à *ne plus* : « Il n'a plus travaillé dès lors. »

Restent *ne plus* d'un côté et *ne mais* de l'autre, et, comme *mais* = *plus*, les deux locutions sont originellement synonymes; on trouve *ne mais* employé dans

l'ancienne langue avec la valeur de *ne jamais* actuel, et aussi avec celle de *ne plus* :

Ne pouvoit mais *aller*, car forment ert lassée.

(*Berthe*, L.).

Comment ces deux locutions, logiquement identiques, sont-elles arrivées à des sens si divergents?

Pour s'en rendre compte, il faut se placer par la pensée à l'époque où *ne plus* et *ne mais* ne formaient pas encore locution, et se décomposaient en *ne* = *ne pas* actuel, et en l'adverbe *plus* ou *mais*, qui avait le sens de *plus* actuel.

Notons d'abord que *plus* et *mais* n'expriment pas ici une plus grande intensité de l'action, mais une plus grande durée ou une plus grande fréquence¹.

Il n'a plus travaillé devait s'analyser : « il a travaillé jusqu'au moment dont nous parlons, mais *il n'a pas travaillé plus* (*plus longtemps*), » ou : « il a travaillé un certain nombre de fois jusqu'au moment dont nous parlons, mais il n'a pas travaillé plus (*plus souvent*), *il n'a pas travaillé d'autres fois depuis*. »

Il n'a jamais travaillé, qui équivaut exactement à *il n'a dès lors plus travaillé*, devait s'analyser : « Il n'a pas travaillé jusqu'au moment dont nous parlons, et il n'a pas travaillé davantage depuis, par conséquent *il n'a travaillé à aucun moment du passé*. »

On voit que, pour arriver au sens de *ne plus* actuel, il faut que *plus* ait marqué une comparaison avec un moment antérieur où l'action s'est faite. et que, pour

1. Il pouvait y avoir confusion dans l'ancienne langue; mais aujourd'hui, devant *plus* exprimant une augmentation d'intensité, la négation prend toujours la forme *ne pas* : « Il n'a pas travaillé plus que vous. »

arriver au sens de *ne jamais* actuel, il faut que *mais* (= *plus*) ait marqué une comparaison avec un moment antérieur où l'action ne s'est pas faite.

Le premier sens supposait donc et suppose encore qu'on vient de dire ou qu'on a dans l'esprit que l'action s'est faite antérieurement.

Le second sens supposait qu'on venait de dire ou qu'on avait dans l'esprit que l'action ne s'était pas faite antérieurement. L'idée comparative s'est ici effacée, mais il reste l'idée qui résultait de la comparaison primitive, à savoir que l'action ne s'est faite à aucun moment.

Le premier sens a été attribué exclusivement à *ne plus* et le second à *ne jamais* ; mais la répartition aurait pu être inverse : *ne jamais* pourrait avoir aujourd'hui le sens de *ne plus*, et vice versa. Au XIII^e siècle, on trouve « jamais ne » au sens de « ne plus' » :

Dieus morut une fois, mais *jamais ne* morra. .

(J. DE MEUNG, L.)

Ce que nous avons dit de *ne plus* et de *ne jamais* joints à un passé (il n'a *plus* ou *jamais* travaillé) s'appliquera nécessairement à ces mêmes locutions jointes à un présent ou à un futur, et on peut définir comme suit leur signification :

Ne plus indique que l'action ne s'est pas prolongée ou renouvelée après un moment donné, ou bien ne se prolongera pas ou ne se renouvèlera pas après le moment présent¹.

1. Encore dans Garnier, *les Juives*, v. 1194 :

Devant qu'il soit une heure, il n'en verra *jamais*.

2. *Ne pas davantage* peut, comme *ne plus*, exprimer la cessation de l'action. Molière (L.) : « Ne me rompez pas davantage la tête. »

Ne jamais indique que l'action n'a eu lieu, n'a lieu ou n'aura lieu à aucun moment.

Ne plus sert aussi à exprimer la cessation non plus de l'action, mais de la possibilité de l'action, lorsqu'on dit par exemple : « Nous l'attendions, mais il *ne viendra plus* maintenant, » ce qui équivaut à dire : « Il *n'est plus* maintenant possible qu'il vienne. » C'est là un emploi très courant de *ne plus*, qui n'est signalé ni par Littré ni par D-H-T. Le futur *il viendra* équivaut à « il doit venir » et comprend par conséquent l'idée d'une possibilité présente (il doit) et celle de l'action future. Dans le sens que nous signalons ici, la locution adverbiale *ne plus* s'applique non à l'action future, mais à la possibilité présente.

Ne plus a encore, dialectalement, une autre signification qui s'explique par une comparaison non plus avec un moment *antérieur*, comme dans sa valeur ordinaire, mais avec un moment *postérieur*, ce qui ne peut se produire que si le verbe est au passé : « Il a travaillé à un certain moment, mais *il n'avait pas travaillé plus* (d'autres fois) *auparavant*, » c'est-à-dire : « Il *n'avait pas encore* travaillé. » *Ne plus* arrive ainsi à équivaloir à *ne pas encore* (dans une des valeurs de cette locution), et on dit par exemple : « Il *n'était plus* venu ici, » pour faire entendre qu'il y vient pour la première fois.

B. — *Dans une proposition affirmative*

Les valeurs que nous avons attribuées à *plus* ou *mais* dans une proposition négative, c'est-à-dire lorsqu'ils sont accompagnés de *ne*, peuvent théoriquement leur

être aussi données dans une proposition affirmative¹.
On obtiendra alors les sens suivants :

a. [Il travaille maintenant, et] il travaillera *plus*, c'est-à-dire « il *continuera* à travailler » ou « il travaillera *d'autres fois* ».

b. [Il ne travaille pas maintenant, mais] il travaillera *plus*, c'est-à-dire « il travaillera *par la suite, alors qu'il ne l'avait pas fait auparavant* ».

Les adverbess *plus* ou *mais* pourraient donc exprimer : 1° la prolongation ou le renouvellement de l'action ; 2° le commencement de l'action, ou, s'il s'agit d'actions répétées, de la série des actions.

La première valeur est celle de *plus* dans ce vers de l'*École des femmes* :

Si j'y retombe *plus*, je veux bien qu'on m'affronte.

C'est-à-dire : « si j'y retombe *de nouvelles fois*. » C'est exactement le contraire de « ne plus ». On exprime aujourd'hui cette idée par l'adverbe *encore*². Nous rechercherons plus loin dans quels cas l'ancienne langue pouvait la rendre par *plus*.

La seconde valeur a été attribuée à *mais* accompagné de la locution adverbiale *dès or*, qui précise l'idée en indiquant que l'action se fera seulement à partir d'un moment déterminé : « Il travaillera *désormais*. »

Comme *jà* exprime la même idée que *dès or*, *jamais*

1. Nous négligerons le cas où *plus* exprime une augmentation d'intensité ; car cette valeur ne présente aucune difficulté.

2. Ainsi *ne plus* est le contraire de *encore*. En revanche, *ne pas encore* est le contraire, non pas d'*encore*, mais de *déjà*. Autrement dit, il est arrivé à *encore* ce qui est arrivé à *plus* : il a pris dans les propositions négatives une valeur qu'il n'a plus dans les propositions affirmatives.

pourrait être synonyme de *désormais*. C'est le sens qu'il faut lui attribuer dans la vieille locution « à toujours et à jamais » = *toujours désormais*, et dans « à tout jamais », où *toujours* et *tout* ajoutent l'idée d'une durée indéfinie. Cette idée s'est incorporée à *jamais*, d'où le sens des locutions réduites : « à jamais, pour jamais. »

En dehors de ces locutions, *jamais*, non accompagné d'une négation, a pris le sens de *à quelque moment que ce soit* : « Si *jamais* je le retrouve ! »

Il est impossible de rattacher directement ce sens à la signification étymologique de *jamais*. Mais après que « *ne jamais* » a eu pris la valeur de « *ne... à quelque moment que ce soit* », on a tout naturellement attribué à *jamais* sans *ne* la valeur positive de « à quelque moment que ce soit' ». Et on s'en est servi avec cette valeur dans les subordonnées dépendant d'une proposition ou d'une locution de valeur négative et dans les propositions interrogatives ou hypothétiques.

Les mots *personne*, *rien*, *aucun* n'ont conservé leur valeur positive que dans les interrogatives ou hypothétiques *qui impliquent une idée négative*, parce qu'ailleurs on a pu les remplacer par « quelqu'un, quelque chose, quelque ». Mais il n'y a pas d'expression courte qui puisse se substituer à *jamais* au sens positif ; il en résulte que ce mot a un emploi positif plus étendu que *personne*, *rien* et *aucun*.

Ainsi, on dira :

« S'il cède *jamais*, il est perdu. »

1. Sauf, bien entendu, quand *jamais* est employé pour *ne jamais* dans les propositions elliptiques : « Lui pardonnera-t-il ? *Jamais*. »

Mais on ne dit plus : « S'il fait *aucune* concession, s'il cède *rien*, s'il ménage *personne*, il est perdu, » parce qu'on peut dire : « S'il fait *quelque* concession, s'il cède *quelque chose*, s'il ménage *quelqu'un*. »

« Il est le seul qui ait *jamais* réussi', »

mais on ne dit plus : « Il est le seul qui ait obtenu *aucun* résultat, qui ait *rien* gagné, qui ait ramené *personne*. »

Nous avons vu que, pour exprimer le prolongement ou le renouvellement de l'action, *encore* s'était substitué à *plus*. On évite ainsi une confusion entre cette ancienne valeur de *plus* et celle qu'il a conservée et par laquelle il marque une augmentation d'intensité. Cette confusion n'était plus à craindre dans les propositions négatives, du jour où, dans un sens, *ne* a formé locution avec *plus*, tandis que, dans l'autre, la négation restait indépendante de *plus* et prenait la forme *ne pas* (voy. la note de la p. 38).

Si l'on rencontre assez tard *plus*, avec la valeur positive d'*encore*, c'est surtout dans les cas où les mots *personne*, *aucun* et *rien* ont conservé une valeur positive, c'est-à-dire dans les subordonnées dépendant d'une proposition ou d'une locution de valeur négative, et dans les interrogatives et hypothétiques impliquant aussi une idée négative :

Marot (L.) : « Et cessez de *plus* me fâcher. » — Corneille (L.) : « Le besoin de l'État défend de *plus* attendre. » — M^{me} de Sévigné (L.) : « Il leur défendait de *plus* songer à ce mariage. » — Corneille (L.) :

1. *Mais* s'employait de même, puisque l'un des sens de *ne mais* était « ne jamais. » Villehardouin (L.) : « Bien m'avez fait le plus haut service que *mais* nul gent feïst a home. »

« Ils ont perdu le cœur De se *plus* hasarder contre un si grand vainqueur. » — Racine (L.) : « Et je m'en vais pleurer leurs faveurs meurtrières, Sans *plus* les fatiguer d'inutiles prières. »

Garnier, *les Juives*, 467 : « Devons-nous *plus* avoir autre sollicitude ? » (On ne doit plus avoir d'autre sollicitude). — Molière : « Si j'y retombe *plus*, je veux bien qu'on m'affronte » (Promesse de n'y plus retomber). — Boileau (L.) : « Je romprai tout commerce avec vous, si je vois *plus* dans vos lettres ce grand vilain mot de Monsieur. »

Comme exemple de *plus* au sens d'*encore*, Haase cite (§ 98, *Plus*, C, rem. I) un passage de Vaugelas qui doit être expliqué autrement : « Qu'y a-t-il *plus* à faire qu'à opposer violence à violence ? » Il faut entendre : « Qu'y a-t-il *de plus*... ? » C'est un cas de non-emploi du *de* partitif après *que* interrogatif, comme après *rien* et devant *moins* dans la phrase de Bossuet : « Leurs acclamations ne lui promettent *rien moins* qu'un trône'. » Expliquez de même l'exemple de Malherbe : « Qu'attend *plus* de nous ta longue patience ? », et dans les *Juives* de Garnier (224) : « Et *que* voulez-vous *plus* ? »

Synonymes de JAMAIS dans l'ancienne langue

Nous avons vu, p. 37 et p. 42, note 1, que *mais* s'est employé pour jamais.

Le latin *unquam*, qui signifie précisément « à

1. Nous avons conservé la locution archaïque *rien moins* à côté de la nouvelle forme *rien de moins*. D'autre part, il y a une autre locution *rien moins*, où *moins* se rapporte au verbe et non à *rien*, et qui exprime juste l'idée contraire (voy. ma *Grammaire classique*, § 692). Il en résulte que, dans l'usage actuel, le contexte

quelque moment que ce soit », avait passé en français sous la forme *onques*, *onc*, qu'on a employée avec le même sens et dans les mêmes conditions que *jamais* jusqu'au XVII^e siècle. Malherbe (H.) : « ... Que nulle sorte de péril *Ne* lui pût *onques* faire brèche. » — La Fontaine (H.) : « Diable *n'eut onc* tant d'honneur en sa vie. »

Et, sans *ne*, dans la valeur positive : « Si gentilhomme fut *onc* digne d'éternelle mémoire » (Malherbe, H.). Encore dans Paul-Louis Courier (L.) : « Valets aussi bas, aussi rampants que furent *onques* leurs pères. »

Il y a donc un pléonasme caractérisé dans ces vers de La Fontaine (H.) :

Ni roi, ni roc *ne* feront qu'autre touche
Que Nicia *jamais onc* à ma peau.

Mais l'ancienne langue joignait volontiers *mais* à *onques*. Étant donné la valeur primitive de *mais*, « *onques mais ne* l'avait vu » signifie proprement : il ne l'avait vu, à quelque moment que ce soit, *plus* (qu'à un moment où il ne voyait déjà pas). L'idée exprimée par *mais* ne se confronte pas avec celle que rent *onques* ; la locution n'est donc pas pléonastique, bien que *onques mais ne* aboutisse à exprimer la même idée générale que *onques ne* ou que *mais ne*.

Si l'on vient de dire ou si l'on a dans l'esprit qu'une action n'a pas lieu présentement, et si l'on ajoute : « Elle *n'a* pas eu lieu *auparavant* », on exprimera la même idée qu'en disant : « Elle *n'a jamais* eu lieu. »

seul peut indiquer si l'on a affaire à l'une ou à l'autre de ces deux locutions de forme identique, et si *rien moins* veut dire que l'action se fait ou qu'elle ne se fait pas.

On comprend donc qu'avec le mot *ains* = *auparavant*, en le faisant suivre ou non de *mais*, l'ancienne langue ait pu constituer les locutions *ains ne* et *ains mais ne* qui avaient le sens de « ne jamais » appliqué au passé. D'autre part, de la contamination phonétique de *onc* et de *ains* est sortie une nouvelle forme *ainc*, qui s'est employée exactement comme *onc*.

Nous avons vu que *jà* (latin *jam*) signifiait « dès lors, dans la suite' ». Si l'on vient de dire, ou si l'on a dans l'esprit qu'une action n'a pas eu lieu à un moment donné, et si l'on ajoute : « Elle *n'a* pas eu lieu, ou elle *n'aura* pas lieu *dans la suite*, » on exprimera la même idée qu'en disant : « Elle *n'a jamais* eu ou *n'aura jamais* lieu. » On comprend donc que « ne *jà* » ait pu avoir la même signification que « ne jamais ». L'adjonction de *mais* précisait simplement la comparaison avec le moment présent ou passé où l'action n'a déjà pas eu lieu.

Abstraction faite de toute comparaison avec un autre moment, « *jà ne* viendra » signifie : « il *ne* viendra *dans la suite*, » et *jà* accentue simplement la négation de l'action *dans le temps*, comme *pas* ou *point* l'accentuent *dans l'espace*. Et si l'idée de temps s'efface d'un côté, et l'idée d'espace de l'autre, le rôle de *jà* se réduira, comme celui de *pas* ou *point*, au renforcement de la négation. Voiture (H.) :

Quand tels ribauds seroient pendus,
Ce *ne* seroit *jà* grand dommage.

C'est-à-dire : « Ce *ne* serait *point* grand dommage. »

1. Le sens de « déjà » est un autre acception du même mot latin. Le vieux français donnait également ce sens à *jà* dans les propositions affirmatives. Dans cet emploi, *jà* a cédé la place au composé *déjà* (dès *jà*).

On peut donc dire que *jà* a servi, jusqu'au XVII^e siècle, à renforcer la négation ; mais si l'on essaye de formuler cette valeur de *jà*, en l'isolant de la négation, on arrive à la définir très inexactement par *certes*, comme le fait Littré, suivi par Haase et par le *Dictionnaire général*. « *Jà* ne plaise à votre Seigneurie, » de La Fontaine, ne saurait se traduire par : « Qu'il ne plaise *certes* pas... »

Dans cette valeur, *jà* pouvait, comme tout autre terme dit négatif, se trouver dans la subordonnée dépendant d'une principale négative. La Fontaine (L.) : « Mais d'en mettre *jà* Mon doigt au feu, ma foi ! je n'ose. »

PLUS JAMAIS

On a voulu voir un pléonasme dans la juxtaposition des adverbes de temps *plus* et *jamais*. Mais il est certain que *plus* ajoute une idée qui n'est pas comprise dans *ne jamais*. Comparez : « Il ne viendra jamais, » et : « Il ne viendra jamais plus. » Si l'on part de « Il ne viendra plus », il semble que *jamais* n'ajoute rien à *ne plus*. Mais il faut remarquer que *ne plus* exprime seulement la cessation de l'action, pendant un temps qui n'est pas déterminé et qui peut être limité par une locution adverbiale : « Il ne viendra plus *aujourd'hui*. » *Jamais* ajoute donc une idée qui n'est pas comprise dans *ne plus*. Il faut toutefois noter qu'en l'absence de toute locution adverbiale limitative, *ne plus* a pris la valeur de « ne plus jamais ». Mais il est parfois utile d'exprimer formellement l'idée de *jamais* à côté de *ne plus*, et ce qui montre bien qu'il n'y a pas pléonasme, c'est qu'après l'affirmation « Il ne viendra plus », on peut demander : *Jamais ?* L. CLÉDAT.

COMPTES RENDUS

Edmond LEFÈVRE, — *Catalogue félibréen et du Midi de la France, 1^{re} année, 1900*. Marseille, Paul Ruat, 1901, in-8° de 122 pages.

M. E. Lefèvre a formé le projet de publier annuellement une « bibliographie sommaire » des œuvres et des articles parus dans l'année, concernant « le midi de la France et plus particulièrement la langue d'oc ». Le premier numéro de cette intéressante publication contient : 1° deux listes alphabétiques par noms d'auteurs, l'une des œuvres et articles « en langue d'oc », l'autre des publications françaises et étrangères ; 2° deux autres listes des mêmes livres et articles, rangés par ordre alphabétique d'après leur titre ; 3° une liste alphabétique des revues, journaux, recueils, almanachs, etc., cités dans le catalogue. Le tout est précédé de quelques détails sur l'histoire et l'organisation du félibrige, et d'une liste des majoraux de 1876 à 1901 avec l'indication de leurs œuvres principales.

Le catalogue de M. L. rendra des services à tous ceux qui désireront se tenir au courant du mouvement félibréen, en leur permettant de s'orienter au milieu des trop nombreux journaux, almanachs et revues, que la renaissance provençale a fait surgir de partout au midi de la France. Cela dit, il faut bien reconnaître que l'ouvrage de M. L. est conçu sur un plan défectueux et ne répond pas complètement à ce qu'on est en droit d'exiger d'une bibliographie digne de ce nom. L'ordre alphabétique par noms d'auteurs était tout indiqué pour la liste des majoraux et de leurs œuvres, qui est annexée au catalogue. Mais il ne convenait guère pour les ouvrages et articles, tant français qu'étrangers, qui concernent le midi de

la France. Car il ne s'agit pas pour le lecteur de savoir ce que tel ou tel érudit, obscur ou célèbre, a publié pendant l'année 1900; il demande avant tout qu'on lui apprenne quels sont les livres et articles qui ont paru cette année-là touchant l'histoire, la langue, la littérature, etc., de la France méridionale. Le classement méthodique par ordre de matières, sous les rubriques ordinaires, histoire, archéologie, philologie, etc., s'impose donc. Et cela ne suffit pas; mais ce serait peut-être se montrer trop exigeant que de demander qu'on joignît à l'indication des œuvres et des articles quelques renseignements aussi sommaires que l'on voudrait sur leur importance et leur contenu. Quant aux œuvres « de langue d'oc », elles ont souvent plus d'intérêt pour le philologue que pour l'amateur de littérature; il n'y a aucun profit à les ranger par ordre alphabétique des noms d'auteurs et encore moins des titres, comme l'a fait M. L.; il eût été préférable de les classer méthodiquement, en tenant compte, si l'on veut, des écoles félibréennes d'où elles émanent, et surtout des dialectes et sous-dialectes, dont elles sont des spécimens plus ou moins exacts. Rien n'empêchait d'ailleurs d'ajouter à l'ouvrage une liste alphabétique des noms d'auteurs, avec renvois aux pages de la bibliographie.

Peut-être aussi M. L. eût-il fait sagement de s'en tenir à la langue moderne, en laissant de côté le provençal ancien, pour lesquels moyens d'information sont notoirement insuffisants. Il a dépouillé l'année 1900 des revues françaises, de la *Romania*, de la *Revue des Langues romanes*, et bien peu de livres, parmi ceux qui ont paru en France, lui ont échappé¹. Il n'en est pas de même des publications étrangères: il a l'air d'ignorer la *Zeitschrift* de M. Gröber; s'il oublie de mentionner l'importante contribution de M. Herzog à la syntaxe du provençal moderne, dont il a été parlé ici même (XIV, 234-243), il ne cite pas non plus le *Provenzalisches Supple-*

1. Toutefois, parmi ceux qui s'occupent de la langue moderne, la *Phonétique du patois alpin* de M. Nicollet, signalée ici même, XIV, p. 319-322, n'est pas mentionnée.

ment-Wörterbuch de M. E. Lévy, dont le 11^e fascicule a paru en 1900 et dont le 12^e, plus récent, devra prendre place dans la Bibliographie de 1901; et l'on risquerait de se faire une idée tout à fait inexacte de la communication que M. Tobler a faite à l'Académie des sciences de Berlin sur le sirventès *Senher n'enfantz*, etc., si l'on s'en tenait à la mention du catalogue de M. Lefèvre. p. 81. Ajouterons-nous qu'un nom aussi connu que celui de M. Meyer-Lübke est étrangement défiguré à toutes les pages où il est cité?

Voici enfin quelques additions et quelques rectifications de détail à la bibliographie des *majoraus*. L'édition des *Noëls* de Peyrol et de Cassan, signalée à la p. 12 comme ayant paru vers 1860, porte la date de 1869, et la préface d'Aubanel qui l'accompagne, celle de 1865. — P. 32, écrire *Moutier* et non *Moultier*, *daufinens* et non *daufinous* et ajouter à l'intéressante liste des traductions de Mireille les traductions de quelques strophes du poème en différents dialectes méridionaux, qui ont paru ici même (t. VIII et IX). — P. 24, à l'article *Roch Grivel*, écrire *Lo Carcovelado* au lieu de *La Careavelado*, *Suzetto Trincollier* au lieu de *Suzeto Trincollié*, *Un moussu souqué fa* au lieu de *sou quefa*, *lo Colifournie* au lieu de *la Califournie*; ajouter aus pièces de théâtre *Lou Sourcier* (1^{re} édition 1869, Valréas) et mentionner le recueil intitulé *Poésies, Théâtre patois, Mélanges* (Valence, 1878), qui renferme la plupart des œuvres de Grivel. — Enfin, on pourrait sans inconvénient, dans la bibliographie des *majoraus*, passer sous silence celles de leurs œuvres qui n'intéressent à aucun titre le midi de la France, comme le *De Sermone Sallustiano* ou l'*Étude sur la langue de Tacite* de M. Constans et le *Vade-Mecum des magistrats de simple police* de A. Michel.

L. VIGNON.

Eberhard FELDPAUSCH. *Die Konkordanzgesetze der französischen Sprechsprache und ihre Entwicklung* (Märburg, R. Friedrich, 1901).

Dans cette brochure, M. Feldpausch étudie l'évolution de la syntaxe d'accord dans le français parlé, depuis les origines de la langue jusqu'à l'arrêté du 26 février 1901. L'étude se divise en deux parties : partie générale (p. 1 à 11) ; partie particulière (p. 12 à 78), où l'auteur étudie l'adjectif (p. 12 à 38), le pronom¹ (p. 38 à 53) et le verbe² (p. 53 à 76) ; enfin deux pages de résumé.

L'idée qui se dégage de la partie générale, c'est que la syntaxe d'accord en français parlé a évolué pour des raisons phonétiques. Ce sont les désinences qui marquent l'accord : or, depuis les origines de la langue jusqu'à nos jours, d'une part on a, en général, cessé de prononcer les consonnes finales, et certains groupes de consonnes ont ainsi disparu ; d'autre part, on a également cessé de prononcer l'*e* muet dans les syllabes finales, et il s'est reformé par là de nouveaux groupes de consonnes ignorés de la langue écrite, de l'ancienne langue et à plus forte raison du latin. C'est par suite de ces changements que les règles d'accord se sont modifiées.

A propos des adjectifs, M. Feldpausch consacre 5 pages à l'histoire de la flexion des adjectifs depuis les origines jusqu'à nos jours, puis donne en 21 pages l'usage actuel de la langue. Il divise les adjectifs en deux classes, selon qu'ils se terminent par une consonne ou par une voyelle, mettant dans la première des adjectifs terminés dans l'écriture par un *e* muet, et dans la seconde des adjectifs terminés au masculin singulier par une consonne qui s'écrit sans se prononcer. Chacune de ces classes est subdivisée en deux groupes, selon

1. Sous le mot *pronom*, M. Feldpausch traite aussi des adjectifs démonstratifs, possessifs, relatifs, interrogatifs et indéfinis.

2. Le participe passé est traité avec le verbe, même quand il est employé adjectivement.

que les adjectifs ont ou n'ont pas une forme spéciale de liaison.

PREMIÈRE CLASSE

sans forme de liaison	avec forme de liaison
chaste, énorme	épars, désert
aride, etc.	etc.

DEUXIÈME CLASSE

sans forme de liaison	avec forme de liaison
hardi, nu	gallican, bon
vrai, etc.	enclin, etc.

Viennent ensuite de longues listes comparatives extraites des Dictionnaires de l'Académie, de Littré et de Sachs sur le pluriel des adjectifs en *al*. Puis M. Feldpausch examine les règles d'accord proprement dites des adjectifs avec un ou plusieurs substantifs, en se référant à des Grammaires et même au décret du 30 juillet 1900 (p. 34). C'est là le défaut de l'ouvrage, comme aussi la difficulté du sujet : les documents qui nous restent sur la langue parlée sont en petit nombre, et l'on en vient vite à prendre ses renseignements dans la langue écrite. C'est ce qui arrive à M. Feldpausch. Ce qu'il dit (p. 36-38) de *nu*, *demi*, *feu*, n'intéresse que la langue écrite. Il a soin de nous prévenir (p. 21, note) que beaucoup des formes de liaison qu'il cite sont hypothétiques : alors ce n'est plus de la langue parlée. D'autre part, les adjectifs qu'il cite sont trop souvent empruntés au langage des laboratoires de chimie ou d'histoire naturelle, qu'il est difficile de considérer comme du français parlé (anoure, apode, sublingual, quadriennal et bien d'autres).

Dans le chapitre des pronoms, M. Feldpausch étudie les adjectifs possessifs, les pronoms et adjectifs démonstratifs, les pronoms relatifs, les adjectifs interrogatifs, et, après avoir donné une liste d'adjectifs indéfinis, insiste (p. 49-53) sur la syntaxe de *quelque*, *même*, *tout*, qui intéresse plutôt la langue écrite que la langue parlée.

Dans le chapitre du verbe, M. Feldpausch montre d'abord (p. 53 à 59) que les désinences verbales sont maintenant en très petit nombre, et que par suite l'accord du verbe en nombre et en personne est rarement sensible dans la langue parlée. Il constate rapidement l'usage si le sujet est un collectif, s'il y a plusieurs sujets, si les sujets sont de personnes différentes, si le sujet est un relatif, et montre que dans ce dernier cas l'accord du verbe avec le relatif se manifeste rarement, vu la conformité des désinences.

A propos du participe, M. Feldpausch constate que le participe présent est invariable pour les grammairiens et qu'on crée à côté de lui des adjectifs verbaux qui n'en diffèrent que légèrement par l'orthographe (p. 64), d'où il résulte que pour la langue parlée le participe présent est souvent variable.

M. Feldpausch étudie ensuite le participe passé, accompagné ou non d'un verbe auxiliaire. Dans le second cas, il se comporte comme l'adjectif auquel il correspond, avec cette réserve qu'étant donné la place habituelle du participe après le substantif les formes de liaison sont plus rares. L'auteur donne en passant une explication de l'expression *excepté* suivi d'un substantif, ce qui est sans intérêt pour la langue parlée, et de la tournure *la lettre ci-jointe* qui est manifestement de la langue écrite. Il étudie enfin le participe passé accompagné d'un verbe auxiliaire; il ne dit là-dessus rien d'original, se contentant de rassembler des opinions déjà exprimées, se référant surtout à l'article de Clédât (*Revue de Phil. franç. et prov.*, III), et insistant longuement sur la langue écrite.

En somme, M. Feldpausch connaît son sujet comme quelqu'un qui l'a bien étudié dans les livres. Il n'a fait qu'un travail de seconde main, et il ne me semble pas avoir vu dans sa brochure d'affirmation personnelle. Toutefois, cette brochure pose bien une question intéressante et renferme, à côté de détails hors du sujet et de quelques erreurs, des renseignements utiles.

H. Yvon.

CORRESPONDANCE

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Veuillez bien m'accorder dans votre Revue un peu d'hospitalité pour quelques mots de réponse à la critique de ma conférence sur M^{me} de Staël par M. Baldensperger (*Rec. de Philologie franç.*, XV, 314).

1^o Je ne me suis pas du tout « inscrit en faus » contre la théorie qui attribue une part dominante, dans le romantisme français, à l'influence de M^{me} de Staël. Je n'ai nullement et nulle part cherché à m'attaquer à sa gloire ni à contester sa très grande influence sur le romantisme français (voy. p. 3-4, 11, 13, etc.). Ce que j'ai essayé, c'est une délimitation (« Abgrenzung ») de cette influence.

2^o M. B. n'a pas bien saisi ce que j'ai dit (p. 5) sur les rapports de M^{me} de Staël avec la Révolution française. S'il est vrai que le romantisme ait été une des conséquences de la Révolution (comp. Brunetière, *Évolut.*, p. 173 ss.), il m'a fallu chercher si et dans quelle mesure M^{me} de Staël a eu part à la propagande: 1) de l'influence de (*der* et non *auf die* !) cette Révolution en général, et 2) des idées individualistes qui en sortaient. M. B. me prête donc, par une singulière méprise, des raisonnements qui me sont complètement étrangers.

3^o M. B. trouve que j'ai négligé les témoignages directs et que mes citations sont de seconde main. Or, j'ai presque toujours puisé directement dans le texte original des Œuvres. Si j'ai aussi mis à profit les résultats des recherches récentes (pour une grande partie allemandes), c'était un devoir auquel

je ne pouvais pas me dérober. Ces sources sont d'ailleurs dûment et toujours citées. On comprend que je n'aie pu consulter à l'étranger, les feuillets de Nodier dans les *Débats* ou le livre rare de Delécluze (*Souvenirs*), le seul qui soit cité de seconde main. Quant aux « choix significatifs » des citations de ce livre, M. B. semble se permettre même de douter de ma bonne foi !

4° Quant à ma conclusion, — ce qui est l'essentiel, — M. B. accorde lui-même que le romantisme français de 1830 (le romantisme proprement dit, celui du chef de l'école, V. Hugo) « échappe assurément à l'influence de M^{me} de Staël ». Or, c'est précisément ce que j'ai voulu démontrer ; c'est le point saillant de ma thèse. J'ai prétendu (p. 11) et prétens encore qu'on pourrait, pour une très grande partie, faire remonter les drames romantiques de V. Hugo, de « Hernani » jusqu'aux « Burgraves », *aussi bien* (mais non exclusivement) *aus romans de Walter Scott qu'au livre de l'Allemagne* (II, chap. 15). Voy. encore le passage (p. 12) sur la Préface de Cromwell et, pour la conclusion de ma brochure, le compte rendu de M. A. Chuquet, *Revue critique*, 1901, n° 37.

M. FRIEDWAGNER.

Réponse de M. Baldensperger

1° Où ai-je dit que M. F. s'attaque à la « gloire » de M^{me} de Staël et qu'il *nie* son influence ? Il reste constant qu'il se propose de « ramener à une juste mesure sa participation à la révolution romantique » (p. 4) : rien de plus légitime, à condition d'y apporter de la méthode et des preuves.

2° Je n'ai pas compris, — je le reconnais sans difficulté, — l'exacte pensée de M. F. au sujet d'une possible diffusion, par M^{me} de Staël, « des idées sortant de la Révolution ». Cette pensée semble encore plus contestable après l'explication qu'en donne l'auteur, si l'on songe aux opinions royalistes et chrétiennes des premiers romantiques.

3^o Par « témoignages directs », j'entens les indices immédiats, — fournis abondamment par la littérature de 1820, — sur le retentissement de l'*Allemagne*. En matière d'influences littéraires, ce que dit un précurseur importe moins que la façon dont on l'a compris. Et je persiste à trouver discutable le procédé qui consiste à citer ou à taire, selon les cas, un auteur qu'on prend à témoin.

4^o M. F. se préoccupant du « mouvement romantique », il ne pouvait s'agir de la seule littérature d'après 1830, mais, tout autant, des discussions et des tentatives qui l'ont précédée et préparée. Si la campagne des « doctrinaires » du *Globe* a quelque importance et la Préface de *Cromwell* quelque signification, on admettra que la question est, en effet, « loin d'être résolue » dans le sens des conclusions de M. Friedwagner.

F. B.

Erratum, p. 200. — Ligne 16, lire *expletive* au lieu de « explicative »; ligne 24, lire *ne sont suivies*, au lieu de « se sont suivies ».

Le Gérant : V^{ve} ÉMILE BOUILLON.

Notices bibliographiques sur les archives des églises et des monastères de l'époque carolingienne, par A. GIRY. Un vol. gr. in-8°.

Prix..... 3 fr. 50

Essai sur un Patois vosgien (5^e Section), supplément au Dictionnaire phonétique et étymologique et petit programme de recherches sur les patois vosgiens, par N. HAILLANT. Prix..... 0 fr. 75

Sobriquets, prénoms et noms de famille patois

d'un village vosgien (Uriménil, près Epinal, par le même. Brochure gr. in-8°.

Prix..... 0 fr. 50

Deux Chantiers bordelais (1486-1521), par J.-A. BRUTAILS. Brochure gr. in-8°. Prix. 3 fr. 50

La flore de l'Inde d'après les écrivains grecs,

par Ch. JORET, correspondant de l'Institut. in-8°. — Prix..... 2 fr. 50

Les mots qui restent, supplément à la 3^e édit. du Musée de la conversation, répertoire de citations françaises, expressions et formules proverbiales, avec une indication précise des sources, par R. ALEXANDRE. Un vol. in-8°. — Prix..... 4 fr.

Les personnages de l'épopée romane, par le vicomte Ch. DE LA LANDE DE CALAN. Un vol. in-8°. — Prix..... 5 fr.

La question de l'accord du participe passé,

par L. CLEDAT. Brochure in-8°. — Prix..... 1 fr. 50

Le Roman de Flamenca, publié d'après le manuscrit de Carcassonne, traduit et accompagné d'un vocabulaire. Deuxième édition entièrement refondue, par P. MEYER. Tome I. Un vol. petit in-8°. Prix..... 9 fr.

Manuel d'orthographe française simplifiée, par E. ERNAULT et E. CHEVALDIN. Un vol. in-8°. Prix..... 3 fr. 50

Rimes bourguignonnes (Texte et traduction), par F. FERTIAULT. Un vol. in-8°. — Prix 3 fr.

Mémoires de la Société de Linguistique de

Paris. Tome XI, complet — Prix..... 36 fr.

— Table analytique des dix premiers volumes,

par L. ERNAULT. Un vol. gr. in-8°. — Prix..... 18 fr.

Glossaire moyen breton, par E. ERNAULT, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers, lauréat de l'Institut. Deuxième édition corrigée et augmentée. Un volume grand in-8°, en deux parties. — Prix..... 30 fr.

Chrestomathie de l'ancien français par L. CONS-TANS (IX^e XV^e siècles). Deuxième édition revue et considérablement augmentée. Un fort volume in-8°, cartonné. — Prix..... 7 fr.

Dictionnaire de l'ancienne langue française (IX^e au XV^e siècles), par F. GODEFROY. Livraisons 1 à 100. — La livraison..... 5 fr.

ROMANIA

RECUEIL TRIMESTRIEL

Consacré à l'étude des Langues et des Littératures romanes

PUBLIÉ PAR

MM. P. MEYER ET G. PARIS

Membres de l'Institut.

Prix d'abonnement annuel : Paris..... 20 fr.
— — — Départements et Union postale. 22 fr.

REVUE DES BIBLIOTHÈQUES

PUBLICATION MENSUELLE

DIRIGÉE PAR

MM. ÉMILE CHATELAIN et LÉON DOREZ

Prix d'abonnement annuel : Paris 15 fr.
— — — Départements et Union postale. 17 fr.

REVUE CELTIQUE

Fondée par H. GAIDOZ

Publiée sous la direction de H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE
Membre de l'Institut.

Avec le concours de J. LOTH, doyen de la Faculté des lettres de
Rennes; E. ERNAULT, professeur à la Faculté des lettres de
Poitiers, et de plusieurs savants des Îles Britanniques et du continent.

Prix d'abonnement annuel : Paris 20 fr.
— — — Départements et Union postale. 22 fr.

LE MOYEN AGE

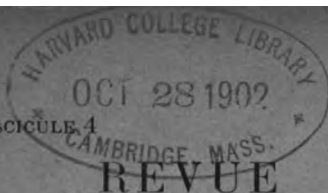
RECUEIL PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

DIRIGÉ PAR

MM. A. MARIGNAN, M. PROU ET M. WILMOTTE

Prix d'abonnement annuel : Paris 15 fr.
— — — Départements et Union postale. 17 fr.

CHALON-S-SAÔNE, IMPR. FRANÇAISE ET ORIENTALE E. BERTRAND



PHILOLOGIE FRANÇAISE

ET DE LITTÉRATURE

DE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

LÉON CLÉDAT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LYON

SOMMAIRE DU PRÉSENT NUMÉRO

	Pages
LÉON-G. PÉLISSIER. — <i>Le vrai texte des lettres de Ximènes Doudan</i>	245
L. VIGNON. — <i>Les Patois de la région lyonnaise : le pronom régime de la 3^e personne</i>	266
E. BOURCIEZ. — <i>Etymologie: français et provençal «biais»</i> ...	302
P. REGNAUD. — <i>Le français «quenouille»</i>	303
E. NÉDEY. — <i>Patois de Sancey, de Mesnay et de Vitteaux, corrections et additions</i>	305
H. YVON. — <i>Sur la réduction de l'initial + y à y</i>	309
COMPTES RENDUS	
Nikolaus Welter. — <i>Theodor Aubanel, ein provenzalischer Sänger der Schönheit (L. V.)</i>	311
Carl Wahlund. — <i>Die altfranzösische Prosaübersetzung von Brendans Meerfahrt (L. Vignon)</i>	312
Études de philologie moderne publiées par la Société néophilologique de Stockholm (H. Yvon).....	314
C. Marmier. — <i>Geschichte und Sprache der Hugenottencolonie Friedrichsdorf am Tannus (L. Vignon)</i>	318
Bartsch et Horning. — <i>Chrestomathie de l'ancien français, 7^e édition (L. C.)</i>	321
LIVRES ET ARTICLES SIGNALÉS.....	322

PARIS (2^e)

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

(Tous droits réservés)

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Paris : 15 fr. — Départements et Union postale : 16 fr.

N. B. — Toute demande d'abonnement doit être accompagnée du montant en mandat-poste ou en chèque au nom de M^{me} V^e E. BOUILLON.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à
M. CLÉDAT, professeur à l'Université de Lyon.

Tous les ouvrages adressés à la Direction de la Revue sont
mentionnés. Ceux qui sont envoyés en double exemplaire font
l'objet d'un compte rendu.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

La vie et l'œuvre du troubadour Raimon de

Miraval. Etude sur la littérature et la société méridionales
à la veille de la guerre des Albigeois,
par P. ANDRAUD. Un vol. gr. in-8°. — Prix..... 6 fr.

Quæ judicia de litteris fecerint provinciales,

par le même. Un vol. in-8°. — Prix..... 3 fr.

Le parler populaire dans la commune de Thaon

(Calvados) (Phonétique, morphologie, syntaxe, folk-lore)
suivi d'un lexique alphabétique de tous les mots
étudiés, par C. GUERLIN DE GUER. Un vol. gr. in-8°. — Prix 16 fr.

Études sur le théâtre français du XIV^e et du

XV^e siècle. La comédie sans titre publiée pour la première
fois d'après le ms. 8163 de la Bibliothèque
nationale et les miracles de Notre-Dame par personnages, par
E. ROY. Un fort vol. in-8°. — Prix..... 10 fr.

Les influences celtiques avant et après Colomban,

par C. ROESSLER. Un vol. in-8° bibliophile, avec 8 pl. hors texte.
— Prix..... 10 fr.

Les vieux chants populaires scandinaves.

Études de littérature comparée. Tome II : Époque barbare, la
légende divine et héroïque, par L. PINEAU. Un fort vol. gr. in-8°.
Prix..... 15 fr.

Hermiae Alexandrini in Platonis Phaedrum

Scholia ad fidem cod. Paris. 1840 denuo collati, edidit et
apparatu critico ornavit P. COUVREUR. Un vol.
gr. in-8°. Prix..... 12 fr.

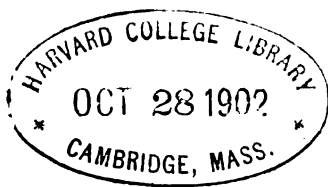
La Diplomatie Carolingienne, du traité de Verdun à la mort de Charles le Chauve (843-877), par J. CALMETTE. Un vol. gr. in-8°. Prix... 7 fr.

Les plus anciennes bulles en faveur de l'abbaye

de Saint-Denis, par A. HESSEL. Broch. gr. in-8° (Extrait
du *Moyen Age*). Prix..... 1 fr. 50

Togail Bruidne Dá Derga. The destruction of Dá Dergas Hostel edited with Translation and Glossarial Index, by WHITLEY STOKES, D. C. L. Un vol. in-8°. Prix..... 8 fr.

Les Marchands de l'eau Hanse parisienne et Compagnie française, par A. PICARDA. Gr. in-8 br. Prix..... 3 fr.



LE VRAI TEXTE
DES
LETTRES DE XIMENÈS DOUDAN

A M. ET M^{LLK} GAVARD

Le recueil des *Lettres* de X. Doudan, publié avec des préfaces de MM. d'Haussonville, de Sacy et Cuvillier-Fleury¹ et tant prôné jadis par Ed. Schérer, contient, au tome IV et pour les années 1867 à 1872, quarante lettres fort intéressantes adressées par ce moraliste à M. Charles Gavard et à M^{lle} Gavard. Les lecteurs doivent être avertis : que ces quarante lettres sont loin de représenter toute la correspondance de Doudan avec ces amis ; que, de plus, ces lettres ont été imprimées avec des suppressions de noms propres et de critiques personnelles, des adoucissements dans les réflexions, les jugements et les expressions, parfois des coupures de développements tout entiers, des modifications arbi-

1. X. Doudan, *Lettres*, avec une introduction par M. le comte d'Haussonville et des notices par MM. de Sacy, Cuvillier-Fleury, 4 vol. in-12. Paris, Calmann-Lévy [Bibliothèque contemporaine], 1879. — Il n'y a dans ces diverses notices aucune indication sur la méthode de publication suivie par la « personne distinguée » qui l'a surveillée et qu'on ne nomme pas.

traies et nombreuses au texte. Ainsi, pour les lettres à la famille Gavard, tout au moins, la correspondance de Doudan du recueil Calmann-Lévy n'est qu'un de ces pseudo-documents historiques, qui, sous couleur de publications documentaires et authentiques, sous prétexte d'enrichissement de nos collections de textes, viennent encombrer sans profit réel la bibliographie contemporaine; c'est, en somme, un de ces textes falsifiés qui sont à des documents authentiques ce que le *Saint-Simon* de Soulavie ou le *Pascal* de Port-Royal sont au *Pascal* de M. Michaut ou au *Saint-Simon* de M. de Boislisle. Le texte publié dans l'édition Calmann-Lévy n'est pas le véritable texte des lettres de Doudan à M. et M^{lle} Gavard.

J'ai trouvé la preuve indiscutable de ce tripataillage dans un exemplaire des lettres de Doudan acheté chez un bouquiniste parisien, et qu'aucune indication du catalogue ne signalait d'ailleurs particulièrement à la curiosité des bibliophiles. Les tomes I, II, III n'y offrent rien de remarquable; le tome IV au contraire est criblé, en regard du texte des lettres à M. et M^{lle} Gavard, de corrections, de restitutions de coupures entières ou indiquées, le plus souvent, par malheur, d'une façon, trop sommaire. De plus, la table des matières y signale un grand nombre de lettres à ces deux correspondants non insérées par les éditeurs du recueil.

L'écriture de ces additions indique que l'auteure est une femme. La présence parmi les notes marginales de la table des matières, page 394, en regard de ces lignes :

CLXVI, à *Mademoiselle Gavard, Versailles, 19 juillet*
CXLVII, à *M. Ch. Gavard, Versailles, 23 juillet*

de cette mention : « M^{lle} G. 16 janv. Mort de notre

père, » autorise à croire que l'auteur de ces additions est M^{lle} Gavard elle-même. J'ignore du reste par quelle suite de circonstances, — vol, emprunt, perte ou vente, — cet exemplaire précieux est sorti de la bibliothèque de M^{lle} Gavard pour échouer chez un bouquiniste. Mais ce n'est pas ce qui importe ici. Il suffit de savoir que les notes de ces volumes doivent à la personnalité de leur auteur une incontestable autorité.

Les éditeurs des *Lettres de Doudan* ont publié quarante lettres par lui adressées à M. et M^{lle} Gavard : une en 1887, cinq en 1868, cinq en 1869, trois en 1870, quatorze en 1871, douze en 1872, sans numéros et à des dates que l'on trouvera indiquées ci-dessous. M^{lle} Gavard signale quarante-deux autres lettres non recueillies par les éditeurs : quatre en 1867, trois en 1868, sept en 1869, trois en 1870, dix en 1871, quinze en 1872, soit un total de quatre-vingt-deux lettres, dont plus de la moitié sont encore inconnues, et qui le resteront probablement toujours. Qui pourrait dire en effet où sont maintenant les originaux de ces documents, et comment ne pas craindre qu'ils aient eu le même sort que l'exemplaire du recueil Doudan (et peut-être que les autres livres de sa propriétaire ? On ne saurait trop encourager les détenteurs de ces autographes, peut-être épars, à les faire connaître.

Voici le tableau de ce que serait cette correspondance complète : on y trouvera, par ordre chronologique, toutes les lettres mentionnées par M^{lle} Gavard, parfois avec quelques notes particulières, et la liste des lettres imprimées, avec les additions et compléments également signalés par elle. Les lettres imprimées dans le Recueil Calmann-Lévy, sont désignées dans ma liste

par les numéros d'ordre en chiffres romains qu'elles y portent :

1867

1. A M^{lle} Gavard (Paris, 14 janvier).
2. id. (Paris, 29 avril).
3. id. (Paris, 30 avril).
4. LIII id. Broglie, 27 octobre (voir les additions).
5. id. Paris, 13 décembre.

1868

6. id. (7 février).
7. LXII id. (Paris, 16 mars), addition.
8. LXVII id. (Paris, 22 avril) id.
9. LXXX id. (Versailles, 20 août).
10. LXXXI A M. Ch. Gavard (Versailles, 20 août).
Additions 3 pages.
11. LXXXIII id. (Broglie, 22 septembre), addition.
12. A M^{lle} Gavard (18 novembre).
13. id. (24 novembre).

1869

14. XC A M^{lle} Gavard (Paris, 16 janvier).
15. id. (12 février). Mille remerciements, etc.
16. A M. Gavard (Mercredi sans date), épingles au lieu d'allumettes.
17. XCIV id. (Paris, 23 mars, addition).
18. A M. Ch. Gavard, mercredi épagles (*sic*).
19. A M^{lle} Gavard (24 avril). Cherbuliez, Duc d'Aumale.
20. id. (8 mai).
21. CVII A M. Ch. Gavard (Paris, 9 août), addition.

22. CXI A M^{lle} Gavard (Versailles, 2 septembre), id.
 23. CXIV id. (Paris, 20 septembre), id.
 24. A M. Gavard (17 octobre), Sainte-Beuve.
 25. id. (21 octobre), Libri.

1870

26. CXXVI A M^{lle} Gavard (Paris, 31 janvier).
 27. CXXVII id. (Paris, 22 février).
 28. id. (24 février).
 29. CXXXV id. (Paris, 2 mai).
 30. id. (21 mai).
 31. id. (2 juin).

1871

32. CXLIX A M^{lle} Gavard (Paris, 7 février), addition.
 33. CLI id. (Paris, 11 février).
 34. CLVI A M. Ch. Gavard (Paris, 28 février).
 35. A M^{lle} Gavard (5 mars).
 36. CLVIII A M. Ch. Gavard (Paris, 7 mars), additions.
 37. A M^{lle} Gavard (9 mars).
 38. CLIX A M. Ch. Gavard (Paris, 10 mars), additions.
 39. CLX id. (Paris, 21 mars), additions.
 40. CLXI A M^{lle} Gavard (Paris, 17 mai) additions.
 41. id. (16 juin), mort de notre père.
 42. A M. Ch. Gavard (19 juin).
 43. A M^{lle} Gavard (25 juin).
 44. CLXVI id. (Versailles, 19 juillet).
 45. CLXVII A M. Ch. Gavard (id. 23 juillet).
 46. CLXXII A M^{lle} Gavard (id. 2 août).
 47. A M. Ch. Gavard (4 août).
 48. CLXXVI id. (Versailles, 10 septembre, additions).
 49. A M^{lle} Gavard (3 octobre).
 50. CLXXIX A M. Ch. Gavard (Paris, 6 octobre).
 51. id. (16 octobre).

52. CLXXXV A M^{lle} Gavard (Paris 23 octobre).
 53. id. (31 octobre).
 54. CLXXXV id. (Paris, 13 décembre).
 55. id. (29 décembre).

1872

56. A M^{lle} Gavard (1^{er} janvier).
 57. id. (5 janvier).
 58. CLXXXVIII A M. Ch. Gavard (Paris, 6 janvier).
 59. CLXXXIX A M^{lle} Gavard (Paris, 9 janvier).
 60. id. (13 janvier).
 61. CXC A M. Gavard (Paris, 15 janvier), addition.
 62. CXCI A M^{lle} Gavard (Paris, 25 janvier).
 63. CXCI id. (Paris, 31 janvier).
 64. id. (14 février).
 65. id. (21 février).
 66. id. (3 mars).
 67. id. (9 mars).
 68. id. (19 mars).
 69. CXCVI A M. Ch. Gavard (Paris, 25 mars), addition.
 70. CXCVII A M^{lle} Gavard (Paris, 5 avril).
 71. id. (20 avril).
 72. id. (1^{er} mai).
 73. CXCVIII id. (Paris, 7 mai).
 74. id. (14 mai).
 75. id. (25 mai).
 76. A M. Ch. Gavard (8 juin).
 77. CXCIX id. (Paris, 16 juillet).
 78. CCI A M^{lle} Gavard (Paris, 19 juillet), addition.
 79. CCII id. (Paris, 28 juillet).
 80. A M. Ch. Gavard (29 juillet).
 81. CCIII A M^{lle} Gavard (Paris, 7 août).
 82. A M. Ch. Gavard (8 août).

La perte des originaux n'est pas moins regrettable

quant aux lettres publiées qu'en ce qui touche les lettres inédites, car les premières ont été imprimées avec de nombreuses variantes et de nombreuses coupures. M^{lle} Gavard, qui a scrupuleusement corrigé les mauvaises leçons des éditeurs, s'est le plus souvent bornée à indiquer les endroits où il y a coupure, et à donner la phrase initiale du paragraphe supprimé, ou même le simple début de cette phrase; elle a parfois il est vrai, mentionné combien de lignes de l'original avaient été ainsi retranchées; et à juger par la saveur de quelques-uns de ces débuts d'alinéas, ce ne sont pas les moins intéressants qu'on a rejetés. Voici lettre par lettre, dans l'ordre du recueil, les passages coupés signalés ou transcrits en marge, et les corrections faites par M^{lle} Gavard :

Lettre LIII (t. IV, p. 119)

A Mademoiselle Gavard (Broglie, 27 octobre 1867)

ADDITIONS : (début de la lettre) Vous êtes trop bonne de vous souvenir de ce petit écrit sur W. Sc., etc.

p. 120, après *avec une singulière rapidité*.

Si Garibaldi rencontre l'armée française, il pourrait bien s'en aller aussi dans un monde où il n'y a pas d'états du Saint Siège (10 lignes).

p. 121, après : *quoi qu'en puissent penser les préfets*.

Mais M. de Moustier a l'esprit plus hardi que cultivé.

p. 121, à la fin.

Vous serez bien bonne de me réserver un exemplaire de la notice sur M. Herbert, dont vous avez la bonté de me parler. Est-elle de la plume de M. votre frère ? Je serai encore plus empressé de la lire.

CORRECTIONS : p. 120.

Lig. 15-16. Toutes les utopies qu'il [Napoléon III] peut

avoir lues seul dans le loisir de ses prisons : *supprimer* seul, *lire* les loisirs de sa prison.

Lettre LXIII (t. IV, p. 149)

A Mademoiselle Gavard (Paris, 16 mars 1868)

ADDITIONS : p. 139 (début de la lettre).

Après avoir cherché longtemps quelques livres qui puissent avoir de l'intérêt pour vous, je me rabats, faute de trouver mieux à ma portée, sur l'excellent Ant. Trollope, etc. ; *j'ai bien trois volumes.*

CORRECTION : p. 140, lig. 9. Je ne comprendrai jamais comment Louis XIV.

ajouter : jamais bien comment.

Lettre LXVII (t. IV, p. 147)

A Mademoiselle Gavard (Paris, 22 avril 1868)

ADDITION : à la fin de la lettre.

M^{lle} Marie ne semblait pas souffrante quand je l'ai vue, mais ces petits voiles noirs qu'on porte comme des loups ne laissent que bien mal voir. J'espère dans l'âme guerrière qui l'anime pour la rétablir promptement. Le Dante dit que c'est le ressort qui gagne les batailles de toutes les sortes.

Lettre LXXX (t. IV, p. 177)

CORRECTIONS : p. 177.

lig. 8 : Walter Scott était sujet à cette faiblesse, *ajouter* W. S. lui-même.

lig. 16 : Ils fourmillent d'observations morales très justes. *lisez* d'observations morales très fines et de remarques très justes.

p. 178, lig. 15 : mais avec un lien secret, *lisez* dans un lien.

Lettre LXXXI (t. IV, p. 179)

ADDITIONS : trois pages (*sic*).

Qu'avez-vous pensé de la petite scène de la Sorbonne,
etc.

Le pauvre M. de Rochefort, *etc.*

Avez-vous entendu comme le maréchal Bazaine a
rétablie (*sic*).

Lettre LXXXIII (t. IV, p. 182)

ADDITIONS :

p. 182, lig. 17, *après* notre dignité nationale :

L'indignation pourra lui délier la langue, puisqu'il est
bègue.

(Lui = M. Peyrusse).

p. 183, lig. dernière, *après* Les médecins devraient être
tenus à la résidence comme les évêques.

ajouter : il est vrai que cette règle n'empêche pas l'évêque
d'Orléans d'être incessamment par voies et par chemins.

Quelle tristesse que les jugements des médecins, *etc...*

CORRECTIONS : lig. 10 erratum du Moniteur, *lisez* au Mo-
niteur.

lig. 14 J'ai cherché l'erratum au Moniteur, *lisez* dans le.

lig. 15 M***, *lisez* M. Peyrusse.

lig. 16 interpellera, *lisez* interrogera.

p. 183 ligne 2, et s'il y aura des élections, *lisez* et qui sait s'il
y aura.

lig. 11 : Il n'est pas aisé de voir, *lisez* pas très aisé.

lig. 14 : La pauvre reine, *lisez* la pauvre petite Reine.

lig. 25 : Je crois que vous êtes repris, *lisez* Je vois.

Comme les évêques, *lisez* aussi bien que les évêques.

Lettre XC (t. IV, p. 193)

A Mademoiselle Gavard (Paris, 16 janvier 1869)

CORRECTIONS : p. 193, lig. 25, *après* XVIII^e siècle, *supprimez*
les points de suspension.

p. 194, lig. 7, Riccoboni. Cela est lent, *lisez* un peu lent.

lig. 18, La terrible folie de sa toute-puissance, *lisez* la toute.

lig. 23, M. le maréchal ***, *lisez* Canrobert.

lig. 25, Un général de vingt-sept ans rayonnant de gloire, *lisez* tout rayonnant.

lig. 27, Si frappé des côtés brillants, *lisez* de ces côtés.

p. 195, lig. 19, l'admirer pour avoir l'air, *lisez* afin d'avoir.

ADDITION : Avant le dernier §, un § commençant par « J'ai une lettre de M^{lle} Marie ».

Lettre XCIV (t. IV, p. 199)

A Mademoiselle Gavard (Paris, 23 mars 1869)

CORRECTION : p. 199, lig. 3. Il y faudrait sans doute de terribles coupures, *lisez* faire de terribles.

ADDITION : p. 200 à la fin de la lettre, ajouter : C'est dommage que Savonarole ait été brûlé, on l'enverrait au pape (18 lignes).

Lettre CVII (t. IV, p. 223)

A M. Ch. Gavard (Paris, 9 août 1869)

ADDITIONS : A la fin du premier §, Je ne croyais pas que le roi de Prusse eût les penchants vicieux de notre Henri IV, mais la gloire fouette le sang. C'est ce qui faisait dire à je ne sais quel poète :

Et le nid des amours dans le casque de Mars.

Je voudrais savoir le nom de cette jolie dame dont vous avez cherché la photographie. Voilà qui pourrait allumer la guerre entre deux grands princes.

après Gambetta, Mais elle n'en revenait pas de cette nouvelle.

p. 224 : après le § depuis 1834 que j'étais là, ajouter : J'espère

que vous n'avez pas fini le roman de M^{me} Sand, *Pierre qui roule*.
p. 225, à la fin de la lettre : *M. de Sahune*.

Lettre CXI (t. IV, p. 230)

A Mademoiselle Gavard (2 septembre 1869).

ADDITIONS : *Après le 2^e §* : Je crois que je deviens un peu bonapartiste. Il y a longtemps que cela ne m'était arrivé. Je compte, Mademoiselle, sur votre douceur naturelle, pour que vous le deveniez aussi. Ainsi vous n'avez point voulu lire Renan, etc. (14 lignes).

A la fin de la lettre : M. Chauffard est-il encore à Paris, etc.

CORRECTIONS : p. 230, lig. 3 : parmi toutes les nouveautés, *ajoutez* et toutes les antiquités.

lig. 22 : Les beaux jours où l'on régnait sans contradiction, où l'on songeait à fonder... *intercalez* où l'on rêvait tout.

Lettre CXIV (t. IV, p. 236)

A Mademoiselle Gavard (20 septembre 1869)

ADDITIONS. *Au début de la lettre* : J'ai reçu la belle princesse qui était jointe à votre lettre (14 lignes).

Après le premier § : M. Gavard ramènera-t-il en laisse quelque beau lion de Thorwalsen (*sic*) (9 lignes).

CORRECTIONS : p. 237, lig. 11 : Il faut pourtant que les biographies, *lisez* pourtant bien.

lig. 18 : Quand on est d'un autre pays, *lisez* quand on est tant...

Lettre CXXVII (t. IV, p. 254)

A Mademoiselle Gavard

CORRECTION : *A la date*, au lieu de 22 février 1870, *lire* 20 février.

Lettre CXXXV (t. IV, p. 268)

A Mademoiselle Gavard (2 mai 1870)

ADDITION : à la fin de la lettre. Je suis charmé de cette nomination de Monsieur Chauffard, etc.

CORRECTIONS : p. 269, lig. 9, Supprimer les points suspensifs après : dans les choses littéraires.

Note en marge du § relatif à M. Jung : « masque de fer ; réponse à Toupin (*sic*). »

Lettre CXLIX (t. IV, p. 290)

A Mademoiselle Gavard (7 février 1871).

ADDITIONS : Après le 2^e § : Est-ce M. Grote que vous avez lu ? Gambetta (18 lignes).

CORRECTIONS : p. 291, lig. 3. des romans des Trollope, lisez écrits : lig. 4, the vicar, lisez the small vicar.

Lettre CLI (t. IV, p. 293)

A Mademoiselle Gavard (11 février 1871)

CORRECTIONS : p. 293, lig. 4 de la lettre.

Pourtant tous ces gens-là, lisez : Pourtant je ne sais pourquoi tous ces gens.

Lettre CLVI (t. IV, p. 301)

A Monsieur Ch. Gavard (28 février 1871)

ADDITIONS : Après le 2^e § : Nous avons eu dans les quartiers éloignés de la Bastille une abominable scène. Tout le monde tient (12 lignes).

A la fin de la lettre : Ayez la bonté de dire à M. de B. qu'eux... va bien.

CORRECTIONS : p. 302, lig. 2, récompensé dans le monde, lisez dans ce.

lig. 15, canons qu'ils gardent au grand soleil, *lisez* gardent pour le moment.

lig. 16 : Un droit régulier, *lisez* un droit régalien.

lig. 23 : Le canon n'est pas de mise dans un guet-apens, *lisez* dans le guet-apens. Supprimer les points de suspension après *observations*, *Paris*, après la bataille.

Lettre CLVIII (t. IV, p. 307)

A Monsieur Ch. Gavard (7 mars 1871)

ADDITIONS : p. 307. *Après* Je le veux bien : Je ne veux pas croire du tout l'histoire de M. Mohl (13 lignes).

Après la fin de cette semaine : *Ergo omnis solvit se pecunia metu*. François de Broglie.

p. 308. *Avant*, Adieu, cher Monsieur.

Je crois bien que républicain et représentant, etc.

CORRECTIONS : p. 306, lig. 3, métal supérieur à l'or, *lire* encore supérieur.

p. 307, lig. 11 : les gens qui visitent les grands repaires, *lire* ces grands repaires.

p. 307, lig. 24 : sans tuer les bœufs, *ajouter* malades.

p. 308, lig. dern. : ma mauvaise écriture, *lisez* méchante.

Lettre CLIX (t. IV, p. 308)

A M. Ch. Gavard (Paris, 10 mars 1871)

ADDITIONS : p. 308, à des menaces affectueuses, *ajouter* :

Il me semble même que la figure austère de M. d'Aureles a eu une sorte de sourire pour ces enfants égarés.

p. 309, *fin du 1^{er} §* : un de nos amis, M. C., me racontait une petite scène de sensibilité que M. de Bismarck a eu avec la maîtresse de sa maison, etc.

Ibid., *fin du 2^e §*. J'avoue que je comptais sur la sympathie du Dean of Westminster.

Avant C'est la maladie du bien-être : *ajouter* Le trident

de Neptune n'est plus du tout dans leurs mains le sceptre du monde. C'est une grande cuiller à pot, et au fond et sous une autre forme, cela pourrait bien se nommer la maladie du bien-être.

P.-S. 11 mars (*indiqué seulement*):

CORRECTIONS : p. 308, lig. 10: Les verges viennent peu à peu, *lisez*, brin à brin.

p. 309, lig. 22: Dites-lui, je vous prie, de lui envoyer un exemplaire, *lisez* de m'envoyer.

lig. 28: De Collingwood, ni de Pitt, *lisez* de M. Pitt.

lig. dern.: Fort au-dessous de cette odieuse malpropreté, *lisez* du crime de cette odieuse.

Lettre CLX (t. IV, p. 310)

A Monsieur Charles Gavard (17 mai 1871)

ADDITIONS: p. 311. *Après le 1^{er} §*: Voulez-vous dire à M. A. de B. que M. de S.

Après le § 2: M. d'Haussonville était hier à Versailles.

Après le § 3: Voulez-vous me dire quel est le nom de votre rue à Londres.

CORRECTIONS: p. 310, lig. 2: il ne part pas de courrier, *lisez* de convoi.

lig. avant-dernière: Paris est au pouvoir des gens de Belleville et de Montmartre, *lisez*: Paris est au pouvoir de Belleville et Montmartre et C^{ie}.

Lettre CLXI (t. IV, p. 311)

A Mademoiselle Gavard (17 mai 1871)

CORRECTIONS: p. 312, lig. 25: Adieu, je ne saurais vous dire, *lisez* je ne sais.

lig. 29: Pour sa part aussi dans les bombes qui nous visitent, *suppr.* aussi.

Lettre CLXVI (t. IV, p. 322)

A Mademoiselle Gavard (19 juillet 1871)

CORRECTIONS : p. 322, lig. dern : communards, *lisez* communistes.

p. 323, lig. 2. Je crois que les conseils, *lisez* je vois.

lig. 24: Quand à l'arbre du rendez-vous, *lisez* l'arbre des rendez-vous.

p. 324, lig. 3, communards, *lisez* communistes.

lig. 20: Qu'en cherchant on aurait trouvé, *lisez* : qu'en cherchant mieux.

lig. 22: De traits ingénieux de passages mélancoliques, *lisez*: ingénieux, de paysages.

lig. 27 et 29: Communards, *lisez* : communistes.

Supprimer partout dans cette lettre les points suspensifs.

ADDITIONS : *A la fin de la lettre.* Ce même M. A. Dumas fils a déjà fait un portrait de M. Thiers.

AJOUTER. P.-S. : Comment M^{me} votre mère.

Lettre CLXVII (t. IV, p. 325)

A Monsieur Charles Gavard (23 juillet 1871)

ADDITIONS. *Début de la lettre* : J'ai été bien reconnaissant de votre lettre, etc. Poirson me dit que vous êtes.

p. 326. *Avant* : Soyez assez bon. Auriez-vous la bonté de faire chercher le livre de M. Gladstone sur Homère.

p. 327, à la fin de la lettre : François' va très bien ; on le porte comme le pape.

Lettre CLXXII (t. IV, p. 332)

A Mademoiselle Gavard (2 août 1871)

ADDITION : *A la fin de la p. 334* : J'ai vu M^{lle} de Sainte-Aulaire ici avant-hier, etc.

1. François de Broglie, blessé pendant le siège de Paris.

A la fin du dernier § : *etc.*

Lettre CLXXVI (t. IV, p. 341)

A Monsieur Ch. Gavard (10 septembre 1871)

ADDITIONS : *Après le § 1* : J'ai eu l'honneur de voir Mme votre mère il y a deux jours, *etc.*

Après le § 2 : Vous avez vu les sévérités intermittentes des conseils de guerre.

P. 342, lig. 15, *Après* aplanir vos difficultés commerciales :

J'ai quelque idée que le ministre du commerce de notre république ne pourrait pas beaucoup fournir à cet entretien avec le ministre de l'Angleterre.

Supprimer les divers points de suspension dans cette lettre.

CORRECTIONS : lig. 27. Des traits de son grand-père m'ont reporté bien loin de ces jours-ci, *lisez* : reporté à bien loin.

Lettre CLXXIX (t. IV, p. 347.)

A Monsieur Ch. Gavard (Paris 6 octobre 1871)

ADDITION : Dans le premier §, après : du côté de Viroflay, il y a un renvoi indiqué, et le premier mot de la phrase coupée : Il.

CORRECTIONS : lig. 9 : De la France à soi tout seul, *lisez* : de la France et de l'Angleterre à soi.

p. 348, lig. 29 : Scalpel qui travaille, *lisez* : travaille et farfouille dans leur face auguste.

p. 349, lig. 3 : Communards, *lisez* : communistes.

Lettre CLXXXI (t. IV, p. 351)

A Mademoiselle Gavard (23 octobre 1871)

ADDITIONS, p. 351, *après le 1^{er} §*. Pour le moment je suis, *etc.*

p. 352, *à la fin* : Quelle nouvelle avez-vous des officiers d'état-major de Versailles et de leurs aimables femmes?

Vous voyez que, pour éviter la familiarité, je mets un pluriel pour un singulier.

CORRECTIONS : p. 351, lig. 6. M. Cremer et M^{***}, *lisez* : de Nansouty.

p. 352, lig. 4: Mais en se remettant à l'époque, *lisez* : dans l'époque.

Lettre CLXXXV (t. IV, p. 359)

A Mademoiselle Gavard (13 décembre 1871)

ADDITIONS. p. 319. *en tête de la lettre* : J'espère aussi que M. Ch. Gavard, etc. (35 lignes).

Après le 1^{er} §. M. Cuvillier-Fleury me paraît moins coupable (10 lignes).

CORRECTION : p. 359, dern. lig. Faire passer quelque chose dans sa propre vie, du moins les premiers jours, *lisez* : du moins dans les premiers.

Lettre CLXXXVI (t. IV, p. 360)

A Mademoiselle Gavard (18 décembre 1871)

ADDITION. *Avant le dernier §* : Pour M. le comte de Chambord que vous souhaitez, etc. (30 lignes).

Lettre CLXXXVIII (t. IV, p. 363)

A Monsieur Ch. Gavard (6 janvier 1872)

ADDITIONS, p. 364: Victor Hugo, comme vous pouvez l'entendre. *Ajoutez* : C'est le Tyrtée des garçons bouchers.

Après : Pour nous, nous marcherons, *lisez* : nous autres qui n'aimons pas la boucherie.

Après : *L'homme qui rit*, *lisez* : quoique M. V. H. soit pour l'abolition, etc.

Avant le §. Je vous plains bien : Monsieur le doyen Stanley pourrait bien obtenir de la Reine (13 lignes.)

p. 365: Notre ami G. *lisez* : M. de Sahune.

Lettre CXC (t. IV, p. 366)

A M. Ch. Gavard (Paris 15 janvier 1872)

ADDITION, avant la dernière ligne de la lettre :

Il n'en est pas moins vrai que la France est un pays sauvage où l'on a ouvert tous les établissements d'aliénés et tous les bagnes, sans compter que c'est dans les maisons de correction que l'on va chercher plus d'un fonctionnaire public, etc.

CORRECTIONS : p. 367, lig. 11 : qui traitent nos pauvres pays
lises : qui traiteront.

lig. 18 : tant qu'on survit, *lises* : mais tant qu'on.

p. 368, lig. 10, supprimer les points de suspension.

Lettre CXCI (t. IV, p. 369)

A Mademoiselle Gavard (Paris, 25 janvier 1872)

ADDITION, p. 369, lig. 4, après le § 1^{er} : Je n'ai rien de Thacray (*sic*) en ce moment (10 lignes).

Lettre CXCH (t. IV, p. 370)

A Mademoiselle Gavard (Paris, 13 janvier 1872)

ADDITION, à la fin de la lettre : Il ne vient rien d'Angleterre (23 lignes).

Lettre CXCVI (t. IV, p. 375)

A Mademoiselle Gavard (Paris, 25 mars 1872)

ERRATUM : p. 375, avant-dern. ligne. on a imprimé *canaux* d'Oxford et de Cambridge, au lieu de *canots*.

ADDITIONS, fin du 52; après un dénouement du même genre :
En attendant, M. le général Trochu, etc. (38 lignes).

A la fin de la lettre : Non je n'ai pas aimé beaucoup le discours de M. Duvergier de H[auranne]. P. S. (*sic*)

CORRECTION, p. 376, lig. 2, communard, *lisez* : communiste.

Lettre CXCVII (t. IV, p. 377)

A Mademoiselle Gavard

ADDITION. *A la fin de la lettre* : Ah! que je ne voudrais pas avoir affaire (27 lignes).

Lettre CCI (t. IV, p. 382)

A Mademoiselle Gavard (18 juillet 1872)

ADDITION, p. 382, lig. 13. *Après* toutes les misères humaines:

J'ai eu beaucoup de surprise et de plaisir à voir arriver

M. Ch. G. avant-hier. Il venait pour un bien triste motif.

Quelle terrible année pour M^{me} votre belle-sœur, enfin je...

CORRECTIONS : p. 383, lig. 7, déraille pas au premier jour,
lisez déraillera.

lig. 19, n'a pas encore amené, *lisez* a beaucoup près amené tout.

lig. 29, est rentré dans le plus grand silence, *lisez* : dans un grand.

Lettre CCII (t. IV, p. 384)

A Mademoiselle Gavard (28 juillet 1872)

ADDITION, après le § 1^{er} : Ils ont mis une obstination (27 lignes).

CORRECTIONS, p. 385, lig. 8, comme de ces gens distingués,
lisez : comme des.

lig. 13 : trouvailles, *lisez* : découvertes.

Lettre CCIII

A Mademoiselle Gavard (7 août 1872)

ADDITIONS, après le 1^{er} §, Ce qui nous revient des premiers

jours de Broglie n'est pas bien gai (27 lignes). Quel est le dernier des Constantins, etc.

A la fin de la lettre : Vous êtes bien rigoureuse dans vos jugements sur mes amis académiciens du *Journal des Débats*, etc.

CORRECTIONS, p. 386, lig. 10 : Je ne saurais rien à qui, lisez : je n'entendrais.

lig. 17 : Et qu'il décrit minutieusement, supprimez qu'il.

On voit par ce tableau d'additions et de corrections fidèlement transcrit des notes de M^{lle} Gavard tout ce qui manque aux lettres du recueil Calmann-Lévy, et les agréables surprises que réserveraient à leurs lecteurs les autographes mêmes de Doudan. Et l'on voit que c'est à bon droit que j'ai pu dire au début de cette note que les vraies lettres de Doudan à la famille Gavard sont encore inconnues.

Les raisons de ces coupures ont pu être, il y a vingt-cinq ans, excellentes; celles des corrections de textes, moins aisés en tout cas à défendre, peuvent peut-être se plaider. Mais il eût été bon de spécifier qu'on voulait non pas faire œuvre scientifique, mais simplement travail de librairie, et qu'on se souciait peu de présenter au public, dans sa vérité, la figure pourtant intéressante de l'auteur. Supprimer en effet dans des lettres de 1872 des réflexions comme celles-ci : *Victor Hugo est le Tyrtée des garçons bouchers*, des opinions comme celle-là : *C'est dans les maisons de correction que l'on va chercher plus d'un fonctionnaire public*, c'est supprimer un aspect réactionnaire et bourgeois de la physionomie de Doudan, c'est dénaturer son caractère et trahir la vérité historique. Mieux valait que l'éditeur, si de pareilles boutades lui ont et à bon droit paru ridicules ou ineptes, l'indiquât en note.

au lieu de les éliminer sans avertissement. Un recueil de lettres doit pouvoir servir à l'histoire et n'être pas destiné seulement au panégyrique de leur auteur.

Un homme qui par sa réputation politique ou littéraire appartient au public, craint-il que la mise au jour posthume de sa correspondance, soit en révélant son véritable caractère, soit en prêtant à des interprétations fausses ou maladroites, n'altère l'opinion qu'il veut qu'on ait de lui? Il lui faut mentir en bloc, prendre une attitude de modestie et s'enfermer dans son cercueil « comme en sa tour d'ivoire », en interdisant toute publication de sa correspondance. Les amis du mort craignent-ils, en publiant ses lettres intégrales, de produire trop de mécontentements? Qu'ils imitent de Conrart le silence prudent et ne les publient pas du tout. Mais il est intolérable qu'on livre au public des lettres mutilées et édulcorées au préalable, pour épargner telle piqure d'amour-propre à quelque contemporain, pour dissimuler telle défaillance morale ou littéraire du défunt; il est indécent qu'on nous fasse lire comme authentiques des documents falsifiés, *sans nous avertir qu'ils le sont, sans signaler chaque coupure ou correction*, surtout quand on ne nous permet pas de contrôler le texte imprimé sur les originaux. Un pareil procédé est une coupable atteinte à la vérité historique, un grave manquement à la probité scientifique la plus élémentaire.

LÉON-G. PÉLISSIER.

LES PATOIS DE LA RÉGION LYONNAISE¹

LE PRONOM RÉGIME DE LA 3^e PERSONNE

On distinguera :

1^o Le pronom régime direct : fr. *le, la, les* ;

2^o Le pronom régime indirect : fr. *lui, leur* ;

3^o Le pronom régime de préposition : fr. *lui, elle, eus, elles*.

LE RÉGIME DIRECT : LE MASCULIN SINGULIER¹

Les successeurs de *illum*, employé comme pronom personnel, sont pour notre région *lo, lou, le* ou *leu, lu, lé* ou *lè*. Les trois dernières formes sont rares. *Le, leu* occupe toute la bande occidentale depuis l'arr. de Neufchâteau dans les Vosges jusqu'au centre de la

1. Voir la *Recue*, t. XII, p. 1, note 1, XIII, XIV, XV et le 1^{er} fascicule du t. XVI (1902).

2. Le pronom r. dir. et l'article au cas régime ont dû primitivement avoir la même forme ; mais dans l'état actuel des choses, il n'y a pas partout et toujours identité entre les formes du pronom et celles de l'article. Nous signalerons les divergences en achevant l'étude de l'article que M. Clédat avait commencée dans les deux premiers volumes de la *Recue*, qui s'appelait alors *Recue des Patois*.

3. Le pron. masc. sing. était contenu dans les phrases suivantes de nos questionnaires : *il le connaît, on le trouve, il l'aime, amène-le, amène-le-lui, amène-le-moi,...* et *le lui a amené* dans le 1^{er} ; *nous le payons trop cher* 10, *il faut le rentrer* 24, *tu le battais* 39, *je l'aide* 20, *je l'aiderai* 24 dans le 2^e.

Haute-Loire. Le sud appartient à *lou*. L'est se partage entre *lo*, *lou* et *le* : en allant du nord des Vosges au sud de la Drôme, on rencontre successivement *lo* à l'est des Vosges et de la Haute-Saône, *lou* depuis Vesoul jusqu'à Bourg, dans la Haute-Saône, dans le Doubs, dans le Jura et dans l'Ain, *le* et *lo* dans le Rhône, au sud de l'Ain et dans les Savoies, *lo* dans le Dauphiné septentrional, *lou* dans le Dauphiné méridional.

Toutes ces formes élident leur voyelle devant un mot à initiale vocalique ; de plus *lé* et *le* se réduisent souvent à *l* devant consonne. En général, on emploie après le verbe la même forme qu'avant le verbe ; mais dans les zones intermédiaires entre le domaine de *le* et ceux des autres formes, *lo*, *lou*, *lu*, *lé* se maintiennent souvent après les impératifs, s'affaiblissent en *le* avant le verbe. On trouve quelquefois le cas inverse. Toutes ces formes se répartissent de la façon suivante dans les départements de notre région :

AIN : *le*, *lo*, *iou*, *l*, *le-lo*, *lo-lou*, *lo-le*.

ALPES (HAUTES-) : *lou*, *le*, *le-lou*.

ARDÈCHE : *lou*, *lu*, *lé*.

BELFORT : *lo*, *le*, *l*, *le-lo*, *lo-le*.

DOUBS : *lou*, *le*, *lo*.

DRÔME : *lou*, *lo*, *le*, *lu*, *lu-leu*.

ISÈRE : *lo*, *lou*, *le*, *lu*, *le-lou*, *lo-lé*, *lo-le*, *le-lo*.

JURA : *le*, *lou*, *lè*, *lo*, *lè-le*.

LOIRE : *le*, *lo*, *lou*, *le-lou*, *le-lu*, *le-lo*.

LOIRE (HAUTE-) : *lou*, *le*.

RHÔNE : *le*, *lo*, *leu*.

SAÔNE-ET-LOIRE : *le*, *lou*, *lè*, *le-lu*, *le-lou*, *le-lè*, *le-leu*.

1. Quand le pronom a deux formes, la forme employée avant le verbe est citée en premier lieu et réunie par un trait d'union à celle qu'on emploie après le verbe.

SAÔNE (HAUTE-) : *le, lou, lo, l, lê, le-lu, le-lou, lo-lou, le-lo l-lo, l-lou.*

SAVOIE : *le, lo, lé, l, le-lo, l-lo.*

SAVOIE (HAUTE-) : *le, l, lo, lê, lè, l-lo, lê-lo.*

VOSGES : *lo, le, l, lé, lè, l-lu, le-lu, le-lè.*

1° lo

Lo occupe deux portions importantes de notre région, l'une à l'extrême nord, l'autre au centre. Le premier de ces domaines, qui couvre le centre et l'est des Vosges, le nord-est de la Haute-Saône et la majeure partie du territoire de Belfort, est assez bien délimité. Adam se contente d'affirmer que *lo* se rencontre « dans les communes de la bande orientale et du centre » ; et en effet, on nous le signale dans les arr. de Saint-Dié et d'Épinal entiers¹, au nord et à l'est de l'arr. de Mirecourt dans les c. de Charmes (Charmes, Socourt, Bouxurulles), de Mirecourt (Ambacourt, Mirecourt, Remicourt), de Dompain (Dompain, 2 corr.) et de Darney (Escales, Darney) ; le restant de l'arr. de Mirecourt, c'est-à-dire l'ouest et le sud, ainsi que l'arr. de Neufchâteau² appartiennent à *le*. A Avrainville (c. de Charmes) *lo* et *le* coexistent ; notre corr. d'Avillers dans le même canton ne donne pour le pronom que la forme réduite *l*, mais pour l'article *l, lo* et *el* ; à Attigny (c. de Darney) *lo* et *l* sont attestés par le même corr. Le sud-est du département, c'est-à-dire l'arr. de Remiremont, emploie *le* ou *lè, lê*.

1. Voir les noms des localités dans la *Recue*, XIV, 181 ; pour Gérardmer, cf. *lo* dans la *Parabole*, réimpr. Favre, p. 27.

2. L'arr. de Neufchâteau ne semble pas connaître le pron. *lo* ; mais au sud, à Lamarche, à côté de *le* pronom, on trouve *lo* article.

lo n'est connu que dans les communes voisines des arr. de Saint-Dié et d'Épinal ou de la Haute-Saône : au Tholy, à Tendon et à Raon-au-Bois dans le c. de Remiremont et à Plombières¹; mais à Remiremont, où pourtant l'article a les deux formes *lo* et *le*, on ne nous signale que *le* pour le pronom. Pour Saulxures, un correspondant donne *lo*, à côté de *lé*, *l*; mais les 3 autres ne connaissent que *lé*, *l*. Dans une partie du c. du Thillot, au Ménil et à Ramonchamp, le pronom a deux formes *lo* et *lé*, tandis que l'article n'en a qu'une *lé*; c'est l'inverse au Thillot même: pron. *lé*, *l*, art. *lo*, *lé*. — Le domaine vosgien de *lo* se prolonge au sud sur le terr. de la Haute-Saône; le nord et le centre de l'arr. de Lure en font partie: Ambiévillers, Cuve, Pont-du-Bois dans le c. de Vauvillers², Fougères³ et Aillevillers dans le c. de Saint-Loup, Villers-lès-Luxeuil (c. de Saulx), Baudoncourt (c. de Luxeuil). Mais au sud dans les c. de Lure, de Villersexel et de Héricourt, *illum* > *lou*; le c. de Champagny est sur la limite de *lo* et de *lou*: notre corr. de Champagny (section de Sous-les-Chênes) emploie toujours *lo*, ceux de Champagny même donnent l'un *lo*, l'autre *le* (mais art. *le*, *lo*⁴), celui de Clairegoutte *lo* av. le verbe, *lou* ou *lo* après les impératifs. À l'ouest, *lo* ne dépasse guère la limite de l'arr., on ne le trouve dans l'arr. de Vesoul qu'à Mersuay (c. d'Amance), commune qui touche à l'arr. de Lure, mais *le* à Baulay, à Venissey

1. M. Passy a trouvé aussi *lo* à Plombières et aux Granges (c. de Plombières), voir la *Recue*, V, 243, 245.

2. Cf. *lo* dans la *Par.* en patois de Vauvillers, Favre, p. 34.

3. Cf. *lo* dans les textes publiés par M. Passy dans la *Recue*, X, 6.

4. Cf. *lo* dans la *Par.* en patois de Champagny, Favre, p. 32.

et à Jussey, *lou* à Lavilleneuve et à Noroy ; toutefois à Chantes (c. de Scey) il s'est maintenu après les impératifs, tout en s'affaiblissant en *le* avant le verbe. Dans l'arr. de Lure même *lo* ne s'est pas partout conservé intact : à l'est, dans le c. de Faucogney¹, à Amont, il tend à passer à *leu*, *le*, à Raddon il se réduit à *l* av. le verbe ; dans le c. de Mélisey², *lo* est seul employé à Mélisey ; mais dans les communes du c. qui touchent à l'arr. de Remiremont, *illum* est passé à *lé*, *lè*. — En revanche, *lo* ne s'arrête pas au sud-est à la limite de l'arr. ; il pénètre sur le terr. de Belfort dans les c. de Giromagny (en particulier à Auxelles-Haut) et de Rougemont ; à Belfort, *lo* se maintient seulement après le verbe, il s'affaiblit en *le*, *l* av. le verbe ; à Grandvillars (c. de Delle) et à Bermont (c. de Belfort) on trouve après le verbe tantôt *le*, tantôt *lo*, mais *lo* avant ; cf. *le* dans toutes les positions à Fontaine.

Au centre de notre région, *lo* s'étend depuis le col d'Iseran, sur la frontière italienne, jusqu'aux environs de Lyon, à travers la Maurienne, une partie de la Tarentaise et le Dauphiné septentrional (nord de l'arr. de Grenoble, arr. de Saint-Marcellin, de la Tour-du-Pin et de Vienne). À l'ouest et au nord de ce domaine, où d'ailleurs *le* et *lou* forment des enclaves importantes, *lo* franchit le Rhône et partage avec *le* d'une part le Lyonnais et le Forez, d'autre part les Dombes et le Bugey. Sur la frontière italienne, *lo* occupe un point

1. Cf. *lo* à Beulotte-Saint-Laurent dans le même canton, d'après M. Passy, *loc. cit.*, X, 6.

2. M. Passy donne aussi *lo* pour Mélisey, *loc. cit.*, X, 12-15, mais *l* pour Tervuay dans le même canton, à côté de l'art. *lo*, X, 12.

de la vallée de l'Arve, la vallée supérieure de l'Isère jusqu'à Aime et la vallée de l'Arc jusqu'à la Chambre. On nous le signale en effet aus Houches (c. de Chamornix)¹ dans la 1^{re}, à Tignes, à Séez, à Bourg-Saint-Maurice² et à Aime dans la 2^e, à Lanslebourg, à Avrieux, à Valloire, à Saint-Michel-de-Maurienne et à la Chambre dans la 3^e; le cours inférieur de l'Arc, depuis Saint-Georges-d'Hurtières et la vallée de l'Isère depuis le canton de Moutiers jusqu'à l'entrée du fleuve dans le dép. de l'Isère appartiennent au domaine de *le*. Près de la frontière, à Planaise (c. de Montmélian), *lo* s'est affaibli en *le* avant le verbe, mais s'est maintenu après les impératifs. Dès qu'on pénètre, en descendant l'Isère, dans l'arr. de Grenoble, on retrouve *lo*, qui s'étend sur le nord de l'arr. On nous le signale, au nord du fleuve, dans le c. de Saint-Laurent-du-Pont (Saint-Laurent, Saint-Christophe-entre-Deux-Guiers, Saint-Pierre-de-Chartreuse) et dans une partie de celui de Voiron (Voiron³, mais *le* à Voreppe; à Chirens, *lo* se rapproche de *lou*). On le trouve encore sur les bords du fleuve, dans lès c. du Touvet (la Buissière, Sainte-Marie-d'Alloix, le Touvet, la Terrasse, Saint-Hilaire), d'Allevard (le Moutaret, Allevard, Saint-Pierre, Pinsot, la Ferrière), de Goncelin (Pontcharra, Tencin, Froges; à Hurtières *lo* se rapproche de *lou*), de Domène (Villard-Bonnot,

1. Partout ailleurs dans l'arr. de Bonneville on ne trouve que *le*; il est possible que *lo* n'existe plus aujourd'hui aus Houches: il n'est donné en effet que par notre correspondant de 1887; celui de 1899 emploie *le*.

2. Il faut ajouter le hameau de la Thuile dans la commune de Sainte-Foy, d'après une note de la *Gramm.* de Duret, p. 28; les textes de Pont en patois de la Tarentaise renferment aussi *lo*.

3. Ajoutez Saint-Nicolas-de-Macherin d'après Vial, *Vie d'un bon Curé*, *passim*.

Combe-de-Lancey, Saint-Jean-le-Vieux, le Versoud, Domène'), de Grenoble-E. (Bernin, Saint-Nazaire, Saint-Ismier, le Sappey), de Grenoble-N. (Proveysieux, Quaix), de Grenoble-S. (Bresson), de Sassenage (Noyarey, Saint-Nizier-de-Pariset); il faut y ajouter Vaulnaveys dans le c. de Vizille et Lans dans le c. du Villard-de-Lans. Mais *lo* n'atteint pas au sud les c. du Bourg-d'Oisans, de la Mure¹ et de Vif, qui appartiennent à *le* ou à *lou*, comme la plupart des communes du c. de Vizille. Le c. du Villard-de-Lans est situé dans la zone intermédiaire; le pronom y flotte entre *lo*, *lou* et *le*: à Autrans, *lo* d'après un corr., *lo* ou *le* av. le verbe et *lo* après les impératifs d'après deux autres; *lo* est donné par nos trois corr. de Méandre, mais la voyelle est intermédiaire entre *o* et *ou* d'après l'un d'eux; nos 4 corr. du Villard-de-Lans écrivent aussi *lo*, mais *o* est intermédiaire entre *o* et *ou* d'après le 1^{er}, entre *ó* et *ò* d'après le 2^e, entre *o* et *e* d'après le 3^e, le 4^e entent un son sourd, long, entre *ó* et *eu*, mais plus près de *o* que de *eu*². — Dans l'arr. de Saint-Marcellin, situé à l'ouest de celui de Grenoble, *le* et surtout *lou* dominant sur la lisière méridionale; *lo* nous est signalé à Saint-Bonnet-de-Chavagne (c. de Saint-Marcellin) et au nord à la Rivière, à Vatilieu, à Saint-Paul-d'Izeaux

1. L'influence de *le* qui domine au sud du canton, dans l'Oisans, se fait sentir à Domène: un corr. emploie *lo* ou *le*, un autre ne connaît que *le*.

2. *Lo* qui est donné par un de nos corr. de la Motte-d'Aveillans et de la Motte-Saint-Martin à côté de *lou* et de *le*, mais qui est inconnu aux quatre autres, est tout à fait exceptionnel.

3. On lit *lo* dans les textes de Gratien patois des c. de Domène, de Goncelin, de Grenoble-E. N. et S., de Sassenage, de Saint-Laurent-du-Pont, du Villard-de-Lans et de Voiron; il y a lieu de faire quelques réserves pour ces deux derniers cantons. Le texte du canton d'Allevard contient *le* et *lo*, celui du Touvet *le*.

et à la Forteresse dans le c. de Tullins, à Viriville et à Marcilloles dans le c. de Roybon, à Saint-Michel, à Sardieu, à Sillans et à Brezins dans le c. de Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs. Partout ailleurs, dans la zone intermédiaire, la qualité de la voyelle du pronom est assez incertaine : à Charnècles (c. de Rives), *lo* se rapproche de *lou*; un corr. de Penol (c. de Saint-Étienne) donne *lo*, un 2^e emploie *le*, mais donne *le* et *lo* comme formes de l'article; à Saint-Geoirs, *le* et *lo* coexistent; notre corr. de Tullins écrit tantôt *lo*, tantôt *le*, mais il nous prévient qu'il s'agit là d'un même son, qui flotte entre *o*, *e*, *ou*. Deux corr. de Vinay donnent *lo*, trois autres *le*; notre corr. de Varacieux (c. de Vinay) donne à la fois *lo* et *le*; enfin à Chattes (c. de Saint-Marcellin), on dit *le* d'après un corr., *lo* ou *le* d'après un autre, qui note par *o* un son indécis entre *o* et *ou*'. A l'ouest, *lo* s'arrête à la frontière de l'arr.; toutefois il n'est pas inconnu dans le c. du Grand-Serre (Drôme), où il nous est signalé à Montrigaud; mais à Saint-Bonnet-de-Valclérieux, où *lo* se rapproche de *lou*, on atteint le domaine de *lou*. — *Lo* domine dans l'arr. de la Tour-du-Pin, où *lou* et *le* n'apparaissent que dans quelques enclaves au centre; on trouve *lo* dans une partie du c. de Virieu (Oyeu, Charavines, le Pin, mais *lou* à Panissage et à Saint-Ondras), dans le c. de Saint-Geoire (Charancieu, Merlas, Montferrat, Velanne), aus Abrets, à Pressin et à Chimilin dans le c. du Pont-de-Beauvoisin (*le* et *lo* au chef-lieu, mais *lou* à Saint-André-le-Gaz); l'est du c. de la Tour du-Pin, la Chapelle, Dolomieu, Faverges et

1. Cf. *lo* dans les textes de Gratier en patois des c. de Rives, de Roybon, de Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs, de Tullins et de Vinay.

Saint-Clair appartiennent à *lo*, mais à Vasselin *lo* et *lou* d'après un corr., *lou* seulement d'après un autre, à Cessieu, *lo* d'après un corr., *lu* d'après un autre. On trouve encore *lo* dans la plupart des communes des c. de Crémieu, de Morestel et de Bourgoin, à Hières, à Saint-Hilaire-de-Brens, à Trept et à Veyssillieu dans le 1^{er}, au Bouchage, à Brangues, à Charette, à Moresstel, à Bouvesse-Quirieu où l'on emploie *lou* avec un *ou* plus ouvert qu'en français d'après un 2^e corr., et aus Avenières, où *lou* avec un *ou* « très adouci » n'est donné que par un corr. sur 4, dans le 2^e, à Frontonas, à Châteauvillain, aus Éparres, à Nivolas-Vermelle', dans le dernier. A l'est, *lo* dépasse un peu la limite de l'arr. de la Tour-du-Pin, puisqu'on le rencontre sur la lisière occidentale de l'arr. de Chambéry, à Saint-Genix, au Pont-de-Beauvoisin et aus Échelles ;' Saint-Thibaut-de-Couz (c. des Échelles) où *lo* et *le* coexistent est sur la limite de *lo* et de *le* ; le reste de l'arr. de Chambéry appartient à *le*. — L'arr. de Vienne est acquis tout entier à *lo*, sauf à l'ouest sur une bande de terrain parallèle au Rhône, où l'on emploie *le* et plus près du fleuve *lou*. La limite entre *lo* et *le* traverse les c. de Beaurepaire, de Vienne-S., de Vienne-N. et de Meyzieu : dans le 1^{er}, *lo* et *le* coexistent à Monsteroux-Milieu, à Pisieu et sans doute aussi à Revel (1^{er} corr. *lo*, 2^e *le*), tandis que *lo* est seul em-

1. Un autre corr. de Nivolas-Vermelle emploie à la fois *le* et *lo*. — Dans les textes de Gratier, on lit *lo* pour les c. de Crémieu, de Morestel et de la Tour-du-Pin, mais nos renseignements nous permettent d'affirmer que *lo* n'est pas employé partout dans ces cantons. Le texte en patois du c. du Grand-Lemps contient aussi *lo* ; mais les deux communes de ce canton pour lesquelles nous avons des renseignements, appartiennent l'une au domaine de *le*, l'autre à celui de *lou*.

ployé à Beaurepaire (2 corr.), à Saint-Barthélemy (2 corr.) et à Pommier (3 corr.). Dans le c. de Vienne-S. on dit *lo* à Estrablin et à Moidieu à l'est, mais aus Côtes-d'Arey le son de *o* est sourd et indécis, tenant de *e* et de *o* d'après un corr., de *e* et de *ou* d'après un autre. Dans le c. de Vienne-N. on trouve *lo* à Septème, *lou* à Chuzelles et entre ces deux communes, à Luzinay, *lo* d'après un corr., *lo* et *le* d'après un autre. Le c. de Meyzieu se partage de même entre *le* (Jonage) et *lo* (Chavanoz); à Jons *le* et *lo* av. le verbe, *le* après les impératifs; à Meyzieu *lo* d'après un corr., *le* d'après un autre qui donne pour l'article la forme *lo*; à Villette-d'Anthon la voyelle de *lo* a un son difficile à préciser, voisin à la fois de *o*, de *on* et de *ou* d'après notre corr. A l'est de cette zone intermédiaire, *lo* domine dans le c. d'Heyrieu (Diémoz, Heyrieu, Oytier, Saint-Georges-d'Espéranche, Saint-Just-Chaleysin, Saint-Pierre-de-Chandieu, Valencin) et dans une partie des c. de la Verpillière, de Saint-Jean-de-Bournay et de la Côte-Saint-André : on emploie *lou* au nord du 1^{er}, à Bonnefamille, à Colombier-Saugnieu, à Saint-Quentin, à Satolas, à Vaulx-Milieu, à la Verpillière, à Villefontaine; mais *lou* forme au sud, à Roche et à Saint-Alban, une petite enclave. Dans le 2^e, on trouve *lo* à Royas et à Saint-Agnin; mais à Saint-Jean-de-Bournay, *lo* ne se maintient qu'après les impératifs et s'affaiblit en *le* avant le verbe¹. L'ouest du c. de la Côte-Saint-André appartient à *lo* (Commelle, Faramans, Semons), mais l'est à *le* (Gil-

1. M. Ginon, dans ses *Rasimôte* en patois de Saint-Jean (Grenoble, 1891), emploie pourtant *lo* avant le verbe. Cf. encore *Rec. des Pat. gal.-rom.*, II, 278.

lonnay, la Côte); au Mottier, *lo* d'après un corr., *lo* ou *le* avec un *e* voisin de *o* d'après un autre¹.

A l'ouest de l'arr. de Vienne, *lo* occupe sur les frontières des dép. de la Loire et du Rhône une bande de terrain qui s'étend depuis le c. de Condrieu, au sud du Rhône, jusqu'à celui de Saint-Symphorien-de-Lay, dans l'arr. de Roanne. A l'ouest, *lo* semble atteindre à peine les bords même du fleuve de la Loire, et à l'est, il s'avance presque jusqu'à Lyon et à Villefranche. On emploie *lo* dans la Loire, à Saint-Joseph-de-Rivière (c. de Rives-de-Gier), à Viricelles (c. de Saint-Galmier), à Saint-Barthélemy-Lestra, à Essertines et à Montchal (c. de Feurs), à Sainte-Colombe (c. de Néronde), à Saint-Symphorien-de-Lay et à Fourneaux (c. de Saint-Symphorien). Le voisinage de *le* se fait sentir à Essertines, où *lo* tent à passer à *le*² et à Fourneaux, où *lo* est quelquefois supplanté par *le* avant le verbe; au delà de la Loire, en plein domaine de *le*, *lo* a laissé quelques traces: il s'emploie après les impératifs à Ailleux (c. de Boën), à Champoly (c. de Saint-Just-en-Chevalet), et à Saint-Didier-sur-Rochefort, où *lou* est plus fréquent; à Juré (c. de Saint-Just), où l'on n'emploie que *le* avant le verbe, *lo* après les impératifs est en train de s'affaiblir aussi, notre

1. Cf. *lo* d'après les textes de Gratier, dans les c. de Beaurepaire, d'Heyrieux et de Vienne-S., *le* dans les c. de la Côte-Saint-André, de Meyzieu, de la Verpillière, *lou* dans celui de Vienne-N., *le* et *lo* dans celui de Saint-Jean-de-Bournay; toutes ces formes se rencontrent effectivement dans les cantons cités, mais non dans toutes les communes de ces cantons.

2. Cf. *lo* dans les poésies de Roquille en patois de Rives-de-Gier.

3. Un peu plus à l'ouest, à Feurs, sur la Loire, on emploie *le*, d'après Gras, *Dict.*, 245.

corr. le note *lœ*, en indiquant pour *œ* un son intermédiaire entre *o* et *ou*. — Dans le Rhône, *lo* est signalé à Longes (c. de Condrieu), à Grézieu-le-Marché (c. de Saint-Symphorien-sur-Coise¹), à Montrottier (c. de Saint-Laurent-de-Chamousset), à Vaugneray², à Tarare, dans la majeure partie du c. du Bois-d'Oingt (Létra, Saint-Vérand, Ville-sur-Jarnioux, peut-être Châtillon-d'Azergues, dont le corr. emploie *lo* dans un exemple, *leu* dans les autres), enfin à Pouilly (c. d'Anse) et à Limas (c. de Villefranche³).

Le domaine dauphinois de *lo* n'est pas limité au Nord par le Rhône : *lo* franchit le fleuve sur deux points, à gauche et à droite du confluent de l'Ain, et s'étend dans les Dombes d'une part, dans le Bugey de l'autre, sur deux bandes de terrain disposées parallèlement du sud au nord et séparées par une autre bande de terrain où règne *le* qui les limite aussi à l'est et à l'ouest, tandis qu'au nord elles touchent à *lou*. Le domaine dombiste de *lo* touche à l'arr. de Vienne vers le confluent de l'Ain et du Rhône, où il comprend Saint-Maurice-de-Gourdans, Bourg-Saint-Christophe et Faramans (c. de Meximieux), entre le c. de Montluel et Rignieux-le-Franc, au nord-est du c. de Meximieux, qui appartiennent à *le*. Au centre de la Dombe, il se rétrécit singulièrement vers Bi-

1. Cf. *lo* dans un texte en patois de Grézieu, publié ici même, II, 288, et dans les *Notes* de M. Bruyère, *ibid.*, VII, 285; on trouve aussi *lo* dans un texte en patois de Saint-Symphorien, I, 107.

2. Cf. *lo* à Craponne, d'après N. du Puitspelu, *Dict.*, cx.

3. On trouve *lo* dans tous les textes en patois lyonnais depuis le XIII^e siècle jusqu'au commencement du XIX^e siècle. Actuellement, dans les environs immédiats de Lyon, sur les bords du Rhône et de la Saône, on emploie *le*; *lo* ne s'est conservé que dans la partie montagneuse du Lyonnais.

rieux et Marlieux (c. de Villars), où *lo* et *le* coexistent. Mais il s'élargit ensuite vers l'ouest, englobant Baneins et Ambérieux (c. de Saint-Trivier-sur-Moignans), pour atteindre la Saône à Trévoux, où *lo* peut s'affaiblir en *le* avant le verbe, et vers le nord où il atteint Neuville (c. de Châtillon), Mogneneins et Illiat (c. de Thoissey¹) et même Grièges (c. de Pont-de-Veyle); mais à Saint-Jean-de-Veyle, dans le c. de Pont-de-Veyle, à Chaveyriat, à Vandeins et à Vonnas, dans le c. de Châtillon, commence le domaine de *lou*. — Dans le Bugey, *lo* se comporte à peu près de même : dans le Bas-Bugey, son domaine se réduit à une étroite bande de terrain, entre Lagnieu et le c. de Pont-d'Ain à l'ouest; les c. de Belley, de Virieu et de Champagne à l'est, qui appartiennent à *le*, et comprennent Lhuis, Vaux (c. de Lagnieu), Arandas (c. de Saint-Rambert), l'Abergement-de-Varey (c. d'Ambérieu), Corlier (c. de Hauteville). Il s'élargit au nord en atteignant l'arr. de Nantua, où l'on emploie *lo* à Corcelles (c. de Brénod), à Saint-Alban (c. de Poncin²), à Ceignes (c. d'Izernore), à Brion et au Poisat (c. de Nantua), à Martignat (c. d'Oyonnax), à Saint-Germain-de-Joux et à Villes (c. de Châtillon-de-Michaille). A l'ouest, *lo* effleure à peine le c. de Pont-d'Ain, où l'on emploie *lo* et *le* à Pont-d'Ain, mais *le* seul à Druillat et à Tossiat; mais il couvre le c. de Ceyzériat entier (Ceyzériat, Villereversure, Grand-Corent) et s'avance ainsi, au milieu du domaine de *lou*, auquel appartiennent

1. A Pézieux, tantôt *le*, tantôt *lo*, ou plutôt une seule et même forme, dont la voyelle, au témoignage de notre corr., flotte entre *o*, *e* et *eu*.

2. Ajouter Jujurieux d'après M. Philippon, *Pat. de Jujurieux*, p. 39.

le c. de Bourg et Chavannes dans le c. de Treffort, jusqu'à Treffort, où *lo* semble être très voisin de *lou*¹. La lisière nord de l'arr. de Nantua (Izernore, Bouvent) appartient aussi à *lou*. A l'est, *lo* est passé à *le* dans une partie des c. de Brénod (Brénod, Petit-Abergement) et de Châtillon-de-Michaille (Arlod, Châtillon); mais il a laissé des traces dans le pays de Gex, où l'on emploie *le* avant le verbe, *lo* après les impératifs à Challex (c. de Collonges), à Thoiry et à Versonnex (c. de Ferney); à Lancrans (c. de Collonges), il s'emploie aussi quelquefois avant le verbe, tandis qu'à Vesancy (c. de Gex), *lo* s'affaiblit parfois en *lé* après les impératifs². — Au nord-ouest du pays de Gex, *lo*

1. Deux corr. écrivent *lo*; un 3^e donne une forme intermédiaire entre *lo* et *lou*.

2. Faute de textes assez nombreux, bien localisés et bien datés, on ne saurait dire à quelle époque *lo* ancien a fait place à *le* et à *lou* dans une partie de Bugey, de la Bresse et des Dombes; il semble toutefois que ce soit assez tard. Je relève *lo* dans les textes suivants, dont quelques-uns proviennent de régions, où actuellement on emploie *lou* ou *le*: XIII^e et XIV^e siècles, terriers de Mionnay (c. de Trévoux), de Miribel, de Maillisola (com. de Druillat, c. de Pont-d'Ain) et de Bâgé, publiés par M. Philippon ici-même, I, 11-57; aujourd'hui *lou* à Bâgé, *le* à Miribel et à Druillat, *lo* et *le* dans le c. de Trévoux; — *Lo Guemen* (1615), par B. Uchard de Pont-de-Veyle, aujourd'hui *lo* et *lou* dans le c. de Pont-de-Veyle; — *Noëls* de Bourg et des paroisses voisines, attribués à Brossard de Montanay (vers 1661), qui dans ses autres œuvres, *Dialogo* 1661, *Tican* 1675, emploie aussi *lo*, très rarement *le* emprunté au français; aujourd'hui *lou* dans le c. de Bourg; — *Noëls* de Pont-de-Vaux (1684) et complainte sur le *Temple de Reyssouze* (1685), aujourd'hui *lou* dans le c. de Pont-de-Vaux; — diverses chansons bressanes, publiées par Le Duc, d'après des manuscrits du XVIII^e siècle, mais dont la composition remonte sans doute plus haut: *J'ai perdu mon galant*, l'*Oiseau de Foissiat*, l'*Ébaude*; les *Quêteurs de Bresse* doivent être de la même époque. Les auteurs des *Lettres bressanes* publiées de 1845 à 1849 dans les journaux de Bourg, emploient encore *lo* à

s'est conservé, dans toutes les positions, à Bois-d'Amont et à Longchaumois (c. de Morez), à l'est de l'arr. de Saint-Claude, dont les autres communes appartiennent à *lou*.

A l'est de l'arr. de Nantua, au sud-est du pays de Gex, *lo* atteint le Rhône dans les c. de Châtillon-de-Michaïlle et de Collonges; on le retrouve encore à quelques kilomètres en aval, à Corbonod (c. de Seyssel), où d'ailleurs il se réduit à *l* avant le verbe, dans l'arr. de Belley, et sur la rive gauche, dans la Haute-Savoie, à Seyssel et à Bassy, où la même réduction est possible. Nous avons vu qu'il occupait au sud et à l'est de la Savoie des domaines importants; il n'a pas complètement disparu au nord et dans la Haute-Savoie: dans quelques communes, à Thonon et dans les villages voisins, dans l'arr. de Thonon, à Pers-Jussy (c. de Reignier), à Andilly (c. de Cruseilles), à Frangy, à Desingy (c. de Seyssel), dans l'arr. de Saint-Julien, à Doussard (c. de Faverges) et à Versonnex (c. de Rumilly'), dans l'arr. d'Annecy, à Grésy-sur-Aix (c. d'Aix) et à Saint-Girod (c. d'Albens) dans l'arr. de Chambéry, *lo* s'est maintenu après le verbe, tandis qu'il est passé à *lé*, *le*, *l* avant le verbe.

2^o *lou*

Illum a donné *lou* à l'est de notre région, depuis le centre de l'Ain jusqu'au cœur de la Haute-Saône, entre *le* à l'ouest, *lo* au sud et au nord et la frontière

côté de *ton* et de *le*. — Pour le Bugy, cf. *lo* dans le Noël de Nantua et dans celui de Belley, dont la date est incertaine; aujourd'hui *lo* dans le c. de Belley.

1. Cf. *lo* dans les poésies de J. Béard, en patois de Rumilly.

suisse à l'est. Quand on passe de la Dombes dans la Bresse, *lo* et *le* font brusquement place à *lou*; la limite linguistique se confond presque avec la limite administrative des arr. de Bourg et de Trévoux¹. Toutefois, *lou* empiète un pied sur ce dernier, où il occupe le nord du c. de Châtillon (Vonnas, Chaveyriat, Vandains, cf. *lo* à Neuville); par contre *lo* pénètre, comme on l'a vu, dans l'angle sud-ouest de l'arr. de Bourg, et le c. de Pont-d'Ain, au sud-est, appartient tout entier à *le*. Rappelons que le c. de Ceyzériat et une partie du c. de Treffort, à l'est de l'arr., font partie du domaine de *lo*. *Lou* occupe le restant de l'arr., c'est-à-dire Saint-Jean-sur-Veyle (c. de Pont-de-Veyle), le c. de Bâgé-le-Châtel (Bâgé, Manziat), de Bourg (Montcet, Peronnas, Viriat), de Montrevel (Saint-Martin, Montrevel), Chavannes-sur-Reyssouze (c. de Treffort²), les c. de Coligny (Salavre, Marboz, et d'après M. Clédât, Coligny), de Saint-Trivier-de-Courtes (Courtes, Lescheroux, Saint-Jean, Saint-Julien-sur-Reyssouze). Sur la lisière nord, le voisinage de *le*, qui domine dans l'arr. de Louhans, se fait sentir à Curciat-Dongalon, dont le corr. emploie à la fois *le* et *lou*. *Lou* franchit pourtant la limite de l'arr. de Bourg : on le trouve à Romenay (c. de Tournus); au

1. Je ne connais pas d'exemple ancien de *lou* en Bresse; il apparaît pour la 1^{re} fois dans la traduction de la Parabole, publiée dans la *Statistique de l'Ain* de Bossi (1808); cf. *lou* dans quelques-unes des chansons recueillies par Le Duc, le *Clerc de Mèziériat* 1840, l'*Ébaude nouvelle* 1848, *lo*, *lou* et *le* dans les *Lettres bressanes* 1845-49 recueillies par le même, *lou* dans les textes patois publiés par l'*Almanach bressan pour l'année 1854* et pour l'année 1859, dont l'auteur, A. Sirand, emploie le patois du c. de Châtillon.

2. Pour Treffort, voir ci-dessus, p. 279, note 1.

Miroir (c. de Cuiseaux), il n'apparaît qu'après le verbe, en position proclitique il s'affaiblit en *le*; la présence de l'article *lou* à côté de *le*, à Cuiseaux, fait croire que *lou* pronom n'y est pas non plus inconnu, bien que notre corr. ne le donne pas. A l'ouest de l'arr. de Bourg, la Saône sépare *lou* de *le*; c'est à peine si, sur la rive droite, on trouve quelques traces de *lou* : un corr. de Vinzelles (c. de Mâcon-S.) emploie *le* et *lou*, mais un 2^e seulement *le*; à Chânes (c. de la Chapelle-de-Guinchay), *lou* est de règle après le verbe, mais avant le verbe il s'affaiblit le plus souvent en *le*; notre corr. de Saint-Amour, dans le même canton, ne connaît que *le*, mais dans un texte publié ici même, I, 135, on lit *lôu*. A l'est de l'arr. de Bourg, par le c. de Treffort, *lou* pénètre dans l'arr. de Nantua, dont il occupe seulement la lisière nord. Izernore et Bouvent (c. d'Oyonnax); mais cf. *lo* à Ceignes (c. d'Izernore), dans le c. de Nantua et à Martignat (c. d'Oyonnax). De là il passe dans le Jura : la moitié environ de l'arr. de Lons-le-Saunier lui appartient : Saint-Amour, d'après M. Clédat, et Senaud (c. de Saint-Amour), Cézia (c. d'Arinthod), Dompierre et Plaisia dans le c. d'Orgelet, Barézia, Doucier et Soucia dans le c. de Clairvaux, Blye et Saint-Maur dans le c. de Conliège, Bornay dans le c. de Lons-le-Saunier; mais au nord de l'arr. et déjà dans une partie des c. de Conliège (Chille) et de Lons-le-Saunier (Trenal), on emploie *le*. A part une petite enclave de *lo* sur la frontière suisse (Bois-d'Amont, Longchaumois), l'arr. de Saint-Claude appartient tout entier à *lou* : Choux (c. des Bouchoux), Moirans et Montcusel (c. de Moirans), Saint-Laurent, Tancua (c. de Morez). *Lou* traverse du nord au sud le centre de l'arr. de

Poligny, dont l'ouest (c. de Poligny) et l'est (c. de Nozeroy) sont acquis à *le* ; on trouve *lou* à Sirod, à Supt et au Vaudioux dans le c. de Champagnole, à Foncine-le-Haut (c. des Planches'), à Cernans (c. de Salins), à Montigny (c. d'Arbois, mais *le* à Arbois), à Port-Lesnay (c. de Villers-Farlay). — Au nord-est du Jura, le domaine de *lou* s'élargit considérablement et comprend le département du Doubs tout entier¹ ; il ne faut excepter que Montancy-Brémontcourt, dans l'angle nord-est, et au sud quelques communes du c. de Mouthe (les Longevilles, Remoray), qui sont voisines du c. de Nozeroy, et où *le* et *lou* coexistent en position proclitique. — A l'ouest du Doubs, la limite de *lou* et de *le* coïncide avec celle des arr. de Besançon et de Dôle ; mais au nord du département, *lou* pénètre dans la Haute-Saône, dont il occupe la lisière méridionale : dans l'arr. de Gray, il est employé à Chambornay (c. de Marnay), à Gy, à Gézières et à Autoreille (c. de Gy), mais il n'atteint pas Montagney, Lieucourt, Sauvigney, Igny, qui appartiennent à *le* ; Bonboillon (c. de Marnay), où *lou* n'apparaît qu'après les impératifs, est dans la zone intermédiaire. Dans l'arr. de Vesoul, *lou* s'avance un peu plus au nord : on le trouve à Boulton, à Buthiers et à Cirey dans le c. de Rioz, à Montbozon et à Vy (c. de Montbozon), à Navenne et à Lavilleneuve (c. de Vesoul'), à Noroy et à Borey (c. de Noroy) ; Raze (c. de Scey), où *lou* est employé

1. Ajouter Crans, d'après un texte publié dans la *Recue*, IV, 54.

2. Voir les noms des communes dans la *Recue*, XIV, 183, 207-208.

3. Cf. *lou* dans la Parabole en patois de Vesoul, réimpression Favre, p. 35.

seulement après les impératifs, Grattery (c. de Port-sur-Saône), où le pronom est *le*, mais l'article *lou*, sont les points extrêmes où l'on trouve trace de *lou*. Dans l'arr. de Lure, Villersexel et Gouhenans dans le c. de Villersexel, Champey, Coisevaux et Étobon dans le c. d'Héricourt, Lyoffans dans le c. de Lure, appartiennent à *lou*; mais à Clairegoutte (c. de Champagny), dont le corr. n'emploie *lou* que dans un seul exemple, commence le domaine de *lo* qui couvre le restant de l'arrondissement. A l'est, *lou* s'arrête à la frontière du territoire de Belfort.

Le et *lo*, qui occupent le centre de notre région, séparent le domaine de *lou* que nous venons de décrire de celui qu'il occupe au sud, dans les départements de la Haute-Loire, de l'Ardèche, de la Drôme, de l'Isère et des Hautes-Alpes. Dans les trois arr. de la Haute-Loire, disposés parallèlement de l'ouest à l'est, *le* domine au nord, *lou* au sud'. La limite dans l'arr. de Brioude passe entre Blesle et Brioude, qui appartiennent à *le*, et la Voute-Chilhac, qui appartient à *lou*, puis elle remonte l'Allier jusqu'à la limite de l'arr. du Puy : les communes de la rive droite sont acquises

1. *Lou* apparaît pour la 1^{re} fois dans le Velay, en 1518, dans le *Mistère* de Claude Doleson, que nous a conservé l'annaliste Médicis; encore n'est-il employé que dans un seul passage, où le voisinage de *lo* sujet neutre a pu suffire pour faire passer *lo* régime à *lou*:

Certas, lo vy fort be me play

Car lo lou fay bon avalar (Médicis, II, p. 505).

Un autre texte, cité par le même Médicis (I, 150) et daté de 1428 ne contient que *lo*, et Doleson lui-même, ailleurs que dans le passage cité, emploie *lo* (II, 408). Mais au XVII^e siècle, dans les *Noëls* de Cordat (1631-1648), au XVIII^e siècle dans les comédies de A. Clet, on ne trouve que *lou*.

à *le*, celles de la rive gauche, Aubazat (c. de la Voute-Chilhac), Pinols, à *lou*. Elle coupe l'arr. du Puy de l'ouest à l'est, au sud des c. d'Allègre et de Vorey : on dit *lou* au Puy, à Coubon (c. du Puy-S.-E.), à Saugues¹, à Pradelles, à Saint-Étienne-du-Vigan (c. de Pradelles), à Cayres², au Monastier, à Freycenet-Latour (c. du Monastier), à Fay-le-Froid, à Champclause (c. de Fay), à Saint-Julien-Chapteuil et à Saint-Hostier (c. de Saint-Julien). Dans l'arr. d'Yssingeaux, *lou* n'occupe que l'angle sud-est. Tence, Saint-Voy et le Chambon (c. de Tence), mais *le* à Araules (c. d'Yssingeaux³). Au nord-est, dans les cantons de Montfaucon et de Monistrol, *lou* a laissé quelques traces : notre corr. de Saint-Julien-Molhesabate, dans le 1^{er}, ne connaît que *le*, mais on lit *lou* dans un texte publié par la *Revue des Langues romanes*, t. XXXIII, p. 395 sqq. ; notre corr. de la Chapelle-d'Aurec, dans le 2^e, emploie indifféremment *lou* ou *le*, et un texte en patois de Saint-Didier-la-Séauve, publié dans la *Romania*, VIII, 420, contient *lou* après le verbe. *Lou* franchit même au nord les limites de la Haute-Loire : à Bourg-Argental, dans la Loire, il n'apparaît qu'après les impératifs (*le* avant le verbe) ; notre corr. de Saint-Étienne l'emploie dans les mêmes conditions, mais dans les chroniques patoises publiées hebdomadairement par le journal *la Loire*, de Saint-Étienne, on

1. Cf. *lou* dans un texte publié par Smith, *Romania*, VIII, 415.

2. Cf. *lou* dans un texte en patois de Saint-Jean-la-Chalm (c. de Cayres), *Rev. d.L. rom.*, XIII, 217.

3. Cf. toutefois *lou* à Retournaguet (com. et c. de Retournac), non loin de la partie de l'arr. du Puy, où l'on emploie *lou*, d'après Smith. *Romania*, VIII, 416

trouve *lou* aussi bien avant qu'après le verbe¹. Il faut signaler encore quelques traces de *lou* un peu plus au nord, au milieu de *le* : *lou* après les impératifs et *le* avant le verbe, à Saint-Didier-sur-Rochefort (c. de Noirétable²) et à Saint-Rirand (c. de Saint-Haon, cf. l'article *lou*), *lou* dans toutes les positions à Saint-Haon³.

Redescendons vers le sud : l'Ardèche entière appartient à *lou*⁴ ; il faut excepter, dans l'angle nord, le c. de Serrières, où l'on dit *lu*. Ajoutons que notre corr. de Saint-Agrève déclare que l'on emploie indifféremment *lé* ou *lou* pour le pronom comme pour l'article : ce *lé* isolé est sans doute la forme française *le*, dont la voyelle a pris le son de l'*e* atone qui, dans cette région, correspond à notre *e* muet. — Sur la rive gauche du Rhône, *lou* couvre la majeure partie du département de la Drôme, à savoir les arr. de Nyons, de Montélimar et de Die entiers⁵, et dans celui de Valence, les c. de Lorient (Mirmande, Cliousclat, Lorient), de Valence (Beaumont⁶), de Chabeuil (Montmeyran, Chabeuil), de Saint-Jean-en-Royans et de

1. *Lou* se trouve déjà au XVII^e siècle dans les poésies de J. Chapelon (1648-1695).

2. Rappelons que dans un village voisin, à Juré, on emploie après le verbe une forme intermédiaire entre *lo* et *lou*. Voir plus haut, p. 276.

3. M. Blanchardon donne aussi *lou*, voir la *Recue*, XV, 52 ; notre corr. d'Ambierle (c. de Saint-Haon) ne connaît que *le*, mais on lit *lou* dans la *Chanson de la Vigne* en patois d'Ambierle, citée par F. Noël, *Légendes et Traditions forézienne* (Roanne, 1865), p. 163-166.

4. Voir les noms des localités dans la *Recue*, XIV, 266-269.

5. *Ibidem*.

6. Cf. *lou* dans la *Parabole* en patois de Valence, réimpr. Favre, p. 120-121.

Tain (Chanos-Curson, la Roche-de-Glun); il semble inconnu dans les c. de Romans et de Bourg-du-Péage, qui emploient *lu* ou *le*, au nord-est de l'arr. ; à Saint-Donat, *lou* est quelquefois remplacé par *lu* avant le verbe. Dans le c. de Saint-Vallier, Anneyron dit *lou*, mais Claveyson *le*; dans celui du Grand-Serre, Montrigaud se rattache au domaine de *lo*, qui couvre le Dauphiné septentrional, mais notre corr. de Saint-Bonnet-de-Valclérieux écrit *lo* ou *lou* avec une prononciation voisine de *low* très bref.

Tandis que sur la rive droite du Rhône, *lou* atteint à peine la limite septentrionale de l'Ardèche, sur la rive gauche, il franchit la frontière nord de la Drôme et s'avance jusqu'à Lyon : la bande de terrain qu'il occupe à l'ouest de l'arr. de Vienne est limitée à l'est par *le* et par *lo*. On nous signale *lou* dans une partie des c. de Roussillon (Chanas, Roussillon', de Vienne-N. (Chuzelles) et de Saint-Symphorien-d'Ozon (Ternay, Marennes et Chaponnay). Aus Côtes-d'Arey (c. de Vienne-S.), où la voyelle de *lou* est intermédiaire entre *e* et *ou* sourd, d'après un corr., entre *e* et *o* d'après un autre, au Péage-de-Roussillon, où c'est un *ou* fermé, qui se rapproche de *eu*, à Sonnay (c. de Roussillon), où le son de *ou* est très sourd et différent de celui du *ou* français, l'influence des formes voisines *le* et *lo* se fait sentir; il suffit de s'avancer un peu plus à l'est, pour trouver *le* à Revel, *le* et *lo* à Monsteroux-Milieu (c. de Beaurepaire), *lo* à Estrablin et à Septème, *lo* et *le* à Luzinay, *lo* à Saint-Pierre-

1. Ajouter Saint-Maurice-de-l'Exil, d'après les textes publiés par M. Rivière ici même, IV, 282, ou dans la *Recue des L. rom.*, XLI, p. 402-410.

de-Chandieu, *le* à Mions et à Corbas¹. — *Lou* pénètre encore dans le dép. de l'Isère, au point où la rivière de l'Isère rencontre la limite du dép. de la Drôme et occupe la lisière méridionale de l'arr. de Saint-Marcellin et le sud de l'arr. de Grenoble ; le nord et le centre de ces arr. appartiennent à *lo*, mais à l'est de celui de Grenoble *lo* et *lou* sont séparés par un petit domaine de *le*, qui s'étend du c. de Vif à celui du Bourg-d'Oisans. Nous avons déjà signalé les formes indécises que l'on rencontre dans la zone intermédiaire, dans les c. de Saint-Marcellin et du Villard-de-Lans, où le pronom flotte entre *lo* et *lou*². Les c. de Vif, de Vizille, de la Mure et du Bourg-d'Oisans appartiennent à la fois à *le* et à *lou*. Dans le 1^{er} on emploie *lou* au sud à la Cluze-et-Pasquier, mais *le* av. le verbe, *lou* ap. les impératifs au centre dans la commune du Gua. Le c. de Vizille se partage de même entre *lo* (Vaulnaveys) et *le* (Champagnier, Champ) au nord et au centre, et *lou* au sud à Laffrey ; à Vizille, *lou* et *le* semblent coexister : un corr. n'emploie que *le*, un autre tantôt *le*, tantôt *lou* ; à Saint-Jean-de-Vaux *le* av. le verbe, *lou* ap. le verbe (cf. art. *le* ou *lou*) ; à Saint-Georges-de-Commiers *le* av. le verbe, les exemples de la forme enclitique nous manquent. Notre corr. de N.-D.-de-Vaux au nord du c. de la Mure donne à la fois *le* et *lou*, et *le* est employé à côté de *lou* par deux corr. sur trois de la Motte-Saint-Martin. Dans le c. du Bourg-d'Oisans, *lou* n'apparaît qu'après le verbe à Auris, à Livet-et-Gavet et à Villard-Reculas ; avant le

1. Cf. *lou* dans les textes de Gratier en patois des c. de Roussillon, de Vienne-N. et de Saint-Symphorien-d'Ozon ; quelques communes de ces cantons appartiennent à *le* ou à *lo*.

2. Voir ci-dessus, p. 272, sq.

verbe, il s'est affaibli en *le*; un de nos corr. de la Garde donne *le* et *lou* av. le verbe, *lou* après, un 2^e ne connaît que *lou*. Au sud de cette zone intermédiaire, *lou* est général dans le c. de Pont-en-Royans (Saint-Just, Presles, Rencurel, dans le restant du c. de la Mure (Cholonge, Monteynard, la Mure, Nantes, Pierre-Châtel, Saint-Arey, Saint-Honoré, Villard-Saint-Christophe) et dans les c. du Monestier-de-Clermont (Gresse, Roissard, le Monestier, Saint-Paul, Treffort), de Clelles (Clelles, Lalley, Monestier du Percy, le Percy), de Mens (Cordéac, Cornillon, Lavars, Mens, Saint-Jean-d'Hérans, Saint-Sébastien, Tréminis), de Corps (Corps, Beaulin, Saint-Laurent, Sainte-Luce) et de Valbonnais (Valbonnais, Entraigues, Chantelouve)¹. Il reste à signaler au nord du département quelques enclaves de *lou* au milieu du domaine de *lo*; la plus importante est située au centre de l'arr. de la Tour-du-Pin et comprend Biol (c. du Grand-Lemps, mais *le* à Eydoche), Panissage et Saint-Ondras (c. de Virieu, mais *lo* à Oyen, au Pin, à Charavines), Saint-André-le-Gaz (c. du Pont-de-Beauvoisin, *lo* dans les autres communes), Saint-Didier-de-la-Tour (c. de la Tour-du-Pin, ailleurs *le* et *lo*); il faut y joindre Saint-Victor-de-Cessieu qui, placé sur la limite de *lou* et d'une enclave de *le*, emploie les deux formes. Vasselin (c. de la Tour-du-Pin), où *lou* doit peu différer de *lo*, puisque l'un de nos deux corr. écrit tantôt *lou* tantôt *lo*, et les Avenières (c. de Morestel), où *lou* « très adouci » n'est donné que par un de nos corr., les trois autres

1. Cf. *lou* dans les textes de Gratier en patois des c. de Clelles, de Corps, de Mens, du Monestier-de-Clermont, de la Mure, de Valbonnais et de Pont-en-Royans. M. Guichard, dans ses poésies en patois de Mens, emploie toujours *lou*.

écrivait *lo*, sont entourés de tous côtés par *le* et par *lo*. La section de Demptézieu de la commune de Saint-Savin (c. de Bourgoin), qui pour le restant de son territoire appartient à *lo* et à *le*, se rattache à une autre enclave de *lou*, qui comprend les communes de Roche et de Saint-Alban dans le c. de la Verpillière, à l'est de l'arr. de Vienne. *Lou* est isolé à Porcieu (c. de Crémieu), au nord de l'arr. de la Tour-du Pin ; toutefois il n'est pas inconnu dans une commune voisine, à Bouvesse-Quirieu : un corr. écrit *lo*, mais un autre *lou*, en indiquant, il est vrai, pour *ou* une prononciation plus ouverte que celle du *ou* français.

Du sud de l'Isère et de la Drôme, *lou* gagne les Hautes-Alpes où il occupe les arr. de Gap et d'Embrun entiers¹ et le sud-est de l'arr. de Briançon (Moline, c. d'Aiguille) ; au nord de ce dernier, il s'affaiblit en *le* avant le verbe, mais persiste après les impératifs à la Salle (c. du Monétier) ; il en est peut-être de même au Monétier et à Briançon, mais nos corr. ne nous ont transmis que la forme proclitique².

3° *lu*

La forme rare *lu* ne se rencontre guère que sur quelques points où les domaines de *le* et de *lou*, *lo* se touchent. C'est ainsi qu'on la signale au nord de l'Ar-dèche, à Serrières et à Charnas (c. de Serrières), et tout près de là, dans la Loire, à Lupé (c. de Pélussin)³.

1. Voir les noms des communes dans la *Recue*, XIV, 265-269.

2. Cf. *lou* avant le verbe dans les textes en patois de Briançon et du Monétier, publiés par Chabrand et de Rochas, *Pat. des Alp. Cott.*, p. 150 et 155.

3. D'après Teyssier, *Recueil de Poésies* (Saint-Étienne, 1863), p. 6.

Gras mentionne l'article *lu* en Forez, mais il ne connaît pas *lu* pronom, qui pourtant est employé après les impératifs (*le* av. le verbe) par notre corr. de la Fouillouse (c. de Saint-Héand). — *Lu* occupe encore l'est de l'arr. de Valence, où il voisine avec *lou*, *lo* et *le* : à Bourg-du-Péage, où son emploi est général, il se confond avec *lu* régime prépositionnel ; à Triors (c. de Romans), il est quelquefois remplacé par *leu* après les impératifs ; notre corr. de Saint-Donat l'emploie aussi, mais dans un seul exemple, il préfère *lou*. — Enfin, il est signalé à Cessieu, au centre de l'arr. de la Tour-du-Pin ; mais un 2^e corr. ne connaît que *lo*, *le*.

Sur quelques points du domaine de *le*, *lu* prend la place de *le* après les impératifs : à Dommartin, à Neufchâteau et à Barville (c. de Neufchâteau) au nord de l'arr. de Neufchâteau (Vosges) ; à Champlitte¹, à Oyrrières (c. d'Autrey), à Vellexon (c. de Fresnes), mais *le* et *lu* à Dampierre, à Germigney (c. de Gray) et à Bétoncourt² (c. de Vitrey) à l'ouest de la Haute-Saône ; à Cussy (c. de Lucenay), à Épinac, à Antully (c. d'Autun) et à Dezize (c. de Couches) sur la lisière nord de l'arr. d'Autun, à Toulon-sur-Arroux et à Bourbon-Lancy dans l'arrondissement de Charolles, dans la Saône-et-Loire. Dans toutes ces communes, sauf à Bourbon-Lancy, *lu* régime direct après les impératifs se confond avec *lu* régime prépositionnel.

1. Mais *le* avant et après le verbe dans la *Par.* en patois de Champlitte, Favre, p. 37.

2. Cf. *l* avant le verbe, *lû* après le verbe à Bourberain (Côte-d'Or), d'après M. Rabiet.

4^e *lé, lè*

Lé, lè est aussi rare que *lu*. Adam a rencontré *lé* dans l'angle sud-est des Vosges¹, et c'est en effet dans cette région, au sud de l'arr. de Remiremont, qu'il nous est signalé. Nos deux corr. du Val-d'Ajol (c. de Plombières) s'accordent à donner *lè*²; de nos trois corr. de Saulxures un seul écrit *lé*, les autres emploient *le* ou *l*, quelquefois *lo*. Mais la majeure partie du c. du Thillot est acquise à *lé*, notamment Bussang et le Thillot; à Ramonchamp et au Ménil-Thillot, *lo* et *lé* sont également employés. Il faut y joindre le nord-est du c. de Mélisey (Haute-Saône), Miélin, Servance, Haut-du-Them, où le *é* de *lé*, très fermé, tend à passer à *i*.

Lè est isolé à Chille dans le Jura, sur la limite de *lou* et de *l*; de même à Ameugny et à Malay (arr. de Mâcon, S.-et-L.) où il ne s'emploie qu'après le verbe (*le* avant). Mais dans les Savoies *lé*, souvent réduit à *l* en position proclitique, occupe un territoire plus étendu, enclavé au milieu de *le*: on le trouve à Argnonnet et à Marcellaz dans l'arr. d'Annecy, à Crusilles dans l'arr. de Saint-Julien, à Faverges (arr. d'Annecy) et à Saint-Offengues-Dessous (arr. de Chambéry); il paraît coexister avec *le*; à Frangy et à Andilly (arr. de Saint-Julien), il ne s'emploie qu'avant le verbe et fait place à *lo* après les impératifs; il en est de même à Grésy-sur-Aix, où d'ailleurs *le* s'emploie aussi.

1. Il y joint Hennezel (c. de Darney), au sud de l'arr. de Mirécourt.

2. M. Passy a entendu *lè* au Val-d'Ajol, voir la *Revue*, X, 5.

5° *leu*, *le*

La forme française *le* règne sans partage sur la bande occidentale de notre région, c'est-à-dire sur l'ouest des Vosges et de la Haute-Saône, sur le nord du Jura et sur la Saône-et-Loire entière, sur l'ouest de la Loire, sur le nord de la Haute-Loire. Au centre même et à l'est, elle se glisse entre les domaines de *lo* et de *lou*, pour y supplanter ces formes tantôt dans tous leurs emplois, tantôt seulement avant le verbe.

Dans les Vosges, dont le centre et l'est appartiennent à *lo*, *le* domine à l'ouest dans l'arr. de Neufchâteau; il y cède quelquefois la place à *lé* ou à *lu* comme on l'a vu plus haut, mais dans un grand nombre de communes, à Coussey et à Autreville (c. de Coussey), à Aroffe et à Rouvres (c. de Châtenois)¹, à Landaville et à Mont (c. de Neufchâteau)², à Lamarche et à Ainvelle (c. de Lamarche), c'est *le* ou la forme réduite *l* que l'on emploie. Il empiète même sur l'arr. de Mirécourt, où on le trouve à Remoncourt et à They (c. de Vittel)³, à Bleurville (c. de Monthureux); il rencontre *lo* à Avrainville et à Avillers (c. de Charmes) et à Attigny⁴ (c. de Darney).

Dans la Haute-Saône, l'arr. de Gray appartient presque tout entier à *le* : Suaucourt (c. de Champlitte), Fédry et Roche-et-Raucourt (c. de Dampierre), Auvet (c. d'Autrey), Igny, Sauvigney et Apremont (c. de

1. Ajouter Houécourt, d'après Adam.

2. Ajouter Brechainville, d'après Adam.

3. Ajouter Vittel, Lignéville (c. de Vittel) et Circourt (c. de Dompierre), d'après Adam.

4. Adam ne donne que *le* pour Attigny. Voir plus haut, p. 238.

Gray), Broye, Lieucourt et Montagney (c. de Pesmes); çà et là, dans quelques communes citées plus haut, p. 291, *le* fait place à *lu* après le verbe; mais l'angle sud-est (c. de Gy et de Marnay) appartient à *lou*: Bonboillon (c. de Marnay), qui emploie *le* avant le verbe, *lou* après les impératifs, est sur la limite, cf. p. 283. Le nord et l'ouest de l'arr. de Vesoul rentrent aussi dans le domaine de *le*: Venissey et Baulay (c. d'Amance), Jussey, Cornot (c. de Combeaufontaine), Neuville-lès-la-Charité (c. de Scey); quelques communes situées sur la limite de *le* et de *lo*, de *le* et de *lou* ont été citées p. 270 et p. 284.

Dans le Jura, *le* couvre l'arr. de Dôle entier', le nord-ouest de l'arr. de Poligny (Arbois, Aumont, Champrougier) et le nord de l'arr. de Lons-le-Saunier: Saint-Lothain (c. de Sellières), Quintigny (c. de Bletterans), Trenal (c. de Lons-le-Saunier), cf. p. 282.

Le département de Saône-et-Loire rentre tout entier dans le domaine de *le*; nous avons pourtant signalé çà et là quelques restes de *lou* p. 282, de *lu* p. 291, et quelques traces de *lè* p. 292; aus Guerreaux et à Saint-Agnan dans le c. de Digoin, à Curdin et à Rigny dans le c. de Gueugnon, on emploie *le* avant le verbe, *leu* après les impératifs.

Dans le Rhône, *le* s'avance jusqu'à Villefranche et couvre, au nord du département, les c. de Monsols (Trades, Ouroux, Saint-Bonnet-de Bruyère), de Beaujeu (les Ardillats, Chirouble, Juliéna, Quincié), de Belleville (Cercié, Charentay, Odenas, Saint-Lager);

1. Foulmay et Vincent (c. de Chaumergy), Chaussin, Tavaux et Molay (c. de Chemin), Our (c. de Dampierre), Gevry (c. de Dole), la Loye et la Vieille-Loye (c. de Montbarrey), Offlanges (c. de Montmirey).

de Lamure (Claveisolles), de Thizy (Cours, Pont-Trambouze), une partie des c. de Villefranche (Vaux, Blacé) et du Bois-d'Oingt (Chamelet, Châtillon-d'Azergues, qui emploie aussi *lo*, est sur la limite), et Saint-Marcel-l'Éclairé dans le c. de Tarare; à Saint-Lager et à Chamelet *le* est plus accentué qu'en français avant et après le verbe; il en est de même à Charentay et à Châtillon-d'Azergues: nos corr. de ces deus communes écrivent *leu*.

Dans la Loire, *lo* occupe la lisière orientale du département; ailleurs, nous avons relevé quelques traces de *lo* et de *lou'*, mais c'est *le* qui domine. On le trouve à Belmont et au Cergne (c. de Belmont), à Pouilly et à Nandax (c. de Charlieu), à Perreux, à Saint-Cyr-de-Favières (c. de Saint-Symphorien-de-Lay), à Urbise et à Changy (c. de Lapacaudière), à Ambierle (c. de Saint-Haon)¹, à Villemontais (c. de Roanne), à Saint-Georges-de-Baroilles (c. de Saint-Germain-Laval) dans l'arr. de Roanne, aus Salles (c. de Noirétable), à Chalain-d'Uzore, à Moingt et à Savigneux (c. de Montbrison)², à Margerie (c. de Saint-Jean-Soleymieux), à Chambles (c. de Saint-Rambert), à Estivareille et à Rozier (c. de Saint-Bonnet-le-Château)³ dans l'arr. de Montbrison; à Saint-Héand, à Saint-Chamond et à Izieux (c. de Saint-Chamond), à Firminy (c. du Chambon) dans l'arr. de Saint-Étienne.

On a vu plus haut que le sud de la Haute-Loire ap-

1. Voir plus haut, p. 276 et 285, sq.

2. Voir plus haut, p. 286, note 3, et cf. *le* dans un texte en patois de Saint-Haon et de la Côte-de-Renaiss, publié par Gras, p. 263.

3. Ajouter, d'après Gras, Montbrison et la plaine de Montbrison p. 234 et 237, et sur la rive droite de la Loire, Feurs, 245.

4. Ajouter Usson, d'après Gras, p. 201.

partenait à *lou*; on a fixé les limites de ce domaine et cité quelques communes de la zone intermédiaire où *le* et *lou* se rencontrent¹. *Le* est seul employé au nord du département, à Bas et à Boisset (c. de Bas), à Araules (c. d'Yssingaux) dans l'arr. d'Yssingaux, à Craponne, à Saint-Georges-Lagricol et à Chomelix (c. de Craponne), à Vorey, à Saint-Vincent (c. de Saint-Paulien) et à Vernassal (c. d'Allègre) dans l'arr. du Puy, à la Chaise-Dieu et à Julliangues (c. de la Chaise-Dieu), à la Chomette, à Collat, à Domeyrat et à Frugières-le-Pin (c. de Paulhaguet), à Saint-Arcons-d'Allier (c. de Langeac), à Cerzat (c. de la Voûte-Chilhac), à Brioude, à Auzon et à Blesle dans l'arr. de Brioude.

Sur les domaines que *lo* et *lou* occupent au centre et à l'est de notre région, *le* forme quelques îlots d'étendue variable. L'un d'eux est situé au sud-est des Vosges dans l'arr. de Remiremont, entre *lo* et une petite enclave de *lé*; il comprend Remiremont, Basse-sur-le-Rupt et la Bresse² (c. de Saulxures), où *le* se réduit souvent à *l*; à Saulxures, les trois formes *lo*, *lé* et *le* paraissent coexister³. — Montancy-Brémontcourt (c. de Saint-Hippolyte), dans l'angle nord-est du Doubs, se rattache au nord de la Suisse romande, où *le* est la forme usuelle et au territoire de Belfort, où *le* est fréquent avant le verbe³. Le reste du département appartient à *lou*; toutefois au sud, à Remoray et aus Longevilles (c. de Mouthe), *le* est employé concurremment avec *lou*, mais seulement avant le verbe; tout

1. Voir plus haut, p. 284, sq.

2. Cf. *le* dans les textes publiés ici même par M. Hingre, t. I, II et III.

3. Voir plus haut, p. 269.

près de là, à Nozeroy et à Cerniébaud, à l'est de l'arr. de Poligny (Jura), *le* est seul connu.

C'est au centre de notre région que se trouvent les enclaves les plus importantes de *le*, dans le Rhône, dans l'Ain, dans les Savoies et dans l'Isère. Tandis que *lo* s'est maintenu dans la partie montagneuse du Lyonnais, il s'est affaibli en *le* aus environs de Lyon sur les bords du Rhône et de la Saône, à Givors, à Mornant, à l'Arbresle, à Limonest, à Dardilly et aus Chères (c. de Limonest), à Charnay et à Liergues (c. d'Anse)¹ De l'autre côté de la Saône, il occupe dans l'Ain² trois bandes de terrain disposées parallèlement du sud au nord et séparées par les domaines de *lo* signalés plus haut : la 1^{re}, sur les bords mêmes du fleuve, comprennent Reyrieux et Montanay dans le c. de Trévoux : à Trévoux même et plus au nord à Peyzieu (c. de Thoissey) *le* et *lo* se mêlent³ ; au sud *le* atteint le Rhône à Miribel (c. de Montluel)⁴. La 2^e va de Rignieux-le-Franc (c. de Meximieux) et de Lagnieu au sud jusqu'au c. de Pont-d'Ain, dont la majeure partie (Druillat, Tossiat) appartient à *le* ; mais Pont-d'Ain, qui est sur la limite de *le* et de *lo* emploie les deux formes ; à l'ouest Birieux et Marlieu touchent, comme on l'a vu p. 278, au domaine

1. Cf. *leu* à Couzon (c. de Neuville), d'après une chanson du XVIII^e siècle, publiée par N. du Puitspelu.

2. *Le* apparaît pour la 1^{re} fois en Bresse au XVII^e siècle, dans les œuvres de Brossard de Montanay (*Dialogo* 1661, *Tican* 1675), mais *lo* est plus fréquent et *le* paraît être un emprunt au français. Cf. toutefois *le* dans la version bressane de la *Chanson du duc de Savoie*, que Puitspelu place entre 1690 et 1708. Aujourd'hui on emploie *lou* dans la Bresse, *le* et *lo* dans les Dombes et dans le Bugéy.

3. Voir plus haut, p. 278, note 1.

4. Cf. *le* dans les *Lettres dombistes* (1863-1872) du recueil de Le Duc.

de *lo*. En continuant à s'avancer vers l'est, après avoir franchi une bande de terrain acquise à *lo*, on atteint dans le Bugey méridional, le Valromey et le pays de Gex, le 3^e domaine de *le*. Les c. de Belley (Belley, Cressin-Rochefort, Peyrieu, Chazey-Bons, Massigneu-de-Rives)¹, de Virieu (Saint-Martin-de-Bavel, Virieu), de Seyssel (Culoz, mais à Corbonod *lo* après le verbe), de Champagne (Ruffieu, Fitignieu, Sutrieu), les c. de Hauteville (Cormaranche², Hauteville, mais *lo* à Corlier), de Brénod (Brénod, le Petit-Abergement, mais *lo* à Corcelles) et de Châtillon-de-Michaille (Arlod, Châtillon) en font partie. *Le* est employé partout dans le pays de Gex³, mais c'est seulement à Divonne, à Gex, et à Échenevex (c. de Gex) qu'il est employé avant et après le verbe; ailleurs *lo* n'a pas complètement disparu. Voir plus haut, p. 279.

A l'est de l'arr. de Belley, *le* franchit le Rhône et occupe les deux départements de la Savoie et de la Haute-Savoie presque entiers : mais, comme on l'a vu, *lo* domine dans la Maurienne, dans la Tarentaise, dans la vallée supérieure de l'Arve, dans quelques communes de l'arr. de Chambéry, voisines du dép. de l'Isère⁴; on a signalé aussi quelques cas de *lè*⁵. *Le* s'emploie partout ailleurs, c'est-à-dire dans les arr. de Thonon, de Bonneville et d'Albertville entiers⁶, à

1. Brillat-Savarin dans *Notre Benoîte*, A. Greffe (mort en 1847) dans ses poésies et le P. Froment dans ses fables, emploient *le*.

2. Cf. *le* dans la traduction de la *Benoîte* en patois de Cormaranche, publiée au tome I, p. 133, de la *Recue*.

3. Je trouve aussi *le* dans le texte en patois du pays de Gex que renferme le recueil de Le Duc.

4. Voir plus haut, p. 271.

5. Voir plus haut, p. 292.

6. Voir les noms des localités dans la *Recue*, XIV, 7, 17, 18, 19; à Thonon, après le verbe, on trouve tantôt *le*, tantôt *lo*.

Ambilly (c. d'Annemasse), aus Esserts-Esery (c. de Reignier) et à Saint-Julien dans l'arr. de Saint-Julien ; il se réduit à *l* à Alby, à Veyrier et à Meythet dans l'arr. d'Annecy ¹, à Albens dans l'arr. de Chambéry. Dans ce dernier lui appartiennent encore Chindrieux (c. de Ruffieux), Yenne, Aix-les-Bains, Drumettaz-Clarafond (c. d'Aix), le Châtelard, Lescheraines (c. du Châtelard), la Motte-Servolex, Saint-Jean-d'Arvey (c. de Chambéry-N.), la banlieue de Chambéry (Croix-Rouge) ², Saint-Pierre d'Albigny, Chamoux. Montmélian, les Mollettes (c. de Montmélian) et la Rochette. Il faut y joindre le sud de l'arr. de Moutiers (les Avanchers, Bozel), et le nord de l'arr. de Saint-Jean-de-Maurienne (Aiguebelle ³, Saint-Georges d'Hurtières). Albanne, au sud de ce dernier, se rattache plutôt à un autre domaine de *le* qui occupe le Briançonnais et l'Oisans entre *lo* au nord dans la Maurienne et au centre de l'arr. de Grenoble et *lou* dans l'arr. d'Embrun et sur la lisière méridionale de l'arr. de Grenoble. On trouve en effet *le* dans l'arr. de Briançon au Monétier et à Briançon ⁴, dans l'arr. de Grenoble au Bourg-d'Oisans, au Fréney, à Oz et à Vaujany (c. du Bourg-d'Oisans) : mais dans le restant du c. du Bourg-d'Oisans, à Auris, à la Garde, à Livet-et-Gavet, à Villard-Reculas *le* n'apparaît qu'avant le verbe, après les impératifs on emploie *lou*. Il en est de même à l'ouest de l'Oisans, dans une partie des c. de Domène, de Vizille, de la Mure, de Vif, du Villard-de-Lans et dans l'arr. de Saint-Mar-

1. Cf. *le* dans la Parabole en patois de Thônes, citée dans la *Statistique du Mont-Blanc* (1807), p. 307.

2. Cf. *le* dans la Par. en patois des Beauges, *ibid.*, p. 304 sqq.

3. Cf. *le* dans la Par. en patois d'Aiguebelle, *ibid.*, p. 304 sqq.

4. Cf. plus haut, p. 290.

cellin, qui forment une zone intermédiaire entre *lou* et *lo*¹. *Le* n'a complètement remplacé *lou* et *lo* qu'à Champ et à Champagnier dans le c. de Vizille, à Saint-Romans (c. de Pont-en-Royans), à Izeaux (c. de Rives) et à Voreppe (c. de Voiron). A ce domaine de *le* se rattachent, dans la Drôme, Châtillon-Saint-Jean (c. de Romans) et Claveyson (c. de Saint-Vallier). Dans l'arr. de Vienne, *le* occupe une situation semblable entre *lou* qui longe le Rhône et *lo* qui domine au centre et à l'est; nous avons déjà cité p. 274 les communes des c. de Beaurepaire, de Vienne-S. et N. et de Meyzieu, où l'on rencontre *le*, le plus suvent à côté de *lo*; il est seul connu à Corbas et à Mions au nord du c. de Saint-Symphorien-d'Ozon. — Il faut signaler encore dans les arr. de Vienne et de la Tour-du-Pin deux ou trois ilots peu étendus de *le* au milieu du domaine de *lo* et dans le voisinage des enclaves de *lou* signalées déjà dans la même région : le moins important est situé dans le c. de Saint-Jean-de-Bournay et ne paraît comprendre que le chef-lieu du canton², entre Royas à l'ouest et Saint-Agnin à l'est, qui emploient *lo*. Un autre ilot, un peu plus important, est formé par quelques communes du c. de la Côte-Saint-André (Gillonay, la Côte) et par Eydoche qui appartient au c. du Grand-Lemps, limitrophe du précédent; au Mottier³ dans le c. de la Côte-Saint-André, *le* apparaît quelquefois à côté de *lo*, qui est seul employé dans les autres communes du canton. Il faut traverser l'enclave de *lou*, située au nord-est d'Eydoche pour trouver aux alentours de la Tour-du-Pin un autre petit

1. Voir plus haut, p. 272, sq. et 288.

2. Cf. p. 275, note 1

3. Cf. p. 276.

domaine de *le* : Vignieu et Saint-Jean-de-Soudain dans le c. de la Tour-du-Pin, Saint-Chef et Saint-Savin dans le c. de Bourgoin se servent exclusivement de *le* ; quelques communes, Saint-Victor-de-Cessieu, Nivolas-Vermelle connaissent à la fois *le* et *lou* ou *lo*¹. *Le* est isolé à l'est de l'arr. au Pont-de-Beauvoisin, où d'ailleurs *lo* s'emploie aussi ; mais au nord, Vertrieu, qui est acquis à *le*, n'est séparé que par le Rhône du c. de Lagnieu (Ain) où *illum* > *le*².

L. VIGNON.

1. Voir plus haut, p. 274 et 289.

2. Cf. *le* d'après les textes de Gratier dans les c. du Bourg-d'Oisans, de Bourgoin, de la Côte-Saint-André, de Meyzieu, du Pont-de-Beauvoisin, de Saint-Jean-de-Bournay, de la Verpillière, de Vif et de Vizille ; nos renseignements prouvent qu'aucun de ces cantons n'appartient tout entier à *le*.

ÉTYMOLOGIES

FR. ET PROV. **biais** = ***bifasius**

Le *Dictionnaire Général* — se conformant sans doute aux notes posthumes de Darmesteter — donne toujours pour l'adj. *biais* l'étymologie connue, tirée de *bifacem*. Cette étymologie est loin d'être bonne au point de vue du sens ; elle est inacceptable, au point de vue phonétique, puisque le provençal a également la forme *biais*. M. Thomas l'a reconnu depuis dans ses *Essais de Philologie française* (p. 256), et, pour obvier à la difficulté, il a proposé un type **biasius* tiré de *ansa*. Satisfaisante par rapport aux lois de la phonétique, cette solution ne me paraît cependant pas être la véritable. Tout d'abord, M. Thomas avoue que le sens ici encore fait obstacle, et que « le problème de sémantique à résoudre est le même ». Ce que je ne m'explique pas bien, c'est pour quelle raison il récuse à priori tout type offrant une *f* intervocalique : il me semble au contraire que l'effacement de cette *f* (passée à *v*) doit résulter d'une dissimilation entre labiales, et que les formes *viande* (= *vivenda*), vfr. et prov. *viaz* (= *vivacius*) en démontrent suffisamment la possibilité.

Ceci posé, je n'hésite point pour ma part à rattacher l'adj. *biais* au lat. *bifarius*, dont le sens cadre parfaitement avec celui de notre mot (cf. notamment l'adv. *bifariam* « de deux côtés, dans deux directions »). Premier motif. Reste la forme, qui n'est embarrassante

qu'en apparence. Les étymologistes ont reconnu depuis longtemps que *bifarius* était tout simplement une adaptation latine du grec διφάσιος. Or, étant donné les hésitations sur l'emploi de *s* ou *r* médiales suivies d'un *i* atone (voir à ce sujet Riemann et Gœlzer, I, p. 219), on peut admettre sans peine que, à côté du classique *bifarius*, le peuple s'est servi d'une forme similaire **bifasius*, et c'est précisément celle-là que nous retrouvons en Gaule. Cette solution me semble assurée, et je ne pense pas qu'on puisse élever contre elle aucune objection sérieuse. Comme j'ai été le premier, je crois, à la proposer dans mon *Précis historique de Phonétique française* (nouv. édit., p. 183), je tenais à la justifier ici d'une façon un peu plus explicite.

E. BOURCIEZ.

LE FRANÇAIS **quenouille**

L'opinion qui prévaut jusqu'ici à propos de cette étymologie est indiquée par les deux articles suivants :

1° Scheler, sous ce mot : « Ital. *conocchia*, du bas-lat. *conucula*, lequel est pour *colucula*, diminutif du lat. *colus*. On a conservé le *l* naturel dans le bourg. *quelogne* et le champ. *coloigne*. — L'allemand *kunkel* a la même origine. »

2° Dictionnaire Hazfeld-Darmesteter-Thomas, sous ce mot : « Du lat. populaire **conucla*, forme dissimulée de **colucla* pour **colucula*, diminutif de *colus*, devenu *conoille*, *conouille*, *quenouille*. »

Comme le reconnaît très justement M. Scheler, *quenouille* est inséparable au point de vue de l'origine

du nouveau-haut-allemand *kunkel*, f. (vieux-haut-all. *chunchala* et *chonachla*), dont le sens premier n'est pas « tige de la quenouille », mais bien « tige garnie du maillot de lin ou de chanvre d'où sera tiré le fil » (Dict. Grimm, au mot *kunkel*, II, a). Or, *kunkel* est inséparable à son tour de l'all. *knocke*, f. (pour **kenocke*) qui signifie « tortis de filasse ou d'étoupes ». Ce rapprochement tranche la question : *quenouille*, à rapprocher surtout de *chonachla*, **chonochla* (cf. ital. *conocchia*), appartient à la famille de *kunkel* et *knocke*, et n'a pas de rapport étymologique avec le lat. *colus*. Quant aux formes comme *quelogne*, ce sont elles qui ont substitué *l* à *n*, au lieu du changement inverse qu'on suppose pour expliquer le *n* de *quenouille*.

P. REGNAUD.

PATOIS DE SANCEY, DE MESNAY ET DE VITTEAUX

CORRECTIONS ET ADDITIONS¹

AMASSER, èmèsse; èmèssou M¹. — ARCHE, artze M. — ARÊTE, èrèto M. — ASSAISONNER, ansèzunou M¹. — AUGE, ouqdzou M. — AVANCER, ètre èmouti M. — AVOINE, Dans le patois de Poligny.

BALAI, rmèsse M. — BALLE (*de blé*), bôlo de poyetè M. — BARRE, bâro M. — BAS, BASSE, ba, basso M. — BÉCASSE, bègasse M. — BELETTE, bolto M. — BÊTE, bête M. — BORNE, bouôno M. — BUIS, boui M.

CAHIER, cayè M. — CHAIRE, tséro M. — CHAISE, tsère M. — CHANDELLE, tsandulo M. — CHÂTEAU, tsèttio M. — CŒUR, tieur M. — COMMANDER, kmandé M. — COMPTER, se rèfié M. — CONFITURE, kèniado M. — CORNER (*v.*), couône M. — COUSIN, cousèn M.

DÉBALLER, déboulou M. — DEGRÉ, martse M.

ÉCALER, ètsèyl M. — ÉCARTER, ècarté, M. — ÉCORCE, ècouocho M. — ÉCRASER, ècrèsé M. — ENCORE, oncou M. — ÉTOURNEAU, ètounio M.

FALLOIR, foyu M. — FEMELLE, f'mélo M. — FILLEUL, fieu M. — FORGE, fouordze M. — FOUET, so courdzio M.

1. Voyez notre *Revue*, t. XIII, p. 104, t. XIV, pp. 23 et 61. Rappelons que les auteurs du travail ici corrigé et complété sont M. É. Nédéy pour le patois de Sancey, M. F. Papillard pour le patois de Mesnay, et M. F. Hutinel pour le patois de Vitteaux.

2. Voir t. XIV, p. 38, l'observation sur la désinence de ces premières personnes dans le patois de Mesnay.

GARÇON, bouébou M. — GROSEILLE, gresélo M. —
GUERRE, gâro M.

HIVER, iva M.

INCORRIGIBLE, èncouridziblou M.

JOINDRE, dzouèndre M.

LAME, lamo M. — LÈCHE, n., lètse M. — LÉCHER, lètso M.

MAIN, dzounèyo M. — MALADIE, maladi M. — MALHEUR,
maleur M. — MERDEUS, merdeu M. — MEURTRIR, tôle M. —
MINE (*faire la grosse*), mourèyi M. — MURE, mouron M. —

NICHÉE, nitsio M. — NOIS, bromado M. — NU-PIEDS, pi
dètso M.

ORGE, ouordzou M. — ORGE *perlé*, *grué*, gru M.

PAIN BÉNIT, pèn b'ni M. — PAIR, pér M. — PALETTE,
polto M. — PERTUIS, patu M. — PISSENLIT, psanli M. —
POINTE, pouènto M. — PRÊCHER, prètse M. — PROCESSION,
pochèssion.

QUILLE, fère rampio M.

RABOT, robo M. — RACLER (*instrument pour*) rèk^yero M. —
RAME, rāmo M. — RETOURNER, repiké M.

SORTIR, soutisse M. — SORTIR *de terre*, trezi M. —
2. SOUFFLET, coyo f. M.

TAQUINER, tsarkegni M. — TISANE, tisènno M.

VEAU (*viande de*), viando de vio M.

Erratum du Supplément, t. XIV, p. 61

ACCROUPI, ètoupi M.

BARRÉ, bèra.

LINOTTE, lèn'to M.

QUI (*qui voudra*), ku vouorè.

ADDITIONS

DESSÉCHÉ, *en parlant d'aliments*, sedit à Sancey : sàcouona. On dit d'un homme grand et maigre : ké grèn sàcouoné.

FÊTE. — *La fête du 8 septembre*, lè tchéti. « La Nativité de la Vierge (8 septembre) était, dit M. Ed. Toubin, la fête du prieuré de Château-sur-Pretin (près de Salins, Jura'). C'était en même temps une foire très fréquentée. Aussi, dans toute la province, on dit encore *la château* pour le 8 septembre » (*Mémoires de la Soc. d'émulation du Jura*, 1870 ou 1871).

QUELQUES PARTICULARITÉS DU PATOIS DE MESNAY

Le verbe passif, suivi ou non d'un régime marqué par la préposition *par*, est souvent remplacé par le verbe pronominal.

Soit cette phrase : Des blés ont été perdus par la gelée.

Au lieu de dire : *Dè blé son été padu pa lo dzolio*, on dit : *Dè blé se son padu pa lo dzolio* ; ou bien avec la forme impersonnelle : *I s'è padu dè blé pa lo dzolio*.

Le verbe *être* se conjugue avec l'auxiliaire *être*, et le participe s'accorde avec le sujet.

Il a été	<i>il è été</i>
Elle a été	<i>el è étio</i>
Ils ont été	<i>i son èté</i>
Elles ont été	<i>èl son ètiè</i>

Le participe passé des verbes pronominaux s'accorde toujours avec le sujet :

Ils ne se sont plus parlé, *i ne se son plu palé*.

Elles ne se sont plus parlé, *èl ne se son plu paliè*.

1. *Pretin* est resté célèbre dans le département par le souvenir que l'on garde de « l'Académie de Pretin », sorte d'Académie burlesque établie au XVIII^e siècle par les Bénédictins de Château. Les brevets imprimés étaient ornés d'une magnifique tête d'âne (on élève beaucoup d'ânes à Pretin) ; les questions traitées étaient ridicules ou facétieuses. Cette Académie était encore en pleine vogue sous le premier Empire, mais elle ne tarda pas à disparaître (Jouhan, *Le Jura* ; Joanne, *Dict. géogr. et admin. de la France*).

Les mots qu'ils se sont dits, *lè mou qu'i se son di*.

Les mots qu'elles se sont dits, *lè mou qu'el se son ditè*.

Dans sa Grammaire du patois du Vaudieux (canton de Champagnole, Jura), M. Thevenin signale les mêmes particularités de syntaxe ; et il en donne encore une autre dans son Dictionnaire du patois du Vaudieux (à l'article *se*) :

« On emploie souvent *se* pour *nous*, *vous*, dans les verbes pronominaux : *Vous se trompez* pour *vous vous trompez*'. »

M. Lavedan (*Le Nouveau Jeu*, p. 58) fait dire à M^{me} Labosse : « Gardons-nous de *se* presser. »

Est-ce une faute d'impression ? Est-ce un provincialisme prêté à dessein au personnage ?

M. Crozet, professeur au lycée de Lyon, me communique une particularité semblable du patois d'Émeringe (Rhône) :

Je m'assiés	<i>dze me (dzem') chete</i>
Tu t'assiés	<i>te te (tet') chete</i>
Il s'assiet	<i>u¹ se (uss') chete</i>
Nous nous asseyons	<i>ne se (ness') chetan</i>
Vous vous asseyez	<i>ve se (vess') cheti</i>
Ils s'assiéent	<i>i se (iss') chettan</i>

Toutefois, l'usage tend à s'établir de dire : *ne nou chetan*, *ve vou cheti*.

« On trouve aussi (en grec), mais rarement, le pronom réfléchi de la 3^e personne, ἐαυτῶν, pris au sens de ὁμῶν αὐτῶν (Croizet et Petitjean, *Gr. grecque*, p. 505). »

E. NÉDEY.

1. Cf. notre *Revue*, t. XVI, pp. 21 et suiv.

2. Dans le patois de Saucy, *u* ne s'emploie pour traduire *il* que dans les tournures interrogatives : *il prent*, *è pran* ; que prent-il ? *ke pran-t-u* ?

Sur la réduction de L initial + Y à Y

La tendance à transformer en *y* un *l* suivi d'un *i* en hiatus est assez forte à Angoulême pour que l'on y rencontre les graphies *souyer*, *rouyer* et *miyeu* au lieu de *soulier*, *roulier*, *milieu*.

La question se pose exactement de la même manière à l'initiale ; plutôt il nous semble que parler dans ce cas de la syllabe initiale des mots, c'est être le jouet d'une illusion. M. Guerlin de Guer, dont M. Clédât a critiqué dans l'avant-dernier fascicule de cette revue l'explication du passage de *lièvre* à *yèvre* était mieux inspiré en montrant dans un article publié dans le même fascicule l'importance de la phonétique syntaxique. Ce n'est que dans les grammaires et les dictionnaires que les mots sont isolés : c'est là seulement que le sort des syllabes initiales est différent de celui des syllabes intervocales. Dans la langue, les mots sont toujours joints à d'autres ; même au commencement des phrases, on trouve en général un mot atone qui fait corps avec le mot suivant ; par suite, *l* suivi de *y* est toujours intervocal dans la langue parlée. On ne dit jamais *lièvre*, par exemple, mais *un lièvre*, *un gros lièvre*, *au lièvre* ! et le groupe *l+y* se trouve placé exactement comme dans les mots *soulier* ou *escalier*. Cela suffit pour expliquer le passage de *lièvre* à *yèvre*¹.

1. [Il n'en est pas moins vrai que tous ceux qui prononcent *souyer* ne prononcent pas *yèvre*. Le sentiment de l'individualité et de la composition des mots réagit contre les tendances natu-

Cette prononciation est fréquente en dehors de la Normandie. Je l'ai constatée plus d'une fois aux portes presque de Paris, dans la partie du département de Seine-et-Oise comprise entre Rambouillet et Étampes. On'y entend dire couramment *un yève*, et le cri par lequel les paysans signalent le lièvre au chasseur, c'est : « Au yève ! au yève ! »

H. YVON.

relles de la phonétique syntaxique, et empêche que les consonnes initiales ou suivant immédiatement un préfixe soient toujours traitées comme si elles étaient placées dans le corps d'un mot].

L. C.

COMPTES RENDUS

Nikolaus WELTER. — *Theodor Aubanel, ein provenzalischer Sänger der Schönheit*. Mit Aubanels Bildnis. — Marburg, Elwert, 1902 ; pet. in-8°, de 224 pages.

La Provence littéraire doit de la reconnaissance à la critique allemande : après l'édition de *Mirèio* de M. Koschwitz, voici une étude de M. Welter sur Aubanel, qui suit de près une étude du même auteur sur Mistral. D'abondants extraits de la *Miougrano*, des *Fiho d'Avignoun* et du *Pandou pecat*, traduits en vers avec assez de fidélité, semble-t-il, feront connaître en Allemagne l'œuvre du poète. Les Français, du nord et du midi, liront avec intérêt la biographie d'Aubanel très documentée et l'histoire détaillée de ses œuvres.

Quand la *Miougrano* parut, quelques amis trop zélés voulurent voir dans le poète un Heine chrétien et provençal. M. Welter proteste avec raison contre ce jugement superficiel. La *Miougrano* est une œuvre de jeunesse, où Aubanel cherche sa voie. Les *Fiho d'Avignoun*, son chef-d'œuvre, ne rappèlent en rien la manière de Heine, et ce n'est pas le sentiment chrétien qui les a inspirés. Aubanel parlait volontiers du combat terrible que se livraient en lui ses croyances de chrétien et ses instincts de poète, confidences un peu naïves, que M. Welter a prises trop au sérieux. Le combat, si combat il y eût, est resté tout intime ; il n'y en a pas trace dans les *Fiho d'Avignoun*, œuvre d'un païen sensuel, qui s'enivre de lumière et de beauté, recueil d'odes brûlantes aux filles d'Arles ou d'Avignon, dont il admire les allures provocantes et la démarche voluptueuse.

On ne s'y trompa pas en Avignon, et on le fit bien voir à l'imprudent Aubanel. Dévots et dévotes crièrent au scandale ; son ami Roumanille se chargea de le dénoncer discrètement à l'archevêque, qui menaça de mettre en interdit la Librairie

des papes. Il fallut se soumettre et arrêter l'impression du volume'. Il faut lire dans le livre de M. Welter le récit de cette lutte ; elle remplit la vie d'Aubanel et contribua pour beaucoup à sa mort prématurée en 1886.

L. VIGNON.

Carl WAHLUND. — *Die altfranzösische Prosaübersetzung von Brendans Meerfahrt nach der Pariser Hdschr. Nat. Bibl. fr. 1553 von neuem mit Einleitung, lat. und altfrz. Parallel-Texten, Anmerkungen und Glossar herausgegeben von Prof. Dr. Carl Wahlund.* — Upsala, 1900; in-8°, de xc-334 p.

De la *Navigatio S^{ti} Brendani* nous possédons : 1° une traduction littérale, conservée dans un seul ms., le n° 1553 de la Bibl. Nat. ; 2° plusieurs imitations ou traductions libres, indépendantes de la précédente. Jubinal avait publié assez incorrectement la 1^{re} en 1836. M. Wahlund nous en donne aujourd'hui une édition nouvelle, qui présente toutes les garanties d'exactitude désirables. Pour faciliter l'intelligence du texte français, souvent obscur, il a imprimé en regard l'original latin, et, à la suite, deux textes appartenant au 2^e groupe des traductions de la *Navigatio* : le ms. français 1716 de la Bibl. Mazarine et un important fragment tiré des archives du Doubs, avec une reproduction photographique de ce dernier.

L'édition nouvelle est diplomatique, et M. Wahlund a poussé le respect du manuscrit jusqu'à en conserver les erreurs et les fautes évidentes. Quelques rares corrections, presque toutes très plausibles, ont été introduites dans le texte ; p. 9, l. 3, *nos* au lieu de *vos* du ms., et p. 69, l. 22, *nous* au lieu de *vous*

1. La 1^{re} édition mise dans le commerce ne parut qu'en 1891, après la mort d'Aubanel. On n'a pas retrouvé le manuscrit de son drame, *le Pastre*. Aubanel l'a-t-il détruit ? A-t-on réussi à le lui soustraire ? On ne sait.

ne s'imposent pas pour le sens et peuvent provenir du traducteur tout aussi bien que du copiste. P. 27, l. 17, ne pourrait-on garder le *ens* (= dans notre navire) du ms. avec Jubinal ? Si l'on écrit *com fait* et *entre deus* (ms. *com-fait, entre-deus*), est-il nécessaire d'écrire *emplourant* p. 27, l. 26, plutôt que *em plourant* (ms. *em-plourant*, lat. *lacrimas fundendo*) ? P. 97, l. 25, on a corrigé *ouin* en *juin*, mais on a gardé *ouin* dans le Lexique et dans l'Introduction grammaticale, p. LIV. La correction proposée à la p. LIV, n. 7, *li XV degre [se] chantoient* au lieu de *chantoient* ne paraît pas heureuse; il n'y a pas d'exemple dans le *Brandan* de cet emploi du réfléchi pour le passif; en trouve-t-on beaucoup dans les textes du XIII^e siècle ? Le texte du ms. peut s'expliquer par une inadvertance du traducteur, qui dans *quindecim gradus cantabant* aura pris *gradus* pour un nominatif.

L'édition de M. W. est pourvue de tous les accessoires qui rendent un livre vraiment utile et facile à consulter. Une introduction claire et précise nous renseigne abondamment sur la vie de Brendan, sur la formation et les sources de la légende, etc. Elle est suivie d'un relevé méthodique de toutes les formes grammaticales et de quelques indications sur la langue et sur la date du *Brandan*. M. W. a rejeté à la fin du volume les remarques historiques ou autres qui n'ont pu trouver place dans l'Introduction. Le commentaire est fort savant, cela va sans dire, et même l'érudition y prend quelquefois une forme imprévue et amusante. Il n'était peut-être pas très utile de comparer la langue du traducteur anonyme avec celle de Flaubert (p. 246) ou le costume des habitants d'une île où abordent *Brandan* et ses compagnons, avec celui des prêtres d'Eschmoûn, de Tanit et de Moloch (p. 252). Mais n'est-il pas piquant de rapprocher de la Vie des moines du VI^e siècle, celle des hôtes d'Huysmans à Ligugé ou à Solesmes et de la théologie du moyen âge, les opinions quelque peu hétérodoxes de Verlaine ? et s'attendrait-on, à propos de l'Épiphanie, à trouver le nom d'un député fort

obscur de la Chambre actuelle et celui d'une étoile de l'Opéra-Comique' ?

Le lexique, qui termine le volume, est très soigneusement fait. M. W. a cru bon de citer en regard des mots français les mots du texte latin dont ils sont la traduction ; c'est assurément du superflu, mais il semble que M. W. n'ait pas toujours suivi une règle bien précise. Le mot latin est quelquefois absent, surtout quand il ne correspond pas très exactement au mot français : *visiter* (*ut risitarem*), *vue* (*oculis*), *eurent villié* (*vigilantibus*). etc. Pourquoi alors donner *dirigens* à côté de *adreceoit*, *genu flexo* à côté de *agenilloit*, *temperare* à côté de *atempree*, etc. ?

L. VIGNON.

Études de philologie moderne publiées par la Société néophilologique de Stockholm. Fascicule II. — Upsal, 1901, Almqvist et Wicksells, ix-241 pages.

Ce fascicule, qui fait grand honneur aux néophilologues suédois, montre en même temps quelle sympathie ils ont pour la France, puisque, sur dix articles qu'il renferme, sept se rapportent à la langue ou à la littérature française. Six articles sont écrits en un français très correct ; trois autres articles, qui se rapportent également à notre littérature, sont écrits en suédois.

I (en suédois). 1 à 10. C. WAHLUND, *Listes chronologiques et tableaux géographiques concernant la littérature du moyen âge dans la France du Nord*. Ce sont des tableaux schématiques munis de numéros renvoyant aux listes chronologiques. Deux tableaux : l'un renferme les œuvres publiées de 1225 à 1250, l'autre les œuvres publiées de 1250 à 1275.

II (en français). 12 à 51. A. MALMSTEDT, *Sur les propositions relatives doubles et leurs équivalents*. Les propositions

1. Le titre du poème de Leconte de Lisle, cité dans la même note, p. 250, n'est pas *Tiphaine et Komor*, mais *le Jugement de Komor*. M. W. aurait pu rappeler encore le *Tiphaine de l'Aigle du casque* (*Légende des Siècles*, 2^e série).

relatives doubles sont étudiées dans les langues romanes et surtout en français (12 à 40), les équivalents en allemand, suédois et danois (40 à 51). Dans la partie qui nous intéresse, M. Malmstedt cherche à expliquer l'origine des propositions relatives doubles dans le genre de celle-ci : « Ne faites pas à autrui ce *que* vous ne voulez pas *qui* vous soit fait. »

Il résume les opinions différentes :

1° De M. Tobler : la proposition amenée par *que* aurait été à l'origine une incise, comme dans :

On aura, *que je pense*,

Grande joie à me voir après dis jours d'absence.

2° De M. Koschwitz : les deux propositions auraient été d'abord coordonnées.

3° De M. Plattner, partagée par M. Morf ; ces propositions se rattacheraient à la tournure bien connue : « On voit les vaisseaux qui s'arrêtent. »

4° De M. Schäfer qui suppose les formes suivantes : *un homme qui je croyais que était*, d'où *que je croyais que était*, puis *que je croyais qu'il était*, enfin *que je croyais qui était mon ami*.

M. Malmstedt suppose une fusion ou confusion entre les deux constructions : *cet homme que je croyais mon ami* et *cet homme qui était mon ami*. Ayant à exprimer l'idée contenue dans la phrase latine « ille vir quem sciebam (videbam) esse amicum meum », une personne aurait dit : « cet homme que je savais... » puis, après un moment d'hésitation, « qui était mon ami ». Ainsi aurait été créée la proposition relative double.

M. Malmstedt examine ensuite rapidement les opinions de MM. Neumann, Gebhardt et Meyer-Lübke, puis indique neuf formes possibles de propositions relatives doubles¹.

1. Voyez ci-dessus, p. 155, l'article de M. Clédat sur le même sujet.

V (en français). 105-132. G. ERNST, *Les pronoms français au X^{VI}^e siècle*. Suites d'exemples, sans théorie, sur l'emploi, la place, la syntaxe des pronoms personnels, possessifs, démonstratifs, relatifs et indéfinis, d'après les grammairiens et les auteurs. Dans ces diverses catégories, M. Ernst ne distingue pas les pronoms des adjectifs.

VI (en français). 133-142. ANNA AHLSTRÖM, *Sur les adverbes qui déterminent les substantifs*. M^{lle} Ahlström constate que, dans la plupart des cas où l'adverbe détermine un substantif, ce substantif a pris la valeur d'un adjectif ou est entré dans une locution adverbiale; elle se propose surtout d'expliquer les expressions *avoir si soif*, *avoir si faim*, *avoir très soif*, *très faim*. Rejetant les opinions de MM. Tobler et Meyer-Lübke, elle explique ces constructions comme les précédentes: ce qu'on y veut exprimer, c'est une qualité existant à un degré plus ou moins élevé; en d'autres termes, il s'agit là d'expressions désignant un état que l'on perçoit comme plus ou moins intense, faim, soif, peur, envie.

Il nous semble qu'il faudrait considérer dans ces expressions le substantif comme soudé au verbe: dans *j'ai faim*, *j'ai* n'a pas le même sens que dans *j'ai du pain*. C'est l'expression entière et non le substantif qui exprime un état variable, et qui peut être modifiée par un adverbe.

VII (en français¹). 145-161. ERIK STAAF. *Sur le développement phonétique de quelques mots atones en français*.

1^o L'article (145-159). M. Staaf propose une explication phonétique de certaines formes de l'article et des pronoms possessifs en ancien français. Il part de ce principe que le traitement des syllabes atones n'est pas le même suivant qu'elles sont posttoniques ou protoniques, suivant que dans l'une ou l'autre de ces positions elles sont, ou non, pourvues d'un accent secondaire, enfin que les mots atones sont traités comme les syllabes atones correspondantes dans les polysyllabes.

Dans une série de tableaux (147-8, 150-1-2), il indique les

positions que l'article peut occuper par rapport à la syllabe tonique qui le précède et à celle qui le suit. Il conclut de ces tableaux que l'article était plutôt en position enclitique au cas régime, proclitique au cas sujet; de là des différences de traitement.

Pour expliquer la forme *les*, venant de *los*, *las*, pour laquelle, en vertu de la règle énoncée par M. Staaf, on attend une forme enclitique, il suppose que, le rythme de la langue s'étant modifié pendant que se transformait l'article, la forme *los les* s'est trouvée employée fréquemment en position protonique initiale et que, lorsque le mot suivant commençait par une consonne, *o*, *e* devant *s*+consonne serait devenu *é*, forme qu'on aurait employée ensuite devant les mots commençant par une voyelle.

M. Staaf étudie ensuite les phénomènes d'enclise et explique à ce propos la forme *des* de l'article pluriel contracté avec la préposition *de*. On attendrait *deus* de *dels*. Il suppose que, dans des séries rythmiques où *los* se trouvait pourvu d'un accent secondaire, tandis que la préposition était strictement atone, il s'est produit une forme *dles*. *Des* serait une forme hybride entre *dels* et *dles*. *As* et *al*, au lieu des formes régulières (selon M. Staaf) *alle* et *alles*, auraient subi l'influence de *del* et de *des*.

2° Les possessifs (159-161). La forme du cas sujet *mes* est la forme enclitique au lieu de la proclitique par influence de la forme du cas régime du pluriel, ces deux formes étant analogues dans les substantifs et les adjectifs. Pour *mom*, forme proclitique au cas régime du singulier, le fait s'expliquerait par la forme même du mot.

Pour expliquer *noz*, *nos* venant de *nostros*, M. Staaf suppose que devant les mots commençant par une voyelle, ce qui provoquait au singulier l'élision de l'*e* final, on a voulu au pluriel un mot de même dimension; on a donc supprimé la syllabe finale: *nost(re)s* est devenu *nosts* puis *noz*.

VIII (en français). 165-172. FR. WULFF. La note sur le *Virgile de l'Ambrosienne* intéresse les pétrarquaisants.

IX. 175 à 196, et X. 199 à 226 (en suédois). RUBEN G. SON BERG, *Étude sur les rimes de Verlaine*, et P. GEIGER, *Le mode subjonctif en français*. D'après les exemples, cette dernière étude paraît fort intéressante.

Le fascicule se termine par un aperçu des ouvrages de philologie romane et germanique publiés par des Suédois depuis le mois d'octobre 1898 jusqu'à l'année 1902.

H. YVON.

DR. C. MARMIER. — *Geschichte und Sprache der Hugenotencolonie Friedrichsdorf am Taunus*. — Marburg, Elwert, 1901 ; in-8°, de iv-136 p.

Le gros bourg de Friedrichsdorf, situé à quelques kilomètres de Hombourg et de Francfort-sur-le-Mein, doit son origine à 36 familles de huguenots français qui émigrèrent à la suite de la révocation de l'édit de Nantes ; au cours du XVIII^e siècle, d'autres réfugiés vinrent grossir le petit groupe des habitants primitifs. D'après les statistiques de M. Marmier, ils venaient pour la plupart de la Picardie et de la Champagne ; les parlers provinciaux qu'ils apportèrent avec eux en Allemagne, vécurent sans doute pendant quelque temps à côté des autres, puis ils se fondirent en un parler unique qui, grâce à des règlements protecteurs assez étroits, put lutter pendant longtemps contre l'envahissement de l'allemand, tout en se développant à l'écart et indépendamment du français de France, dont l'influence ne pouvait guère se faire sentir que par l'intermédiaire des pasteurs et des maîtres d'école. Aujourd'hui l'allemand gagne rapidement du terrain ; mais le français est encore la langue de la moitié environ des 1.200 habitants de Friedrichsdorf. Naturellement, le français parlé sur les bords du Mein est fort différent du français des livres ; mais si on le compare d'une part aux patois, surtout à ceux de la Picardie et de la Champagne, d'autre part à la langue du XVII^e siècle et au français populaire, qui a conservé bien des traits et des tours de la langue d'autrefois, on peut retrouver l'origine de presque toutes les particularités qu'il

présente. Tel est précisément l'objet de l'excellent ouvrage de M. Marmier, où la phonétique, la morphologie et la syntaxe du parler de Friedrichsdorf sont méthodiquement étudiées à ce point de vue; une introduction historique, que nous avons très brièvement résumée, et un petit lexique fort curieux complètent le volume. Les informations, tant sur la langue du XVII^e siècle que sur le français populaire, sont puisées aux meilleures sources, et quant aux matériaux mêmes de l'ouvrage, ils ont été recueillis sur place, avec beaucoup de soin, semble-t-il, et dans des conditions qui en garantissent la parfaite exactitude: M. M. est lui-même de Friedrichsdorf, et il appartient sans doute, bien qu'il ne l'affirme pas expressément, à l'une des familles citées à la p. 9, qui vinrent de la Suisse romande s'établir à Friedrichsdorf. L'on ne peut faire à son travail que quelques critiques de détail. Tous les faits intéressants semblent avoir été relevés; toutefois le passage de *n* à *d*, que l'on trouve dans le mot *tondelier* pour *tonnelier*, p. 93, n'est pas mentionné dans la phonétique, et à l'unique exemple de la prothèse de *a* cité à la p. 24, il faut sans doute ajouter le mot *avis* issu de *l'avis*, *la vis*, inséré au lexique. Tout ce qui concerne *y*, *l mouillée* et *l + y* est un peu confus, et l'on ne sait pas toujours auquel des trois sons on a affaire. L'interprétation des faits cités est généralement exacte. M. M. paraît considérer *mé*, *té* après les impératifs (*di mé*) comme des formes secondaires des pronoms toniques *moi*, *toi*, p. 61; ce sont plutôt les formes atones *me*, *te*, qui, placées après le verbe, ont été renforcées et ont pris plus de consistance; le français dans ce cas a préféré substituer aux formes atones les formes toniques. Les pronoms régimes se présentent encore sous cette triple forme, *me*, *mé*, *moi*, à l'est de la France, dans les départements du Jura, du Doubs et de la Saône-et-Loire. Dans la même région, on emploie aussi presque partout la construction *montre me le*, dont M. M. ne cite qu'un exemple de Corneille et un de Molière, p. 76. — Dans *chez n'oncle* à côté de *chez parrain*, *chez tante*, p. 79,

n n'est peut-être pas un reste du possessif *mon* ; le français populaire emploie indifféremment *chez tante* ou *chez la tante* dans le même sens, mais seulement *chez l'oncle* : *n'oncle* a dû sortir de *l'oncle* sous l'influence de la voyelle nasale qui suit ou par dissimilation. — A la p. 133, *châlit* est donné comme vieilli, probablement d'après le *Dictionnaire Général* ; il n'est pourtant pas un conscrit français qui ne sache, après quinze jours de caserne, ce que c'est que *cirer les pieds de châlit*. — Parmi les mots que l'on nous cite comme créés à Friedrichsdorf, je relève les suivants : *tombée* (entrailles, tout ce que l'on retire de l'intérieur de l'animal abattu) a pu être apporté de quelque province française ; on dit *la toumbado* dans le même sens dans le Gard, et l'une des familles primitives de Friedrichsdorf venait du Languedoc ; *trompetter* est fort ancien en français ; *ramancher* (= répéter sans cesse) est rattaché à l'afr. *ramancher* (mettre un manche), mais l'écart est tel entre les deux sens qu'il vaudrait peut-être mieux y voir une modification de *remâcher* (= ressasser dans son esprit) ; de *aguimanché* (= vêtu) on rapproche le picard *aguinché* (= mal accoutré), le mot ne peut-il avoir été influencé par *endimanché* ? *Drôle*, au sens de gamin, sans nuance péjorative, a dû être apporté de la France, où il est fréquent au sens de *garçon* et de *filles*. — L'influence de l'allemand sur le parler de Friedrichsdorf est assurément considérable, et les quelques pages que M. Marmier lui a consacrées ne sont pas parmi les moins curieuses de son livre. Toutefois, *racine noire* (salsifis) n'est pas nécessairement une traduction de l'allemand *Schwarzwurzel*, p. 13 ; le mot n'est pas inconnu en France, notamment dans la Bresse. *Bien*, au sens de propriété, appartient au langage ordinaire de nos paysans, et il n'est pas nécessaire de recourir à l'allemand *Gut* pour expliquer la restriction de sens. Je ne comprends pas ce que veut dire M. Marmier, quand il affirme que l'emploi de *sur* dans la phrase *quoi ce qu'on t'avait donc dit sur moi* est emprunté à l'allemand, p. 96. — Enfin, il est bien difficile d'admettre

que *point*, qui s'emploie à Friedrichsdorf, comme *pas* en français populaire, au sens de *n'est-ce pas*, dans des phrases interrogatives (tu viendras, pas ?), ait une autre origine que lui et soit une traduction de l'allemand *nicht* = *nicht wahr*. L'objection tirée du fait que *n'est-ce point*, d'où *point* aurait pu sortir, n'existe pas, n'est pas décisive : il n'est pas sûr en effet que *pas* soit une abréviation de *n'est-ce pas*, qui donne plutôt en français populaire *spa*, comme *est-ce que* > *sque*; peut-être faut-il y voir une modification des locutions populaires comme *tu viendras pas ?* pour *ne viendras-tu pas ?* et *point* pourrait par suite avoir la même origine.

L. VIGNON.

KARL BARTSCH et A. HORNING. — *Chrestomathie de l'ancien français*, 7^e édition (Leipzig, T. C. W. Vogel, 1901; iv p. et 744 col. ou pages).

La vénérable *Chrestomathie* de Bartsch, le premier recueil de morceaux choisis qui ait paru pour le vieux français, n'a pas cessé de rendre de grands services, grâce au soin avec lequel ont été préparées les éditions successives. M. Ad. Horning, à qui nous devons la présente édition, a publié aussi avec Bartsch, chez Maisonneuve, un autre recueil à peu près de même importance, qui ne diffère guère de celui-ci que par le choix des extraits. Il y aurait eu tout avantage à fondre les deux; on regrette en tout cas de ne pas trouver dans la *Chrestomathie* le précis de phonétique par lequel s'ouvre l'autre recueil. M. Horning déclare avoir profité d'un certain nombre de corrections dues à MM. Mussafia, G. Paris, Risop, Wilmotte; il serait utile, en pareil cas, bien que ce ne soit pas l'usage, de donner une sorte de tableau des corrections adoptées, qui permettrait d'apprécier d'un coup d'œil leur importance. Nous soumettons à M. Horning quelques menues remarques: col. 3, ligne 21, la correction « et in aiudha er » est, semble-t-il, de celles qui auraient dû être indiquées. Au glossaire, l'un des sens donnés au mot *pais* est celui de « baiser de pais »; je ne crois pas

que le mot soit jamais employé isolément avec ce sens ; il faudrait noter la locution « prendre pais » qui signifie *échanger le baiser de pais*, et renvoyer non pas seulement à 281, 31, mais à 488, 47. A l'article *proëce*, il faudrait relever le sens du mot dans la locution « prouesse de sens » (cf. 490, 35), qui désigne non la qualité du preus, mais celle du prud-homme, par laquelle, comme il est dit dans *Perceforest*, « on se gouverne sagement. »

L. C.

LIVRES ET ARTICLES SIGNALÉS

EMIL POLENTZ. — *Die Funktionen des französischen Relativ-Pronomens lequel* (Berlin, R. Gaertner, 1901-1902. in-4°, 1^{re} partie, 43 pages, 2^e partie 31 pages). — Nous espérons pouvoir donner un compte rendu détaillé de cette étude intéressante, appuyée sur de nombreux exemples.

PAUL MARCHOT. — *Petite Phonétique du français pré-littéraire*, 2^e partie, les consonnes (Fribourg, Veith, p. 41 à 98). — Cette deuxième partie, moins originale peut-être que la première, n'est pas moins intéressante. § 23, je crois qu'il faut admettre que *c* est tombé régulièrement, sans dégager d'yod, toutes les fois qu'il était suivi de plus d'une consonne. Ainsi s'expliquerait non seulement *destre*, *estre* et le préfixe *es* devant consonne (*estendre* à côté de *eissir*). mais encore *leçon*, *façon*, *drecier* (*c+t+y*). § 30, je suis tout à fait d'avis que *cao*, *vais* n'est pas un phénomène d'ordre phonétique. A noter l'explication contestable, mais ingénieuse, de M. Marchot, qui rattache ces formes à l'impératif abrégé *ca* pour *vade*. § 51, je crois que *linge*, *lange*, *estrange* dérivent de **linicum*, **lanicum*, **extranicum*.

Nous souhaitons la bienvenue à deux nouveaux périodiques consacrés aux patois, l'un plus philologique, l'autre plus littéraire : le *Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande* (Zurich, Zurcher, 1 fr. 50 par an, pour l'étranger le port en sus), et *Lou Bournat dou Périgord*, bulletin de l'École félibréenne du Périgord, dont le second fascicule, qui vient de paraître, contient notamment une étude très nourrie de M. A. Dujarric-Descombes sur le poète Auguste Chastanet, l'auteur des *Counteis* et *Viorlas* dont nous avons rendu compte ici même.

TABLE DU TOME XVI
DE LA *Revue de Philologie française*. 1902

Vignon (L.).	
Les patois de la région lyonnaise :	
Les pronoms régimes de la première et de la seconde personne du singulier et le pronom réfléchi.....	1
Le pronom régime de la 3 ^e personne....	266
Clédat (L.).	
La négation dite explétive.....	84
La famille du verbe « céder ».....	165
Les formules négatives.....	189
Bastin (J.).	
Omission du <i>ne</i> explétif.....	101
Baldensperger (F.).	
Une définition de la poésie romantique par Charles de Villiers.....	115
Ahlström (Anna).	
La réforme de l'orthographe, réponse à M. Émile Rodhe.....	123
Yvon (H.) et Clédat (L.).	
Sur l'emploi du mot <i>indéfini</i> en grammaire française : II, les pronoms dits indéfinis.	129
Yvon (H.).	
Sur la place de l'adjectif en français.....	147
Sur la réduction de <i>L</i> initial + <i>Y</i> à <i>Y</i>	309
Pélissier (Léon-G.).	
Le vrai texte des lettres de Ximenès Doudan à M. et M ^{lle} Gavard.....	245
Bourciez (E.).	
Étymologie : fr. et prov. <i>biais</i> = <i>*bifasius</i> .	302

Regnaud (P.).Étymologie : le français *quenouille*..... 303**Nédey (E.).**

Patois de Sancey, de Mesnay et de Vitteaux 305

COMPTES RENDUS

<i>A. Malmstedt</i> : Sur les propositions relatives doubles (L. Clédat).....	155
<i>Langlois et Cocille</i> : Chapitres littéraires de la grande <i>Histoire de France</i> (L. C.)....	161
<i>Edmond Lefèvre</i> : Catalogue félibréen et du midi de la France (L. Vignon).....	236
<i>Eberhard Feldpausch</i> : Die Konkordanzgesetze der französischen Sprechsprache (H. Yvon).....	239
<i>Nikolaus Welter</i> : Theodor Aubanel, ein provenzalischer Sänger der Schönheit (L. V.).	311
<i>Carl Wahlund</i> : Die altfranzösische Prosäübersetzung von Brendans Meerfahrt nach der Pariser Hdschr. Nat. Bibl. fr. 1553 von neuem mit Einleitung, lat. und altfrz. Parallel-Texten, Anmerkungen und Glossar (L. Vignon).....	312
Études de philologie moderne publiées par la Société néophilologique de Stockholm (H. Yvon).....	314
<i>C. Marmier</i> : Geschichte und Sprache der Hugenottencolonie Friedrichsdorf am Taunus (L. Vignon).....	318
<i>Bartsch et Horning</i> : Chrestomathie de l'ancien français, 7 ^e édition (L. C.).....	321
CORRESPONDANCE : Lettre de M. Friedwagner et réponse de M. Baldensperger.....	242
LIVRES ET ARTICLES SIGNALÉS.....	163, 322

Le Gérant : V^{ve} ÉMILE BOUILLON.

Notices bibliographiques sur les archives des églises et des monastères de l'époque carolingienne, par

A. GIRY. Un vol. gr. in-8°. Prix..... 3 fr. 50

Essai sur un Patois vosgien (5^e Section), supplément au Dictionnaire phonétique et étymologique et petit programme de recherches sur les patois vosgiens, par N. HAILLANT. Prix..... 0 fr. 75

Sobriquets, prénoms et noms de famille patois

d'un village vosgien (Uriménil, près Epinal, par le même. Brochure gr. in-8°. —

Prix..... 0 fr. 50

Deux Chantiers bordelais (1486-1521), par J.-A. BRUTAILS. Brochure gr. in-8°. Prix. 3 fr. 50

La flore de l'Inde d'après les écrivains grecs,

par CH. JORET, correspondant de l'Institut. in-8°. — Prix..... 2 fr. 50

Les mots qui restent. supplément à la 3^e édit. du Musée de la conversation, répertoire de citations françaises, expressions et formules proverbiales, avec une indication précise des sources, par R. ALEXANDRE. Un vol. in-8°. — Prix..... 4 fr.

Les personnages de l'épopée romane, par le vicomte CH. DE LA

LANDE DE CALAN. Un vol. in-8°. — Prix..... 5 fr.

La question de l'accord du participe passé,

par L. CLEDAT. Brochure in-8°. — Prix..... 1 fr. 50

Le Roman de Flamenca, publié d'après le manuscrit de Carcassonne, traduit et accompagné d'un vocabulaire. Deuxième édition entièrement refondue, par P. MEYER. Tome I. Un vol. petit in-8°. Prix..... 9 fr.

Manuel d'orthographe française simplifiée, par E. ERNAULT et

E. CHEVALDIN. Un vol. in-8°. Prix..... 3 fr. 50

Rimes bourguignonnes (Texte et traduction), par F. FERTIAULT. Un vol. in-8°. — Prix 3 fr.

Mémoires de la Société de Linguistique de

Paris. Tome XI, complet — Prix..... 36 fr.

— Table analytique des dix premiers volumes,

par L. ERNAULT. Un vol. gr. in-8°. — Prix..... 18 fr.

Glossaire moyen breton, par E. ERNAULT, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers, lauréat de l'Institut. Deuxième édition corrigée et augmentée. Un volume grand in-8°, en deux parties. — Prix..... 30 fr.

Chrestomathie de l'ancien français par L. CONS-

XV^e siècles). Deuxième édition revue et considérablement augmentée. Un fort volume in-8°, cartonné. — Prix..... 7 fr.

Dictionnaire de l'ancienne langue française (IX^e au

XV^e siècles), par F. GODEFROY. Livraisons 1 à 100. — La livraison..... 5 fr.

ROMANIA

RECUEIL TRIMESTRIEL

Consacré à l'étude des Langues et des Littératures romanes

PUBLIÉ PAR

MM. P. MEYER ET G. PARIS

Membres de l'Institut.

Prix d'abonnement annuel :	Paris.....	20 fr.
— — —	Départements et Union postale.	22 fr.

REVUE DES BIBLIOTHÈQUES

PUBLICATION MENSUELLE

DIRIGÉE PAR

MM. ÉMILE CHATELAIN et LÉON DOREZ

Prix d'abonnement annuel :	Paris.....	15 fr.
— — —	Départements et Union postale.	17 fr.

REVUE CELTIQUE

Fondée par H. GAIDOZ

Publiée sous la direction de H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE
Membre de l'Institut.

Avec le concours de J. LOTH, doyen de la Faculté des lettres de
Rennes; E. ERNAULT, professeur à la Faculté des lettres de
Poitiers, et de plusieurs savants des Îles Britanniques et du continent.

Prix d'abonnement annuel :	Paris.....	20 fr.
— — —	Départements et Union postale.	22 fr.

LE MOYEN AGE

RECUEIL PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

DIRIGÉ PAR

MM. A. MARIGNAN, M. PROU ET M. WILMOTTE

Prix d'abonnement annuel :	Paris.....	15 fr.
— — —	Départements et Union postale.	17 fr.

CHALON-S-SAÔNE, IMPR. FRANÇAISE ET ORIENTALE E. BERTRAND

~~MAR 11 1986~~

~~DUE MAR 26 47~~ ^{NS}

STALL-STUDY
CHARGE

Widener Library



3 2044 098 635 246

